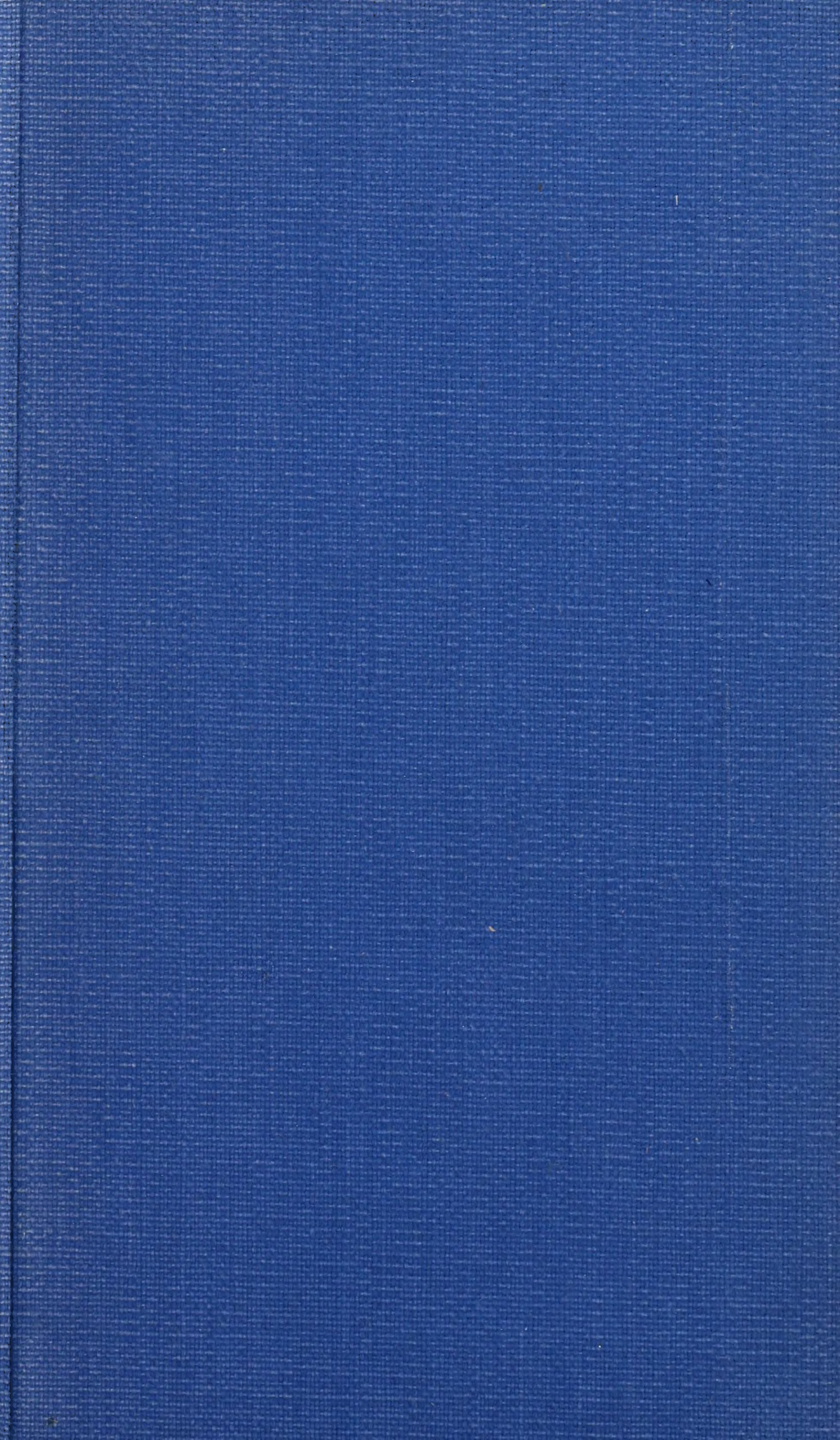


LA LECTURE

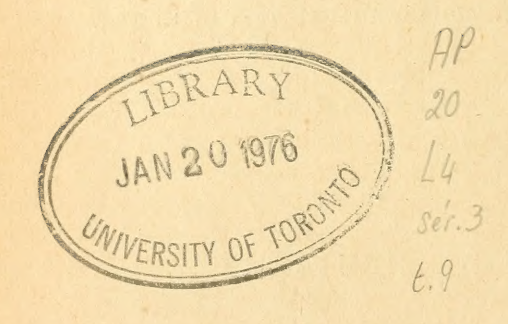
ILLUSTRÉE

LA LECTURE ILLUSTRÉE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME NEUVIÈME

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
10, — RUE SAINT-JOSEPH, — 10
PARIS



FRÉDÉRIQUE

AU PALAIS ÉPISCOPAL

Sur le point culminant de la petite ville de Guerlande en Picardie, la cathédrale construite par Charlemagne dresse ses hautes tours et la masse imposante de ses nefs gothiques.

En face de l'église s'élèvent quatre maisons qui, de temps immémorial, ont été habitées par les chanoines capitulaires. Jusque dans les moindres détails de leur noblea rchitecture où revit le moyen âge, ces maisons se ressemblent.

Un jardin, clos de murs crénelés, les sépare de la place. On y accède par un large portail pratiqué entre des pilastres taillés sur un modèle unique, et d'où s'élance, crevant le manteau de lierre qui les enveloppe, une ornementation qui figure une flamme.

Telle qu'elle est, la place de la Cathédrale, quoique de proportions exiguës, se présente aux regards du touriste sous un aspect monumental, en même temps qu'elle le frappe par sa physionomie de scène désaffectée.

A la voir, solitaire et silencieuse, tout le long du jour, on dirait d'un théâtre sur lequel on a cessé de jouer et où ne reste plus que le décor, — comparaison d'autant plus exacte que sur ce théâtre et dans ce décor, s'est déroulée, durant des siècles l'histoire d'une cité qui eut ses heures de grandeur et d'éclat Les personnages se sont évanouis. Mais, la scène reste, attendant d'autres événements et d'autres acteurs qu'elle semble condamnée à attendre en vain, la vie publique de Guerlande ayant émigré, peu à peu, du quartier de la Cathédrale vers ceux de la ville basse.

Cette transformation date des temps révolutionnaires. A cette époque, l'évêque de Guerlande et ses prêtres ayant dû se dérober

par la fuite aux poursuites exercées contre eux, les lieux où ils avaient vécu furent délaissés. La population prit ailleurs ses habitudes. Après le Concordat, la cathédrale rouvrit ses portes aux fidèles. A la suite de Mgr Ermel qui vint occuper le siège épiscopal abandonné dix ans avant par Mgr de Magalon, le clergé se réinstalla dans ses demeures longtemps vides. Mais les habitants de Guerlande ne revinrent pas. Fixés dans les quartiers neufs, ils y restèrent. La place de la Cathédrale et les rues qui l'environnent conservèrent cet air de solitude et de cité morte qu'elles affectent encore aujourd'hui. Ce n'est que le dimanche, à l'heure des offices, qu'un peu d'animation s'y manifeste.

Il en était déjà ainsi en 1814 et le constater, c'est nous dispenser d'expliquer pourquoi, dans la soirée du 30 mars, tandis que par les rues de la ville basse, régnait une agitation inaccoutumée, les abords de la cathédrale demeuraient déserts, En bas, dans les lueurs expirantes du jour, tout était allées et venues, attroupements, discussions parmi les groupes, éclats de voix. En haut n'arrivaient que les échos de ces rumeurs à travers lesquelles, un auditeur un peu attentif eût surpris des mots révélateurs de craintes soudaines et de patriotiques angoisses. On venait d'apprendre que les armées de la coalition qui, depuis six semaines, occupaient l'Est et le Nord de la France, avaient eu raison des héroïques efforts de l'empereur pour leur disputer le passage et étaient arrivées sous les murs de Paris.

Terrifiante cette nouvelle. On pouvait craindre maintenant que la ville de Guerlande, restée jusque-là en dehors des itinéraires de l'ennemi, ne fût envahie et occupée comme tant d'autres cités qui s'étaient décidées à lui ouvrir leurs portes. Les royalistes exultaient, prêchaient la soumission, s'évertuaient à démontrer les périls d'une résistance d'ailleurs inutile puisque Guerlande était sans défense. Ils ajoutaient que les alliés ne s'étaient portés sur Paris que pour abattre Napoléon, l'usurpateur du trône, le fléau du monde et pour frayer la route au roi légitime. A les entendre, les bons Français devaient acclamer ces vainqueurs généreux qui n'étaient redoutables que pour les adversaires des Bourbons et les partisans de l'Empire.

Ceux-ci protestaient contre ces dires. Ils faisaient appel au patriotisme et prêchaient la prise d'armes. Mais, leurs accents indignés n'entraînaient qu'une infime minorité et arrachaient au plus grand nombre, aux mères surtout, des exclamations de révolte.

A Guerlande comme partout ailleurs, la majorité des Français était lasse du joug impérial. Ceux mêmes qui l'avaient, en d'autres temps, chaleureusement acclamé, souhaitaient maintenant un règne de paix qui ramènerait dans les foyers décimés par la guerre tant d'enfants que l'ambition de l'Empereur avait arrachés à la tendresse de leurs parents. Les revendications se résumaient en ce seul cri :

— Assez de guerres ! assez de sang répandu !

Pendant que ces discours véhéments emplissaient de bruit la ville basse, commençait dans la ville haute, un autre épisode. Comme sept heures finissaient de sonner aux horloges de Guerlande, l'abbé Duclaux, vicaire général du diocèse, sortit d'une des maisons du chapitre. Au seuil du jardin, au moment de le franchir, il s'arrêta. Par-dessus le collet de son manteau relevé autour de son cou, et protégeant sa tête blanche, ses yeux, avec une expression d'anxiété, embrassèrent la place. Elle s'étendait devant lui, froide et nue, fermée au fond par la cathédrale qui semblait endormie derrière ses grilles de fer, dont les ors étincelaient dans l'obscurité grandissante. La cime pointue du clocher se perdait dans un ciel nuageux, voilé de brume. Des corbeaux qui y avaient élu domicile voletaient à l'entour, jetant dans l'air le tapage monotone de leurs ailes et de leurs cris que couvraient parfois les échos tumultueux et lointains de la foule. Çà et là, sur le sol, de larges espaces encore blancs de neige durcie attestaient les rigueurs du dernier hiver, à peine achevé.

— La nature est en deuil comme la France, murmura l'abbé Duclaux.

Ces mots venus spontanément à ses lèvres et prononcés à haute voix résonnèrent dans la nuit. Personne n'y répondit. Il n'y ajouta rien et tirant derrière soi la porte de sa maison, il se mit en chemin.

En passant devant l'église, il fit le signe de la croix. Puis, continuant sur sa gauche, il gagna la rue de l'évêché. Etroite et longue, elle s'enfonçait dans l'ombre. En quelques pas, il eut atteint le palais épiscopal, vieille construction remontant à la même époque que la cathédrale. Elle y est adossée et communique avec elle par une galerie intérieure. En ce temps, comme aujourd'hui, elle déroulait sur la rue sa façade de style gothique, flanquée d'une tourelle à clocheton, et prolongée jusqu'à la place par l'enceinte du jardin.

Au bruit du marteau de cuivre frappant la porte, le portier de l'évêché était accouru.

— Monseigneur est chez lui ? demanda l'abbé Duclaux.

— Il vous attend dans son cabinet, Monsieur le vicaire général. Après vous avoir envoyé chercher, il vous a demandé à plusieurs reprises.

Cette réponse produisit sur le vieux prêtre l'effet d'un coup de fouet. Il précipita sa marche. En face de l'entrée, s'ouvrait un escalier en colimaçon dont la lueur fumeuse d'un quinquet éclairait les degrés de granit, usés par endroits sous les pieds qui, depuis des siècles, les avaient foulés. Avec toute la hâte que lui permettait son âge, l'abbé Duclaux gravit ces degrés. Il en avait une longue habitude, une habitude de quatorze ans, ayant été nommé vicaire général du diocèse, en 1801, lorsque le premier Consul, en vertu du Concordat, appela au siège de Guerlande l'abbé Ermel ancien aumônier des armées vendéennes, pour le récompenser d'avoir contribué à la pacification des départements royalistes.

L'abbé Duclaux gravit en hâte les degrés.

En arrivant dans sa ville épiscopale, le nouvel évêque, tenu de se donner un collaborateur, choisit à ce titre un ecclésiastique du pays, l'abbé Duclaux, que lui désignait l'austérité de sa vie, son courage pendant la Terreur et sa popularité parmi les fidèles.

Avec les années, à la faveur de relations quotidiennes, l'évêque et son vicaire général s'étaient liés d'une étroite amitié, cimentée

par la communauté de leurs goûts et une estime réciproque. Trouvant utile et bon de ne rien faire l'un sans l'autre, ils avaient mis en commun l'accomplissement des devoirs qui leur incombaient. Ils devaient à cette solidarité d'avoir fait du diocèse de Guerlande un de ceux où la religion, depuis le relèvement des autels, avait jeté les racines les plus profondes et ramené à Dieu le plus d'âmes égarées par les doctrines nouvelles, — résultat d'autant plus méri-



Tout en parlant, Monseigneur débarrassait son vicaire général de son chapeau

toire qu'ils ne l'avaient atteint qu'au prix d'incessants efforts, à travers les difficultés les plus graves.

Dans ce diocèse, régnait depuis le Concordat, une cause de divisions douloureuses. L'ancien évêque, Mgr de Magalon, prédécesseur de Mgr Ermel, vivait encore. Émigré en 1790 et réfugié à Londres, il était du petit nombre de ces pasteurs qui avaient refusé leur démission, lorsqu'en 1801, le Saint Siège, dans l'intérêt de l'Église, avait sollicité ce sacrifice de tous les titulaires des sièges

épiscopaux de France. Sous l'empire de scrupules respectables et au mépris des exemples que donnèrent alors presque tous ses collègues, l'évêque de Guerlande s'était retranché dans son droit comme dans une forteresse inexpugnable. A bout de prières et d'exhortations, le pape l'avait déposé en lui donnant pour successeur Mgr Ermel, candidat du premier Consul. A cet acte d'autorité, Mgr de Magalon avait répondu par des protestations et depuis, quoiqu'elles fussent restées vaines, il s'était considéré comme toujours en possession de son siège.

Dans le diocèse, sa résistance avait trouvé des complices parmi les royalistes et même parmi le clergé. Ces opposants, peu dangereux à ne considérer que leur nombre, l'étaient par leur activité et leur ardeur. Depuis quatorze ans, ils entretenaient autour de Mgr Ermel un esprit de malveillance et de révolte, une opposition sourde mais continue, attachée à dénaturer ses actes, à les critiquer, à les calomnier. Demeurés en correspondance avec Mgr de Magalon, ses partisans affectaient de ne voir qu'en lui leur pasteur et leur père spirituel. En toutes circonstances, ils recouraient à ses instructions et à ses conseils ; ils faisaient circuler les mandements qu'il leur adressait de Londres et qui prédisaient, plusieurs fois par an, la fin prochaine de toutes les usurpations dont il dénonçait les auteurs en un langage propre à troubler les consciences. Austère en sa vie et d'une exemplaire pureté de mœurs, Mgr de Magalon portait en lui le sublime entêtement des martyrs. Sa conviction animait d'une égale ardeur les défenseurs de sa cause.

A l'apogée du régime impérial, quand l'étoile de Napoléon brillait d'un si pur éclat qu'elle semblait ne devoir jamais s'éteindre, l'opposition de la Petite Église, ainsi qu'on l'appelait, avait paru désarmer. Mais ce n'était qu'une feinte commandée par la prudence et qui cessa brusquement aux premiers revers de l'Empire. Quoique la mort eût réduit le nombre des mécontents, ceux qui restaient recommencèrent le combat. Mgr Ermel vit renaître les difficultés qu'il croyait apaisées et à travers lesquelles, avec l'aide de l'abbé Duclaux, il avait gouverné son diocèse.

Pour les détruire, il lui eût suffi de porter plainte à l'Empereur. L'incarcération des opposants les plus audacieux aurait imposé silence à tous les autres. Mais Mgr Ermel répugnait à la violence, convaincu d'ailleurs que les plus mauvaises causes puisent des forces dans la persécution. Sans peur et sans reproches, il avait préféré s'en fier à Dieu du soin de ramener la paix là où régnait

la guerre. Et puis, il se savait vénéré par la presque totalité de ses prêtres et de ses ouailles. Les marques d'affection et de respect qu'ils lui prodiguaient, le dévouement de son vicaire général le consolaient dans ses épreuves et ranimaient son courage.

Ce soir-là, au moment où, répondant à son appel, l'abbé Duclaux se présentait à l'évêché, Monseigneur était seul dans son cabinet.

Avec son mobilier de bois noirci et les poutrelles de son plafond, peintes en brun, cette pièce eût paru d'une simplicité monacale si deux tapisseries des Gobelins représentant l'une, l'Adoration des mages, l'autre, l'Adoration des bergers, n'eussent voilé de l'éclat de leurs couleurs la nudité des murailles. Ces tapisseries, offertes par l'empereur à l'évêque de Guerlande faisaient la joie de ses yeux. Parfois même, en son humilité native, le saint prélat se reprochait d'y goûter trop de jouissance et de tirer trop d'orgueil de la haute bienveillance dont elles étaient le témoignage. Un grand crucifix accroché au fond de la salle en complétait l'ameublement et, grâce au prie-Dieu placé au-dessous, lui donnait un air d'oratoire.

Assis devant son bureau, Mgr Ermel semblait absorbé par l'étude d'une carte de géographie étalée sous ses yeux et dont il suivait les lignes coloriées, un crayon à la main. Penché ainsi qu'il l'était, la flamme de deux lampes posées sur son bureau n'éclairait que sa soutane violette, à boutons et à liserés rouges, usée par endroits jusqu'à la corde et attestant combien vrai ce qui se disait de son inépuisable charité poussée jusqu'à la privation non seulement du superflu, mais encore du nécessaire. Au bruit que fit, en s'ouvrant et en se refermant, la porte de l'évêché, il redressa la tête, attentif et anxieux. Son visage apparut alors en pleine lumière.

C'était celui d'un homme dans la maturité de l'âge et merveilleusement conservé. Peut-être les traits et la peau manquaient-ils de finesse et eût-on pu leur reprocher d'être trop rudes, point assez dégrossis, de ressembler plus encore à ceux d'un paysan ou d'un soldat qu'à ceux sous lesquels on aime à se figurer les dignitaires de l'Église. Mais les yeux, d'un bleu clair, offraient une expression de douceur qui se répandait sur toute la physionomie et en corrigeait la dureté. Les cheveux coupés courts frisaient naturellement et couvraient la tête d'une toison grisonnante, dessinant un front haut et large sous lequel il était aisé de deviner un foyer de pensées généreuses, toujours alimenté par une rare noblesse d'intelligence et de cœur.

Tout, d'ailleurs, en l'évêque de Guerlande, la taille, les épaules, la

sûreté du geste, la voix grave et chaude, témoignait d'une vigueur physique égale à sa vigueur intellectuelle. Sous son costume épiscopal il gardait, ineffacée, l'empreinte de ses aventures de guerre. Il avait fallu des combats de géants pour le faire tel qu'il demeurait encore, bien qu'il eût franchi le seuil de la vieillesse et ne fût demeuré jeune d'aspect que par un privilège qu'il considérait comme une grâce du ciel et dont il le remerciait tous les jours.

Un coup frappé à la porte de son cabinet le mit debout. Avant qu'il eût répondu, l'abbé Duclaux entra ; une âme vaillante aussi, mais enfermée dans un corps frêle, mince, d'une maigreur maladive, déjà voûté sous le poids des jours.

— Vous avez besoin de moi, Monseigneur ? demanda-t il d'une voix sans souffle comme si sa course eût épuisé ses forces.

— Oui, mon ami, oui, et cela seul peut me justifier de vous avoir fait quitter le coin de votre feu à cette heure et par cette température d'hiver. Mais les circonstances sont si graves...

Tout en parlant, et comme s'il cédait à une impulsion naturelle, Monseigneur débarrassait son vicaire général du chapeau que tordait celui ci dans ses mains tremblantes, lui ôtait son manteau, le conduisait devant la cheminée où il l'asseyait par un mouvement de douce contrainte.

— Est-il arrivé des nouvelles ? reprit le vieux prêtre sans songer même, tant il était troublé, à remercier son évêque.

— Le maire en a reçu. Elles sont mauvaises.

— Voilà qui m'explique le trouble qui règne dans la ville.

— Peut-être vont elles nous dicter d'impérieux et pénibles devoirs, continua l'évêque.

— Que se passe-t-il donc Monseigneur ?

— Les armées alliées sont devant Paris. Elles ont attaqué la capitale. Au moment où le messager qui est arrivé tout à l'heure à Guerlande quittait le champ de bataille, les Parisiens, commandés par Marmont, se défendaient héroïquement. Mais ils étaient à bout d'efforts. Inférieurs en nombre, ils semblaient voués à une défaite irréparable. Sans doute, à l'heure où je vous parle, ils ont capitulé.

— Mais l'Empereur! où est l'Empereur ? s'écria l'abbé Duclaux.

A voix basse, comme honteux ou affligé de son aveu, l'évêque murmura :

— On dit qu'il a pris la fuite ; d'autres affirment qu'il a été tué. Moi, je n'en crois rien. Je pense qu'il n'est ni mort ni fugitif et que,

plus grand que son infortune, il cherche à rassembler les débris de ses armées pour marcher à l'ennemi et en purger le sol de la patrie. Mais, arrivera-t-il à temps ?

— Ne l'espérez pas, Monseigneur. Il est perdu.

— Oh ! Duclaux ! Comment osez-vous prononcer ces mots ?

– Il est perdu, répéta l'abbé Duclaux. N'a-t-il pas entassé fautes sur fautes, outragé le vicaire de Jésus Christ, emprisonné les membres du Sacré-Collège ? Quoi d'étonnant à ce que Dieu le châtie ?

L'évêque l'interrompit avec vivacité :

— Laissez là ce langage, mon ami. C'est offenser Dieu que de lui prêter des desseins quels qu'ils soient, alors que nous ignorons sa volonté. Et puis, voyez-vous, c'est dans Napoléon, en dépit de ses erreurs, que s'incarne à cette heure la patrie. C'est pour elle, sinon pour lui, que nous devons prier le ciel de ramener la victoire du côté des Aigles.

— Les Aigles sont le symbole de la Révolution, Monseigneur, observa le vicaire général.

— Eh ! qu'importe ! Quiconque aime son pays doit souhaiter que les alliés soient mis en déroute. Il ne faudrait qu'un combat heureux pour permettre à l'Empereur de leur dicter la paix.

— Vous vous faites illusion, Monseigneur, reprit le vicaire général. Ce n'est pas en un seul combat, fût-il couronné de succès, que l'Empereur peut rétablir ses affaires. Il lui faut du temps, de l'argent, des soldats, en un mot, tout ce qui lui manque.

Le geste et le regard de l'évêque trahirent un peu d'impatience et l'effort qu'il faisait pour la contenir.

— Laissons cela, dit-il ; nous avons à nous occuper de choses plus pressantes. C'est pour vous en entretenir que je vous ai mandé. Vous savez, Duclaux, que jusqu'ici, malgré les batailles livrées si près de nous, à Laon et à Soissons, notre ville a été épargnée.

— Oui, l'ennemi ne s'y est même pas montré, remarqua le vicaire général.

— En sera-t-il encore de même ? poursuivit l'évêque. Les armées étrangères se sont multipliées et répandues de toutes parts. Ce matin, on a vu passer des Cosaques à quelques lieues d'ici. Ne peut-on craindre qu'ils arrivent à nos portes et qu'ils nous obligent à subir leur loi ?

— Ce serait le pire malheur. Les habitants de cette ville sont

susceptibles, ombrageux, patriotes... Devant des exigences qu'ils jugeraient humiliantes, ils se soulèveraient et se feraient massacrer.

— J'ai prévu ce danger, reprit Mgr Ermel. C'est à moi à le conjurer, oui, à moi, pasteur du troupeau menacé.

— Le conjurer! Comment, Monseigneur?

— En tentant d'éviter à mes ouailles les exactions, le pillage, tout ce qu'a lieu de craindre une cité conquise. Je suis résolu, si l'ennemi se présente, à me porter à sa rencontre à la tête de mes prêtres, pour plaider, au nom du Christ, la cause de la civilisation et de l'humanité. Vous serez près de moi, Duclaux. Je vous ai appelé afin de vous avoir au besoin sous la main. Vous coucherez cette nuit à l'évêché. J'ai fait prévenir aussi Messieurs les chanoines. Au premier signal, ils nous rejoindraient ici d'où nous partirions en corps pour aller au-devant de l'ennemi.

— C'est bien, Monseigneur, dit simplement le vicaire général. Je serai prêt quand il faudra l'être.

— M'approuvez-vous, du moins, mon ami?

— Pour ne pas vous approuver, Monseigneur, il faudrait être mauvais prêtre et mauvais Français.

Un silence suivit ces paroles, les deux interlocuteurs s'abandonnant aux réflexions douloureuses que leur suggérait la gravité de ces heures. Mais bientôt l'évêque rouvrit l'entretien. Entraîné par son imagination qui lui faisait ressentir des perplexités angoissantes, il dit :

— Qu'arrivera-t-il si l'Empereur cesse de régner? Est-ce son fils qui lui succèdera?

— C'en est fait des Bonaparte, prophétisa l'abbé Duclaux. Napoléon n'a dû son prestige qu'à ses victoires. Du moment qu'il n'est plus un soldat victorieux, il n'est plus rien. On lui contestera jusqu'au droit de désigner son successeur.

— Alors, les Bourbons vont revenir?

— Je le crois, Monseigneur. Je le crois et je l'espère, car, après tout, Louis XVIII est notre souverain légitime. Les malheurs de la France ont commencé quand elle a commis le crime de frapper à la tête l'antique race de ses rois, dans la personne sacrée du plus vertueux d'entre eux. Ce n'est pas vous qui avez combattu sous leur drapeau qui me démentirez, Monseigneur.

— Je ne vous démentirai pas, Duclaux. J'aime l'Empereur. Nous lui devons le rétablissement de la religion dans ce pays.

Mais, je ne méconnais pas ses fautes. Je pense comme vous que dans le péril où nous sommes, seul le retour de la royauté peut sauver la France et, sans doute, ajouta-t-il avec un sourire qui s'évanouit à peine esquissé sur ses lèvres épaisses et rouges, il aura aussi pour effet de mettre un terme aux divisions qui troublent la paix de notre diocèse.

— Comment cela, Monseigneur ?

— Le roi remonté sur son trône, Monseigneur de Magalon remontera sur son siège épiscopal.

— Mais ce siège n'est pas vacant?

— Il ne tardera pas à le devenir, mon ami. Mon prédécesseur est entêté ; il est en possession de la faveur royale ; il ne manquera pas d'y recourir et le roi ne pourra fermer l'oreille aux sollicitations d'un prélat qui n'a cessé de lui être fidèle et de le servir pendant l'exil. Il prendra donc l'engagement de les exaucer et demandera au Saint-Siège de l'aider à tenir ses promesses. De guerre lasse, le Souverain Pontife s'adressera à moi comme il s'adressa jadis à Monseigneur de Magalon...

— Et vous céderiez, Monseigneur?

— Pourrais-je faire autrement? Pourrais-je tenir une conduite que j'ai blâmée quand un autre l'a tenue? Pour obtenir ma démission, il suffira de me la demander et comme on me la demandera, je m'apprête au sacrifice...

Sa voix s'éteignit dans un accent de tristesse et de résignation. Mais l'abbé Duclaux n'était pas convaincu.

— Il y aurait cependant un autre moyen d'en finir, observa-t-il.

— Un autre moyen ! Lequel ?

— Il consisterait à élever Monseigneur de Magalon à la dignité d'archevêque. Il trouverait dans cette élévation la récompense de ses vertus et vous, Monseigneur, vous nous resteriez.

— Vous ne connaissez pas mon vénérable frère, reprit Mgr Ermel. Il est sans ambition ; mais non sans ténacité ; une ténacité sincère autant que respectable, car il est de bonne foi. Ce n'est pas un avancement qu'il réclame... c'est son siège, ce qu'il appelle son siège. Il entend rentrer dans sa ville épiscopale et ne sera satisfait que lorsqu'il occupera ma place...

L'entretien fut interrompu par l'entrée du domestique de l'évêque. Il venait annoncer que Monseigneur était servi.

— Vous soupez avec moi, mon ami, dit celui-ci à son vicaire général.

Ils passèrent dans la salle à manger où les attendait le plus frugal des repas. En voyant sur la table deux couverts, l'un pour Monseigneur, l'autre pour lui, l'abbé Duclaux demanda :

— N'aurons-nous pas le plaisir de voir M[lle] du Quesnay?

— Ma pupille n'est pas à Guerlande, répondit Mgr. Elle m'a quitté hier soir pour aller faire sa retraite annuelle chez les religieuses d'Abbécourt. Sa gouvernante, M[me] Firmin, est partie avec elle. Du reste, ajouta-t-il, après avoir dit à haute voix le *Benedicite*, leur absence aura été moins longue que je ne pensais et qu'elles ne pensaient elles-mêmes. Je les attends cette nuit.

— Ces dames reviennent! Déjà! fit l'abbé Duclaux surpris.

— J'ai cru devoir les rappeler en apprenant les événements de Paris. Si comme je le crains, les armées alliées se répandent dans nos contrées, si notre ville et les environs doivent être occupés, je serai plus tranquille, Frédérique rentrée au bercail et sous ma protection, que si elle était éloignée de moi. Un gendarme que Monsieur le maire a bien voulu mettre à mes ordres est parti tout à l'heure pour Abbécourt d'où il doit la ramener ainsi que Madame Firmin. Si j'avais prévu ce qui arrive, elles ne seraient pas parties. Maintenant, j'ai hâte de les savoir revenues.

— Il n'y a pas lieu de vous inquiéter, Monseigneur. Les alliés ne se conduisent pas en ennemis, parait-il. N'ont-ils, pas, d'ailleurs proclamé qu'ils n'en veulent qu'à l'Empereur et non à la France?

— Ah! mon pauvre Duclaux, comme on voit bien que vous ignorez ce qu'est la guerre! Les vainqueurs sont partout les mêmes et trop souvent les actes des soldats démentent le langage des chefs. Je tremble en pensant que ma chère pupille pourrait tomber parmi ces hordes !

— Mademoiselle Frédérique est courageuse et fière, déclara l'abbé Duclaux. Un tel accident ne lui ferait pas perdre le sang-froid. Elle en imposerait à l'ennemi.

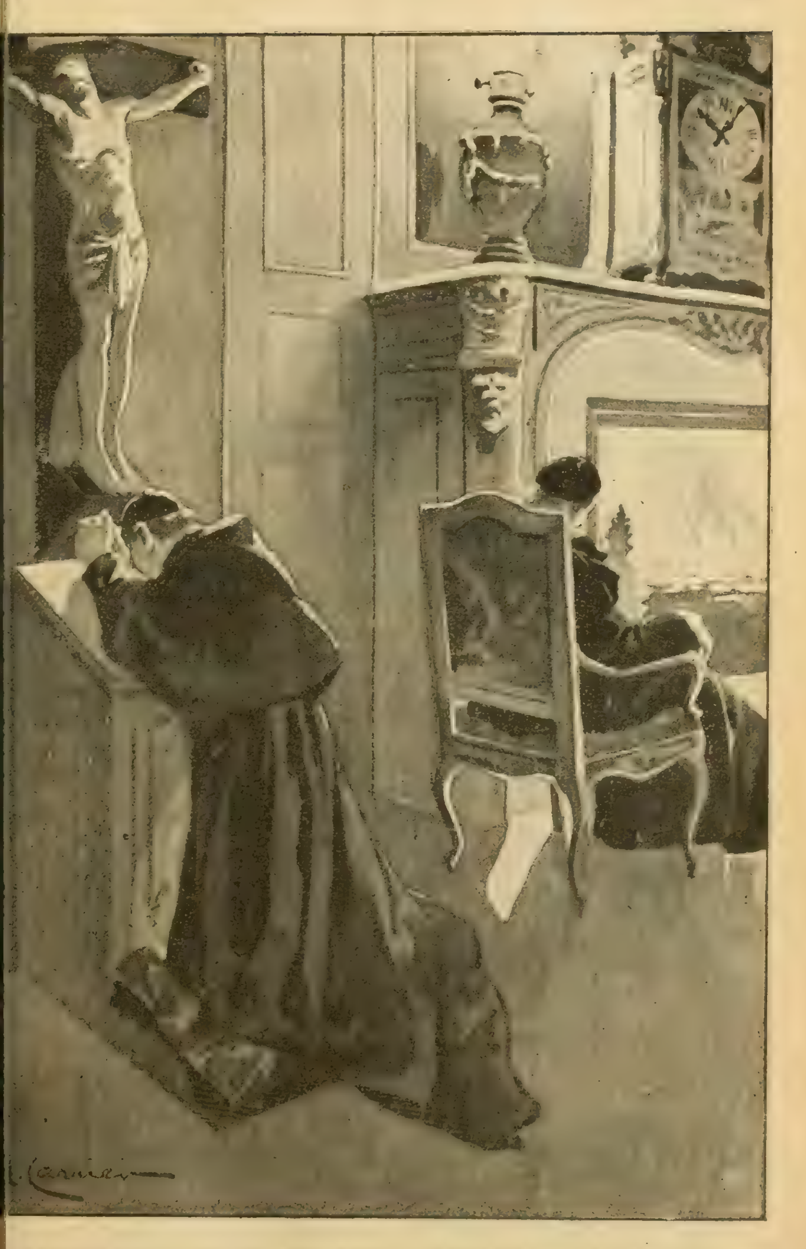
—J'aime mieux espérer qu'elle ne le rencontrera pas, dit l'évêque.

En même temps, il dirigeait ses regards vers un cartel en cuivre accroché au mur en face de lui.

— Huit heures à peine, reprit-il : elle ne peut être ici avant minuit. J'ai longtemps à attendre.

— Si vous veillez jusqu'au retour de Mademoiselle Frédérique, dit alors le vicaire général, je veillerai avec vous, Monseigneur.

Le repas fut bientôt achevé et les deux vieillards reprirent le chemin du cabinet de l'évêque. Dans la cheminée, de hautes



Accoudé à son prie-Dieu, Mgr Ermel se répandit en prières ardentes.

mmes dansaient sur les bûches grésillantes et répandaient tour d'elles une clarté chaude, plus vive que la lumière des npes. Des sièges se trouvaient à portée de l'âtre; Mgr Ermel et ı vicaire général y prirent place et demeurèrent là, silencieux pensifs, jusqu'au moment où l'abbé Duclaux, cherchant à dis-ire son évêque dont il devinait les préoccupations, l'interrogea.

— Quel âge a donc Mademoiselle du Quesnay ?

Tiré de sa méditation, l'évêque tressaillit, hésitant comme s'il erchait sa réponse. Il dit ensuite :

— Elle aura vingt-et-un ans à Pâques, dans dix jours, étant née le avril 1793. Oui, en 1793!... C'était le moment où, là-bas, dans tre Vendée, son père, le marquis du Quesnay, rassemblait ses ysans et se mettait à leur tête pour rejoindre les autres chefs yalistes. Tout jeune alors, le marquis s'était marié l'année pré-lente. Sa femme allait être mère et il eût été bien excusable de pas s'éloigner d'elle. Il n'en décida pas moins de partir et d'ac-nplir son devoir. Jadis mon élève, il m'avait gardé près de lui qualité d'aumônier. Il me demanda de le suivre. C'est durant :re absence que Frédérique vint au monde. Lorsqu'après cette əmière prise d'armes, nous rentrâmes au château, la marquise it morte. Mais l'enfant vivait, mise là par Dieu pour alléger froyable douleur du père. Deux ans plus tard, lui-même tom-t, les armes à la main, dans une escarmouche contre les bleus. ı trépas fut le signal de la défaite suprême. Le château fut pris ssaut. Je n'eus que le temps de fuir en emportant cette petite édérique. Dans mon cœur de prêtre, je me découvris, durant te tragique journée, un cœur de père. Il me sembla que le ciel envoyait une enfant. Les membres de sa famille qui auraient pu harger d'elle avaient émigré; je résolus de la garder, de l'élever depuis, ses parents étant restés à l'étranger, elle ne m'a plus tté.

L'abbé Duclaux connaissait bien cette histoire, l'ayant souvent endue; mais il savait que l'évêque était toujours heureux de raconter, et c'est pour changer le cours de ses pensées qu'il avait voqué de nouveau le récit de cette émouvante aventure.

— Vingt-et-un ans, fit-il ; un bon âge pour se marier....

— Les prétendants n'ont pas manqué à ma pupille, mais elle a tous écartés. Elle se croit, vous le savez, destinée par Dieu à vie religieuse.

— Alors, que ne prend-elle le voile ?

— Jusqu'ici, je m'y suis toujours opposé, n'ayant pas découver en elle les signes certains de la vocation. Je sais que mon refu l'afflige, mais j'ai cru devoir le maintenir ; je crains qu'ell ne prenne pour un appel de Dieu ce qui n'est que l'illusio d'une pieuse ardeur. Je lui ai donc imposé, à titre de premièr épreuve, une attente dont le terme n'expirera que dans quelque mois. Alors nous verrons. Si elle a persévéré, je céderai.

— On ne peut que louer votre prudence et votre sagesse, Monsei gneur, remarqua le vicaire général. Elles sont d'autant plus néce saires ici que, si je ne me trompe, Mademoiselle Frédérique n' plus de parents.

— Je suis, en effet, son seul conseiller, son seul guide, et, en u mot, son père. Comme tel, et comme prêtre, je suis doubleme responsable du salut de son âme.

A cette déclaration succéda un nouveau silence, les deux inte locuteurs n'avaient plus rien à se dire. L'effort tenté par l'ab Duclaux pour distraire son évêque était épuisé. Et puis, bercé pa le calme de cette soirée, enveloppé par la chaleur douce qui monta autour lui, il sentait une apaisante somnolence l'envahir. Elle tenait, le dominait et pesait sur ses paupières. Il s'abandonna, inc pable de résister. Bientôt, sa respiration plus forte annonça qu s'était endormi.

Monseigneur se leva et alla s'agenouiller devant le Christ do le corps sculpté dans l'ivoire se détachait lumineusement blanc s le bois noir de la croix. Accoudé à son prie Dieu et la tête dans s mains, il laissa son âme se répandre en prières ardentes po l'Eglise, pour la France, pour l'Empereur vaincu et pour Fréd rique du Quesnay, sa pupille, sa fille d'adoption.

LES ÉTAPES D'UNE VOCATION

A trois lieues de Guerlande, sur la route de Belgique, à l'ent du petit village d'Abbécourt s'élevaient, en 1811, les bâtiments d' monastère où résidaient des religieuses appartenant à la congré tion de Saint Maur. Cet ordre remonte au dix-septième siècle; fut fondé en Bretagne par des moines bénédictins qui voulur alors introduire diverses réformes dans les règles conventuel édictées jadis par saint Benoit.

Ils n'avaient songé d'abord qu'à créer des monastères d'homm

en vue d'aider à la propagation des sciences historiques, maisons de prière et de recueillement, mais aussi d'études destinées à jeter sur l'Eglise de France un peu plus d'éclat. Mais, bientôt, des femmes vouées à Dieu se réunirent sous l'observance des mêmes règles. Elles élevèrent en plusieurs endroits des couvents consacrés à l'enseignement des jeunes filles.

L'une d'elles avait reçu en héritage le château féodal d'Abbécourt. En prenant le voile chez les Dames de Saint-Maur, elle leur fit don de ce domaine où vinrent s'établir, sous sa direction, dès qu'il eut été transformé, des religieuses de cette congrégation. Jusqu'au moment où furent supprimés, à l'aube de la Terreur, les ordres monastiques, toute la noblesse de Picardie tint à honneur de faire élever ses filles à Abbécourt. Durant plus d'un siècle, cette maison fut réputée et florissante. En 1790, les religieuses durent se disperser; l'administration départementale mit en vente, au profit de la nation, leurs biens confisqués. Mais, au jour des enchères, les acquéreurs firent défaut; il n'en vint pas du dehors et, parmi les habitants du pays, nul ne voulut se rendre complice du vol légal qu'à l'exemple de ce qui se passait partout ailleurs venait d'accomplir le gouvernement révolutionnaire. Le couvent resta désert, confié à la garde d'un administrateur désigné par le Comité des finances.

Ces fonctionnaires étaient le plus souvent des personnages sans aveu, sans conscience et sans argent. Ils vivaient sur les propriétés séquestrées comme en pays conquis, pillant, dévastant, gardant pour eux tout ou partie du montant des loyers ou du prix des récoltes, laissant tomber en ruines les constructions, s'adjugeant les meubles et, quand il y avait vente, s'entendant avec les acheteurs pour s'assurer un bénéfice personnel. C'en eût été fait d'Abbécourt si l'administrateur qui y fut envoyé eût appartenu à cette race d'oiseaux de proie. Mais il se trouva que c'était un honnête homme. Il pactisait de cœur avec les religieuses dépouillées. Il apporta dans l'exercice de ses fonctions tant de prudence, de vigilance et de soins, que lorsque les Dames de Saint-Maur obtinrent, au lendemain du Concordat, d'être remises en possession de leur couvent, elles le retrouvèrent intact et tout prêt à les recevoir.

A peine s'y furent-elles réinstallées que les élèves affluèrent comme autrefois, avec cette différence cependant que la bourgeoisie leur en fournit autant que la noblesse, signe caractéristique des transformations sociales opérées par la Révolution. En 1814, l'institution d'Abbécourt qui relevait directement de l'évêque de Guer-

lande était de nouveau prospère. On y comptait vingt-cinq religieuses et deux cents pensionnaires.

— C'est la perle de mon diocèse, disait souvent Mgr Ermel.

Sa bienveillance pour les Dames de Saint-Maur se manifestait par la fréquence des visites qu'il leur faisait. Plusieurs fois par an, il allait passer quelques heures auprès d'elles. Pour mieux marquer en quelle estime il les tenait, c'est à ces pieuses femmes qu'il avait eu recours pour l'éducation de sa pupille, Mlle du Quesnay. Entrée en 1802 au couvent d'Abbécourt, au moment où il venait de se fonder, Frédérique n'en était définitivement sortie qu'en 1810. Depuis cette époque, elle vivait à Guerlande, dans un pavillon dépendant de l'évêché, en compagnie de la vieille Mme Firmin, veuve d'un officier chouan, tué pendant les grandes guerres, et que Monseigneur avait constituée sa gouvernante et sa dame de compagnie Mais, chaque année, aux approches de Pâques, elle allait passer une semaine auprès de ses chères religieuses pour prendre part avec elles aux exercices de la retraite pascale.

Obstinément fidèle à cette habitude, elle se trouvait depuis la veille à Abbécourt, durant cette soirée du 30 mars, où se jouaient sous les murs de Paris, les destinées de la France. Si graves que fussent les événements, ils n'apportaient aucun trouble dans la vie intérieure du couvent. Quoiqu'elles fussent redevables à l'Empereur de la prospérité de leur maison, les religieuses, comme la presque totalité des membres du clergé de France, lui tenaient rigueur de sa conduite envers le Pape. Dans ses revers, elles avaient reconnu le châtiment de Dieu, en même temps que, restées malgré tout royalistes, elles recommençaient à souhaiter le retour des Bourbons. A leurs yeux, les alliés étaient l'instrument dont se servait la Providence pour préparer et hâter ce retour. Loin donc de s'effrayer de l'entrée en France des armées étrangères et de leurs succès, elles considéraient les alliés comme des libérateurs. De là, la surprenante sérénité qu'elles gardaient en dépit des cruelles épreuves infligées à la patrie.

Cette indifférence, Frédérique la leur enviait; mais elle ne la partageait pas. A l'école de Mgr Ermel, elle avait appris à aimer la France et, quoique issue d'une race séculairement dévouée à la royauté, elle aimait dans Napoléon le protecteur du saint évêque aux bienfaits duquel elle devait d'avoir vécu dans une atmosphère de bonheur et de paix. Elle s'était attristée au spectacle du sol fran

çais foulé par l'étranger. Comme son tuteur, elle souhaitait des revanches victorieuses. Mais elle les souhaitait sans y croire, et dans la détresse nationale, le retour du roi légitime lui apparaissait comme le salut. C'est en ces dispositions qu'elle était arrivée à Abbécourt, résolue malgré tout, à ne songer qu'à son âme, essayant d'oublier tant de motifs de préoccupations douloureuses pour se préparer, dans le recueillement, à la retraite qui devait s'ouvrir à deux jours de là, la veille du dimanche des Rameaux.

Vers huit heures, la nuit venue, comme les élèves quittaient la chapelle où les avait réunies après souper la prière du soir, elle s'approcha de la supérieure qui les regardait défiler.

— Ma Mère, daignerez-vous me donner audience? lui demanda-t-elle. Quoiqu'arrivée d'hier, je n'ai pu causer encore un peu longuement avec vous.

— Ne vous en prenez qu'aux événements, ma chère petite, répondit la supérieure. Vous savez combien ils sont troublants. Ils m'ont un peu absorbée. Je m'attends à voir d'une minute à l'autre les Russes arriver à Abbécourt. J'ai appris qu'ils étaient à Saint-Quentin en route vers Paris, et quoique je ne redoute rien pour cette maison ni pour nos élèves, j'ai dû multiplier les démarches afin d'obtenir que s'ils passent par Abbécourt, elle ne soit pas occupée. Mais ils m'ont fait parvenir des assurances qui me tranquillisent et me voici toute à vous. Venez, j'ai quelques loisirs; j'en profiterai pour vous entendre.

Par une galerie voûtée parallèle au jardin qu'enveloppait une ombre grisâtre, elle se dirigea vers le parloir qui précédait sa cellule. Frédérique, au moment de la suivre, chercha des yeux sa gouvernante. Elle l'aperçut sur le seuil de la chapelle, attendant pour avancer que le long défilé des élèves eût pris fin.

— Rentrez sans moi, ma chère Firmin, lui dit-elle. Je vous retrouverai dans quelques instants.

Hâtant le pas, elle rejoignit la supérieure au moment où celle-ci pénétrait dans une salle basse qui lui servait à la fois de parloir et de cabinet.

L'ameublement de cette salle consistait en une table de bois blanc, chargée de papiers et de livres et une demi-douzaine de chaises grossières qu'on eût dit empruntées à la cuisine du couvent. Sur la blancheur des murs se détachaient des estampes de piété, encadrées de noir, sans dorures et sans ornements. Entre ces estampes et placées aussi dans des cadres tout unis, des sentences extraites

des Écritures attiraient les regards et prodiguaient à quicon entrait en ces lieux de salutaires avertissements. Un chandelie deux branches, dont un abat-jour de cuivre peint en vert ram sait la lumière vers un seul point, n'éclairait que la table sur laqu il était posé. Il laissait dans une demi obscurité les extrémités cette pièce où l'air extérieur pénétrait par trois hautes croisées s rideaux, dont une épaisse buée couvrait les vitres.

— Asseyez-vous, mon enfant, et causons, reprit la supérieure

Elle-même donnait l'exemple en occupant sa place accoutum devant la table. La flamme des bougies se refléta sur son visa Dans l'ombre des voiles et dans l'encadrement des coiffes, il ap rut émacié, ridé, flétri, révélateur d'une vie de privations et d'a térités. Le regard, dont l'éclat survivait aux ravages de la vieille et trahissait les ardeurs d'une âme inassouvie, se leva sur Mlle Quesnay, accentuant l'invitation que la bouche avait prononc

La jeune fille n'obéit pas sur le-champ. Elle resta debout silencieuse, les yeux fixés devant elle, de grands yeux noirs fonds et sombres où passait parfois, dans un éclair d'extase, même expression passionnée d'où ceux de la supérieure tirai un si grand charme. La tremblante clarté des bougies accusai blancheur laiteuse de sa peau, la finesse de ses traits, les lig délicates de son buste qu'un corsage de laine enveloppait jusq cou. Elle sillonnait de traînées lumineuses sa lourde chevelure couvrait la tête d'un casque d'or sombre et se divisait sur le fr en deux bandeaux descendant le long des joues, arrangement h monieux qu'en toute autre femme que Frédérique on aurait pu p dre pour une preuve de coquetterie et de vanité, mais qui n'était c elle que l'œuvre de la nature.

— Dieu m'éprouve, ma Mère, fit elle tout à coup. J'avais es vous apporter cette fois la bonne nouvelle, vous annoncer que je vous quitterais plus et vous demander de m'admettre au nombre vos novices. Cet espoir, dans lequel j'ai vécu depuis un an, es nouveau déçu. Mon tuteur persiste à me refuser son consentem J'en suis bien malheureuse.

— Monseigneur a ses raisons, ma fille, répliqua la religi avec douceur.

— Oh! ses raisons, je les connais. Quelle que soit ma piété quelque mépris que je tienne les joies de la terre, et quoique j puisse goûter de bonheur que sous l'habit de votre ordre, il d toujours de la sincérité de ma vocation. Malgré tous mes

forts, il n'en est pas convaincu. Oui, continua Frédérique d'un accent de détresse et de révolte, malgré tant de signes manifestes de la volonté de Dieu, il considère qu'elle ne s'est pas suffisamment révélée. Que lui faut il donc? Il se trompe, ma Mère, il se trompe, et la contrainte qu'il m'impose est vraiment trop



« Ma Mère daignerez-vous me donner audience? »

cruelle. N'est-ce pas offenser le Ciel que de me refuser à lui, alors que, dans mon âme sa voix devient de plus en plus pressante?

La supérieure essayait d'arrêter ce flot de paroles amères.

— Apaisez-vous, Frédérique.

Mais Mlle du Quesnay n'entendait pas. Toute aux pensées qui l'entraînaient, elle continua :

— Qui mieux que moi peut savoir ce qui se passe en moi? Si ma vocation n'est pas sincère, pourquoi depuis tant d'années, ai je

persévéré dans la même voie? Pourquoi se dresse toujours devant mes yeux, avec le même attrait, le même but? Enfant, et à peine entrée dans cette maison, j'ai été saisie par l'infinie béatitude de la vie qu'on y mène. Vous le savez bien, ma Mère, vous qui m'avez vue alors et qui depuis, de près ou de loin, m'avez toujours suivie. Ai-je jamais varié dans mes desseins? Depuis que je vous fis part de mon désir, s'est-il un seul jour affaibli?

Ce que dans un fougueux emportement lui disait Frédérique, la supérieure se le disait à elle-même. Elle ne doutait pas de la sincérité de cette vocation éclose sous ses yeux. La résistance de Mgr Ermel l'étonnait et la troublait. Mais il lui était interdit de l'avouer. Elle ne pouvait encourager la révolte de son ancienne élève sans manquer à ses devoirs envers son évêque, dont elle connaissait d'ailleurs l'expérience. Mieux qu'elle, il s'entendait au maniement et à la direction des âmes. Elle était donc tenue de s'incliner devant lui.

Il importait cependant qu'elle adressât à Frédérique des paroles consolantes, qu'elle ramenât le calme dans son cœur endolori.

— Croyez-vous que le refus de Monseigneur soit définitif? dit-elle, préférant interroger que répondre.

— Définitif, non, il ne l'est pas, au moins en apparence. Mon tuteur sait bien qu'à vouloir briser ma volonté, il la rendrait plus forte, plus indomptable. Il se borne à exiger que j'attende encore. Il s'est même engagé à me donner son consentement l'an prochain si mes desseins n'ont pas varié...

— Vous le voyez, mon enfant, ce n'est qu'un surcroit d'attente. Il doit vous être aisé de vous résigner puisque vous touchez au terme de vos prières.

— Je me résignerais, ma Mère, objecta Frédérique, si sous prétexte de me soumettre à des épreuves nécessaires, mon tuteur ne me contraignait à l'accomplissement de devoirs mondains qui troublent ma vie et me sont odieux.

— De quels devoirs parlez-vous, Frédérique?

— De ceux qu'il m'impose à toute heure. Ainsi, tout récemment, le comte de Saint Hugues a donné un bal à l'ocasion du mariage de sa fille. La comtesse est venue, à mon insu, demander à mon tuteur de me permettre d'y assister. Il a accepté sans me consulter et sous peine de lui causer un réel chagrin en refusant d'obéir, j'ai dû tenir la promesse qu'il avait faite en mon nom. Je suis donc allée à ce bal. J'y ai dansé. Pouvais-je ne pas imiter les autres jeunes filles qui se trouvaient là? N'eût-il pas été de mauvais

goût de bouder, de me montrer maussade ? J'ai donc fait comme les autres et la comtesse a répété partout que je m'étais follement divertie. Mon tuteur l'a su. Il en a pris prétexte pour me faire remarquer que ma vocation religieuse ne battait que d'une aile, — ce sont ses expressions. N'est ce pas humiliant pour moi, ma Mère. Il déclare maintenant qu'avant de renoncer au monde, je dois le connaître. Il parlait même de m'envoyer à Paris pour tout un hiver. A Paris et dans le monde, moi ! Vous pensez bien que s'il s'obstinait à vouloir me faire partir, je résisterais.

Il y eut dans l'accent de Frédérique, dans son geste et dans son regard une violence qui ressemblait à un défi, et si des larmes mouillèrent sa voix comme elle finissait de parler, ce furent des larmes de colère et non des larmes de résignation.

La supérieure profita de son silence pour prendre à son tour la parole et faire entendre des conseils qu'elle jugeait nécessaires.

— Si quelque chose, ma chère fille, dit-elle, peut justifier le doute de Monseigneur, quant à votre vocation, ce doute qui vous irrite et vous afflige, c'est bien l'état où vous voilà. Comment notre vénéré pasteur ne douterait-il pas, s'il vous a vue telle que vous êtes en ce moment.

— Je ne vous comprends pas, ma Mère, balbutia Frédérique.

— Écoutez-moi et vous me comprendrez. Vous vous croyez dominée par une vocation sincère et puissante, vous prétendez que Dieu vous a choisie pour son service et voici qu'à la première épreuve, vous entrez en rébellion. Vous résigner à ses desseins, ne rien attendre que de sa volonté, obéir à votre tuteur qui doit vous être deux fois sacré et comme bienfaiteur et comme évêque, vous parait au-dessus de vos forces. Vous vous abandonnez au démon de la colère ; vous allez jusqu'aux menaces. A de tels traits, qui reconnaitrait en vous les symptômes de la vocation religieuse ? Pour moi, ma chère fille, je suis comme Monseigneur : après vous avoir écoutée, je doute autant qu'il doute lui-même.

— Mais, que faire alors ? s'écria Mlle du Quesnay. Que faire pour vous convaincre et pour le convaincre aussi ?

— Il faut d'abord vous soumettre à l'autorité qu'il a le droit d'exercer sur vous. Il faut ensuite prier le Ciel, lui demander la patience qui est la vertu des forts. Il faut surtout chasser de votre cœur l'orgueil qui vous tient et vous inspire, car c'est faire preuve d'orgueil que de supposer qu'à vous seule, vous en savez plus long

que votre pasteur, votre père. Quand vous aurez ainsi pratiqué la résignation et l'esprit de sacrifice, alors, mais alors seulement, vous aurez le droit de proclamer que vous êtes digne de la profession sacrée que vous voulez embrasser.

Frédérique baissait la tête sous ces remontrances. Mais, au fond de son cœur, elle ne désarmait pas.

— Si je cède à vos avis, ma Mère, murmura-t-elle, si je cède à la volonté de mon tuteur, n'interprétera-t-il pas ma soumission comme une preuve de ma mobilité et ne sera-t-il pas disposé à croire que j'ai renoncé à prendre le voile ?

La supérieure protestait :

— Ne sondez pas les desseins de Dieu, Frédérique. S'il vous a choisie, reposez-vous sur lui du soin de faire éclater sa volonté. Rien n'arrive qu'il ne l'ait ordonné et tout ce qu'il a ordonné arrive au jour et à l'heure qu'il a fixés, sous les formes qu'il a déterminées. Dans deux jours, vous allez entrer en retraite ; vous vous trouverez face à face avec votre souverain maître. Demandez-lui de vous éclairer. Livrez vous à lui en toute humilité et en toute confiance. Et puis, laissez-le faire. Nous n'allons jamais que là où il a voulu nous conduire.

La supérieure cessa de parler. Frédérique, en l'écoutant, avait renoncé à lui tenir tête, si décisives que lui parussent les objections qui se présentaient en foule à son esprit. Ébranlée dans son parti pris de résistance, elle préférait abréger ce débat.

— Je suivrai vos avis, ma Mère, dit elle pour conclure.

L'audience étant terminée, elle fléchit le genou, suivant la coutume des religieuses, afin de recevoir la bénédiction de la supérieure avant de sortir.

— Allez en paix, ma chère enfant, murmura celle-ci en lui touchant le front.

Frédérique se releva plus calme, résignée et soumise, et gagna la porte. Elle y arrivait quand cette porte s'ouvrit. Une sœur tourière entrait. Elle tenait une lettre qu'elle présenta à la jeune fille.

— C'est pour vous, Mademoiselle.

— Qui apporte ce message ?

— Un gendarme qui vient de Guerlande.

— Un gendarme ! Qu'arrive-t-il donc ?

Elle se tournait vers la supérieure :

— Me permettez-vous de lire, ma Mère ?

Sur un signe affirmatif, elle ouvrit le pli. D'un seul regard, elle en dévora le contenu, quelques lignes qui semblaient écrites à la hâte et dont elle recommença la lecture, mais, cette fois, à haute voix :

« Ma chère fille,

« Depuis hier les événements ont marché ; ils se sont aggravés. La capitulation de Paris est imminente, si elle n'est accomplie déjà ; les armées étrangères se répandent de toutes parts. A Guerlande même, nous nous attendons à être occupés. En ces circonstances, il m'en coûterait trop d'être séparé de toi ; je serais en proie à de nouvelles angoisses. J'ai donc résolu de te rappeler sur-le-champ et je t'envoie la voiture. Pars avec Mme Firmin au reçu de cette lettre. Le gendarme qui te la porte t'escortera.

Ton tuteur affectionné qui te bénit :

« CALIXTE, *évêque de Guerlande.* »

Bien que déconcertée par cet ordre qui prenait pour elle, dans les dispositions de son âme, le caractère d'un désastre, Mlle du Quesnay n'eut pas la pensée de s'y soustraire. Sa docilité envers son tuteur égalait la reconnaissance et l'affection qu'elle lui avait vouées. Même quand il contrariait ses projets, elle cédait devant sa volonté. A plus forte raison, elle entendait lui obéir quand cette volonté ne s'inspirait que d'une paternelle sollicitude.

— Mon tuteur me rappelle, vous le voyez, ma Mère, dit elle à la supérieure. Je vais donc prendre congé de vous, quoiqu'il m'en coûte de partir.

— Vous devez l'obéissance à Monseigneur, Frédérique. Je regrette, cependant, qu'il ne m'ait pas laissé en cette circonstance le droit de décider. Il me semble qu'auprès de nous vous n'étiez pas moins en sûreté qu'auprès de lui et, si court que soit le trajet que vous avez à faire, peut-être n'est-il pas sans péril.

— Quel péril, ma Mère ? interrogea Frédérique.

— Celui qui peut résulter de la marche des Russes sur Paris. Nous ne savons rien de leurs mouvements. Ne tiennent-ils pas déjà la route que vous allez parcourir ?

(A suivre.) Ernest DAUDET.

L'IBIS BLEU

PREMIÈRE PARTIE

I

Paris, sale et froid. A peine assis, les pieds sur la chaude bouillotte, dans un coupé du rapide de huit heures du matin, gare de Lyon, entre sa jeune femme convalescente à qui les médecins ordonnaient un brusque départ pour le Midi, et son fils, le petit Georges, âgé de sept ans, bien portant mais svelte et frêle, M. Denis Marcant, chef de division au ministère de l'intérieur, ouvrit son vaste portefeuille, lourdement gonflé, en tira une épaisse liasse de dossiers, et, inattentif à tout le reste, un long crayon carré entre ses doigts courts, il se mit à consteller les marges de petits signes brefs, tantôt rouges, tantôt bleus.

M. le chef de gare se présenta à la portière :

— Êtes-vous bien installés, cher ami ?

— Merci, parfaitement.

— Avez-vous prévenu le wagon-restaurant ?

— Oui, parfaitement. Nous sommes de la fournée qui monte à Laroche.

— Avez-vous des coussins, Madame ?

— Nous avons les nôtres... un, deux et trois... fit la jolie voix douce,un peu traînante, de Mme Marcant.

Elle comptait les jolis coussins de soie, brodés par elle-même, qu'elle avait emportés pour le voyage.

— Et moi je n'en use pas, fit Marcant.

— Comment ! vous ne dormirez pas un moment, avant Marseille !

Le chef de division eut le sourire un peu grimaçant d'un athlète qui porte cent kilos à bras tendu et souleva à deux mains le portefeuille magistral ouvert sur ses genoux.

— J'ai dans mon sac une excellente lanterne de wagon, dit-il, c'est très commode.

— Bien du plaisir, mon cher!... Et c'est cela que vous allez faire dans le Midi?

— Oh! j'y vais pour ma femme. J'installe Mme Marcant et son fils, et avant la fin de la semaine, je serai de retour.

— Allons, bon voyage.

— Adieu.

Mme Marcant eut l'inclination de tête, à peine indiquée et pourtant souple, jolie, d'une grande dame, ce que ne put s'empêcher de se dire M. le chef de la gare de Lyon, l'homme de France qui connaît le plus de femmes du monde... puisqu'il connaît celles du monde entier...

— Georges, prends garde!

Le petit Georges, impatient, se penchait à la portière pour « voir partir » le train.

— C'est l'heure, maman!

Marcant s'était remis à sa besogne, mécaniquement, dans le demi-jour triste, jaunâtre, de cette voiture enfermée sous la toiture vitrée de la gare. Il régnait là-dessous une lumière maladive de serre froide, de galerie d'exposition, obscurcie, diminuée encore dans la chambre resserrée du coupé. Et l'odeur du wagon (poussière de charbon, mouillure d'air venu du dehors et pénétrant les tapis, le drap des banquettes, relent de parfums composites laissés là par les voyageurs de la veille et des avant-veilles), cette atmosphère très spéciale, vulgaire, écœurait un peu, montait au cerveau en tristesse obscurcissante. Ici, Paris sentait la banlieue industrielle, la fabrique graisseuse, mal entretenue, l'usine noire et salissante. Et au cœur de tous les voyageurs, l'envie redoublait de se mettre en marche, d'agiter l'air, qui par les vitres laissées ouvertes un moment, traverse les voitures, et de s'éloigner de *cela*, de courir chacun vers son désir, son espérance ou sa douleur, d'aller à l'inconnu qui attend — fût-il triste, — mais qui du moins est *ailleurs*.

Marcant ne voyait que ses dossiers, et d'un geste menu, il couvrait de signes rouges et bleus les marges de ses grands papiers à en-tête imprimés : PRÉFECTURE DU VAR. OBJET : *Érection en commune de la section du Pradet, Commune de La Garde.* — COMMUNE DE Z: *De l'application déplorable, dans la commune de Z, des justes arrêtés concernant les chiens... Pétition d'un groupe de contribuables.*

Mme Marcant avait quitté son coin et tenait d'une main inquiète

son petit Georges par la ceinture. Il était vêtu d'un complet de velours noir, — veste à grand col et culotte courte, — taillé et cousu entièrement par sa mère, — auquel sa sveltesse, sa grâce naturelle, donnait un cachet de distinction rare. Il ressemblait à sa mère. Il battit des mains, et sauta sur place :

— Nous partons! nous partons, maman!

Rarement il disait : « Papa. »

Cette agitation dérangea Marcant dans son honnête besogne. Il grogna, machinal. Le crayon, sur les papiers poussés brusquement, avait tracé un zigzag anti-administratif :

— Fais attention, Georges, tu m'ennuies!

Et à sa femme :

— Il ne va pas m'ennuyer tout le temps, j'espère!... Il faut que je trime, moi!... occupe-toi de lui!

L'enfant regarda son père avec cet œil des bons chiens qu'on repousse, et qui semble mesurer avec désespoir la distance infranchissable qui les sépare de ce qu'ils aiment. Dans ce doux œil bleu d'enfant, il y avait surtout, très visible, le sentiment de l'impuissance à s'exprimer mieux. Marcant adorait son fils, comme il adorait sa femme, persuadé que, travaillant pour eux du matin au soir et souvent du soir au matin, il était en règle avec sa conscience — lorsque ses dossiers étaient au courant.

La fine nature nerveuse de l'enfant n'acceptait pas sans souffrance ce point de vue rationnel. Il éprouvait plus que de la peine, une angoisse, une sorte de désespoir profond, d'autant plus pénible qu'il était muet, à ne pas être assez souvent caressé par son père, surtout à être rebuté par lui, pour des raisons au dessus de son intelligence, peut-être au-dessous de sa nature.

Le premier malentendu entre le père et le petit garçon avait commencé depuis deux ans déjà. Le chef de division, en temps ordinaire, déjeunait seul chez lui, à dix heures exactement, puis il courait à son ministère. Sa femme et son fils déjeunaient deux heures plus tard. C'était l'ordre de la maison, et rien de ce que réglait le méticuleux fonctionnaire ne pouvait être dérangé aisément. Il étudiait les plus simples questions domestiques comme « affaires d'État » et son coup de crayon rouge ou bleu, approbation ou improbation, était moralement ineffaçable.

C'est à cet esprit d'ordre, à cette rigueur de méthode, à cette inflexibilité dans l'énergie, que Denis Marcant, étudiant en droit, fils et héritier d'un libraire aisé de Mâcon, avait dû son avancement

rapide. En vérité, il n'avait jamais eu d'autre protection que les sympathies conquises par sa loyauté. On disait : l'intègre Marcant. Il apportait, dans sa façon de juger toutes les affaires et de prendre un parti, quelque chose de la solennité du magistrat. Il ne rendait pas le devoir aimable, n'ayant pas plus de souplesse et de grâce dans l'esprit qu'au physique, mais il imposait l'estime.

Un jour donc, deux années auparavant, Marcant s'était mis à table à dix heures du matin avec un appétit féroce. Il avait travaillé toute la nuit.

— Si Monsieur veut... dit la bonne, le voyant attaquer sa seconde côtelette d'un air emporté, si Monsieur veut, j'en mettrai une autre.

— Merci, il faudrait attendre.

Et comme il se versait à boire, il aperçut son Georges qui, pas plus haut que la table, le regardait faire, avec une attention de chiennot familier et gourmand. Marcant, affamé, reprit sa fourchette, et le petit, avec un joli mouvement de tête inclinée, accompagnait d'un regard de mendiant chacun des bons morceaux dans le trajet qu'ils faisaient de l'assiette aux dents du maître. Georges aimait beaucoup « le gras doré » des côtelettes. Sa maman, si elle avait été là, même pressée, même préoccupée, même ayant très faim, lui en aurait donné gros comme un pois chiche, et Georges eût été le plus heureux des petits garçons gourmands. Le chef de division affamé, préoccupé, pressé, s'aperçut tardivement du manège de l'enfant, du va-et-vient de ses yeux écarquillés pour mieux suivre l'objet de sa convoitise, apparu, disparu...

— Vois-tu, mon mignon, dit-il de sa voix forte, j'ai besoin de manger parce que j'ai besoin de travailler, et j'ai besoin de travailler parce qu'il faut que je gagne ta vie et celle de ta maman. Elle te fera déjeuner tout à l'heure. Moi, il me faut toute ma côtelette.

Et le dernier morceau convoité par l'enfant fut englouti par le brave homme. On lui demandait une tendresse Il avait donné une leçon. Il était même assez content, le digne Marcant, de commencer si bien l'éducation de son fils... « C'est en les prenant tout jeunes qu'on en fait quelque chose. »

Hélas! le petit cœur du pauvre mignon, pendant ce discours, s'était gonflé, gonflé... puis, gonflées aussi ses paupières. Et quand les grosses jambes du père et le pan flottant de son éternelle redingote trop longue eurent disparu derrière la porte refermée, Georges, aussitôt, s'était élancé dans la chambre de sa maman,

afin de sentir, en pleurant, la chère robe sur ses yeux, sur sa figure : « Oh! ma maman! »

— Qu'as-tu ?...

Pourquoi n'avait-il pas voulu répondre, l'enfant ?

Le père, interrogé, s'expliqua, le soir.

— Tu n'avais pas tort, lui dit la mère, mais comment veux-tu qu'il comprenne ? Il vaut bien mieux le contenter, en pareil cas; c'est si facile. Tu sais qu'il est sensible comme une fillette. Je m'explique à présent pourquoi il n'a pas voulu de côtelette, à déjeuner! C'est parce qu'il avait gros cœur, en pensant à cette histoire... Il ne pouvait pas... Les morceaux l'étranglaient.

— Mais aussi comment imaginer pareille sensiblerie! grommelait le bon Marcant.

Et tandis qu'on disait : « Comment veux tu qu'il comprenne ? » Il comprenait très bien tout le principal de l'aventure, le petit garçon. Son coude s'était oublié sur la table... Les quatre piquants de sa fourchette lui retroussaient sa lèvre rouge. Il ne bougeait pas. Il écoutait avec tous ses yeux. Il épelait la vie, et la vie lui entrait au cœur, pénible et douce. « Maman me défend... Elle m'aime bien plus. C'est papa qui ne comprend pas... Moi, je comprends très bien... »

— Mange ta viande, ce soir, au moins!

Il se leva et courut à sa maman. Elle le couvrit de baisers passionnés.

— Et moi ? dit Marcant en riant. Il ne voyait rien du drame formidable qui venait de passer sur le cœur de l'enfant, de l'impressionner pour la vie, formant et déformant quelque chose en lui — pour toujours peut-être.

Georges alla à son père et se laissa embrasser.

Et entre ce père et ce fils âgé de sept ans, il y avait depuis deux années, ce drame oublié de l'homme et qui, au cœur du tout petit, tenait une grande place.

II

Comme Mme Marcant attirait à elle son Georges pour mettre hors de sa portée, dans l'étroit coupé, les précieux manuscrits du chef de division, le train en marche sortait de la gare, au fracas cadencé des plaques tournantes traversées successivement...

Mme Marcant soupira.

Elle prit son enfant sur ses genoux, et tous deux, elle et lui, regardèrent le triste ciel de Paris mouillé, sous une neige qui fondait en l'air. A travers cette brume apparaissaient de jaunes bâtisses rectangulaires, des cheminées d'usine, de hautes murailles nues, les devantures chocolat des marchands de vin, les vitres rouges d'une lanterne de commissariat de police, et plus loin le lourd Panthéon sur sa montagne Sainte Geneviève ; — et tout près la Seine grise, morne, où semblaient se résoudre en eau, lamentablement, se traîner à terre toutes les tristesses du ciel...

Mme Marcant soupirait. Pourquoi ?

Ce n'était pas une romanesque. C'était une simple femme, blonde, loyale, tendre, avec — chose plus rare que ne le croient les malins eux-mêmes — un esprit juste, une vue tranquille et nette de la vie, une exacte appréciation de ce qu'elle peut donner à l'ordinaire, et de ce qu'on doit lui demander.

Que pensait-elle de Marcant ? Eh! mon Dieu, ce que pensait de lui-même, au fond, le digne employé. Elle vénérait sa patience, son activité régulière et féconde, son esprit d'ordre, sa volonté établie, toutes ses vertus domestiques et sociales. Elle voyait très bien qu'il avait le cou, les jambes et les doigts trop courts, — et ne l'en aimait pas moins. Elle s'était attachée à lui, à cause de toutes ses bonnes qualités, et une fois conquise, elle avait cessé de songer à ses défauts. Elle s'apercevait bien que l'esprit, chez lui, pour excellent qu'il fût, était, comme ses doigts et son cou, un peu court, ou plutôt trapu ; sans élégance, comme sa personne. C'était en effet un esprit tassé, qui tenait plus de place en largeur sur la terre solide qu'en élévation dans l'espace libre. Mais elle le sentait bon, foncièrement, et surtout de bonne volonté, capable de s'élever enfin, par la seule force d'un raisonnement moral, aux plus hauts désintéressements. En un mot, le trouvant supérieur en quelque manière, elle lui avait pardonné, une fois pour toutes, de n'être pas en tout homme de distinction.

Fille d'un officier de marine mort aux colonies, elle était venue, toute petite fille, vivre à Mâcon, avec sa mère qui y était née.

La veuve modestement, rue de la Barre, vécut avec sa fille, d'une petite pension de retraite obtenue à grand'peine, le mari étant mort quelques mois avant l'époque exacte où sa veuve y aurait eu des droits réglementaires.

Et à mesure que la vitesse du train s'accélérait, et que, sous le gribouillis morne de la brume, fondait l'image de Paris, il semblait à la douce Mme Marcant que le train, en la ramenant, à travers l'espace, vers le pays de Mâcon, où s'était écoulée son enfance, la ramenait, dans le temps, vers son passé.

Marcant crayonnait toujours. Le petit maintenant, sans quitter des yeux la vitre, s'était renversé sur la poitrine de sa mère... Elle revoyait les pentes de la rue de la Barre pavées en galets pointus, descendant vers la Saône ; elle entendait ce bruit particulier de l'hiver dans les villes sans charroi : le roulement sans fin des galoches de bois qui battent le galet sonore... Le départ excitant son cerveau, elle s'oubliait — pour se mieux ressouvenir... Voici sa mère avec ses bandeaux plats et blancs, collés sur le front en ondes paisibles. La chère dame travaille à quelque ouvrage de broderie qui ajoutera aux ressources du petit ménage. Pourtant, par fidélité aux idées de son mari l'officier de marine, qui méprisait un peu tout commerçant ayant boutique sur rue, elle s'est refusée à l'achat d'un magasin de papeterie, le plus fréquenté de la ville, que lui conseillait le libraire Marcant. Mme Lefraine rêve pour sa fille Élise, non pas un officier de marine qui la laisserait veuve de deux ans en deux ans — ni un officier de terre, grand Dieu, quelle horreur ! — mais un avocat, un médecin... qui pourrait devenir ministre !

La petite Élise grandit, douce, bien élevée par sa mère qui lui apprend tout ce qu'elle sait, c'est à dire beaucoup de choses, y compris l'anglais et la cuisine... La petite Élise a seize ans. Le fils du libraire en a vingt. Il étudie le droit à Paris. Il a fait à Mâcon des études brillantes. Il est sorti du lycée Lamartine en triomphateur. Toute la ville en a parlé. Il deviendra un avocat hors ligne. Il parait qu'il est très sage, à Paris, le petit Denis Marcant. Tout le monde en félicite l'heureux père. Élise et Denis se sont connus tout enfants. On va quelquefois à la promenade, le dimanche, le long de la Saône, au printemps et l'été. Denis Marcant, dans les saulaies, prend pour sa petite amie des capricornes musqués, qu'on nourrit d'un peu de poire, d'un peu de cerise. Un jour, à son premier retour de Paris, Denis a proposé une promenade en bande, sous les ombrages de Monceaux, domaine de Lamartine.

— C'est drôle, de toute la compagnie, disait-il en route, personne n'y est jamais allé, à Monceaux !

— Pas même vous, Madame?

On s'adressait à la mère d'Élise, qui se piquait de littérature. Mais elle avait un principe : « Les auteurs, les plus beaux parleurs du monde, c'est comme les prêtres qu'il ne faut voir qu'à la messe et à confesse. Les auteurs, disait-elle, il faut les voir dans leurs livres, voyez-vous ! En dehors de leurs ouvrages, ce sont des hommes, — pires parfois que les autres. » Elle ne s'expliquait pas davantage, et tout le monde approuvait. Elle était pieuse, pourtant sans excès, — et elle aimait Lamartine comme au temps où tout le monde l'aimait.

Arrivé à Monceaux, on se fit ouvrir le château.

— Ça n'a rien d'extraordinaire, disait-on à l'envie.

Dans le salon pourtant, — où tout était encore à sa place, — les vieux fauteuils aux étoffes fanées, la vieille table, le papier de tenture même, avaient je ne sais quel air de noblesse fière, sans pose, bien simple.

Et sous les vieux arbres du parc, Denis se mit à lire tout haut des vers, dans le deuxième volume des *Méditations* qu'il avait apporté.

Denis lisait de bonne voix. Quand il allait au café, à Paris, ce qui arrivait rarement, il y rencontrait parfois des poètes, des jeunes, qui d'ailleurs méprisaient Lamartine et qui passaient leurs soirées à se réciter leurs propres ouvrages...

Il répétait involontairement leurs intonations chantantes et pour qui n'avait pas entendu mieux *dire*, il « disait bien ». Il avait vingt ans, des gaucheries que rend jolies la jeunesse ; il n'avait pas découvert encore sa théorie un peu rèche du devoir. Il avait de beaux yeux intelligents. Le printemps ajoutait à sa jeunesse le charme de l'éternel rajeunissement... La petite Élise le regardait... Très gentiment, il avait choisi la première pièce du livre, à cause du nom propre qui commence le dernier vers. Il comptait sur « un effet »...

Il semble qu'en ces nuits la nature respire
Et se plaint, comme nous, de sa félicité !

. . . .

Mortel, ouvre ton âme à ces torrents de vie,
Reçois par tous les sens les charmes de la nuit...

. . . .

Sous ce ciel où la vie, où le bonheur abonde,
Sur ces rives que l'œil se plait à parcourir,
Nous avons respiré cet air d'un autre monde,
Élise!...

Il sembla à la jeune fille qu'il lui parlait à elle, à elle-même, puisqu'il la nommait. Elle prêta au lecteur toutes les grâces de parole du poète. Denis Marcant soupirait son amour. C'était lui l'inspiré! que dis-je, il était l'amour lui-même! Jamais elle n'avait rien entendu de pareil...

Élise !... et cependant on dit qu'il faut mourir !

Elle n'écouta même point la fin du vers. Au mot d'Élise, prolongé savamment par le lecteur elle sentit son jeune sein doucement gonflé. Il lui sembla que quelque chose dans sa poitrine, au plus profond de son cœur, frémissait, quelque chose comme un oiseau, captif dans la main fermée, qui veut ouvrir l'aile et fait un doux effort pour s'élancer à l'espace, s'envoler au loin, se perdre au ciel... Et tout bas, dans le secret même, elle prononça, en réponse à ce nom d'Élise, le nom de Denis !

Cette journée était restée unique dans la vie d'Élise. Sensation, émotion, poésie, — tout avait été vécu pour elle ce jour-là.

Au retour, le soir, sur la grande route, dans l'ombre commençante, Denis avait répété plusieurs fois le vers charmeur :

Élise !... et cependant on dit qu'il faut mourir !

Et elle avait gardé, dans l'exemplaire des *Méditations* qu'il lui avait offert en souvenir, un brin de lilas cueilli par lui ce même jour : « Je vois bien que je vous aime!... Et vous, m'aimez-vous? » — Il avait compris : *oui !* à la manière dont elle n'avait pas répondu. C'est ainsi qu'ils s'étaient fiancés.

Quand le brave garçon avait conté cela à son père le libraire, — qui pourtant était arrivé à Mâcon, vingt cinq ans auparavant, en colporteur, la balle au dos, — le bonhomme fit la grimace. Il se considérait comme une espèce de riche. La petite n'avait rien. Pourtant il ne fut pas insensible.

— Voilà, dit-il, mon garçon, tu attendras sept ans, — et puis, si tu n'as pas changé d'avis, eh bien, si tu n'as pas changé d'avis, eh bien, ça ira, — foi de Marcant!

Pourquoi *sept ans* ? C'est le chiffre fatidique des amours bibliques et des amours de contes et de chansons populaires. Le colporteur qui vendait des *Bibles* et des *Contes de Perrault*, avait prononcé *sept ans*, sans réflexion. Sept ans pour lui, c'était le Nombre, et sa cabalistique était bien inconsciente.

Il comptait sans son hôte.

Le jeune homme avait d'abord travaillé ses examens de licence et, une fois licencié, redemandé à son père à lui laisser épouser sa petite amie.

— Tarare! dit le bonhomme, il n'y a que trois ans d'écoulés. J'ai fixé sept ans... Pas un trimestre de moins! « Avant quatre ans, songeait-il, le roi, l'âne ou moi — nous mourrons. » Il faut d'abord, ajouta-t-il, que nous soyons docteur à toutes boules blanches.

Deux ans plus tard, Denis Marcant réalisait le vœu de son père.

— Et maintenant? lui dit-il?

Le père Marcant, laconique, répondit :

— Trois et deux font cinq.

Denis entra dans l'administration avec un tel sérieux au travail qu'il fut remarqué tout de suite, parmi tant d'employés que le métier désole ou même exaspère. Un grand chef, frappé de ses facultés spéciales et de son zèle, le poussa fortement, le chargea de lui débrouiller des affaires très compliquées, s'engagea à l'aider de tout son pouvoir et tint parole plus tard.

Pendant ce temps, Marcant père, comprenant enfin que M. Denis serait exact à l'échéance, étudiait « la petite ».

La petite devenait, auprès de sa mère, un modèle de femme de ménage.

Denis eut un jour vingt-sept ans et c'était un homme fait. Elle en eut vingt-deux, et n'était toujours qu'une petite fille...

— Tu penses encore à ça, mon garçon? Sais-tu que la mère Lefraîne est très malade?

— Alors, dépêchons-nous, mon père.

— Et sais-tu bien qu'elle emportera avec elle sa pension de veuve?

— Alors, allons-y tout de suite, papa.

Le vieux libraire, qui aurait préféré que mamzelle Élise eût cinquante mille livres de rente, se mit à rire : — Il faut convenir tout de même que tu es un brave garçon, mais bigrement entêté! Tiens, embrasse-moi... et vas-y tout seul! Quand ça sera convenu, vois-tu, je n'aurai plus rien à dire. Pour ce qui est de bâcler ça moi-même, ça m'ennuie trop. Tu ne comprends pas? Je vais t'expliquer. Comme commerçant, ça m'ennuie : c'est une affaire noire. Comme papa, eh! eh! je me dis que, peut-être bien, c'est une affaire blanche... Tu me désoles et tu me fais plaisir... Vas-y tout seul, polisson!... A ta place, c'est moi qui aurais couru, sans écouter si longtemps ma vieille bête de père!

Cent fois, Denis avait raconté ça à Élise.

— Est-il bon, hein ?... Est-il assez bon !

En résumé, Denis, riche des six ou sept mille livres de rente que devait lui laisser son père, et que son travail pouvait tripler un jour, avait épousé une fille sans dot. Denis Marcant avait perdu son père, peu de temps après son mariage, et on avait quitté depuis lors et pour toujours la bonne ville de Mâcon. La mère d'Élise était venue mourir à Paris deux ans plus tard, heureuse d'avoir connu le petit Georges.

Élise n'avait pas d'autre histoire.

Ses cheveux étaient foncés, mêlés de quelques coulées blondes, trop lourds pour sa tête mignonne qui pliait avec grâce sous cette massive coiffure. Mince et bien prise, point maigre, nullement grasse, elle était jolie. Le cou un peu long. La poitrine jeune. Une distinction innée lui donnait un peu de hauteur. Elle ne semblait pas la femme de son mari. Une qualité les rapprochait : tous deux étaient bons. Mais elle était de plus infiniment délicate. Peut-être n'en savait-il rien, tant il était occupé.

III

— Laroche ! cinq minutes d'arrêt !

— Ah ! s'écria Marcant ! Laroche ! Je n'en suis pas fâché. J'ai bien gagné mon repos : j'ai griffonné au moins dix brouillons de lettres ! je déjeunerai avec plaisir.

Son portefeuille bouclé, il le jeta sur le filet, sauta à bas du wagon et tendit les bras à Georges qui s'y précipita, comme si c'eût été là un geste de réconciliation. Il y avait beau temps que le père avait oublié son : « Tu m'ennuies Georges », mais le petit bonhomme avait dans le cœur une mémoire profonde.

En posant son enfant à terre, il l'embrassa ; et Georges se mit à être heureux.

Marcant aida sa femme à descendre, à s'emmitoufler de fourrures, fit fermer le coupé à clef par le chef de train, — et ils gagnèrent le wagon-restaurant.

— Quel sale temps ! Quel chien de temps ! grommelaient les gens autour d'eux... On courait en frappant les pieds à chaque pas, fortement sur les trottoirs d'asphalte gluante. Les hommes avaient les

ıains dans les poches, des bonnets et des casquettes qui leur cou-raient les oreilles.

Des gens se heurtaient, parce qu'à force de relever jusqu'aux eux les cols de fourrure et les cache-nez, on n'y voyait plus... Et 'étaient des demi-glissades, dans des viscosités fangeuses.

— Il faut avouer, dit Marcant, qu'il fait bien sale! Brrr!... 'iens! Edouard!

Il serrait la main d'un député.

— Un camarade de l'École de droit, dit-il à sa femme, dès qu'ils ırent installés à leur table, dans le wagon-restaurant.

— Mais tu m'as présenté Monsieur, dit-elle.

— Où celà, donc?

— Au dernier bal des Affaires étrangères, dit le député.

Les deux hommes aussitôt se mirent à caus r, sans s'occuper avantage de la mère et de l'enfant — qui, de nouveau, se rirent à suivre des yeux le paysage monotone, les longues lignes 'horizon, mornes dans la bruine, indifférentes, sur lesquelles 'élevait çà et là la perpendiculaire d'un tronc de peuplier. Et le oulement saccadé des voitures, auquel se mêlaient des grincements, emblait la musique savamment appropriée à ce genre de tableau.

— Beau pays tout de même! fit Marcant. Il désignait des armées 'échalas grimpant à l'assaut d'un mamelon.

— Il y a mieux! fit le député. Vous allez dans le Midi, Ma-ame?... Est-ce pour la première fois?

— Pour la première fois.

— Alors, je vous en laisse la surprise.... C'est dommage que vous e soyez pas partis par le rapide du soir. Vous auriez eu la magique rrivée au bord de la mer, à neuf ou dix heures du matin : — la ue de Marseille au soleil... si toutefois vous trouvez le soleil...

— Ce sera pour demain.

— Allez voir la Corniche... au bout du Prado.

— Certainement, si nous passons la nuit à Marseille; mais peut-tre, si ma femme n'est pas trop fatiguée, pousserai-je tout droit, ette nuit même, jusqu'à Saint-Raphël.

On était au café. Marcant avait coutume, après le déjeuner de ımer un cigare « bien gagné ».

— Passons dans l'estaminet. Ma femme attendra ici. Quand elle son Georges, elle ne s'ennuie jamais...

C'était vrai.

— Je ne t'ai pas demandé ce qu'a ta femme, pour mériter d'être

emmenée dans le Midi ? Rien de grave ? C'est un prétexte, j'espère, sa maladie.

Marcan expliqua les choses. Elle avait pris un gros rhume et l'avait négligé. Maintenant le médecin craignait que l'extrémité d'un poumon ne fût légèrement atteinte. On ne l'avait même pas avertie, elle, pour ne pas l'effrayer. Ce voyage était un acte de prudence. On faisait de la médecine préventive. Il n'avait pas hésité. Leur fortune ne leur permettait aucune fantaisie. Jamais ils n'avaient voyagé pour leur plaisir. Ils s'étaient privés même d'un voyage à Dieppe ou à Trouville. Depuis leur mariage, ils n'avaient plus quitté Paris ni l'un ni l'autre. Elle ne connaissait même pas Fontainebleau. Le bois, c'était toute leur « nature » et Versailles l'extrême limite de leurs courses rustiques du dimanche. Mais vraiment les sites de Meudon et de Saint-Cloud étaient bien assez beaux pour suffire aux besoins de campagne d'un « rond de cuir », comme il s'appelait en riant. Pourtant, il se faisait une joie de la surprise qu'ils auraient, sa femme et lui-même, dans ce Midi dont on parlait tant, dans la patrie du « grand Tartarin, tron de l'air ! » Et les *clichés* s'échangeaient à plaisir.

Marcant aurait pu ajouter, s'il eût jugé convenable de faire une confidence, qu'un frère de son père, enrichi dans les soieries, veuf sans enfant, lui avait depuis quelque temps montré de l'affection. Flatté d'avoir un neveu dans les affaires d'État, il s'était pris d'une belle passion pour le petit Georges, et, depuis un an, lui promettait son héritage trois fois par jour. En attendant, pour preuve décisive de sa sincérité, le bonhomme, après être allé voir le médecin d'Élise, les avait décidés au départ par son insistance appuyée d'une offre de six bons billets de mille francs à dépenser là-bas...

— « La santé avant tout, vois-tu, avait dit l'oncle. Emmène ta femme. Ça fera du bien au petit. J'irai vous rendre visite un de ces matins... Avec tes six mille francs, vous avez pour six mois là-bas de bonne vie facile. Je n'ai plus de famille, moi... je ne veux pas vous perdre. S'il y a des oncles avares, chacun son vice. Moi je suis gourmand. Vous me ferez des plats doux, Élise. Vous êtes remarquable dans le pudding... »

Marcant, de son oncle ne soufflait mot, mais sur la santé de sa femme, il ne tarissait pas.

Le député, accoudé au chêne lisse des tables de l'estaminet roulant, écoutait à peine... Il rencontrait par hasard cet ancien condisciple avec qui il n'entretiendrait jamais aucune relation suivie;

il allait descendre à Lyon; il l'avait interrogé par politesse sur la santé de Mme Marcant... Il ne tarda pas à l'interrompre pour lui parler de toute autre chose. Il avait notamment une demande à faire aboutir à l'Intérieur : Marcant pouvait le servir mieux que le ministre en personne... Et comme le moment était venu de quitter le wagon restaurant, il demanda la permission de monter un instant dans le coupé de Marcant... On y serait donc quatre, mais l'enfant tenait si peu de place!... Il fut, avec Mme Marcant, d'une politesse empressée, dans le trajet d'un wagon à l'autre. — C'étaient de banals « Prenez garde... oh pardon! Par ici Madame ». Marcant suivait, donnant la main à l'enfant...

Ils étaient quatre maintenant dans l'étroit coupé. Mais Mme Marcant n'avait point l'air nerveuse, ni même impatiente... Elle tiendrait son Georges à côté d'elle, tout contre elle. Il aimait tant cela! Et elle reprit sa rêverie calme, les yeux sur le paysage toujours plus morne et plus froid. Elle tenait Georges enveloppé dans son manteau de fourrure. Les hommes l'oublièrent. Le député se mit à assommer le chef de division en l'entretenant avec minutie des intérêts de la commune de Z divisée en deux sections... La section B qu'il soutenait, voulait s'ériger en commune indépendante. La section A y résistait de toutes ses forces.

— Ces questions-là ne sont pas toujours des plus simples, disait Marcant. La condition *sine quà non*, c'est que la section B puisse présenter un budget suffisant pour « voler de ses propres ailes. » Le conseil d'État n'accueillera ses prétentions que si la condition est remplie. L'est-elle?

— La section séparatiste le croit.

— Mais l'autre conteste?

— Oui, car tout est dans la façon dont le partage sera fait, l'unique propriété territoriale de la commune étant tout entière sur le territoire de la section séparatiste.

— Heu! c'est tout à fait le cas d'une commune dont je viens d'examiner le dossier, répondait Marcant... La commune de La Garde-près-Toulon est composée de deux sections... Il y a vingt-cinq ans que la section du Pradet postule pour être érigée en commune. Elle finira par y réussir, sans doute, mais dans les conditions que j'ai dites. Ce sont des questions, je vous le répète, qui ne vont jamais sans difficultés. Un riche armateur de Marseille, M. Dauphin, s'est rendu acquéreur, dans la commune de La Garde, section du Pradet, d'une propriété sise au bord de la mer — et depuis

plus de trois ans, intéressé aux affaires de sa section, il m'accable de notes, de rapports et d'explications. Je la connais, votre question! La section du Pradet propose une soulte. Et votre section B?

— Ma section B offre une soulte, également.

— Mais la section A n'en voudra pas, si les avantages du bien territorial commun — droit par exemple pour les habitants pauvres de ramasser du bois mort — ne peuvent, à ses yeux, ce que je conçois, être remplacés par aucune somme une fois donnée?

— C'est bien cela. Ma section A refuse la soulte, affirma le député.

— Voyez-vous!... C'est point par point l'affaire que je viens d'examiner, répondit Marcant. Je conclus dans mon rapport au partage équitable du bien territorial commun — à condition, toujours, que le budget de la commune séparatiste soit suffisant...

Elle entendait tout cela, et, sur le même inépuisable sujet, bien d'autres choses encore. C'était là les ordinaires conversations de Denis avec les uns, avec les autres. Elle voyait la vie à travers une poussière de dossiers remués. Doucement elle regarda son petit Georges, et comme il avait fermé les yeux, tout blotti dans le pan de son manteau ramené contre elle, elle s'endormit à son tour paisiblement.

IV

Élise!... et cependant on dit qu'il faut mourir!

L'oiseau mystérieux qui, en son cœur, avait tenté de soulever ses ailes lorsqu'elle avait seize ans, les avait reployées pour ne plus les rouvrir jamais. Elle avait cru épouser le jeune homme qui lui avait donné cette émotion première. Elle en avait épousé, en réalité, un autre. Le Denis de vingt sept ans n'était plus le Denis de la vingtième année. Il avait la même probité, il est vrai. Socialement, moralement même, il valait mieux sans doute, mais il avait perdu, au regard physique de l'amour, cet inexprimable attrait que la nature prête aux êtres vraiment jeunes, en des heures diverses, et qu'elle retire quand elle veut. Celui qu'Élise avait aimé était un adolescent que n'étaient pas parvenues à déprimer complètement huit ou neuf années d'internat universitaire. Celui qu'elle avait épousé était un jeune homme que cinq ans de ministère « pris au sérieux » avait voûté et vieilli, assagi peut-être, mais beaucoup trop, et bien avant l'âge.

Elle ne s'en était pas aperçue!

— Elle est, grâce à Dieu, très province, disait Marcant qui pousait à cause de cela, avec le dessein bien arrêté de la mainte- telle. J'épouse, disait-il, une femme pour moi!

Toujours aux côtés de sa mère attentive et tendre, n'ayant autour elle aucun terme de comparaison, point de confidences de petites nies, elle ne savait littéralement rien de l'amour; à peine ce que en avait appris l'émotion sourde et voilée d'un jour de prome- de à Monceaux. Que la suite n'eût pas répondu à ce souvenir, e le bonheur n'eût pas grandi en elle avec les ans, cela ne tonnait point. Tant de gens répétaient si souvent autour d'elle : La vie est triste, ma chère! Quand on se porte bien, voyez-vous, st le bonheur : il n'y en a pas d'autre; seulement, on ne s'en ute pas. »

Elle cousait, brodait aux côtés de sa mère, l'aidait au petit énage, allait avec elle à la promenade, pas trop loin, la bonne me étant vite lasse. On voisinait avec une vieille demoiselle, — i, à l'église, le dimanche, s'asseyait près d'elles, chez qui on ait le soir de temps en temps passer une heure. C'était tout. Cou- ée à neuf heures et demie, levée à six ou à cinq, selon la saison, ise croissait dans l'ombre comme un lis pâle mais plein de âce. Longtemps sa mère l'avait vêtue de noir comme elle. Cela rmettait des économies. D'une robe déchirée de la mère on tirait ément une robe intacte pour la petite.

Et dans cette ombre, obscurcie, par la veuve, d'un éternel sou- nir de deuil, Élise était heureuse, d'abord par l'absence de aux, et puis par l'affection grave et tendre, un peu réservée dans xpression, dont sa mère l'enveloppait. Si Élise n'avait pas eu n petit Georges quand mourut sa mère, elle n'eût pu se consoler ns doute. Un vide immense se serait fait dans son cœur, mais ce ur chaste, profond, son amour maternel avait suffi à le combler, mme y avait suffi jadis l'amour filial, et elle aimait de plus, son cellent mari. Pour lui, elle éprouvait une tendresse peut-être un u trop tranquille. Elle l'aimait comme un bienfaiteur. Fiancé, e l'avait aimé en bon parent. Il n'avait éveillé en elle aucune ssion. Il avait laissé dormir ce lac paisible et pur de cette âme jeune fille... Jeune fille, en vérité, elle l'était encore! Elle igno- t encore qu'il y eût une volupté noble et sacrée, mais impérieuse souveraine. Le rêve qu'elle en formait parfois devant une œuvre art, une peinture ou au théâtre, ou en écoutant la musique, de

meurait voilé... comme une révélation commencée. aussitôt reprise

Pour qui regardait attentivement, cette froide jeune femme de trente ans avait au coin des lèvres, une ombre, un rien, inexprimable que la jeunesse ne pouvait voir sans ressentir la jeunesse. Il y avait là du sourire involontaire, de la passion qui s'ignore du charme insaisissable et impérieux, de la perfidie qui n'est pa possible et qui pourrait bien devenir un monde, enfin on ne sai quoi d'infini et de subtil, comme le parfum de désir enfermé dan le bouton clos d'une fleur et qui se révèle sans s'exhaler : le song d'un rêve !

Ce qui se lisait au coin de cette bouche, c'était la toute-puissance virtuelle de la vie, enfermée dans l'admirable créature qu n'en savait rien encore.

V

Comment cela se faisait il ? C'est qu'il n'y avait eu entre eux qu des affinités de jeunesse, non point de nature personnelle. Les bon sentiments avaient rendu ce ménage très convenablement heureu: Un jeune homme avait désiré une jeune fille... Voilà quelle éta leur histoire... Denis n'avait pas aimé Élise. — Mais alors, cet fidélité à la promesse de mariage ?

Eh mon Dieu ! M. Denis s'était établi avec l'idée d'épouser u honnête fille qu'il connaissait bien, dont il se sentait sûr. Sa vi pratique, son goût pour la vie régulière, son respect pour la pr bité, l'aidaient à tenir la parole du fils Marcant. Son sentime était honorable, sage, ému même dans la cordialité franche. Ma l'amour ? l'amour qui fait réciter aux apprentis notaires des ve de Lamartine et leur donne un air inspiré, le grand élan du co vers tout un infini ; ce remuement, au fond de soi, de tous l éléments de la vie mis en tumulte ; l'oppression mystérieuse ? I tout cela l'heure sans doute était passée. La jeune fille attendait Denis qui ne revint pas. M. Denis, en sept ans, avait jeté par-de sus les Moulins rouges sa fleur de jeunesse. Une ferme volonté travailler et de s'établir honnêtement le préservait des excès, d exagérations — mais il ne crut pas devoir garder, à une fiancée lointaine dans l'avenir, une fidélité angélique. Aucun sentime talisme ne l'y inclinait. Il fit comme les camarades, sans auc

remords et sans grande joie. Il en vint même, par mesure d'hygiène, à consacrer un jour, qui était le samedi, de huit heures à minuit, à des plaisirs raisonnés et méthodiques. L'essentiel avait été d'abord de passer de bons examens, — puis une fois dans l'administration, d'avancer le plus vite possible, à force d'assiduité, de zèle, d'intelligence prouvée, de travail effectif.

En résumé, Denis Marcant était un modèle d'honnête homme moderne, le pendant au rebours de ceux qui oublient tout devoir pour ne se donner que du bon temps.

Il les connaissait bien, ceux-là, et les tenait en horreur. Il en avait autour de lui, dans ses bureaux... Albert des Lys, par exemple, qui écrivait en deux mots et avec un *y* son nom de Délis, le type de bureaucrate moderne, fignolé, pomponné, en habit tous les soirs, le gardenia à la boutonnière, grand metteur à mal de femmes du monde. Oh! ces femmes du monde! En parlait-il assez, ce Délis! — « Alors, lui disait Marcant avec son gros bon rire de roturier, nous ne sommes pas tous du monde? Moi, par exemple, je suis hors du monde? Je m'y suis égaré quelquefois, dans votre monde! On y est pour le moins aussi bête qu'ailleurs, et souvent beaucoup moins honnête! »

Il disait cela avant son mariage et sincèrement il s'indignait, Marcant, de la facilité de langage et de mœurs qu'il voyait tout autour de lui.

Le rude gaillard était un bourgeois de ce matin. Le fils du colporteur n'avait pas encore affiné, autant dire corrompu, sa nature de paysan. L'amour, selon lui, c'était de travailler pour sa femme et d'avoir des enfants. Mais aussi, toute la légitime folie d'aimer, le bonheur d'en avoir conscience et de s'y arrêter un temps, il les confondait avec cette préoccupation maladive des raffinés qui ne pensent qu'au féminin et à ce qui s'ensuit, ne parlent que par allusion, spirituelle ou non, toujours suspecte, au même éternel sujet. Cette vibration perpétuelle de la corde sensible, pincée d'un mot à tout bout de champ, mettait cet équilibré hors de lui, et il répétait souvent un proverbe populaire :

Brave qui le fait
Coquin qui le dit!

Il avait assisté, en des recoins de salons mondains, à tant de *fleurts* qui lui semblaient des indécences, que le monde lui parais-

sait moins aimable que son cabinet vert-olive du ministère. « — Et tous ces pauvres maris, disait il souvent, qui s'imaginent qu'on ne leur a rien pris quand on a fleurté trois heures avec leur femme!... En voilà des endroits où je ne conduirai pas la mienne! » Ces endroits, c'était partout. Et, en vérité, sans les soirées officielles où il était convenable qu'elle parût, pour saluer les ministres et leurs femmes, Mme Marcant ne se serait montrée nulle part.

Marcant, physiquement très fort, autoritaire, entêté, brutal était, au fond, un passionné et un jaloux. Derrière ses théories morales et dans ses charges à fond de train contre la corruption du jour, il y avait une âpre passion de mari calme et conservateur — mais sa passion ne se trahissait que par la violence de l'attaque contre l'Ennemi, jamais par l'expression ardente envers l'aimée. L'Ennemi, c'était le bal, la licence de langage, la grossièreté des hommes provoquée par l'accueil riant que lui font les femmes. Oh! la toilette! les raffinements de la toilette, l'impudicité subtile qui joue dans les moindres colifichets féminins, tout ce je ne sais quoi qui est le suprême du « genre » et qui ne vise qu'à appeler, qu'à irriter, à agacer le désir des hommes, l'imagination lasse des vieux, celle déjà blasée des jeunes, tout le moderne artifice de l'habillement féminin, dont l'essayeur à la mode éprouve d'abord sur lui même l'effet aphrodisiaque, cela mettait Marcant dans des colères de chien de garde, risibles et touchantes à voir.

— Ça n'est pas ça, la distinction! hurlait il parfois au fumoir où on aimait à le lancer sur ce sujet « pour voir ». Ça n'est pas ça, bien sûr. J'en ai connu, des femmes distinguées. J'en ai connu, deux ou trois! Elles sont mortes. Elles avaient entre soixante-dix et quatre-vingts ans. Elles n'avaient donc plus d'âge. Elles n'étaient plus des femmes et elles étaient encore la Femme, par un étonnant prodige de distinction. Mais le diable n'y était pour rien — et des jeunes filles qui auraient aujourd'hui ce qu'avaient ces délicieuses grand'mères seraient l'honneur de la France, tout simplement!

Et l'on riait :

— Courage, Marcant!

— Riez, riez, mes amis, et traitez moi, si cela vous plaît, de paysan du Danube! Il n'en est pas moins vrai que la robe fendue du Directoire vous a donné Bonaparte. Elle vous le rendra, soyez tranquille!

— Eh! va donc, Marcant! J'aime ton boutoir!

Alors il chargeait :

— La femme honnête rivalise avec la cocotte. Mais qui donc payera la robe fendue des deux rivales ? La petite épargne, Messieurs, que le financier s'approprie avec la permission de tout le monde. S'il n'y avait pas tant de robes fendues, il n'y aurait pas tant d'agio... Vous embêtez le peuple, et vous le provoquez. Gare la vraie fin, — Messieurs les « fin de siècle » !

— Oh ! oh !

— Je ne suis pas suspect de socialisme, moi, n'est-ce pas ?

— Eh ! eh !

— Eh bien ! je vous déclare que si j'étais forcé d'opter entre la corruption de tout en haut et la colère furieuse de tout en bas, — je trouverais honorable de descendre !...

— Ah ! ah !

— Et quand le pétard éclatera, pendant que vous accuserez le gueux qui aura allumé la mèche, j'accuserai, moi, tous ceux qui auront allumé le gueux ! En fin de compte, une société n'exerce légitimement le droit de répression que quand elle a su se discipliner elle-même...

— Il est superbe ! Bravo, Marcant !... Si tu disais ça à Fournies, tu serais député du coup !..,

— Fichez-moi la paix, tas de blagueurs !

Il sortait furieux, un peu bourru avec sa femme, qu'il emmenait à l'heure où l'on arrive.

Après des sorties pareilles, il s'obstinait pendant des semaines à ne plus aller nulle part. Elle ne s'en plaignait pas. Elle s'était refait à Paris une vie de province, recevait quelques femmes d'employés et de chefs de bureau, au choix de Marcant, — et se contentait sur sa toilette des éloges de ces Parisiennes modestes, mais qui, pour porter joliment une robe bien troussée et bien moderne, valent des princesses. C'est là, — on le sait dans le monde entier, — le triomphe de toutes les Parisiennes. L'essayeuse des grands costumiers féminins n'est qu'une ouvrière qui donne aux reines des leçons de maintien, et qui pourrait dire : «... Voilà, Majesté, comme on porte une couronne...

(A suivre). Jean Aicard.

LA FAMILLE IMPÉRIALE

A LA COUR DE DANEMARK (1)

En 1892, les Danois fêtaient le jubilé du Roi Christian IX, dont les malheurs ont pu attrister l'âme, mais non pas briser la fierté et la volonté. Vingt-huit ans auparavant, c'est-à-dire en 1864, il avait été couronné roi, et s'était vu arracher par la Prusse victorieuse la moitié de ses états. Malgré cela il est un des Souverains les plus populaires, et le peuple danois lui a témoigné, pendant ces fêtes mémorables, son profond attachement à sa personne.

Le premier prince du sang qui arriva à Copenhague pour la célébration du jubilé fut le Tsarevitch, depuis Nicolas II, tout particulièrement aimé par Christian IX. Le Roi et la Reine l'attendaient à la gare, suivis d'un grand nombre de hauts fonctionnaires.

Ce fut la réception la plus enthousiaste, à laquelle se joignirent les acclamations de la foule. Pour le prince Henri de Prusse, frère de Guillaume II, on se montra plus réservé. Le soir même un grand banquet réunissait les hôtes royaux. Il y avait là la princesse de Galles, le prince Henri, le prince héritier et la princesse héritière de Danemark, la princesse Marie d'Orléans, l'archiduc Guillaume. Le Tsarevitch représentait son père, le tsar Alexandre III.

Quant aux fêtes elles furent splendides : toutes les classes du royaume y prirent part. Riches et pauvres firent des vœux pour leur vieux et bon Roi, alors âgé de soixante dix ans. La famille du roi Christian a le droit d'être fière de ce souvenir, et la famille impériale russe n'est pas la dernière à s'être réjouie du bonheur du Roi et de la Reine de Danemark. C'est à la cour de

(1) Extrait du beau volume illustré que Maurice Leudet vient de publier chez l'éditeur Juven, sous le titre : *Nicolas II intime*. Prix : 3 fr. 50.

Danemark qu'Alexandre III aimait à se rendre pour se reposer un peu du lourd fardeau du pouvoir, en compagnie de la Tsarine qui ne manquait pas une seule année d'aller voir son père et sa sa mère et c'est au château de Fredensborg, non loin de Copenhague, que la famille royale de Danemark et la famille impériale russe se retrouvaient pendant les mois d'été.

Ce château de Fredensborg date du XVIII[e] siècle. Il fut construit en 1720 : très belle demeure où il y aurait place au moins pour trois cents hôtes de marque. Les souvenirs y abondent.

Alexandre III affectionnait particulièrement les bois des alentours et il s'y promenait souvent avec la Tsarine et sa belle-sœur préférée, l'aimable et ravissante princesse de Galles, sans parler des enfants impériaux et royaux.

Dès six heures du matin le Tsar sortait, pour chercher de bons « champignons » — un mets favori — un panier d'osier porté en bandouillère. Cette chasse — généralement très fructueuse — terminée, il rentrait au château et remettait son butin au cuisinier chef, après lui avoir recommandé de les cuire à point et de les bien assaisonner.

L'après-midi, il avait l'habitude de prendre une des voitures royales et d'emmener avec lui les enfants comme le prince Christian-Frédéric, le prince Ernest-Auguste, les princesses Alexandra et Olga, fils et filles du duc de Cumberland. Généralement il attelait lui-même la voiture et s'amusait à conduire la joyeuse marmaille.

« Un jour, rapporte M. Alfred Jousselin qui assista aux fêtes du Jubilé du Roi de Danemark, la petite caravane entre en voiture à Elseneur, à l'instant où le train pour Fredensborg allait partir. Les enfants avaient eu envie de revenir tout de suite au château pour revoir leurs mamans. La locomotive était déjà sous pression. On allait partir. Les portières étaient toutes fermées. Aussitôt Alexandre III d'accourir avec sa petite suite. Le Tsar court sur les marchepieds le long du train pour découvrir des places pour ses compagnons, se préoccupant peu de les installer en seconde ou en troisième, si les premières se trouvaient au complet, ce qui était le cas en cette occasion. Il les fait monter tour à tour, et va de portière en portière prendre leurs billets qu'il remet au chef de gare, absolument stupéfait. Puis il fait signe de la main au mécanicien : « En route! lui crie-t-il. » Il n'a que le temps de sauter dans un compartiment de troisième. Le voisinage de paysans ne lui répugne pas, au contraire, et il ne dédaigne pas de causer

avec eux. Rentré au château il continue à jouer avec les enfants qu'il adore. Il ne croit pas contraire à sa dignité de se mettre à quatre pattes devant eux et à faire l'ours en poursuivant la bande des rieurs, et en poussant des grondements féroces. »

La pêche était également une de ses principales distractions. Au milieu du lac Esrom, toujours avec son escorte de jeunes, il arrivait à prendre de jolies fritures, et s'en montrait très fier. Sa passion pour la pêche l'empêchait même assez souvent de rentrer déjeuner au château. Alors il abordait à la rive opposée, et le Tsar improvisait un pique-nique. Il avait soin de toujours emporter avec lui un gril de voyage et de ses propres mains, il faisait cuire le poisson. Cela l'amusait infiniment de jouer au cuisinier, et ses petits convives riaient à cœur joie et tapaient les mains de bonheur à la vue de ce Tsar de toutes les Russies qui leur préparait, selon ses propres expressions, « un vrai repas de bivouac ». Voilà pour les jeunes amis, mais nommons les grands amis, les parents et alliés que le Tsar rencontrait dans ses visites à la Cour de Danemark, en dehors du Roi et de la Reine. Il y avait le prince héritier de Danemark, figure de soldat, rêvant de revanches pour son malheureux pays; la fille aînée du roi de Danemark, la princesse Alexandrine-Caroline-Marie-Charlotte-Louise-Julie, devenue par son mariage la princesse de Galles, avec ses cinq enfants dont l'aîné, le prince Albert-Victor-Christian-Édouard est mort depuis, et dont



S. M. Alexandre III
et Miss Bentley.

le second a plus d'un trait de ressemblance physique avec le Tsar Nicolas II; le prince Georges de Grèce, frère de l'impératrice douairière de Russie, la femme si noble et si dévouée d'Alexandre III, et qui règne sur la Grèce depuis 1863; le prince Waldemar et sa femme, la princesse Marie d'Orléans, fille du duc de Chartres, etc.

Je n'oublie pas l'amie le plus près du cœur d'Alexandre III, la princesse Dagmar, l'épouse noble et dévouée, aussi populaire en France qu'en Russie, et que Nicolas II, son fils, entoure de la vénération la plus affectueuse. J'ai tracé son portrait; je tiens à ajouter qu'elle était, pendant les villégiatures impériales au Danemark, la plus fêtée à la Cour et que ses rares qualités de cœur et d'esprit lui attiraient toutes les sympathies.



S. M. Alexandre III et la princesse de Galles.

En présence de ce parterre de Rois, de princes et de princesses eurent lieu, à l'occasion des noces d'or du Roi et de la Reine de Danemark, les curieuses expériences d'une anglaise, miss Phyllis Bentley, qui avait non seulement du respect, mais de l'admiration pour les manifestations de la *force physique*, presque générale de l'autre côté de la Manche, où les muscles sont développés au moins autant que le cerveau. Un corps solide ne nuit pas aux qualités intellectuelles, il leur assure même de ne pas se laisser entrainer par une imagination déréglée. La raison et le bon sens marchent

d'accord, en principe, avec la santé et la virilité. Le Tsar Alexandre III jouissait d'une réputation herculéenne. Non seulement il assista à des expériences de miss Bentley, mais il y prit part. Le roi de Danemark avec son fils, le prince héritier, le duc de Cumberland, le prince Georges de Grèce et le prince Waldemar de Danemark furent témoins. Je laisse la parole à miss Bentley, elle-même, qui nous a laissé une relation intéressante de son enquête :

« J'avais beaucoup entendu parler, écrit-elle, de la force prodigieuse du Tsar Alexandre III. On m'avait dit que d'une seule main, il pouvait courber et réunir les deux extrémités d'un fer à cheval, et qu'il était capable d'accomplir d'autres exploits de force. Naturellement, j'étais très curieuse de voir le Tsar exercer sa force sur moi-même. L'Empereur était très orgueilleux de sa vigueur physique, et très désireux, m'avait-il confié, de constater si sa force pouvait être aussi facilement annihilée que celle de tous ceux qui avaient pris part à mes expériences. Je mentirais, si je prétendais que je n'étais que légèrement émue en me plaçant devant le Tsar pour lui permettre d'essayer de me soulever. Je me sentais un peu nerveuse, car il me revenait à la mémoire toute la série des prouesses accomplies par lui. Sa Majesté me prit par les coudes, dans l'intention de me soulever de terre. Au début, cette action lui semblait, je crois facile. Il n'employa pas en effet toute sa force, mais voyant que je ne bougeais pas du sol, il se mit à faire des efforts sérieux.

« Cependant, malgré toutes ses tentatives, je demeurai immobile ! Je vis alors, à la physionomie du souverain, combien sa stupéfaction était grande. Il me pressa de questions pour savoir par quels moyens je réussissais à défier aussi complètement tous ses efforts. Je lui expliquai alors le principe de l'angle de résistance que je formais en m'appuyant sur le sol.

« Alexandre III commença alors une série d'opérations avec les dames de l'assistance royale pour voir si elles avaient bien compris mes explications. Sa première expérience eut lieu sur la princesse de Galles, qui, avec un empressement charmant, vint se placer devant son beau-frère, et, se trouva enlevée avec la plus extrême facilité.

« Ce fut ensuite le tour de la Tsarine qui n'offrit pas plus de résistance. L'entreprise fut plus difficile avec la princesse héritière de Danemark, dont la charpente est presque celle d'un homme. Le Tsar s'y

appliqua, avec plus d'énergie, et finalement la princesse fut vaincue.

« Alexandre III tenta alors avec moi une autre expérience, celle de me pousser contre un mur en me saisissant par les épaules ; elle lui réussit aussi peu que la première. Il affirma aux personnes présentes — ce qui n'était pas nécessaire, car je l'avais parfaitement senti — que chaque fois il avait développé toute sa force. Mais c'était la force d'un homme qui approche son sujet scientifiquement, et non celle d'un homme mal élevé, ne songeant qu'à faire parade d'une vigueur brutale. Le Tsar, au contraire, avait toujours usé de la plus parfaite courtoisie, et de la plus grande douceur de mouvements.

« Après le Tsar, le prince Georges de Grèce est le prince royal le plus vigoureux que j'aie rencontré. Il est un peu plus grand que l'Empereur et doit peser, j'imagine, quelques livres de plus.

« C'est le prince Georges qui sauva la vie du Tsarevitch (Nicolas II aujourd'hui) pendant le voyage de ces deux princes au Japon. Il faut vraiment que la tête de l'assassin ait été d'une épaisseur anormale pour résister au coup que le prince lui asséna avec sa canne.

« Pour en revenir à nos expériences, le prince Georges, en s'efforçant d'abaisser, jusqu'au sol, une queue de billard que je tenais entre mes mains dans une direction perpendiculaire, déploya une telle force qu'il la brisa comme si c'eût été un roseau.

« Le fait est qu'il est difficile de rencontrer d'autres personnages royaux dont la vigueur physique approche de celles du prince Georges et du Tsar.

« Le prince héritier de Grèce est également très fort, mais il ne possède ni la taille, ni le poids, ni la longueur de bras de son frère. Toutefois, le développement de ses muscles est considérable.

« Lui aussi fit bien ses efforts pour faire descendre la queue de billard, mais sans y réussir. Toutefois, dans toutes nos expériences, une seule queue fut rompue, celle que brisa le prince Georges, et dont je garde une moitié. L'autre moitié est entre les mains du jeune grand duc Michel de Russie, qui la conserva, je crois, comme un souvenir de la force de son cousin Georges.

« Le roi de Danemark, Christian IX, a été également très vigoureux en son temps, et, en ce qui concerne mes expériences, j'ai pu constater que sa force musculaire le cédait très peu à celle de ses trois fils, le prince héritier, le roi de Grèce et le prince Waldemar.

« De toutes les expériences que j'ai accomplies devant les souverains, à l'exception de celle dite de la chaise — lorsque je soulevai ensemble le Tsar, le prince héritier de Danemark, le duc de Cumberland et le prince Georges de Grèce, la plus discutée a été celle où je soulevai de terre le jeune grand-duc Michel assis sur le sommet d'une queue de billard que maintenaient, contre le sol, quatre paires de main.

« L'expérience s'accomplit de la façon suivante : la queue de billard, avec la partie pointue dirigée vers le sol, est maintenue perpendiculairement. Le prince Georges de Grèce place ses mains sur le manche.

« Le prince héritier de Danemark pose les siennes : c'est ensuite le tour du duc de Cumberland, et enfin d'un quatrième personnage. Le Tsar hisse son fils au sommet de toutes ces mains entassées et qui maintiennent vigoureusement la queue contre le sol. Je saisis alors le bois, et malgré les efforts opposés, je soulève le jeune grand-duc à plusieurs pouces de terre. »

Le récit de miss Bentley met en évidence la force peu commune du feu Tsar Alexandre III et aussi des membres de la famille royale Danoise, et comme l'Anglaise ne perd jamais ses droits, elle oppose l'adresse féminine et certains trucs ingénieux à la solidité des hommes les plus forts. Mais elle ne manque pas de s'extasier devant les muscles extrordinaires du prince Georges, admiration bien britannique, encore une fois !

Loin de son pays, dans sa petite famille, le Tsar ne laissait pas passer une occasion de donner des preuves de sa vigoureuse jeunesse qui paraissait à tous... éternelle.

Aussi sa mort causa-t-elle la surprise la plus cruelle et la douleur la plus vive non seulement en Russie, mais en France où depuis longtemps on voyait en lui l'ami des heures difficiles et l'allié sûr et fidèle.

Maurice Leudet.

ARTISTE ÈS CRIMES

I

UN MONSIEUR PRÉTEND POUVOIR COMMETTRE UN CRIME SANS ÊTRE DÉCOUVERT

— Jack Barnes n'est jamais en retard !

— Vous arrivez bien juste, tout de même, repliqua l'employé des wagons-lits, qui avait tendu à M. Barnes une main secourable dans son effort désespéré pour monter dans l'express de minuit, comme il sortait de la gare de Boston. Je ne vous conseillerais pas de sauter souvent dans des trains en marche.

— Je vous remercie de votre bon conseil et de votre aide. Voici un pourboire. Indiquez-moi mon compartiment, je suis à moitié mort de fatigue.

— Compartiment numéro 10, tout droit, par ici, Monsieur. Tout est préparé pour vous.

Quand M. Barnes entra dans la voiture, il n'y vit personne. S'il y avait d'autres voyageurs, ils étaient couchés. Quelques minutes plus tard, lui-même tapotait sur deux petits sacs de plume et les plaçait l'un sur l'autre, essayant vainement de les transformer en oreillers. Il avait dit à l'employé qu'il était fatigué, et c'était si vrai qu'il aurait dû s'endormir immédiatement. Au lieu de cela, son esprit semblait particulièrement actif, et le sommeil impossible.

M. Barnes, Jack Barnes, ainsi qu'il s'était nommé lui-même, était un détective et comptait parmi les plus habiles de New-York, où il dirigeait une agence secrète établie par lui-même. Il venait de terminer ce qu'il considérait comme un chef-d'œuvre des plus satisfaisants. Un vol important avait été commis à New-York et les soupçons les plus fondés avaient été dirigés sur un jeune homme qui avait été immédiatement arrêté. Durant dix jours, la presse du pays avait jugé et condamné le prévenu, pendant que M. Barnes quittait sans bruit la métropole. Douze heures avant que nous le rencontrions, ceux qui lisent leurs journaux en man-

geant leurs rôties avaient été étonnés d'apprendre que le prévenu était innocent et que le vrai criminel avait été saisi par l'habile Jack Barnes. De plus, celui-ci avait retrouvé la somme volée, qui se montait à trente mille dollars.

Il avait longuement pourchassé cet homme, l'avait suivi à la piste de ville en ville et surveillé nuit et jour, guidé dans sa course par un léger indice dans lequel il avait foi. Maintenant qu'il savait cet homme en sûreté dans une prison de Boston, il était en route pour New-York, afin de chercher les papiers nécessaires, à son transfert. Comme il l'avait dit, il était fatigué, et pourtant, en dépit de son besoin de repos, il persistait à récapituler tous les détails compliqués du raisonnement qui l'avait à la fin conduit à l'éclaircissement du mystère. Comme il était étendu éveillé dans la couchette supérieure, ces mots frappèrent son oreille :

— Si je savais ce Barnes sur ma piste je me rendrais tout de suite.

Ceci promettait d'être le commencement d'une amusante conversation, et comme il ne pouvait dormir, M. Barnes se prépara à écouter. Une grande expérience de détective lui avait fait depuis longtemps oublier les arguments philosophiques pour et contre les écouteurs aux portes. La voix qui avait attiré son attention parlait bas ; mais il avait l'oreille fine. Il lui sembla que cette voix venait d'une couchette voisine, du compartiment numéro 8.

Une seconde voix répliqua :

— Je ne doute pas que vous le feriez. Mais, moi, je ne le ferais pas. Vous vous exagérez l'habileté du détective moderne. Je jouirais positivement d'être poursuivi par l'un d'eux. Ce serait si amusant, et je crois, si facile de lui échapper.

Le dernier interlocuteur avait une voix harmonieuse et il articulait distinctement, tout en n'élevant pas la voix. M. Barnes leva la tête avec circonspection, arrangeant ses coussins de manière à ce que son oreille fut près de la cloison. Heureusement les deux hommes à côté avaient pris tout le compartiment et le lit supérieur avait pu rester fermé. M. Barnes vit qu'il pouvait facilement suivre la conversation qui continua ainsi :

— Mais regardez comme ce Barnes a traqué Pettingill, jour et nuit, jusqu'à ce qu'il l'ait attrapé. Au moment où l'individu se croyait en sûreté, il fut arrêté. Vous devez admettre que c'était fort !

— Oh ! oui, assez fort dans son genre ; mais il n'y avait rien

de particulièrement « artistique » là-dedans. Non pas que le détective ait été à blâmer ; c'était la faute du criminel.

M. Barnes s'était cependant appliqué ce même adjectif en commentant sa conduite en cette occasion. L'homme continua :

— Le crime, en lui-même, était anti-artistique. Pettingill s'y était pris gauchement, Barnes a été assez habile pour voir le défaut de la cuirasse et, avec son expérience et son savoir faire dans de tels cas, l'issue était inévitable.

— Il me semble, ou bien que vous n'avez pas lu le compte-rendu complet de l'affaire ou bien que vous n'appréciez pas l'œuvre du détective à sa juste valeur. Comment ! la seule preuve qu'il avait était un bouton !

— Ah ! seulement un bouton, mais quel bouton ? C'est en cela que le criminel n'était pas un « artiste ». Il n'aurait pas dû perdre ce bouton.

— C'était un accident, je pense, et qu'il ne pouvait prévoir. C'était une des fatalités de son crime.

— Justement, et ce sont ces petits accidents, toujours imprévus, puisqu'il en arrive toujours, qui en font prendre ou emprisonner un si grand nombre, et qui donnent à nos détectives une si facile renommée. Voilà le fin mot de toute l'affaire. La partie n'est pas égale entre le criminel et le détective.

— Je ne comprends pas où vous voulez en arriver.

— Je vais vous faire une dissertation sur le crime. Ecoutez bien ! Dans les affaires ordinaires deux intelligences sont en présence ; le professionnel lutte avec ses semblables, et, s'il veut être vainqueur dans la course à la fortune, il doit faire preuve de plus d'intelligence que les autres. Le commerçant est en concurrence avec d'autres commerçants aussi intelligents que lui. Et, ainsi, depuis le juge jusqu'au serrurier, depuis le prêtre jusqu'au peintre d'enseignes. C'est au frottement de deux intelligences que s'affine la pensée. C'est ainsi que progresse honnêtement la science de la vie.

— Qu'est-ce que ceci a à faire avec la classe des criminels ?

— Un instant. Laissez le philosophe vous instruire à sa façon. Pour le criminel, c'est différent. Il lutte contre son supérieur. Ceux de sa propre classe ne combattent pas contre lui ; ils sont plutôt ses partenaires, ses copains, comme ils disent. Son seul effort est dirigé contre le détective qui représente la société et la loi. Aucun homme, je suppose, n'est criminel par goût, et c'est ce qu'il y a d'inévitable dans le crime qui le fait découvrir.

— Alors tous les criminels devraient être pris ?

— Tous. Le fait qu'ils ne le sont pas est un fort argument contre votre détective ; car tout criminel, vous pouvez le dire, est poussé par la nécessité, et là se trouve la possibilité de sa défaite. Vous pouvez objecter qu'un voleur expert fait ses plans d'avance, et que, le crime étant prémédité, il devait être capable de prendre des précautions telles qu'il puisse éviter de laisser derrière lui des indices révélateurs. Cela est cependant rarement le cas, parce que l'inattendu arrive souvent, sinon toujours, et le voleur n'y est pas préparé. En un instant il voit la prison devant lui, sa peur l'emporte sur sa prudence, et il abandonne un indice derrière lui.

— Mais quand vous dites que l'inattendu arrive, vous admettez la possibilité que ce qui ne pouvait pas être prévu, et par conséquent contre quoi on ne pouvait se prémunir, puisse arriver ?

— Cela est vrai en fait. Mais enlevez la nécessité qui pousse notre criminel, et faites de lui simplement un homme de science exécutant un crime comme une œuvre d'art. En premier lieu, nous aurons un individu qui se prépare à plus d'accidents, et, secondement, qui saura mieux faire face aux difficultés qui surgiront pendant l'accomplissement de son crime. Par exemple, moi, si je commettais un crime, je saurais bien éviter d'être pris.

— Je crois que, avec votre inexpérience comme criminel, vous seriez pincé à peu près aussi vite que ce Pettingill. C'était son premier crime, vous savez !

— Seriez-vous disposé à faire un pari ?

Cette dernière phrase fit tressaillir M. Barnes ; il en comprit immédiatement la signification, qui tout d'abord échappa à l'autre interlocuteur. Il attendit anxieusement la réponse.

— Je ne saisis pas votre idée. Faire un pari sur quoi ?

— Vous avez dit que, si je commettais un crime, je serais pris presque aussi vite que Pettingill. Si vous voulez, je parierai que je puis commettre un crime dont on parlera autant que du sien et que je ne serai pas pris, ou plutôt pas condamné. Je ne parierais pas qu'on ne m'arrêtera pas, car, comme nous l'avons vu dans ce cas, l'innocent est quelquefois incarcéré. C'est pourquoi je fais la réserve de l'arrestation !

— Dois-je comprendre que vous m'offrez sérieusement de commettre un crime simplement pour gagner un pari ? Vous me stupéfiez !

— Pas plus peut-être que Pettingill n'a surpris ses amis. Mais ne vous alarmez pas, je prendrai toute la responsabilité sur moi. De plus, rappelez-vous que ce n'est pas le crime qui est mal vu dans ce siècle-ci, mais le fait d'être découvert. Je parie contre vous. Allons, qu'en dites-vous ? Sera ce mille dollars ? J'ai besoin d'un petit stimulant.

— Bien, vous aurez votre stimulant. En tous cas, vous aurez celui de me payer les mille dollars, car, quoique je pense que vous n'ayez pas réellement l'intention de devenir un criminel, je pourrai, en tout cas, profiter de votre offre.

— Comment, en tous cas ?

— Voilà : si vous ne commettez pas de crime, vous payez ; si vous en commettez un, je suis sûr que vous serez pris. Alors, quelques regrets que j'aie de votre malheur, je vous préviens que je serai impitoyable et que je prendrai votre argent.

— Alors vous acceptez le pari ?

— Je l'accepte !

— C'est fait. Voyons maintenant les conditions. J'aurai un mois pour faire mon plan et commettre mon crime et un an pour éviter les détectives. C'est-à-dire, si je suis libre à la fin d'une année, et si je peux vous prouver que j'ai commis un crime dans la période stipulée, je gagne le pari. Si je suis en prison attendant le procès, la gageure ne pourra être réglée jusqu'à ce que la loi ait prononcé, et que je sois déclaré innocent ou coupable. Cela vous va-t-il ?

— Parfaitement. Mais quelle sorte de crime voulez-vous commettre ?

— Mon ami, vous êtes curieux. Le pari est commencé, et ma prudence tant vantée doit commencer aussi. C'est pourquoi je ne dois rien vous dire de la nature du crime que j'ai l'intention de commettre !

— Comment pouvez-vous supposer un instant que je vous trahirais ?

— Eh ! heu ! oui ; que voulez-vous ? cette idée me vient. Écoutez, comme je vous l'ai dit, les nécessités auxquelles est soumis le criminel s'élèvent contre lui. Ces nécessités sont liées au but du crime. Il est toujours bon de penser à cela quand on poursuit un cas mystérieux. Plus le but sort de l'ordinaire, mieux cela vaudra, puisqu'il pourra être recherché par moins de gens. Le vol est le plus commun des délits, et celui, par conséquent, dont l'auteur est le moins facile à découvrir. La vengeance est commune aussi, mais

plus commode, car les liens qui existent entre la vengeance et sa cause doivent aider à découvrir l'individu particulier qui seul a pu chercher à se venger. Dans le cas actuel, je veux dire mon propre cas, le but du crime est tellement unique que le détective, qui le découvrirait, pourrait prouver ma culpabilité. Un crime commis pour tenir un pari, c'est peut-être inédit.

— Sa nouveauté même est votre meilleure sauvegarde.

— Pourtant, il y a deux manières dont il peut être découvert, et c'en est deux de trop. Si j'avais entrepris cette affaire secrètement, il n'y aurait eu réellement qu'une seule manière de découvrir mon secret : ma propre confession. Comme il y a déjà eu des hommes assez faibles pour en venir là, j'aurais dû prendre des précautions. Mais, mon secret étant en possession d'une seconde personne, la position est plus compliquée.

— Je vous jure, sur mon honneur, que je ne vous trahirai pas. Je consens à payer cinq fois le montant du pari, si j'en souffle un mot.

— Je préfère vous laisser toute liberté. Les choses sont ainsi : à part vous, jusqu'ici, vous ne croyez pas que j'exécuterai mon projet. C'est pourquoi votre amitié pour moi n'est pas troublée. Puis vous comptez que, si je commets un crime, ce sera un crime si banal que votre conscience pourra l'excuser, vu les circonstances. Mais supposons qu'on parle d'un grand crime et que, pour quelques raisons, vous me soupçonniez ; vous vous précipiterez dans ma chambre avant que je ne sois levé, et vous me demanderez carrément si je suis le coupable. Tout aussi carrément, je refuserai de vous répondre. Vous interpréterez cela comme un aveu de culpabilité. Vous prétendrez peut-être que, si vos soupçons sont justes, vous vous trouvez complice du fait, et, pour vous mettre à l'abri et faire votre devoir, vous irez tout révéler.

— Je commence à être offensé, Bob. Je ne pensais pas que vous auriez si peu de confiance en moi !

— Ne vous fâchez pas, mon vieux. Souvenez-vous qu'il y a quelques minutes vous me préveniez que vous seriez impitoyable après le crime. Nous-autres, artistes ès crimes, nous devons être préparés à toute éventualité.

— Je ne pensais pas à ce que je disais. Je ne voulais pas dire cela.

— Si, vous vouliez le dire, et je ne suis pas fâché du tout qu'il soit entendu que vous aurez la liberté de répéter les faits relatifs

à ce pari, si votre conscience vous y pousse. Il vaut mieux que je m'y attende et que j'y sois préparé. Mais vous n'avez pas demandé quel est le second risque de découverte. Pouvez-vous deviner ?

— Non, à moins que vous n'entendiez, comme vous l'avez suggéré, votre propre confession.

— Non, quoiqu'en réalité il y ait là une troisième chance. Pourtant, c'est si simple. Avez-vous remarqué que nous pouvons d'ici entendre un homme ronfler ?

— Non.

— Écoutez un moment. N'entendez-vous pas? Ce n'est pas exactement un ronflement, mais plutôt une respiration troublée. Or, cet homme est dans le troisième compartiment à partir du nôtre. Voyez-vous où je veux en venir ?

— Je dois avouer que je ne ferais pas un bon détective.

— Comment donc, mon cher, si nous pouvons entendre cet individu, pourquoi dans le compartiment à côté ne pourrait-il pas entendre notre conversation ?

M. Barnes fut positivement rempli d'admiration pour la prévoyance raffinée de l'individu.

— Oh ! je ne crois pas, tout le monde dort.

— Le criminel ordinaire qui agit par nécessité ne tient pas compte de pareilles chances. Je ne ferai pas de même. Il y a une possibilité, si légère qu'elle soit, que quelqu'un du numéro 10 nous ait entendus. Il se peut même que ce soit un détective, et, ce qui serait pire, ce pourrait être votre M. Barnes lui-même.

— Eh bien ! je dois avouer que, si vous vous préparez à d'aussi mauvaises chances, vous méritez d'échapper à la police.

— C'est précisément ce que je compte faire. Mais les imprévus ne sont pas si considérables que vous vous l'imaginez. J'ai lu dans un des journaux de l'après-midi que M. Barnes était resté à Boston pour s'assurer que son prisonnier était bien en sûreté tout le jour, mais qu'il devait repartir pour New-York ce soir. Evidemment, les journaux peuvent s'être trompés. De plus, en disant « ce soir », ils peuvent avoir été inexacts ; mais, en supposant que le rapport soit vrai, il y avait trois trains qu'il aurait pu prendre, un à sept heures, un à onze heures et celui-ci. Un sur trois, ce n'est pas un grand imprévu !

— Mais, même s'il est dans ce train, il y a dix voitures.

— Vous vous trompez de nouveau. Après avoir tant travaillé

cette affaire Pettingill, il aura sûrement pris un wagon lit. Maintenant, si vous vous en souvenez, je n'ai décidé de partir pour New-York ce soir, qu'à la dernière minute. Alors, nous avons vu que nous ne pouvions trouver un compartiment entier pour nous, et nous étions sur le point de prendre ensemble une couchette inférieure, quand, plusieurs personnes insistant, on se décida à ajouter une nouvelle voiture. C'est pourquoi, à moins que M. Barnes n'ait retenu sa place, pendant le jour, il est certainement monté dans cette voiture.



« Ce n'est pas le crime qui est mal vu, mais le fait d'être découvert. »

— N'aviez-vous aucune raison spéciale de suggérer le numéro 10?

— Si. Je sais que le numéro 6 est inoccupé. Mais, au moment où nous partions, quelqu'un est entré et a, je crois, pris la couchette supérieure du numéro 10.

M. Barnes commença à penser qu'il serait excessivement difficile de pincer cet homme si, vraiment, il commettait un crime, en dépit de tout ce que lui même savait d'avance.

La conversation continua !

— Ainsi, vous voyez, mon projet peut être connu de deux manières ; c'est beaucoup, si l'on n'y prend garde. Comme pourtant je vois ces possibilités d'avance, je n'aurai pas de difficultés, et le fait

connaitre mes intentions ne sera d'aucune valeur pour n'im-
te quel détective, fût-il même votre M. Barnes.

– Comment cela ?

– Mon garçon, pouvez-vous supposer un instant que je répondrai à
e question
rès avoir
la suppo-
on qu'un
ective peut
s écouter?
rtant, je
x vous
ner une
. Je veux
s montrer
ue je vou-
dire en di-
que Pet-
ill avait
des bé-
s. Vous
dit qu'il
ait perdu
n bouton,
ous trou-
que c'é-
habile de
nes de l'a-
poursuivi
noyen de
ul bouton.
s un bou-
peut être
chose de
lus haute importance. Si je perdais un des boutons de ma re-
ote en commettant mon crime, M. Barnes serait sur mes traces
oins de dix jours, et cela parce qu'ils sont seuls de leur espèce
ce monde.

Comment est-ce possible ? Je croyais que les boutons se fabri-
ent par millions.



M. Barnes fut saisi d'admiration pour tant de prévoyance raffinée.

— Pas tous les boutons.

Pour des raisons que je n'ai pas besoin de dire au détective q nous écoute peut être, un ami voyageant à l'étranger fit faire ce parure exprès pour moi et me la rapporta comme cadeau. C sont de beaux camées, la moitié représente le profil de Juliette l'autre celui de Roméo.

— Un roman ?

— Ceci est indifférent. Supposez que je fasse le plan d'un v pour gagner le pari. Comme la nécessité ne me presserait pas qua au temps et au lieu, je choisirais le moment où une seule person garderait le trésor. Cette personne, je la chloroformerais et je l'a tacherais. Puis, je me hâterais de commettre le vol prémédité. Su posez que, au moment où je veux partir, un chien endormi et s lequel je n'avais pas compté surgisse et aboie furieusement. Je ve le prendre, il se jette sur moi, et me mord la main. Je le saisis p la gorge et je l'étrangle ; mais, dans ses convulsions il mord n jaquette, et un bouton tombe par terre et roule au loin. Le chi est enfin réduit au silence. A ce moment, votre voleur ordina serait si énervé qu'il s'enfuirait vite, sans seulement réfléchir qu a été mordu, que le sang a coulé et que le bouton a été perd M. Barnes est dépêché dans cette maison, le jour suivant. dame soupçonne son cocher et M. Barnes consent à l'arrêter, n parce qu'il le croit coupable ; mais parce que, comme la maitre le croit, il est possible qu'il le soit, et puis surtout, parce que s arrestation apaisera la crainte du vrai coupable. M. Barnes marquerait du sang par terre, à la bouche du chien et trouverai bouton. Grâce au bouton, il trouverait M. le voleur avec sa m mordue, et vous y voilà.

— Mais comment éviterez-vous tout cela ?

— Tout d'abord, si j'étais vraiment intelligent, je n'aurais des boutons révélateurs sur moi à ce moment-là. Mais suppos que je n'aie pas pu choisir le moment : dans ce cas, les bout auraient pu être sur moi. Assuré, comme je l'aurais été, que seule personne dans la maison est chloroformée et attachée, je n' rais pas perdu la tête, comme l'autre individu. Je ne me serais non plus laissé mordre. Pourtant, si l'accident était arrivé me serais arrêté pour laver la tache de sang du tapis et aussi la bouche du chien. J'aurais découvert la perte du bouton, je l' rais cherché et retrouvé. J'aurais détaché la victime et ouvert fenêtres pour que l'odeur du chloroforme puisse passer pendan

ıit. Et, de fait, le matin, la seule preuve du crime aurait été le ıien étranglé et l'absence de l'argent.

— C'est assez facile d'expliquer ce que vous auriez fait dans des rconstances supposées. Mais je me demande si à la place de Pet-ıgill vous auriez été capable de garder votre présence d'esprit et retrouver le bouton perdu qui a conduit à son arrestation.

— Il est possible que vous ayez raison, car, si j'avais été Pettin-ll, j'aurais été contraint par la nécessité comme il l'a été. Ce-endant je crois que je n'aurais pas projeté un tel vol, en choisis-nt mon moment comme il l'a fait, et, de plus, je n'aurais pas pris ec moi un bouton de ce genre. Mais, de la part de M. Barnes, mme je l'ai déjà dit, il n'y avait rien de si artistique dans ce ı'il a fait. Le bouton était une ancienne monnaie curieuse ; . Barnes fit le tour des marchands, et trouva l'homme même qui ait vendu la monnaie à Pettingill. Le reste était affaire de routine.

— Eh ! vous n'êtes pas modeste ; je n'aurai pas de scrupules à ga-ıer mille dollars grâce à votre vanité. Et, maintenant, bonne nuit!

— Bonne nuit! mon vieux. Rêvez à une manière de vous rem-urser de mille dollars, car je gagnerai !

Quant à M. Barnes, dormir était maintenant plus impossible ıe jamais pour lui. Il était attiré par ce nouveau cas, car il l'ap-lait ainsi, et il était déterminé à pincer l'individu qui osait parier mettre en défaut sa pénétration. C'était une bonne avance de voir tout ce qu'il avait entendu. Il ne perdrait pas de vue son mme pendant le mois fixé ; il se réjouissait à l'idée de le laisser mmettre son crime, puis alors, sans bruit, de le prendre sur le it.

Soigneusement et silencieusement il s'habilla et se glissa hors sa couchette. Puis il grimpa sur celle d'en face afin d'avoir l'œil ır le numéro 8 et se décida de veiller toute la nuit.

« Cela ne me surprendrait pas si ce rusé compère allait commet-e son crime cette nuit même. Je l'espère, car, sans cela, je ne dor-ırai pas qu'il ne l'ait accompli. »

II

VOL AUDACIEUX DANS UN TRAIN

Le train était sur le point d'arriver à Stamford et, de la fenêtre u compartiment qu'il occupait, M. Barnes contemplait le soleil

empourprait les crêtes des collines, lorsqu'il entendit approcher l'employé qui l'avait aidé à sauter dans le train, la nuit précédente. L'homme faisait des gestes mystérieux. M. Barnes comprit qu'on avait besoin de lui. Il se leva et le suivit au fumoir.

— Je crois qu'en sautant dans le train, hier soir, vous vous êtes nommé Barnes, dit l'homme.

— Oui, que voulez-vous?

— Êtes-vous M. Barnes, l'agent de police?

— Pourquoi cette question?

— Parce que, si c'est vous, le conducteur désire vous voir : un vol très important a été commis dans ce train pendant la nuit.

— Diable!

— Justement, c'est le mot. Mais voulez vous venir dans la voiture à côté?

— Attendez un instant.

M. Barnes retourna sur la pointe des pieds vers le numéro 8, et écartant doucement les rideaux, il jeta dans la chambre un regard attentif et scrutateur. Il vit que les deux hommes étaient profondément endormis. Satisfait de constater qu'il pouvait se relâcher un instant de sa surveillance, il suivit l'employé dans la voiture voisine, où il trouva le conducteur du train qui l'attendait dans le couloir.

— Vous êtes M. Barnes, l'agent de police sans doute? demanda le conducteur.

— Oui.

— Je veux alors vous charger officiellement d'une affaire mystérieuse. La nuit dernière, une dame est montée dans le train à Boston, ayant un billet pour South-Norwalk. Au moment où nous arrivions à cette station, il y a peu d'instants, on vint l'en avertir. Elle se leva et s'habilla pour se préparer à descendre du train. Quelques minutes plus tard, je fus appelé en toute hâte et la femme m'apprit, tout en sanglotant bruyamment, qu'elle avait été victime d'un vol.

— Considérable?

— Elle prétend avoir perdu un petit sac contenant pour soixante mille dollars de bijoux.

— Votre expression est très juste : elle *prétend* avoir perdu; quelle preuve en avez-vous?

— Aucune preuve positive, quant aux bijoux; mais le fait est qu'elle avait un petit sac et que ce sac a disparu. L'employé se sou

vient très bien l'avoir vu, et nous l'avons cherché partout sans succès.

— Nous nous sommes arrêtés deux fois à New-Haven et à Bridgeport. Combien de voyageurs sont descendus de voiture?

— Personne n'est descendu des wagons-lits...

— En disant que personne n'a quitté les wagons-lits, je suppose que vous voulez dire que vous n'avez *vu* personne en descendre?

— Non, je dis ce que je veux dire. Sur mon ordre, mes employés ont fait une ronde dans toutes les voitures et ils m'ont dit que pas un voyageur n'avait quitté sa couchette. Mais voici un dilemme : si personne n'a quitté le train, notre voleur est ici.

— Certainement.

— Lorsque la femme a découvert le vol, elle s'est décidée à aller jusqu'à New-York. Or tous les voyageurs sont à destination de New-York, sauf un seul. Ce voyageur s'habille en ce moment, il doit s'arrêter à Stamford; s'il descend, il est possible qu'il emporte les bijoux; que dois-je faire?

— Exposez-lui le fait. S'il est innocent, il se soumettra volontiers à l'ennui de se laisser fouiller; s'il refuse... eh bien! nous nous laisserons guider par les circonstances. Priez-le de venir ici.

Quelques minutes plus tard entrait un individu dont l'extérieur annonçait un étranger; un léger accent français trahissait son origine. C'était un bel homme, aux manières à la fois dignes et distinguées.

M. Barnes, assis à la fenêtre, regardait au dehors. Le conducteur exposa l'affaire au voyageur, non sans beaucoup d'hésitation, et ajouta en terminant :

— Vous voyez, mon cher Monsieur, que c'est une ennuyeuse histoire; nous sommes cependant certains que le voleur est dans le train, que...

— ... que vous hésitez à me permettre de le quitter, n'est ce pas, Monsieur? Quelle difficulté y a-t-il là? Un honnête homme peut il s'offenser quand on le prie de prêter assistance à la justice, même si pour le moment il est lui-même... comment dites-vous cela... suspect? Ici, le cas est bien simple; si seulement les honnêtes gens voulaient bien ne pas se tourmenter! Ils n'ont qu'à dire: « Fouillez-moi »; vous le faites; puis il se présente un individu

qui s'écrie : « Vous m'insultez. » Il est évident que c'est le voleur ; n'êtes-vous pas de mon avis, Monsieur ?

En faisant cette dernière remarque, il s'était tourné vers M. Barnes. L'agent de police le regarda fixement pendant quelques minutes, comme il en avait l'habitude lorsqu'il voulait se rappeler une figure. Le Français soutint son regard sans broncher.

— Je disais presque la même chose au conducteur avant que vous entriez, fit M. Barnes.

— Précisément. Maintenant, si vous le permettez, je vais me déshabiller. Examinez mes vêtements, avec beaucoup de soin s'il vous plait : il y va de mon honneur. Plus vous examinerez soigneusement, moins on sera tenté de me soupçonner dans la suite.

Le conducteur le fouilla scrupuleusement, vidant chaque poche et prenant toutes les précautions nécessaires : il ne s'attendait pas à trouver quoi que ce fût ; mais il était essentiel de faire cet examen dans les règles. On ne trouva rien, et l'individu remit ses vêtements.

— Pardon, j'ai encore avec moi deux petits sacs. Si l'employé veut bien les apporter, je les ouvrirai devant vous. Je n'ai pas de malle, car je ne suis venu à Boston que pour une fugue d'un jour seulement.

Les sacs furent apportés, examinés ; on ne trouva rien.

— Maintenant, Messieurs, je suppose que je suis libre ; nous sommes arrivés à la station. Je ne resterai ici que quelques heures et compte pousser jusqu'à New-York. Si vous désirez me voir de nouveau, je descends à l'hôtel Hofmann. Voici ma carte. Au revoir.

M. Barnes prit la carte et l'examina très attentivement.

— Qu'en pensez-vous ? demanda le conducteur.

— Ce que j'en pense ? Vous voulez parler de cet individu ? Vous n'avez pas à vous en préoccuper ; il n'y a pas l'ombre d'un soupçon à avoir contre lui... pour le moment. D'ailleurs, si nous en avions besoin, nous pourrons le retrouver. Voici son nom : Alphonse Thauret : la carte aussi n'a rien de suspect : elle est de fabrication et de marque bien françaises. Nous pouvons le renvoyer maintenant et nous occuper des autres voyageurs. Croyez-vous que je puisse avoir une entrevue avec la femme ?

— Oui, si vous le désirez. Nous n'avons pas à consulter ses désirs en cette circonstance : l'affaire est trop sérieuse.

— Très bien ! envoyez-la ici et laissez-moi lui parler seul

seul. Ne lui dites pas que je suis un agent de police ; je m'en charge.

Quelques minutes après, entrait une grande femme, paraissant avoir quarante-cinq ans environ.

Elle n'était pas belle; cependant sa figure ne manquait pas d'un certain charme.

En s'asseyant, elle lança à la dérobée sur M. Barnes un regard perçant, regard qui aurait dû attirer son attention : mais celui-ci ne parut pas s'en apercevoir.

La femme parla la première.

— Le conducteur m'a dit de venir vous trouver; en quoi cette affaire vous regarde-t-elle?

— En rien.

— En rien! Alors pourquoi...

— Quand je dis qu'elle ne me regarde *en rien*, je veux dire simplement qu'il dépend de vous que j'essaye de vous rendre vos diamants ou non. C'est moi qui surveille cette ligne de chemin de fer; si la victime du vol ne désire pas qu'on commence les poursuites pendant le voyage, c'est bien : nous laisserons tomber l'affaire. Voulez-vous que je fasse des perquisitions pour vous rendre votre bien volé?

— Je désire certainement recouvrer mes pierreries, car elles ont une grande valeur; cependant, je ne sais si je suis disposée à mettre l'affaire entre les mains d'un agent de police?

— Qui vous a dit que j'étais un agent?

— Ne l'êtes-vous pas?

M. Barnes hésita un instant; mais il répondit presque aussitôt.

— Je suis un agent de la police privée : aussi puis-je entreprendre de chercher le voleur sans aucune publicité. C'était bien là, n'est-ce pas, votre principale objection à remettre l'affaire entre mes mains?

— Vous êtes fin. Oui, j'ai certaines raisons, des raisons de famille pour ne pas désirer que la nouvelle de ce vol soit répandue dans le monde entier. Si vous pouvez vous charger de retrouver mes pierreries et empêcher que les journaux parlent du vol, je vous payerai bien.

— Je m'en charge. Répondez maintenant à quelques questions. D'abord, quels sont votre nom et votre adresse :

— Mon nom est Rose Mitchel et je demeure provisoirement dans un appartement meublé à la trentième Rue de l'Est. Je suis arrivée

récemment de la Nouvelle Orléans et je suis en quête d'un appartement convenable.

M. Barnes sortit son mémorandum de sa poche et prit note de l'adresse.

— Mariée ou célibataire?

— Mariée; mais mon mari est mort depuis plusieurs années.

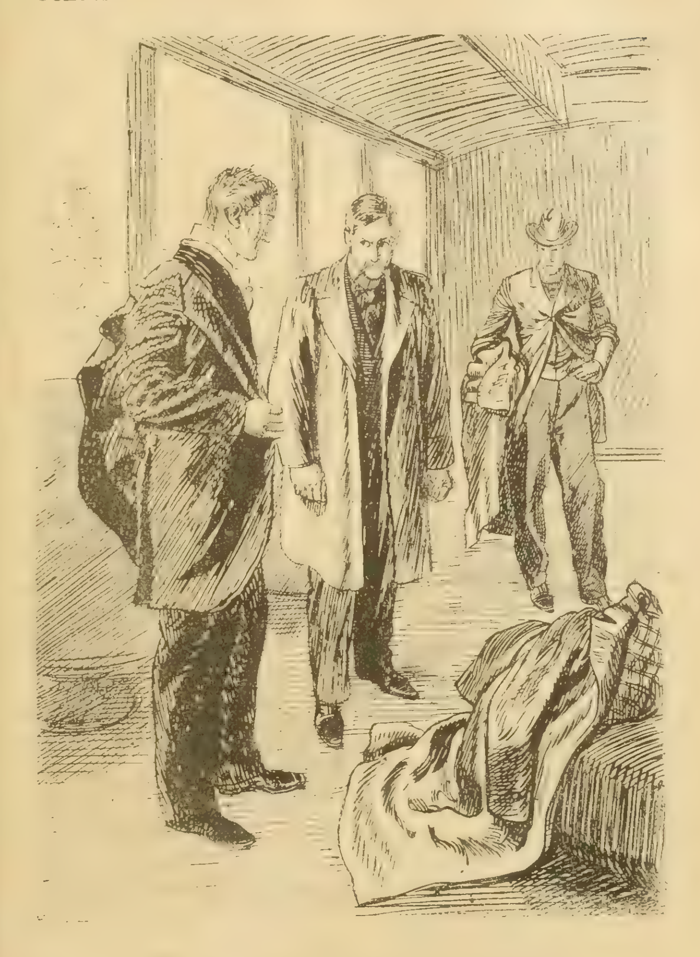


« Je suis un agent de la police privée. »

— Maintenant, parlons de vos pierreries. Comment se fait il que vous voyagiez avec une telle quantité de bijoux?

— Je n'ai pas perdu des bijoux, mais des pierreries. Ce sont des pierres d'une rare beauté : diamants, rubis, perles et autres pierres précieuses. Lorsque mon mari mourut, il laissa une grande fortune, mais aussi beaucoup de dettes qui engloutirent presque tout ce que je possédais, sauf une certaine somme due par un de ses créanciers. C'était un comte italien, — il est inutile de vous dire son nom, — décédé presque au même moment que mon mari. Ses exécuteurs testamentaires se mirent en correspondance avec moi, et il fut décidé que j'accepterais des bijoux en payement de la dette. Je les ai reçus hier à Boston et je les ai déjà perdus! C'est cruel! trop cruel!... Elle se tordait les mains convulsivement et quelques larmes roulèrent sur ses joues. M. Barnes avait un air rêveur et ne paraissait pas faire attention à elle.

— Quelle est la valeur de vos pierreries?
— Cent mille dollars!



Sans dire un mot de plus il commença a se déshabiller.

— Mais par quelle ligne directe de paquebots vous ont elles été envoyées?

La question était bien simple et M. Barnes l'avait fait presque machinalement, tout en se demandant si le véritable voleur n'avait pas lui-même traversé l'Océan... venant de France, peut être.

Aussi fut-il étonné de l'effet produit.

La femme se leva tout à coup, sa manière d'être changea complètement.

Elle répondit, les lèvres légèrement serrées, comme si elle était agitée :

— Ce n'est pas important. Peut être en ai-je déjà trop dit à un complet étranger. Venez chez moi, ce soir, et je vous donnerai des détails plus précis... si je me décide à laisser l'affaire entre vos mains. Sinon, je vous payerai pour la peine que vous aurez pu prendre dans l'intervalle. Adieu.

M. Barnes la suivit du regard, tandis qu'elle quittait la chambre, et n'essaya pas de la retenir, de lui faire aucune observation sur son étrange conduite. Sans quitter son siège, il regardait par la fenêtre et tambourinait sur le carreau.

Il aurait été difficile de savoir ce qu'il pensait, mais, au bout d'un moment, il dit tout haut, bien qu'il n'y eût personne pour l'entendre.

— Je crois qu'elle ment.

Après s'être ainsi soulagé, il retourna à sa voiture. Il trouva deux messieurs dans le cabinet de toilette qui se laissaient fouiller, riant de l'affaire comme d'une bonne plaisanterie. Il passa et entra dans son propre compartiment, que l'employé avait remis en ordre. Les voyageurs s'étaient levés les uns après les autres ; ils apprirent le vol et se soumirent gaiement à être examinés.

Enfin la patience de M. Barnes fut récompensée en voyant les rideaux du numéro 8 s'écarter et, un moment après, paraitre un beau jeune homme de vingt-six ans qui se dirigea vers le cabinet de toilette. M. Barnes le suivit lentement au fumoir.

Il venait de s'asseoir, lorsqu'entra un homme qui était évidemment l'autre occupant du numéro 8.

Pendant que celui ci se lavait, le conducteur expliqua au jeune homme qu'un vol venait d'être commis et fit entendre qu'il le priait de se laisser fouiller. Le conducteur devenait de plus en plus agité. On n'était plus qu'à quelques minutes de New-York ; tous les voyageurs avaient été examinés, sauf ces deux messieurs qui paraissaient plus aristocratiques que tous les autres. Le conducteur fut étonné du trouble du jeune homme. Il balbutiait, bégayait, cherchant ses mots et s'adressant enfin à son compagnon d'une voix rauque :

— Bob, entendez-vous, on a commis un vol !

Son ami Bob, penché sur la cuvette, la tête et la figure couvertes d'une épaisse mousse de savon, se frottait vigoureusement de ses deux mains. Avant de répondre, il se plongea complètement la tête dans l'eau et resta ainsi un instant, puis se relevant, les yeux fermés, il prit une serviette et, après avoir rapidement enlevé l'eau de savon de ses yeux, il répondit du ton le plus indifférent :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mais... mais... le conducteur du train veut me fouiller !

— Très bien ! Est-ce que vous avez peur ? Vous n'êtes pas le voleur, je suppose?

— Non, mais...

— Il n'y a pas de mais : si vous êtes innocent, laissez-lui faire ses recherches.

Il fit entendre un petit ricanement et, se tournant vers la glace, il se mit à arranger sa cravate. Son ami le regarda un instant avec une expression que personne ne comprit, sauf M. Barnes qui avait reconnu à la voix que Bob était celui qui s'était vanté de commettre un crime ; évidemment, son ami le soupçonnait déjà.

Son trouble venait de ce qu'il supposait que Bob avait peut-être volé les bijoux pendant la nuit et les avait cachés dans ses habits à lui, afin d'éviter les soupçons dans le cas où le crime serait découvert. M. Barnes s'amusait à observer le jeune homme se fouillant lui même avec anxiété. Au bout de quelques minutes, il poussa un soupir de soulagement : il n'avait rien trouvé dans ses poches qui ne fût pas à lui ; et, se tournant alors vers le conducteur qui était resté debout à attendre :

— Monsieur le conducteur, commença-t-il, je crains que ma conduite ne vous ait semblé suspecte. Je ne peux m'expliquer ; mais je suis cependant tout disposé à me laisser fouiller. Je désire même beaucoup que vous fassiez cet examen aussi minutieusement que possible.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et, comme pour les autres, on ne trouva rien.

— Voici ma carte. Je suis M. Arthur Randolph, de la maison de banque J. G. Randolph et fils.

Et, disant cela, M. Randolph se redressa imperceptiblement, et le conducteur sentit qu'il l'avait soupçonné à tort.

M. Randolph continua :

— Voici mon ami, Robert-Leroy Mitchel, je m'en porte garant.

A ce nom de Mitchel, M. Barnes tressaillit légèrement. C'était le même que celui de la femme aux diamants. M. Mitchel, un homme de quarante-cinq ans, aux traits d'une pureté classique, prit la parole :

— Je vous remercie, Arthur : je suis capable de prendre soin de moi.

Le conducteur hésita un moment, puis, s'adressant à M. Mitchel :

— Je regrette beaucoup que la nécessité me contraigne à vous demander de vous laisser fouiller ; malheureusement, c'est mon devoir.

— Mon cher Monsieur, je comprends parfaitement que ce soit votre devoir et je n'ai aucune raison de vous en vouloir ; cependant, je refuse absolument.

— Vous refusez ? s'écrièrent à la fois les trois hommes.

Il était difficile de dire lequel était le plus surpris. Randolph pâlit et fut obligé de s'appuyer contre la cloison.

— Ceci est un aveu tacite de votre culpabilité, dit M. Barnes d'un ton un peu vif : tous les autres voyageurs ont été fouillés.

La réponse de M. Mitchel fut encore plus inattendue que ce qu'il venait de dire.

— Cela change la question. Si chacun s'est laissé fouiller, je me soumets.

Et, sans dire un mot de plus, il commença à se déshabiller ; on ne trouva rien. Les sacs des deux voyageurs furent apportés : cette recherche resta également infructueuse. Le conducteur lança à l'agent un coup d'œil désespéré ; mais celui-ci regardait la fenêtre. A le voir mordiller sa moustache, quiconque connaissait M. Barnes aurait deviné qu'il était furieux.

— Nous sommes arrivés maintenant à la grande gare centrale, dit M. Mitchel. Sommes-nous libres de quitter le train ?

Sur un signe d'acquiescement, les deux amis s'en allèrent à l'autre extrémité de la voiture. M. Barnes se leva tout à coup et, sans dire un mot, sauta sur le quai comme le train entrait lentement dans la gare, et s'approcha d'un individu avec lequel il échangea quelques mots à voix basse ; puis tous deux revinrent vers le train. Un instant après, la femme qui avait été volée passa devant eux et, comme elle sortait de la gare, elle fut filée par le compagnon de M. Barnes. Lui même était sur le point de partir, lorsqu'il se sentit légèrement frappé à l'épaule : il se retourna : c'était M. Mitchel.

— Monsieur Barnes, dit ce dernier, je voudrais vous dire deux mots; voulez-vous déjeuner avec moi au restaurant ?

— Comment savez-vous que je m'appelle Barnes ?

— Je ne le savais pas ; mais je le sais maintenant.

Et il sourit complaisamment, ce qui agaça M. Barnes. Il sentit que cet homme le battait à tout coup ; mais il n'en était que plus résolu à le prendre au piège. Il eut bien vite pris son parti et se décida à accepter l'invitation, pensant qu'il ne pouvait rien perdre et qu'il pouvait gagner beaucoup à connaître Mitchel plus intimement. Ils descendirent tous deux dans la salle du restaurant, où ils s'assirent à une petite table, après que M. Mitchel eut commandé un repas abondant.

— Ne vaudrait-il pas mieux, dit-il, que nous nous comprenions dès le début, Monsieur Barnes ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Je crois que vous le savez. Vous m'avez demandé, il y a un instant, comment je savais votre nom. Comme je vous l'ai déjà dit, je ne le savais pas; mais je l'avais deviné. Vous dirai-je pourquoi ?

— Certainement, si vous le désirez.

— Peut-être suis-je un imbécile de vous montrer votre première bévue dans la partie que vous avez engagée contre moi ; mais, comme j'ai éloigné mon ami tout exprès, je ne peux résister à la tentation.

— Un instant, Monsieur Mitchel, je ne suis pas l'imbécile que vous vous imaginez ; je sais ce que vous allez dire.

— Ah ! vraiment ! Vous êtes bien habile.

— Vous allez me dire que, tout à l'heure, j'ai été un âne de parler lorsque vous avez refusé de vous laisser fouiller.

— Je ne me serais pas exprimé aussi crûment; mais le fait est que mes soupçons se sont éveillés lorsque vous vous êtes permis de suivre Randolph dans le cabinet de toilette, car j'étais sur vos talons. Aussi, lorsque le conducteur m'a adressé la parole, est-ce de propos délibéré que j'opposai un refus très net à sa demande pour observer l'effet qu'il produirait sur vous, et le résultat de ma ruse, comme vous le voyez, n'a fait que confirmer mes soupçons. Je savais que vous étiez un agent de police et, dès lors, il n'y avait aucune raison valable pour refuser d'être fouillé par le conducteur.

— Je le répète : j'ai agi comme un âne; mais je n'avais pas

besoin de cet avertissement. Cela ne m'arrivera plus, je vous le garantis.

— Je vois maintenant que vous avez évidemment entendu notre conversation de la nuit dernière : aussi me soupçonnez-vous actuellement d'avoir commis ce vol. Je vous demande pourquoi, ayant entendu notre conversation, vous ne m'avez pas surveillé toute la nuit ?

M. Barnes ne répondit pas.

— J'ai une faveur à vous demander ?

— Quelle est-elle ?

— C'est de ne révéler à personne le fait même que j'ai décidé de commettre un crime. Vous êtes libre naturellement de me traquer partout et de me convaincre de culpabilité... si vous le pouvez.

— Aussi vrai que vous êtes prêt à commettre un crime, je trouverai moyen de le découvir. Je vous le garantis, répliqua M. Barnes. Il sera peut-être de mon intérêt de garder pour moi ce que je sais; mais je ne veux vous faire aucune promesse. Je veux être libre d'agir selon les circonstances.

— Très bien. Je vais vous dire où je loge et je vous permets de venir m'y voir quand il vous plaira, à n'importe quelle heure, de jour ou de nuit. J'ai un appartement dans la cinquième avenue. Permettez-moi de vous faire une question : Croyez-vous que j'ai commis ce vol ?

— Je vous répondrai par une autre question : L'avez-vous commis ?

— Très bien : vous êtes un rival digne de moi. Eh bien !... laissons les deux questions sans réponse pour le moment.

III

M. BARNES DÉCOUVRE UN CRIME ARTISTIQUE

Pendant le repas un individu traversa silencieusement la chambre.

Personne n'aurait pu en deviner la raison; il ne fit attention à personne, et ne parut pas se douter que M. Barnes l'eût observé, car il s'était assis le dos tourné au nouveau venu. Cependant c'était l'homme auquel il avait donné l'ordre de suivre Rose Mitchel, lorsqu'elle était descendue du train.

Le déjeuner terminé, MM. Barnes et Mitchel se levèrent et quittèrent le restaurant. Lorsqu'ils se trouvèrent au bas de l'escalier qui conduisait au principal étage, M. Barnes se rangea poliment de côté pour permettre à son compagnon de monter le premier. M. Mitchel refusa d'un geste de la main et suivit M. Barnes. Tout en montant sans dire mot, chacun se demandait quel pouvait bien être le dessein de l'autre dans cette circonstance particulière, M. Mitchel avait un léger avantage ; étant en arrière, il pouvait surveiller l'agent de police. Il y avait, semble-t-il, peu de chose à voir. L'homme qui avait passé par le restaurant était, il est vrai, nonchalamment adossé contre le portail ; mais, dès que la tête de M. Barnes parut en haut de l'escalier, il sortit dans la rue avant que M. Mitchel eût pu l'apercevoir, il la traversa et disparut dans la maison de banque en face.

Les agents ne s'étaient-ils fait aucun signe ? M. Mitchel, malgré sa perspicacité et bien qu'il eût eu soin de faire passer M. Barnes devant lui ne vit rien.

Voici ce qui arriva: M. Barnes dit adieu à M. Mitchel et s'éloigna.

M. Mitchel resta debout sur le seuil de la porte, le suivant du regard jusqu'à ce qu'il l'eût vu entrer dans la station du chemin de fer aérien; puis, après avoir regardé avec précaution tout autour de lui, il se dirigea rapidement vers la sixième avenue. S'il avait regardé derrière lui, il aurait vu un individu sortir de la banque et marcher dans la même direction que lui.

Ils étaient partis depuis cinq minutes lorsque M. Barnes réapparut à l'endroit qu'il venait de quitter. Il s'arrêta à l'entrée de la porte du restaurant contre laquelle l'autre agent s'était appuyé. Il en examina le panneau avec attention ; au bout d'un instant, il aperçut ce qu'il cherchait et lut ces mots écrits au crayon en caractères presque invisibles : « N° — trentième rue (Est). » C'était tout ; mais M. Barnes savait que Rose Mitchel avait été filée jusqu'à cette adresse; c'était bien celle qu'elle lui avait donnée ; en cas urgent, il savait où la trouver. Mouillant son doigt avec le bout de sa langue, il le passa sur les mots et ne laissa qu'une tache.

« Wilson est un rusé gaillard, pensa l'agent. Il s'est joliment bien tiré d'affaire ; il a vu mon signe de tête, il a écrit l'adresse et a disparu en un instant. Je me demande s'il saura avoir l'œil sur cet adroit coquin ? Bah ! je fais trop d'honneur à ce misérable ; en tout

cas, il faut que je laisse l'affaire entre les mains de Wilson jusqu'à ce que j'en aie fini avec Pettingill. »

Une demi heure après, il était au bureau central de police, causant avec ses subalternes.

Pendant ce temps, Wilson suivait M. Mitchel jusqu'à Broadway; puis il descendait avec lui au Casino, où M. Mitchel s'arrêta pour acheter des billets : puis il ressortit et descendit Broadway jusqu'à l'hôtel de la cinquième avenue où il entra. Il fit un signe de tête à l'employé, prit sa clef et monta l'escalier ; évidemment il demeurait là. Wilson n'avait pas d'autres instructions positives.

A notre époque de téléphone, il est facile de se mettre en rapport immédiat avec le bureau central de police et de continuer ses recherches. La cinquième avenue n'est pas un endroit facile à surveiller, surtout lorsque l'individu que l'on recherche sait que l'on a l'œil sur lui. Elle a trois issues, l'une sur Broadway, les deux autres sur les trente troisième et vingt quatrième rues.

Wilson se flattait que M. Mitchel ne soupçonnait rien et que, quelque direction qu'il prît, il reviendrait en tout cas au bureau pour remettre la clef. Aussi ne perdait-il pas l'hôtel de vue.

(*A suivre*). OTTOLENGUI.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris

ANDERSEN ET DUMAS PÈRE

Ce titre surprend tout d'abord.

On se demande quel rapport peut exister entre le mélancolique auteur danois, et le colossal écrivain de Villers-Cotterets. Loin de nous la pensée de faire une comparaison paradoxale. Mais l'idée de rapprocher un instant ces deux hommes de lettres aux talents si divers, et par suite d'esquisser en quelques lignes la différence de l'esprit des deux littératures danoise et française, nous est venue un matin d'été dans une petite ville de province enfouie en des nids de verdure, à la lecture d'un conte d'Andersen imité par Alexandre Dumas. D'ailleurs, Andersen est une des actualités littéraires du moment, car récemment on vient d'inaugurer à Copenhague la statue que nos lecteurs peuvent voir dans le corps de cet article.

Un mot d'Andersen.

Dans ses prestigieux *Mémoires*, l'auteur des *Trois Mousquetaires* raconte, avec sa verve merveilleuse et son captivant emballement, son enfance et sa jeunesse aventureuses. Eh bien! il faut avouer que les premières années et les débuts d'Andersen présentent des particularités encore plus étranges, et nous font assister parfois à de plus tristes et plus mélancoliques incidents!

Le danois Andersen était né à Odensée, en 1805 — deux ans après Dumas — sur un vieux catafalque acheté d'occasion par son père. Il faut avouer qu'une naissance d'une aussi... lugubre truculence fit défaut à notre grand romancier!... Comme Dumas, Andersen perdit son père de bonne heure. Comme lui, il ne reçut d'abord qu'une instruction première assez rudimentaire. Comme lui enfin, c'est au théâtre qu'il s'essaya d'abord. Mais c'est surtout comme romancier et comme conteur que son nom passera à la postérité. Comme poète, il rappelle Hégésippe Moreau et Mürger, avec une pointe de Lamartine.

Revenons maintenant à notre conte.

Chez Andersen, il s'appelle « L'Intrépide soldat de plomb », ni plus, ni moins Chez Dumas : « Le Soldat de plomb et *la Danseuse de papier.* » C'est de la galanterie bien française, où je ne m'y connais pas !

Ce pioupiou appartient à une boite de soldats de plomb — comme celui de *Mam'zelle Nitouche !* — donnée à un enfant le jour de sa fête. Le premier cri entendu par eux, dit Andersen, fut : « Des soldats de plomb ! » Dumas trouve, et avec raison, que cette exclamation est insuffisante pour rendre l'enthousiasme d'un petit Français, et il traduit cette joie par : « *Oh ! les beaux soldats !* » et il ajoute gravement une réflexion de son cru : « Inutile de dire que ces paroles les rendirent très fiers ! » Des Porthos au petit pied, quoi !...

Comment l'enfant manifeste-t-il son contentement chez Andersen ? Il bat des mains. Et chez Dumas : « *Il sauta d'abord*, frappa dans ses mains ensuite. » Toujours la même idée que ci-dessus.

C'est que, par rapport au Danemark, nous sommes du Midi, té !...

« Tous les soldats se ressemblaient parfaitement », dit Andersen. Cette simple remarque suggère immédiatement à Dumas l'une de ces réflexions de pince-sans-rire bien particulière à nos romanciers enfantins, portant bien le cachet de la « blague » française et dont on retrouve de nombreux exemples dans le Conte revu et corrigé par notre grand romancier : « Nous avons donné l'explication de cette ressemblance en prévenant qu'ils étaient frères. »

Mais à côté de la boite à soldats se trouve un château de cartes, demeure de la danseuse de papier. Cette fragile Cléo, les deux conteurs l'habillent de la même façon, mais tandis qu'Andersen la décore d'une grande paillette étincelant au milieu de son écharpe, Dumas se contente de l'orner d'une simple rose à la ceinture. C'est plus simple, plus coquet, plus Français : oh ! combien plus !...

Nous n'avons point l'intention de promener nos lecteurs au milieu de ce Conte, assez long, et qui n'a plus pour eux la même saveur qu'à l'époque heureuse où ils poussaient leur cerceau au Luxembourg. Nous n'avons voulu qu'indiquer par quelques traits la différence de conception des deux écrivains, résultat des différences de tempérament et de latitude.

Cette différence éclate d'ailleurs à chaque instant, se montre à chaque ligne, se révèle à chaque mot ; elle niche dans un qualificatif, se tapit sous une épithète, jaillit d'un synonyme, fuse d'une comparaison.

Au reste, Dumas ajoute parfois des passages entiers.

Aussi, pendant la nuit, le soldat de plomb reste en contemplation devant la danseuse. Chez Andersen, c'est l'affaire de quelques lignes. Chez Dumas, au contraire, cette extase est le prétexte d'un développement échevelé, à pouffer de rire. La danseuse se met à exécuter une série de flics-flacs et de jetés-battus, qui affolent le Dumanet et finalement, en lui servant un chahut de haute volée — ou plutôt, de haute envolée — elle effleure du bout de son peton rose, le museau de plomb de son adorateur, tout comme Réjane, dans *Ma Cousine!*

Chez Andersen, il y a dans le soldat de plomb quelque chose de l'automate germanique contemplant Gretchen. Le « biffin » de Dumas, au contraire, a comme un ragoût du pioupiou reluquant, les yeux écarquillés, un large sourire fendant ce qui lui sert de bouche, son affriolante nounou surveillant des babys.

Le soldat, le lendemain, tombe par la fenêtre; d'où nouvelles aventures.

A cet endroit, chez Dumas, se place, entre le frère et la sœur, un bout de dialogue très drôlet, et auquel Andersen n'a certainement jamais dû penser :

— Comme elle a l'air triste, ta danseuse, dit Jules. Est-ce que, par hasard, elle était amoureuse de mon soldat de plomb?

— Ah! oui, répondit la petite fille; avec cela qu'elle aurait été choisir justement celui-là qui n'avait qu'une jambe.

— Dame, qui sait, dit le petit garçon avec une philosophie au-dessus de son âge : les femmes sont si capricieuses!

Ce n'est rien, et c'est tout. En un mot c'est Français!... Et dans la conversation de Jules, ne sent-on pas comme un avant-goût des réflexions de Fanfan Benoîton, ou mieux, des mots au picrate de gaillardise du Petit-Bob? Tout cela, bien entendu, soit dit sans porter atteinte à l'incontestable génie d'Andersen, l'un des grands noms de la littérature de ce siècle.

D'ailleurs, avoir inspiré Dumas est un honneur dont se contenteraient bien des seigneurs de lettres...

Chez les deux écrivains, le dénouement est le même : le soldat et la danseuse sont précipités dans le feu. Mais chez le conteur

français, la danseuse tombe « presque entre les bras du soldat ». C'est une demi satisfaction qu'à l'heure suprême Dumas a tenu à accorder à son condamné...

Nous avons, au début, dit un mot du soldat de plomb de *Mlle Nitouche* : un fameux aussi, celui là!... Si ces lignes tombent sous les yeux d'un potache affolé de littérature, et désirant faire entrer feu Albert Millaud dans la comparaison ci dessus, qu'il ne se gêne pas pour la collaboration : je serai très gentil, et le laisserai au besoin signer le premier!...

*

Tout à l'heure, nous avons dit un mot de l'enfance malheureuse et des débuts difficiles d'Andersen. Tout comme Dumas, l'écrivain danois était fou de théâtre, mais tandis que l'auteur de *Henri III* avait pensé dès l'abord à écrire des pièces, l'auteur des *Contes* borna sa primitive ambition à jouer celles de autres.

Il alla s'offrir comme artiste à un directeur qui le trouva trop maigre, et le congédia sans autre forme de procès...

De l'influence du tissu adipeux sur l'art théâtral :

Admirable matière à mettre en vers latins!

comme dit l'autre...

Andersen pensa un moment à s'improviser danseur, comme le héros de Vallès à faire du chausson : il renonça à cette idée... heureusement pour la littérature. Entre nous, je ne vois pas très bien le mélancolique auteur danois s'écriant, en entrant en scène : « Oh! il fait chaud, ce soir! »

Ce goût du théâtre — ainsi que nous le dirons plus loin — persista toujours chez Andersen, qui, non seulement introduira ses lecteurs avec complaisance dans des milieux d'artistes, mais qui, plus tard, signera quelques pièces. L'une d'elles, *le Mulâtre*, un drame romantique en quatre actes, eut même grand succès, et serait intéressante à traduire et à jouer chez nous.

Un point de ressemblance entre Dumas et Andersen, c'est le goût des voyages, et la façon charmante, humoristique, plus verveuse chez Dumas, plus touchante chez Andersen, de raconter leurs pérégrinations.

Des *Impressions de voyages* du romancier français, nous ne parlerons pas. Tous les admirateurs du robuste écrivain, et ils sont encore légion, connaissent ces pages étincelantes, capiteuses, pétillantes, où Dumas nous entraîne à sa suite, entre une « blague » et un éclat de rire...

Andersen, lui, a utilisé ses souvenirs de voyages dans différents ouvrages, entre autres dans l'*Improvisateur*, pour l'Italie, et dans le *Bazar du poète*, pour l'Orient, et il a su le voir, l'Orient... à faire rêver Théophile Gautier!

Dans une autre œuvre, fort connue chez nous, le *Livre d'images sans images*, Andersen, pour nous peindre les paysages les plus divers, imagine une fiction charmante. Il suppose que, chaque nuit, la lune descend vers lui, et lui décrit les pays qu'elle a parcourus : ce n'est plus Cyrano qui monte vers la lune, c'est la lune qui vient à Cyrano, et la blonde amante du poète égrène somptueusement, aux yeux ravis du lecteur, la scintillante cascatelle de ses rêves argentés... Andersen a donc beaucoup voyagé, et il semble que les ailes de son mélancolique génie ont gardé la trace très douce, et cependant indélébile des littératures auxquelles il s'est frôlé, des civilisations diverses qu'il a traversées.

C'est pourquoi, chez lui, à la rêverie un peu triste des races du Nord, de ces pays où, suivant le poète :

> Où la neige fait dans les branches
> Pleuvoir les étoiles d'argent;

nous trouvons alliés l'humour de certains écrivains anglais, une ironie qui est bien du pays de Voltaire, et parfois une richesse de couleur, une claironnante variété de palette qui semble empruntée au soleil du midi...

* * *

L'un des ouvrages les plus connus de Dumas père, son chef-d'œuvre peut-être, *Monte-Cristo*, renferme un certain nombre de chapitres, tout frissonnants de mouvement et de vie, et qui se passent en Italie.

Dumas nous y dépeint à larges touches le carnaval à Rome,

puis nous introduit dans une caverne de brigands dont le chef lit les *Commentaires de César.*

Dans l'*Improvisateur*, cité plus haut, Andersen a deux séries de chapitres exactement analogues, les uns relatifs au carnaval, les autres aux bandits italiens.

C'est là une coïncidence au moins curieuse, et qui montre que le rapprochement, esquissé ici, entre Dumas et Andersen, n'a rien de plus extraordinaire que la comparaison entre Gaboriau et Dostoïevsky, par exemple, faite, il y a quelques années, par des critiques russes.

Nous ne résistons pas au plaisir de citer quelques lignes sur le Carnaval à Rome, vu et observé par un homme du Nord.

« De toutes les fenêtres du Corso, ainsi que des échafaudages dressés pour la circonstance, pendaient des tapisseries aux couleurs éclatantes. Tout le long du chemin, devant les maisons, il y avait un nombre infini de chaises « excellentes places pour mieux voir », glapisssaient ceux qui les offraient. Les voitures, pour la plupart débordantes de masques, se suivaient à la file. Quelques-unes d'entre elles, y compris les roues, étaient entièrement couvertes de branches de lauriers, si bien qu'on eût dit des berceaux de verdure qui marchaient! Les balcons étaient bondés de spectateurs. De grandes dames romaines, en costume d'officier, et dont les lèvres voluptueuses étaient surmontées d'une noire moustache, lançaient des confettis et de petites dragées de plâtre. A l'abri de mon masque, je blaguai ferme les jolies « bombardières » qui me répondirent par une pluie de fleurs...

« A ce moment, un coup de canon retentit, annonçant que c'en était fini du Carnaval pour ce jour-là. Je montai sur une échelle. A mes pieds, grouillait la foule qui ne tenait aucun compte des avis de la police annonçant qu'on allait lâcher les chevaux. A l'extrémité de la rue qui aboutit à la place du Peuple, on avait à la hâte dressé une barrière près de laquelle ces fameux chevaux furent amenés, ayant sur la croupe des éponges brûlantes, et de petits pétards derrière les oreilles. Sur leurs flancs pendaient des pointes de fer qui, dans le vertige de la course, devaient les éperonner jusqu'au sang. Un coup de canon retentit de nouveau. Les barrières tombent. Les chevaux s'élancent dans le Corso avec l'impétuosité de la tempête. Les caparaçons dont ils sont recouverts étincellent aux rayons du soleil couchant, du feu jaillit de dessous leurs sabots, les pétards éclatent, la foule en délire ap-

plaudit, fait instantanément place aux animaux qui galopent et bondissent furieusement, puis, dès qu'ils ont passé, se rejoint aussitôt, telles les vagues aux mouvantes dentelles déchirées un moment par la quille du vaisseau!... Un signal fut de nouveau donné, et le fameux « moccolo » ce bruyant « finale » du Carnaval à Rome, commença. L'obscurité augmentait de plus en plus, et chacun se hâta d'allumer sa petite bougie. Soudain, toutes les fenêtres s'éclairèrent. Les maisons et les voitures semblaient par semées d'étoiles scintillantes. Des lanternes de papier et des pyramides de lumière se balançaient en haut de grandes perches, au milieu de la rue. Chacun s'efforçait de protéger son propre flam beau et d'éteindre celui de son voisin, tandis que le cri « Sia am mazato chi non porta moccolo! » (à bas ceux qui n'ont pas de lu mière!) grondait, montait, éclatait, avec une fureur croissante Les spectateurs des balcons frappaient la foule de longues canne garnies de petites lumières; les gamins grimpaient aux fenêtres pour éteindre les transparents; des passants, armés de leurs mouchoirs, s'aidaient des corniches, des gouttières, de tout, pour parvenir aux balcons et éteindre les bougies; c'était un grouillement, un tumulte, un remuement intense, et tel, que l'étranger qui n'a jamais été témoin d'un tel spectacle, ne saurait se former une idée de ce bruit, de ces clameurs, de cette foule... Je me levai de grand matin, et sortis aussitôt. Comme tout était changé! Les maisons et les boutiques fermées, personne dans les rues, et sur le Corso où, quelques heures auparavant, on pouvait à peine remuer, je n'aperçus que quelques forçats reconnaissables à leurs vêtements blancs rayés de bleu. Ils balayaient les dragées de plâtre qu'on aurait prises volontiers pour des grêlons, tandis qu'un pauvre vieux cheval qui mangeait machinalement la botte de foin qui ballottait à son cou, tirait le tombereau dans lequel les balayeurs jetaient les ordures... »

En lisant ce passage, ne croit-on pas parcourir un résumé d'une bonne partie de *Monte-Cristo ?*

Et ce petit tableautin croqué à la hâte, pendant que les brigands emmènent le héros du roman :

« Nous étions sur l'emplacement autrefois occupé par l'ancien Tusculum. Derrière Frascati, dont les coteaux sont couverts de bois de chataigniers et de massifs de grands lauriers, sommeillent ces grandioses et antiques ruines, parmi lesquelles croissent çà et là de hauts églantiers et d'énormes aubépins. Dans plusieurs en-

droits de la montagne se trouvent d'immenses caves actuellement masquées par une végétation luxuriante. Au-delà de la vallée, on aperçoit les hautes collines de l'Abruzze qui bornent les Marais, et donnent à tout ce paysage un aspect agreste et étrange qui impressionne doublement le voyageur... La lune se leva, rouge comme du sang, à l'horizon, tandis que de blancs et légers nuages fuyaient au-dessus de nos têtes... Nous fîmes halte. J'entendis un léger coup de sifflet, et, immédiatement après, le bruit d'une trappe qui s'ouvrait. Nous descendîmes quelques marches. Le son de plusieurs voix frappa mon oreille, et je me trouvai dans une immense caverne aux murailles couvertes d'armes. »

Le sifflet, la trappe, l'escalier qu'on descend, tout y est : nous nageons en plein Dumas!

*
* *

Ceux qui ont lu les *Mémoires* de Dumas père, et ses nombreux articles, savent avec quelle facilité et quel plaisir enfantin le grand romancier nous introduit dans le monde théâtral et nous promène dans ce milieu spécial auquel le public s'intéresse tant.

Nous trouvons chez Andersen la même tendance, mais nulle part celle-ci ne s'est fait jour aussi violemment que dans l'*Improvisateur*, et les pages où Andersen nous montre Antonio chez la belle Annunciata, l'actrice applaudie, nous rappellent, par l'exactitude des observations, la profondeur touchante de la psychologie, la joie avec laquelle l'auteur revient à ce milieu, non seulement Dumas père, mais aussi les meilleurs passages de Gozzi et du *Wilhelm Meister*, de Goëthe.

Antonio n'aime pas seulement Annunciata; il aime aussi le théâtre, et il s'engage dans une troupe comme « improvisateur ». On dirait aujourd'hui comme : poète-chansonnier.

Voici comment Andersen raconte son début :

« L'échafaud est prêt, dit le régisseur en riant. Et il donna le signal au machiniste.

« Le rideau se leva.

« Je vis devant moi comme un gouffre noir. Je distinguai seulement quelques têtes à l'orchestre, et aux premières loges de chaque côté de la scène. Un air chaud et épais vint me souffler au visage. Je me sentis tout à coup un courage dont je fus moi-même

tonné. Sans doute, mon âme était dans un état de surexcitation; mais elle n'en avait pas moins une grande lucidité et une grande flexibilité de pensée. Toutes mes facultés intellectuelles étaient éveillées, ainsi qu'il le fallait en cette occasion... Après le baisser



Le monument d'Andersen, à Copenhague

du rideau, je fus rappelé deux fois. Une joie infinie emplissait mon âme, et pourtant mon cœur était oppressé au point qu'il me semblait prêt à se briser. »

Si Andersen, ce qui est probable, a écrit ces lignes d'après ses observations personnelles sur la psychologie de l'improvisateur ou du conférencier en face du public, nous trouvons une grosse diffé-

rence entre lui et Dumas. Ce dernier, en effet, qui était le plus charmant, le plus extraordinaire, le plus prodigieux des causeurs, qui parsemait sa conversation des saillies les plus étincelantes et des plus verveux éblouissements, était le plus médiocre des conférenciers.

Récemment, Francisque Sarcey racontait à ce sujet un souvenir personnel très curieux. C'était vers la fin de l'Empire. On annonça un jour une conférence de Dumas sur Garibaldi. Sarcey s'y rendit et éprouva, dit il, la plus cruelle des désillusions : plus de verve, plus d'emballement, plus d'improvisation.

Le brillant causeur lisait!

Et il paraît qu'il lisait mal, d'une voix cotonneuse et monotone.

Bref, tout le public s'ennuya fort, jusqu'au moment où Dumas déclara gravement que s'il lisait, c'était précisément *pour ne pas s'abandonner à sa verve*, qui pourrait lui faire commettre quelques inexactitudes. « Or, conclut-il, je veux avant tout la vérité absolue, je tiens à être un historien. »

Il paraît qu'à cette prétention un peu inattendue de l'auteur des *Trois Mousquetaires*, la salle fut prise d'un fou rire, auquel d'ailleurs prit part le conférencier.

Telle est en deux mots l'histoire que Francisque Sarcey a bien joliment contée.

Pour en revenir à Andersen, et c'est par là que nous terminerons ; constatons une chose c'est que cet écrivain, avec infiniment moins de variété, de fécondité, d'envergure aussi, que son contemporain Œhlenschlœger qui est la plus haute et la plus pure incarnation du génie danois dans la première partie du siècle, est cependant plus connu, plus universellement populaire que celui-ci!

Et cela prouve une fois de plus que les âmes des humbles, dont Alexandre Dumas connaissait aussi les aspirations et les frémissements, sont des ailes sûres pour l'Immortalité, et qu'il y a de secrètes et troublantes affinités entre le mystérieux balbutiement des petits, et les inflexibles arrêts de l'impartiale Postérité.

Paul PELTIER.

ARTISTE ÈS CRIMES [1]

(Suite)

En effet une demi-heure ne s'était pas écoulée que son homme
pparut, rendit sa clef, comme il s'y attendait et sortit par la porte
lonnant sur Broadway; traversant l'avenue, il descendit la trente-
roisième rue vers l'Est; Wilson le suivit avec précaution vers le
parc. A la troisième avenue, M. Mitchel grimpa l'escalier du
hemin de fer aérien et Wilson fut obligé de faire de même, bien
u'il se trouvât ainsi à son grand déplaisir beaucoup trop près de
ui. Tous deux prirent le même train, M. Mitchel dans la première
oiture, Wilson dans la dernière.

A la quarante-deuxième rue, M. Mitchel quitta le train, traversa
e pont; mais, au lieu de prendre la correspondance qui conduit à
a grande gare centrale, comme on le fait d'ordinaire, M. Mitchel
e glissa à travers la foule jusqu'à la plate-forme principale et prit
n train qui retournait en ville. Wilson reussit à prendre le même
rain; mais il s'aperçut aussi que l'individu savait qu'il était suivi,
ien qu'il eût pris des précautions extraordinaires. A la quatrième
ue, M. Mitchel répéta le même manège; il traversa le pont et prit
n train qui remontait en ville. Wilson en fut très intrigué, car il
'avait pas constaté encore que son homme l'eût remarqué. Il était
ependant possible que, vu la foule qui se trouvait aux deux endroits,
eût pu s'échapper sans être aperçu. Aussi en fut-il de plus en
lus convaincu lorsqu'à la quarante-deuxième rue M. Mitchel
ortit encore du train, traversa le pont et, cette fois, prit le train
onduisant à la grande gare centrale. Évidemment, tous ces ma-
èges avaient été dictés par la prudence; et, n'apercevant plus cet
omme qui le suivait comme son ombre, M. Mitchel allait se
endre à sa véritable destination. Il était entré dans le wagon

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 31 décembre 1898.

par la première porte et était tranquillement assis dans un coin lorsque Wilson passa et alla s'asseoir à l'extrémité opposée.

Un moment après, le conducteur ferma violemment la porte du côté de Wilson et tira le cordon de la sonnette. Aussi rapide que l'éclair, M. Mitchel d'un bond se leva et, avant qu'on eût pu l'en empêcher, il sauta du train juste au moment où il partait, laissant Wilson stupéfait et interdit de ce qu'il venait de voir. Au premier arrêt, il se précipita en bas de l'escalier du chemin de fer et courut à la station de la troisième avenue ; mais il savait que c'était inutile ; en effet, il ne retrouva aucune trace de M. Mitchel.

Wilson, qui ne désirait rien tant que l'approbation de son chef, M. Barnes, était profondément découragé. Cependant, en repassant les incidents de la dernière demi-heure, il lui était impossible de voir comment il aurait pu empêcher cet homme de lui échapper ; car il était évident qu'il avait agi ainsi dans le but d'empêcher toute poursuite. Lorsque l'on sait positivement ou si l'on suppose seulement que quelqu'un est à vos trousses, le chemin de fer aérien de la troisième avenue, avec ses ponts à la trente-quatrième et à la quarante-deuxième rue offre d'excellent moyens d'éviter le plus habile agent de police. Si Wilson avait su quoi que ce fût de positif au sujet de l'homme qui venait de lui échapper, il aurait deviné où il se rendait et aurait pu le rattraper en se hâtant de prendre les devants et s'emparer de lui par surprise, comme il l'avait déjà fait très souvent lorsqu'il avait eu à poursuivre des criminels avérés jusque dans leurs repaires, En ce cas-ci il se trouvait dans l'ignorance la plus absolue et ne pouvait que pester en lui-même,

Il ne savait où M. Mitchel était allé ; mais il lui était possible au moins de découvrir à quelle heure il était revenu à son hôtel, et peut-être M. Barnes recevrait il pendant ce temps quelque important renseignement. Wilson retourna à l'hôtel de la cinquième avenue avec cette idée en tête, et attendit patiemment. Il téléphona au bureau central pour savoir si M. Barnes était retourné à Boston pour amener Pettingill à New-York. Sept heures sonnèrent ; jusqu'à présent, sa surveillance semblait inutile. Tout à coup, il se souvint avoir vu M. Mitchel acheter des billets pour le Casino, endroit très favorable pour épier quelqu'un ; il n'était pas sûr que les billets eussent été pris pour ce soir-là.

C'est avec ce maigre espoir qu'il se rendit en toute hâte au Casino, où il stationna à la porte pour surveiller l'entrée des spectateurs.

huit heures dix, il était sur le point de conclure que sa peine ait inutile, lorsque à sa grande joie un fiacre s'arrêta à la porte et en vit sortir M. Mitchel, qui aida une dame élégamment mise à descendre. Wilson s'était préparé à tout événement en achetant billet d'entrée; aussi put-il suivre le couple jusque dans le théâtre, cidé qu'il était à ne pas perdre de nouveau son homme de vue. représentation terminée, il réussit facilement à les suivre de ès, car la femme avait refusé la voiture qui lui était offerte, sans ute parce que l'air froid, mais vivifiant de cette soirée, lui donit envie de retourner à pied chez elle.

Il fut cependant quelque peu étonné de les voir entrer dans la entième rue où il avait déjà vu entrer Rose Mitchel ce matin ême. C'était pour lui un vrai soulagement : puisque les deux seaux avaient volé au même pigeonnier, il était évident qu'ils se nnaissaient et que c'était vers cette maison-là que M. Mitchel avait é après s'être échappé. C'est du moins la conclusion à laquelle était arrivé.

Wilson était déjà depuis une heure à faire sentinelle en face de maison suspecte, plongé dans de profondes réflexions que favosait le silence du voisinage, lorsque tout à coup il tressaillit en tendant un cri perçant, fort et prolongé, qui alla s'affaiblissant : is tout retomba dans le silence. Ce cri, d'où partait-il ? Des aprtements à louer qu'il surveillait ou des maisons voisines? Il n'en vait rien. La seule chose certaine, c'est qu'il avait entendu un cri femme. Etait-ce un cri arraché par la douleur ou le cri pernt du cauchemar ? Il ne pouvait le dire.

Ce cri unique, effroyable, troublant le silence profond de la nuit, i paraissait invraisemblable. Il frissonnait rien que d'y penser et se serrait plus étroitement encore dans son manteau. Il aurait ulu, maintenant que son attention était éveillée, entendre un cond cri ; mais, bien qu'il écoutât très attentivement, il n'enten t plus rien.

Dix minutes plus tard, une lumière brusquement éteinte à une nêtre du cinquième étage attira son attention : il n'y avait certes rien de suspect. On éteint d'ordinaire sa lumière en se couchant; ais il ne l'avait remarqué, cette nuit là, que parce qu'il n'y avait 'une seule fenêtre éclairée. Il réfléchissait à tout cela lorsque la rte en face de lui s'ouvrit et un homme parut. Supposant que tait M. Mitchel, Wilson se hâta de le suivre. Pour s'en assurer, marcha assez rapidement pour arriver le premier au coin de

l'avenue au moment où cet individu la traversait et il prit si bien son temps que les deux hommes se croisèrent sous le réverbère. Un coup d'œil rapide, mais scrutateur, suffit pour convaincre Wilson que ce n'était pas M. Mitchel ; aussi abandonna-t-il sa poursuite et retourna-t-il à la maison suspecte.

Il n'avait fait que quelques pas lorsqu'il rencontra M. Mitchel qui venait rapidement de son côté ; il poussa un soupir de soulagement, et il traversa la rue, ne perdit pas M. Mitchel de vue jusqu'à ce qu'il l'eût vu entrer dans l'hôtel de la cinquième avenue, prendre sa clef et monter l'escalier. Il pensa qu'il était inutile de veiller plus longtemps cette nuit là. Il regarda à sa montre et vit qu'il était juste une heure du matin. Il entra dans la salle de lecture, écrivit son rapport, et, appelant un commissionnaire, il le chargea de le remettre à M. Barnes au bureau central de police. Il crut qu'il pouvait après cela se permettre de rentrer chez lui en toute hâte et d'y prendre un peu de repos ; son sommeil fut léger, car il savait qu'il serait de garde le jour suivant, jusqu'à ce qu'il eût reçu d'autres instructions de M. Barnes.

M. Barnes avait, immédiatement après son arrivée, reçu les pièces nécessaires au transfert du prisonnier qu'il avait réclamées par télégramme ; il les trouva à son domicile. Il les prit et retourna à Boston le même jour, emmena avec lui son prisonnier et réussit à attraper une fois de plus le train de minuit. Il arriva ainsi à New-York, sans avoir perdu plus d'un jour, pour se donner tout entier à la nouvelle affaire qui absorbait toutes ses pensées.

Le lendemain du vol des bijoux, M. Barnes entra de bonne humeur dans ses bureaux, et lut la lettre de Wilson ; tout en lisant il se contenta de tordre nerveusement sa moustache, ce qui était chez lui signe de mécontentement. Il relut trois fois la lettre, et la déchira en morceaux minuscules, de forme et de grandeur presque semblables. Quiconque eût essayé de reconstituer ce billet aurait eu fort à faire. M. Barnes s'approcha de la fenêtre et lança les débris en l'air ; ils s'éparpillèrent çà et là au gré du vent.

A huit heures et demie, il se trouvait devant la maison de la trentième rue.

Le concierge, un balai à la main, était en train d'enlever du trottoir une légère couche de neige, tombée de très bonne heure le matin même.

M. Barnes, sans dire mot, entra dans le vestibule, et examina les noms écrits sur les boites aux lettres. Aucune ne portait le nom

u'il cherchait, mais il n'y avait pas de carte au n° 5. Il se souvint out à coup que Wilson avait parlé dans son rapport d'une lumière isparue subitement au cinquième étage; il se dit que cet appartement pouvait ne pas être vacant. Pour pénétrer dans la maison, il sa d'un subterfuge très familier à certains voleurs. Il sonna au ° 1, et lorsque la porte se fut ouverte sans bruit, il entra, s'excuant auprès du domestique de s'être trompé de porte et monta au inquième étage.

Arrivé là, il sonna à la porte du vestibule intérieur; il aurait pu onner tout de suite à la porte des fournisseurs; mais il voulait npêcher qu'on pût s'échapper pour éviter une visite. Il resta pluieurs minutes devant la porte sans entendre le moindre bruit. Un econd coup de sonnette n'eut pas un meilleur résultat. Saisissant 'une main ferme le bouton de la porte, il le tourna tout doucement. A sa grande surprise, la porte céda à sa pression; il entra ussitôt, et ferma la porte derrière lui. Il eut d'abord l'idée qu'il ait entré dans un appartement vide; mais un coup d'œil jeté à extrémité du vestibule lui fit entrevoir un salon meublé. Il hésita n instant; puis, s'approchant furtivement de la chambre, il vit u'il n'y avait personne. Il revint sur la pointe des pieds vers la orte d'entrée, tourna la clef dans la serrure et la mit dans sa oche. Puis il entra dans le salon, meublé avec élégance et avec oût. Entre les fenêtres qui donnaient sur la rue se trouvait un ureau ouvert comme si l'on venait de s'en servir. A côté était lacée une lampe en émail, peut-être celle que Wilson avait vue éteindre plusieurs heures auparavant. En face des fenêtres il y vait deux portes vitrées et à deux battants communiquant avec n autre appartement. Elles étaient fermées; mais M. Barnes y ta un coup d'œil à la dérobée et put, à travers une fente du rieau qui couvrait les vitres, apercevoir une silhouette de femme endue sur un lit, ses longs cheveux épars sur l'oreiller. A cette ue, il resta un instant hésitant, ne sachant ce qu'il devait faire. 'était probablement la prétendue Mme Rose Mitchel; elle était ndormie et il se trouvait avoir pénétré dans son appartement sans être autorisé. Sans doute elle lui inspirait bien des soupçons; ais il ne se sentait pas de raisons valables pour justifier la légalité e son acte: il était resté debout devant la porte vitrée, se demanant ce qu'il allait faire lorsque, en baissant les yeux par hasard, n attention fut attirée par une chose qui le fit frissonner, lui accoumé cependant à d'étranges spectacles. C'était un mince filet d'un

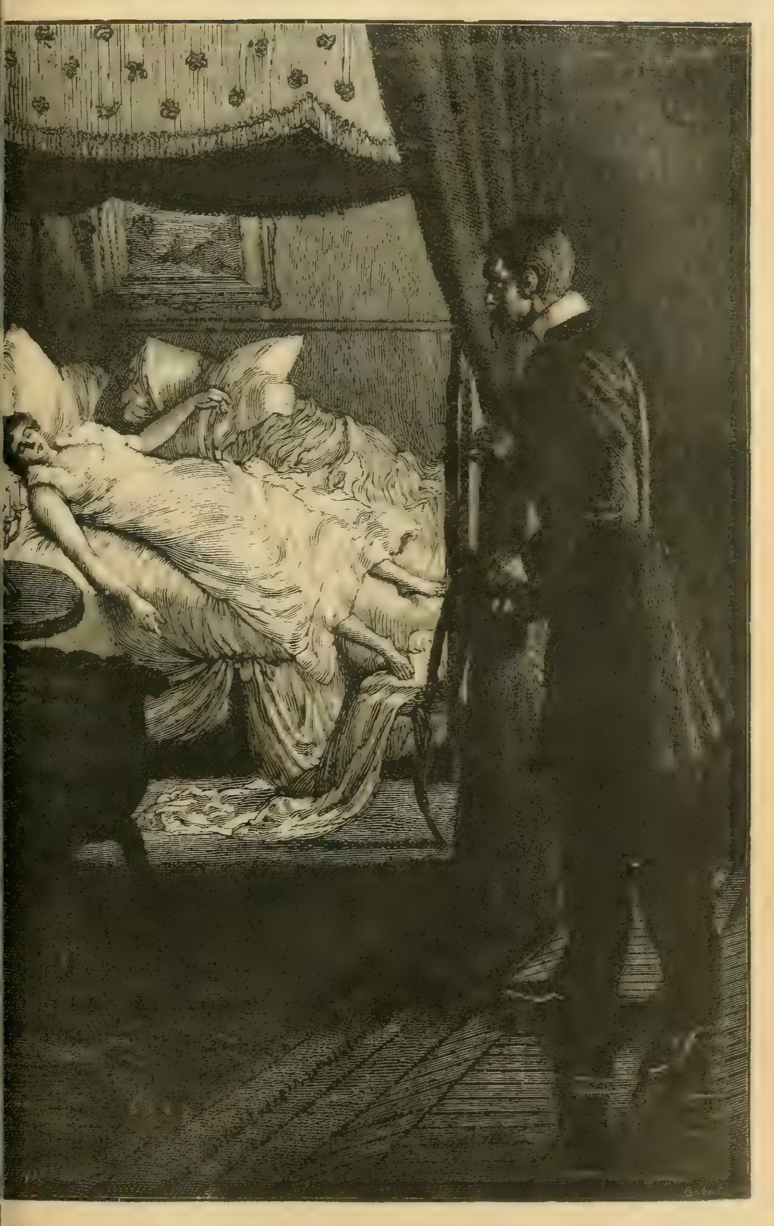
liquide rouge qui, après s'être frayé un chemin sous la porte, avai
coulé l'espace de quelques centimètres le long du bord du tapis. I
se baissa vivement et y trempa son doigt: il poussa un cri étouffé



Il sauta du train, juste au moment où il partait.

« Du sang, du sang coagulé! »

Il se releva et inspecta de nouveau la chambre voisine. La personne étendue n'avait pas bougé; sans hésiter il poussa doucement les deux battants de la porte. Il jeta un coup d'œil dans la chambre et murmura ce seul mot: « Assassinée. » Il ne perdit pas son temps. Enjambant une large mare de sang qui souillait le tapis, il s'approcha du lit. C'étaient bien les traits de la femme qui avai déclaré qu'on lui avait volé ses diamants. Elle semblait dormir, sauf que l'on remarquait sur ses traits une expression de souffrance et, entre les sourcils et un des coins de la bouche, une certaine contraction immobilisée par la rigidité de la mort. Elle avait été



La personne étendue n'avait pas bougé.

ssassinée d'une manière aussi simple que cruelle ; on lui avait oupé la gorge pendant son sommeil. Cela semblait prouvé ar le fait qu'elle était vêtue de sa chemise de nuit. Une chose vait tout de suite intrigué M. Barnes, c'était la mare de sang rès de la porte; elle se trouvait à 1m18 de la tête du lit où il en avait une autre, formée par le sang qui avait coulé de la bles ure et, ruisselant sur les draps, était tombé ensuite sur le plan-her; les deux mares ne communiquaient pas.

« Ah! bien, pensa M. Barnes, je suis cette fois ci le premier sur s lieux, et aucun brouillon ne viendra mettre tout sens dessus essous avant que je me sois rendu compte en détail de chaque hose. »

La chambre n'avait pas été destinée à être une chambre à cou-her, mais plutôt une salle à manger s'ouvrant à l'occasion sur le alon et pouvant être réunie pour former une seule grande pièce. Il 'y avait qu'une fenêtre donnant sur une courette et, dans un ngle, une cheminée avec un élégant manteau en chêne sculpté. I. Barnes releva les rideaux pour laisser entrer la lumière. Il re-arda autour de lui et remarqua immédiatement deux choses : remièrement, qu'il y avait sur une table de toilette une cuvette moitié remplie d'eau dont la couleur indiquait clairement que le eurtrier avait cherché à effacer les marques indiscrètes de son rime avant de prendre la fuite ; deuxièmement que le foyer était lein de cendres.

« Le coquin a brûlé tout ce qui pouvait le trahir et il a fait dis-araître le sang sur sa propre personne avant de s'en aller. Voyons, a donc dit Mitchel ? « Je me serais arrêté pour laver la tache du tapis pendant qu'elle était encore fraîche et pour essuyer la gueule du chien. » Il a dit cela à son ami pour le cas où il se-it mordu au moment du crime. En cette circonstance ci, il s'est dans l'impossibilité d'enlever la tache du tapis ; mais il a eu in de faire disparaitre toute trace de sang sur lui-même. Est-il ssible qu'il existe un homme capable de méditer une action de genre et de parier qu'il ne pourra être découvert ? Bah ! c'est possible ! »

Tout en faisant ces réflexions, à part lui, M. Barnes examinait us les objets qui témoignaient du crime. Il prit la robe de la mme posée sur une chaise, et fouilla la poche sans rien trouver ; ais, en maniant la jupe, il remarqua qu'un morceau avait été upé à la ceinture. Il examina alors les autres vêtements et vit

qu'on avait fait de même à chacun d'eux. Une idée lui traversa l'esprit comme un trait de lumière. Il se dirigea vers le lit, et chercha avec un soin minutieux s'il n'y avait pas de marques aux vêtements de la victime : il ne put en trouver aucune ; mais, en soulevant le cadavre et en le retournant, il trouva qu'un morceau avait été coupé à sa chemise de nuit.

« Voilà l'explication du sang près de la porte, pensa M. Barnes. Il a sorti la victime du lit pour la rapprocher de la lumière afin de pouvoir trouver les initiales marqués sur son linge. Pendant ce temps, le sang a coulé et a formé une mare. Il a remis alors le cadavre dans le lit afin de n'avoir pas à l'enjamber en marchant dans la chambre. Quel avisé gredin ! Mais voilà un fait très important : le nom de cette femme ne devait pas être Rose Mitchel, sans quoi il n'y avait aucune raison pour faire disparaître toutes les marques du linge, puisqu'elle avait dit son nom à plusieurs personnes. »

M. Barnes balaya les cendres du foyer, et les mit sur un journal qu'il transporta près de la fenêtre dans la première chambre. Cet examen confirma deux de ses hypothèses : le meurtrier avait brûlé les petits morceaux des divers vêtements et un certain nombre de lettres. Le soin avec lequel tout avait été brûlé prouvait que le drôle était d'une prudence extrême ; rien n'avait échappé à la flamme, sauf deux boutons, auxquels était encore cousu un morceau d'étoffe, et divers bouts d'enveloppes. M. Barnes rejeta avec dégoût les cendres là où il les avait prises.

Il examina ensuite attentivement le bureau qui était resté ouvert. Il ouvrit les tiroirs, jeta un coup d'œil scrutateur dans chaque coin et chaque fente ; mais sa recherche resta infructueuse. Il ne trouva que du papier blanc et des enveloppes du genre le plus ordinaire.

En retournant de nouveau dans la chambre où gisait le cadavre, il aperçut une malle d'où sortait un pan de vêtement. Il leva le couvercle et trouva tout le contenu sens dessus dessous ; évidemdemment, elle avait été examinée en toute hâte et les objets y avaient été empilés au hasard. M. Barnes prit chaque article l'un après l'autre et les passa minutieusement en revue. Partout où avaient pu se trouver des initiales, l'étoffe avait été coupée.

« Il doit avoir une bonne raison, pensa l'agent, pour cacher ainsi l'identité de cette femme, sans cela le gredin n'aurait pas fait les choses aussi consciencieusement. » En remettant les vêtements dans la malle, M. Barnes entendit un léger bruissement indiquant la

présence d'un morceau de papier dans une poche. Il le sortit vivement et regarda l'écriture; sa figure s'illumina :

« Une preuve enfin ! » murmura-t-il, et il se hâta d'aller à la fenêtre de la chambre voisine.

Liste des pierreries

Un diamant 15 carats 1/4.	75.000
Une émeraude 15 carats 1/8.	75.000
Un rubis 15 carats 3/8	100.000
Un saphir 10 carats.	25.000
Une perle blanche en forme de poire.	175.000
Une perle noire en forme de poire.	100.000
Une perle blanche ovoïde	25.000
Une perle noire ovoïde.	25.000
Un diamant jaune	25.000
Un topaze 200 carats.	25.000
	500.000

« Ces dix pierres précieuses sont toutes des spécimens parfaits en leur genre. Les quatre premières sont taillées exactement de même et les perles en poire sont semblables de grosseur et de forme comme le sont aussi les perles ovoïdes. Le diamant jaune est oblong et la topaze incomparable.

« Le tout est contenu dans un écrin rouge en cuir de Russie, doublé de satin noir, de 4 pouces de long sur 6 de large. Chaque pierre s'ajuste parfaitement dans un creux et est retenue par un crochet en fil de laiton doré.

« Le nom de Mitchel est marqué en lettres dorées sur le ruban qui ferme hermétiquement la boîte. »

Rien de plus, pas de signature : M. Barnes en éprouva quelque regret ; mais il comprit que le document qu'il avait entre les mains était très précieux puisqu'il semblait corroborer le récit de la femme sur le vol des pierreries. Il était très important d'avoir une description aussi détaillée des pierres dérobées. Aprés avoir plié le papier avec soin, il le plaça dans sa valise et revint près du cadavre. L'agent examina attentivement l'entaille au cou et conclut que l'assassin avait dû se servir d'un canif ordinaire, car la blessure n'était ni profonde ni longue. La veine jugulaire avait été coupée, ce qui semblait avoir été le but du meurtrier. L'agent conclut de ce fait particulier que la femme avait été frappée pendant son sommeil. Mais cette question se posa aussitôt :

« Le meurtrier avait-il les moyens de pénétrer dans la maison sans attirer l'attention ? Il devait posséder un passe-partout ou avoir été introduit par quelqu'un. »

M. Barnes tressaillit en se souvenant que Wilson avait vu M. Mitchel entrer dans la maison peu avant qu'on eût entendu le cri et sortir quelques minutes après. Était-ce cette femme qu'il avait accompagnée au théâtre? Si c'était bien la même personne, comment expliquer qu'elle se fût couchée et endormie si rapidement?

Tout en poursuivant ses réflexions, les yeux de l'agent de police erraient tout autour de la chambre, lorsqu'ils s'arrêtèrent sur un objet qui était par terre près de la malle. Un rayon de lumière de la fenêtre d'en face le fit justement briller à ce moment-là. M. Barnes le considéra presque machinalement pendant quelques instants et, se baissant, il le ramassa sans trop songer à ce qu'il faisait. Il l'avait à peine examiné qu'un éclair de triomphe illumina son œil. Il tenait dans sa main un bouton, un camée taillé sur lequel avait été ciselée une tête de femme au-dessus de laquelle apparaissait le nom de Juliette.

IV

A FIN FIN ET DEMI

M. Barnes, après avoir découvert le bouton-camée, quitta immédiatement l'appartement; sans perdre une minute, il se rendit à l'hôtel de la cinquième avenue. Il trouva Wilson dans le couloir et apprit par lui que M. Mitchel n'était pas encore descendu. Il revit son subordonné en le complimentant sur ce qu'il avait fait et ajouta qu'il ne le blâmait nullement d'avoir perdu son homme de vue pendant quelques heures, le jour précédent. M. Barnes, maintenant qu'il avait ce bouton dans la poche, trouvait facile de se montrer bon enfant. « L'on savait la vérité », se disait-il, en riant sous cape. Cela l'amusait de penser que l'individu en question avait été aussi maladroit qu'un criminel vulgaire, abandonnant précisément cette preuve révélatrice, qu'il s'était vanté de ne jamais laisser derrière lui.

Cependant, rien dans l'extérieur de M. Barnes ne trahissait la moindre émotion ; c'est donc avec calme qu'il demanda si M. Mitchel était chez lui et qu'il lui fit passer sa carte comme le premier

visiteur venu. Au bout de quelques instants, un petit domestique parut et lui dit simplement :

— Vous pouvez monter.

M. Barnes fut introduit au premier, dans un appartement composé de deux chambres et d'une salle de bain donnant sur la vingt-troisième rue. La chambre où il se trouvait était meublée comme un salon de célibataire ; des sièges bien rembourrés et deux canapés, un fauteuil à ressort pour la lecture, un piano droit en acajou avec une jolie lampe à côté, une table sculptée au milieu de la chambre, un porte-cigares en bronze, des albums à photographies. De beaux tableaux étaient accrochés au mur dans des cadres dorés ; sur la cheminée, il y avait d'élégants vases et une pendule en onyx ; enfin une statue de nègre, taillée en plein bois, servait de porte-cartes ; tout en un mot révélait la richesse, le luxe et le raffinement. Était-ce possible que ce fût le repaire d'un meurtrier ? Non certes, à moins qu'il n'y eût quelque motif assez puissant pour entraîner un homme évidemment bien élevé à s'abaisser à commettre un pareil crime.

D'après M. Barnes, il devait y avoir une femme là-dessous, et jusqu'à présent il n'avait découvert aucune femme dans cette affaire, sauf celle qu'il venait de quitter gisant sans vie. Tout cela traversa comme un éclair l'esprit de l'agent pendant qu'il notait rapidement du regard tout ce qui l'entourait. A ce moment il entendit une voix partant de la chambre voisine :

— Entrez, M. Barnes. Nous ne devons pas rester ensemble sur un pied de cérémonie.

M. Barnes répondit à cette invitation en entrant dans la chambre contiguë aussi élégamment meublée que le salon. M. Mitchel était debout devant le miroir en train de se raser et enveloppé d'une robe de chambre en soie.

— Pardon de mon importunité, commença M. Barnes ; mais vous m'aviez dit que je pouvais vous faire visite à n'importe quelle heure et...

— Inutile de vous excuser ; c'est à moi de le faire. Il faut que j'achève de me raser ; il est impossible de causer avec de la mousse de savon sur la moitié de la figure.

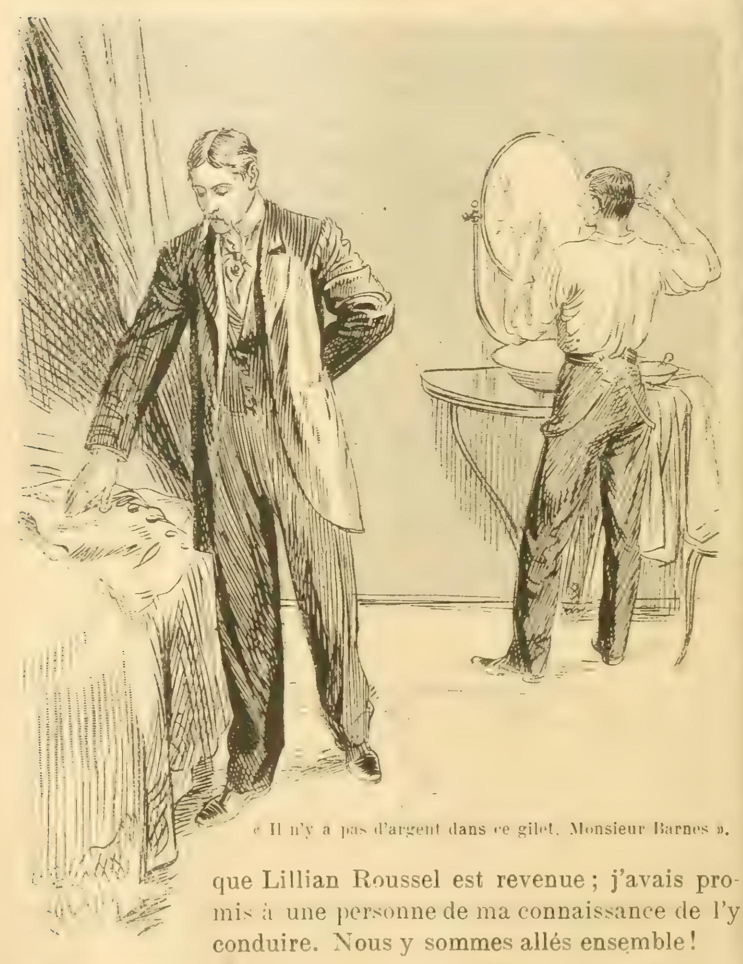
— Certainement ; ne vous pressez pas, je peux attendre.

— Merci. Prenez un siège. Vons trouverez un fauteuil très confortable près du lit. C'est un peu singulier de faire sa toilette à cette heure-ci ; mais la faute en est à ma rentrée tardive la nuit dernière.

— Du club, je suppose, dit M. Barnes, pour voir si M. Mitchel lui dirait un mensonge.

En cela il fut désappointé.

— Non, répondit celui-ci ; j'étais allé au Casino. Vous savez



« Il n'y a pas d'argent dans ce gilet, Monsieur Barnes ».

que Lillian Roussel est revenue ; j'avais promis à une personne de ma connaissance de l'y conduire. Nous y sommes allés ensemble !

— Un monsieur ?

— Il me semble que vous devenez indiscret. Non, pas un monsieur, une dame. D'ailleurs, voici son portrait, sur ce chevalet.

M. Barnes y jeta les yeux et vit une peinture à l'huile représentant une tête de femme, brune, d'une beauté merveilleuse ; si le

portrait était fidèle, elle devait avoir une nature passionnée et une grande force de volonté. Détail significatif : M. Mitchel avait dit avoir été au Casino avec cette personne, et Wilson prétendait qu'ils étaient entrés dans la maison où gisait la femme assassinée ; il semblerait donc que là demeurait l'amie de M. Mitchel et c'est ainsi qu'il y était entré la nuit précédente. Savait-il que l'autre femme demeurait dans cette même maison et était-il monté dans son appartement après avoir quitté sa compagne ?



« A votre service, Monsieur Barnes, ce n'est pas un de mes boutons ».

Pendant que ces diverses conjectures se pressaient dans l'esprit de M. Barnes, son regard distrait s'arrêta sur le lit et remarqua sur un gilet deux boutons semblables à celui qu'il avait caché dans sa poche. Il tendit furtivement la main vers le lit ; mais ses doigts avaient à peine effleuré le gilet que M. Mitchel dit sans se retourner, tout en se rasant :

— Il n'y a pas d'argent dans ce gilet, Monsieur Barnes.

— Que voulez-vous dire ? répliqua M. Barnes avec colère tout en retirant vivement la main.

M. Mitchel s'arrêta un instant avant de répondre, passa une ou deux fois le rasoir sur sa joue, puis se retourna et le dévisageant :

— Je veux dire, Monsieur Barnes, que vous avez oublié que j regardais dans le miroir.

— Vous vouliez dire que j'avais l'intention de voler.

— Vraiment ? J'en suis désolé. Mais sérieusement, vous ne de vriez pas adopter les manières sournoises des voleurs, si vous ête si ombrageux. Lorsque je fais entrer un homme comme il fau dans ma chambre à coucher, je ne m'attends pas à ce qu'il palp mes vêtements pendant que j'ai le dos tourné.

— Prenez garde, Monsieur Mitchel : vous parlez à un agent. S j'ai tendu la main pour toucher votre vêtement, c'était sans intention mauvaise. Vous le savez parfaitement.

— Certainement, et, bien plus, je sais ce que vous vouliez faire Ne vous fâchez pas si facilement. Je n'aurais pas dû prononcer le: les mots dont je me suis servi ; mais, pour dire la vérité, j'étai: piqué.

— Je ne comprends pas.

— Cela m'a froissé que vous m'avez traité comme un vulgaire criminel ; la pensée seule que je vous aurais laissé venir ici faire toutes les perquisitions que vous auriez voulu, blesse mon orgueil Je ne vous aurais jamais tourné le dos, sauf pour regarder dans ce miroir. Je vous ai dit ce que vous vouliez savoir. C'était pour examiner les boutons de mon gilet, n'est-ce pas ?

M. Barnes était confondu d'étonnement, mais ne laissa rien paraître.

Il répondit avec calme :

— Comme vous savez, j'ai entendu votre conversation dans le train. Vous avez dit que vous possédiez un assortiment de cinq curieux boutons et...

— Pardon, j'ai dit six, pas cinq.

Encore une fois M. Barnes n'avait pas réussi à le prendre au piège.

Il avait dit cinq dans l'espoir que M. Mitchel saisirait la balle au bond pour éviter de mentionner le dernier bouton.

— Ah ! oui, c'est vrai, vous avez dit six, je m'en souviens maintenant, continua-t-il ; mais vous reconnaissez que c'était une curiosité bien naturelle de ma part qui me faisait désirer vous voir afin que... afin que... je puisse les reconnaître.

— C'était une intention très louable. Mais, mon cher Monsieur Barnes, je vous avais déjà dit que vous pouviez me faire visite à n'importe quelle heure de la journée et me faire les questions que

vous désireriez. Pourquoi ne m'avez-vous pas demandé franchement de vous montrer les boutons ?

— J'aurais dû vous le demander; c'est ce que je fais maintenant.

— Ils sont sur mon gilet. Vous pouvez les examiner, si vous voulez.

M. Barnes prit le gilet et fut intrigué de trouver six boutons, trois têtes de Juliette et trois têtes de Roméo. Il n'était pas mécontent cependant; car ces boutons étaient identiques à celui qu'il avait dans sa poche.

L'idée lui vint alors à l'esprit que cet homme, si habile à prendre ses précautions, l'avait peut-être trompé sur le nombre des boutons et que, en réalité, il y en avait bien sept, et non pas six.

Il lui sembla nécessaire de faire quelques questions au sujet de ces boutons.

— Cette parure est très belle, Monsieur Mitchel, et tout à fait unique en son genre; je n'avais jamais entendu parler auparavant de boutons-camées. Vous avez dit, je crois, qu'ils ont été faits exprès pour vous ?

M. Mitchel, avant de répondre, se jeta dans un fauteuil à bascule, garni de coussins.

— Ces boutons ont été faits pour moi, et ce sont des spécimens exquis de l'art du lapidaire, mais moins rares que vous ne vous imaginez, quoiqu'ils soient, en général, portés par des femmes, et, au fait, c'est grâce à un caprice féminin qu'ils ont été taillés ainsi. Je n'aurais pas...

— Parbleu, s'écria M. Barnes ; cette tête de Roméo, c'est votre portrait, c'est même très ressemblant.

— Ah ! vous avez remarqué cela !

— Oui, et les têtes de Juliette sont faites d'après ce portrait-ci.

M. Barnes commençait à s'agiter.

Si ces boutons étaient des portraits et si le bouton qui se trouvait dans sa poche était la copie du portrait placé sur le chevalet, il est évident que ces personnes avaient des rapports les unes avec les autres.

M. Mitchel le regarda d'un œil scrutateur.

— Monsieur Barnes, vous êtes troublé. Qu'y a-t-il ?

— Je ne suis pas troublé.

— Oui, vous l'êtes et c'est la vue de ces boutons qui en est la

cause. Dites moi maintenant quelle a été votre raison pour venir ce matin ?

M. Barnes pensa qu'il fallait frapper un coup décisif.

— Monsieur Mitchel, répondez d'abord à ma question et réfléchissez bien avant de répondre. Combien de boutons avez-vous fait faire pour cet assortiment ?

— Sept, répliqua M. Mitchel, si rapidement que M. Barnes ne put que répéter d'un air stupéfait :

— Sept ! Il n'y a qu'un instant vous disiez qu'il n'y en avait que six.

— Je sais ce que j'ai dit. Je n'oublie jamais rien de ce que j'avance et tout ce que j'avance est exact. Je dis que six boutons formaient l'assortiment complet. Maintenant si vous me demandez quel était le nombre primitif, je répondrai sept ; est-ce clair ?

— Alors l'autre bouton est perdu !

— Pas du tout, je sais où il est.

— Quelle était votre intention en disant qu'il n'y en avait que six ?

— Pardonnez moi, Monsieur Barnes, si je refuse de répondre à cette question : j'ai déjà répondu à plusieurs depuis votre arrivée ici, ce matin.

— Je vais vous dire quelque chose, dit l'agent qui croyait jouer son atout. J'ai examiné l'endroit où vous avez commis votre crime et j'ai trouvé le septième bouton.

Si M. Barnes s'attendait à ce que M. Mitchel reculât de terreur et se mît à trembler ou à ce qu'il se conduisît comme un criminel ordinaire, en face de la preuve de son crime, il dut être bien désappointé ; mais il est plus vraisemblable de supposer qu'un homme habile comme lui ne devait pas s'attendre à ce qu'un acteur aussi parfait que M. Mitchel trahît ses sentiments secrets. Celui ci ne resta pas tout à fait indifférent ; car il se leva de son siège et, marchant vers M. Barnes, il lui demanda simplement :

— L'avez-vous sur vous ? Puis-je le voir ?

M. Barnes hésita un instant, se demandant s'il pouvait risquer de perdre le bouton en le lui donnant. Il se décida cependant à le lui passer.

M. Mitchel l'examina attentivement, en véritable expert, et, après quelques minutes de silence, il le lança négligemment en l'air, le rattrapa et dit :

— Voici une bien bonne scène de comédie, Monsieur Barnes.

Ecoutez-moi bien. Un agent de police découvre un crime et le dit hardiment au criminel. Le meurtrier avoue qu'il n'a plus que six boutons sur sept et demande à voir le bouton trouvé. L'agent le lui remet imprudemment entre les mains et il dit : « Monsieur l'agent, maintenant que j'ai les sept boutons et que mon assortiment est de nouveau complet, qu'allez-vous faire ? »

— Et l'agent de répondre, dit M. Barnes comprenant le côté plaisant de la situation : « Monsieur l'assassin, je le reprendrai de force. »

— Justement. Vous saisissez tout à fait le côté humoristique de cette scène. Lutte ensuite entre les deux hommes, applaudissements de la galerie et victoire d'un côté ou de l'autre selon ce que l'auteur a décidé. Voilà ce qui arriverait dans une pièce ; mais, dans la vie réelle, c'est différent. Je vous rends simplement le bouton que voici, dit-il à M. Barnes et il ajouta, en lui faisant un gracieux salut : — A votre service, Monsieur Barnes, ce n'est pas un de mes boutons.

— Ce n'est pas un de vos boutons ? répéta machinalement l'agent interdit.

— Non, il ne fait pas partie de mon assortiment. Je suis fâché de vous désappointer ; mais c'est comme cela. Je veux vous expliquer l'affaire, car j'ai de la sympathie pour vous. Je vous ai déjà dit que l'assortiment se composait de sept boutons, à l'origine ; mais, sur le septième, la tête de Shakespeare était sculptée en relief. Ces sept boutons m'ont été donnés par une amie ; mais, comme je ne pouvais en porter que six, je lui ai rendu cette tête de Shakespeare, dont j'avais fait faire une épingle de cravate, et j'ai gardé les autres boutons, réduisant ainsi l'assortiment à six. Le septième n'est plus un bouton comme vous voyez.

— Comment expliquez-vous le fait que le bouton que je possède est évidemment le portrait de votre amie et la copie de ceux qui sont sur votre gilet ?

— Mon cher Monsieur Barnes, je ne l'explique pas et je n'ai pas à l'expliquer. Cela, c'est votre affaire.

— Qu'arriverait-il si je me décidais à vous arrêter immédiatement et demandais à un jury de décider si votre assortiment comprenait aussi primitivement ce bouton ou non ?

— Cela me serait certes incommode ; mais ce sont de ces choses que l'on risque tous les jours, je veux dire d'être arrêté par un agent de police maladroit. Pardon, ne vous fâchez pas : ce n'est pas à

vous que je fais allusion, je suis sûr que vous êtes trop fin pour m'arrêter.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Tout d'abord, parce que je ne vais certainement pas m'enfuir et, ensuite, parce que vous n'y gagneriez rien; il me serait facile de prouver tout ce que je vous ai dit et, au fond, vous savez bien que je ne vous ai pas menti. Sincèrement, j'ai dit la vérité.

— Je n'ai qu'une chose à ajouter, Monsieur Mitchel, dit M. Barnes en se levant. Voulez-vous me montrer le septième bouton ou l'épingle de cravate?

— C'est beaucoup me demander; mais je me rends à votre demande, à une seule condition. Réfléchissez-y bien avant de conclure le marché. Lorsque j'ai fait ce pari, je n'ai pas calculé qu'il pouvait faire tort au nom de la personne que j'aime le plus tendrement au monde. Ce portrait représente, comme je l'ai déjà dit, celle qui bientôt sera ma femme; elle a l'autre bouton et le porte certainement. Vous ne gagnerez rien à le voir, car cela ne fera que corroborer ce que je vous ai affirmé et je crois que vous me croyez maintenant. Je vais vous emmener chez elle et elle vous parlera de ces boutons si vous me promettez de ne pas l'ennuyer de cette affaire.

— Je vous le promets très volontiers. Je n'aime pas à tourmenter les dames.

— C'est à vous de décider. Rejoignez-moi dans le vestibule à midi, et je vous conduirai chez elle. Veuillez m'excuser : il faut que je termine ma toilette.

V

LE SEPTIÈME BOUTON

Au second étage de la maison de la trentième rue vivaient Mme Mortimer Remsen et ses deux filles, Emilie et Dora.

Le mari de Mme Remsen était mort depuis plus de dix ans; mais il avait amassé une belle fortune qui permettait à sa famille de conserver sa position dans la meilleure société de New-York à laquelle elle appartenait par la naissance comme par l'éducation. Les dames Remsen demeuraient dans le plus bel appartement

d'une magnifique maison de la trentième rue où elles étaient entourées du luxe le plus exquis, à la fois très riche et très artistique. Elles recevaient beaucoup et Mme Remsen, encore belle était une des personnes les plus en vue des soirées et des ventes de charité de la saison mondaine.

Émilie, sa fille aînée, âgée de vingt-six ans, commandait plutôt qu'elle n'attirait l'admiration. Elle était extrêmement bien faite, sa démarche avait quelque chose d'aisé, de presque royal, et sa belle tête était soutenue par de superbes épaules. Quant à sa figure... je ne peux mieux la décrire qu'en répétant les paroles de l'éminent artiste Gaston de Castilla, qui, prié de faire le portrait de Miss Remsen, répondit à sa mère :

— Madame, je n'ose accepter de peindre le portrait que vous me proposez. Votre fille possède une de ces beautés qui sont un défi à l'art. Pris séparément, aucun trait de sa figure, pour ainsi dire, n'est conforme aux principes reconnus du beau, et cependant l'ensemble forme un type achevé de noblesse et de beauté. La nature seule peut produire de pareils effets, elle sait faire rayonner à travers des traits imparfaits une âme pure et en efface pour ainsi dire les défauts. Nous autres, pauvres artistes, ne pouvons espérer de rendre sur notre froide toile le charme étrange qui fait toute la beauté de ce visage.

Néanmoins, il avait peint le portrait que l'agent avait vu dans la chambre de M. Mitchel et avait réussi à donner au moins une idée de cette beauté morale qui se reflétait sur les traits de Miss Remsen. D'autres peintres y avaient échoué faute peut-être d'apprécier à sa juste valeur ce qu'ils tentaient de faire.

Cette description nous donne une idée de la femme elle-même. Réunissant en elle tout ce qui peut émouvoir et charmer, elle avait un fond de volonté qui la rendait maîtresse d'elle-même et des autres ; aussi était-il rare qu'un de ses ordres ne fût pas respecté, soit par son fiancé, soit par ses domestiques. Ses fiançailles avec M. Mitchel avaient surpris la société qu'elle fréquentait ; le secret du succès de M. Mitchel pouvait être attribué à ce fait qu'il avait eu le courage de la demander avec une sorte d'impérieuse tendresse, qui montrait clairement qu'il ne s'attendait à aucun refus, ni même à la moindre hésitation. Il avait fait sa cour avec l'impétuosité d'un tourbillon et il se trouva fiancé un mois après avoir été présenté à miss Remsen.

C'est cette circonstance surtout qui avait donné lieu aux com-

mentaires. M. Mitchel fréquentait la meilleure société; mais il était un nouveau venu et, maintenant qu'il avait remporté le prix du concours matrimonial, tout le monde demandait : « Qui est-il? » Question à laquelle personne ne semblait pouvoir répondre. Il était un homme du Sud, et ce seul fait l'avait entouré d'une auréole de séduction, aveuglant ceux mêmes qui avaient timidement essayé de l'étudier un peu plus à fond.

Mme Remsen avait protesté lorsqu'Emilie lui avait annoncé ses fiançailles; mais un seul mot de sa fille : « Maman, j'ai donné ma parole », mit fin à la discussion. Quelques moments plus tard, elle était assise aux pieds de sa mère et, après lui avoir tendrement baisé la main, elle murmura :

— Je l'aime, il est mon roi!

Et elle avait caché sa figure dans les genoux de Mme Remsen. Peu de femmes résistent à un appel de cette nature. C'est ainsi que M. Mitchel et Emilie se fiancèrent et, à partir de ce moment, il allait et venait dans la maison comme s'il en avait été le maitre. Pourquoi pas? N'était il pas devenu le seigneur et maitre de la maîtresse de la maison?

Dora formait un constraste absolu avec sa sœur, bien qu'elles fussent brunes toutes deux. Elle était tout simplement une jolie jeune fille, aimable, docile et impressionnable. Elle adorait sa mère et avait un culte pour sa sœur qu'elle appelait la Reine. Dora n'avait que dix-sept ans. Il y avait eu trois garçons entre les deux sœurs; mais ils étaient morts en bas âge.

Les deux jeunes filles se trouvaient, ce jour là, dans le somptueux salon de leur appartement; Emilie était étendue sur une moelleuse chaise longue et Dora assise auprès d'elle dans un confortable fauteuil qui lui donnait l'air d'une jeune fille.

— Reine, as tu joui de l'opéra hier soir ? demanda Dora.

— Oh! oui, répondit Emilie; mais tu sais, ma chérie, l'Opéra-Comique... c'est l'Opéra-Comique, voilà tout.

— C'est très joli à toi, Reine, de prendre un air dédaigneux en parlant de ces plaisirs là; mais, pour moi, c'est bien différent. Je ne suis pas encore trop vieille pour aimer le théâtre. Je vais te dire une chose à laquelle j'ai pensé très sérieusement...

— Sérieusement! dit Emilie en riant et en pinçant la joue de sa jolie sœur. Toi aussi, petite coquine, tu le voudrais que tu ne pourrais pas.

Oh! crois tu! Ecoute moi. Je vais demander à Bob.

— Bob?

— M. Mitchel, tu sais bien. Hier au soir, je lui dis que j'avais l'intention de l'appeler Bob dorénavant : il m'a embrassée et m'a dit que c'était une chose entendue.

— Il t'a embrassée? J'aime bien cela, Mademoiselle l'impudente!

— Moi aussi; mais tu n'as pas besoin de me gronder; tu sais que ce que dit Bob est parole d'évangile. Tu as aussi peur de lui... que les autres hommes ont peur de toi. Je ne t'ai pas encore dit ce que j'allais faire. Je désire que Bob m'emmène avec vous chaque fois que vous irez au théâtre.

— Oh! Oh! Voilà ce que tu complotais, dis?

— Oui, qu'en penses-tu?

— Ce que j'en pense! Cela va t'étonner : je trouve que l'idée est excellente. Je t'aime tendrement, ma bonne petite sœur, et je serais trop heureuse que tu puisses jouir de tous les plaisirs après lesquels tu soupires.

— Reine, ma chérie!

Et, d'un mouvement impétueux, la jeune fille sauta sur les genoux d'Émilie et, lui passant ses bras autour du cou, fit pleuvoir sur ses lèvres une grêle de baisers. Émilie accueillit cette explosion de tendresse avec un plaisir évident, car, sous sa dignité de manières et son apparente froideur, elle cachait une chaleur de cœur qui aurait étonné les faiseurs de cancans.

(A suivre.) OTTOLENGUI.

L'IBIS BLEU [1]

(Suite)

VI

— *Marseille ! Marseille !*

Le cri des employés retentissait avec un accent tout nouveau pour les Marcant.

Élise avait dormi beaucoup, passé Mâcon sans s'en apercevoir, à son grand regret.

A Lyon le député fâcheux était descendu. Alors on s'était installé le plus commodément possible et tout le monde avait dormi. Marcant avait renoncé à allumer sa lanterne de wagon.

— Eh bien ! filons-nous sur Saint-Raphaël ? Es-tu assez forte ?... Il faut aller où l'on va. Nous verrons Marseille une autre fois. Nous y viendrons exprès, avec l'oncle, s'il veut ; ce sera bien mieux.

— Je suis très bien, j'ai trop dormi. Je me sens tout à fait bien. Tu as raison. Allons droit où nous devons aller. On se reposera beaucoup mieux avec le sentiment d'être au bout du voyage.

Marcant fit « suivre les bagages ». Et, le chef de gare prévenu, — on repartit... Il était minuit. Ils n'avaient pas vu autour d'eux changer le paysage.

Au sortir de Lyon, ils avaient revu, — dans la nuit cette fois, — sous du brouillard rayé de pluie, — des ponts, des lanternes, des cheminées d'usine, un fleuve sale, flamboyant çà et là de reflets glacés, et qui semblait, lui aussi, charrier toute la tristesse du ciel et de la terre, mêlée à ses eaux mornes. Et toujours des bruits de plaques tournantes, des coups de sifflet stridents. On pouvait croire n'avoir pas quitté Paris. La physionomie du coupé toujours le même perpétuait l'impression du départ. Avançait-on ? On ne savait plus. Derrière les vitres des portières, du noir, du noir, —

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 31 décembre 1898.

piqué çà et là par la lumière de quelque fenêtre lointaine, par des étincellements de réverbères. Puis, on fermait les yeux, et, au changement des sonorités, on se disait confusément : « Nous traversons une ville, un pont; nous suivons une tranchée, nous sommes sous un tunnel... » Et à cause du froid noir, on s'assurait parfois, machinalement, que les stores et les cadres capitonnés n'étaient pas retombés d'eux-mêmes.

Georges dormait avec, de temps en temps, de petites plaintes gentilles. Marcant ronflait consciencieusement, comme par devoir. Parfois elle se soulevait, les regardait tous deux d'un bon regard de tendresse rassurée, et, rencoignée à nouveau, reprenait le somme vague, imparfait, dans les trépidations... Puis, peu à peu au bercement du tintamarre régulier des roues, elle s'était endormie pour ne plus se réveiller qu'à Marseille... Maintenant, on criait :

— *Toulon! Toulon!*

Ils entendaient cet appel, sans le comprendre, le confondaient avec tous les précédents.

Denis pourtant y attacha une importance de rêve, et dit, ou crut dire :

— C'est là qu'autrefois était le bagne.

Le train repartit. Il était deux heures. A quatre heures, sous un ciel d'une obscurité mate, ils entendirent crier :

— *Saint-Raphaël!*

L'omnibus d'un hôtel prévenu par dépêche, les attendait. Le grand bourdonnement du rapide retentissait encore dans leurs oreilles, emplissait leur tête. On prit une chambre à deux lits pour la mère et le fils, une chambre contiguë pour Marcant. Et tous, harrassés, étourdis, se rendormirent sans parler.

VII

— Maman! maman! maman!

Elle s'éveilla; il était près de midi. Georges avait ouvert la fenêtre toute grande. Il criait, du balcon, en frappant dans ses mains. Elle s'accouda sur l'oreiller et demeura là un instant, éblouie, étonnée, pensive, comme le serait un réprouvé jeté tout à coup au seuil des paradis entr'ouverts.

La fenêtre encadrait un tableau de mer et de ciel. — Cela,

littéralement, entrait dans la chambre. Ciel et mer, également bleus et étincelants de soleil, semblaient être chacun le miroir de l'autre.

Au dessous de la simple ligne d'horizon, qui s'estompait sous une merveilleuse gaze d'un blanc bleuté, frémissante et pailletée d'or, — un yacht à vapeur, qui jetait au ciel une fumée indolente, filait vers l'horizon, les mâts cambrés, les flammes joyeuses à l'air au bout des mâts. Rien d'autre.

Rien d'autre. Il lui sembla que quelque chose d'elle s'élançait de son cœur, prenait sa volée vers le grand large, à la suite du navire qui, vu ainsi dès le réveil, la visitait dans son lit, comme les songes...

Marcant entra.

— Je suis levé depuis huit heures, moi. J'ai achevé tout mon travail et alors je suis sorti. Je suis allé aux informations... Nous trouverons aisément une villa. Chère, par exemple! — mais ta santé avant tout. Nous ferons des sacrifices. Et puis il y a l'oncle... le bon oncle...

Il avait la volubilité, l'excitation du voyageur content, arrivé, reposé. Il souriait et la baisa au front.

Elle ne sentit pas ce baiser. Toujours accoudée, elle suivait, d'une pensée emportée loin d'elle malgré elle, le navire qui maintenant, renonçant à la vapeur, déployait ses voiles et, vent arrière, prenait son vol blanc, entre les deux bleus.

Marcant suivit le regard de sa femme; il aperçut le yacht, et, du même coup d'œil, son petit Georges qui, devant la grandeur simple du spectacle, avait fini par ne plus bouger et qui, le menton écrasé contre la balustrade du balcon, buvait des yeux toute la lumière joyeuse et tiède.

— Il a un drôle de nom, tout de même, ce bateau... C'est un yacht de plaisance.

— Comment donc qu'il s'appelle, mon papa?

— *L'Ibis Bleu*. C'est drôle, hein?

Marcant ajouta qu'il n'y a pas d'ibis de cette couleur et plusieurs autres réflexions sur les fantaisies des yachtmen. Le yacht appartenait à Pierre Dauphin, le fils de ce riche armateur de Marseille « dont nous parlions justement hier, en wagon, avec ce député, tu sais?... »

Elle n'écoutait pas. Que lui faisaient tous ces gens là? Toujours accoudée, elle regardait, émue, le sein gonflé, ce tableau tout nou-

veau pour elle, ce navire de songe et d'inconnu qui, déjà, vers un vague pays de merveilles, emportait, dans ses voiles tendues, quelque chose d'elle...

VIII

A bord de l'*Ibis Bleu*, rade de Saint-Raphaël.
20 février 188...

« Non, non, cara mia, ombre très chère de mon amour perdu, et perdu par ma faute, je ne mourrai pas sans t'avoir dit, tout comme s'il pouvait encore se mêler à notre avenir, le charme infini tout nouveau pour moi, de mon pays que je découvre.

« Pourquoi notre année d'amour ne s'est elle pas passée tout entière au milieu de ces enchantements de nature où me voici, sur cette côte merveilleuse, au bruit de la mer et des pins, au flanc des falaises d'or, au bord des plages d'argent, sur ces petits promontoires qui portent jusque dans l'eau des bouquets d'eucalyptus et de pins, au fond de ces golfes qui sont comme les seins émus de la mer, mollement pressés contre la terre... »

Le jeune homme qui écrivait s'interrompit...

— Tout ça, c'est de la littérature... Quel chien de métier! s'écria-t-il tout haut en jetant sa plume dans un vaste plateau de cuivre où se trouvaient, à côté de son écritoire en vieille faïence, une tasse de café et quantité de cigarettes d'Orient.

Il se leva, but une gorgée de café, regarda la mer à travers la grosse lentille d'un hublot, prit sur le plateau une cigarette, alluma, à la flamme d'une lampe d'argent qui brûlait bleue sous un rayon de soleil, l'éponge minuscule au bout d'un bâtonnet ciselé, huma deux gorgées de fumée, et lança aussitôt la cigarette à la mer...

— Il n'y a pas à dire, songeait-il, je m'ennuie! Oh, mais là, dans les grands prix!... Trop de bleu, trop de ciel, trop de Méditerranée, trop de temps, trop d'argent, trop de souvenirs, trop de tout ce qui excite le désir!... J'ai bien peur de ne plus souffrir assez... déjà! Et c'est l'ennui qui m'aura guéri de ma douleur... Je la regretterai, ma douleur. Elle piquait dur, mais elle m'amusait: nous étions deux! Je commence à me trouver trop seul. Ça se gâte... Est-ce que la douleur serait du bonheur?

Cette pensée, qui lui parut profonde, eut l'honneur de fixer quelques instants son esprit mobile, et il continua à monologuer mentalement, curieux et ravi des mots qui se jouaient à travers sa cervelle...

Pierre Dauphin était un être très simplement compliqué, sceptique et naïf, un véritable enfant, toujours en péril lui-même et dangereux aux autres ; au fond un bon jobard prêt à tout faire pour ne pas le paraître. La plupart des sceptiques ne sont pas autrement ! c'est bien ce qui les rend redoutables.

Pierre Dauphin habitait Paris. Entrainé par une violente passion pour une femme qu'il croyait libre parce qu'elle était divorcée, il venait, pendant deux années, de vivre avec cet amour en tête. La seconde année lui avait été un enchantement. Tout à coup il avait découvert qu'il n'était pas le seul maitre de cette créature passionnément adorée. De cela, il y avait deux mois. Alors jouant les inconstants, il avait fui, déclarant à la bien-aimée qu'il ne l'aimait plus, et ne lui donnant point d'autre raison. De ce moment, sa maîtresse s'était mise à le préférer, et, « l'autre » avait passé de très vilains moments. Pierre les croyant heureux, souffrait étrangement. Il continuait son rôle et écrivait à la dame des lettres où, entre deux descriptions de paysages maritimes, il se blâmait de ne pouvoir aimer longtemps... C'était une infirmité. Il était trop *de son siècle*, etc... Ainsi il vengeait son orgueil. Et celle dont il avait dû faire patiemment la difficile conquête, celle que, sans le savoir, il avait disputée à un rival jusque-là très heureux, lui répondait par des rappels toujours plus ardents. Et à mesure qu'elle s'emportait davantage, prise par la vivacité des souvenirs, des regrets, des remords peut-être, irritée et excitée par l'étrangeté de l'obstacle, par tout ce qui lui semblait l'audace, l'originalité de l'amant perdu, à mesure en un mot qu'elle était plus sincère, Pierre, la trouvant plus fausse, s'en séparait toujours davantage de par sa volonté, bien que le désir en lui fût toujours plus âpre. Toute la partie saine de son amour s'en allait, tombait, séparée de l'élément passionnel qui fermentait davantage. Il souffrait d'une véritable gangrène d'amour.

En réalité, fidèle à son tempérament intellectuel, il s'était trompé cruellement sur un point capital de la situation, et cela de peur d'être trompé. Il s'en doutait parfois, mais n'ayant aucun moyen d'éclaircir ses doutes, il se dépitait toujours davantage.

Dans cet état, il était venu demander à son pays natal, aux libres

horizons de mer, une distraction salubre. Mais ni la solitude ni la poésie des choses n'étaient faites pour le sauver. Seul maître à bord du magnifique yacht de son père, il s'exaltait sans fin dans ses espoirs, dans ses regrets, dans ses désespérances, alternés, égaux...

« Le remède, songeait-il, je le connais : un autre amour. Mais où le prendre ? » Et il se rendait très bien compte que, au fond, s'il se rattachait encore, par des lettres quotidiennes, à celle qu'il fuyait, il n'y avait plus guère à cela, dans l'heure présente, qu'une raison : il trouvait difficile de la remplacer !

Ses souffrances étaient réelles. Tout saignait en lui. Son esprit n'était qu'incertitude parce que la pensée ne trouve appui et repos que dans le bien réel qu'on fait, et, à la vérité, il n'en faisait rien. Il n'avait qu'un idéal ou plutôt qu'un objectif : se distraire. Or la suprême distraction lui semblait l'amour. Et il se croyait abandonné. Il était donc en plein marasme ; son égoïsme et son orgueil en pleine détresse. La trivialité des amours de rencontre l'écœurait ; et il était difficile à ce jeune bourgeois, artiste et grand seigneur, à la fois loyal et sceptique, de trouver une créature qui eût l'éducation, les élégances dignes de ses habitudes, la franche liberté qui rend estimables les amours libres, et l'esprit qui sait tolérer les tristesses du doute, inévitables chez un « moderne » digne de ce nom.

Avec cela, ne voulant point se donner à ses propres yeux le ridicule de paraître élégiaque, Pierre, profondément triste, était enjoué et ne parlait guère sans plaisanter. Tout ce qui était sérieux en lui, il le cachait comme honteux — selon l'usage établi.

Artiste agréable, il dessinait, écrivait, prose et vers, et musiquait gentiment, sans exceller dans aucun des trois arts. Mais du haut de son énorme fortune, il ne les considérait tous trois que comme des moyens aimables d'employer son temps, de s'amuser lui-même avec une expression quelconque de ses sentiments vrais, souvent contraditoires.

Oh ! celui-là n'était pas tout d'une pièce, non ! Et tout triste comme il était véritablement, il s'écria, parodiant Shakespeare, avec l'exact souvenir de la pièce, de l'acte et de la scène : « Mon royaume pour une femme ! »

Il venait de juger, en la relisant, sa lettre « trop littéraire ». Il la brûla.

— Je ne lui écrirai plus ; à quoi bon ? Je vais lui renvoyer ses

lettres. Tant que quelque chose de matériel me rattachera à elle, je me débattrai dans son souvenir, sans pouvoir m'en évader.

Il regarda en soupirant le joli salon où il se trouvait, qu'il avait fait tendre, au départ, de vieilles étoffes rares, et dont le large divan lui servait de lit. Il souleva l'étoffe qui couvrait ce divan... On a peu de place à bord des plus grands navires. On utilise les moindres recoins : il y avait un tiroir dans le bois du divan. Il y prit une boîte de fer, un petit coffre-fort banal, mais plein de lettres chères. Il couchait sur les lettres de l'aimée, — et, depuis ce temps, ne dormait plus.

Il referma le tiroir, posa la boite sur la table et l'ouvrit avec hésitation, puis, s'asseyant, il se prit à relire quelques-unes des chères lettres... Mais sentant son cœur éclater, il les remit toutes brusquement sous clef.

— Une épitaphe à présent, dit-il.

Et d'un trait il écrivit, sur une feuille blanche, quatre vers bien courts :

Je vous tire ma révérence,
Petit fantôme d'un passé
Qui fut amour, joie, espérance,
Et n'est plus qu'un rien... effacé.

Il trouva cela drôle et il sourit.

Il posa la feuille de papier, dans la boite rouverte, sur les lettres, puis il prit sur sa table une photographie encadrée. Il ouvrit un des côtés du cadre épais, regarda un instant une longue boucle de cheveux fauves qui s'y trouvait cachée, ensevelit le tout dans le coffret de fer refermé, et monta sur le pont.

— Je vais lui renvoyer tout ça... avec la clef.

Il portait cette clef à l'anneau de sa montre.

Il était près de midi.

L'*Ibis Bleu*, quittait la rade de Saint Raphaël. Pierre promena ses yeux éblouis sur ce rivage de rêve. « Ah ! oui, pensa-t-il, voilà un pays fait pour l'amour ! Être ici, être jeune, avoir sous ses pieds un bateau comme celui-là, devant soi l'espace ! à sa portée ce paradis terrestre ! Et n'être qu'un amant trahi, un homme riche et sans femme ! jeune et sans amour !... »

Un besoin de vivre, furieux, entra dans sa poitrine avec la fraiche brise saline, mêlée d'une tiédeur hivernale qui, au Nord, eût été déjà du printemps ! Il étira ses bras tendus, avec une mollesse rêveuse, et sentit sa vigueur s'éveiller en lui. Une mouette

lanche rasa la mâture, filant vers la terre. Il la suivit un instant e l'œil. Son œil vague l'accompagnait avec des ailes. L'oiseau emblait une colombe qui serait retournée à terre, vers le colom-ier. Il volait à la hauteur des toitures du rivage. Les blanches illas avec leurs balcons, leurs terrasses, leurs fenêtres entr'ou ertes, appelaient toute la lumière du large. Elles se détachaient ur l'ondulation des collines chargées de pins et de bruyères, verts n toute saison, si bien que par ces jours de soleil, en plein février, e paysage donne la sensation d'un printemps frais. Par delà ces roupes, ces ondulations, ces mamelonnements, l'Estérel dressait es crêtes pierreuses, rougeâtres, au-dessus desquelles il élevait, ui aussi, fièrement, des pinèdes frissonnantes.

A gauche du jeune homme qui regardait la terre, appuyé sur la isse de tribord, — par delà l'église neuve de Saint-Raphaël, avec es deux dômes, purement découpés en plein azur, et qui mêlaient u paysage méridional un rêve de mosquée orientale ou de temple usse, le vieux Fréjus apparaissait noirâtre, dominé par la pointe iguë de son clocher épiscopal. Et, derrière les aqueducs romains, oirs de lierres feuillus, tout là-bas, c'était la partie haute du Var, es Maures Grises, demi-nues, les premiers massifs des Basses-Alpes où le genêt se met à fleurir quand il est depuis longtemps ané dans la basse Provence.

Pierre gagna l'arrière du yacht, et fut frappé par le contraste de a plaine de Fréjus, — delta de l'Argens, — plate comme une petite Camargue, qui bordait la mer d'une longue plage de sable, toute droite, où s'effrangeaient les vagues en écumes diamantées. Dans cette plaine semée de flaques d'eau saumâtres, de petits étangs, s'étalait l'Argens. La plaine, à mesure qu'elle s'éloignait des bords, verdis çà et là de tamaris et de roseaux, devenait cul-tivée, portait des blés et des vignes, jusqu'aux rochers de Roque-brune où commencent les Maures Vertes, — séparées de l'Estérel par l'Argens, des Maures Grises par la belle vallée qui court de Toulon à Fréjus.

Ces Maures Vertes, ainsi groupées en massif isolé surplombent la mer, d'Hyères à Saint-Égulf.

Appuyé maintenant sur la lisse de bâbord, Pierre regardait s'ouvrir le golfe de Grimaud, qui prenait la mer à deux bras amoureusement. Saint-Tropez se mettait à paraître sous un paillettement d'étincelles accrochées aux mailles légères d'une fine brume en train de fondre.

Il revint à l'avant. Par delà les grisailles de la carrière d porphyre du Dramont, par delà le sémaphore d'Agay, qui s'érig au sommet d'un cône de verdure, c'était l'île Sainte-Marguerite qu regarde Cannes, — et c'était Nice, et c'était l'Italie...

Des souvenirs de poète et de voyageur se mirent à murmurer a fond de sa mémoire. Naples, Procida, Ischia étaient-ils plu beaux?

Une volupté de stances lamartiniennes flottait dans l'air. Tou ce paysage s'amollissait en courbes fondantes, en paresse rêveus mêlée d'éclat glorieux.

Les strophes de Lamartine *A Ischia* lui vinrent naturellemen à l'esprit, et, en souvenir de la charmeresse à laquelle il venait d dire adieu, il se récita à lui-même les deux vers mélancoliques e célèbres :

Nous avons respiré cet air d'un autre monde,
Élise!... et cependant on dit qu'il faut mourir!

Une indignation le prit... Mourir! Ce mot s'imposa à lui. I faudrait mourir, en effet! La mort, cela existe. On meurt! Et cett magique nature lui cria, par les mille susurrements des vague ondulantes au flanc de son yacht, le « *Hâte-toi, cueille le jour*, de la sagesse latine...

— Oui, pardieu! je vivrai!... Au diable les morts!

Une idée lui vint :

— François, va me chercher au salon le petit coffret de fer qu est sur ma table.

Il ajouta en lui-même : « Oui, cela vaudra mieux! »

Le valet de chambre descendit, revint. Pierre prit la boite de fe poli qui luisait dans son neuf, et, penché à l'avant du yacht, i regarda l'eau. Elle riait par instant. Les cassures du clapoti avaient des caprices charmants. Des lignes de feu s'entre-croisaien sur le bleu violent de la mer lentement houleuse. Un immens réseau de ces fils de feu, entre-croisés, ondulait sur le glacis de eaux. Elle semblait prise tout entière, et comme captive du solei amoureux, la mer féminine, sous ce filet merveilleux où la prou de l'*Ibis Bleu* entrait avec un bruit de soie déchirée. Pierre s'amusait à suivre sur la poitrine de son joli yacht, d'un blanc bleuté, un ondoyant reflet de lumière mêlée d'ombre. Puis ses yeux, de nouveau portés sur la mer, cherchèrent à juger les fonds.

Une accalmie de tous ces papillotements suivit une large ondu-

ation de houle venue par le travers, et il entrevit du sombre, du bleu opaque, un abîme.

Il balança un instant le lourd petit coffre afin de le projeter le plus loin possible, et le lâcha enfin... La boîte, tournoyante, creva l'eau qui lança des perles et qui se referma. Un éclair. Plus rien. La boite lourde descendait. Pierre, en esprit, la suivait, très amusé par la poésie de ce sacrifice définitif. Il croyait la voir encore. Il voyait tout... L'eau, par les joints, tout de suite entrait, baignait les chères lettres, déjà dévorait l'écriture, noyait l'image, le portrait, la femme. . . Et l'*Ibis Bleu* passait dessus, laissant la trace peu durable de son sillage sur une trace deux fois effacée...

Pierre se releva :

— C'est drôle, dit-il. Est-ce que je serais délivré?

Il se sentait allègre, dispos étrangement. On eût dit qu'un poids moral avait quitté son cœur, juste au moment où ce poids matériel avait quitté ses mains.

— « Pourvu, songea-t-il, que cela dure! »

Il se sentait le cœur dilaté, léger, actif, comme en marche sous un bon vent. Si l'*Ibis Bleu* eût été doué de sensibilité, il eût éprouvé, par ce joli temps, sensation pareille. Et c'est à ce moment que, sur l'ordre du jeune homme, les voiles furent établies... L'*Ibis Bleu*, vent arrière, emportait son maître vers l'inconnu, dans la lumière...

— Tiens! dit-il j'ai gardé la clef...

Il la prit pour la jeter aussi à la mer. Puis, il réfléchit un instant, et la garda. Cela lui parut drôle, d'avoir sur lui la clef d'une boîte qui était maintenant au fond de l'eau, inretrouvable... Tout de suite il pensa qu'il y avait dans ce détail un charmant motif pour un sonnet, et il se promit de l'écrire...

Fer, et *cher* ou *chair*, *amer* et *mer*... Il tenait les rimes... Non, vraiment quel joli sujet : *L'Inutile Clef!*

Clou mordant du cruel cilice qui m'est cher,
Cette mignonne clef me meurtrit la poitrine,
Tandis qu'il dort, rongé par la rouille marine,
Au fond des grandes eaux, le lourd coffret de fer.

. . . .

Oh! l'inutile clef, à mon cou suspendue,
Qui ne peut plus l'ouvrir, qui seule l'ouvrirait.
Mon secret enfoui sous la bleue étendue!

— Ça viendra, ça viendra...

Mais comme la suite ne venait pas toute seule, il descendit pou la chercher dans son écritoire. La mer, les grands horizons, cel: dérange... On ne peut travailler devant la nature. Elle nou écrase... Quelle chance tout de même que ce coffret fût en fer!.. Si c'eût été une cassette de bois, il n'y avait plus de sonnet pos sible... *fer* — *enfer*... Ah! la rime! quelle puissance!

IX

Cet inconnu vers lequel courait l'*Ibis Bleu*, n'était pas loin. I devait le rencontrer, le lendemain, dans la rade d'Agay, où il étai venu s'abriter pour la nuit, après une journée errante et mélan colique.

Marcant voulait voir un peu le pays, le connaitre avant d'y laisser sa femme. Il était allé, le matin du premier jour, visite des villas dans la colline, le long du boulevard de Valescure qu serpente à travers les mamelons verts, jusqu'à Fréjus.

Dans l'après-midi, il s'était décidé pour une villa tout au bord de la mer, à un quart de lieue de la ville, entre la *Maison Close*, d'Alphonse Karr, dont les bateaux, à peine tirés à terre, entrent dans les jardins, et l'*Oustalet du Capelan*, la première de celles qui se sont établies sur une étroite bande de rivage, entre le chemin, où s'ouvrent leurs portes de service, et la mer qui baigne leur seuil de plaisance.

Le lendemain, on lui avait conseillé d'aller voir la rade d'Agay, et, en passant, les carrières de porphyre du Dramont. Ils trouveraient là bas une hôtellerie excellente, où ils pourraient déjeuner.

— Malheureusement, la route cesse d'être commode au-delà du Dramont, mais le chemin de fer, en douze minutes, vous y conduira.

Ils prirent le train pour Agay...

Ainsi allaient directement l'une vers l'autre, à l'insu l'une de l'autre, deux destinées...

En route, Marcant expliqua à sa femme que, toute réflexion faite, il ramènerait de Paris, à son prochain voyage, Germaine, la vieille servante, qu'on avait cru devoir laisser pour lui rue de Lille. (Ils habitaient cette rue tranquille.) La vieille Germaine aimait beaucoup Georges. On avait eu tort de la laisser. Lui,

l'arrangerait là-bas d'une femme de ménage, mangerait au cabat. Et ici, en attendant Germaine, il fallait chercher une fille du pays... Il avait déjà demandé. On en trouverait une aisément, pour trois semaines ou quinze jours... Mais Elise n'aurait-elle pas peur, seule avec cette fille, dans la grande villa? non; le pays était parfaitement sûr, étant en dehors de la grande route ancienne, qui, à partir de Fréjus, commence la fameuse corniche... On coucherait à l'hôtel, jusqu'à ce que la femme fût trouvée et engagée.

Les choses réglées ainsi, on ne pensa plus qu'à jouir de la beauté, de la nouveauté des lieux.

En un quart d'heure on devait être rendu. Le train traversait les collines, les éternelles pentes de hautes bruyères sous le couvert des pins d'Alep; et, par échappées, entre deux mamelons, la mer semblait suivre.

— Et l'*Ibis Bleu*, maman? Il n'y est donc plus?

— L'*Ibis Bleu*? dit la mère! crois-tu que je distinguerais un bateau d'un autre, à peu près semblable?

— Et crois-tu, petit bêta, fit Marcant, libéré de ses dossiers, que les bateaux ont des jambes pour ne pas marcher?... Ce jeune monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme, devait aller en Italie, je pense... Ça n'a rien à faire... Il est bien heureux!... C'est égal, c'est une riche idée que j'ai eue de travailler beaucoup hier en wagon, pour me débarrasser de mes dossiers. Tout ça est parti par la poste en paquet recommandé. J'en recevrai d'autres ce soir ou demain... que je rapporterai en personne... Ah! le bon air!

Le train s'arrêtait...

— Comment déjà Agay? non... Boulouris.

— Oh! papa, comme c'est drôle, cette gare toute seule au milieu du bois!...

— Et, dit Marcant à Elise, que ce serait amusant de venir par ici à pied!

On repartit. On traversa les carrières du Dramont. Le porphyre taillé en pavés innombrables mettait sur la côte une vaste tache éclatante, d'un blanc bleuâtre. On eût dit que la colline, par éboulements, dégringolait toute à la mer. Puis la verdure reprenait, sombre. Le rouge sanglant du sol apparaissait par bandes horizontales au-dessous des arbres, au-dessus des eaux d'un violet profond.

C'était Agay, dont la rade, un golfe assez spacieux, mais ouvert au vent du sud, est une solitude un peu austère, en admirable

contraste avec la gaieté des plages qu'ils venaient de quitter. Au fon du golfe, la rivière d'Agay, qui descend de l'Estérel, et où abond le laurier-rose passe aujourd'hui sous la voie ferrée pour se jete dans la mer. L'hôtellerie, entourée de quatre ou cinq maisons, d haut de la petite falaise regarde la grande courbe de la baie muette sombre un peu, vrai golfe de légende où l'on s'attend à voir surgi quelque château féerique d'architecture étrange, celui peut-être d la Belle au Bois dormant. C'est bien ainsi que l'Estérel doit arrive à la mer, avec je ne sais quelle majesté à peine assoupie, attiré vers l'eau mais hautaine encore, et qui résiste au charme de l mer trop claire... Avant de se laisser dévorer par elle, d'y plonge ses promontoires, de s'y fondre, — il l'assombrit de l'ombre porté de ses pins, renversés sur les rocs à pic; et le rouge de ses rochers tombant dans le bleu des eaux, l'attriste de teintes violettes...

Georges, décidément plus joyeux qu'à Paris, battait des mains.

— L'*Ibis Bleu!* l'*Ibis Bleu!*, maman !... Papa, l'*Ibis Bleu!*

Le yacht, en effet, se balançait, non loin du rivage, à l'est de la rade d'Agay. Ses voiles carguées festonnaient ses vergues. Ni Marcant ni sa femme ne le reconnurent.

— Tu vois ton *Ibis Bleu* partout, petit nigaud!

Leur attention d'ailleurs était saisie par l'apparition brusque, à l'entrée de la rade, d'un bateau étrange, sorte de cétacé portant sur son dos un balcon auquel se tenaient cramponnés quelques hommes, et soufflant une fumée noire. Il allait à grande vitesse, suivi d'un autre tout pareil qui, exactement, filait sur son sillage, imitant tous ses mouvements.

C'étaient deux torpilleurs. Ils se suivaient à quelque cent mètres. Ils se rapprochèrent du fond du golfe, firent le rond, s'éloignèrent.

Les voyageurs arrêtés regardaient attentivement. Marcant avait tiré sa lorgnette de l'étui.

Un vieux pêcheur s'arrêta près d'eux et grommela :

— Où diable va-t-il passer si vite, celui-là ? Il y a de la houle sans que ça paraisse. De la terre, quand on n'a pas l'habitude, on ne sait pas comprendre si la mer est méchante... Ça ne tient pas la mer, ces carcasses-là! Ils ont beau dire, elle les leur prendra tous, l'un après l'autre, jusqu'au dernier. Je connais la rade, moi. Le premier a passé, c'est un miracle. Si l'autre suit la même route, il pourrait arriver qu'il se plante dans le ventre un bon bout du rocher qui est par là... Nom de « *pas Dieu* » !

Le torpilleur *230*, qui suivait son camarade déjà disparu au

urnant de la sortie, venait en effet, pris par une irrésistible lame e fond, de se clouer au rocher!

De l'endroit où était Marcant, on n'entendait rien, que le bruit e l'eau. L'avant du *230* plongeait sous la vague. A l'arrière, sen-blement relevé, se réfugiait tout l'équipage autour du comman-ant.

— Mon Dieu! mon Dieu; que vont-ils faire? interrogea lise.

Elle s'adressait au pêcheur; mais il n'était plus là.

L'homme avait dévalé vers la plage, et déjà dans son « rafiot », s'éloignait et, crispant ses deux pieds nus sur le banc du milieu, arcboutant ses jambes nerveuses, il suspendait aux avirons, olidement saisis, tout son corps oblique, alternativement assis et elevé...

En même temps, du bord de l'*Ibis Bleu* se détachait une embar-ation montée par un seul homme. C'était Dauphin. Le capitaine t l'équipage du yacht étaient à terre en ce moment.

Le petit Georges, au cri de sa mère, s'était blotti contre elle... Comme si on eût voulu la lui prendre, il la tenait à deux bras, les loigts accrochés aux plis de sa robe, — et regardait là-bas, tout ce nouvement incompris.

— J'aimerais mieux ne pas assister à ça, murmura-t-elle. Le oir et ne rien pouvoir, c'est trop pénible!

— Que faire? dit Marcant. Nous n'y pouvons rien en effet, nais comment ne pas regarder!

Ils avaient le cœur serré... La lorgnette de Marcant tremblait lans sa main. Il la remit dans l'étui. Élise se sentit faiblir de rainte pour ces gens en péril... Elle s'assit au bord du chemin, t attirant la tête de Georges sur ses genoux, elle couvrit de sa nain les chers petits yeux qui se fermèrent, préférant à tout cette bscurité caressante...

On distinguait mal ce qui se passait là-bas.

Une troisième embarcation se portait au secours du torpilleur. C'étaient le capitaine et les hommes de l'*Ibis Bleu*... Un mouve-nent incompréhensible continuait autour du bateau en péril, sur es embarcations si mobiles elles-mêmes! Le premier des deux orpilleurs n'avait rien vu, déjà disparu derrière le tournant de la ade au moment où le second s'arrêtait net, s'échouait.

Marcant expliquait:

— C'est si instable, figure-toi, ces bateaux-là, qu'en se portant

brusquement du même côté, les rares hommes qui les montent les balancent comme des escarpolettes !

Deux des bateaux accourus s'éloignèrent du torpilleur blessé chacun emportant sans doute une fraction de l'équipage. Un seul demeura, le youyou de l'*Ibis Bleu.*

Marcant reprit sa lorgnette.

— Il n'y a sans doute plus à bord que le commandant, qui est à l'ordinaire un lieutenant de vaisseau, fit-il. En effet... regarde!

Il se sentait ému, à l'idée de cette attitude d'un commandant de navire que tout oblige à ne quitter son bord que le dernier.

Elle aussi était troublée d'une sorte d'admiration douloureuse. Elle se rappelait des lectures, et le chagrin de ces vaillants quand leur bateau, le bateau qu'on leur a confié, qu'ils aiment, vient à périr. Elle essaya de regarder avec la lorgnette que lui tendit Marcant. Elle entrevit en effet un homme qui passa du torpilleur sur le youyou.

— Il est sauvé ! dit-elle.

— Mais non, fit Marcant. Il y a dans la petite barque l'homme venu du yacht sans doute... mais le commandant du torpilleur est encore à son bord...

On voyait maintenant le torpilleur s'affaisser, englouti lentement irrésistiblement, comme s'il se fût fondu, comme s'il eût été aspiré par l'eau, bouillante autour de lui ; — et, très distinctement, sur ce bout de plancher oblique, un homme, en redingote noire, — par conséquent l'officier, — s'entêtait à demeurer seul.

— Ça l'ennuie de s'en aller, grommelait Marcant. Il le faut bien, pourtant !... Va-t'en donc, mon brave homme !... Sacrebleu ! enfin !

La petite silhouette venait de passer sur le youyou, qui s'éloigna rapidement. Quelques instants après, ce qui émergeait encore du torpilleur plongea. Le haut de la cheminée resta visible aussi longtemps que l'arrière. A peine tout cela eut-il sombré que, sur ce point des vastes eaux, déjà semblable à tous les autres points de la mer houleuse, une éruption se produisit... Comme un monstre marin expirant, la bête de fer rendait sous les eaux son dernier soupir. L'air comprimé dans ses flancs s'en échappait en hoquets violents, remontait des fonds, lançant, avec des crachats d'écume et un dernier vomissement de fumée noire, quelques méconnaissables éclats de bois ou de fer, jaillis en fusées.

Élise pleurait.

— Un rude métier tout de même ! fit Marcant. Espérons qu'ils nt tous sauvés. Nous saurons ça tout à l'heure.

Toutes les embarcations de sauvetage avaient gagné la terre au us près.

X

Le patron de l'hôtellerie s'efforçait de retenir ses hôtes.

— Vous aurez des détails sur le naufrage. Le commandant du rpilleur m'a fait retenir une chambre. Il viendra dîner ici. Dès emain les scaphandriers vont arriver de Toulon. Ce sera curieux. es parisiens, n'est-ce pas, Madame, ne voient pas ça tous les urs?... Les chambres sont bonnes. De votre fenêtre, vous verrez mouvement.

— Hôtel pour hôtel, fit Marcant, soit, nous resterons...

Il était commencé, le mouvement. De Saint-Raphaël, on accouait pour voir. Des batelets passaient, repassaient, sur le lieu du aufrage. On essayait d'apercevoir, au fond de l'eau, la carcasse chouée.

Il n'y avait pas eu mort d'homme. Deux blessés dans la machine, as trop gravement. L'équipage campait à terre, secouru, entouré e soins et de gaieté par les pêcheurs de Saint-Raphaël et d'Agy. 'était à qui les aiderait, leur serait agréable et bon.

La nuit se fit.

— Il y a quelque part des fanaux qui ne s'allumeront pas ce oir! disait le vieux pêcheur, assis dans la salle basse de l'hôtelerie, devant un verre de *torino*.

Un feu de pignes et d'épaves brûlait activement dans l'étroite heminée regorgeante. Il faisait bon là-dedans.

Élise, Denis et l'enfant, pendant qu'on faisait chauffer leurs hambres, étaient venus s'asseoir dans cette salle commune.

— C'est très amusant! fit observer Georges, toujours appuyé ontre sa maman.

La nouveauté d'un voyage l'enchantait. L'aventure l'excitait au êve. Il croyait vivre dans un conte qu'il ne comprenait pas bien, nais où il se sentait jouer, lui aussi, un personnage.

Elle lissait de sa main longue les jolis cheveux qui tombaient isque sur les épaules de son fils.

Au dehors, un froid de nuit marine courait salubre, léger.

— Que nous sommes loin de la neige fondue, de la boue sale, du ciel triste! dit Élise. Comme on est bien ici!

Marcant lui prit la main.

— Alors, dit-il, je suis content. Je me reprochais déjà notre escapade... Si tu allais prendre froid!

Elle le regarda, reconnaissante.

— D'abord, je ne suis pas malade, et puis je vais mieux.

— Arrangez ça! dit-il.

Il riait, heureux simplement. Il reposa avec douceur, sur les genoux d'Élise, sa main qu'il avait prise.

— J'ai bien dit, mon ami. C'est la nuance.

Assis sur une chaise, tout près du fauteuil de sa maman, ses deux petits pieds sur le barreau de sa chaise, ses genoux hauts, ses mains dans les plis de la chère robe, Georges avait appuyé sa tête contre la poitrine bien-aimée, et, de ses yeux trop ouverts, il regardait le feu pétillant. Peu à peu, cela l'endormait, et des rêves, nés du réel, venaient en lui.

— Il y a des choses dans le feu, dit-il.

— Et quoi, mignon?

— Des choses qui dansent, fit-il en chantonnant, des petits esprits du feu, comme ceux des contes. Ils disent que le diner sera bon. C'est eux qui le font, en dansant sous la marmite où est la soupe. Glou, glou, glou. Pendant que la marmite chante, les petits lutins dansent en rond par-dessous avec leurs lampes sur leur tête... Et quand la marmite verse, bonsoir, elle éteint le feu!... Et alors la soupe est prête.

— Qu'est-ce que tu barbouilles-là, mon petit?... Est-ce qu'il aurait la fièvre!

Déjà, elle s'inquiétait, et Marcant s'était levé, s'était agenouillé près de lui.

— Il dort, dit-il, Ce sont des histoires qui lui reviennent.

Et pendant plus d'une heure elle demeura immobile, retenant parfois son souffle pour ne pas remuer du tout, afin que le cher petit reposât.

— Assez, fit Marcant. Tu es fatiguée. Je vais l'emporter sur son lit...

— Il resterait là-haut tout seul?...

— Eh bien, sur ce canapé, alors.

— Nous sommes si bien comme ça! dit la mère.

Marcant se rassit.

A ce moment, un bruit de guitare entra dans le corridor de l'hôtellerie, accompagnant une voix d'homme qui chantonnait :

C'est les filles de la Rochelle
Qu'ont armé un bâtiment,
Pour aller faire la course
Dedans les mers du Levant...
Et lon lon la,
Je n'ai pas de maîtresse ;
Je passe mon temps
Fort joliment !

Le chanteur s'interrompit pour parler :

— Bonjour, Madame l'hôtesse, votre fille est-elle belle ?

La littérature de l'hôtesse, pas plus que celle de Marcant, ne reconnut dans cette question le commencement d'une célèbre ballade allemande.

L'hôtesse en riant répondait :

— Ma fille est encore à naître, monsieur Dauphin, et elle aura du bon sens que vous ne saurez pas encore ce que c'est !

— Bien répondu, femme ! répliqua Pierre Dauphin avec une gaieté qui continuait à être littéraire. Et il reprit sa chanson.

La voix un peu moins proche, était charmante, dans la résonance de la salle voisine où s'était attablé le chanteur.

C'est une fine goélette
Qui porte la voile au vent,
La coque est en bois de rose
Travaillé fort proprement...
Et lon lon la,
Je n'ai pas de maîtresse ;
Je passe mon temps
Fort joliment !

La grand'voile est en dentelle
La misaine en ruban blanc ;
Les filles de l'équipage
N'ont pas plus de dix-huit ans...
Et lon lon la,
Je n'ai pas de maîtresse,
Je passe mon temps
Fort joliment !

— La jolie musique, maman ! dit Georges, qui dès les premiers sons de la guitare s'était éveillé tout heureux et qui penchait la

tête pour prêter l'oreille, comme un oiseau qui en écoute un autre.

— Oui, murmura-t-elle.

Il se passait en elle quelque chose de tout pareil à ce qui troublait l'esprit de l'enfant. Nouveauté des lieux, aventure, poésie flottante, étrangeté, tout cela entrait tout à coup dans son âme où régnait l'habituelle monotonie de vivre... Il lui semblait, à elle aussi, qu'on lui contait un conte. Ses émotions se succédaient abondantes. Quoi ! avant-hier Paris, quitté pour la première fois ! Et depuis hier matin seulement, toutes ces visions de bleu, de de lumière, de bateaux en marche, d'activité puissante et joyeuse, puis de naufrage et de tristesse ! Il lui semblait avoir vécu plus d'une année depuis deux jours. Et pourtant c'était d'avant-hier. Le tableau qui l'avait visitée le jour d'avant, à son réveil, s'était fixé en contours précis et en couleurs violentes dans son cerveau étonné et tout neuf... Il s'y était peint, photographié et gravé à la fois, ineffaçablement, sur une plaque sympathique où les images nouvelles ne parvenaient pas à le noyer. Au-dessus de tout le reste, il revenait à tout instant, remontait, repassait...

— Es-tu lasse ?

— Non, je suis heureuse.

— A quelle heure dîne-t-on ?

— Quand Madame et Monsieur voudront, fit l'hôtesse qui entrait. Je viens préparer les tables.

Elle en dressa deux. L'une avec trois couverts : celle de Marcant. L'autre avec deux couverts.

— C'est la table du commandant, dit elle. Il causera avec son ami... Ça vous donnera des détails. Son ami, c'est ce gentil M. Dauphin, qui depuis deux mois nous visite assez souvent... C'est un gros riche !... le fils d'un armateur de Marseille.

— Je sais, je sais.... fit Marcant.

— Vous le connaissez ? demanda familièrement l'aimable hôtesse.

— Je connais son père, dit Marcant, souriant de l'affabilité, du sans-gêne méridional.

— Alors vous pourrez causer. Et puis, sans ça, vous auriez fait sa connaissance !.... C'est un monsieur comme vous. Mais, même avec nous autres, il n'est pas fier. Il est bien brave ! Les pêcheurs d'ici l'aiment beaucoup. Jamais il ne passerait sans saluer le premier. A l'occasion, il leur envoie de bonnes bou-

teilles. C'est généreux... Et ça a des talents... Il a étudié. A bord il mène, quand il veut, sa machine comme un mécanicien... L'autre jour, il a fait, sur notre terrasse, le portrait de la maison. Et puis, il chante beaucoup de chansons, et des vieilles, comme nos matelots. Avec la fortune, on sait tout.

Sur cette idée générale, l'hôtesse se reposa un instant. Elle réfléchissait, tout en remuant sa vaisselle, ses couverts, à la puissance de la fortune.

Les tables étaient prêtes. Elle jeta sur son œuvre un dernier coup d'œil, puis :

— J'ai oublié les salières!... Que vous dirai-je! je suis trop étourdie!

Elle ouvrit une armoire, et en tira, avec les salières, un dessin, épinglé sur un carton. Elle vint à Marcant.

— Tenez, voilà la chose, le dessin qu'il a fait. Voyez! c'est tout en couleurs... Et sur sa guitare, il faut l'entendre! On aime la guitare par ici. C'est comme en Italie, comprenez! Est-ce qu'il n'a pas fait danser les filles, l'autre soir, dans cette salle... Si on a ri. « vous dites »! Ah; oui, on a ri! une vraie fête, quoi! au moment où personne ne s'y attendait!... Et pourtant, des fois, il a l'air beaucoup triste. Ça doit avoir des chagrins, comme de juste. Chacun les siens. La fortune n'abrite pas, de sûr!.., Et des fois, c'est tout le contraire...

Elle revenait à son idée : « La fortune!... »

Marcant tenait la jolie aquarelle qu'Élise regardait aussi, penchée sur l'épaule de son mari.

La femme reprit le cours de son monologue :

— Le commandant vient d'arriver. C'est un ami de M. Dauphin, il parait... Des amis d'école. Ils se tutoient. Le commandant n'est pas gai, pas trop malheureux non plus, puisqu'il n'y a pas mort d'homme et que, bien sûr, à l'opinion de tous nos matelots comme des siens, il n'y a pas de sa faute. M. Dauphin le console et lui dit avec son accent parisien : « Je vas t'en jouer, des airs de guitare! Je vas t'en conter des bêtises! » Et puis, il a fait venir de son bateau « des bonnes bouteilles » de vin de Champagne. Dame! il en a du bon... Vous en goûterez, je suis bien sûre!... A tout à l'heure, excusez-moi! Ma soupe doit se plaindre...

— Voilà mon moulin qui tourne! cria, du seuil, l'hôtelier, sévère.

XI

La femme s'en alla, et, à la porte, rencontra Pierre Dauph qui, ignorant la présence des « étrangers » arrivait, toujours cha tant, la guitare au cou :

Et lon lon la
Je n'ai pas de maîtresse !

— Oh ! pardon, fit-il interloqué.

Et d'un tour de bras rapide, il enleva sa guitare qu'il portait e bandoulière, suspendue à un large rubanc blanc... Lui-mêm vêtu d'un complet d'épaisse laine blanche, ressemblait à un Pierr d'opéra. Il y pensa et fut gêné en rencontrant l'œil curieux de l jeune femme.

— A ce moment, Georges demandait :

— Un peu voir l'image, papa !

Pierre vit qu'on regardait son aquarelle, — ce qui acheva de l gêner. Il posa sa guitare sur le canapé, et ne sachant au fon quelle contenance prendre, bien qu'il parût parfaitement à son aise il s'en alla.

— C'est de plus en plus curieux, tout ça ! fit Marcant qui se sentait, lui aussi, plus peut-être encore que sa femme, sorti complètement de sa vie.

— Est-ce que c'est Pierrot, maman ? viens voir son joujou !

Georges s'était approché de la guitare et la regardait émerveillé. Il y toucha. Elle rendit un son léger, joli, comme une plainte d'oiseau qui sommeille.

— Veux-tu bien laisser ça tranquille ! cria Marcant qui courut à Georges pour le prendre par la main.

Pierre revenu, et suivi du lieutenant de vaisseau, enleva l'instrument, et en s'asseyant à sa table avec son ami :

— Voulez-vous voir mon joujou de près, mon petit homme ?

Georges approcha hardiment. Pierrot lui plaisait. Arrivé près de lui, Georges s'arrêta, confus, le buste un peu rejeté en arrière. Pierrot lui passa la guitare au cou. Le ruban était trop long, elle descendait plus bas que les genoux du petit garçon. Pierrot la reprit, raccourcit le ruban, la replaça sur la poitrine de l'enfant :

— Vous êtes beau comme ça, dit-il, il faut en jouer.

Tous s'amusaient à cette jolie scène et, muets, s'oubliant les uns les autres, ils regardaient, et l'hôtelier avec eux.

Georges se mit à toucher les cordes.

— Pas trop fort! recommanda Marcant.

Les vibrations des six cordes, touchées au hasard, charmaient le petit; mais il regarda sa mère, et tout de suite :

— Merci, Monsieur, il faut la reprendre; j'ai trop peur de la casser!

— Avec ses grands cheveux sur son col marin, sa sveltesse de prince, sa douce voix, sa politesse inspirée par un regard de la Femme, et son embarras gracieux que la guitare trop grande rendait un peu comique, il était si charmant que — d'un involontaire mouvement d'enthousiasme jeune, paternel peut-être, artiste à coup sûr, — Pierre s'étant dressé, le saisit par-dessous les bras en criant :

— Est-il gentil!... Est-il joli!... La voulez-vous, ma guitare?

— Oh! non.

— Pourquoi cela?...

— Je ne sais pas.

Remis à terre, l'enfant s'efforçait de sortir du grand ruban qui tranchait sur son velours sombre. Il ne pouvait pas. On riait.

Pierre l'aida, le tira de là, remit la guitare en place.

— Merci, Monsieur.

Chacune des gentillesses faites à l'enfant remuait délicieusement le cœur de la mère.

— Il est très bien, ce monsieur.

La glace était rompue. On causa, d'une table à l'autre. L'officier contait le naufrage, tous les détails, le cri des chauffeurs blessés, la sensation du choc terrible, le sang-froid et le grand silence de l'équipage.

— Enfin, tout est pour le mieux. Personne n'est mort.

— Et vos effets? dit Marcant.

— Tous nos effets sont perdus. Je regrette certains objets qui étaient des souvenirs... Enfin, on verra ce que sauveront les scaphandriers... C'est égal, c'est des rudes moments tout de même! Allons, oublions ça un instant... Vous nous ferez l'honneur d'accepter une coupe de vin de Champagne, Monsieur?

— Il serait peut-être convenable, dit Pierre en réponse à la nuance d'hésitation qu'il devina chez Marcant, — de nous présenter les uns aux autres.

Je vous connais... un peu, dit Marcant, mis à l'aise. Ou du moins, je connais monsieur votre père.

— Ah! vraiment?

Tous deux échangèrent leurs cartes.

— Moi, fit le lieutenant de vaisseau, mes cartes sont au fond de la mer... en compagnie des cartes marines.

— Mon ami de collège Edouard Legrain, ajouta Pierre, présentant l'officier d'un geste.

Et, à l'officier, il tendit la carte de Marcant.

— Vous acceptez notre verre de vin de Champagne, j'espère?

— A condition, dit Marcant que j'offrirai le second.

— Ce serait vraiment dommage! riposta Pierre. Vous ne trouveriez certainement pas ici, où pourtant la cave est bonne, de quoi faire oublier, je m'en flatte, le Champagne de l'*Ibis Bleu!*

Les coupes se levèrent.

— Au renflouement du *230!*

— L'opération sera-t-elle difficile?

— Je ne crois pas. C'est pourquoi vous me voyez l'esprit libre. Et puis je n'ai fait aucune faute.

— Avez-vous pensé à la mort, dans ce moment-là? interrogea Élise.

— Ma foi, non. On n'y pense pas. On pense à ses hommes... Et puis... la mort!...

Il eut un geste d'insouciance.

— La mort? interrogea-t-elle; et elle ajouta aussitôt : Tout le monde la craint.

— Mais non, Madame.

— Ah?

— Il y a une bonne mort. Celle-là, on ne la craint pas.

— Et quelle est-elle?

L'officier portait la coupe à ses lèvres. Il arrêta ce mouvement et, sans se donner la peine de sonder par des mots sa réplique à la question, il dit simplement :

— Rien à se reprocher.

Tous éprouvèrent une légère secousse. Quelque chose de très grand venait de passer dans cette pauvre salle d'auberge. Élise sentit une petite larme piquer le coin de ses yeux. Marcant était conquis, sa prudence habituelle en défaut. Il se sentit une égale sympathie pour l'officier et pour l'homme qui avait un tel ami. Ah! mais, oui, on était bien ici! et si loin du monde qu'il détestait!

L'officier savourait son champagne à petits coups.

— C'est beau, ça! dit tout haut à la fin, Marcant qui réfléchissait.

— Quoi donc, Monsieur, demanda l'officier.

Si vous croyez, riposta Pierre, qu'il s'est aperçu de son mot!... A ta santé, mon vieux camarade! Et vive la marine!

Dauphin et Marcant étaient presque dos à dos, forcés de se retourner à demi pour se parler. Ce mouvement permettait à Pierre, de voir chaque fois la jeune femme. « Elle est diablement jolie, et distinguée, » pensait-il. Nulle autre pensée ne lui venait. La présence d'une femme, jolie et jeune, mettait pour lui, dans cette salle d'auberge, un charme très subtil, bien connu, toujours le même, infiniment délicieux. Voilà tout. Le naufrage du torpilleur, l'activité salubre, le péril, lui avaient fait oublier un temps l'immersion du coffret qui contenait ses lettres d'amour. A de certains moments il valait mieux qu'en de certains autres. Il était dans un des meilleurs. Les milieux avaient très vite fait de l'impressionner, de le modifier. Aussi sa mère l'avait toujours averti du danger pour lui des fréquentations douteuses. Il était très femme.

— Et vous connaissez mon père, Monsieur?

— Il est venu me voir au ministère.

— Pour sa section à ériger en commune, je parie!

— Justement! Il vous a donc mis au courant?

— Je le crois bien! il ne parle que de cela... Il faut te dire, Edouard, que mon père a acheté à la Garonne, près de Toulon, commune de La Garde, une fort belle propriété toute « complantée », comme disent les papiers timbrés, en palmiers de belle venue... Et il s'occupe depuis cet achat, des affaires de sa commune avec un zèle extraordinaire... Nous en reparlerons, si vous voulez bien, Monsieur, car je connais la question et je suis sûr de faire plaisir à mon père si je lui apporte, de votre part, quelque éclaircissement nouveau sur son affaire.

— Nous en reparlerons quand vous voudrez.

(*A suivre*) Jean AICARD.

FRÉDÉRIQUE [1]

(*Suite*)

Mlle du Quesnay ne savait que résoudre. Il lui en coûtait de désobéir à son tuteur et, d'autre part, l'objection de la supérieure lui inspirait des inquiétudes.

— Ne pourrait-on interroger le porteur de cette lettre, fit-elle, et savoir de lui si la route est occupée ou menace de l'être?

— Interrogeons-le, dit la supérieure. Il en sait probablement plus long que nous.

Aux portes du couvent, le gendarme envoyé par Monseigneur attendait avec la voiture. Sa réponse aux questions qu'on lui posa fut rassurante. Par les renseignements qu'il avait recueillis, il savait que les Russes, partis de Saint-Quentin dans la matinée, se dirigeaient vers Paris. Mais, même à supposer qu'ils eussent décidé de passer par Guerlande, on avait sur eux plusieurs heures d'avance et plus de temps qu'il n'en fallait pour arriver avant eux. Il insistait seulement pour qu'on se mît en chemin sans perdre une minute. Son opinion dicta la détermination de Frédérique.

Toutefois, lorsqu'elle en fit part à Mme Firmin, en lui ordonnant de boucler les valises, la vieille gouvernante se récria. « Que ne restait-on au couvent où l'on serait en sûreté? N'était-ce pas bien imprudent d'entreprendre ce voyage, de courir les aventures? Assurément, Monseigneur n'avait pas réfléchi ou, tout au moins, ignorait-il que l'ennemi battait le pays. S'il en eût été prévenu, eût-il voulu exposer sa pupille à de fâcheuses rencontres? En parlant ainsi, Mme Firmin se faisait, sans le savoir, l'écho des appréhensions de la supérieure et, toutes deux, se trouvèrent d'accord pour exprimer l'avis que Frédérique devait rester au couvent. Le gendarme retournerait seul à Guerlande et ferait connaître à Monseigneur les causes de cette résolution. Mais, Frédérique tint

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 31 décembre 1898.

bon et comme Mme Firmin émue et troublée se répandait en reproches et en larmes, elle lui dit :

— Demeurez ici, ma chère ; je n'ai pas besoin de vous, puisque pour me protéger, j'ai le gendarme et le cocher.

— Vous savez bien que je ne vous laisserai pas partir seule, dussé-je périr avec vous, s'écria Mme Firmin. Je vous cède donc, mais je proteste ; votre entêtement est bien cruel pour moi, Mademoiselle. Une femme de mon âge a le droit d'avoir peur. Et puis, si j'ai peur, ce n'est pas uniquement pour moi ; c'est plus encore pour vous.

— Je le sais, je le sais, répliqua Frédérique à qui ces témoignages d'effroi arrachaient un sourire ; mais soyez sans crainte, nous arriverons sans encombre.

Quelques instants plus tard, le modeste équipage de l'évêché emportait vers Guerlande les deux femmes, la plus âgée continuant à se lamenter, la plus jeune s'efforçant de la rassurer par sa parole et par son exemple. Mme Firmin était d'humeur irascible et s'exaltait trop aisément sous l'influence de ses idées quand on y résistait. Elle se connaissait ce défaut et ne négligeait rien pour en prévenir les effets. A peine sortie d'Abbécourt, redoutant de tomber dans le péché de colère et désireuse d'échapper aux pénibles sensations que ses craintes déchaînaient en elle, elle ferma les yeux. Elle aurait voulu dormir tout le long de la route. Frédérique n'eut garde d'entraver ses égoïstes dispositions et ne fut satisfaite qu'après avoir constaté que Mme Firmin s'était assoupie.

Maintenant, à la lueur de ses deux lanternes, suivie du gendarme à cheval, la voiture roulait dans la nuit, à travers les plaines dénudées qui s'étendent entre Abbécourt et Guerlande. La brume était devenue plus épaisse, à peine trouée çà et là, comme d'un sillon lumineux étincelant dans l'ombre, du rayon d'une lune rougeâtre qui, de temps en temps, déchirait les nuées dont le ciel était voilé. Alors le regard de Frédérique saisissait au passage des arbres sans feuilles, un fossé, des terres brunes et la blancheur de la route. Puis, brusquement, tout s'éteignait dans le noir. Parfois, au lointain, une flamme semblait s'allumer dans les ténèbres, laissait deviner une maison perdue au milieu des champs, où on veillait encore. A cette lumière à peine entrevue, succédait de nouveau l'obscurité. Dans le silence, ne s'élevait d'autre bruit que celui des roues et des chevaux sur le sol durci.

On filait rondement et Frédérique calculait qu'à marcher à cette allure, en moins de deux heures, elle serait à Guerlande.

Tout à coup, un crépitement résonna à son oreille. C'était la pluie qui commençait à tomber, frappant les vitres de petits coups secs et les couvrant de perles d'eau qui se fondaient aussitôt en traçant des sillons à travers la buée. D'abord très fine, cette pluie devint rapidement plus serrée et plus abondante. En même temps, s'élevait un vent de tempête dont les rafales ne tardèrent pas à se succéder, pressées et impétueuses. Le crépitement sur les vitres se transforma en un fracas de grêle. Sous cette averse torrentielle traversée par les plaintes furieuses du vent, la nuit se faisait plus obscure et plus sinistre.

— Qu'est-ce donc ? balbutia Mme Firmin, réveillée à l'improviste.

— Ne vous alarmez pas, ma chère, se hâta de répondre Frédérique. Ce n'est qu'un orage.

— Dites un temps d'enfer, gémit la gouvernante, Monseigneur doit bien regretter en ce moment de nous savoir en péril.

— Mais nous ne risquons rien.

Un coup de vent plus violent que les autres couvrit de sa rumeur la voix de Mlle du Quesnay. L'antique berline, que les chevaux traînaient avec une vitesse vertigineuse, trembla sur ses essieux, secouée, malgré son poids, comme un tas de feuilles mortes.

— Comment ! nous ne risquons rien, fit aigrement Mme Firmin. Ne voyez-vous pas que nous allons verser !

Frédérique lui répondit par un éclat de rire. Blessée au vif, la gouvernante reprit :

— Oui, raillez, moquez-vous comme si un malheur n'était pas bien vite arrivé et comme si ce n'était pas folie d'être sur les routes en un tel moment !

— Nous ne pouvions prévoir cet ouragan, observa philosophiquement Frédérique. Mais comment tremblez-vous ainsi, Firmin ; vous en avez vu bien d'autres, jadis, en Vendée, quand votre mari commandait une troupe de chouans ?

— En ce temps-là, Mademoiselle, j'étais une jeune femme. J'ai plus de soixante ans aujourd'hui.

— Ce n'est pas moins enfantin de vous effrayer pour si peu. Que serait-ce donc si nous rencontrions les Cosaques ? poursuivit la jeune fille toujours rieuse.

Indignée par ces moqueries, Mme Firmin allait donner librement carrière à sa fureur. Elle en fut empêchée. Dominant le bruit de la pluie et le tumulte du vent, un cri d'appel, impérieux et strident retentit dans la nuit. Un brusque recul des chevaux imprima une violente poussée en arrière à la voiture. Elle s'arrêta du même coup, clouée au sol.

Sans rien perdre de son sang-froid, Frédérique, pressée de connaître la cause de cet arrêt, abaissa la vitre de son côté et se pencha pour voir. Une émotion poignante lui serra le cœur. Autour de la voiture sur laquelle l'eau ruisselait, des cavaliers, une lanterne à la main, caracolaient au nombre de cinq ou six. Dans une chaumière qui, derrière eux, bordait la route, et dont la porte était ouverte, allaient et venaient, à la lumière de chandelles plantées dans des bouteilles et d'un feu de fagots brûlant dans une haute cheminée, des soldats à mine rébarbative, moustachus, barbus, coiffés de bonnets en fourrure, vêtus de longues tuniques à larges plis, tombant sur les tiges de leurs bottes.

— Les Cosaques! murmura-t-elle en se rejetant dans le fond de la voiture.

— J'en étais sûre, répliqua Mme Firmin d'une voix étranglée. Qu'allons-nous devenir?

La question rendit Mlle du Quesnay à elle même. Elle avait l'âme haute et vaillante et y puisait le courage. De nouveau, elle se pencha hors de la portière. Elle vit, sous la pluie qui maintenant faisait rage, le gendarme et le cocher tenus en respect par les pistolets braqués sur eux, Ils ne pouvaient rien pour la défendre. Alors, intrépide, elle interpella les cavaliers qui dirigeaient vers elle leurs lanternes.

— S'il y a parmi vous des hommes d'honneur, cria-t elle, je les adjure de respecter et de laisser passer deux voyageuses inoffensives.

Ils ne parurent pas entendre et aucun d'eux ne répondit. Mais leurs clameurs redoublèrent. Avec de grands gestes, ils proféraient des mots incompréhensibles, en montrant sous leurs moustaches noires et pendantes, des dents très blanches, entre lesquelles les sons passaient rauques et durs, tandis que leur visage large, au nez écrasé, aux joues saillantes, s'égayaient de la flamme des yeux cruels et railleurs.

— Ces brutes ne parlent pas le français, soupira Mme Firmin. Nous sommes perdues!

Comme pour lui donner un démenti, les cavaliers brusquement firent silence et, s'écartant de la voiture, ils demeurèrent immobiles. Du seuil de la chaumière où se groupaient, curieux, les soldats qui s'y trouvaient, un ordre était parti, impérieux et clair, cinglant comme un coup de fouet, quoique jeté par une voix plus douce, et cet ordre avait changé ces tigres en agneaux. La voiture se remit en mouvement. Au pas des chevaux, tenus en mains par un des cavaliers, elle traversa lentement la route et vint se ranger au ras de la chaumière.

Du groupe des soldats, l'un d'eux se détacha, qu'à l'élégance de son uniforme Frédérique reconnut pour un officier. Malgré la pluie qui tombait en cataractes, il s'avança jusqu'à la portière et l'ouvrit en disant, en un français très pur, sans accent :

— Veuillez descendre, Mesdames.

AUX PRISES AVEC L'ENNEMI

La salle misérable où Frédérique et Mme Firmin se virent contraintes d'entrer en descendant de voiture était remplie de Cosaques.

Groupés pour la plupart autour de la cheminée, les uns épluchaient lentement les légumes; ils les jetaient ensuite dans une grande marmite de fer, suspendue au-dessus des flammes. Les autres surveillaient la cuisson d'une demi-douzaine de volailles embrochées dont les flancs luisants de graisse se doraient au feu. Dans un coin, deux de ces soldats dressaient un couvert pour MM. les officiers sans doute. A tout instant, ils interpellaient une jeune femme pauvrement vêtue, la propriétaire de la maison mise à sac, lui ordonnant d'apporter des assiettes, des verres, des fourchettes, du pain, du vin, du fromage, la dépouillant, après avoir pillé sa basse cour, des quelques provisions qu'elle possédait et qu'elle avait espéré leur soustraire. Affolée par l'épouvante, elle obéissait en se lamentant sans que d'ailleurs le spectacle de son désespoir parût les apitoyer.

Sous la lueur embrouillassée des chandelles, dans un nuage de fumée, chargé d'odeurs pestilentielles, tout ce monde se démenait, agité, bruyant, poussant des cris, échangeant des paroles joyeuses qui ressemblaient à des menaces.

— C'est l'enfer, souffla Mme Firmin à l'oreille de Frédérique.

Cette réflexion malveillante fut surprise par le jeune officier qui les avait invitées à descendre de voiture.

— Entrez ici, dit-il alors d'un ton enjoué, en désignant une autre pièce que d'abord elles n'avaient pas vue, ce n'est pas le paradis, mais vous y serez mieux qu'en enfer.

— N'allez-vous pas nous laisser continuer notre route, Monsieur? demanda vivement Frédérique.

— Entrez, je vous en prie, répéta-t-il en feignant de n'avoir pas entendu la question.

Cette insistance fit éclater Mme Firmin.

— Profiter de ce que nous sommes femmes et sans défense pour nous traiter ainsi, c'est indigne s'écria-t-elle.

A ce déchaînement de colère, l'officier répliqua d'un ton de condescendance :

— Rassurez-vous; il ne vous sera fait aucun mal.

Sous la courtoisie des paroles, Frédérique devinait une volonté ferme. Résister, c'eût été s'exposer à de nouveaux périls. D'un signe, elle imposa silence à Mme Firmin, dont la bouche se gonflait de répliques foudroyantes, et, lui donnant l'exemple, elle pénétra dans cette seconde pièce où, comme dans l'autre, le feu était allumé, bien qu'elle fût restée vide.

— J'obéis, dit-elle en entrant, mais je proteste contre la violence qui nous est faite.

L'officier toujours souriant s'inclina:

— Je m'étais réservé cette chambre pour moi. Je comptais y passer la nuit. Mais je suis heureux de vous la céder, Mesdames.

Mlle du Quesnay le regarda hautaine et dédaigneuse et reprit :

— Nous sommes donc prisonnières !

— Prisonnières, non. Mais je vous rends service en vous empêchant d'aller plus loin Les chemins sont impraticables sous cette pluie et je serais coupable si pour vous rendre plus tôt libres, je vous exposais à quelque accident.

— Et c'est pour ce motif que vous nous retenez ?

— Pour ce motif, oui. Ce n'est pas le seul d'ailleurs, continua l'officier avec une gravité soudaine. J'en ai un autre. Je ne vous connais pas, Mesdames ; je ne sais qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez. Or, le régiment de Cosaques dont je suis le colonel marche en avant-garde, et moi-même, vous le voyez, je le précède

avec une poignée d'hommes. Je comptais entrer ce soir à Guerlande et prendre possession de cette ville au nom des souverains alliés. Mais, tout à l'heure, le bruit est venu jusqu'à moi qu'on s'y préparait à la résistance. J'espère que ce bruit est sans fondement et que je ne serai pas réduit à recourir aux armes. Je n'en ai pas moins pensé que la prudence me commandait d'attendre à demain pour pousser plus avant. L'orage m'a fourni le prétexte d'une halte et j'ai dû, ne sachant si je serais accueilli en ami ou en ennemi, m'entourer des précautions usitées en campagne. C'est ainsi que vous avez été arrêtées.



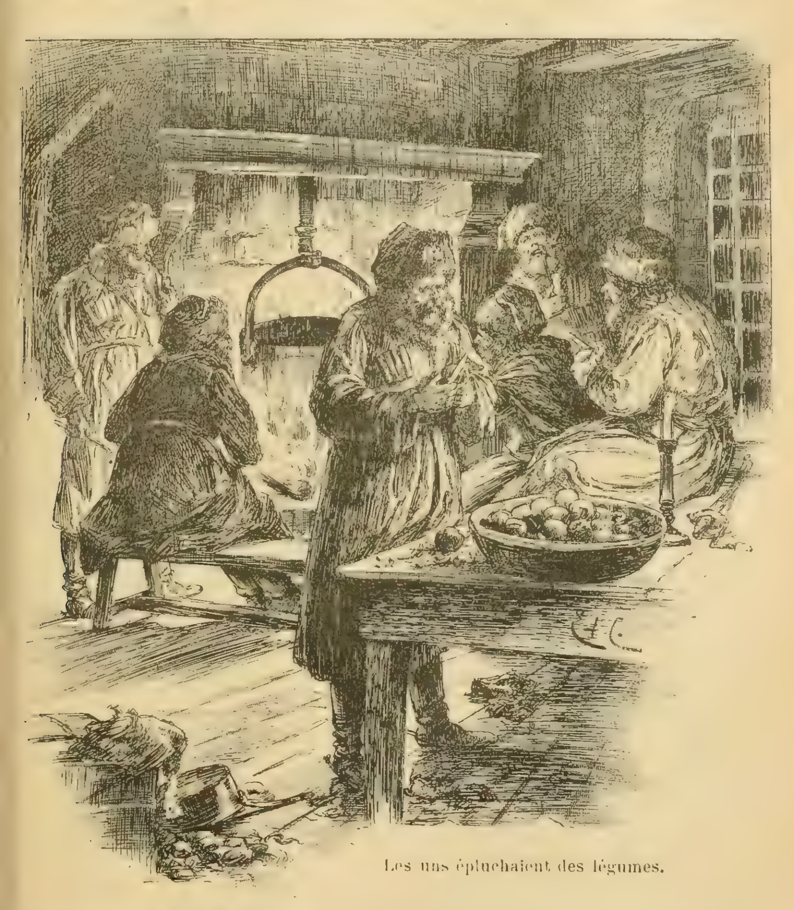
Le gendarme et le cocher tenus en respect par les pistolets.

— On ne saurait nous dire plus poliment que vous nous prenez pour des espionnes, fit avec véhémence Mme Firmin.

— A la guerre, riposta le colonel, on doit se défier, même des jolies femmes. Mais donnez-moi des explications satisfaisantes, ajouta t il gracieusement, et vous serez libres.

Tandis qu'il parlait, Frédérique avait eu le loisir de l'observer et ce rapide examen la rassurait. Si au lieu de rencontrer ce jeune homme en des circonstances dramatiques, il lui eût été présenté dans un salon, elle l'aurait trouvé charmant. Sa figure brune et martiale dont un regard caressant tempérait l'énergie prévenait en sa faveur. Par le langage, les manières, l'accent même, il semblait d'une autre race que les soldats qu'il commandait. Tout en lui révélait une éducation parfaite et des sentiments généreux. Frédérique ne fut donc pas offensée en l'entendant demander des explications. Après tout, il observait sa consigne et remplissait son devoir. Pouvait-elle l'en blâmer ?

— Je vais vous répondre, Monsieur, de façon à dissiper le malentendu dont nous sommes victimes, ma compagne et moi, reprit-elle. Je me nomme Frédérique du Quesnay. Je suis la fille du



Les uns épluchaient des légumes.

marquis du Quesnay, gentilhomme vendéen tué, sous la Révolution, au service du roi de France. Madame est ma gouvernante et mon amie. Nous venons du couvent d'Abbécourt et nous rentrons à Guerlande.

Le colonel, en l'écoutant, paraissait étonné.

— Mademoiselle du Quesnay! fit-il, la pupille de Mgr Ermel?

— Vous connaissez mon tuteur! s'écria Frédérique plus surprise qu'il ne l'était lui-même.

— J'ai longtemps vécu parmi les émigrés et j'y ai souvent entendu prononcer son nom.

— Parmi les émigrés! Oh! alors, on n'a pas dû chanter ses louanges et vous devez être prévenu contre lui.

— C'est vrai, avoua l'officier. On lui reproche d'avoir déserté jadis la cause royale pour se dévouer au premier consul Bonaparte. On lui reproche surtout d'avoir contribué au désarmement des Français demeurés fidèles à leur roi et d'occuper un siège épiscopal sur lequel il n'est pas à sa place.

Mlle du Quesnay se redressa d'un mouvement de protestation.

— Il y est à sa place, Monsieur, puisqu'il a reçu l'investiture du Souverain Pontife.

— Oui, en vertu d'un Concordat violateur de droits séculaires.

— Le Concordat fut un acte sauveur. Sans lui, la religion ne se serait jamais relevée.

— Vous le défendez? J'avais lieu de croire, Mademoiselle, que, fille de royaliste, vous étiez vous-même royaliste.

— Je suis Française avant tout, Monsieur.

Elle jeta ce mot comme un défi et l'éclair de ses yeux trahit, en même temps que sa nature ardente, la volonté de ne pas laisser attaquer devant elle son tuteur.

— Je n'ai pas voulu vous offenser, Mademoiselle, dit l'officier. Je sais, d'ailleurs, que Monseigneur Ermel mérite la réputation de sainteté dont il jouit. Et puis, les bienfaits qu'il vous a prodigués lui ont créé un titre à la gratitude de la noblesse de France. Elle est toute prête à lui pardonner s'il rend à Monseigneur de Magalon le siège qu'il occupe.

— Monseigneur de Magalon est sans droits sur ce siège, affirma sèchement Frédérique et Monseigneur Ermel n'a pas besoin de pardon.

L'officier s'inclina comme pour marquer ainsi qu'il désarmait et renonçait à poursuivre ce débat.

Mlle du Quesnay continuait :

— Maintenant que vous savez qui nous sommes, demanda-t-elle, persistez-vous à nous considérer comme des femmes dangereuses et à nous garder prisonnières?

— Non, Mademoiselle. Si ce temps ne vous effraye pas, vous pouvez partir.

— Oh! tout de suite, alors. Venez, Firmin, hâtons-nous. Un plus long retard jetterait mon tuteur dans des inquiétudes mortelles.

Elle allait vers la porte, entraînant sa gouvernante. Le colonel les suivait et peut-être, si Mlle du Quesnay se fût retournée en ce moment, eût-elle surpris sur son visage une expression d'admiration respectueuse et de regret dont elle eût été touchée. Ensemble ils traversèrent la première pièce au milieu du tumulte, et Frédérique tomba de son haut en apercevant le gendarme et le cocher mêlés aux Cosaques groupés autour de la cheminée.

— Nous partons sur-le-champ, leur cria-t-elle.

Ils se rapprochèrent et le gendarme dit :

— Vous n'avez donc pas vu le temps qu'il fait, Mademoiselle? La route est sous l'eau.

Le cocher approuva. A la rigueur, un cavalier pourrait passer, mais non une voiture. Il était indispensable d'attendre la fin de l'orage.

Frédérique se récriait, et, malgré l'avis contraire de Mme Firmin, elle persistait à vouloir se mettre en route.

Alors, l'officier s'interposa :

— Renoncez-y, Mademoiselle. Vos gens ont raison. Il y a péril à courir les chemins inondés. Voyez vous-même.

Du seuil de la chaumière, les yeux plongeaient dans d'épaisses ténèbres et n'y pouvaient rien voir, ni le sol ni le ciel, d'où la pluie tombait en torrents, dans les rugissements d'un vent furieux. Frédérique dut se rendre à l'évidence. Elle ne pouvait que se résigner à l'attente.

Elle soupira :

— Attendons, puisqu'il le faut.

Elle revint dans l'autre pièce.

— Mettez-vous près du feu, reprit le colonel. Quand vous voudrez dormir, vous pourrez vous étendre sur ce lit.

— Je resterai debout, déclara-t-elle. A la première éclaircie, nous partirons.

— Puis-je vous offrir de partager mon repas? On allait me servir quand vous êtes arrivée. On transportera la table ici.

Elle remercia. Elle avait soupé avant de quitter le couvent. Alors il expliqua, que quant à lui, il était à jeun depuis le matin. Il rejoignit ensuite ses camarades qui le faisaient appeler. Frédérique et Mme Firmin restèrent seules. La jeune fille était soucieuse.

Elle songeait à son tuteur qui s'inquiéterait de ne pas la voir venir. Il attribuerait ce retard à quelque accident. Elle eût donné tout au monde pour lui épargner cette angoisse.

— C'est inutile de vous tourmenter, Mademoiselle, dit bientôt Mme Firmin, puisque malheureusement, nous ne pouvons rien que nous résigner. Mais, vous voyez comme j'étais bien inspirée quand je vous suppliais de ne pas quitter Abbécourt ce soir. Au moins, nous y serions à l'abri de tout danger.

— Nous ne risquons rien ici.

— Sans doute, ce militaire a été fort galant. Mais, si nous étions tombées sur quelque soudard...

— Félicitons-nous d'avoir rencontré un homme bien élevé. Il faut lui rendre justice, il n'a eu que de bons procédés.

De nouveau, elle retournait à ses réflexions. Mme Firmin en interrompit le cours au bout de quelques minutes en l'interrogeant :

— N'avez-vous pas été étonnée, Mademoiselle, de l'entendre s'exprimer si purement dans notre langue ?

— Oui, il la parle comme un Français. C'est à croire qu'il n'est pas Russe.

— Peut-être ne l'est-il pas ? On cite plusieurs gentilshommes émigrés qui ont pris du service à l'étranger.

— Ils sont bien répréhensibles, ceux-là. S'exposer à combattre contre son pays !...

— Oh ! avant de les accuser, Mademoiselle, il faudrait savoir s'ils n'ont pas de bonnes excuses. Feu Monsieur le marquis, votre père et mon pauvre mari étaient de bons Français. Ils ont cependant combattu contre les armées de la République.

— Pas dans les bataillons étrangers.

— On fait ce que l'on peut et comme on peut, conclut philosophiquement Mme Firmin.

Frédérique haussa les épaules en signe de dénégation. Quel que fût le passé de sa famille, elle n'approuvait pas les gentilshommes qui avaient fui leur patrie et, à la faveur de ses revers, y revenaient en ennemis. Elle les jugeait sans indulgence, ayant été élevée chez Mgr Ermel à une école de patriotisme. Les raisonnements de Mme Firmin ne pouvaient changer ses idées à cet égard, et la gouvernante qui s'en doutait bien un peu n'insista pas.

Au bout d'une demi-heure, le colonel reparut, son repas terminé. La grâce de Mlle du Quesnay l'attirait. Il se félicitait de l'avoir rencontrée et quoiqu'il fût trop courtois pour lui imposer sa pré

sence, il cherchait à profiter de sa bonne fortune, à la faveur d'un prétexte. Ce prétexte, il l'avait trouvé. Il déclara qu'il venait se mettre au service de ces dames.

— Nous n'avons besoin de rien, Monsieur, lui répondit Frédérique. Je n'attends de votre obligeance que de m'avertir, dès que nous pourrons continuer notre voyage.

Considérant ces paroles comme un congé, il fit mine de se retirer, mais il était visible qu'il brûlait du désir d'être retenu. Comme on feignait de ne pas le comprendre, il dit craintif et comme anxieux :

— Ne voulez-vous pas me permettre de vous tenir compagnie ?

— Je n'ai pas à vous en donner la permission, Monsieur, et pas davantage à vous la refuser. Vous êtes le maître ici.

— Oh ! Mademoiselle, voilà de méchantes paroles. Il me semblait avoir mérité mieux.

Ce reproche émut M[lle] du Quesnay. Elle eut honte de sa maussaderie, et, spontanément, elle s'excusa :

— Ne prenez pas ma réponse en mauvaise part et ne l'attribuez qu'à l'énervement que m'a causé l'arrêt inattendu auquel j'ai été contrainte. Elle n'exprime pas ce que je ressens. La vérité, c'est que je vous suis reconnaissante des égards que vous avez eus pour ma compagne et pour moi. Si, pour vous en convaincre, il faut vous prier de rester auprès de nous, c'est de grand cœur que je le fais. Demeurez, Monsieur, nous en serons très honorées.

Le colonel ne se fit pas répéter l'invitation. Il s'assit en face de Frédérique et, d'un accent de confiance et d'abandon, il dit :

— Depuis que je suis entré en France, c'est la première fois que l'occasion m'est offerte de causer un peu librement avec une Française jeune, belle et aimable.

La flatterie n'offensa pas Frédérique, mais elle la couvrit de confusion. Jamais personne n'avait osé lui parler ainsi. Il en résultait quelque trouble en son âme où l'espoir d'une vie prochaine consacrée toute à Dieu avait effacé depuis longtemps le désir et le goût des hommages que, dans le monde, les hommes prodiguent aux femmes. Ce qu'elle éprouvait, elle s'efforça de le dissimuler, en feignant de n'avoir pas compris et en coupant court, par une question, à des éloges qu'il ne lui convenait pas d'encourager.

— Aux propos que vous m'avez tenus tout à l'heure, il m'a paru que vous étiez mon compatriote, Monsieur. Me suis-je trompée ?

— Vous ne vous êtes pas trompée, Mademoiselle. Je me nomme

Victurnien comte de Ferrère. Mon père fut ambassadeur du roi Louis XVI en Russie. Le château de Ferrère est près de Dijon. J'y suis né en 1781.

— Vous êtes Français et vous portez cet uniforme! s'écria Frédérique. Un gentilhomme Français, colonel d'un régiment de Cosaques!

— Est-ce un blâme, Mademoiselle?

— Je n'ai pas qualité pour vous blâmer, Monsieur. Seulement, je m'étonne; oui, je m'étonne, et je me demande comment vous avez pu consentir à rentrer dans votre patrie en vainqueur, en ennemi?

Victurnien de Ferrère, à ces mots, se levait d'un bond et se rapprochant de Frédérique.

— La patrie est là où est le roi! fit-il fougueusement.

— Non, Monsieur, elle est là où fut notre berceau.

— On m'a ravi le mien. J'avais sept ans quand mes parents durent fuir devant les dangers qui les menacaient. Ils m'emportèrent avec eux ét nous ne fûmes en sûreté qu'après avoir franchi la frontière. Je fus élevé en Russie où ils s'étaient réfugiés et où ils moururent après m'avoir recommandé aux bontés de l'empereur. J'atteignais l'âge d'homme. J'étais sans fortune, sans carrière. Mon roi vivait dans l'exil; un usurpateur occupait son trône. Sa Majesté le Tsar m'offrit d'entrer dans ses armées. J'acceptai, et si vous n'apparteniez au parti des rebelles, vous comprendriez que j'ai eu raison.

— Voilà ce que je ne reconnaitrai jamais, rien ne vous empêchait d'entrer dans les armées de la France.

— Les armées de Bonaparte!

— J'ai dit les armées de la France, répéta Frédérique. En celui que vous appelez Bonaparte et que moi j'appelle l'Empereur, la France, depuis quatorze ans, s'est incarnée, et c'est elle, c'est son drapeau que vous combattez en combattant contre lui.

— J'obéis aux ordres de mon roi; c'est lui que je sers.

— En marchant pour lui rendre sa couronne sur des cadavres de Français!

Des paroles de colère montèrent aux lèvres de Victurnien. Mais il les retint, regrettant déjà de s'être laissé entraîner à cette vaine discussion.

— Nous ne pouvons nous entendre, fit il avec tristesse, et soudainement apaisé; nous n'appartenons pas au même parti.

Mais Frédérique ne désarmait pas. Malgré les gestes et les regards de Mme Firmin qui la suppliait de se taire, elle voulait avoir le dernier mot et le prononça.

— Il n'est qu'un parti qu'un bon Français puisse honorablement servir; c'est celui de la France.

Le colonel ne releva pas ce propos. Il regagnait sa chaise et s'y remit, attendant pour prendre la parole que son emportement fût tombé. Il se le reprochait. A quoi bon discuter avec une femme à laquelle il ne pouvait demander raison de ses paroles? Maintenant, il regardait Mlle du Quesnay, non sans quelque admiration, l'énergie dont elle venait de faire preuve en lui tenant tête, l'ayant grandie à ses yeux. Puis, tout à la fois bienveillant et ironique, il dit :

— Qui se douterait à contempler ce jeune visage, aussi calme en apparence qu'une eau dormante, qu'il cache une âme fanatique...

Egayée par l'observation, elle leva sur lui ses yeux où ne restait plus trace de son courroux de tout à l'heure et lui répondit du même ton de raillerie douce :

— Le plus fanatique des deux n'est pas celui qu'on pense.

— Vous êtes du moins terriblement entêtée, tout d'une pièce, Mademoiselle.

Heureuse du tour nouveau que prenait l'entretien, Mme Firmin y jeta sa pointe.

— Oh! oui, entêtée... une barre de fer.

— On m'a accoutumée à ne jamais transiger sur le devoir, dit simplement Frédérique.

— Le devoir est difficile à discerner dans des temps aussi troublés que les nôtres, remarqua Victurnien. Je crois avoir rempli le mien. Et tenez, Mademoiselle, dussiez-vous trouver mauvais que je vous interroge, je crois le remplir encore en vous posant une question. Peut-être va-t-elle effaroucher votre patriotisme rigide et intraitable. Et cependant bien louable est le sentiment qui me la dicte.

— Quelle question? demanda Frédérique.

— Je vous ai dit qu'on m'avait averti du dessein qu'auraient formé les habitants de Guerlande de se défendre contre les armées alliées. Je refuse pour ma part d'ajouter foi à cet avis, toutes les autres villes où nous avons passé, de la frontière ici, nous ayant ouvert leurs portes. Mais, enfin, je serais bien aise, puisque vous

habitez Guerlande, de savoir par vous ce qu'il faut penser de ce prétendu dessein.

— Mais vous me demandez de vous livrer un secret qui n'est pas à moi!

— Oh! de grâce, ne vous emportez pas, supplia M. de Ferrère.



« L'homme que vous épouserez aura besoin d'une rare énergie pour vous dompter. »

Mes paroles ne s'inspirent que du désir d'éviter à notre pays de nouveaux malheurs.

— C'est bien ainsi que je les prends, Monsieur. Sans cela, je devrais les considérer comme une injure. J'y répondrai sans détours. J'ignore les intentions de mes compatriotes.

— Mais vous n'ignorez pas s'ils sont en état de nous résister.

— Si j'en étais instruite, je croirais les trahir en vous le disant.

— Décidément, votre gouvernante a raison, gronda le colonel. Il se levait et se mit à marcher à travers la chambre.

— Une vraie barre de fer, poursuivait-il, une cuirasse dont il est impossible de trouver le défaut. L'homme que vous épouserez aura besoin d'une rare énergie pour vous dompter.

Un éclat de rire couvrit le dernier mot de sa phrase.

— L'homme que j'épouserai ! repartit Frédérique.

Mais bien vite elle redevint sérieuse.

— Veuillez excuser ma gaieté si vous la trouvez déplacée, Monsieur. Mais vous le comprendriez si vous connaissiez mieux la vie et étiez au courant de mes intentions.



Elles virent une forêt de lances.

Elle regardait Mme Firmin comme pour la prendre à témoin de la légitimité de cet accès de joyeuse humeur.

— Monsieur ne peut pas deviner que vous avez renoncé au mariage, Frédérique, et que vous devez entrer au couvent, dit la gouvernante.

La physionomie du colonel exprima la déception la plus vive : — Le couvent! Une si belle personne! c'est dommage, murmura-t-il.

— Mais non, Monsieur, reprit Frédérique. Tout est pour le mieux, au contraire. Vous venez de dire qu'un mari ne pourrait me dompter. Dieu me domptera, lui.

Victurnien continuait à aller et venir d'un bout de la chambre à

l'autre, passant et repassant devant cette jeune fille dont le charme l'avait d'abord captivé, et dont l'indépendance, maintenant, le déconcertait. A la dérobée, il la regardait, tout étonné du sang-froid dont elle faisait preuve.

— Je vois que vous ne voulez pas répondre à la question que je vous ai posée, dit-il bientôt.

— Il n'est pas en mon pouvoir d'y répondre.

— Pouvez-vous, du moins, vous charger d'un message verbal pour les autorités de Guerlande, pour votre tuteur qui comprendra mieux que vous, je l'espère, de quelles intentions pacifiques je suis animé?

— Je puis m'en charger, oui, Monsieur.

— Alors, si vous arrivez à Guerlande avant moi, veuillez dire ceci à qui de droit. Je suis, par ma naissance, disposé à traiter les Français avec la bienveillance due à des compatriotes. Les ordres que j'ai reçus sont conformes à mes sentiments. Les alliés ne viennent pas en ennemis. Ils ne veulent que délivrer l'Europe d'un joug despotique, qui est pour le monde un fléau. Quand ils l'auront brisé, ils laisseront les Français, redevenus les maitres de leurs destinées, se choisir en liberté le gouvernement sous lequel ils veulent vivre. En ces conditions, toute tentative de résistance serait aussi folle que vaine. Votre Empereur est en fuite, ses armées sont anéanties, les suprêmes efforts d'un patriotisme exagéré n'aboutiraient qu'à des catastrophes nouvelles. Si la ville de Guerlande m'ouvre volontairement ses portes, je m'y conduirai en ami. Si, au contraire, ses habitants prenaient les armes, je serais impitoyable. Je vous en supplie, Mademoiselle, employez-vous à m'éviter de recourir à cette extrémité.

L'accent de ces paroles, et surtout la prière qui les résumait, corrigeait ce qu'elles offraient de menaçant. Loin d'en être offensée, Frédérique les accueillit avec gratitude. Elles dissipaient l'angoisse qui pesait sur son cœur, en lui prouvant qu'à la condition de subir une loi contre laquelle ils demeuraient impuissants, les habitants de Guerlande n'étaient exposés à aucun danger. Elle savait gré à M. de Ferrère d'une modération dont elle sentait tout le prix.

— Je vous promets, Monsieur, déclara-t-elle, de répéter à mon tuteur ce que vous venez de me dire, et je ne doute pas qu'il ne s'empresse d'en faire part à ceux qui peuvent et doivent décider.

— Merci, Mademoiselle, répondit Victurnien.

— Maintenant, continua Frédérique, j'ai hâte de m'acquitter

de la commission, et vous voudrez bien reconnaître qu'il faut que je parte. Il me semble d'ailleurs que l'orage a cessé. On n'entend plus ni le vent ni la pluie.

Victurnien s'approcha de la croisée et regarda au dehors.

— C'est vrai, fit-il. On aperçoit même entre les nuages des coins de ciel piqués d'étoiles. Je crois que vous pouvez partir.

Appelés et consultés, le gendarme et le cocher furent du même avis. La voiture et les chevaux avaient été placés à l'abri sous un hangar. On les ramena à l'entrée de la maison. M. de Ferrère ouvrit la portière et offrit la main à Frédérique pour l'aider à monter. Comme elle s'élançait, il la retint et dit à demi-voix :

— Je voudrais avoir l'assurance, Mademoiselle, que vous ne garderez pas un mauvais souvenir de moi.

Elle le regarda, les yeux dans les yeux, et avec une spontanéité dont il fut ému, elle protesta :

— Un mauvais souvenir ! Je serais bien ingrate si je ne restais reconnaissante de vos soins.

— Alors, me permettrez-vous de vous revoir?

— Je vous reverrai toujours avec plaisir, Monsieur, surtout si vous avez quitté cet uniforme.

— Je n'ai plus longtemps à le porter. Si, comme je l'espère, les Bourbons sont remis en possession de leur couronne, je solliciterai du roi le droit de revêtir celui des soldats de France.

— Il vous ira bien mieux que celui-ci. A bientôt, Monsieur.

En affirmant sa gratitude, Frédérique ne mentait pas. La bonne grâce de Victurnien l'avait favorablement impressionnée et comme attendrie. En se séparant de lui, elle gardait la sensation d'une aimable simpathie entrée à l'improviste dans sa vie jusque-là toute en Dieu, et propre à relever dans sa pensée le prix des choses de la terre qu'elle avait toujours inexorablement sacrifiées à celles du ciel.

— Il n'y a pas à dire, ce jeune homme est la séduction même, dit Mme Firmin comme la voiture s'ébranlait ; si poli, si doux, si prévenant. Si vous n'étiez pas résolue à entrer au couvent, ma chère petite, je vous souhaiterais un mari qui lui ressemblât.

— Devenez-vous folle, Firmin ! s'écria Frédérique scandalisée.

— Eh ! là, il n'y a pas d'injure. Etes-vous seulement sûre d'y entrer, au couvent? Pour moi, je doute encore de votre vocation et je ne suis pas seule à en douter. Demandez à Monseigneur?

— Oui, je sais que lui et vous, vous vous obtinez à méconnaitre la volonté de Dieu, cependant si visible. Mais, l'heure approche

où elle s'affermira par tant de signes éclatants qu'il faudra bien vous rendre à l'évidence.

— Soit, mais en attendant, je suis comme Monseigneur, je garde mon idée.

— Vous me faites beaucoup de peine, Firmin, reprit Frédérique.

Dans sa voix, il y avait un reproche. Mme Firmin n'insista pas et jusqu'au moment où la voiture, un peu après minuit, s'arrêta devant l'évêché de Guerlande, la conversation ne fut pas reprise.

Dans le cabinet où nous l'avons laissé, Monseigneur s'efforçait de tromper par la lecture, la longueur de son attente. Le retard survenu dans l'arrivée de sa pupille l'inquiétait et le troublait. Avait-elle reçu sa lettre? Le gendarme n'avait il pas été arrêté en chemin? Etait elle déjà en route quand avait commencé cet orage dont la violence semblait secouer les murailles de l'antique évêché? De temps en temps, il quittait sa place pour aller appuyer son front aux vitres que fouettait la pluie. Il regagnait bientôt sa table en regardant, anxieux, l'abbé Duclaux qui dormait dans un fauteuil, au coin du feu.

Soudain, le pavé de la rue s'ébranla sous les roues d'une voiture.

— Enfin, la voilà, pensa l'évêque.

Joyeusement, il réveillait le vicaire général.

— Duclaux, debout, mon ami!

— Est-ce les Russes? demanda le vieux prêtre tiré de son sommeil, en se redressant.

— Non, c'est ma pupille; c'est elle, j'en suis sûr.

Alerte comme un adolescent, il dévalait par l'escalier et se trouva à la porte au moment où elle s'ouvrait pour laisser entrer Frédérique et Mme Firmin.

— Nous voilà, Monseigneur.

— Dieu soit loué, mon enfant! Mais, combien je me suis tourmenté. Je me figurais des accidents.

— Pas le moindre accident, mon cher tuteur.

— Rien de bien grave tout au moins, rectifia Mme Firmin. N'empêche que nous avons été arrêtées par l'ennemi et que sans un jeune colonel, un gentilhomme français...

— L'ennemi! interrompit Mgr Ermel. Est-il près d'ici?

— Il se présentera demain matin devant Guerlande, répondit Frédérique. Mais il n'a pas de mauvais desseins et ne serait redoutable que s'il rencontrait de la résistance.

— Eh! mon Dieu, qui songerait à lui résister! fit douloureusement Monseigneur. Nous n'avons ni soldats ni armes, et ne pouvons que courber la tête. Ah! il peut entrer! Les portes sont ouvertes et sur son chemin, nul obstacle ne se dressera. Mais, raconte, mon enfant, raconte vite...

Ils étaient revenus ensemble dans le cabinet. Là, devant l'abbé Duclaux, Frédérique dut faire le récit de son aventure.

— Remercie le ciel qui t'a protégée, ma fille, dit l'évêque quand elle eut fini, et prions-le pour que la journée de demain se dénoue aussi heureusement que celle d'aujourd'hui.

— Oh! mon tuteur, vous pouvez être tranquille; je réponds de la modération de M. de Ferrère. Grâce à lui, nous n'avons rien à craindre.

Cette déclaration acheva de rassurer Monseigneur. Les choses tournaient mieux qu'il ne l'avait espéré. Il engagea l'abbé Duclaux à rentrer chez lui puisque la manifestation qu'il s'était proposé de faire devenait inutile, et, avant d'aller dormir, il écrivit au maire afin de lui communiquer les nouvelles qu'il venait de recevoir.

Lorsque, le lendemain, les habitants de Guerlande se réveillèrent, les Russes occupaient la ville. Leur avant-garde, commandée par M. de Ferrère, y était entrée sans bruit, au petit jour et campait sur la place de la Cathédrale, en attendant le régiment qui la suivait. Des affiches posées sur les murs annonçaient que les propriétés et les personnes seraient respectées et qu'on n'imposait à la ville d'autre charge que celle de pourvoir au logement et à la nourriture des soldats qui devaient, à vingt-quatre heures de là, continuer leur marche vers Paris.

ORAGES DANS UNE CONSCIENCE

Tous les matins, Mgr Ermel disait sa messe dans sa chapelle privée. Régulièrement, sa pupille assistait à cette messe. Ce jour-là, lorsque, fidèle à sa pieuse coutume, elle vint s'agenouiller à sa place ordinaire avant que son tuteur montât à l'autel, elle pliait sous le poids d'une accablante lassitude morale. Impressionnée par les événements de la veille, elle en gardait un souvenir qui troublait sa pensée. Pendant toute la nuit, il avait éloigné d'elle le sommeil.

A la faveur de cette insomnie, son imagination s'était emplie d'images très neuves pour elle, où le mâle et séduisant visage de Victurnien de Ferrère tenait la place principale. Ces images, elle avait tout fait pour les écarter, sans pouvoir y parvenir. En dépit de ses efforts, le prince Charmant entrevu durant la soirée de la veille était demeuré sous ses yeux, évoquant par sa seule présence, au milieu de ces rêveries, des visions confuses auxquelles elle voulait résolument fermer son esprit, mais qui, plus puissants, que sa volonté, l'entraînaient, inconsciente.

Pour la première fois, depuis que la vie religieuse lui était apparue comme la voie la plus sûre de son salut éternel, elle entrevoyait d'autres chemins également propres à la conduire au ciel, où le devoir affecterait des formes moins sévères et moins rigoureuses ; ces perspectives s'offraient à elle d'une manière si soudaine, si peu prévue, qu'elle craignait de mal faire en s'attardant à les contempler.

Elles étaient cependant bien innocentes. Il n'y a pas péché, quand on a vingt ans, à rêver d'un foyer tiède et doux, embelli par la tendresse d'un loyal compagnon et par le sourire d'enfants adorés. Mais, alors qu'elle avait mis le cap sur le couvent, lui était-il permis de s'abandonner à de tels rêves et devait elle conclure de l'influence qu'ils exerçaient sur elle depuis quelques heures que son tuteur faisait preuve de sagesse et d'expérience lorsqu'il persistait à soumettre sa vocation à de nouvelles épreuves?

Ces doutes l'avaient suivie à la chapelle, ravivés par l'arrivée de M. de Ferrère. A son réveil, elle avait appris par Mme Firmin que le colonel venait d'entrer à Guerlande, à la tête de son avant-garde. Il campait avec ses soldats sur la place de la Cathédrale en attendant son régiment qu'il précédait. Un peu plus tard sans doute, il se présenterait à l'évêché pour offrir ses hommages à Monseigneur. Elle allait donc le revoir. Comment n'en eût-elle pas été préoccupée, alors surtout qu'elle le savait si proche d'elle et qu'en pensant à lui, elle ne ressentait que sympathie et gratitude? Tourmentée par la puissance de cette obsession, elle regretta de n'avoir pu rester à Abbécourt, au milieu de ses chères religieuses, et d'avoir dû renoncer à sa retraite.

Par bonheur, pour les âmes ferventes, la prière a des vertus magiques. Lorsque Monseigneur, revêtu des ornements sacerdotaux, sortit de la chapelle, Frédérique, ramenée soudain à la pratique de ses devoirs, parvint à se ressaisir. Abimée dans les

méditations que lui suggérait la célébration du divin sacrifice, elle éleva son cœur vers Dieu et bientôt elle eut retrouvé la paix. Les perspectives troublantes s'effaçaient pour faire place à la vision la plus douce, la plus réconfortante où passait, docile et recueillie, sous le costume des Dames de Saint-Maur, heureuse d'avoir fui le monde, une jeune femme qui lui ressemblait.

La messe achevée, elle sortit de la chapelle, suivie de Mme Firmin. Pour regagner le pavillon qu'elles habitaient, elles traversèrent le jardin de l'évêché. Ce n'était plus le temps maussade de la veille. L'orage de la nuit avait lavé le sol et le ciel, emporté les derniers vestiges des neiges hivernales, dissipé les brumes et fait place à un soleil joyeux et chaud. Aux arbres les bourgeons prêts à s'en tr'ouvrir, crevaient l'écorce des branches. Des buis qui bordaient les parterres et des lilas en train de fleurir émanaient, dans la tiédeur clémente de l'air, des odeurs saines et pénétrantes ; c'était le printemps qui s'épanouissait, si prompt dans les métamorphoses qu'il imposait à la nature, qu'on eût pu croire qu'il voulait rattraper le temps perdu et dédommager les hommes de ses retards. Sous son influence bienfaisante, Frédérique, rassérénée par ses ardentes prières, se sentait revivre. Elle n'éprouvait plus ni défaillance ni doute. Son âme avait recouvré la confiance.

Tout à coup, une sonnerie de clairons déchira le silence. Ces clairons jouaient une marche guerrière. A leur sonnerie se mêlaient des voix éclatantes dans un bruit de pieds de chevaux, battant les pavés.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria Mme Firmin.

— Allons voir! ajouta Frédérique.

Elles eurent bientôt atteint l'extrémité du jardin qui formait terrasse en cet endroit au-dessus de la place. Regardant par-dessus le parapet, elles ne virent d'abord qu'une forêt de lances ornées à leur extrémité de banderoles jaunes et blanches. Ces lances étaient portées par des cavaliers, des Cosaques, qui s'avançaient au pas lent et régulier de leurs montures au poil rude, à l'air sauvage. C'était le régiment de M. de Ferrère. Il arrivait à Guerlande et défilait devant son colonel qui se tenait à cheval au bas du perron de la Cathédrale. Il allait ensuite se ranger en face, tournant le dos aux maisons du chapitre.

Aux croisées de ces maisons, Frédérique aperçut quelques-uns de MM. les chanoines et, au milieu d'eux, l'abbé Duclaux. Ils observaient, curieux, les mouvements des cavaliers qui se mas-

saient en ordre pour la parade. A l'entrée des rues, sur les degrés de l'église, se pressait la foule. Tout Guerlande était là, groupé, rassuré, intéressé comme au spectacle, les uns silencieux et attristés, les autres expansifs et bruyants, criant : « Vive les alliés! Vive les Russes! Vive le Roi! »

De l'endroit où elle se trouvait, Frédérique ne voyait le colonel de Ferrère que de profil. Mais elle pouvait juger de sa fière et gracieuse allure et de l'élégance de sa taille, dressée très raide au-dessus de son cheval qu'on eût dit cloué au sol. Elle entendait sa voix claire et forte jetant des ordres dans une langue qu'elle ne comprenait pas et qu'il semblait parler avec autant d'aisance que le français.

Lorsque le régiment ayant fini de défiler se trouva massé, le colonel fit entendre un nouveau commandement. Les rangs des cavaliers s'espacèrent, laissant entre leurs longues files un passage. Il se mit alors en marche et s'avança au milieu d'elles. La lance dans la botte, les cavaliers demeuraient immobiles sous le regard du chef qui dévisageait rapidement chacun d'eux, l'inspectant de la tête aux pieds pour s'assurer que rien ne manquait à sa tenue.

— Dire qu'un homme si jeune, si frêle, si délicat, fait trembler ces barbares! remarqua Mme Firmin. Et puis, que de grâce et de fierté, voyez, Mademoiselle.

Mais, Frédérique n'écoutait pas, absorbée par sa contemplation, appliquée à ne rien perdre de ce que faisait et disait M. de Ferrère. Elle le suivit des yeux jusqu'au moment où, la parade ayant pris fin, il revint se placer devant la Cathédrale, entouré des principaux officiers de son régiment. Formant un groupe, ils semblaient se concerter.

(A suivre). Ernest DAUDET.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.



UNE INTERVIEW DE NICOLAS II

Une interview de souverain est chose rare, surtout lorsque ce souverain est l'empereur actuel de toutes les Russies. Bien que plus accessible que son père Alexandre III, Nicolas II est par nature peu enclin à ces sortes de confidences, toujours destinées à défrayer les commentaires du monde entier. Quand le Tsar désire être entendu, il parle sous forme de rescrit, comme il vient de le faire en faveur du désarmement. Si d'aventure il s'écarte de cette ligne de conduite, c'est qu'il a de graves raisons pour le faire et il sait choisir pour révéler sa pensée intime l'heure propice, le lieu favorable et le confident le plus qualifié.

On se rappelle les circonstances dans lesquelles parut le rescrit impérial invitant toutes les nations du monde à une conférence sur le désarmement. C'était le second acte international important du règne du jeune empereur; le premier avait été l'alliance de la Russie avec la France, prévue et recherchée depuis plusieurs siècles par ses prédécesseurs, mais toujours retardée par le cours des événements, la Révolution, l'Empire, les changements de dynasties, puis par le pire de tous les obstacles, le préjugé.

Nicolas II n'est pas l'homme du préjugé: aussitôt instruit des choses du gouvernement, il a tenu à en donner au monde une preuve éclatante. Conclure l'alliance franco-russe, c'était travailler pour le bien de son empire. Il a voulu faire plus et travailler au bonheur de l'humanité et il a le premier, quoique le dernier venu au pouvoir de ceux qui gouvernent le monde, osé élever la voix en faveur de la paix, au milieu d'une Europe armée jusqu'aux dents, prête depuis près de trente ans, au prix des plus lourds sacrifices qui à la longue menacent leur existence même, à s'entre-détruire.

Sa voix fut entendue, quoique immédiatement couverte par le bruit du canon qu'armait pour la première fois une grande nation, jusqu'alors objet d'envie pour les nations de la vieille Europe qui ne l'avaient vue prendre les armes que pour la sainte cause de son indépendance, puis les déposer, aussitôt la liberté conquise. L'Europe fut atterrée. Tout d'abord elle crut à un élan généreux

en faveur d'opprimés; mais il lui fallut bientôt reconnaitre, à la façon arrogante dont, victorieuse, cette nation dictait ses conditions aux vaincus, qu'à son tour le Nouveau Monde était atteint du mal de la conquête, mal cancéreux qui ne lâche pas facilement sa proie.

La guerre hispano-américaine était à peine terminée que, deux vieilles nations européennes, l'Angleterre et la France entraient en conflit à propos du marais de Fachoda, menaçant d'entrainer toute l'Europe dans une terrible conflagration.

Le Tsar ne bougea pas; cependant on fit semblant de croire en Angleterre qu'il avait poussé la France à la résistance. Nicolas II semble surtout soucieux de ne pas laisser le monde mal interpréter ses actes et c'est pourquoi, ne se contentant pas de mettre en œuvre les ressources de sa chancellerie, il voulut parler aux peuples eux-mêmes et donna audience à Livadia à un journaliste anglais doublé d'un diplomate, un Anglais russophile, ce qui est presque une antithèse, si russophile, qu'on le crut un instant aux gages de l'Empire de Russie, M. Stead, le directeur de la *Review of Reviews*. M. Stead était *the rigt man in the right place* et ajoutons *in the right time*. De plus il est *persona gratissima* à la cour de Russie où il fut admis, sous le règne précédent, à recevoir les confidences du Tsar Alexandre III, pourtant si difficile à approcher.

M. Stead a eu l'honneur d'approcher presque tous les souverains d'Europe. Très au courant de toutes les questions internationales, d'un esprit large et ouvert aux plus hautes questions humanitaires, le journaliste anglais était bien en effet l'homme désigné dans la circonstance pour propager les vues du Tsar. De plus il est Anglais de naissance et de cœur, et, à ce titre, l'impression qu'il a emportée de sa visite à Livadia, sincèrement traduite dans sa revue, est de nature à nous instruire. Elle fait plus, elle nous intéresse au plus haut point, car elle nous trace du souverain ami de notre pays, un portrait saisissant.

M. Stead savait le tsar en villégiature en Crimée, dans son palais de Livadia, si toutefois ce n'est exagérer l'importance de cette magnifique villa, que de la décorer du nom de palais. C'est là que le jeune souverain aime, à l'exemple de son père, à consacrer aux joies de la famille et à la culture de ses vignobles réputés par toute la Russie, dans un climat merveilleux, les rares loisirs que lui laisse le gouvernement de ses immenses États.

Voici la description qu'il nous fait de ce site enchanteur des bords de la Mer Noire.

« Ayant eu l'honneur d'être reçu par le Tsar Alexandre III en son palais de Gatschina, je fus frappé du contraste que présentait la vie du tsar à Yalta et à Livadia. En 1888, le Tsar vivait avec le poignard d'un assassin sans cesse levé sur lui. Son père avait été mis en pièces par la bombe d'un nihiliste dans une rue de sa capitale, à l'endroit où s'élève aujourd'hui une église commémorative du sacrifice. Lui-même avait échappé, comme par miracle, à l'attentat de Borki. Quand j'entrai à Gatschina en compagnie du général Richter, je sentis que l'on vivait dans la continuelle crainte d'un danger menaçant. J'attendis plus d'une heure que le Souverain me donnât audience et, pour arriver jusqu'à lui, je dus suivre de longs corridors et traverser un vrai labyrinthe d'appartements d'Etat. Je fus enfin reçu dans un petit cabinet de travail dans lequel m'attendait le Tsar, seul en compagnie d'un énorme chien, qui avait la mauvaise habitude de se dresser à chaque minute et de circuler entre le Tsar et moi, comme pour me dire d'abréger ma visite. L'Empereur fut avec moi d'une simplicité charmante et me prodigua ses bontés. J'emportai néanmoins une impression de terreur de ma visite à Gatschina.

« Combien ce fut différent à Livadia! Ici pas de mystère, pas de distance, pas de solitude, aucune apparence de danger. Il existe en Europe peu de sites qui égalent en beauté les environs de Yalta. La route très accidentée qui mène à Livadia entre les montagnes et la mer est simplement merveilleuse. La mer dite Noire y est mer d'azur. Au-dessus de sa nappe ensoleillée, on voyait des multitudes d'oiseaux émigrant, à l'approche de l'hiver, vers le sud. A chaque instant l'on découvre sur cette route quelque chose de curieux et d'étrange : ici, c'est une voiture du pays trainée par de tout petits bœufs; là, c'est la diligence criméenne formée de deux bancs, sur lesquels prennent place, dos à dos et les jambes pendantes, les voyageurs du pays; ou bien c'est une gaie calcavade de cavaliers et d'amazones escortés de pittoresques Tartares et dont la vue évoque le souvenir des chasses au faucon du Moyen-âge.

« Une plaque dorée indique le point où il faut quitter la grande route pour se rendre à Livadia. Notre cocher enlève la clochette qui pend au cou du cheval, nous montrons notre laisser-passer à l'officier de service à l'entrée et nous pénétrons à travers les côteaux plantés de vignes au milieu desquels est située la résidence impériale. Les vignobles sont gardés par des soldats postés en sentinelles au sommet de petites tours d'où ils promènent un œil vigi-

lant sur les maraudeurs ou autre gens de mauvais aloi. Un matelot garde le drapeau russe qui flotte haut au-dessus des arbres. Un Circassien, de service sans doute, surveille les voitures sur la route et à cela se borne toute la police du lieu. »

M. Stead raconte alors avec quel soin, voulant que la Russie ne fût tributaire d'aucun autre pays pour ses vins de table, le Tsar avait veillé à la culture de ses vignobles et comment, à force de soins, les vins de Livadia sont arrivés à figurer avec honneur sur les cartes des meilleurs hôtels de l'Empire.

Plusieurs maisons s'élèvent dans l'enceinte du parc, qui ne sont pas sensiblement différentes de celle du Tsar. On y découvre du confortable et du goût plutôt que de la magnificence. La maison de l'Empereur est une maison de campagne, très ombragée, flanquée de spacieuses vérandahs, véritable nid au milieu des arbres et des fleurs sauvages. On entre dans un hall, d'où l'on pénètre dans un salon d'attente jusqu'au moment où l'on est introduit. Un officier vient vous prévenir, quand l'instant est venu de vous présenter : vous montez quelques marches et vous êtes dans le cabinet de travail du Tsar. Tout y est simple et confortable, comme dans une bonne maison de campagne anglaise.

Je laisse à nouveau la plume au visiteur de Nicolas II.

« En arrivant à Livadia, je me figurais que le Tsar était un faible, physiquement et intellectuellement. Je le croyais, comme beaucoup, un simple jouet aux mains de Mouraview et l'instrument toujours soumis de l'impératrice douairière et de l'impératrice actuelle. C'était un bon cœur, pensais je, mais dénué des dons intellectuels sans lesquels on ne peut être un grand monarque. Ceux qui parlent le plus favorablement de Nicolas II, lui reconnaissent de la bonne volonté, mais le croient d'un caractère indécis, sans idées personnelles et incapable de diriger ses ministres.

Il était, dans ces conditions, difficile de croire à l'importance d'un rescrit sensationnel ; ce Tsar était trop faible pour vaincre les résistances qui se dressaient contre lui. »

Et M. Stead nous dit qu'après son entretien avec Nicolas II, il emporta la conviction que le Tsar est un grand empereur et plus qu'un empereur. Les conquêtes qu'il rêve, l'ambition qui le dévore sont plus grandes et plus nobles que celles qui tourmentent d'ordinaire les souverains. Il veut conquérir son peuple en le rendant heureux et prospère et il a l'ambition de donner la paix à

l'humanité et de faire disparaître de notre globe, presque entièrement civilisé, le fléau de la guerre.

Comme le journaliste anglais écoutait parler du Tsar par un groupe de paysans, il entendit l'un d'eux dire : « Le grand-père a aboli l'esclavage chez les Russes ; le petit-fils délivrera l'humanité de la guerre. » Aucun ne comprend mieux et ne voit plus clairement les effets pernicieux, pour un peuple, de la guerre avec ses voisins.

Physiquement, Nicolas II est loin d'être aussi grand et aussi fort que son père; il jouit cependant d'une meilleure santé que ce dernier. Il adore la vie active au grand air et, même à première vue, on n'est pas tenté de le ranger parmi les faibles. D'ailleurs, les Parisiens qui l'ont pu voir, lors de sa visite dans la capitale de la France alliée de son empire, se rappellent son air doux et énergique à la fois et son aspect plutôt vigoureux.

Intellectuellement, son père Alexandre III était ce qu'on peut appeler une tête solide; mais il avait le défaut d'être lent. Nicolas II est doué, au contraire, d'une très grande vivacité d'esprit, et cette qualité devient un véritable charme dans la conversation. M. Stead le compare, avec un plaisir mal dissimulé, au général Gordon.

A une exceptionnelle rapidité de perception, Nicolas II joint une mémoire prodigieuse et très exacte. M. Gladstone qui le rencontra encore enfant, il y a une quinzaine d'années, à Copenhague, avait gardé de lui le meilleur souvenir. Il aimait à parler d el'héritier du trône de Russie, « dont le tempérament est transparent comme du cristal ». C'étaient les expressions mêmes dont se servait toujours le *great old man* en parlant de celui qui gouverne maintenant le plus vaste empire de la terre. Sa modestie ne le cède point à ses autres qualités et le fait aimer de tous. Sans cesse on le voit se sacrifier pour les autres, à la condition que sa seule personne soit en jeu. Jamais empereur ne fut si bon fils. Ne l'a-t-on pas vu, dernièrement, traverser son empire et faire un long voyage à l'étranger pour assister sa mère au moment de la mort de la reine de Danemark. Il est on ne peut plus heureux en ménage : l'impératrice est pour lui la plus délicieuse compagne et le plus loyal conseiller. En cela, il ressemble à son père qui, par la dignité de sa vie privée, au sein de sa famille, a fait tant pour moraliser son peuple. L'exemple du précédent empereur a porté d'excellents fruits, tant il est vrai qu'il n'est pas de meilleure leçon que l'exemple.

Mais toutes ces qualités, dira-t-on, ne prouvent pas que Nicolas II ait l'étoffe d'un grand monarque. Il était important, avant d'étudier en lui le souverain, de voir quel homme il est. Quand on porte sur ses épaules le lourd fardeau du gouvernement de 120 millions d'âmes, les qualités qui rendent un homme très sympathique à tous ne sauraient suffire. Les vertus d'un monarque sont la justice, la sûreté du coup d'œil, la faculté de découvrir l'âme des choses, de tirer la philosophie des faits, de se faire une opinion juste et d'oser mettre ses actes en conformité avec ses pensées; de savoir quelquefois attendre, de persévérer dans la voie qu'on croit être la meilleure de toutes; de vaincre les difficultés, de savoir distinguer les hommes autour de soi et d'avoir par dessus tout conscience de son devoir et des conséquences de ses actes.

Si l'on en juge par le commencement de son règne, il semble que Nicolas II ne manque d'aucune de ces qualités. Il a hérité de son père la haine du mensonge et il a, de plus, une activité d'esprit et une conscience presque outrée de sa responsabilité.

Il a donné au monde, à l'encontre d'un autre empereur, jeune comme lui, l'exemple d'un esprit posé et sérieux. Au lieu de chercher à étonner les peuples de sa propre valeur dès le début de son règne, il s'est, dans le silence, initié aux devoirs du gouvernement et, lorsqu'il en a pris les rênes, personne ne s'en est aperçu que ses ministres. Il a pris le conseil des hommes les plus éclairés de son empire, même de ceux, surtout de ceux, devrais-je dire, dont il ne partageait pas entièrement les vues. C'est ainsi que le prince Lobanoff a été invité par le jeune souverain à lui découvrir ses pensées.

Son esprit de justice s'est révélé dans la nouvelle direction qu'il a imprimée à l'administration impériale en Pologne. S'il n'eût écouté que son cœur, il eût plutôt favorisé cette portion si intéressante et si brillante de son empire; mais il a suffi que des ministres expérimentés lui démontrassent que le moment n'était pas encore venu de réaliser ses desseins, qu'il pouvait tout compromettre dans un pays qui n'a pas encore renoncé à ses idées d'indépendance pour qu'il « laissât encore un peu peser le joug » au risque, dans l'intérêt de la paix de l'Empire, de favoriser les instincts d'indépendance d'une bureaucratie violente et vénale. Entre deux maux, il faut choisir le moindre, quand on règne sur un territoire si vaste, et si diversement peuplé. Quelques-uns voudront voir là un acte de faiblesse de la part d'un Tsar qui ne sait imposer ses

volontés; les esprits clairvoyants y verront un acte de prudence dont bénéficiera l'unité de l'Empire.

M. Stead, qui est anglais, ne cite pas l'alliance franco-russe parmi les actes du Souverain. Elle ne lui parait pas sans doute de nature à mettre en relief les qualités gouvernementales de Nicolas II. Nous réparerons cette lacune, puisque l'objet de cet article est surtout de définir la personnalité du jeune Tsar. L'alliance franco-russe voulue et scellée par le Tsar, atteste une volonté énergique de poursuivre la politique de Pierre-le-Grand à l'extérieur. En voulant, comme ses prédesseurs, l'alliance avec la France, le Tsar a entendu continuer la tradition de ses ancêtres; en la réalisant, il a fait plus qu'eux, il a foulé aux pieds les préjugés de forme qui l'ont retardée assez longtemps pour permettre, à côté de l'empire russe, la fondation d'un puissant empire qui est collé à son flanc comme une perpétuelle menace. Nicolas n'a pas été long à peser la valeur des arguments qui s'opposaient à ce que cette alliance fût conclue en fait, et a eu l'énergie, comme ceux-ci ne lui ont pas paru péremptoires, de ne plus se laisser arrêter par eux. Enfin, et nous arrivons au dernier acte important du Tsar actuel, Nicolas II a eu le courage, que quelques-uns ont jugé tenir de l'audace, après s'être rendu compte de la somme énorme de sacrifices que l'entretien des armées permanentes impose aux nations de la vieille Europe, nations qui chaque jour augmentent et perfectionnent leurs armements, de nous crier casse-cou, d'appeler l'attention du monde entier sur les dangers d'une telle situation toujours s'aggravant, et indigne de notre époque éclairée comme de notre degré de civilisation.

Le rescrit du Tsar pour la paix, s'il persiste à le maintenir, sera son plus beau titre de gloire; il ne saurait y en avoir de plus beau pour un souverain. On dit que Guillaume II qui, au début de son règne, semblait ne rêver que plaies et bosses, qui avait jugé dangereuse la sublime proclamation de son père Frédéric commençant par ces mots : « Indifférent aux lauriers que procure la victoire » et avait voulu effacer des esprits profonds de ses sujets, par de bruyantes rodomontades, un souvenir qu'il estimait devoir être désastreux, aurait été frappé par la lecture des tristes oraisons funèbres, toutes pleines de malédictions, qui accompagnèrent au tombeau l'homme fléau de cette seconde partie du siècle. Je ne sais si les réflexions qu'à dû se faire le jeune empereur allemand furent de nature à lui faire comprendre autrement son rôle de

pasteur d'hommes; s'il en était ainsi, combien il doit regretter, lui qui aime à occuper la terre de sa personne, d'avoir laissé au Tsar, son voisin, l'initiative du désarmement! Il semble que, sur cet article, c'est Nicolas II qui se montre le digne héritier de Frédéric et non Guillaume II.

Sans doute le Tsar ne saurait revendiquer l'idée du désarmement dont on parle depuis trente ans et dont s'occupent une élite de citoyens dans tous les pays du monde civilisé; il n'en est pas moins vrai que l'idéal de paix dont rêvent tous les peuples, idéal plus facilement réalisable qu'on ne le croit généralement dans les sphères gouvernementales, avait besoin d'être traduit par une bouche autorisée et il n'en était pas de plus autorisée que celle de l'autocrate de toutes les Russies, de l'homme dont le pouvoir s'étend sur la plus grande étendue de territoire, de celui qui dispose d'une des plus puissantes armées qui soient.



Phot. Daniltsen.

S. M. l'Empereur Alexandre III.

Cet appel du Tsar avait en quelque sorte besoin d'être renouvelé après l'armistice entre les États-Unis et l'Espagne, après le grondement lointain de l'orage qui a failli éclater dans la Manche, et Nicolas II, ne pouvant se répéter lui-même, a sagement fait de confier ses pensées intimes à un journaliste autorisé, et surtout à un journaliste anglais, estimé et honoré de tous et sur qui ne peut planer le moindre soupçon. Cette haute pensée du Tsar s'est complétée à la faveur d'un entretien. Nicolas II a compris que c'était trop demander que d'inviter les nations au désarmement, qu'on ne bouleversait pas ainsi de si vieilles institutions, quelque détestables et néfastes qu'elles fussent, qu'on pouvait arriver à ce résultat par acheminement, sans rien brusquer, en s'engageant mu-

tuellement à, d'abord, arrêter les armements, tout en restant armés, pendant un certain laps de temps, et à venir petit à petit à la diminution progressive des effectifs militaires permanents. Livadia, dans le cadre intime de la famille, loin des pompes de son gouvernement, lui a paru l'endroit tout désigné pour parler un peu humanité à un homme épris d'un idéal de paix. Pourquoi les nations, ayant un litige à régler, ne confieraient-elles pas, comme de simples particuliers, le soin de leur honneur à des nations désintéressées dans la question soulevée par ce litige? Pourquoi, si les arbitres choisis n'étaient pas d'accord, le litige ne serait-il pas soumis à une tierce nation qui prononcerait en dernier ressort? Il leur resterait toujours la ressource de régler leur différend par la force des armes, si l'un des deux pays refusait de reconnaitre la décision des arbitres; mais il y a bien des chances pour que, avec le temps, et rendus à leur sang-froid, ils reconnaissent les moyens d'accommodement tout aussi efficaces que les boulets de canon qui sèment la mort et la ruine.



S. M. l'Empereur Nicolas II.
(D'après la plus récente photographie).

La période de paix que propose le Tsar est une sorte de trêve de Dieu internationale : à son expiration, on pourrait la renouveler. Pendant cette trêve on s'abstiendrait de faire de nouveaux armements, mais on aurait la faculté de modifier et de perfectionner ceux qui existent.

Ainsi présentée, l'idée du Tsar est des plus raisonnables et aucune nation n'aurait à craindre d'être la dupe des nations voisines. Quel lustre resplendirait sur ce début du xxe siècle, si la conférence internationale entrait dans les vues du Tsar et si le monde acceptait d'un commun accord de les mettre en pratique. Ce serait vraiment une ère nouvelle qui s'ouvrirait à l'humanité, ère de paix, de progrès, de bonheur. Peut être un jour, la planète étant devenue trop étroite pour contenir ses habitants, faudrait-il en revenir à ce que le cynique de Moltke appelait, en riant avec Bismarck, la saignée nécessaire ; en tous cas, s'il est vrai que la guerre soit un fléau providentiel, on ne recourrait à son aide que le plus tard et le plus rarement possible et ce serait encore un grand pas de fait pour le bonheur de la race humaine, dont les intérêts généraux doivent, en toute justice, primer les intérêts individuels des nations.

En dehors des intérêts humanitaires qu'elle sert, la proposition du Tsar nous montre qu'il y a en lui l'étoffe d'un économiste et d'un philosophe. Il se rend compte de ce qui manque à son pays et il sent tout ce qu'il pourrait faire avec les monceaux d'or qu'engloutissent l'entretien des armées et les nécessités des armements. Quand on songe qu'il y a à peine, en Russie, une sage-femme par 100,000 habitants et que les médecins sont plus rares encore ; que les femmes mettent des citoyens au monde, comme les bêtes mettent bas leurs petits, et qu'il meurt des mères, sans compter les enfants, par milliers, faute de soins au moment où la nature les appelle à donner la vie. Ces milliers de femmes, ces milliers d'époux sans femmes, ces milliers d'enfants sans mères, ne sont-ce pas autant de victimes de la guerre, qui les prive des soins que la nation pourrait leur faciliter? Douloureux spectacle pour un cœur grand et noble, comme celui de Nicolas, qui s'entend appeler père par ses cent vingt millions de sujets! Et comme on comprend bien qu'il se révolte devant l'avidité des nations qui, convoitant le bien des autres, consentent aux plus lourds sacrifices pour s'assurer les moyens violents de perpétrer leurs larcins!

Nicolas II veut être le père de son peuple et en cela il est digne

de toute notre admiration. A une vieille femme qui gisait sur un lit d'hôpital, après avoir été blessée le jour de son couronnement, il demandait pourquoi elle était venue à Moscou dans une telle foule :

— J'ai voulu voir le Tsar, lui répondit la moribonde.

— Eh bien ! vous le voyez en ce moment à côté de vous, c'est lui qui vous parle.

La vieille sourit incrédule.

— Vous êtes fait comme un autre, vous, fit la vieille, tandis que le Tsar est fait autrement que nous.

Nicolas II veut détruire cette croyance populaire et montrer à son peuple qu'il jouit de ses joies, ressent ses peines et souffre ses douleurs.

Telles sont les vérités qui ressortent de l'article de M. Stead sur sa visite à Livadia ou qui m'ont été suggérées par sa lecture. M. Stead a eu une heureuse idée en nous mettant à même de mieux connaître le puissant empereur russe et, s'il n'a pas exagéré le portrait flatteur qu'il nous a tracé de son hôte, on peut prévoir que ce Tsar sera grand.

Mais M. Stead n'est pas qu'un journaliste habile et un philosophe, il est encore homme d'action. Aussi a-t-il créé en Angleterre, à son retour de Livadia, un mouvement en faveur du désarmement ou, pour être plus fidèle à la pensée de Nicolas II, de la trêve de Dieu. Il propose de faire à Saint-Pétersbourg un pèlerinage de la paix, qui, partant des États Unis, viendrait se grossir en passant, par Londres, Paris, Bruxelles, Berlin, Rome, Vienne et toutes les villes importantes d'Europe. Cette manifestation, dans la pensée de M. Stead, frapperait les imaginations et rallierait aux projets du Tsar un très grand nombre de penseurs qui, entraînant l'opinion publique, forceraient leurs gouvernements respectifs à envoyer des délégués à la conférence de la Paix.

Puissent tous ces projets se réaliser et atteindre le but visé. M. Stead aura fait à Livadia un séjour fructueux pour la cause de l'humanité tout entière.

J.-H. Aubry.

FRÉDÉRIQUE (1)

(Suite.)

Alors, un nouveau venu s'approcha d'eux. Frédérique reconnut le maire de Guerlande. Il tendait à M. de Ferrère une liasse de feuillets en disant :

— Voici les billets de logement, pour vos soldats et pour vos officiers, mon colonel.

M. de Ferrère prit les billets et, les passant à un capitaine qui partit aussitôt pour aller les distribuer aux escadrons, il demanda :

— Et moi, Monsieur le Maire, où m'avez vous logé ?

— A l'Évêché, mon colonel. Monseigneur peut disposer de quatre chambres confortables. Vous désignerez vous-même les officiers qui devront occuper celles dont vous n'aurez pas besoin pour vous-même.

Ces paroles arrivèrent distinctement jusqu'à M[lle] du Quesnay. Elle se tourna, très émue, vers sa compagne.

— Vous entendez, Firmin, dit-elle ; M. de Ferrère va venir ici.

— Est-ce une raison pour vous troubler à ce point, Mademoiselle ? Ne vaut-il pas mieux avoir à héberger un compatriote dont nous avons pu apprécier la courtoisie que des inconnus ? Sa présence à l'Évêché nous mettra à l'abri de beaucoup de petites misères.

Pendant qu'elles échangeaient ces propos, le régiment se disloquait. Guidés par des gens de la ville, les cavaliers s'en allaient, par escouades, dans diverses directions. En moins d'un quart d'heure, la place de la Cathédrale se vida, redevint silencieuse. Il n'y resta bientôt plus, au milieu de quelques curieux, que le colonel et les trois officiers qu'il avait désignés pour loger à l'Évêché avec leurs ordonnances.

— Allons, Messieurs, leur dit il. Nous avons droit à quelque repos.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

Ayant remis son sabre au fourreau, il prit la tête de la petite troupe et se dirigea vers l'Évêché qu'on venait de lui indiquer. Comme il arrivait sous la terrasse, Frédérique, qui ne voulait pas être vue se rejeta vivement en arrière. Mais si rapide qu'eût été son mouvement, le regard de Victurnien de Ferrère la découvrit. Elle ne put se dérober au salut qu'il lui adressa. Se cacher, quand l'attitude du colonel témoignait si visiblement de son respect, eût été offensant. Frédérique surprise crut devoir se rapprocher du parapet et saluer à son tour. Le colonel arrêta son cheval. Avec beaucoup de grâce, il dit :

— Très heureux de vous revoir, Mademoiselle. Voudriez-vous me rendre le petit service d'avertir Monseigneur de notre visite et obtenir de lui qu'il nous reçoive ?

— Oui, Monsieur, répondit Frédérique ; je vais la lui annoncer.

Laissant là Mme Firmin, elle se mit à courir. Elle entrait bientôt, un peu essoufflée et le sang aux joues, dans le cabinet de son tuteur.

— Monseigneur, lui cria-t-elle, on vous donne à loger ce colonel des cosaques qui nous a arrêtées hier soir, comme je vous l'ai raconté. Il est accompagné de trois officiers. Ils vont être là et demandent à vous voir.

— J'étais prévenu par le maire, fit Monseigneur, et je recevrai ces Messieurs avec les égards que mérite leur modération, quoique cependant ce jeune colonel ne me revienne guère.

— Mais, mon tuteur, vous ne le connaissez pas.

— Je n'ai pas besoin de le connaître pour juger sévèrement sa conduite. Un Français, porter les armes contre la France!

— Peut-être a-t-il une excuse, objecta timidement Frédérique.

— C'est toi qui le défends!

— Je n'aurais osé le défendre avant de l'avoir entendu. Mais, lorsqu'hier, je lui ai exprimé mon étonnement, il a trouvé pour se justifier tant de bonnes raisons...

— Qu'il t'a convaincue de son patriotisme et de la rectitude de sa conduite, acheva Monseigneur avec une intention malicieuse.

— Il m'a surtout convaincue de son désir de redevenir un bon Français. Il croit au prochain retour du roi et il veut entrer à son service. Et puis, mon tuteur, vous lui devez bien quelque reconnaissance pour la manière dont il nous a traitées, Firmin et moi.

— Je lui offrirai mes remerciements, reprit Mgr Ermel. Viens, mon enfant, allons à sa rencontre.

Ils arrivèrent dans la cour de l'évêché au moment où le colonel et ses officiers descendaient de cheval. Sur le vu de leurs billets de logement, le portier les avait fait entrer. En apercevant l'évêque, et sa pupille à côté de lui, Victurnien se précipita vers eux.

— On nous a envoyés ici, Monseigneur, fit-il. Mais, si notre présence chez vous doit vous occasionner quelque dérangement, nous irons chercher gîte ailleurs.

— Vous êtes les bienvenus dans ma maison, Messieurs, répondit le prélat. Veuillez-vous y considérer comme dans la vôtre.

— Oh ! nous n'y résiderons pas longtemps, continua le colonel. Demain, dès l'aube, nous nous mettrons en route pour Paris où nous devons rejoindre les armées alliées.

— En attendant, colonel, disposez de tout ici ; donnez vos ordres. On nous assure que vous ne venez pas en ennemis. Vous nous l'avez prouvé en prodiguant à ma pupille et à sa compagne des attentions dont elles ont été touchées, et en épargnant à cette cité les horreurs de la guerre. J'ai donc le devoir de vous manifester ma gratitude. On va vous conduire dans vos chambres, Messieurs, ajouta l'évêque en s'adressant aux officiers. Quant à vous, colonel, j'aurai l'honneur de vous accompagner jusqu'à la vôtre.

— Un mot seulement, Monseigneur, dit M. de Ferrère. Je crois d'abord nécessaire de me présenter à Votre Grandeur, de me faire connaître.

— Ma pupille m'a déjà appris qui vous êtes.

Le colonel insistait :

— Mlle du Quesnay n'a pu vous dire que ce qu'elle sait. Elle ignore, et au moment où je reçois votre hospitalité, je ne dois pas vous le laisser ignorer, que d'étroits liens de parenté m'unissent à un homme qu'il vous est sans doute impossible d'aimer.

— Quel est-il, celui là ? s'écria l'évêque. Pour un bon chrétien, pour un prêtre de Jésus Christ, tous les hommes sont frères. Il n'en est pas un seul à qui je ne sois prêt à donner mon affection, ainsi que l'ordonne mon divin maître.

— Même à Monseigneur de Magalon ! interrogea Victurnien.

— A Monseigneur de Magalon comme à tous les autres. Mais, pourquoi me parler de lui ?

— Je suis son neveu, confessa Victurnien. Sa sœur cadette avait épousé le comte de Ferrère, mon père.

— Cet aveu ne change rien à mes sentiments pour vous, Monsieur, déclara Mgr Ermel. Je vous répète que vous êtes le bienvenu dans mon palais épiscopal.

— C'est que j'ai grandi dans l'idée que vous occupez une place qui ne vous appartient pas, Monseigneur, continua Victurnien.

— Cette idée est erronée puisque je suis ici par la double volonté du Souverain Pontife et du gouvernement légal de mon pays. Cependant, il ne m'appartient pas de chercher à la détruire en vous. Gardez-la, Monsieur, mais tâchez de l'oublier au moins pendant la durée de votre séjour chez moi. Ne me gâtez pas, en y insistant, le plaisir que j'ai à vous recevoir.

Il prononça ces mots sans colère. Il y eut même dans son accent de l'indulgence et de la bonté comme si l'accusation dont il venait d'être l'objet eût passé sur lui sans l'atteindre.

M. de Ferrère en fut très touché et, renonçant à poursuivre cet entretien, il ajouta seulement qu'il eût été coupable en cachant la vérité à celui de qui il acceptait un service. Quelques heures plus tard, il s'asseyait à la table de l'évêque en compagnie de ses officiers. Frédérique et M[me] Firmin y étaient aussi. Les convives évitèrent de toucher, pendant le repas, au sujet irritant qui avait été effleuré à l'arrivée du colonel. Mais, la jeune fille sentait maintenant sa sympathie pour le jeune gentilhomme singulièrement refroidie.

Elle lui en voulait de sa parenté avec Mgr de Magalon, et de s'être donné l'air de prendre parti pour lui contre Mgr Ermel. Qui attaquait son tuteur, l'attaquait elle-même, et les propos de Victurnien l'avaient blessée jusqu'au fond de l'âme. Rien ne pouvait contribuer plus efficacement à effacer ses impressions de la veille. Ce jeune homme vers lequel elle avait été d'abord attirée, n'était plus pour elle qu'un indifférent, qu'un étranger. Elle le considérait presque comme un adversaire. Sa froideur, si différente des sentiments qu'elle lui exprimait avant son aveu, témoignait de l'involontaire défiance qui les remplaçait.

Victurnien ne pouvait s'y tromper. Il eut vite deviné que M[lle] du Quesnay lui tenait rigueur. S'il lui parlait, elle ne répondait que brièvement, hautaine, dédaigneuse, presque sévère. A la cordialité du premier moment, succédait le ton gourmé des gens que séparent des dissidences plus ou moins dissimulées. Entre elle et lui, semblait s'élever un mur de glace, contre lequel tous ses efforts pour plaire venaient se briser.

La journée, toutefois, s'écoula sans autres incidents. Après le repas qui avait réuni Frédérique et Victurnien, celui-ci sortit pour faire une tournée dans la ville et s'assurer que ses soldats étaient convenablement installés chez les habitants. Il ne rentra que vers le soir, quelques instants avant le souper. Quand il se présenta dans le salon de l'évêché, Frédérique s'y trouvait seule. Elle ferma le livre qu'elle lisait et voulut se retirer.

— Est-ce moi qui vous fais fuir, Mademoiselle? demanda le colonel.

— Pourquoi le supposez-vous, Monsieur?

— Est-il naturel que vous partiez quand j'arrive?

— Est-il extraordinaire que je sois appelée ailleurs?

— Allons, ne mentez pas, dit-il avec douceur. Avouez plutôt que ma présence vous déplaît. Vous aviez accueilli sans malveillance le comte de Ferrère, gentilhomme Français, colonel d'un régiment russe, qui avait été assez heureux pour vous prouver son admiration et son zèle. Mais, depuis que vous avez appris qu'il est le neveu de Mgr de Magalon, vous êtes toute changée comme s'il était juste de me faire porter une part de vos griefs contre l'ancien évêque de Guerlande.

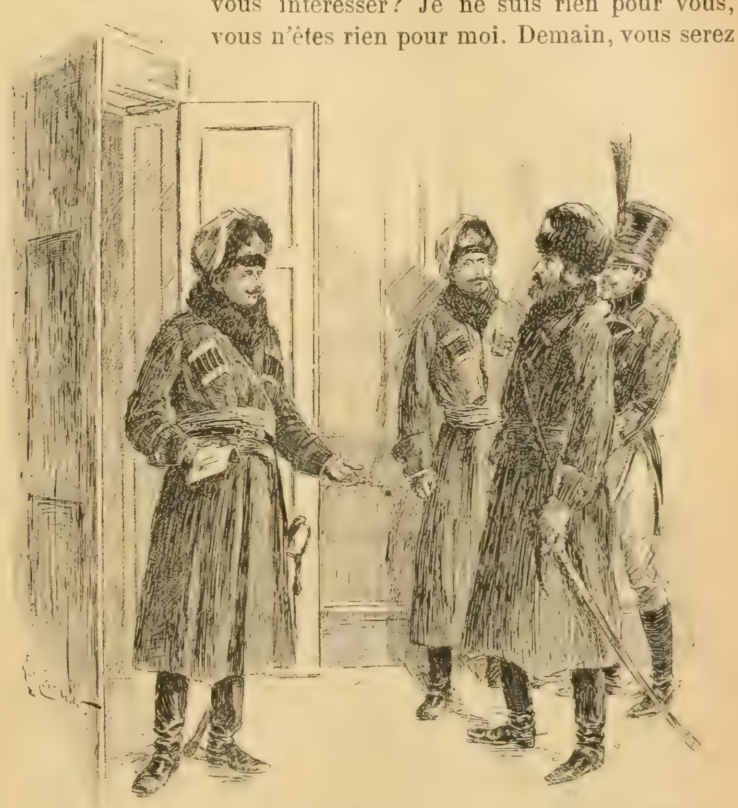


« Est-ce moi qui vous fais fuir, Mademoiselle? »

Frédérique aurait voulu protester, mais elle n'eût pu le faire

sans mentir. Les reproches de Victurnien ayant traduit avec exactitude ses sentiments, il fallait cependant y répondre :

— Pourquoi vous préoccuper, Monsieur, de ce que je suis toute changée? fit-elle, en affectant de reprendre l'expression dont il s'était servi. Ce prétendu changement, fût-il vrai, mérite-t-il de vous intéresser? Je ne suis rien pour vous, vous n'êtes rien pour moi. Demain, vous serez



« Paris a capitulé, dit-il, la paix va être signée.»

loin d'ici, et, sans doute, sommes-nous destinés à ne jamais nous revoir; vous restez dans le monde, moi je vais le quitter.

— Est-ce une raison pour que nous ne nous efforcions pas de garder un bon souvenir l'un de l'autre?

— C'était possible avant que vous nous eussiez avoué...

Victurnien lui coupa la parole.

— Eût-il été loyal de le taire?

— Je ne vous reproche pas de l'avoir dit, Monsieur. Mais la loyauté de votre aveu ne change rien à ce qui est. Vous êtes dans un camp, moi dans un autre, et les attaques des partisans de votre oncle contre mon tuteur se sont exercées depuis quatorze ans avec tant de violence, qu'une réconciliation est devenue bien improbable.

— Ces attaques ne sont pas mon œuvre, répliqua Victurnien. Je n'y ai pris aucune part. Je n'en accepte pas la responsabilité.

Frédérique se redressait, excitée par cette réponse.

— Oseriez-vous prétendre que vous ne les avez pas approuvées?

— J'ose le prétendre, parce c'est la vérité. Ne m'obligez pas, Mademoiselle, à désavouer mon oncle dont la tendresse ne m'a jamais manqué. Mais veuillez croire que, dans les confidences parfois irritées qu'il m'arriva de recevoir de lui, je sus toujours faire la part d'une exagération qu'il faut attribuer à l'excès de ses malheurs.

L'accent de Victurnien trahissait tant de sincérité et de bonne foi que la conviction de Frédérique fut ébranlée. Un peu honteuse de son emportement, elle reprit d'un ton radouci :

— Mais, enfin, Monsieur, où voulez-vous en venir?

— A ne pas nous séparer en ennemis, répondit-il avec une supplication dans la voix.

O éternelle mobilité des cœurs confiants et candides! Il avait suffi de cette prière pour opérer dans celui de Frédérique une métamorphose et la ramener exactement à cet état de trouble et de doute dont elle avait, durant la nuit précédente, ressenti les effets si nouveaux pour elle. Une fois de plus, et comme la veille, elle était ressaisie par le charme de la virile beauté de Victurnien, voile transparent d'une âme loyale. Se donnant à elle même un démenti, elle lui saisit la main spontanément en murmurant :

— Oubliez ce que mon langage a eu d'offensant. Je ne vous considère pas comme un ennemi.

Cette main tendue vers lui, il l'avait prise dans la sienne. Il la retint et, s'inclinant, il y mit ses lèvres. Frédérique chancelait, rougissante. Il ajouta :

— M'en voudrez-vous de solliciter un gage de votre parole?

— Vous ne me croyez pas?

Sans entendre et tout à son idée, il continuait :

— Tenez, cette fleur, voulez-vous?

C'était un brin de lilas que Frédérique avait cueilli en tra-

versant le jardin, et glissé dans les plis de son corsage. Avant qu'elle l'eût accordé ni refusé, elle le vit aux doigts de Victurnien qui reprenait, soumis et respectueux :

— Si vous me la laissez, cette fleur, je vous croirai.

L'émotion clouait la bouche de Frédérique. C'est à peine si elle eut la force de retirer sa main. Mais la fleur resta au jeune conquérant et, comme Mgr Ermel entrait en ce moment, il la garda.

A la suite de l'évêque, arrivèrent les officiers qui partageaient, avec leur colonel, son hospitalité. L'abbé Duclaux, invité par Monseigneur, vint grossir le nombre des convives. La confiance semblait s'être établie entre eux ; les conversations prirent un tour cordial. Le despotisme impérial avait éteint dans les cœurs les ardeurs patriotiques. Maintenant qu'il était démontré que les étrangers, en entrant en France, ne voulaient que délivrer le monde d'un fléau, on les accueillait de plus en plus comme des sauveurs.

Après le souper, on revint au salon. Frédérique put alors constater que Victurnien s'efforçait de se rapprocher d'elle. Mais, redoutant de causer encore avec lui, elle s'obstinait à l'éviter. Il fut convaincu qu'elle lui gardait rancune de son audace de tout à l'heure et il renonça à obtenir ce soir-là son pardon. Il espérait l'obtenir le lendemain, quand Mlle du Quesnay aurait acquis la certitude qu'il ne ressentait pour elle que sympathie et déférence, et qu'il ne s'associait pas aux griefs de Mgr de Magalon.

Son espoir lui paraissait d'autant plus fondé que si Frédérique affectait de lui parler avec rigueur, Mgr Ermel, au contraire, l'entourait d'attentions et de prévenances, l'interrogeait avec sollicitude sur sa vie passée, ses aventures d'exil, en s'appliquant à le mettre en lumière, à le faire briller. En réponse aux questions de l'évêque, il entreprit de raconter quelques-uns des épisodes de l'émigration, auxquels il avait été mêlé. Sur sa fuite de France pendant la Terreur, sur son long séjour à l'étranger, sur l'armée russe au milieu de laquelle il vivait, il donnait des détails curieux et pittoresques par lesquels Frédérique ne tarda pas à se laisser captiver. Assise à côté de son tuteur, elle écoutait Victurnien, plus passionnément attentive à ses récits lorsqu'il était obligé de se mettre en scène que lorsqu'il dévoilait les misères des princes et des émigrés à Coblentz, à Blankenberg, à Mitau; la fuite de Louis XVIII et de la duchesse d'Angoulême, expulsés de Courlande par un caprice du fantasque Paul Ier, leur installation à

Varsovie où la tolérance du roi de Prusse leur avait permis de se fixer, leur retour en Russie après l'assassinat du tsar, et enfin leur passage en Angleterre.

Victurnien retraçait ces événements avec simplicité. Sa voix douce et pénétrante allait éveiller au fond du cœur de Frédérique des sensations inconnues, confuses encore, mystérieuses même, puisqu'elle n'aurait pu en expliquer les origines ni la cause, ni même en préciser le caractère ou les interpréter. Avec un peu plus d'expérience de la vie, elle eût compris que ce jeune homme, hier encore un inconnu, s'emparait d'elle peu à peu et allait remplir sa pensée. Mais elle ne pouvait prévoir un tel péril et s'y livrait sans le soupçonner encore.

Vers dix heures, son tuteur se levant, donna le signal de la retraite. Elle fut toute surprise, tant lui avait paru brève cette inoubliable soirée. Au moment de quitter le salon, Victurnien vint la saluer. Elle lui répondit d'un signe dans lequel il put deviner le regret qu'elle éprouvait de ne plus l'entendre et l'espoir qu'elle gardait de le revoir le lendemain. Elle lui avait pardonné.

Comme il allait sortir, on lui apporta une lettre. Ayant jeté les yeux sur l'enveloppe, il dit aux officiers qui se préparaient à le suivre :

— C'est du quartier général.

Ces mots fixèrent l'attention de toutes les personnes présentes. Depuis vingt-quatre heures, on était sans nouvelles de Paris ; on ne savait rien des événements qui s'y déroulaient. Peut-être cette lettre allait-elle les faire connaître. Pendant que le colonel la lisait, il y eut un profond silence. Chacun attendait anxieux.

— Paris a capitulé, s'écria-t-il, sa lecture achevée. La paix va être signée. Napoléon abdique, un gouvernement provisoire lui succède, et on considère comme certain le retour des Bourbons.

— Nous pourrons donc chanter un *Te Deum*, Monseigneur, fit joyeusement l'abbé Duclaux.

— Nous prierons aussi pour l'Empereur, répondit gravement l'évêque. Nous demanderons à Dieu de le soutenir dans ses épreuves. L'Église de France serait bien ingrate si, maintenant qu'il est vaincu, elle oubliait ce qu'elle lui doit. Nous n'avons, du reste, qu'à nous réjouir, ajouta-t-il, puisque le sang va cesser de couler.

Personne ne releva ces paroles et Frédérique entendit le colonel de Ferrère dire à ses officiers :

— Nous ne partons plus, Messieurs; on n'a pas besoin de nous là-bas, et on m'enjoint d'attendre ici de nouveaux ordres.

Elle tressaillit. Comment n'eût-elle pas été troublée en apprenant que Victurnien était contraint de prolonger son séjour à Guerlande et elle-même condamnée à vivre encore près de lui, à le voir tous les jours. Elle ne pouvait s'en plaindre et n'osait s'en réjouir. Et ce fut pis encore lorsque, au milieu de l'agitation dont ces nouvelles heureuses avaient empli le salon, elle vit le colonel venir vers elle. La joie brillait dans ses yeux, et à demi-voix, il dit :

— Vous avez entendu, Mademoiselle. Les Bourbons vont rentrer. Avant peu, le roi de France aura recouvré sa couronne. Je vais donc quitter cet uniforme pour en revêtir un autre, sous lequel j'aurai peut-être le bonheur de vous moins déplaire.

Sans attendre qu'elle eût répondu, il se dirigea vers l'évêque. Il s'excusait de s'imposer encore à lui pour quelques jours. Il prit ensuite congé, pressé d'aller contremander les ordres de départ déjà donnés à son régiment.

A peine seule avec son tuteur, Frédérique se jeta au-devant de lui.

— Monseigneur, fit-elle d'un élan spontané, j'ai une prière à vous adresser. Hier, vous m'avez rappelée d'Abbécourt. Vous désiriez que je fusse auprès de vous pendant la crise qui s'annonçait. Elle est conjurée. Les dangers que vous redoutiez sont écartés. Je vous supplie de me laisser retourner au couvent.

Il y avait un peu de fièvre dans sa voix et dans son regard ; elle était toute frémissante.

— Pourquoi me demander d'un ton si tragique une chose si simple? répliqua paternellement Monseigneur. Ton désir est légitime et il sera exaucé. Je ne m'oppose pas à ton départ.

— Demain, alors, mon tuteur ?

— Oui demain ; tu reviendras, la retraite finie.

— J'aurais préféré ne pas revenir.

— Tu es donc pressée de me quitter?

— J'ai hâte d'obéir à Dieu ; il m'appelle, il me veut ; c'est trop longtemps lui résiter. Mon cher tuteur, je vous en supplie, cessez de vous opposer...

— N'achève pas, mon enfant. Je t'ai déjà fait part de ma résolution et je n'ai rien à y changer, rien n'étant survenu qui puisse la modifier, bien au contraire. Tu dois attendre l'expiration du délai

que j'ai fixé d'accord avec toi. Tu avais reconnu la sagesse de mes avis: tu t'y étais soumise et je ne comprends pas ce brusque revirement.

— Le monde me fait horreur! s'écria Frédérique: plus je vais, plus j'ai hâte d'en sortir.

— Il te fait horreur, et tu ne l'as jamais vu!

— J'en sais assez pour le mépriser, pour le haïr. Je ne serai heureuse que lorsque, entre lui et moi, j'aurai mis une barrière en prenant le voile. Alors, à quoi bon retarder encore la réalisation du vœu que, depuis si longtemps, je n'ai cessé de former? Pourquoi prolonger un supplice que, d'un mot, vous pourriez faire cesser?

— Pourquoi! répondit Monseigneur d'un ton d'indulgence et de mansuétude, parce que je veux être assuré, et c'est mon devoir, que, pour t'épargner ce qu'avec plus d'exagération que de vérité tu appelles un supplice, tu ne t'exposeras pas à en subir un autre plus cruel encore, celui qui résulterait pour toi d'une erreur. Voyons, ma chère exaltée, mets-toi là et écoute-moi, ajouta-t il en s'asseyant et en faisant asseoir Frédérique à côté de lui. Sois d'abord convaincue de ma tendresse, et consens à reconnaitre que j'ai plus d'expérience que toi des passions de l'âme humaine, de ses entrainements, de ses caprices.

— Je l'ai toujours reconnu, murmura sèchement Frédérique.

— Du bout des lèvres, et non du fond du cœur; à preuve, cette colère à peine contenue, et qui me fait beaucoup de peine. Tu me maudis en ce moment, tu me blâmes, tu me trouves déraisonnable; tu prétends ne vouloir obéir qu'à Dieu, et tu te révoltes contre ceux qui le représentent auprès de toi.

Ce langage s'inspirait si visiblement d'une tendre sollicitude que Frédérique commença à regretter son premier mouvement, impressionnée surtout par la similitude des paroles de son tuteur avec celles que lui avait dites déjà la supérieure d'Abbécourt. Elle soupira :

— C'est qu'aussi on me soumet à de trop dures épreuves, trop longues surtout.

— Elles sont nécessaires, affirma Monseigneur. Tu ne connais rien de la vie, je te l'ai fait souvent remarquer. Or, avant d'entrer dans le cloître, il faut que tu la connaisses. Cela, je l'exige et je ne te donnerai mon consentement qu'après que tu auras pris contact avec elle. Du reste, tu es libre de me désobéir; tu es majeure.

— Oh! mon tuteur, vous savez bien que je ne vous désobéirai jamais, protesta Frédérique, en essuyant ses yeux qu'aveuglaient les larmes. Me plaindre d'une résistance que je ne m'explique pas, tâcher de vous convaincre, plaider ma cause en un mot, ce n'est pas être indocile. Il n'en sera jamais que ce que vous voudrez.

— Alors, soumets-toi de bonne grâce, mon enfant, reprit Mgr Ermel ; obéis sans récriminer. Je n'ai que ton bonheur ne vue. T'ayant élevée, je connais ton âme mieux peut-être que tu ne la connais toi-même, et je sais ce qu'a pu y laisser l'éducation que tu as reçue dans un milieu trop exclusivement religieux pour que tu n'aies pas été exposée à t'y tromper sur les desseins de Dieu à ton égard. Tu n'as plus d'ailleurs que quelques mois à attendre.

— Ces quelques mois me sembleront longs comme un siècle, objecta Frédérique. Quand ils se seront écoulés, vous me retrouverez telle que je suis aujourd'hui.

— Alors, je ne m'opposerai plus à tes desseins, puisque les séductions du monde ne les auront pas changés.

— Les séductions du monde ! Vous persistez donc à vouloir me livrer à lui?

— J'ai toujours entendu que tu passerais par cette épreuve, et les événements qui s'accomplissent ne peuvent que fortifier ma résolution.

Et comme Frédérique le regardait, surprise, sans comprendre, l'évêque compléta sa pensée :

— Ce n'est pas seulement devant Dieu que je suis responsable de toi ; c'est aussi devant les parents qui te restent, ta tante de Morville, propre sœur de ton père.

— Pourquoi se préoccuper d'elle, alors que depuis ma naissance. elle s'est préoccupée si peu de moi ?

— Elle te savait en bonnes mains. Et puis, elle vivait à l'étranger, émigrée sous la Révolution et n'ayant pu obtenir de l'Empereur pour elle et pour son mari, le droit de rentrer en France. Proscrits, appauvris par la confiscation de leurs biens, ils n'ont pas voulu t'exposer aux misères de leur existence, et c'est ainsi qu'ils t'ont laissée sous ma garde. Mais, sans doute, vont-ils rentrer à la suite du roi, recouvrer leur rang, leur ancienne opulence et demander à ce que tu ailles vivre auprès d'eux. Ils t'ouvriront cette société que tu ignores. Alors seulement, tu seras en mesure de décider si tu dois y demeurer en t'y mariant ou la fuir à jamais.

— Ma décision est prise, cher tuteur, affirma Frédérique; elle ne changera pas.

Un sourire malicieux et bienveillant éclaira le rude visage de l'évêque. Attirant à lui sa pupille, il lui toucha le front du bout du doigt, en y marquant le signe de la croix et il dit :

— Nous verrons, nous verrons... En attendant, va dormir ma douce entêtée, et avant de fermer les yeux, invoque la Vierge sainte, afin qu'elle obtienne pour toi, de son divin fils, un peu plus de lumière.

Frédérique sortit silencieuse en proie à l'émotion la plus vive. Ce qu'elle venait d'entendre, cette perspective d'une vie nouvelle, c'était un peu de désarroi à travers ses idées. Paris, à cette heure, n'éveillait en elle que l'image de l'enfer. Paris, les salons mondains, la cour peut-être, les tentations incessantes, les futiles propos des hommes sans piété, c'est à ces périls qu'allait la livrer l'inexplicable volonté de son tuteur! Pour quelle cause? Dans quel but? Elle ne comprenait pas et se répétait :

— Pourquoi? Pourquoi?

Et brusquement, un flot de sang monta à ses joues, les battements de son cœur se précipitèrent. L'image de Victurnien de Ferrère se dressait de nouveau devant ses yeux. Elle venait de se dire qu'une fois à Paris, elle était exposée à le revoir, à le revoir souvent, et cette hypothèse l'emplissait d'angoisses. En entrant dans sa chambre, elle défaillait sous le fardeau de craintes imprécises et mystérieuses. Elle alla tomber agenouillée au pied de son lit. Les bras tendus vers le crucifix qui se dressait au chevet, elle supplia :

— Seigneur! par pitié, éloignez de moi les tentations qui me détacheraient de vous.

SILHOUETTES DE REVENANTS

Partie le lendemain pour Abbécourt, Mlle du Quesnay en revint huit jours plus tard, la veille de la fête de Pâques, qui tombait cette année-là le 10 avril. Grâce à la retraite dont elle avait suivi les exercices avec ferveur, un grand apaisement s'était fait en elle. Quoiqu'elle brûlât du désir de prendre le voile, son séjour au couvent l'avait armée de plus de résignation et de patience qu'elle n'en



Attirant à lui sa pupille, il lui toucha le front du bout du doigt.

possédait au moment de son départ. Attendre que son tuteur lui accordât l'autorisation de commencer son noviciat chez les Dames de Saint Maur, et jusque-là, subir sans révolte les épreuves qu'il lui imposerait, ne lui semblait plus une tâche surhumaine. Après tout, il ne s'agissait pour elle que de franchir l'espace de quelques mois. Ce temps écoulé, elle serait libre d'entrer au couvent. Sa volonté d'y vivre jusqu'à sa mort restait inébranlable.

Le souvenir de Victurnien de Ferrère ne s'était pas effacé; mais il ne troublait plus son âme.

En rentrant à Guerlande, elle se demandait si elle allait y retrouver le colonel. Eût-elle été heureuse de le revoir? Souhaitait-elle qu'il fût parti? Elle évitait de s'interroger. Lorsqu'à peine réinstallée à l'évêché, elle apprit que les Cosaques avaient évacué la ville, elle ne s'interrogea pas davantage, comme si elle eût craint de découvrir que le départ de M. de Ferrère lui causait plus de regret que de satisfaction.

Elle reprit sa vie accoutumée, laissant fuir les jours et se dérouler les événements, qui maintenant se précipitaient.

L'Empereur avait signé l'acte de son abdication, quitté Fontainebleau et pris la route de l'île d'Elbe. Le Sénat avait proclamé la Royauté, appelé au trône Louis XVIII. Puis, le comte d'Artois, nommé lieutenant-général du royaume, était entré solennellement dans la capitale. Au nom de son frère, il avait pris possession du pouvoir royal restauré. On apprit bientôt que le roi venait de quitter sa résidence d'Hartwell, en Angleterre, pour se diriger vers la France. Tout s'y préparait pour le recevoir. Le 3 mai, il apparaissait dans Paris aux acclamations de son peuple. Les alliés rebroussaient chemin, reculaient jusqu'aux frontières. Au milieu des passions ardentes et contradictoires dont ces événements provoquaient l'éclat, la vie nationale, trop longtemps suspendue, reprenait peu à peu son cours.

Frédérique trouva la petite ville où elle avait grandi en proie à l'agitation que devaient naturellement y produire, comme dans toute la France, ces importants changements. Longtemps opprimés sous le joug impérial, les royalistes chantaient victoire. Les plus exaltés allaient par les rues, des menaces à la bouche, contre les partisans de l'Empire, maintenant réduits à l'impuissance.

Dans ce déchainement de récriminations et de paroles ardentes, Mgr Ermel n'était pas épargné. Les membres de la Petite Église, quoique leur nombre se fût singulièrement amoindri, donnaient

l'illusion, tant ils se montraient agressifs et bruyants, d'un part compact et fort. Là où ils étaient deux, ils faisaient du brui comme quatre. Ils annonçaient le prochain départ de Mgr Ermel son remplacement non moins prochain par Mgr de Magalon oubliant que, déposé par le Saint-Siège au moment du Concordat ce prélat était sans pouvoir dans le diocèse.

Fort de sa conscience, intrépide d'esprit et d'âme, Mgr Erme opposait à ces tempêtes un calme courage, un imperturbable sang froid. Il les sentait passagères et factices. Elles ne l'empêchèren pas d'officier pontificalement, le jour de Pâques, dans sa cathé drale. Il se savait protégé par l'affection de ses ouailles. Depuis tant d'années, elles le voyaient à l'œuvre. Ses vertus, sa piété angélique, sa tolérance, son dévouement aux malheureux, et enfin ses bienfaits envers Mlle du Quesnay si généreusement recueillie e adoptée par lui, lui avaient attaché presque tous les cœurs. S'i eût couru le moindre péril, il aurait trouvé, sans avoir à la cher cher longtemps, une légion de défenseurs parmi les fidèles qu'au cours de son long et fécond épiscopat, il avait secourus de ses conseils ou de sa bourse. Étant sans reproche, il attendait sans peur l'accomplissement des desseins de la Providence, après avoir fait sa soumission au nouveau souverain.

Du reste, en dépit des prophéties de quelques exaltés, sans cesse renouvelées, Mgr de Magalon ne revenait pas. Ils constataient avec irritation que les nouveaux fonctionnaires nommés par le lieutenant-général du royaume, après la chute de l'Empereur, échangeaient avec Mgr Ermel des visites cordiales et semblaient faire cause commune avec lui. A l'occasion d'un *Te Deum* chanté à la cathédrale pour fêter le retour du roi, on les avait vus se réunir autour de l'évêque et, la cérémonie terminée, se rendre en corps au palais épiscopal pour offrir leurs hommages au chef spirituel du diocèse.

— A quoi pense le roi ? disaient les mécontents. Va-t-il nous condamner à cet évêque usurpateur ? Ne le contraindra-t-il pas à céder la place à celui qu'on a dépouillé ?

Questions fiévreusement posées, auxquelles certains d'entre eux répliquaient avec amertume :

— Le roi ! Il n'y a rien à attendre de lui. C'est le plus féroce jacobin de son royaume.

Leur colère redoubla lorsqu'ils apprirent que les nombreux partisans de Mgr Ermel se proposaient d'adresser une pétition à

ouis XVIII en faveur de leur évêque qu'ils voulaient défendre ontre les misérables intrigues qui le menaçaient. Cette pétition, estinée à en conjurer les effets, se couvrait de signatures. Elle ttestait la popularité du pasteur, la confiance et l'affection que les dèles avaient conçues pour lui.

Ces incidents donnaient à la petite ville une physionomie quasi évolutionnaire. Du matin au soir, des rassemblements se formaient ans les rues. On y discutait violemment entre royalistes victo- eux et impérialistes vaincus, entre partisans de Mgr Ermel et artisans de Mgr de Magalon. Les mesures politiques prises par roi dès son retour, les nominations de fonctionnaires, les chan- es de Napoléon que les vaincus s'obstinaient à ne pas croire défi- itivement renversé, les réclamations des émigrés, les revendica- ons de la Petite Eglise, alimentaient tour à tour ces débats, met- ient aux prises les satisfaits et les mécontents en d'interminables uerelles qui semblaient devoir se dénouer par une mêlée géné- ale. On eût dit le prologue d'une guerre civile.

Fort heureusement, les combattants s'en tinrent au prologue. Au out de quelques semaines, les conseils de modération et de sagesse arurent devoir l'emporter. Dans un mandement épiscopal, évêque en fit entendre de très éloquents. A plusieurs reprises, les renouvela dans la chaire de sa cathédrale. Les fonctionnaires oyaux secondèrent ses efforts. Vers la fin de mai, moins de ois semaines après le retour du roi, la société de Guerlande avait ecouvré son calme d'autrefois. A la faveur d'un pouvoir qui s'an- onçait réparateur, juste et fort, on s'efforçait d'oublier les mi- ères anciennes, l'horreur et les désastres des guerres passées. i les mécontents ne se résignaient pas, du moins feignaient-ils e se résigner. S'ils conspiraient, c'était dans l'ombre et plus ncore d'intention que de fait.

Mgr Ermel profita de cette accalmie pour se rendre à Paris. Il evait une visite au nouveau ministre des Cultes, l'abbé de Mon- esquiou. Il tenait à s'acquitter de ce devoir. Il espérait aussi être résenté au roi. Ce n'est pas qu'il fût courtisan et recherchât les aveurs de la cour. Dépourvu d'ambitions, il bornait ses vœux son maintien sur le siège épiscopal de Guerlande. Mais il avait cœur de prouver que, quoiqu'il eût été l'objet de la bienveillance mpériale, il ne s'associait pas aux espérances qui survivaient dans ertains milieux au départ de l'Empereur. Peut-être aussi son oyage avait-il un autre but. Mais il en fit mystère à sa pupille.

Il revint de cette rapide excursion enchanté et attristé. Il n'av qu'à se louer de l'accueil du ministre. Celui du roi n'avait pas moins flatteur pour lui. Ses origines concordataires, son dévoi ment à Napoléon, le rôle qu'il avait joué lors de la pacification la Vendée et que ses adversaires lui imputaient à crime n'avaie donné lieu, ni de la part de Louis XVIII ni de la part de l'abbé Montesquiou, à aucune remarque désobligeante. Ce passé para sait oublié. On comptait sur le zèle de « Monsieur l'évêque » pc ramener à la royauté les indécis et les réfractaires. Il s'était co vaincu que le gouvernement royal voulait le conquérir, se l'at cher et qu'en conséquence, il ne devait en attendre que de bo procédés. En ce qui le concernait personnellement, il pouvait do se rassurer.

Mais il n'éprouvait pas la même quiétude pour l'avenir du no veau régime. Quel que fût le bon vouloir du roi, sa volonté de s'élev au dessus des factions, et de devenir entre elles un arbitre imparti les réclamations des émigrés se faisaient d'heure en heure si noi breuses et si pressantes qu'elles le débordaient et paralysaient s efforts en vue du bien public. Autour du trône, entre les royaliste se multipliaient les divisions et se créaient des ressentimen Ultras et modérés étaient aux prises. Les effets de cette lutte do loureuse se faisaient sentir au sein même du ministère et de famille royale. Les ministres se mettaient en désaccord à to propos. Sur les sujets les plus importants, ils professaient des op nions différentes. Leurs résolutions souvent contradictoires trahi saient leur défaut d'union, alors que l'union eût été indispensab pour tenir tête aux impérialistes et aux révolutionnaires coalis contre les Bourbons.

Quant au roi, il se voyait à toute heure critiqué, blâmé, contr carré par son frère, le comte d'Artois, derrière lequel se rangeaie les ultras; par ses neveux, le duc d'Angoulême et le duc de Berr fils de ce prince, qui soutenaient avec lui les incessantes revend cations de ceux des émigrés dont on disait qu'ils n'avaient rie appris ni rien oublié, et qui auraient voulu faire revivre l'antiqu édifice tombé sous les coups successifs de la Révolution et d l'Empire. Que ne pouvait-on craindre de désunions si profondes Devait on croire à la durée du régime des Bourbons, quand leu amis les plus dévoués s'évertuaient à saper leur trône?

Frédérique reçut la confidence de ces légitimes appréhensior durant la soirée qui suivit le retour de son tuteur. Mais elles gli

ent sur son esprit. Les femmes en général ne goûtent guère la litique. Elles y demeurent naturellement indifférentes et étranres.

Quel intérêt pouvait prendre Frédérique au choc d'ambitions rales, alors surtout qu'elle se préparait à une vie qui l'éloignet du théâtre sur lequel se déroulaient ces conflits? De même, st en vain que Monseigneur lui décrivit les élégances de la noulle cour, la variété et l'éclat des uniformes de la maison militaire roi, rétablie sur le même pied qu'avant la Révolution, la pompe s réceptions royales; ces descriptions ne la tirèrent pas de son différence.

Son tuteur s'en étant étonné, elle répondit :

— Ce sont là des splendeurs profanes et périssables, Monseieur. Elles sont sans attrait pour moi.

— Tu n'en seras sûre que lorsque tu les auras vues de tes yeux, a chère fille, dit-il.

— Je les verrai pour vous obéir. Mais je leur préférerai tous urs celles de la vie religieuse.

Il renonça à rouvrir un débat dont il prévoyait l'issue et continua récit de son voyage.

En sortant du cabinet du roi, il était allé s'inscrire chez les rinces. Dans l'antichambre du comte d'Artois, il avait été bien irpris, alors qu'il croyait n'y connaître personne, d'y voir appaître à l'improviste un visage ami.

— Un visage ami? demanda Frédérique. Qui donc?

— Le colonel de Ferrère.

Elle n'eût osé commencer à parler de lui. Mais, puisque son iteur en parlait le premier, elle donna libre cours à la curiosité ue ce jeune homme éveillait en elle.

— Que faisait-il à la porte du comte d'Artois?

— Il était de service, et ma foi, j'ai été très heureux de le renontrer. Sans lui, je ne sais si j'aurais pu retrouver mon chemin our sortir des Tuileries.

— Je ne comprends pas comment il pouvait être de service. Les rinces s'entourent donc d'officiers étrangers?

— Ils ne sont entourés que d'officiers français. C'est à ce titre ue M. de Ferrère se trouvait là.

— Il a quitté l'armée russe? s'écria Frédérique qui se rappeait ses conversations avec Victurnien.

— Il l'a quittée pour un emploi plus digne de sa naissance et

du nom qu'il porte. Il est maintenant revêtu de l'uniforme hussards qui lui sied bien mieux que celui des Cosaques. Son gr de colonel lui a été conservé. Mais, au lieu d'être placé à la d'un régiment, il a été nommé, grâce aux recommandations membres de sa famille, dans l'état-major de Monsieur, frère roi.

— Est-ce lui vous a donné détails?

— C'est lui spontaném sans que je l'eu interrogé, com très heureux me les donner. m'ont fait plai car il est sym thique et atti ce gentilhomm et c'était pi de le voir da les bataill de nos va queurs.



Elle alla tomber, agenouillée au pied de son lit.

— Ne vous a-t-il rien dit de plus? questionna encore Frédériqu

— Rien de plus qui lui fût personnel. Il m'a seulem prié de te faire part du changement survenu dans son état. a même insisté. C'est à croire qu'il tient à savoir si tu l'a prouves.

Les joues de Frédérique s'empourprèrent.

Son regard trahit un peu d'embarras et de trouble :

— Quelle idée! fit elle, que lui importe mon opinion?

— Ne l'avais-tu pas blâmé de servir hors de France?

— Sans doute. Mais, s'il eût attaché quelque prix à votre approbation, à la mienne, il n'eût pas attendu pour la solliciter que le hasard vous mît sur son chemin. Il vous eût écrit.

— J'ai oublié de te dire que sa nomination a été signée par le roi, il y a deux jours seulement. Peut-être allait-il écrire quand nous nous sommes rencontrés.

— Oui, peut-être, murmura Frédérique.

— Du reste, tu pourras bientôt l'interroger toi-même, si tel est ton bon plaisir, poursuivit l'évêque. Tu ne tarderas pas à le voir.

— A-t-il l'intention de venir à Guerlande?

— Il se proposait d'y venir. Il y a renoncé en apprenant que, bientôt, tu seras à Paris.

Cette réponse si inattendue mit le comble au désarroi de Frédérique. Elle n'ignorait pas que son tuteur souhaitait qu'elle fût bientôt présentée dans le monde que lui ouvrait sa naissance. Il s'en était maintes fois déjà expliqué avec elle. Mais, n'entendant plus parler de ce projet, elle le croyait enfin abandonné. Elle-même n'y pensait plus, et voilà que, à l'improviste, il renaissait. Elle en était toute déconcertée.



Mlle du Quesnay baissait la tête.

— Vous n'avez donc pas renoncé à m'éloigner de vous, Monseigneur?

— Pourquoi y eussé-je renoncé? Ce n'est qu'après y avoir longuement réfléchi que j'ai pris ma décision. Les raisons qui me l'ont dictée sont aujourd'hui ce qu'elles étaient hier. En allant à Paris, je ne t'ai avoué, ma chère enfant, qu'une partie des causes qui m'y appelaient. Comme je te l'ai dit, je voulais faire ma cour au roi, rendre mes devoirs au ministre et, par cette démarche, désarmer l'opposition que me font encore ici quelques entêtés. Mais, je m'en proposais une autre. Je voulais m'entretenir à ton sujet avec ton oncle et ta tante de Morville.

— Ils sont donc rentrés en France?

— Ils y sont rentrés quelques jours après le roi. En récompense de son long dévouement à la cause royale, le marquis de Morville a été nommé ministre d'État. On lui a même promis une ambassade. Si cette promesse se réalise, il devra quitter Paris. Mais, en attendant, il y réside, et la marquise et lui sont tout disposés à te prendre auprès d'eux, à t'y garder aussi longtemps que tu voudras y rester, à te traiter comme leur fille. Ils se réjouissent à cette pensée; ils n'ont pas d'enfants, tu le sais. Libre à toi de leur en tenir lieu.

— Ainsi, mon tuteur, c'est vous, vous qui m'obligez à vous quitter! s'écria Frédérique, la gorge emplie de sanglots. C'est vous qui m'éloignez de cette maison! Vous étiez donc las de ma présence!...

— Las de ta présence, moi! protesta l'évêque. Tu ne le crois pas. Me soupçonner de vouloir te retirer ma tendresse et mes soins, ce serait de l'ingratitude. Si je n'écoutais que mon cœur, tu serais toujours restée près de moi, tu m'aurais vu vieillir et tu m'aurais fermé les yeux. Mais t'imposer un tel avenir, eût été coupable. Mon devoir me commandait de t'en ouvrir un autre, celui auquel te donnent droit ton nom et ta fortune. En tout état de cause, cela, je l'eusse fait. Tu te rappelleras, cependant, que c'est toi qui, la première, as parlé de nous séparer.

— Pour aller là où Dieu m'attire, interrompit Frédérique; pour aller au couvent que votre volonté persiste à me fermer.

— Ce n'en était pas moins une séparation voulue par toi, désirée par toi. En t'envoyant à Paris pour te soumettre à une épreuve nécessaire, je ne fais donc que hâter l'exécution d'un arrêt que tu as toi-même prononcé et qui serait exécuté déjà si, par prudence, je ne m'étais mis en travers de ton désir. Sois sincère, Frédérique, acheva Monseigneur en atténuant par son accent la sévérité de ses

paroles, avoue que si tu te révoltes encore à l'idée de partir, ce n'est pas parce que ce départ va t'éloigner de moi, mais parce qu'il t'éloigne du couvent.

Mlle du Quesnay baissait la tête, toute en pleurs et sans répondre. Qu'eût-elle pu répondre en effet, quand son tuteur lisait si clairement dans son âme et, avec l'autorité de son expérience, mettait impitoyablement le doigt sur les causes de son chagrin? Silencieuse, elle attendait qu'il parlât encore. Mais, lui aussi se taisait. Il marchait de long en large, à pas lents, laissant passer cette crise après laquelle il était sûr de retrouver sa pupille résignée et soumise.

Au bout de quelques minutes, une question de Frédérique lui prouva qu'il ne s'était pas trompé.

— Ma tante sait-elle quel est mon espoir? L'avez-vous entretenue de ma vocation?

— Je ne lui ai rien laissé ignorer de ce qui te touche, dit Monseigneur. Je lui ai raconté toute ta vie; elle en connait, grâce à moi, les moindres détails. Elle sait que tu n'entres dans le monde qu'avec la ferme volonté d'en sortir bientôt, et pas plus que moi, elle ne t'y retiendra si tu persistes à n'y pas rester.

Cette déclaration soulagea Frédérique et la rendit au calme qui venait de lui manquer. Arrêtant au passage son tuteur qui continuait sa promenade, elle lui prit la main et baisa son anneau pastoral en lui demandant pardon.

— Je me promets toujours d'être docile, fit-elle. Mais c'est plus fort que moi, je m'irrite de ce qui recule l'heure de ma félicité. Je partirai pour Paris, quand vous voudrez, mon tuteur.

Et déjà rassénérée, elle reprit :

— Avez-vous fixé le jour de mon départ?

— C'est la marquise de Morville qui le fixera. Elle doit m'écrire pour m'annoncer celui de son arrivée.

— Elle va donc venir à Guerlande?

— Oui, pour t'y chercher. Le marquis l'accompagnera. Ils passeront ici quelques jours. Ils tenaient à te connaitre avant de t'ouvrir leur maison et toi-même, en y entrant après avoir conquis leur cœur, tu y seras moins dépaysée.

— Et dire que vous avez combiné ces arrangements à mon insu! observa Frédérique.

Sa résistance expira dans ce reproche; elle se résignait à ce qu'elle ne pouvait empêcher. Mais elle n'en était pas moins bou

leversée lorsqu'elle quitta son tuteur pour regagner sa chambre. Elle ne parvenait pas à se convaincre de la réalité des changements qu'allait subir son existence. Pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas, elle était obligée de se répéter les propos que lui avait tenus son tuteur. Elle se les répétait avec désespoir, maudissant des exigences qui lui semblaient aussi cruelles que lui semblait inutile l'épreuve qu'il s'obstinait à lui imposer. Paris lui faisait peur. Le monde lui apparaissait comme un ennemi et, quand elle pensait qu'à cet ennemi il faudrait faire bon visage, sourire et plaire, elle s'indignait.

Depuis qu'elle vivait auprès de son tuteur, elle ne s'était éloignée de Guerlande qu'en de rares circonstances. Ses absences les plus longues ne duraient qu'un mois chaque année. Ce mois, elle le passait avec Monseigneur dans la terre de Quesnay, en Vendée, héritage de ses parents, sequestrée sous la Terreur, et qui lui avait été restituée. Mais si riant que fût ce domaine, et quelque plaisir qu'elle ressentît à s'y retrouver parmi les souvenirs de sa famille, c'est toujours avec joie qu'elle rentrait à Guerlande. Elle aimait ce pays, et par dessus tout, l'évêché, où tout lui parlait de son enfance paisible. Toujours heureuse d'y revenir, elle avait longtemps espéré ne cesser d'y résider que pour aller vivre à Abbécourt. Là seulement, elle pouvait goûter de plus vives joies qu'à Guerlande. Voilà cependant qu'elle était emportée au loin par une volonté impérieuse et qu'en s'éloignant de cette ville où toutes choses révêtaient un si grand charme à ses yeux, elle n'avait pas même la consolation de voir le couvent s'ouvrir devant elle !

Le sommeil ensevelit ses regrets et ses plaintes. A son réveil, ils ne ressuscitèrent pas. C'en était fait ; elle irait là où la conduisait sa destinée. Peut-être Paris était il moins redoutable et moins dangereux qu'elle ne le supposait ? Et ce qui achevait de la rendre docile, encore qu'elle ne se l'avouât pas, c'est qu'à Paris, elle espérait revoir Victurnien. De nouveau sa pensée était pleine de lui.

(*A suivre.*) Ernest Daudet.



L'IBIS BLEU [1]

(*Suite.*)

— L'équipage de l'*Ibis Bleu* est là! annonça l'hôtelier, qui s'était mis en tenue de grand chef, blanc comme une hermine, de la tête aux pieds.

— Mon équipage? Permettez-vous qu'on le fasse entrer? demanda Pierre.

— Oh oui! oh oui! s'écria Georges.

— Georges! fit lentement la mère, grondeuse.

— Le commandant a quelque chose à dire à ces braves gens, ajouta Pierre. Et cela, j'en suis certain, vous amusera.

Les hommes entrèrent. Ils étaient six, de tenue soignée, — le bonnet à la main, et sur le bleu marine de leur tricot, au dessus d'un oiseau brodé en soie d'un bleu pâle, on lisait ces mots brodés également et de même soie, en arc de cercle: IBIS BLEU, et les lettres: U. Y. F.

Le lieutenant de vaisseau se leva.

— Mes amis, dit il, j'ai voulu remercier l'équipage de l'*Ibis Bleu*, qui s'est vaillamment comporté. Vous étiez presque tous à terre, et vous êtes venus, le plus tôt que vous avez pu, nous donner la main. Il y avait là aussi des pêcheurs d'Agay et de Saint-Raphaël. Dans le moment de l'action, je n'ai pas pu les remercier. La place n'était pas bonne pour les discours. Vous rencontrerez certainement les uns et les autres, aujourd'hui ou demain. Portez-leur les remerciements du commandant du *230*, lequel sera renfloué bientôt, je l'espère. Dites-leur que ce sont tous de braves gens, et donnez-leur cette poignée de main.

L'officier serra la main aux six hommes enchantés.

— Vive le *230!*

— Vive l'*Ibis Bleu!* répondit le commandant

L'hôtelier, sur un signe de M. Dauphin, apportait des coupes

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 31 décembre 1898.

qu'il distribua aux hommes. La mousse du champagne les faisait rire à belles dents blanches sous les poils rudes de leurs larges faces de cuir fauve.

Tout le monde, même Élise, même Georges, éleva sa coupe.

— Vive le commandant du *230!*

— Et celui de l'*Ibis Bleu!* dit le commandant.

Pierre répondit, avec le joli demi-sourire d'un yachtman qui ne se prend pas tout à fait au sérieux comme marin de haute mer :

— Le commandant de l'*Ibis Bleu* remercie celui du *230*... Rompez, les amis!

A son tour, il serra la main à chacun de ses hommes qui se retirèrent en bon ordre, la joie au cœur, une joie de simples qui croient au devoir, à l'éloge, à l'honneur, et à la vie comme à la mort, — dès qu'on se donne la peine de leur accorder la moindre marque de cordialité sans orgueil.

— Tu as eu une excellente idée, Pierre... car c'est lui, Madame, qui a voulu que je remercie les pêcheurs de Saint-Raphaël. C'est vrai, Pierre, ce sont des choses qu'on a le tort d'oublier... Mais, dans ces moments-là, je te dis, — c'est le diable de penser à tout!

— Comme ils étaient contents! dit Elise.

— Ce sont de braves gens, fit Pierre. Il ajouta : Qui navigue, dit le proverbe, danse au bord du tombeau.

— Vive l'*Ibis bleu!* cria tout à coup Georges à tue-tête, très excité, sa coupe à la main. Dans son enthousiasme, il la répandit tout entière sur la robe de sa maman.

— Tant mieux, dit-elle doucement. Tu ne la boiras pas... En voilà assez!

— Il se fait tard pour nous, Messieurs. Vous nous permettrez de vous quitter, dit Marcant.

— Pas avant, dit Dauphin avec empressement, de m'avoir promis une visite à mon bord pour demain matin.

— Il faut que je sois à Saint-Raphaël demain sans faute, Monsieur Dauphin.

— Eh bien, dit Pierre, ce sera pour après-demain, si vous le voulez bien... Me permettez-vous d'aller vous chercher là-bas?... Où demeurez-vous, Monsieur?

— A la villa de la Terrasse.

— A côté de l'Oustalet? Le youyou ira vous y prendre... A quelle heure?... à huit heures du matin?... à neuf heures?... Est-ce trop tôt, Madame?

— Que décides-tu, Denis?

— A huit heures, papa! fit Georges, attentif et décidé.

Ils se mirent tous à rire.

— Le roi a parlé, dit Pierre. On obéira, je pense!

— Il le faut bien, conclut Marcant, bonhomme.

On se sépara. Une heure après, de la chambre où elle dormait mal (voyage, champagne! changement de lit!) Élise entendit un son de guitare qui accompagnait une voix :

La coque est en bois de rose
Travaillé fort proprement,
La grand'voile est en dentelle,
La misaine en ruban blanc.

C'était Pierre qui regagnait son bord.

La lune luisait aux fentes de la fenêtre d'Élise. Elle entr'ouvrit les volets intérieurs. Elle ne résistait pas au désir de regarder, sous la lune, à travers sa vitre, la mer qu'elle avait vue tantôt si étincelante au soleil!

...Dans le chemin argenté, déployé en éventail, que faisait sur l'eau le reflet lunaire, une barque filait. Élise vit distinctement les avirons, découpés en noir sur la lumière du reflet, plonger dans l'eau, se relever tout emperlés d'étincelles.

Le pierrot blanc, tout blanc, sa guitare au dos, toute lumineuse sous un rayon de lune, s'éloignait dans la barque... Il glissait, assis sur l'eau, — et tout cela, qui semblait irréel, était charmant.

Là-bas, dans le même resplendissement de la lune, sur l'eau paisible mais frissonnante comme une étoffe de moire aux mille plis cassés, l'*Ibis Bleu*, ses vergues, ses mâts, sa coque bordés d'un filigrane de lumière argentée, se berçait, secouant dans les airs, près des vives étoiles, sa longue flamme onduleuse..

La grande voile est en dentelle
Le pavillon de ruban!
Et lon lon la,
Je n'ai pas de maîtresse!...

XII

La grosse affaire pressante pour les Marcant, c'était maintenant de trouver une femme de service.

A l'agence de location des villas, on avait gracieusement indiqué

à Marcant une misé Saulnier, fermière à *la Toinette. La Toinette* était une ferme de la plaine de Fréjus, à une demi lieue de Saint Raphaël, près de la mer, entre l'Argens et le Petit-Argens.

— Cette misé Saulnier, quel âge a-t-elle?

— Elle doit avoir une quarantaine d'années. Elle a une grande fille qui peut la remplacer à la ferme, ce qui lui a permis de se louer plusieurs fois, pour une saison, chez des étrangers, quand les gages lui ont paru en valoir la peine. C'est une femme « très allante », comme on dit ici, travailleuse, propre. Si elle consent, prenez-la. Vous ne trouverez pas mieux. Ou bien allez à Nice chez les bonnes Sœurs, ou à Cannes, voir la maison protestante...

On fit de la visite à misé Saulnier une partie de plaisir, et les Marcant y allèrent à pied.

— Vous ne pouvez pas vous tromper. Suivez la plage. Arrivés à cette énorme maison blanche, que vous voyez d'ici tout au bord de la mer, demandez... On vous indiquera.

Ils partirent.

Cette fois, ce n'étaient plus les pins verts et toujours murmurants, entre lesquels apparaissent les luisants joyeux de la mer. Ce n'étaient plus les golfes gracieux, ourlés d'écumes éternelles, que regardent en souriant les villas ouvertes, dont le luxe intérieur apparaît au passant du chemin et d'où sort parfois un bruit de piano, une jolie voix de Parisienne ou d'Anglaise... C'était la longue plage droite, nue, le sable mouillé dont on ne peut dire s'il prolonge la plaine dans la mer ou la mer dans la plaine. Au soleil, pourtant, par temps de calme, elle était souriante encore, cette plage mélancolique, semée de petits tamaris en herbe, de rares ajoncs et de beaux chardons bleus, aux feuilles de velours.

La bande de sable, qui borde de gris pâle la plaine verte, s'en allait toute droite jusqu'à Saint-Égulf où commencent, en mamelonnements doux, jolis, les premières assises du massif des Maures. Une chaussée, trop peu surélevée et trop voisine de la mer, la suit dans toute sa longueur, jette deux ou trois ponts par-dessus les ruisseaux, par-dessus le Reïran et l'Argens, — et la mer s'amuse à défaire chaque jour le travail des ingénieurs et des cantonniers. Elle reprend à la chaussée les galets que la chaussée lui a dérobés; elle les attire à elle, les rejette à la route qu'elle ronge et qui croule sans cesse, sans cesse inutilement reconstruite. Puis, à son heure, elle attaque les ponts construits en bois, et les disloque. On voit les charpentes fléchir par le milieu, avec des poutres qui pendent,

cassées comme des allumettes. On dirait des squelettes de navires échoués, des débris qui ont navigué et qui sont venus s'enliser là. Alors, et cela est fréquent, il faut faire un long détour pour aller de Saint-Égulf à Saint Raphaël, il faut passer par la ferme de Villepéi et par Fréjus.

Toutes ces explications, qu'on leur donnait peu à peu sur le pays, les intéressaient beaucoup. Ils interrogeaient à chaque instant un passant, un paysan, un pêcheur.

— Les romans, disait Marcant, certainement c'est quelquefois intéressant (je n'en lis jamais), mais les détails vrais sur la vie d'un pays, j'aime bien mieux ça, moi. Chacun son goût.

Georges s'arrêta émerveillé devant les pêcheurs qui tiraient leur immense filet, l'*issaoùgo* (la senne).

Ils étaient cinq ou six à haler sur la corde, hommes et femmes. Pour tirer l'issaoùgo, chacun des travailleurs, au bout de la solide bretelle qu'ils portent en sautoir, saisit devant lui une cordelette à laquelle est suspendu un morceau de liège. Ils le font virer, ce liège, comme une pierre de fronde, et la cordelette, qu'ils rapprochent brusquement de la corde tendue sous l'effort de traction, s'y enroule, rapide. Certains alors que le câble ne leur échappera pas, ils s'arc-boutent des pieds dans le sable, pèsent, penchés en arrière de tout leur poids, sur la corde, et à mesure que le filet avance, l'homme du dernier rang vient reprendre place au premier, et toujours ainsi, avec, — quelquefois, — des han! rythmés, ou des chansons mélancoliques, des berceuses marines.

Georges voulut attendre le poisson. Tout le monde fut déçu. Il n'y avait pas grand'chose pour un si grand effort, — mais quelles merveilles de couleurs dans cette poignée de dorades, de rouquiers verts, de sars argentés, rayés de noir, en travers; de girelles, rayées en long d'orange, de bleu, de jaune... Il y avait là un étincellement de rubis, d'émeraudes et de saphirs, d'argent et d'or mobiles. Toute cette matière animée avait des mouvements pareils à ceux de l'élément fluide où elle vit, et tout cela ondulait, scintillait et ruisselait sous des perles encore, sous des diamants d'eau et de soleil.

Les pêcheurs maugréaient. On leur acheta du poisson, « la bouillabaisse ».

— On nous le fera cuire à la ferme! cria Georges.

— C'est une bonne idée.

On leur prêta un vieux panier que Georges voulut porter tout seul.

XIII

La Toinette est une ferme importante entre la mer, l'Argens et le Petit-Argens.

Élise fut tout de suite frappée par la propreté des abords de la ferme, des petits chemins qui y conduisaient, de l'emplacement où, devant le seuil, une femme était en train d'éplucher des pommes de terre.

— La fermière de la Toinette, Madame, s'il vous plaît ?... C'est vous, je pense?

Misé Saulnier s'était levée, ses pommes de terre dans son tablier bleu replié. Elle ne déplut pas aux Marcant, avec sa face ronde, large, ses cheveux bien noirs encore, son regard de charbon noir piqué d'une étincelle.

— Misé Saulnier, c'est moi, oui, Madame; qu'y a-t-il pour votre service?

On s'expliqua.

— Il n'y a pas à s'occuper de l'enfant, insistait Élise. Il reste toujours avec moi. Un peu de cuisine simple, la cuisine du pays... Et je vous aiderai pour les chambres... Je mets la main aux choses de la maison, moi... Je ne suis pas une grande dame... L'essentiel pour moi, vous comprenez, c'est d'avoir quelqu'un de sûr, quelqu'un de connu dans le pays. On vous a bien recommandé à nous...

— Oh ! oui, je suis connue dans le pays! et je connais le service... Et... combien donnerait Madame?... Les accords sont tout.

Tout de suite, misé Saulnier, en parlant à la troisième personne, entrait dans le rôle nouveau qu'on lui proposait, afin de bien prouver qu'elle l'avait appris. Elle mettait un certain orgueil naïf à montrer une marque de servilité.

— Quarante-cinq francs.

— Et le vin?

— Oui.

— Madame donnerait cinquante?... Si Madame est étrangère et ne reçoit pas, il n'y a donc jamais d'étrennes!

Elle pensait à tout. On reconnaissait la villageoise d'un pays d'étrangers, qui a étudié la question. Elle aperçut clairement une

nuance de surprise à son désavantage dans la mine de ses visiteurs.

— Je demande bien pardon à Madame, mais si, dans notre position, qui est bonne, il m'est arrivé de quitter notre « train » et de me placer, ça n'a été naturellement que pour les gages... Nous avons une fille à marier... Les petits ruisseaux font les grandes rivières. Il n'y a pas de petit argent. Des gens comme nous, ça ne travaille que pour « lever la vie »!

Et elle répéta pour conclure, le mot habituel : Les accords sont tout.

Tout était dit avec un accent du Midi bien sonore, et un sourire avenant qui découvrait des dents d'une blancheur étonnante, des dents de négresse.

— A-t-elle de belles dents! fit Élise en regardant son mari.

— Ils sont tous comme ça dans ce pays-ci, fit Marcant. Les paysans du moins, pas les bourgeois. J'ai demandé... On m'a dit que c'est l'ail!

Il fit la grimace obligée de l'homme du Nord au mot d'*ail*.

Misé Saulnier se mit à rire et on lui vit, jusqu'au fond de la gorge, toutes ses dents, à les compter.

— L'ail? non. C'est le pain, dit-elle.

— Comment cela?

— La pâte de notre pain est comme ça. C'est « sa manière » Elle frotte nos dents et les maintient toutes blanches, comme vous les voyez... Il est bien joli, votre enfant, Monsieur, Madame, poursuivit-elle sans transition.

... Et que porte-t-il là, le petit Monsieur? Il faut le poser, le paquet : vous vous fatiguez, mon petit maître!

Elle le lui prit des mains et le déposa sur un banc.

— Eh bien, dit Élise, vous décidez-vous?

— Faut voir d'abord si cela convient aux hommes... et à la petite, fit-elle.

— Vous avez des fils?

— Non, répondit-elle, sans embarras. Je n'ai qu'une fille.

Elle entra déposer ses pommes de terre dans la salle basse.

— C'est joli, ici, dit Élise.

Elle regardait les deux puits, l'un avec sa poulie attachée au milieu de la traverse que soutiennent horizontale deux troncs d'arbres morts, debout sur les côtés; l'autre avec sa *cigogne* — c'est-à-dire son antenne oblique au bout de laquelle est suspendue

une perche qui, pendante verticalement, supporte le seau, — tandis qu'à l'autre bout une grosse pierre, faisant contrepoids, aide, quand il est plein, à le soulever hors du puits, et quand il est vide le maintient en l'air.

— C'est le puits d'Egypte, dit Marcant, je le reconnais. Je l'ai vu dans des images... Et c'est aussi le puits de Camargue...

A quelques pas de la ferme, trois ou quatre pins parasols s'ouvraient larges et sombres.

Regardez celui-là, comme il est beau ! pas aussi beau pour sûr que le pin Berthaud, de Saint-Tropez, — mais il est bien vieux tout de même !... Et tout là-bas, voyez au plein mitan de nos vignes, ce gros, gros arbre ! c'est un chêne qui en a vu passer, du temps et des hommes ! Il a, comme on dit, assisté à toutes les batailles du monde.

Ils essayèrent de voir. Ils aperçurent, en effet, le dôme obscur de l'arbre énorme dans la plaine qui luisait de flaques d'eau.

— C'est grand, ce domaine de la Toinette ?

— Assez. De l'autre côté du Petit Argens, il y a chez nous des raies de labour, Monsieur, de deux cents mètres de long. Mon homme n'en fait que six dans la demi-journée...

— Ah ! le voilà, votre mari ?

Un homme arrivait, derrière deux mulets en liberté, qui, la tête basse, soufflant au passage sur l'herbe du sentier avec leurs naseaux au ras du sol, portaient, accrochés au collier, les traits de la charrue. L'homme qui les suivait indolemment, après l'ouvrage, était un gaillard à larges épaules, dans la plénitude de sa force mûre. Il portait, lui, ses quarante-cinq ans avec l'aisance d'un colosse qui en portera bien davantage sans s'en apercevoir. Il était rasé de frais, le visage nu couvert de sueur. Soulevant d'une main son grand feutre, il s'essuyait le front avec un mouchoir bleu et marchait d'un pas pesant et souple, en roulant un peu sur ses hanches.

« Quel gaillard ! C'est un chêne aussi, cet homme là, » songeait Marcant. Et il répéta :

— C'est votre mari ?

— Ce n'est pas mon mari, non ! répondit sans embarras misé Saulnier à Marcant ; et en soupirant, comme à elle-même : « Plût à Dieu ! » murmura-t-elle. Elle ajouta : C'est maître Cauvin.

— Bonjour, la compagnie ! fit Cauvin en passant.

Il salua sans curiosité, comme un paysan voisin de ces villes

d'hiver où on en voit tous les jours, des étrangers « de toutes les manières ».

Il allait à l'écurie rentrer les bêtes.

— Midi s'avance, donc ? fit misé Saulnier. Je vais vous dire : Si vous voulez, Madame, je peux vous faire, avec votre poisson, une jolie bouillabaisse... Je vous mettrai une table ici, au bon soleil.

Elle souriait, avec une moue prétentieuse de villageoise préoccupée de paraitre bien élevée, et s'appliquait ridiculement à imiter l'accent des Franciots.

— Nous avons de bon vin, des figues *sesses*, et des confitures pour le petit maître, dit elle en regardant Georges. Et au dessert, après avoir causé avec les hommes, je vous rendrai une réponse à vos propositions. Ça vous va-t il, Monsieur et Madame ?

— Ça va, dit Marcant : ça va, misé Saulnier. Vous avez l'air d'une brave femme...

Elle répondit gravement :

— Je n'ai fait du tort à personne... du moins de ma volonté.

Élise s'amusait ; tout l'amusait. Quant à Marcant, c'est la première fois de sa vie qu'il se voyait si loin de Paris, des affaires. Le ministère était oublié. Le fils du colporteur se sentait devenir voyageur, épris allègrement d'aventures, d'imprévu. Il aspira à pleine poitrine une large goulée d'air salin.

— Ça sent bon, cette campagne du Midi. L'algue, le pin, le thym, je ne sais quoi... On rajeunit, ici, n'est ce pas, Élise ?

— Je vais déjà beaucoup mieux, moi ! dit-elle.

— Alors, tout est bien.

En attendant le déjeuner, on examina tout. on s'amusa de tout.

— Qu'est-ce que c'est que cet arbre !

— Un jujubier...

— Oh ! maman, la drôle de cour !

C'était le parc à moutons, le *jas*, au sol noir de fiente utile.

— Oh ! maman, le drôle de plafond !

C'était, dans l'étable, une tenture véritable formée par des myriades de toiles d'araignée antiques et récentes, cousues les unes aux autres. Cela porte bonheur et peut-être prend des mouches.

— C'est très sain pour les bêtes ! disent les paysans.

Dans l'étable, six colliers de chevaux pendaient à des crocs de bois. Il y avait sous le hangar deux charrettes et plusieurs charrues. Tout cela sentait bon l'ordre, le travail organisé.

— Voilà un drôle de filet! ça n'est pas pour les papillons, dis, maman ?

Un homme survenant expliqua à quoi sert le vartourin, longue poche qui va se rétrécissant et que, dans l'eau, soutient ouverte, béante comme un tunnel, une série de cercles d'osier. On l'allonge invisible au fond de l'Argens, troublé par les pluies, et avec ce filet on prend des carpes, des loups et des mulets qui quittent la mer, remontent la rivière.

Cet autre instrument, c'était le *râteau* à poche de fil de fer, pour pêcher les « clovisses » des étangs...

— Il y a dans la plaine de Fréjus, Monsieur, dix hectares d'étangs, tous réunis entre eux par trois ruisseaux un peu larges et tous communiquant avec l'Argens par un canal que les hommes ont fait... Et là dedans, Monsieur, les « clovisses » *font ça !*...

Sur ce mot : *font ça*, il montrait ses doigts rapprochés qu'il faisait aller sans remuer la main, les agitant de mouvements contraires et rapides, pour imiter un fourmillement de bêtes grouillantes.

— Seulement, ajoutait-il, l'eau des étangs, est saumâtre et les « clovisses » des étangs, il faut les faire dégorger dans l'eau de mer. Alors, oui, ils sont bons !... Oh ! moi, la pêche, c'est mon travail préféré.

Il se mit à rire grossement. — On voyait qu'en effet il savait très bien tout ce qui se rapporte à la pêche dans les étangs.

— La pioche, c'est trop lourd, comprenez !... Vous, je parie, Monsieur, fit-il tout à coup, vous êtes un homme de bureau ?

— Oui, dit Marcant.

— Et — je suis sûr, — il est à Paris, votre bureau ?

— Oui, dit Marcant.

L'homme regardait Marcant avec une sorte d'intérêt morne, avec une de ces curiosités qui ne se déplaceraient pas pour savoir, mais qui, sur place, consentent à se soulever un peu.

L'homme portait toute sa barbe qui était drue, enchevêtrée par mèches qui s'agglutinaient, mêlée de poils blancs et de poils bruns. La couleur de cette barbe s'unifiait sous une couche d'une poussière rougeâtre, dont l'humidité de la rosée avait fait comme un enduit. Il avait plus de cinquante ans. Il était trapu, plus petit que Marcant. Il avait une calvitie mate, suspecte, entourée de cheveux mal plantés, mal taillés et trop longs. Sa chemise très propre, le gilet de laine tout neuf juraient avec l'usure de sa face,

avec le désordre de sa barbe et de ses cheveux. Aux plis de ses paupières, sous ses yeux et à la patte d'oie, qu'il avait très marquée, comme par une ironie habituelle et sans esprit, demeurait prise une crasse noire.

Georges, qui avait un peu peur, tenait à deux mains les plis de la robe d'Élise.

Marcant pensait : « Qu'est-ce que c'est que cet abruti » ?

L'homme, dans l'étable, poussait avec sa fourche de la litière sous les pieds des bêtes.

Tout à coup, il s'arrêta dans sa besogne, planta les pointes de sa fourche de fer dans le purin, entre les galets qui pavaient l'étable, mit les deux poings sur sa fourche, posa sa joue droite sur ses poings, et regardant les étrangers d'un œil de travers clignotant, tout plein de son intelligence à lui :

— C'est pas l'embarras, fit-il lentement. Je vois ce que c'est.

Il parut réfléchir beaucoup et reprit :

— Tout là-haut, à Paris... à Paris, répéta-t-il par trois fois, pour donner sans doute à sa pensée le temps de se formuler fortement en lui... A Paris, tout là-haut, il y a tous les gens de bureau, pas vrai ? que ça, je le calcule, c'est le gouvernement ? Et puis après, en dessous de ceux-là, il y a, voyez-vous, les bœufs, les chevaux... et les mulets...

Il promena son regard sur les bêtes qui raclaient leurs chaînes contre les auges et d'un ton découragé, avec une brusque retombée de la voix dans les notes graves, il termina :

— Et, par-dessous tout ça, il y a nous autres !

A ce mot, une expression de malignité passa sur toute sa face bestiale, comme une intelligence des profondeurs basses, réveillée brusquement, et cet éclair de l'envie s'éteignit aussitôt sous un air de stupidité. On eût dit que le diable habitait cette matière, trop paresseuse pour le laisser passer tout entier.

Cette fois Marcant pensa : « Qu'est-ce que c'est que cette canaille ? »

L'homme releva la tête, montra son air niais, afin qu'on le vît, ressaisit sa fourche, enleva du sol un épais monceau de fumier qu'il jeta dans la brouette et parut se replonger dans des réflexions infinies... Les visiteurs le laissèrent à ses occupations et à ses pensées, mais, un moment après, comme ils s'asseyaient à la table qui leur avait été préparée par misé Saulnier, il passa par là et entra dans la ferme.

Misé Saulnier cligna de l'œil :

— Ça, c'est mon homme, dit-elle, — et l'appelant à voix haute : — Saulnier!

Mais il n'entendit pas ou ne voulut pas entendre.

— Je vous le montrerai tout-à-l'heure, dit-elle.

Ils se regardèrent, un peu surpris.

XIV

— Maman, pourquoi donc a-t-il la figure sale, cet homme, et sa chemise est si propre?

— C'est parce qu'on lui lave sa chemise, et qu'il lave sa figure lui-même! s'écria Marcant, en riant à gorge déployée.

— Chut! fit Élise en levant les yeux, sans lever la tête, du côté de la ferme. S'il t'entendait, Georges, tu lui ferais de la peine!

— Oh bien! je ne voudrais pas lui faire de la peine, mais je voudrais bien lui faire honte, dit Georges, avec un grand sérieux, en hochant sa fine tête aux longs cheveux bouclés.

Misé Saulnier vint présenter sa fille Toinette.

— Voilà ma fille, Madame. Toinette ou Toinon, comme il vous plaira.

C'était une belle jeunesse.

La mère et la fille ne se ressemblaient pas. Le visage de la mère était rond, très nettement. Celui de la fille d'un joli ovale. Toinon, beaucoup moins grande que sa mère, avait, comme elle, la beauté des êtres bien proportionnés, la tête petite, et une aisance extraordinaire dans les mouvements. On sentait la vie sûre d'elle, la santé, la joie d'être, se mouvoir en chacun de ses gestes. Elle avait cette souplesse des animaux élevés en liberté, restés un peu sauvages... Elle regardait droit sans effronterie mais sans modestie apprise. Sur ses hanches déjà fortement avancées, les mille plis de son cotillon rayé bleu et blanc faisaient une saillie large. La jeune poitrine tendait l'indienne à petites fleurs de son casaquin de mode ancienne, et, au bas de sa jupe courte, le pied ni grand ni petit posait fermement sur la terre sa bonne semelle cloutée.

En arrivant Toinette ne dit rien. Elle regardait le chapeau de la dame, qui était un petit feutre rond, à bord étroit, avec une aile d'oiseau crânement posée sur le côté. Le sien, large comme un

parasol, elle l'avait jeté, en arrivant, sur la paille à demi écroulée d'une meule voisine.

— Bonjour, fit gentiment Élise, bonjour, Mademoiselle Toinon.

— Bonjour, Madame.

— Eh! mais, fit Élise, j'y pense; que nous nous accordions ou non, misé Saulnier, vous pourriez toujours nous envoyer cette jolie demoiselle de temps en temps avec des provisions, des légumes, des œufs... Est ce qu'elle ne va pas vendre quelquefois à Saint-Raphaël?

— Mais si, mais si, Madame, et ce sera bien facile.

— Va voir, Toinon, si la bouille-abaisse marche bien... Le compère Cauvin s'en est chargé, de la faire... C'est l'homme que vous avez pris tout à l'heure pour mon mari, Madame. Il sait faire la bouille-abaisse comme les vieux pêcheurs, c'est-à dire mieux que moi qui la fais très bien... Ça fait tout bien, des races d'hommes pareilles!... Ah! sans le compère, Monsieur, Madame, commença-t-elle sur un ton de confidence, il y a beau temps que Saulnier et moi nous serions ruinés, et, faute de pouvoir payer notre rente, que nous aurions été mis à la porte d'ici... Ah! oui, c'est un homme, ça! Il a fait revivre la vigne dans tout « le bien »... Oh! si mon homme avait été comme lui!...

Et s'asseyant sur un tabouret, elle se mit à faire l'éloge du compère.

XV

Elle n'avait pas tort, misé Saulnier, d'admirer si fort ce Cauvin, à qui on ne donnait ce nom de *maître*, réservé aux fermiers, que parce qu'il avait pris littéralement le commandement de la ferme au moment où elle se perdait, dans un temps lointain où il était payé par maître Saulnier à raison de trois francs par jour — pas nourri.

Il y avait vingt ans de cela. Saulnier en avait alors trente. Sa femme une vingtaine, et Cauvin vingt-cinq à peine.

Saulnier, fils du fermier de la Toinette, avait pris femme avant la mort de son père qui était veuf. Il avait épousé une paysanne de la plaine, qui avait un petit avoir de trois mille francs comptant, Marie Saurin : Marion Mïon, comme on appelait quelque-

fois misé Saulnier. Saulnier n'était pas beau. Dans ce pays, où les gens ne sont pas de grande taille mais sont généralement bien pris, il était dédaigné comme trop petit et même mal bâti, bien qu'il ne fût aucunement difforme. Il n'avait pas la réputation d'être travailleur, mais on disait dans le pays : « Il a de quoi, ça le regarde... La ferme marche toute seule... Il n'a qu'à faire travailler les autres... » Son père se plaignait souvent de lui :

— Ça n'a pas d'idées ; il faut tout lui dire... Enfin, il n'est pas méchant, mais si paresseux !... Il a *les côtes au long !...*

Jamais Marion n'eût distingué cette figure-là, mais lui l'avait choisie, à part lui, un jour de foire à Fréjus, où il était allé expressément pour acheter une « vaquette », une petite vache.

Il revint dire à son père, finement, et enchanté de sa phrase : « J'en ai trouvé deux ».

Le père approuva.

Ce qu'il fallait à son fils, c'était une de ces femmes de campagne, à « l'ancienne », que le voisinage des villes n'a pas métamorphosées en demi-bourgeoises « farotes » et ridicules, qui craignent toujours de salir le bas de leurs jupes trop longues, et ne veulent que des « souliers noirs ! »

Marion, elle, ne fut pas ravie. Mais l'affaire était belle. Ses parents la tourmentèrent jusqu'à ce qu'elle eût dit « oui ». Elle avait beau leur répéter :

— Avec mes trois mille francs, je me marierai toujours !

— Oui, répondaient ils, mais tu peux tomber sur un de ces « fénas » qui n'en veulent qu'à l'argent !... Ne va pas frapper ailleurs, ma belle. Là, à la ferme Antoinette, tu seras ta maîtresse et comme une reine. Ne fais pas mine de refus, parce qu'on lui en chercherait une autre...

Elle épousa Saulnier.

Tant que vécut le père Saulnier, tout alla bien. Le vieux menait les choses comme un empereur. Il avait du « commandement » et ne permettait à personne de perdre une miette de temps. Sous son œil perçant, Marion ne s'amusait guère à jouer dans les blés aux moissons, dans la vigne aux vendanges, non pas même une minute. Elle travaillait plus que les femmes louées à la journée.

— Donne l'exemple, — maitresse ! » lui criait de loin le vieux Saulnier en redressant de son mieux son échine un peu courbée par l'habitude de causer de près avec la terre. Elle n'avait

du reste aucune envie de baguenauder. Le travail lui plaisait parce qu'elle avait de la force à en revendre. Quand Saulnier, son mari, dans la vigne, bougonnait, trouvant qu'une manne ou une cornue était trop emplie et trop lourde :

— Tu trouves ça lourd, toi, mon homme ?

Et, d'un virement de main, elle soulevait la cornue « en poids », l'élevait dans ses bras nus, fauves jusqu'au bord des manches retroussées, et la lui campait sur l'épaule. Alors on voyait rire toutes ses dents à la fois, même celles qui étaient tout au fond de sa bouche rouge comme la grenade.

Le père Saulnier mourut. Six semaines après, rien ne marchait plus à la ferme. Les gens qui prenaient le repos de midi dormaient, si cela leur faisait plaisir, une demi-heure de trop, qu'il fallait payer, le samedi, avec les heures de bon travail. Les valets ne recevaient pas d'ordre et en profitaient pour négliger le travail le plus recommandé par lui-même, comme celui de donner l'avoine aux bêtes. Il y eut des vols de poulets, de lapins. On vola même deux moutons... Le père de Mïon était mort peu de temps après le mariage de sa fille. Elle n'avait aucun secours à espérer de sa mère, que Saulnier détestait comme un gendre accompli. Marion, comme elle disait, « se vit mal » très mal.

Cette année-là, pour comble de malheur, le phylloxéra, qui s'était abattu depuis deux ans sur les deux vignes du domaine, des vignes de neuf à dix hectares chacune, était décidément le maître. Il fallut arracher. Ce fut un travail de désolation, un travail qui avait l'air destiné uniquement à détruire, non pas à féconder. Par tas énormes, les vieilles souches s'accumulaient çà et là dans la plaine. On eût dit des bras tordus, des jambes de blessés ; des morts tout noirs et pestiférés. C'était bien la peste, en effet, qui frappait les vignes françaises. Toutes ne mouraient pas, mais toutes étaient condamnées. Saulnier, qui s'était mis à faire le capable, arrachait en grand, défonçait tout avec rage, aveuglé, furieux contre le mal auquel il ne comprenait rien :

« On dit que c'est une bête, toute petite ! Qui dit cela ? des ânes !... Je la verrais bien, moi, quoique petite, si elle y était !.. Et puis, une bête si petite qu'on ne pourrait pas la voir ne ferait pas un mal si grand ! »

Il fut pris d'une sorte d'excitation à arracher, d'une ivresse à défoncer, semblables à celles du soldat qui, entraîné par la bataille, dans la sauvage furie du meurtre, finit par tuer pour tuer.

En cognant, avec ses hommes, sur les vieux ceps noueux, il croyait taper sur le phylloxéra en personne. Donc il tapait dur et vite. Ce fut, de toute sa vie, le travail auquel il mit le plus d'entrain.

Et quand ce fut fini, il replanta prestement de la vigne française. Là dessus, la sottise de son entêtement eut quelque chose de touchant. Il criait : « Des américains, moi ? jamais ! les américains c'est pour l'Amérique ! Nous sommes des Français. Et voilà. » Et tout de suite la bêtise prédominait. Ce mot de Français lui rappelait des chansons de conscrit, et il s'enfonçait patriotiquement, avec un enthousiasme de tirage au sort, dans son imbécillité d'agriculteur ignare.

Il avait pourtant raison de les regretter, les ceps français... Ils étaient d'autre allure, d'autre couleur que l'américain... Ils étaient le cep de Noé, celui de la treille de Périclès. La feuille en était plus transparente, vite dorée et légère. L'américain est d'un vert normand, pratique, dur, plein de lourdes promesses commerciales. Il parle de quantité plutôt que de qualité. Il donne trop d'ombre à la grappe, en sorte que, pour la mettre au soleil qui doit la mûrir, il faut lier les tiges, les attacher à l'échalas. Et puis, sans ce tuteur, la tige casserait à l'endroit de la greffe... Le phylloxéra a donné à la Provence les échalas, ces plantations de bois mort qui réjouissent les marchands de pieux en fagots ! Adieu, nos vignes trainantes à terre, rampantes, s'abritant d'elles-même l'une l'autre contre le mistral. La grappe était terreuse ? Mais la pluie la lavait, ou bien, dans la cuve, le ferment la dépouillait. A présent, en hiver, nos champs sont hérissés de ces piquets bêtes, qui ressemblent à des forêts de matraques... Et le voyageur qui traverse le Var doit atteindre l'Italie pour retrouver les vignes libres, couchées sur le sillon comme des lézards au soleil, ou encore suspendues en guirlandes élancées d'un ormeau à l'autre, comme dans l'antique Campagne romaine, comme en Toscane encore aujourd'hui et, grâce au ciel, dans notre Dauphiné.

... Quand la vigne de Saulnier eut été replantée en ceps français, elle se refusa à porter. La seconde année elle était pareille, pour la décrépitude, à celle qu'on avait arrachée. Saulnier, qui croyait avoir tenté un coup de maitre, une affaire d'habile « un coup de fortune comme en font, disait il, les messieurs des compagnies de chemin de fer et les constructeurs de villas », fut accablé. Il avait calculé que sa vigne neuve, toute plantée d'un seul coup, mise en plein rapport dès la seconde année, quand

toutes les vignes voisines demeureraient infructueuses, le ferait riche. Et il avait englouti, en beau joueur, dans cette opération ridicule, malgré les conseils bienveillants des viticulteurs de Saint-Raphaël et de Villepéi, — les trois mille francs de sa femme.

Il en demeura comme idiot, c'est-à-dire qu'il y eut aggravation notable dans son état d'inintelligence.

Ce fut bien pis, quand, un beau jour, Cauvin, un paysan qu'il employait quelquefois, l'invita à venir voir, dans un terrain de vingt mètres carrés qu'il avait autour de sa cabane en planches mal jointes, — entre Saint-Raphaël et la ferme Antoinette — un essai de plantation américaine du même âge que la vigne nouvelle de Saulnier. Il y avait là dix à douze pieds de vigne superbes, d'un vert vigoureux, d'un vert qui criait la santé, et ces gaillards portaient de lourdes grappes noires et blanches. « Jacquez et riparias, maître Saulnier! » lui cria Cauvin à tue-tête, pour mieux se faire comprendre, confondant machinalement la surdité d'intelligence avec la dureté d'oreille... « Et la grappe est française! Tout ça est greffé! »

— Je n'y comprends rien! disait Saulnier, le soir à sa femme. C'est un miracle. A moi, de sûr, on m'a jeté un sort.

— Eh bien, répondit-elle tranquillement, prends Cauvin à notre service, mon homme. Dis-lui qu'au lieu d'aller courir de droite et de gauche, il sera engagé ici pour toute l'année et payé, comme un granger, par tous les temps; fais-lui une position enfin. Il prendra ses repas chez nous, avec nous. Il rentrera tous les soirs, pour coucher, dans sa pauvre maison de bois. Il n'aura pas un quart de lieue à faire pour ça. Ça se trouve très commode... Et nous serons, peut-être bien, tous contents.

Ce magnifique gars de Cauvin n'avait pas pu moissonner aux côtés d'une créature comme misé Saulnier, sans être ému d'une joie naturelle. A elle, son mari n'inspirait pas grand respect... Cauvin, un jour, au beau milieu du champ d'épis qui frissonnait autour d'eux en chantant comme une mer soleilleuse, lui avait poussé le coude d'une certaine manière... Et, depuis plus de trois mois, ils se parlaient bas dans tous les coins où ils se croyaient invisibles, quand Cauvin entra, comme associé en quelque sorte, à la ferme Antoinette... Et encore, à ce moment, misé Saulnier, depuis plus de trois mois, était grosse d'une enfant qui vint à bien, et qu'on baptisa Toinette, du nom de la ferme. Cauvin fut parrain, et la mère de misé Saulnier fut marraine, comme il convient.

Trois ans plus tard, la ferme relevée était en pleine prospérité. Cauvin, en bon pilote, avait sauvé la barque d'un complet naufrage.

Et maintenant, dix-huit ans après, il était toujours chez Saulnier (qui y tenait fort) comme chez lui, ne quittant la ferme qu'au soir. Il habitait toujours, sur la plage, la pauvre cabane en planches, autour de laquelle il ne négligeait pas ses douze pieds de vigne. « Avant tout l'économie, misé Mïon!... » Et tout bas : « C'est pour la petite. » Tout ce qu'il gagnait ou à peu près, il le plaçait, pour sa petite Toinette, chez le notaire de Fréjus... Que voulez-vous? Il l'adorait, sa filleule!

Tout cela faisait jaser, même aujourd'hui, sur les marchés de Fréjus et de Saint-Raphaël. On savait très bien à quoi s'en tenir touchant la situation de Cauvin à la ferme de Saulnier, — mais quoique on en reparlât de temps à autre, ce sujet semblait fatigué. Une si longue fidélité et si travaillante faisait oublier une si longue trahison. Et puis Saulnier n'intéressait personne...

Et voilà pourquoi, malgré elle ou peut-être pour aller au-devant des soupçons et y répondre le plus finement qu'elle pouvait, misé Saulnier faisait si haut, au monsieur et à la dame, venus pour l'engager comme servante, l'éloge de maître Cauvin!

XVI

Pendant que les bourgeois mangeaient au dehors, misé Saulnier, dans la ferme, attablée avec les hommes, expliquait l'affaire.

— Ça vous va-t-il, vous autres? c'est, pour trois mois, cent cinquante francs d'argent net; de bénéfice.

— Et nourrie! grommela Saulnier, le nez dans son assiette.

— Ça sera encore ça, pour la petite, dit-elle en regardant Cauvin. Et avec la dot qu'on lui prépare, nous la marierons à un prince!

— Un prince de notre espèce fit Cauvin riant, mais mieux que nous, pas moins!... Il faut y aller, misé Saulnier, voilà ce que j'en pense.

— Qu'en dis-tu, Saulnier? insista Marion finement.

Elle ne laissait jamais son homme en dehors du conseil, surtout

quand elle était sûre de l'avoir pour elle. « Ça le flatte toujours, » disait-elle à Cauvin.

— C'est pas l'embarras, grogna Saulnier. Nous nous passerons de toi aisément. La petite n'est pas là, je calcule, pour faire la soupe aux chiens!...

De temps en temps Toinette ou Marion se levait pour servir et desservir, et tantôt l'une tantôt l'autre allait dehors voir si rien ne manquait à « ces étrangers ».

C'était une véritable épreuve pour misé Mïon, dont le service fut jugé remarquable.

— Vous voulez le café, pour sûr?

— Diable, oui! cria Marcant.

Ce fut misé Mïon qui l'apporta, dans sa plus belle cafetière.

Toinette venait derrière elle, avec le sucrier.

Les deux femmes demeuraient debout, immobiles, leurs ustensiles à la main.

— Eh bien, voilà! Monsieur et Madame. Aux conditions que nous avons dites, j'irai quand vous voudrez, c'est décidé. Et Toinette, souventes fois, apportera des provisions.

— C'est dit? sans regret? interrogea Mme Marcant, avec un sourire.

— Sans regret, bien sûr, Madame... Chacun est libre, n'est-ce pas?

— Parce que, ajouta Élise, si cela vous arrangeait mieux de nous donner votre fille?...

— Oh non! s'écria Toinette d'un mouvement involontaire, en posant sur la table son sucrier de faïence à fleurs, gagné un soir de romérage, « au virevire ».

— Ah! diable! il y a un gros motif, je parie? questionna Marcant.

Il souriait aussi, content de sa perspicacité facile.

Toinette était rouge comme les fleurettes de sa casaque.

Marion versait le café.

— Et pourquoi tu n'irais pas, Toinette? dit-elle.

Elle ne voulait pas paraître désirer la place pour elle-même plutôt que pour Toinon.

Mais Toinon avait tourné sur ses talons sans rien dire et s'en allait, l'air un peu farouche, avec un pli de fâcherie entre ses deux sourcils rapprochés.

La vérité, c'est que misé Saulnier désirait la place. Un peu de

liberté loin de son mari, voilà ce qui la tentait, et voilà qui sou riait fort à maître Cauvin.

Quant à Toinette, elle avait, dans les environs, un « calignaire » un amoureux, dont elle n'aurait pas voulu s'éloigner pour troi longs mois, car dans les sentiers entre les vignes, et sous les tama ris des bords de l'Argen, et sous le grand chêne qui se dressait là bas au milieu du domaine, les rencontres étaient bien plus facile et plus cachées que partout ailleurs.

Cet amour était encore un secret. Et son brusque refus de ser vir chez les Marcant n'avait pas suffi à la trahir, aux yeux de sa mère.

« C'était, » disait Cauvin en souriant, « une capricieuse, une enfant mal élevée... » Il la taquinait sans cesse, ce maître Cauvin.. Aussi cachait-elle bien son secret, surtout à cause de lui... Elle ne l'aimait qu'à moitié. Il y a même des jours où, pour toutes les plaisanteries, souvent très malignes, qu'il inventait sans cesse elle lui en voulait à mort; mais, lui, ne faisait qu'en rire. Dans le cœur de sa fille, il ne se voyait de rival possible qu'un amoureux et il l'avait toujours souhaité. Or, il savait, lui, qu'elle en avait un. et qui c'était; et qu'il aurait, pour le lui donner, celui-là, à lutter contre Saulnier. Quand il travaillait au bout du domaine, son œil de « tardarasse » (d'épervier) voyait tout dans la plaine jusqu'au fond des buissons... Il n'était pas commode à tromper, maître Cauvin!...

Il fut entendu que, le surlendemain matin, afin qu'elle eût le temps de laisser toutes choses bien en ordre à la ferme, misé Saulnier prendrait son service à la villa de la Terrasse.

On renonçait à faire venir de Paris la vieille Germaine.

(*A suivre.*) Jean Aicard.

DIMANCHES

Morne l'après-midi des dimanches, l'hiver,
Dans l'assoupissement des villes de province,
Où quelque girouette inconsolable grince
Seule, au sommet des toits, comme un oiseau de fer!

Il flotte dans le vent on ne sait quelle angoisse!
De très rares passants s'en vont sur les trottoirs :
Prêtres, femmes du peuple en grands capuchons noirs,
Béguines revenant des saluts de paroisse.

Des visages de femme ennuyés sont collés
Aux carreaux, contemplant le vide et le silence,
Et quelques maigres fleurs, dans une somnolence,
Achèvent de mourir sur les châssis voilés.

Et par l'écartement des rideaux de fenêtres
Dans les salons des grands hôtels patriciens
On peut voir sur des fonds de gobelins anciens,
Dans de vieux cadres d'or, les portraits des ancêtres,

En fraise de dentelle, en pourpoint de velours,
Avec leur blason peint dans un coin de la toile,
Qui regardent au loin s'allumer une étoile
Et la ville dormir dans des silences lourds.

Et tous ces vieux hôtels sont vides et sont ternes;
Le Moyen-Age mort se réfugie en eux!
C'est ainsi que, le soir, le soleil lumineux
Se réfugie aussi dans les tristes lanternes.

O lanternes, gardant le souvenir du feu,
Le souvenir de la lumière disparue,
Si tristes dans le vide et le deuil de la rue
Qu'elles semblent brûler pour le convoi d'un Dieu.

Et voici que soudain les cloches agitées
Ébranlent le Beffroi debout dans son orgueil,
Et leurs sons, lourds d'airain, sur la ville au cercueil
Descendent lentement comme des pelletées!

Georges Rodenbach.



ARTISTE ÈS CRIMES[1]

(Suite.)

Dora se cachant la tête dans les plis soyeux de la robe de sa sœur :

— Puis-je te dire quelque chose, Reine? dit-elle timidement.

— Ah! petite coquine, qu'avez-vous à me confesser maintenant?

— J'ai invité un monsieur à faire visite ici, répondit Dora en levant tout à coup la tête et parlant d'une voix un peu altérée.

— Est-ce tout? dit Emilie en riant. Qui est ce monstre? Où l'avez-vous rencontré?

— Je l'ai rencontré plusieurs fois à des thés de l'après-midi. La dernière fois, il m'a demandé s'il pouvait faire visite et je lui ai répondu que nous serions à la maison cet après midi. Ai-je eu très tort?

— Hum! Dora, ce n'est pas précisément convenable; mais peut-être n'y a-t-il pas de mal à cela puisque tu l'as rencontré dans plusieurs maisons amies. Comment s'appelle-t-il?

— Alphonse Thauret.

— C'est un Français?

— Oui, bien qu'il parle anglais presque sans accent.

— Je n'aime pas les Français. Je sais que c'est un préjugé absurde; mais je n'en ai jamais rencontré un sans penser qu'il pouvait être un aventurier. Avec leurs manières hypocrites et doucereuses, ils me font penser à des chats et je m'attends, à tout moment, à ce qu'ils montrent leurs griffes. Mais peut-être que ton Français ne viendra pas faire visite, et alors...

— Oh! il viendra. Il a dit qu'il tâcherait de venir cette après-midi. C'est pourquoi je suis si agitée. J'avais peur que tu ne sortes et...

— Non, je serai ici pour te protéger. En outre, j'attends Bob, à tout instant. Il a dit qu'il viendrait à peu près à midi; il doit bien

(1) Voir les numéros de *la Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

être cette heure-là maintenant... C'est peut-être lui... Oui, trois coups de sonnette.

— Ah! ah! Roméo et Juliette ont un signal particulier. Lève-toi vite, Reine; il ne faut pas qu'il nous trouve étendues à ne rien faire.

Une minute après, M. Mitchel entrait et trouvait les deux jeunes filles assises, l'air très digne et lisant des romans. Il s'avança vers Émilie et, baissant la tête, il l'embrassa légèrement au front en murmurant : « ma Reine ». Puis il caressa la tête de Dora comme on aurait pu faire à un enfant.

— Émilie, j'ai pris la liberté de dire à un de mes amis de venir vous faire visite. Est-ce que cela vous dérange?

— Non, certainement, Roy.

Elle lui avait donné ce surnom en supprimant la première syllabe de son second nom Leroy, La sonnette se fit entendre presque aussitôt après, et M. Barnes fut introduit. M. Mitchel le présenta aux deux demoiselles et se consacra entièrement à Dora, laissant l'agent tout à fait libre de causer avec Émilie. M. Barnes, qui avait reçu une bonne éducation et beaucoup voyagé en Angleterre dans sa jeunesse, se sentit bientôt tout à fait à l'aise et se mit à causer comme n'importe quel homme du monde.

Au bout d'un moment, M. Mitchel attira Dora dans l'embrasure d'une fenêtre et, regardant au dehors, se mit à causer avec animation ; il semblait être très absorbé dans sa conversation et ne faire aucune attention aux deux autres. M. Barnes se dit que c'était le cas de saisir la balle au bond.

— Pardon, Miss Remsen, veuillez excuser l'impertinence d'un collectionneur, vous avez là une magnifique épingle. Je trouve que les camées sont trop peu appréciés de nos jours. Ils ont passé de mode tandis que les statuettes ont atteint des prix extravagants. Quelle merveilleuse habileté ne faut-il pas pour tailler un si petit objet!

— Je suis de votre avis, Monsieur Barnes, et je ne suis nullement fâchée que vous admiriez cette épingle. Vous pouvez la regarder si vous le désirez.

Et, disant ces mots, elle la détacha et la lui passa. C'était le fac-similé des camées que M. Mitchel portait en boutons, sauf que l'épingle représentait la tête de Shakespeare; c'était un magnifique bijou, monté sur or encadré de diamants.

— Figurez-vous, Monsieur Barnes, que ce n'était, autrefois qu'un simple bouton.

M. Barnes simula une vive surprise comme si cette idée lui était toute nouvelle. Il se contenta de répondre :

— Cela pouvait être un bouton ; mais certainement pas un bouton ordinaire.

— Non, certes, il n'était pas ordinaire. Je suppose que vous savez que je suis fiancée à votre ami.

M. Barnes s'inclina et Émilie continua :

— Peu après nos fiançailles, je partis pour l'Europe et, pendant mon séjour, je rencontrai un joaillier qui ciselait merveilleusement les camées et les intailles. J'en commandai un assortiment complet qui devait servir de boutons.

— Tous semblables à celui-ci ?

— Semblables, mais non identiques. Celui-ci représentait la tête de Shakespeare, les autres ont la tête de Roméo et celle de Juliette.

M. Barnes voulut frapper un grand coup. Tirant le bouton de sa poche, il le tendit à Émilie en disant d'un ton calme :

— Voici un camée de Juliette. Peut-être vous intéressera-t-il ?

— Voilà qui est extraordinaire !... Mais... c'est un de mes boutons.

— Un de vos boutons ! Eh quoi ! en avez-vous perdu un ? Combien en aviez-vous auparavant ?

— Il y en avait sept y compris la tête de Shakespeare. Les six autres...

Elle s'arrêta et le sang lui monta au visage.

— Miss Remsen, vous croyez que ce bouton fait partie de l'assortiment primitif. S'il en est ainsi, ce bouton vous appartient évidemment et je serais heureux de vous le rendre. En avez-vous perdu un ?

— Perdu un ? Non... c'est-à-dire, je ne sais pas.

Elle semblait très troublée et examinait minutieusement le bouton. Tout à coup, son expression changea complètement, et reprenant possession d'elle-même :

— Je me trompe, dit-elle (M. Barnes tressaillit). Ce bouton est presque pareil aux autres, mais ne faisait pas partie de l'assortiment.

M. Barnes ne savait que penser. Avait-elle deviné qu'il y avait un certain danger à admettre qu'il existait encore un septième bouton. Est-ce que cet incomparable intrigant de Mitchel lui avait envoyé un billet pour l'avertir et lui dire qu'elle devait affirmer

que ces boutons n'étaient qu'au nombre de sept, à l'origine? Il ne pouvait prendre immédiatement une décision ; aussi voulut-il à tout hasard frapper un nouveau coup.

— Miss Remsen, j'ai vu votre portrait : l'idée m'est venue que ce bouton n'était que la copie du tableau; qu'en pensez-vous?

La jeune fille se troubla encore davantage et balbutia :

— Je ne sais pas.

Puis, tout à coup, elle répondit avec un calme complet :

— Oui, je crois que vous avez raison : ce bouton est une copie du tableau. Le portrait a été fait, l'été dernier, et j'ai permis à l'artiste de l'exposer. Je crois que des photographies en ont été faites et que, probablement, quelque ciseleur sur camée en a tiré profit pour son travail.

C'était ingénieux, mais non satisfaisant; car M. Barnes savait qu'il était très improbable qu'un autre lapidaire se fût servi de ce portrait et l'eût appelé Juliette. D'ailleurs, il eût été trop extraordinaire qu'il en eût justement fait aussi un bouton. Il en conclut que la jeune fille faisait tout son possible pour inventer une explication plausible à une question à laquelle M. Mitchel avait déjà simplement refusé de répondre. Ne voulant pas lui faire soupçonner qu'il doutait de sa parole, il répondit vivement :

— C'est très vraisemblable et il n'aurait pas pu choisir une plus charmante figure pour modèle.

— Monsieur Barnes, dit Émilie, vous m'aviez offert tout à l'heure de me donner ce bouton, pensant que je l'avais perdu. Je ne devrais pas accepter un cadeau d'une personne que je n'ai le plaisir de connaître que depuis si peu de temps; mais vous êtes un ami de M. Mitchel et, comme je préfère que mon portrait ne soit pas entre les mains d'étrangers, j'accepte votre don avec reconnaissance.

Cette réponse était tout à fait inattendue. Lorsque M. Barnes avait fait entendre qu'il serait heureux de lui rendre son bien, il se croyait sûr de son fait, car, pour l'obtenir, elle se serait trouvée dans la nécessité d'avouer qu'elle l'avait perdu. Maintenant il était privé, semblait-il, de la preuve du crime. M. Barnes ne savait que répondre, lorsque M. Mitchel traversa le salon et dit gaiement :

— Eh bien! Émilie, trouvez-vous mon ami M. Barnes amusant?

— M. Barnes a été des plus aimables, Roy, et, regardez, il m'a même fait ce cadeau, ajouta-t-elle en tendant le bouton à M. Mitchel,

sur les lèvres de qui M. Barnes crut voir passer un fugitif sourire de triomphe.

— Je suis très fier de vous, Émilie. Vous attirez les hommages partout où vous allez. Savez-vous que M. Barnes a refusé ce matin même de me donner ce camée? Vous pouvez deviner pourquoi je le désirais.

— Parce que c'est la copie de mon portrait.

— Justement M. Barnes, permettez-moi de joindre mes remerciements à ceux de Miss Remsen. Vous pouvez facilement apprécier pourquoi nous désirions avoir cette babiole en notre possession.

M. Barnes se dit qu'il en savait trop bien la raison; il vit qu'il avait été admirablement joué et qu'il ne pouvait rien dire sans faire une scène. Il rencontra le regard de M. Mitchel et comprit que celui-ci voulait lui rappeler sa promesse de ne pas ennuyer Miss Remsen. M. Barnes se disait qu'il avait été un imbécile de faire cette promesse et de rendre cette visite, lorsqu'il changea d'avis en entendant le domestique annoncer :

— M. Alphonse Thauret!

L'agent se souvint immédiatement de ce nom; c'était celui qui se trouvait sur la carte que lui avait donnée le Français en quittant le train à Stamford. Il épiait l'expression de M. Mitchel au moment où le nouveau venu fut annoncé d'une manière si inattendue, et il crut remarquer sur sa figure un éclair de mécontentement. Ces deux hommes se connaissaient-ils, par hasard? Étaient-ils complices?

— Monsieur Mitchel, permettez-moi de vous présenter M. Thauret, dit Dora.

— J'ai déjà eu le plaisir de rencontrer Monsieur, répondit M. Mitchel en saluant d'un air contraint, et il vint se placer près d'Émilie comme pour empêcher qu'on lui présentât le nouveau venu.

C'était impossible, et M. Mitchel ne dissimula pas combien il en était vexé. Émilie fit un pas en avant et tendit la main à M. Thauret, puis, se retournant, le présenta à M. Barnes qui s'était levé et qui se contenta de saluer.

— Ah! Monsieur Barnes, dit le Français, enchanté de vous rencontrer de nouveau.

— Eh quoi! vous connaissez aussi M. Barnes, dit Dora très surprise.

— Qui ne connait pas M. Barnes, le célèbre agent de police?

Il dit cela de ce ton d'excessive politesse si fréquent chez les Français lorsqu'ils veulent faire des compliments. M. Barnes s'imagina qu'il y avait mis une méchante intention en révélant ainsi son accointance avec la police. Était-ce pour l'empêcher de renouveler sa visite à ces dames? Cela ne fit pas, en tout cas, l'impression désirée sur Dora, qui parut enchantée :

— Un agent! Êtes-vous, par hasard, le célèbre M. Barnes?

— Je suis un agent; mais je ne suis guère célèbre.

— Mais si, mais si, vous êtes célèbre. J'ai lu tout ce qu'on a écrit sur la merveilleuse habileté avec laquelle vous avez pris Pettingill. Dites-moi, est-ce que vous allez aussi attraper l'homme qui a volé la femme hier, dans le train de Boston?

— Comment savez-vous que c'est un homme? demanda M. Barnes amusé par son impétuosité et enchanté du ton que prenait la conversation.

— Quant à cela, ce n'est pas une femme, j'en suis sûre. J'ai lu, ce matin, ce que disent les journaux à ce sujet; j'en ai acheté trois pour connaitre tous les détails de l'affaire. Une femme n'aurait jamais été assez habile pour méditer ce coup et pour le mener à bien.

— C'est très intéressant, cela, dit M. Thauret; j'ai aussi lu les journaux; mais surtout, comme vous le savez, Monsieur Barnes, j'étais moi-même dans le train et j'ai été le premier fouillé. J'ai réfléchi, depuis lors, à cette affaire. Dans mon pays, nos agents se vantent d'éclaircir n'importe quel mystère, et je suis curieux de savoir comment vous vous tirerez d'une affaire de ce genre. Le voleur doit être habile, qu'en pensez-vous?

M. Mitchel se tenait à l'écart et paraissait absorbé dans une conversation avec Émilie; M. Barnes, néanmoins, était persuadé qu'il ne perdait pour ainsi dire pas un mot de ce que l'on disait dans le groupe dont il faisait partie.

En tout autre temps, il n'aurait pas songé un instant à parler d'un cas aussi important devant un individu qu'il soupçonnait au moins de complicité. Mais il ne se trouvait pas dans des circonstances ordinaires.

Il avait devant lui deux hommes ayant pris, croyait-il, une part plus ou moins mystérieuse au crime ou aux deux crimes dont il recherchait les auteurs. Si l'un ou l'autre ou tous les deux étaient coupables, leur courage en venant faire visite dans la maison même où le crime avait été commis prouvait que la plus

extrême habileté était nécessaire pour obtenir une preuve convaincante.

L'agent en conclut qu'il devait se montrer aussi audacieux que les coupables.

— Je suis convaincu, dit-il en élevant la voix assez haut pour être entendu de M. Mitchel, que le voleur est habile, mais pas aussi habile qu'il le croit.

Elle semblait troublée en examinant minutieusement le camée.

— Comment cela?

— Il s'imagine... Je dis *il*, car, comme Miss Remsen, je crois que c'est un homme.

— Que c'est aimable à vous d'être de mon avis, interrompit Dora.

— Cet homme, dis je, continua M. Barnes, s'imagine m'avoir

trompé; il croit que, lorsque j'ai donné l'ordre de fouiller les voyageurs, c'était dans l'espoir de trouver les pierreries perdues, tandis que je ne cherchais pas les pierreries, mais le voleur.

— Comment pouviez-vous y arriver?

— Vous me trouverez sans doute présomptueux; mais j'espérais



Il eut la satisfaction de voir tressaillir les deux hommes.

le deviner à son attitude. J'y ai parfaitement réussi : je sais qui est le voleur.

Cette assertion ne manquait pas de hardiesse.

M. Barnes n'était arrivé, en réalité, à aucune conclusion réelle. Il voulait seulement scruter le visage de ces individus au moment où il dirait cela. Il ne gagna absolument rien à cette tactique, car M. Mitchel semblait n'avoir rien entendu, et le Français s'écria avec vivacité :

— Bravo! bravo! Vous êtes plus fort que Lecoq! C'est presque de la sorcellerie! Vous passez en revue les suspects et paf! d'un coup d'œil vous reconnaissez le criminel. Quelle charmante méthode, si simple!

— Monsieur Thauret, dit Dora, vous vous moquez de M. Barnes; ce n'est pas bien. Puisque M. Barnes dit qu'il connaît le voleur, je le crois.

— Pardon, je le crois aussi; je n'avais nullement l'intention de me moquer. Dites-moi, Monsieur Barnes, comment l'homme a-t-il caché les diamants : je suppose que c'étaient des diamants, me trompé-je?

— Des diamants et autres pierreries. Permettez-moi de vous demander... comment vous les auriez cachés si vous aviez été à sa place?

Cette fois, le coup avait porté. On vit très bien que le Français n'aimait pas qu'on supposât qu'il pouvait être le criminel. Il retrouva cependant bientôt son sang-froid et répondit :

— Justement, j'y ai pensé. J'aurais probablement été très maladroit... Cependant, j'ai pensé à un moyen.

— Vous avez songé au moyen pour le criminel de cacher les pierreries de manière à ce qu'elles restassent introuvables à la justice, mais qu'il pût les reprendre ensuite?

— Naturellement! Peut être me trompé-je, mais je crois que mon petit plan répondrait à ces conditions. Le journal dit que les pierreries étaient des pierres non serties. Je les aurais cachées dans le pain de savon du cabinet de toilette, où personne n'aurait songé à les chercher, et même, dans le cas où elles auraient été découvertes, il n'y aurait eu aucune preuve contre moi.

— Vous vous trompez.

— Comment cela?

— Vous avez été fouillé le premier, et je vous ai surveillé jusqu'à ce que vous ayez quitté le train. Il vous eût été difficile de revenir de Stamford à New-York par un autre train et de rentrer dans les voitures remisées et livrées aux récureuses. Même en ce cas, vous auriez échoué; car j'avais emporté tous les pains de savon, et j'y avais substitué de nouveaux savons avant même que le second voyageur eût été fouillé.

M. Mitchel ébaucha un sourire qui prouvait qu'il écoutait et admirait la finesse du détective. Le Français haussa les épaules et dit en riant :

— Là, vous voyez, je ne ferai jamais un voleur ! Ah ! et puis, il y avait aussi le petit sac que j'avais oublié ; on ne peut pas cacher un sac même petit dans un pain de savon.

— Oui, mais on pouvait le jeter par la fenêtre pour induire en erreur celui qui le découvrirait.

— Vous êtes fin, Monsieur Barnes, dit M. Thauret en lui lançant un regard inquisitorial que M. Barnes interpréta comme un signe d'embarras ; voulez-vous me dire où le voleur avait caché son trésor dans le train ?

— Il l'a caché hors du train, répondit M. Barnes rapidement.

Il eut la satisfaction de voir les deux hommes tressaillir légèrement.

M. Mitchel trouva enfin qu'il était temps pour lui de se mêler à la conversation ; il traversa le salon et rejoignit les groupes en disant :

— Discutez-vous le vol du train ?

— Oh ! oui, répondit Dora, c'est si délicieux, M. Barnes a tout découvert.

— Tout découvert ? Vraiment ?

— Oui, il sait qui est le voleur et qu'il a caché les pierreries en dehors du train.

— Comme c'est habile de votre part, Monsieur Barnes, de l'avoir découvert ! A quel autre endroit aurait-il pu les cacher, puisque le train et les voyageurs avaient été fouillés ?

M. Barnes était irrité de la manière dont M. Mitchel semblait rabaisser son habileté. Il était un peu agacé, quand il décocha un nouveau trait :

— Je vais vous dire, Mesdames et Messieurs, où le voleur a dû cacher les pierreries... dans le train... à un endroit où personne n'aurait eu l'idée de les chercher... pas même moi.

— Oh ! dites-le nous ! s'écria Dora.

Les deux messieurs eurent l'air intéressé, rien de plus. Émilie s'était approchée derrière M. Mitchel et avait furtivement glissé sa main dans la sienne.

— La femme portait les pierreries dans un petit sac. Supposez que le voleur ait volé ce petit sac et l'ait jeté par la fenêtre. La femme, s'apercevant qu'il lui manquait, en aurait conclu que ses pierreries avaient disparu, n'est-ce pas ? Très bien. Le voleur aurait pu cacher les pierreries dans la poche de la femme pendant la nuit

M. Barnes avait beaucoup espéré de cette hypothèse ; mais ce fut un fiasco complet.

De deux choses l'une : ou bien ce n'était pas la méthode du voleur ou M. Mitchel et M. Thauret étaient innocents tous deux. Ils sourirent d'un air d'incrédulité.

— C'est un peu tiré par les cheveux, Monsieur Barnes, observa M. Mitchel ; comment supposez-vous qu'il ait repris possession de ces pierreries ?

— En assassinant la femme, répondit l'agent.

Nouvel insuccès : ni l'un ni l'autre ne sourcilla. M. Barnes était battu pour le moment, mais non découragé. Une chose était inexplicable : pourquoi ces deux individus avaient ils tressailli en l'entendant suggérer que les objets volés pouvaient avoir été cachés hors du train,

— Voyons ! voyons ! Monsieur Barnes, dit M. Mitchel en lui frappant familièrement l'épaule, ne vous laissez pas ainsi démonter. En vous aventurant à bâtir une pareille théorie, vous n'avez pas montré la même habileté qu'en traquant Pettingill. Eh bien ! même moi je pourrais vous trouver une supposition plus vraisemblable.

— Ne me croyez pas un imbécile, Monsieur Mitchel. Si ma théorie parait un peu aventureuse, il ne s'ensuit pas que je n'aie que celle-là à ma disposition. Nous autres agents, nous devons examiner les questions sous toutes leurs faces. Je parie que je peux dire qu'elle est votre théorie sur cette affaire.

— Bon ! Je suis heureux de penser que la ville de New-York est gardée par un homme si habile. J'accepte votre gageure. Je vais écrire l'idée que j'ai sur un morceau de papier; si vous devinez, je vous devrai une invitation à un bon diner.

M. Mitchel écrivit quelques mots sur le dos d'une enveloppe qu'il remit à Dora.

— Vous croyez, dit M. Barnes, que le voleur peut avoir simplement remis le sac et les pierreries à un complice dans une station désignée à l'avance.

— Bravo ! Monsieur Barnes, s'écria Dora. Vous êtes un grand policier ; vous avez gagné votre pari. C'est bien ce qui est écrit ici.

— Je vous dois un diner, Monsieur Barnes, et il sera.., soigné, ajouta M. Mitchel.

— Monsieur Barnes voudrait-il en gagner un autre ? demanda le Français d'une voix lente et distincte.

— Oui, dit l'agent d'un ton bref.

— Eh bien! je parie que, si jamais vous éclaircissez ce mystère, vous serez obligé d'admettre qu'aucune de ces théories n'est exacte.

— Je ne peux pas accepter ce pari, dit lentement M. Barnes, parce que je suis sûr que nous n'avons pas trouvé la véritable méthode employée par le voleur.

— Ah! vous avez une autre théorie! s'écria M. Thauret d'un ton presque gouailleur.

— Oui, et c'est la bonne; mais je préfère ne pas la divulguer.

— Vous avez parfaitement raison, Monsieur Barnes, dit Émilie. A dire vrai, connaissant votre habileté, je n'ai pas pensé un instant que vous nous eussiez dit vos véritables idées sur cette affaire : ç'eût été bien maladroit.

— Ce qui semble maladroit peut être sage.

— C'est le cas pour moi en ce moment. Messieurs, je regrette d'être obligée de vous renvoyer; mais nous allons ce soir à un bal, et nous vous prions de nous excuser si nous devons nous y préparer dès à présent. Vous savez: dans le grand monde, on s'exerce avant le bal comme les athlètes avant la lutte. Pardonnez-moi de vous congédier.

Ce petit discours de Miss Remsen n'offensa pas ses interlocuteurs; ils obéirent tout simplement. M. Barnes était enchanté que les deux messieurs partissent avec lui. Il avait préparé un piège pour M. Mitchel: il pourrait ainsi prendre deux oiseaux dans ses rets.

VI

M. BARNES TEND UN PIÈGE

Il ne faut pas supposer, d'après ce que nous avons rapporté plus haut, que M. Barnes eût rien perdu de son ancienne habileté. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ne comprit pas tout à fait cette affaire, car on se souvient que le vol n'avait eu lieu que deux jours auparavant, et, une grande partie du temps, le détective avait été obligé de s'absenter de New-York pour une autre affaire.

Après sa déconvenue en découvrant que le bouton avait moins de valeur qu'il ne l'avait supposé tout d'abord, il s'était décidé à suivre une méthode dont il espérait tirer un grand profit. Il avait vu bien des individus reculer en se trouvant en présence du corps de la victime assassinée; il savait que, si on voit souvent des gens dans un excès de colère ou même avec sang froid, mettre fin à une vie humaine, bien peu peuvent s'empêcher de frissonner lorsqu'on leur montre le cadavre mutilé, décomposé, horrible à voir.

Lorsqu'il avait quitté l'hôtel, ce matin-là, il était à peu près dix heures.

Bien que convaincu par M. Mitchel que le bouton trouvé sur la scène du meurtre ne faisait pas partie de l'assortiment primitif, ou que du moins il était impossible de le prouver, il ressentait une secrète satisfaction en pensant qu'il reproduisait exactement le portrait de Miss Remsen. Après tout, il était bien possible que M. Mitchel eût assassiné, ou que, du moins, il eût visité l'appartement.

Dans les deux cas, à supposer qu'il sût que la femme était morte, il serait absurde de lui faire monter trois étages pour le confronter avec le cadavre; en ce cas, sachant ce qui allait arriver, il pourrait aisément composer son maintien.

Voici ce qu'avait fait l'agent : il s'était rendu immédiatement chez le coroner, et lui en avait dit assez pour qu'il lui prêtât secours. Aussi, pendant le temps qui venait de s'écouler, le coroner avait-il réuni un jury qu'il avait mené sur la scène du crime; puis, ajournant l'enquête, il avait laissé les docteurs faire l'autopsie.

Le corps avait été descendu dans une chambre, au premier, qui donnait directement sur le vestibule principal. Il fut déposé sur une table de manière à ce que la plaie béante et la face affreusement altérée frappassent les regards de quiconque entrerait. Les docteurs avaient été avertis de remettre l'opération jusqu'à l'arrivée de l'agent.

M. Barnes, en descendant l'escalier, savait donc bien que son piège était tendu. Lorsqu'ils furent assis dans le vestibule principal :

— Messieurs, dit il, je voudrais vous demander une faveur. Vous étiez tous deux dans le train lorsque le vol a été commis. Il est un point sur lequel je voudrais vous faire quelques questions et vous interroger chacun séparément. Voulez-vous me rendre ce service ?

— Avec plaisir, répondit le Français.

— Je vous ai déjà dit que vous pourriez me faire n'importe quelle question, ajouta M. Mitchel.

— Merci.

Et se tournant vers le garçon de la porte d'entrée, à qui on avait appris son rôle :

— Pourriez-vous m'indiquer une chambre où nous pourrions avoir une conversation particulière pendant quelques minutes?

— Oui, Monsieur, montez par ici.

Et le garçon le conduisit à la chambre où se trouvait le cadavre.

— Monsieur Mitchel, dit M. Barnes, voulez-vous attendre quelques minutes? Je ne vous retiendrai pas longtemps.

M. Mitchel s'inclina et le Français suivit l'agent dans la chambre, le garçon fermant la porte après eux.

Il n'y avait aucun meuble, sauf la table où reposait le corps; les docteurs étaient cachés au fond, dans une autre chambre. M. Barnes s'arrêta près du cadavre et dévisagea simplement M. Thauret qui, à son tour, regardait fixement la femme assassinée. Pas un muscle de sa figure ne trahit la moindre émotion. M. Barnes attendit; il ne semblait pas que rien dût résulter de tout cela; cependant, il était décidé à attendre que le Français parlât le premier afin de pouvoir tirer une conclusion de ce qu'il allait dire. Aussi ne souffla-t-il mot.

Deux minutes s'écoulèrent ainsi, qui parurent interminables à M. Barnes.

M. Thauret, le regardant enfin droit dans les yeux, lui dit avec une surprise non feinte :

— Comment avez-vous découvert que j'étais médecin ?

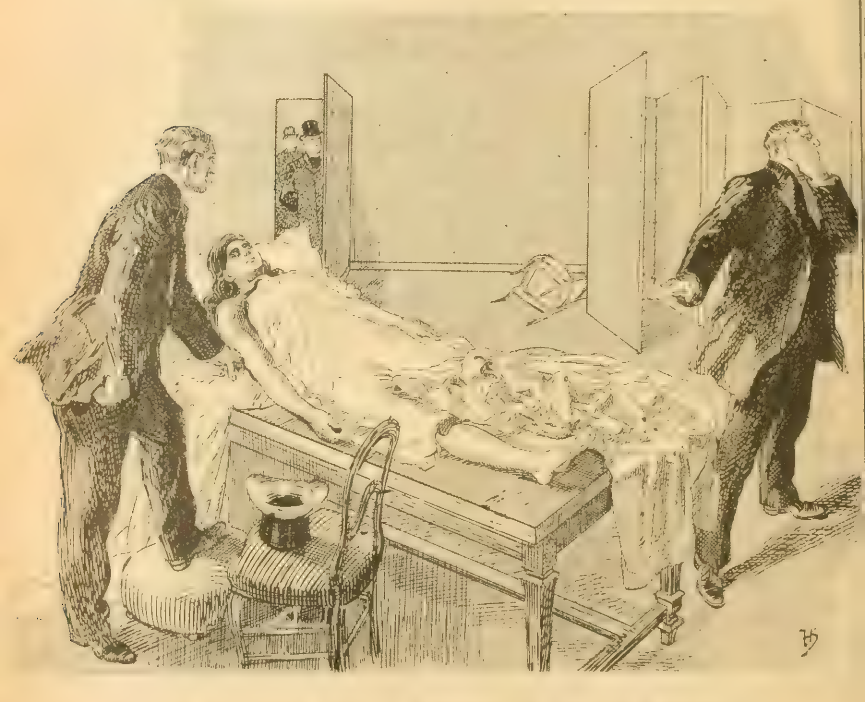
— Je ne vous comprends pas, dit M. Barnes à voix basse, ne sachant à quoi il voulait en venir.

— Monsieur Barnes, vous m'avez amené dans cette chambre en me disant que vous vouliez me demander quelque chose. Lorsque je suis entré et que j'ai vu le corps, j'ai tout de suite compris que ce n'était qu'un subterfuge. Je me demandais avec étonnement pourquoi vous m'aviez amené ici et pendant ce temps je gardais le silence. Vous vous taisiez aussi ; très bien. Tout ce que j'ai pu en conclure, c'est que cette femme avait été assassinée et que, sachant que je suis médecin, vous désiriez un homme du métier expert en ces matières. Je suis étonné que vous ayez pu décou-

vrir que j'avais reçu quelque éducation médicale ; c'est pourquoi je vous ai fait cette question. Me comprenez-vous bien ?

— Parfaitement, dit froidement l'agent vivement désappointé. Eh bien! je vous dirai que je ne savais pas que vous fussiez médecin, et que je vous ai vraiment amené ici pour vous faire une question.

— Vraiment, qu'est-ce donc ?



Il avait à peine jeté un regard sur le cadavre qu'il poussa un cri d'horreur.

— Pouvez-vous me dire qui est cette femme?

— Vous m'en demandez trop; je n'ai jamais vu cette femme auparavant. Avez-vous quelque chose de plus à demander?

— Rien.

— Sur ce, j'ai l'honneur de vous saluer.

Et s'inclinant poliment, tout en arrangeant son gant, M. Thauret fit un pas vers la porte pour sortir. M. Barnes se hâta de lui barrer le passage, résolu qu'il était à ne pas lui fournir l'occasion

d'avertir M. Mitchel. Il lui ouvrit alors la porte et le laissa passer sans le quitter des yeux, M. Thauret salua cérémonieusement M. Mitchel et passa.

M. Mitchel suivit alors M. Barnes et se trouva en présence de la femme morte.

Si M. Thauret n'avait pas éprouvé le moindre trouble à la vue du cadavre, il n'en fut pas de même de M. Mitchel. Il avait à peine jeté un regard sur ce qui était devant lui qu'il poussa un cri d'horreur et fit quelques pas en avant vers le cadavre, en s'écriant :

— Mon Dieu, Monsieur Barnes, que signifie tout cela ?

— Ce que cela signifie? reprit l'agent d'un air tranquille.

Les deux hommes se dévisagèrent quelques instants, puis M. Mitchel baissa les yeux et murmura :

— Je suis un imbécile!

Et il se détourna pour regarder encore le cadavre.

Au bout d'un moment, il se retourna et dit avec son sang-froid ordinaire :

Ils descendirent dans la chambre blindée.

— Vous avez dit que vous vouliez me demander quelque chose ?

— Oui. Je désire que vous me disiez qui est cette femme.

— Qui *était* cette femme, voulez-vous dire, je suppose. C'était Rose Mitchel.

— Ah! vous la connaissiez donc?

— Je n'avais promis de ne répondre qu'à une seule question c'est ce que j'ai fait.

— Vous avez reconnu que vous la connaissiez.

— Vous auriez de la peine à le prouver.

— Ah! vraiment. J'ai des témoins. Messieurs, venez, s'il vou plaît!

Une porte au fond de la chambre s'ouvrit et deux médecins entrèrent.

L'agent continua :

— Qu'avez-vous à répondre?

— Je vous suis très profondément reconnaissant de m'avoir mi à même de savoir ce qui est arrivé, et aussi de m'avoir si vit averti que nous n'étions pas seuls.

M. Barnes se mordit les lèvres en entendant ces paroles sarcastiques, et M. Mitchel, se tournant vers les docteurs :

— Messieurs, continua-t-il, je suis enchanté que vous aye entendu ce qui vient de se passer ici. Vous pouvez être invoqué comme témoins. Si vos souvenirs sont nets, vous reconnaitrez qu M. Barnes m'a demandé qui est cette femme et que j'ai répondu en corrigeant sa phrase : « c'était Rose Mitchel. » Est ce exact?

— Très exact, répondit un des docteurs.

— M. Barnes prétend que j'ai reconnu que cette femme ne m'était pas étrangère; j'ai tout au plus admis que je savais son nom, ce qui est bien différent.

— Vous avez reconnu plus que cela, reprit l'agent avec humeur pour pouvoir ainsi mettre un nom sur ce corps inanimé, vous deviez connaitre plus que le nom de cette femme.

— Vous avez raison, Monsieur Barnes, il faut aussi avoir connu sa figure. C'est ainsi que je connais aussi le nom et le visage de Lillian Russell. Si j'avais à constater l'identité de son cadavre ce fait seul suffirait-il à prouver que je la connais personnellement?

— Certainement non ; mais vous ne pouvez prétendre que cette femme vous fût connue de la même façon : Rose Mitchel n'était pas une personne célèbre.

— Qu'en savez-vous?

— Était-elle célèbre?

— Cela, c'est une autre question, et je refuse d'y répondre, en tout cas, devant témoins. Si vous voulez venir à pied avec moi jusqu'à mon hôtel, je ferai tout mon possible pour vous expliquer

›mment j'ai pu constater l'identité du cadavre sans avoir connu ›tte femme personnellement.

— Certainement, j'irai avec vous, car il faut que vous éclair-ssiez ce mystère.

Et ils partirent ensemble.

Ils traversèrent la cinquième avenue, descendirent cette prin-pale voie et passèrent devant plusieurs pâtés de maisons en lence.

M. Mitchel réfléchissait évidemment à la position quelque peu nbarrassante où il se trouvait et M. Barnes était très content de ə pas hâter l'explication.

Il se donna ainsi le temps de prendre mentalement quelques ›tes qui, mises par écrit, se seraient résumées en ceci :

« Pourquoi ces deux individus ont-ils tressailli lorsque j'ai dit ıe les pierreries avaient été cachées en dehors du train? N'est-ce ıs parce qu'ils connaissaient tous deux ce fait? Si c'est vrai, hauret doit l'avoir su, car il est bien possible qu'il soit le voleur. n ce cas, ou bien Mitchel est un complice ou il a vu l'autre indi-du cacher le sac à quelque station. Mitchel peut-il avoir caché ıi-même le sac? Comment aurait-il pu le faire, puisque j'ai sur-›illé son compartiment toute la nuit; à moins naturellement que ne me sois assoupi, ce qui est peu probable. Il s'ensuit que je ›is découvrir quelles relations existent entre ces deux hommes, in de déterminer s'il y a entente entre eux.

« Examinons maintenant le meurtre. Il est étrange que ces ›ux individus possèdent des moyens de se faire admettre dans la aison; il est singulier aussi que ni l'un ni l'autre n'ait été ›ublé, et qu'ils se soient même montrés franchement incrédules rsque j'ai suggéré l'idée qu'on avait assassiné la femme pour lui prendre les pierreries. Si Thauret a tué la femme, son attitude ı présence du cadavre est tout simplement extraordinaire. Il n'a ıs témoigné le moindre trouble; d'un autre côté, il a reconnu qu'il 'ait étudié la médecine. Les médecins sont moins agités que autres par la vue des cadavres et, ce qui est plus significatif, un édecin saurait trouver l'artère carotide avec un canif. Cependant n'est pas difficile de couper ce vaisseau, même sans aucune ›nnaissance spéciale. Quant à Mitchel, sa conduite est plus mys-rieuse. S'il avait commis le crime, connaissant son étonnant npire sur lui-même, je me serais attendu à ce qu'il restât calme ›vant le cadavre. Au lieu de cela, il s'est montré très agité, et

s'est approché du corps pour l'examiner plus attentivement. Ordinairement, les assassins reculent à la vue de leurs victimes. Lui au contraire, a nommé la femme, et cela s'accorde avec ce qu'elle même avait déclaré. Maintenant, pourquoi, s'il était disposé à me dire le nom de la femme et s'il a commis le crime, pourquoi a-t-il enlevé les initiales de tous les vêtements? Pourquoi, à moins que Rose Mitchel ne soit un pseudonyme, a-t-il soin de cacher quel est son vrai nom? Je le questionnerai un peu à ce sujet. »

A ce moment, M. Mitchel, s'adressant à son compagnon, lui dit :

— Monsieur Barnes, je voudrais bien savoir à quoi vous avez bien pu penser pendant que nous marchions, et je suppose que vous êtes curieux de savoir quelles ont été mes propres réflexions: je vais combler vos désirs. J'ai tâché de me mettre à votre point de vue et de deviner quelles conclusions vous avez tirées de mon attitude en présence de la morte.

— Je ne peux vous faire part de mes conclusions, dit M. Barnes par la raison très simple que je n'ai rien conclu jusqu'à présent. J'ai toujours eu pour habitude d'éviter de bâtir trop tôt une hypothèse. Quand il a adopté une théorie, un agent sera invariablement tenté de chercher à prouver ses suppositions. Quant à moi, je ne cherche qu'à découvrir la vérité; c'est pourquoi j'évite des hypothèses.

— Bon! je vois que l'opinion que j'avais jusqu'à présent des agents, opinion exprimée dans la conversation que vous avez entendue, doit être modifiée. Toutefois, je crois que j'ai raison, en somme; mais vous êtes une exception à la règle.

— Monsieur Mitchel, je ne tiens pas aux compliments. Vous êtes pour le moment très suspect. Vous avez dit que vous pouviez expliquer comment vous aviez immédiatement constaté l'identité de cette femme.

— C'est ce que je vais faire. Laissez moi vous déclarer tout d'abord que je ne l'avais jamais vue qu'une fois en ma vie. Le récit en sera court. J'habite ici depuis à peine deux ans; l'hiver dernier, je me suis fiancé à Miss Remsen. Un mois plus tard, je recevais une lettre signée Rose Mitchel, qui m'informait qu'elle révélerait un secret relatif à ma famille, qui amènerait miss Remsen à rompre avec moi. Elle promettait de se taire; mais elle y mettait le prix; une photographie se trouvait sous le même pli, afin que je pusse reconnaitre la femme, car elle annonçait hardi-

ment qu'elle viendrait en personne réclamer l'argent. C'est ce qu'elle fit; je ne l'ai jamais revuè depuis.

— Pouvez-vous prouver cette histoire?

— Je vous montrerai la lettre et la photographie, si vous voulez venir avec moi aux caveaux de sûreté de Garfield.

— Je vais y aller avec vous à l'instant même. Avez-vous payé la somme exigée?

— Oui.

— Savez-vous que c'est un peu louche? Un homme se soumettre à un pareil chantage! Cela prouve qu'il est entre les griffes du maitre-chanteur.

— C'est vrai; j'etais entre les griffes de cette femme.

— Voilà un aveu qui est grave, surtout maintenant que la femme est assassinée.

— Je le sais. Mais nous voici arrivés aux caveaux.

Les deux hommes entrèrent dans l'édifice.

M. Mitchel demanda la clef de son compartiment. Il ne la prenait jamais lui-même, car il considérait comme plus sûr de la confier aux gardiens du caveau.

Tous deux descendirent dans la grande chambre blindée.

M. Mitchel prit une boîte d'étain dans un tiroir, puis entra dans une petite chambre particulière meublée d'une table et de chaises. Il ouvrit la boite et en sortit divers paquets qu'il mit de côté.

Parmi ceux-ci, l'agent fut stupéfait de voir une boite en cuir de Russie, attachée par une courroie, sur laquelle on lisait en lettres d'or le nom de MITCHEL. Était-il possible que ce fût l'écrin contenant les bijoux perdus?

— Ah! la voilà! Voilà la photographie.

Il la tendit à M. Barnes qui vit tout de suite que c'était bien le portrait de la morte.

— Voici sa lettre; voulez-vous que je vous la lise?

M. Barnes fit un signe de tête affirmatif.

La pensée de l'agent ne quittait pas la boite de cuir rouge.

M. Mitchel lut à haute voix :

« M. R. Mitchel.

« Cher Monsieur,

« Vous serez surpris de recevoir cette lettre d'une personne que vous connaissez peu, mais qui sait beaucoup de choses concernant

votre famille. Elle en sait tant que, si elle disait tout, votre fière bonne amie vous enverrait promener en un clin d'œil. On dit que le silence est d'or; c'est bien vrai en cette circonstance. Si vous voulez que je me taise, vous devez être prêt à me donner dix mille dollars (1), jeudi soir, lorsque je viendrai les réclamer. Je vous envoie ma photographie, afin que vous sachiez, quand je viendrai vous faire visite, que c'est bien moi qui ai écrit cette lettre. Vous voyez que je ne crains pas de venir; car, si vous faites prévenir la police, je raconterai simplement ce que je sais, et vous serez perdu. Il est possible que j'aille en prison ; mais cela ne me trouble guère : il y a des endroits qui sont bien pires. Ainsi, tenez vous prêt à me recevoir jeudi soir.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

Rose Mitchel. »

M. Mitchel tendit la lettre à M. Barnes qui la relut avec soin, examinant l'enveloppe et le timbre de la poste, qui prouvaient tous deux que la lettre était authentique et datait d'un an.

— Lui avez-vous donné ce qu'elle demandait? demanda M. Barnes.

— Il faut que je vous explique ce que j'ai fait. Lorsque j'eus reçu la lettre, il me sembla clair comme le jour que je n'avais rien à perdre en recevant la femme et en écoutant son histoire. J'étais décidé à ne lui donner aucun argent; aussi, lorsqu'elle vint faire visite, je n'avais pas une pareille somme sous la main Après avoir écouté ce qu'elle avait à me dire, je changeai d'avis. J'avais trouvé que, par certains papiers qu'elle possédait et qu'elle n'avait pas hésité à me montrer, elle aurait été capable de révéler un scandale qui aurait pu avoir les résultats qu'elle avait adroitement prédits. Je veux dire la rupture de mon mariage. Naturellement, je voulais éviter cela. Lorsque je lui dis qu'elle aurait de l'argent la prochaine fois qu'elle repasserait chez moi, elle se mit dans une violente colère, disant que je l'avais trompée et que je cherchais l'occasion de la livrer à la police, etc. Je vis qu'il fallait arranger l'affaire immédiatement, et voici ce que je fis. Je consentis à lui donner assez d'argent pour aller en Europe et le surplus en pierreries.

— En pierreries? s'écria M. Barnes stupéfait.

(1) Cinquante mille francs.

— Oui, en pierreries. Vous êtes étonné; mais c'est que vous ne connaissez pas mon dada : je suis collectionneur de pierres précieuses. J'en ai pour un demi-million de dollars dans ce caveau; c'est pourquoi, bien que n'ayant pas sous la main dix mille dollars d'argent, je pouvais aisément disposer de trois bagues en diamants que je lui remis avec une lettre à un bijoutier de Paris qui devait les lui acheter. J'étais ainsi débarrassé de cette femme, car il avait été convenu qu'elle ne reviendrait jamais.

— Monsieur Mitchel, reprit M. Barnes, un homme intelligent comme vous devrait savoir que de telles promesses ne sont jamais tenues par des gens de cette espèce.

— C'est vrai; mais j'avais obtenu qu'elle me rendît tous les papiers compromettants qu'elle possédait; dès lors, elle se trouvait dans l'impossibilité de me nuire. Vous m'avez dit que c'était un aveu bien grave de ma part d'avoir reconnu que j'étais au pouvoir de cette femme. Supposons que vous vouliez dire que ce pouvait être un motif pour l'assassiner, ce motif disparaît du moment que je peux prouver que je n'ai plus rien à craindre depuis un an.

— Comment cela?

— J'ai le reçu de cette femme dans lequel elle déclare qu'en échange de dix mille dollars ou de leur équivalent elle me livre tous les papiers de famille, etc.

— Avez-vous encore ces documents?

— Je préfère ne pas répondre à cette question.

— Très bien ; mais répondez à celle-ci : Où vous êtes-vous procuré cette boîte de cuir, et que contient-elle?

En disant cela, l'agent prit la boîte et la mit sous les yeux de M. Mitchel. Celui-ci parut en effet troublé pendant un moment; puis il répondit enfin :

— Elle contient quelques pierreries.

Des pierreries? C'est ce que je pensais. Puis-je les examiner?

— Non, pas avec ma permission.

— Alors, je m'en passerai.

Et, d'un mouvement rapide, il ouvrit la boîte qui était sur la table. Elle était doublée de satin noir et contenait des pierres précieuses semblables à celles décrites dans le papier trouvé dans la poche de la morte. Ce qui paraissait plus important encore, c'était une feuille de papier à lettre où M. Barnes trouva une copie exacte de la liste et de la description qu'il avait dans sa poche. L'agent remarqua avec étonnement que, si M. Mitchel avait refusé de lui

permettre d'examiner le contenu de la boîte, il n'avait rien fait pour l'en empêcher et qu'il s'était rejeté en arrière et regardait autour de lui d'un air de complète indifférence.

— Monsieur Mitchel, dit M. Barnes, pourquoi ne voulez-vous pas me laisser regarder cette boîte?

— Je ne montre jamais mes pierreries aux... étrangers : c'est mal de tenter les gens.

— Vous êtes un insolent, Monsieur! Que voulez-vous dire?

— Je dis que je dirige ma vie d'après des règles absolues. C'est à une de mes règles et, bien que je ne doute pas de votre honnêteté, vous êtes un étranger pour moi et, par conséquent, vous tombez sous le coup de ma règle.

— Votre froide imprudence ne servira à rien dans cette affaire. Ce sont les pierres volées.

— Vraiment! Vous le découvrez, comme vous prétendez avoir découvert le voleur, rien qu'en les regardant.

M. Mitchel parlait de ce ton sarcastique qui avait déjà plusieurs fois irrité l'agent.

(A suivre.) OTTOLENGUI.

Le gerant: F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Par

JAHAN DE TOMBELAINE

I

La rue s'affalait en longueur, très étroite, sans trottoirs apparents, délimitée seulement par deux ruisseaux qu'avait formés l'écoulement des eaux. On y accédait par une voûte sombre percée dans une maison ancienne et sur laquelle apparaissaient visibles des traces de porte et de herse, l'ancienne entrée du Mont Saint-Michel, autrefois fortifié ; au-dessus, dans une niche, une vierge en plâtre avec une date récente tirait l'œil, très blanche au milieu des briques à la teinte rougeâtre effacée par le temps. A gauche de la porte un escalier grimpant sous des masures à pilastres de bois conduisait aux remparts. Plus loin la rue passait sous un enchevêtrement de poutres et d'étais à peine équarris, sur lesquels s'étalait en grosses lettres un immense placard ; on y lisait ces mots : *Hôtel Poulard, Saint-Michel et de la Tête-d'Or*. Ces échafaudages servaient à soutenir le vieux mur d'enceinte moussu, à demi-effondré, retenu à grand'peine par des myriades de plantes grimpantes, dans lequel avaient été creusées quand même une échoppe de boucherie, une boutique d'objets religieux, une relaverie, dépendance de l'hôtel, abritées par d'antiques auvents recouverts en ardoise.

En face, l'hôtel Poulard n'offrait rien de remarquable comme construction ; une vieille auberge surélevée de deux étages, ayant comme enseigne au-dessus de sa petite porte bâtarde un groupe finement sculpté sur pierre, représentant saint Michel terrassant le démon.

Et dans ce décor moyen âge, sur les murs, papillotaient des affiches criardes prônant les vertus de l'*amer Picon* ou de liqueur analogues ; la rue entière était encombrée de bancs modernes de chaises en fer, de tables de tôle semblables à celles de tous les cafés, sur lesquelles brillaient les tasses de porcelaine blanche préparées à l'avance, les sucriers de verre et les carafons remplis de cognac, étincelants au soleil comme des topazes.

Dans l'auberge, l'animation était à son comble et par la porte flamboyait la cuisine éclairée par un grand feu de bois ; là se te-

nait Mme Poulard, la belle aubergiste, confectionnant elle-même ses omelettes demeurées célèbres dans le pays. Tout près, de gigantesques broches tournaient sans cesse avec leurs chapelets de volailles qui se doraient au furet à mesure de la cuisson sous l'éclat du foyer.

Par les fenêtres entr'ouvertes de la salle à manger une confusion de voix montait, celles de la table d'hôte, comme un bruissement criard et monotone.

Et sans cesse les servantes passaient accortes sous leur bonnet d'une blancheur éclatante, très affairées, ayant entre les mains des carafons de cidre, ou portant en face à la relaverie les assiettes sales et les ustensiles divers.

Cependant le déjeuner était terminé ; déjà la foule sortait en flots pressés, se hâtant, pour s'emparer des tables restées libres ; puis chacun se casa tant bien que mal, somnolant bientôt dans l'engourdissement d'une digestion pénible, ou sirotant consciencieusement sa demi-tasse.

Il y avait là un méli-mélo de monde de toutes classes et de toutes conditions : des paysans normands ou bretons venus des pays d'alentour ; des excursionnistes admirant de confiance, le *Guide* à la main, et la tourbe bruyante des trains de plaisir amenés au Mont Saint-Michel, à grand renfort de réclames ; et ceux-là s'extasiaient à la vue des moindres choses, poussant des exclamations saugrenues, se racontant avec fougue les moindres incidents du voyage ; puis quelques Parisiens égarés malgré eux dans cette cohue, pestant contre leur mauvaise étoile qui les faisait tomber un tel jour dans cette sarabande joyeuse et gênante.

Et, au milieu de ce brouhaha universel, trônait la belle Mme Poulard, le sourire sur les lèvres, avec sa grâce naturelle de brune appétissante, allant de l'un à l'autre, ayant un mot aimable pour tous, nullement ahurie par la bousculade à laquelle elle était habituée, dissipant bien vite les ennuis passagers par sa bonne humeur communicative.

II

— Regarde donc, Marcel, le beau type, s'écria tout à coup la comtesse.

Marcel Harzog posa sur la table la tasse qu'il buvait à petites gorgées ; d'un geste ennuyé il assujettit son monocle dans l'œil.

Il était vêtu d'un complet gris très serré qui faisait ressortir la maigreur grêle de ses formes, étranglé dans le col de sa chemise qu'il portait exagérément haut, la tête couverte d'un chapeau de grosse paille ornée d'un ruban multicolore; quoique jeune encore, il avait l'air vieillot et ratatiné de la génération actuelle.

Un instant il sembla réfléchir avant d'émettre une opinion.

— Un sauvage! finit-il par répondre dédaigneusement.

— Un vrai sauvage! il est splendide!

Un homme en effet débouchait de la route. Très grand, très fort, taillé en hercule, avec le costume des pêcheurs normands, un tricot de laine bleu couvrant la poitrine, le pantalon de coutil blanc, relevé au-dessus du genou, laissant voir le hâle roux des cuisses et des pieds nus, il s'avançait la démarche lourde, se dandinant avec souplesse sur ses jambes robustes. De ce corps grossier la tête émergeait, superbe sous l'encadrement des cheveux noirs tombant avec grâce en longues cadenettes naturelles, le béret bleu foncé posé un peu de travers sur la nuque, la barbe brune inculte, très fournie, couvrant la figure jusque sous les yeux; ceux-ci très foncés, d'une couleur bizarre; le nez aquilin, d'une grande finesse; par contre, les lèvres un peu épaisses, au-dessus desquelles broussaillait une grosse moustache, il s'approcha, se campant devant les groupes, nullement gêné de l'attention qu'il attirait sur son passage.

Mme Poulard avait entendu l'exclamation de la comtesse.

— C'est Jahan, répondit-elle. On l'appelle aussi le marquis de Tombelaine.

— C'est un pêcheur?

— Plutôt un vagabond : on ne sait guère au juste qui il est, ni d'où il vient. Voilà plus de dix ans qu'il habite le pays, et personne n'a jamais pu obtenir de lui le lieu de sa naissance. Il prétend avoir beaucoup voyagé, voilà tout. Il n'a pas d'habitation et couche toutes les nuits à la belle étoile. Tombelaine est généralement son séjour habituel. C'est un rocher complètement abrupt situé à quelques kilomètres au milieu des sables. C'est là qu'il a élu domicile : aussi on ne l'appelle plus que Jahan de Tombelaine. Souvent il vient au Mont Saint-Michel à l'heure des repas pour se faire offrir à boire par les voyageurs; car il ne dédaigne pas l'eau-de-vie et se grise abominablement quand il a de l'argent.

Ce boniment amusait fort la Parisienne.

— Mais c'est une curiosité du pays, dit-elle.

Puis se tournant vers son compagnon, elle ajouta :

— Je t'en prie, invite-le à prendre quelque chose.

Marcel eut un haut-le-corps.

— Mais il est atrocement sale, ma chère : vous ne l'avez donc pas regardé.

— Tant pis, ça m'égayera. Il m'intéresse, ce garçon.

— Comme vous voudrez, du moment que vous n'avez pas peur des puces.

Et se tournant vers Jahan, qui écoutait d'une oreille :

— Hé! l'homme, dit-il, voulez-vous prendre un verre avec nous?

— Tout de même, répondit celui-ci.

Sans façon il vint s'asseoir près de la table sur une chaise restée libre.

Depuis un instant il examinait curieusement la comtesse, très jolie sous son grand chapeau Rembrandt adorablement excentrique, agrémenté d'une longue plume rouge qui faisait ressortir l'éclat de son teint d'albâtre; les cheveux d'un blond ardent vénitien s'échappant jusque sur le front en petites boucles dorées, la poitrine opulente, saillant sous la jaquette en drap anglais à petits carreaux marron boutonnée très droite, la taille fine admirablement prise, d'un chic éminemment moderne.

Évidemment cette femme l'avait frappé; non pas certes qu'il ne fût habitué à voir souvent — presque tous les jours — de ces poupées parisiennes vêtues à la dernière mode et ces toilettes excentriques ne l'étonnaient plus; mais la comtesse portait en elle une séduction extrême, ce charme inexplicable de certaines créatures qui jette les hommes à leurs pieds, les grise et les affole.

Jahan la dévorait littéralement des yeux, l'enveloppant des pieds à la tête de son regard ardent; cet être inculte, grossier, malpropre, répugnant presque sous ses vêtements crasseux, ignorant de toutes les élégances, était déjà sous le charme, dévoué corps et âme, pris comme le poisson dans le filet du pêcheur.

Certes il n'y avait guère d'amour dans ce qu'il ressentait ainsi; c'était plutôt un besoin irréfléchi de posséder, d'étreindre, d'emporter au fond de sa jauge cette créature admirable, ce besoin inconscient de la brute, le désir effréné de l'animal pour la femelle convoitée. Cette pensée qui lui monta au cerveau ne dura guère chez lui plus d'une seconde; de suite il comprit combien grande était la distance qui le séparait de cette belle dame; mais dans ses yeux avait lui une flamme, et la comtesse, experte en ces sortes

de choses, s'en était aperçue, heureuse de cette déclaration muette.

Cependant Jahan s'était versé un verre plein d'eau-de-vie.

— A votre santé! dit-il, en le portant à ses lèvres, et d'un trait il l'avala.

Puis, enhardi, il demanda :

— C'est-y la première fois que vous v'nez dans le pays?

— La première, fut-il répondu.

— En ce cas, vous êtes chanceux; c'est c'soir une des plus grandes marées de l'année, vous verrez arriver l'flot.

— Est-ce intéressant?

— J'vous crois; on dirait un cheval au galop. Dans une heure il arrivera.

— Nous devrions prendre cet homme comme guide, dit la comtesse à l'oreille de son compagnon; il est très intéressant.

— Mon ami, ajouta-t-elle, voulez-vous nous conduire tout à l'heure?

— Je ferai comme vous voudrez, Madame, répondit Jahan; même que si vous avez envie de pousser jusqu'à mon rocher, vous verrez comme c'est beau.

— Votre rocher?

— Oui, Tombelaine : c'est là que je niche. Y a ben des étrangers qui m'demandent d'les y mener. Seulement c'est dangereux par rapport aux sables mouvants. Mais avec mé y a pas d'risque; j'connais ben les endroits.

— Oui, c'est cela, c'est cela, s'écria gaiement la jeune femme; allons-y tout de suite.

— A ct'heure c'n'est guère possible par rapport à la marée qu'est proche d'arriver : vous n'pourriez plus rentrer au Mont, et là-bas y faudrait coucher sous les étoiles du bon Dieu. C'est frais la nuit pour une dame jolie et délicate qu'vous êtes. Plutôt d'main matin, si ça vous convient, à marée basse.

— Oui, oui, ce sera charmant.

Elle paraissait enthousiasmée de cette excursion projetée. La petite pointe de danger qu'il y avait à traverser les sables ne l'effrayait pas, bien au contraire. Ce serait émouvant, au moins; cela romprait un peu la monotonie du voyage.

— C'est entendu, n'est-ce pas, Marcel?

— Comme vous voudrez, ma chérie, quoique en réfléchissant, une pareille trotte me semble bien fatigante pour vous.

— Pas du tout; il n'y a pas à répliquer, je le veux.

Et laissant son compagnon interloqué de sa boutade :

— D'ici là, mon ami, vous allez nous faire voir les beautés du Mont Saint-Michel, dit elle à Jahan avec un sourire.

Celui-ci ne répondit que par un grognement de plaisir; de plus en plus il était sous le charme.

Il avala derechef un plein verre d'eau-de-vie; puis se leva, solide sur ses jambes, malgré les rasades qu'il avait absorbées.

— Quand vous voudrez? fit-il.

Et de suite il commença son métier de cicérone :

— Les canons que vous apercevez derrière la voûte datent de 1429 : ce sont ceux-là mêmes dont se sont servis les habitants du Mont Saint-Michel dans le siège qu'ils eurent à soutenir contre les Anglais.

Il parlait très bas et très vite, bredouillant presque ces phrases apprises par cœur. Il s'aperçut bien vite que ces souvenirs historiques n'intéressaient que médiocrement les deux touristes; et de suite il se décida à les mener sur les remparts. Ils eurent bientôt fait de grimper l'escalier tortueux par lequel on y accédait. Lorsqu'ils furent parvenus sur la plate-forme, un spectacle splendide s'offrit à leurs yeux.

Toute nue, avec ses sables jaunâtres parsemés de longues rigoles d'eau boueuse, çà et là piquetée de touffes d'herbes d'un vert clair au milieu desquelles paissaient de nombreux moutons, la baie du Mont Saint-Michel s'étendait à perte de vue, offrant à l'horizon d'un ton uniformément gris les découpures à peine estompées des côtes dans une monotonie triste et sauvage.

A droite la digue, nouvellement construite ressemblait à un long serpent zébré de jaune échoué sur le sol, séparant la baie du Couesnon, dont le lit canalisé se trouvait protégé par des poteaux assez semblables à des manches à balais plantés de distance en distance. Toute cette partie de la côte éclairée par le soleil se détachait très nette : c'était Pontorson, le Mont Dol, plus loin Cancale et la pointe du Groin avançant profondément dans la mer, comme une aiguille.

Les remparts contournaient l'île dans une succession de tours, de mâchicoulis et de plates-formes à demi ruinées. De l'autre côté, le paysage changeait d'aspect, la terre étant plus éloignée et couverte de brume. C'est à peine si l'on distinguait à l'œil nu Avranches, Saint-Pair, les rochers de Granville. Au loin, les îles

Chausey semblaient une multitude de petits points noirs. Puis, dans l'espace resté découvert entre Cancale et Granville, la mer apparaissait, comme un long ruban d'argent s'unissant avec le ciel dans une confusion éclatante de lumière. Seul, à quelques kilomètres à peine, le rocher de Tombelaine émergeait comme une grosse tortue noirâtre de ce désert uniforme.

— « V'là la Tombelaine ! » s'écria Jahan, en le désignant du doigt.

Dans la description minutieuse de la côte, qu'il venait de faire sur le ton monotone de la récitation, Tombelaine prit dans sa bouche une importance capitale : il prononça ces mots avec une intonation résonnant comme une fanfare; son bras s'arrondit en une courbe majestueuse, et ses yeux brillèrent d'un éclat ardent.

— Alors c'est là que vous habitez ? demanda la comtesse.

— Oui, madame, et je dirai ben aussi qu'ça m'appartient, ajouta-t-il orgueilleusement, vu qu'j'en suis le seul habitant. C'est comme qui dirait mon royaume, et j'suis ben maitre cheux nous, allez, personne n'vient m'déranger.

Ils étaient arrivés devant une porte immense, encadrée par deux grosses tours parallèles ; au fond on apercevait un vaste escalier de pierre, dont les marches gluantes semblaient rongées par les herbes et l'humidité.

Jahan s'arrêta, et ôtant son béret :

— J'vous quitte là, dit-il ; vous trouverez là-haut un gardien pour visiter l'abbaye. Et puis ça va toujours pour d'main ; mais faudra être matineux, j'viendrai vous prendre à sept heures, par rapport à la marée.

— C'est entendu, répondit précipitamment la comtesse; demain, sept heures.

Marcel esquissa une légère grimace ; déjà il tirait son porte-monnaie de sa poche, quand Jahan l'arrêta d'un geste.

— Non, non, fit-il, vous avez l'temps, d'main, d'main.

Et brusquement il s'éloigna.

III

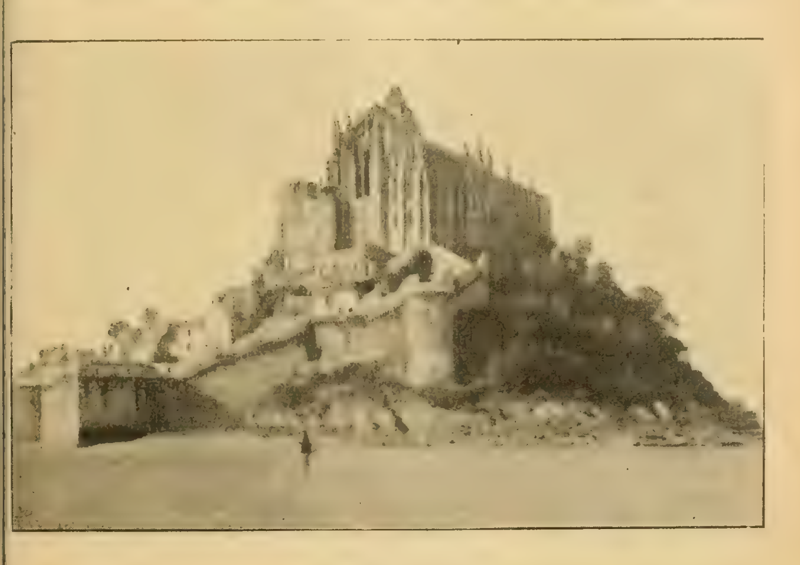
Depuis son retour à Paris, la comtesse Ouralska s'ennuyait, De nouveau pourtant elle s'était jetée à corps perdu dans la « haute noce parisienne » ; mais cette existence effrénée commençait à lui peser, assoiffée qu'elle était de jouissances nouvelles.

Au surplus, c'était une créature étrange; comtesse, et des plus authentiques encore, elle se plaisait à trainer ainsi à plaisir dans la boue le titre auquel elle avait droit. Comme son nom l'indiquait, Slave d'origine, elle était — à l'encontre de ses amies — de haute et véritable naissance; et souvent ses rêves la reportaient au temps de son enfance, au vieux château féodal, sur les bords de la Volga, où elle avait été élevée; aux steppes immenses, au travers desquels, toute gamine, elle aimait à lancer follement son cheval au galop; aux moujiks dévoués qui la servaient et sur qui, par plaisir, elle s'amusait parfois à casser sa cravache, dans ses accès de méchante humeur. Sa mère était morte en lui donnant le jour, et elle se rappelait à peine son père, un vieux gentilhomme à la barbe blanche, qu'elle avait perdu tout enfant. Laissée par un tuteur aux soins d'une gouvernante, elle avait vécu presque seule, habituée à ce que l'on respectât ses moindres vouloirs; et déjà, à cette époque, éclatait, dans toutes ses actions, sa nature indomptable et perverse, un instinct cruel qui la faisait inventer toutes sortes de raffinements dans les mauvais traitements infligés aux serfs coupables des moindres peccadilles.

Mais tout cela n'était pour elle que de vagues souvenirs: sa vie n'avait véritablement commencé qu'à partir de son mariage. Le comte Ouralski, qui l'épousa très jeune — elle avait à peine seize ans — n'était pas un méchant homme, trop faible cependant pour cette créature qu'il adorait; et souvent elle en abusait. Ils vivaient très retirés, au fond de l'Ukraine, et les chasses au loup et à l'ours, auxquelles la comtesse prenait vaillamment part — leur seul plaisir à tous deux, — n'étaient pas une distraction suffisante pour l'exubérance de sa nature. C'est alors que le frère de son mari vint passer plusieurs mois avec eux; elle l'aima sans scrupules et sans honte. Ah! la délicieuse époque! le délicieux amour! elle ne pouvait encore y songer sans des frémissements de plaisir. Certes, depuis, elle n'avait jamais aimé personne comme son Ivan, son Ivan adoré! Et, tout à coup, éclatait devant ses yeux la scène épouvantable où ils avaient été surpris ensemble, son amant tué d'un coup de revolver, elle chassée comme une fille. Elle revoyait le comte Ouralski devant elle, le pistolet fumant à la main; elle entendait encore ces paroles terribles sortir de sa bouche : « Je ne veux pas me salir en vous infligeant le même châtiment qu'à votre amant; je vous épargne et je vous méprise. Mais je vous chasse comme une créature malfaisante, je vous chasse honteusement,

entendez-vous? » Et il l'avait fait jeter dehors par ses domestiques. Puis c'étaient ses courses aventureuses à travers les capitales de l'Europe : Berlin d'abord, où sa beauté n'avait pas tardé à faire sensation, à attirer sur elle l'attention d'un prince du sang; puis, lors du mariage de son nouvel amant, son expulsion d'Allemagne; enfin, son arrivée à Paris où, de dégringolade en dégringolade, elle avait fini par se faire un nom parmi les filles à la mode.

D'une grande distinction naturelle et d'une pureté de lignes admirable, avec toute l'élégance de sa race, elle n'avait pas tardé à



Le Mont Saint-Michel.

briller au premier rang du monde interlope, prenant, chaque fois qu'elle en avait l'occasion, un véritable plaisir à se targuer du nom de son mari. Journellement on le voyait figurer dans les échos du *Gil Blas*, à côté de celui des demi-mondaines les plus en vue; c'était là sa vengeance, un soufflet perpétuel donné à celui qui l'avait si mortellement outragée. Cependant elle s'ennuyait; elle en avait assez de cette vie de débauches, toujours la même; l'amour qu'elle ne cessait de chercher, jamais elle ne l'avait retrouvé comme autrefois, celui de son Ivan. Elle avait goûté à tout; tout l'avait écœurée. Elle méprisait cette race abâtardie des hommes de plaisir, ces pantins dégénérés, sans vigueur, sans force.

Et voilà que, depuis son voyage au Mont-Saint-Michel, le souvenir d'un homme s'était emparé de son esprit, revenait avec une persistance inusitée dans ses rêves. Cependant elle n'aimait pas, elle ne pouvait aimer ce Jahan, brute malpropre et puant l'eau-de-vie ; aimer, elle n'y songeait pas ; elle le désirait tout au plus. Il lui avait paru si robuste, si peu semblable aux hommes qu'elle fréquentait, à ce Marcel Harzog, par exemple, fils d'un grand banquier juif, riche à millions, son amant en titre. Tous ces gens-là étaient si chétifs et si malingres. Et qui sait! il y aurait peut-être là une jouissance inconnue, de se sentir serrée entre les bras de ce sauvage, d'éveiller en lui un désir partagé.

Délicieusement elle se laissait bercer par ses souvenirs : elle revivait dans cette longue promenade jusqu'à Tombelaine qu'ils avaient faite ensemble au travers des sables. Pour passer une large flaque d'eau, il avait fallu qu'il la portât. Certes, plus d'une fois déjà, aux bains de mer, elle s'était ainsi abandonnée dans les bras d'un baigneur, mais ce Jahan! elle avait senti son cœur battre sous sa large poitrine, et lorsqu'il l'avait posée à terre elle s'était sentie comme pâmée, prête à se trouver mal.

Quelle puissance avait donc cet homme sur elle, puisqu'elle ne cessait maintenant de penser à lui ? Et elle rêvait des extases infinies, la confusion de ce hâle avec la neige de sa chair. Ce désir qui la brûlait augmentait chaque jour : peu à peu elle s'étiolait.

Alors elle voulut le revoir, s'en passer la fantaisie, puisque cela lui plaisait. Brusquement elle se décida, quitta Paris du jour au lendemain sans prévenir personne, ni donner d'adresse. Pendant plusieurs jours, les journaux retentirent de cette brusque disparition. On la crut morte ; il y eut des chroniqueurs qui imaginèrent un chagrin d'amour, répandirent quelques larmes émues sur son malheureux sort ; puis bientôt on l'oublia.

Elle était partie ainsi sans crier gare ; elle arriva de nuit au Mont-Saint-Michel, se fit conduire immédiatement à l'hôtel Poulard, et quand on lui eut indiqué sa chambre :

— Et Jahan de Tombelaine, demanda-t-elle à la fille qui l'accompagnait, est-il toujours dans le pays ?

On lui répondit affirmativement.

— Enfin! murmura-t-elle, et pour la première fois elle dormit tranquille.

(A suivre.) Jean Berleux.

ARTISTE ÈS CRIMES [1]

(Suite)

— Laissez ces enfantillages, dit M. Barnes. J'ai la liste des pierres volées, et cette boîte et son contenu répondent exactement à la description qui en est faite. Bien plus, la liste que vous possédez est le fac-similé de celle qui est dans ma poche.

— Ah! ah! maintenant il s'agit de choses tangibles, et nous sortons du domaine psychologique, dit M. Mitchel en se penchant en avant d'un air d'évident intérêt. Laissez-moi comprendre : vous avez une liste des pierreries perdues; ce papier en est le fac-similé. La description aussi est conforme à ce que l'on trouve dans cette boîte. Est-ce exact?

— Très exact. Vous qui êtes si inventif, quel conte allez-vous imaginer pour sortir de cette position critique?

— Monsieur Barnes, vous n'êtes pas juste. Je ne plaisante pas. Voilà ce qui me distingue de la classe des criminels auxquels vous avez à faire. Ces pauvres diables commettent un crime et s'imaginent qu'en disant mensonges sur mensonges ils parviendront à se disculper. Quant à moi, je suis la règle suivante : ou refuser de répondre à toutes les questions, ou dire la vérité. Maintenant, dans ce cas-ci il y a certains points qui m'intriguent autant que vous. Je n'essayerai pas de les expliquer. Comment se fait-il, par exemple, que vous ayez un double de la liste de mes pierreries, car ces pierres sont à moi, je vous assure?

— Voici la liste, dit l'agent en la sortant de sa poche et en la comparant avec l'autre, et juste ciel, continua-t-il, c'est la même écriture!

— Voilà qui est intéressant, laissez-moi voir, observa M. Mitchel.

Là-dessus il se leva, fit le tour de la table, et resta debout se penchant sur l'épaule de l'agent.

— Vous voyez, je ne vous demande pas de me laisser prendre

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 Décembre 1898.

votre papier; vous pourriez vous imaginer que j'ai l'intention de le détruire.

M. Barnes lui tendit les deux papiers sans dire mot. M. Mitchel s'inclina en les prenant et revint à son siège. Après les avoir examinés avec soin, il les rendit en disant :

— Je suis de votre avis, Monsieur Barnes. L'écriture est la même. Quelles conclusions en tirez-vous?

— Quelles conclusions? Mais j'ai trouvé cette liste des pierreries volées dans la poche d'une robe appartenant à Rose Mitchel!

— Comment? Voulez-vous dire qu'elle est la femme qui a été volée?

La stupéfaction que M. Barnes lut sur le visage de M. Mitchel le déconcerta complètement; car, s'il ignorait ce fait, le mystère semblait plus profond que jamais.

— Voulez-vous dire par là que vous ne le saviez pas? demanda M. Barnes.

— Comment l'aurais-je su?

Il y eut un silence de quelques minutes.

Les deux hommes semblaient s'être arrêtés un instant pour considérer froidement la situation. M. Barnes se décida enfin à parler.

— Monsieur Mitchel, dit-il froidement, je me trouve dans la pénible nécessité de vous arrêter.

— De quoi suis-je accusé?

— Vous êtes accusé d'avoir volé les pierreries et peut-être aussi d'avoir assassiné Rose Mitchel.

— Êtes-vous pressé de m'emmener avec vous? demanda Mitchel d'un ton froid.

— Pourquoi demandez-vous cela?

— Parce que j'aurais encore deux questions à vous poser.

— Vous pouvez me les poser.

— Premièrement, comme le vol a été commis sur un train en marche, voulez-vous me dire comment vous supposez que le vol a été accompli, puisque tous les voyageurs ont été fouillés?

M. Barnes avait son idée particulière là dessus qu'il ne désirait pas dévoiler.

Il pensa qu'il serait bien cependant de prétendre avoir encore une nouvelle théorie sur ce sujet : il verrait au moins l'effet qu'elle produirait sur M. Mitchel.

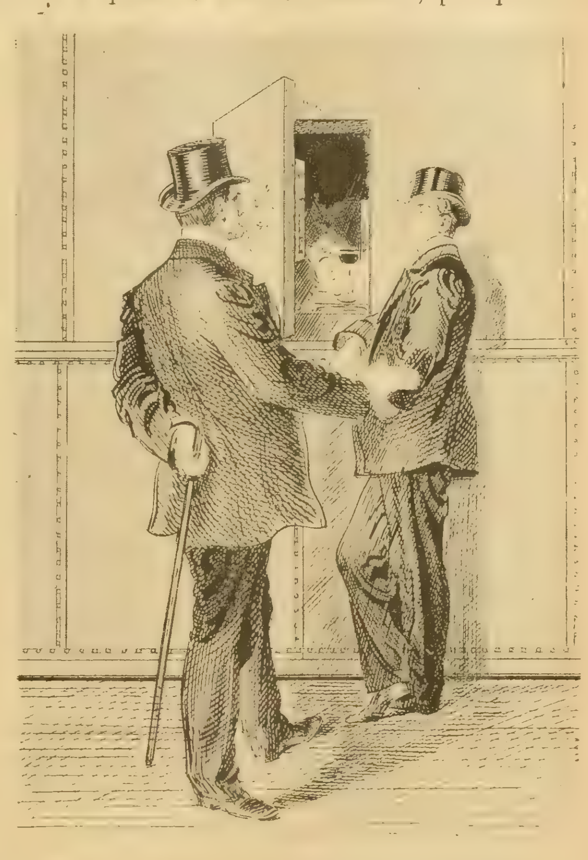
— Comme vous le dites, tous les voyageurs ont été fouillés. Le premier fut M. Thauret. Rien n'a été trouvé. Supposons que

M. Thauret fût dans la même voiture que la femme Rose Mitchel et que, une fois le train arrêté à New-Haven, il ait pris le sac, quitté le train et qu'il vous ait passé le colis par la fenêtre de votre compartiment, pensant que sa voiture seule serait examinée. Après avoir été fouillé il a quitté le train à Stamford; pourquoi ne serait-il pas venu frapper à votre fenêtre pour reprendre le sac?

— Alors, vous en faites mon complice? Vous vous trompez: je ne connais pas du tout cet homme.

— Vous avez reconnu cependant l'avoir rencontré, lorsque Miss Dora Remsen vous l'a présenté.

— Une fois seulement, à une table de jeu. C'est pourquoi il m'a été si désagréable de le voir chez ma fiancée. Laissons le vol; car, malgré ma dénégation, vous pouvez croire que votre explication est la vraie et un jury pourrait être de votre avis; parlons maintenant du meurtre. Supposez-vous qu'un individu qui fait le pari de commettre un crime irait tout de suite jusqu'à cette extrémité : tuer une femme?



« Je me vois dans la pénible nécessité de vous arrêter. »

— Non; mais, après avoir volé et découvert que cette femme,

qui vous avait déjà, dites-vous, fait chanter, avait pris un appartement dans la même maison que votre fiancée, vous avez pu aller chez elle pour la supplier de vous laisser en repos et, n'en obtenant rien, la tuer pour vous sauver.

— Franchement, vous ne me connaissez guère. Il y a un point intéressant dans ce que vous venez de dire. Ai-je bien compris : cette femme a un appartement dans la maison des Remsen ?

— Certainement, vous le savez aussi bien que moi.

— Vous vous trompez. Retournons à ces pierreries. Vous croyez que ce sont les pierreries volées. Si je vous prouve le contraire, voulez-vous consentir à ne pas m'arrêter?

— Avec plaisir, répondit l'agent, persuadé que ce que M. Mitchel proposait était une impossibilité.

— Merci, cela me donnera toute liberté, et, en échange de cet acte de courtoisie, je vous promets de vous aider de tout mon pouvoir à trouver le meurtrier.

En disant ces mots, M. Mitchel poussa un bouton électrique et fit demander à M. Charles de descendre lui parler.

Quelques minutes après, un nouveau personnage faisait brusquement son apparition.

— Monsieur Charles, dit M. Mitchel, me serait-il possible d'entrer dans ce caveau sans que vous le sachiez?

— Ce serait impossible pour qui que ce soit d'entrer ici à mon insu, répondit M. Charles.

— C'est vous qui gardez ma clef, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur.

— L'ai-je jamais sortie de ce bâtiment?

— Non, Monsieur.

— Alors vous considérez comme impossible que j'aie pu me procurer une double clef et entrer ici à votre insu.

— Complètement impossible, Monsieur.

— Vous souvenez-vous quand je suis venu ici pour la dernière fois?

— Certainement; il y a de cela deux semaines à peu près, lorsque vous alliez à Boston.

— Merci beaucoup, Monsieur Charles : je n'ai plus besoin de vous.

M. Charles se retira et M. Mitchel regarda M. Barnes en souriant.

— Vous voyez que vous vous trompez de nouveau ; les pier-

reries ont été volées hier matin et je ne suis pas venu ici, depuis; ainsi je ne peux pas les avoir placées dans cette boîte. Êtes-vous satisfait?

— Non. Si vous avez été capable de commettre un vol dans un train pendant que je surveillais votre compartiment toute la nuit et si vous avez réussi à faire disparaître les pierreries pendant que l'on vous fouillait, je vous crois assez ingénieux pour avoir trouvé le moyen de venir ici à l'insu de M. Charles. Peut-être ment-il pour vous rendre service. Je suis parfaitement sûr que ces pierreries sont les pierres volées et vous ne me convaincrez pas si facilement du contraire.

— Ainsi, vous m'avez surveillé pendant la nuit? Eh bien! je suis fâché de vous avoir donné tant de peine. Je dois vous donner une preuve plus convaincante? Très bien. Examinez ceci.

Il prit un paquet de lettres, dont il sortit un compte de vente, daté de cinq ans auparavant, où se trouvait une exacte description des pierreries et de la boîte.

Un reçu des droits payés à la douane de New-York et endossé à la même date y était épinglé. M. Barnes ne pouvait réfuter une preuve aussi convaincante. Il était parfaitement évident que cette collection de pierreries appartenait à M. Mitchel : il n'y avait plus à douter.

— Cela suffit. Ce serait une folie de vous arrêter, puisque vous pouvez montrer de pareils documents. En même temps, je n'oublierai pas la coïncidence de ces deux listes et celle du bouton.

— A propos, Monsieur Barnes, cela vous ferait-il quelque chose de me dire où vous avez trouvé ce bouton?

— Dans la chambre de la femme assassinée.

— Je comprends que vous y teniez et je suis étonné que vous l'ayez offert à Miss Remsen.

Il y eut dans les yeux de M. Mitchel comme un éclair de malice qui vexa M. Barnes; mais il ne répondit rien. M. Mitchel continua :

— En considération du fait que vous ne me mettez pas en état d'arrestation, M. Barnes, je vous donnerai un conseil. J'ai fait un pari avec mon ami Randolph, hier matin, c'est-à-dire le 2 décembre. J'ai jusqu'au 2 janvier pour commettre le crime à propos duquel le pari a été fait. Si vous arrivez à la conclusion que je ne suis coupable d'aucun de ceux dont vous vous êtes occupé jusqu'à présent,

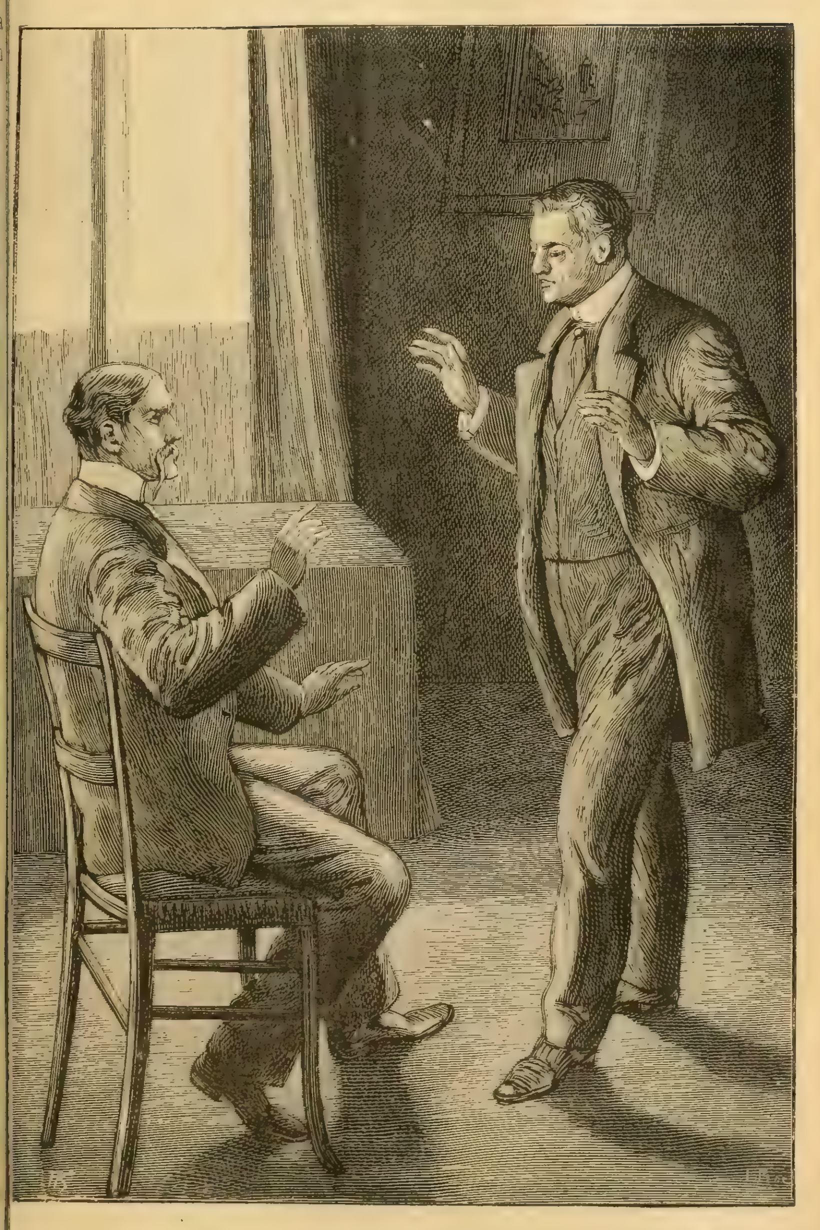
souvenez vous bien que j'en ai encore un à commettre, et cela pourrait vous être très utile de me surveiller. Saisissez-vous bien mon idée?



Il tendit la main à son ami qui refusa de la prendre.

— Il n'y a pas de danger que vous commettiez un crime, ce mois-ci, sans que je le sache, dit M. Barnes.

— Changeons de sujet. Voyez vous ce rubis? dit-il en prenant un large rubis dans la boite qui était devant eux. J'ai l'intention de le faire monter pour le donner à Miss Remsen. Tout le monde ne l'enviera t-il pas quand elle le portera?



« Comment savez-vous que M. Mitchel est du Sud ? » demande M. Barnes à M. Randolph.

VII

M. RANDOLPH LUTTE CONTRE SA CONSCIENCE

En quittant le caveau, M. Mitchel et l'agent se séparèrent. Le premier se rendit chez Tiffany, où il laissa le rubis en donnant des instructions sur la manière dont il voulait qu'il fût monté. Le lendemain matin, le rapport de Wilson à M. Barnes constatait que M. Mitchel avait passé l'après-midi au club de l'Union et avait accompagné sa fiancée à un bal le soir même.

Le 5 au matin, comme M. Mitchel était en train de s'habiller, on lui apporta une carte de son ami M. Randolph et celui-ci entra dans sa chambre quelques minutes après. M. Mitchel se montra très cordial dans son accueil et tendit la main à son ami qui refusa de la prendre.

— Pardonnez-moi, Mitchel; mais je suis venu vous voir au sujet du pari que j'ai été assez stupide pour faire avec vous.

— Eh bien! qu'est-ce?

— Je ne croyais pas que vous iriez aussi loin.

— Comment aussi loin?

— Vous n'avez pas lu les journaux?

— Non, je ne les lis jamais! Je suis au-dessus de ce genre de littérature.

— Avec votre permission, je vais vous en lire un.

— Lisez, je vous écoute.

M. Mitchel s'assit dans le fauteuil le plus confortable. M. Randolph, sans ôter son pardessus, s'assit dans un autre et, sortant de sa poche un journal du matin, il lut ce qui suit :

« L'enquête en présence du corps de la femme mystérieuse trouvée assassinée dans une maison à étages de la treizième rue a été continuée hier au bureau du coroner. M. Barnes, l'agent de police bien connu, a attesté qu'il se trouvait dans l'express de Boston au moment du vol des pierreries et qu'il avait eu une entrevue avec la femme. Celle-ci avait dit s'appeler Rose Mitchel et lui avait donné rendez-vous chez elle. Il passa chez elle à neuf heures, le 3 au matin, et la découvrit étendue sur son lit et le cou coupé. Un fait singulier mis en lumière par la déposition de

l'agent, c'est que le nom de cette femme avait été coupé de tous ses vêtements. Ceci semble indiquer que Rose Mitchel est un nom emprunté.

« Les docteurs qui ont fait l'autopsie déclarent que, suivant eux, la femme a été frappée dans son sommeil; autrement, on aurait trouvé beaucoup plus de sang, la veine jugulaire et l'artère carotide ayant été toutes les deux coupées. Ils pensent que l'assassin s'est servi d'un simple canif, car, bien que profonde, la blessure n'est pas large.

« Le concierge a raconté une curieuse histoire. La femme Mitchel n'était là que depuis trois semaines. Elle n'était pas locataire, mais occupait les appartements de M. et Mme Comstock qui sont en Europe. La femme lui avait donné une soi-disant lettre de Mme Comstock priant le concierge de permettre au porteur de la lettre d'occuper l'appartement jusqu'à ce que Rose Mitchel se fût pourvue ailleurs et demandant à la femme du concierge de veiller à ce qu'elle ne manquât de rien. Le concierge ne doutait pas de l'authenticité de cette lettre; mais il semble, d'après le témoignage d'un parent des Comstock qui connaît bien l'écriture de Mme Comstock, que cette lettre est fausse.

« Après quelques dépositions sans grande importance, l'enquête a été ajournée jusqu'à aujourd'hui. Il est évident que les agents y perdent leur latin. Un journaliste a apporté une nouvelle étonnante qui pourra servir de fil conducteur, c'est celle de la découverte des pierreries perdues. Il ne faut pas oublier que M. Barnes était dans le train et avait donné l'ordre de fouiller les voyageurs. On n'a rien trouvé sur eux, ce qui fait supposer que le vol a été commis par deux personnes. L'une d'elles se serait emparée du sac et l'aurait tendu par la fenêtre de la voiture à son complice au dehors. Un reporter a refait hier toute la route en commençant ses investigations à New-Haven.

« Il a fait le tour de tous les hôtels, tâchant de découvrir si aucune personne suspecte n'avait été remarquée dans la ville. A l'un des derniers qu'il ait visités et qui n'est qu'à cinq minutes de marche de la gare du chemin de fer, le garçon de caisse se souvint avoir vu un homme dont les allures étaient suspectes. Il parait que cet homme est entré dans l'hôtel le 3, vers midi; il a inscrit son nom dans le livre des voyageurs, demandé que l'on mît son sac en sûreté; puis il est sorti et n'a pas reparu. Le reporter devina immédiatement que ce devait être le sac volé; il fit chercher le chef de

la police, et c'est en sa présence qu'on ouvrit le sac : on y trouva une boîte en cuir de Russie rouge contenant des pierreries d'une telle dimension et d'un tel éclat qu'on n'a pas de peine à admettre qu'elles valent bien cent mille dollars. Il est évident que ces pierreries sont bien celles qui ont été volées, car le nom de Mitchel est gravé sur la boîte à bijoux. Malheureusement, il n'y avait rien d'autre qui pût donner aucun indice sur le voleur lui-même. Le garçon de caisse, cependant, a un souvenir très net de sa personne, et d'après sa description, les agents espèrent l'avoir bientôt sous les verrous. »

— Que dites-vous de cela, Mitchel.

— Eh bien! c'est justement ce genre de choses qui m'a fait renoncer à lire les journaux: article à sensation sur un vol et un meurtre mystérieux. Si on lit les journaux, on doit se soumettre à ce genre d'ennui presque quotidiennement.

Voulez-vous dire par là que cette affaire n'a aucun intérêt pour vous?

— Pourquoi m'intéresserait-elle? Serait-ce parce que je me trouvais dans le train ce jour-là et que j'ai été obligé de me laisser fouiller sur l'ordre d'un agent maladroit.

— Il y a une bonne raison pour que cette affaire vous intéresse. Quiconque est doué d'un grain de bon sens et connaît votre pari voit votre main dans tout cela!

— Dans quoi? Dans le vol ou dans l'assassinat?

— Dieu du ciel! Je n'en sais rien. Nous avons eu les meilleurs rapports depuis notre première rencontre. Je vous ai défendu et j'ai eu confiance en vous malgré tout ce que vos ennemis ont pu dire. Et maintenant...

— Eh bien?

— Maintenant, je ne sais que penser. Vous avez parié que vous commettriez un crime. Quelques heures après, il y a un vol, et un peu plus tard une femme est assassinée dans la maison même où demeurent les Remsen. On sait aussi (le journal en parle quelque autre part) que vous êtes resté dans cette maison pendant une heure, après onze heures trente de la nuit, et, pendant que vous étiez là, on a entendu le cri d'une femme qui partait de l'appartement où on a trouvé le cadavre. Et voilà qu'on trouve les pierreries avec votre nom sur l'écrin.

— Vous voulez dire le nom de la femme. C'est bien la conclusion à laquelle votre journal était arrivé, je crois?

— Oui, c'est vrai; je n'y pensais plus; c'était son nom à elle; mais ne voyez-vous pas combien je suis troublé et agité? Je suis venu ici pour que vous me disiez franchement que vous n'êtes pour rien dans cette affaire!

— Ceci est impossible.

— Quoi, vous refusez? Vous ne voulez pas déclarer que vous êtes innocent? C'est pour ainsi dire reconnaitre que vous êtes cou pable?

— Je ne le reconnais pas. Je ne nie et n'avoue rien. Vous souvenez-vous de notre pari? Je vous ai dit alors que vous en arriveriez au point où vous en êtes, que vous entendriez parler d'un crime, que vous viendriez me questionner à ce sujet, et que je refuserais de vous éclairer. Je tiens tout simplement ma parole.

Il y eut un moment de silence. M. Randolph semblait très troublé. Il fourra énergiquement ses mains dans ses poches et, marchant vers la fenêtre, il fit semblant de regarder dehors. M. Mitchel le fixa pendant quelque temps, un malicieux sourire aux lèvres.

— Randolph, dit-il tout à coup, est-ce que votre conscience vous tourmente?

— Oui, beaucoup! répondit son compagnon d'un ton rude en se tournant vers lui.

— Eh bien! allez à la police décharger votre âme.

— Je crois que c'est mon devoir de le faire. Mais il me semble que c'est lâche, c'est comme si je trahissais un ami.

— Ah! vous me considérez encore comme ami. Eh bien! mon cher ami, je vous assure que j'apprécie votre sentiment à sa juste valeur et je vais vous donner un conseil qui satisfera votre conscience sans me faire le moindre tort.

— Plût au ciel que vous puissiez me le donner!

— Rien de plus facile. Allez chez M. Barnes et confessez tout ce que vous savez.

— Mais c'est vous livrer à la police!

— Non : M. Barnes n'est pas la police, c'est un agent secret. Si vous vous souvenez, c'est de lui que nous parlions lorsque nous avons fait ce pari : vous vantiez son habileté. Cela vous fera plaisir aussi, à condition que vous n'en parlerez à personne d'autre. Est-ce entendu?

— Oui, si vous y êtes disposé. Il faut que je le dise à quelque autorité: il m'est impossible de cacher ce qui peut amener l'arrestation du criminel.

M. Randolph, en quittant l'hôtel, alla à la recherche de M. Barnes. Pendant ce temps, celui-ci avait un entretien avec Wilson.

— Vous dites que M. Mitchel vous a encore échappé, hier après-midi ?

— Oui ; il a tant fait d'allées et de venues, dans le chemin de fer aérien, qu'il a fini par m'échapper en montant dans un train que j'ai manqué. Il était impossible de dire, avant le moment du départ, s'il allait prendre le train ou non. Il se mêlait à la foule et semblait désireux de partir ; puis il reculait au dernier moment. J'avais à imiter tous ses mouvements à l'autre extrémité de la voiture, et, à la dernière minute, il a sauté hors du train, au moment où l'employé fermait bruyamment les portes de mon côté.

— C'était à la quarante-deuxième rue, n'est-ce pas?

— Oui, il a pris le train qui descendait.

— Vous a-t-il remarqué?

— Oui, je le suppose; mais personne n'aurait pu le deviner. Il paraissait parfaitement ignorant du fait qu'il était suivi, au moins en ce qui me concerne.

— Vous n'êtes nullement à blâmer. Retournez à son hôtel et faites ce que vous pourrez. Laissez-moi m'ocuper du reste. Je découvrirai où il va dans ses courses mystérieuses.

Resté seul, M. Barnes se dit :

« Ce pauvre Wilson n'est pas capable de rivaliser avec M. Mitchel, c'est parfaitement évident. Je me demande s'il n'y a aucun but réel dans ce jeu de cache-cache ou un simple moyen de me faire comprendre qu'il ne peut être suivi de près. Si c'est cela, nous verrons bien.

« Maintenant réfléchissons à ces pierreries trouvées à New-Haven. Elles sont exactement conformes à la description. Leur découverte complique encore les choses. J'en étais presque arrivé à la conclusion que celles que j'ai vues dans les caveaux de sûreté étaient bien les pierreries volées et que, comme elles appartenaient bien réellement à M. Mitchel, comme le prouvent les reçus, il les avait volées pour gagner son pari. De cette façon, il ne courait aucun risque, puisque même, si on pouvait prouver qu'il avait commis le crime, il n'aurait pu être emprisonné, quand même il aurait perdu son pari. »

« Cette collection, nouvellement découverte, est évidemment la véritable. M. Mitchel a témoigné d'une surprise non simulée à la vue de la liste que j'avais trouvée. Aussi peut-il tout aussi bien

n'avoir rien su de l'existence de cette double collection de pierreries. En ce cas le fait du vol dans le train, la nuit même du pari, n'est qu'une simple coïncidence. M. Mitchel dit que la morte était experte en l'art de faire chanter et qu'il lui a donné l'adresse d'un joailler à Paris, peut-être celui chez qui il avait acheté la collection de pierreries et cette femme a bien pu voler le double de cette



« Monsieur Barnes, j'ai une confession à vous faire. »

collection et l'apporter dans ce pays? Bref, il faut questionner ce bijoutier parisien.

« J'ai son adresse que j'ai copiée sur la note. Si ce raisonnement est juste, quelqu'un a suivi cette femme depuis la France pour la voler après lui avoir laissé la dangereuse besogne de les passer en contrebande.

« Est ce que cette personne serait par exemple l'ami Thauret?

Si cette supposition est juste, nous arrivons à la conclusion que M. Mitchel n'a pas commis le crime. Il m'a fait entendre que je m'en souviendrais le jour où je le disculperai de crimes déjà commis. Mais puis-je le disculper? Pourquoi m'a-t-il montré ce rubis et m'a-t-il dit vouloir l'offrir en présent à sa bonne amie? Veut il ne le lui donner que pour la voler ensuite ?

« S'il en est ainsi, fera-t-elle partie du complot et réclamera-t-elle son bijou à cor et à cri pour que les journaux fassent beaucoup de fracas de l'affaire ? C'était une des conditions du pari.

« Mais, à propos, comment expliquer la découverte du bouton? Aucune de ces explications n'explique quoi que soit, si l'on n'arrive pas à éclaircir ce point-là. »



Quatre jours après M. Barnes recevait un billet.

Ici M. Barnes fut interrompu dans ses réflexions par l'annonce que M. Randolph désirait lui parler.

Il ne faut pas oublier que M. Randolph ignorait que sa conversation dans le wagon-lit avait été entendue.

En se trouvant en présence de M. Barnes, il se sentit hésitant et troublé :

— Monsieur Randolph, à ce que je crois ? dit l'agent de police, en jetant un coup d'œil sur la carte que celui-ci avait fait passer. Asseyez-vous. Vous venez me voir au sujet de l'affaire Mitchel, sans doute?

La manière d'appuyer sur ce mot « l'affaire Mitchel » semblait à

M. Randolph au moins inutile, car, du moment qu'il faisait cette question, il en connaissait évidemment tous les détails.

Cette supposition augmenta encore la confiance de l'ami de Mitchel dans l'habileté des agents et surtout de celui qu'il voyait devant lui.

— Vous savez cela ! dit-il. Voulez-vous me dire comment ?

— Nous autres agents sommes supposés tout savoir, n'est-ce pas ?

Cette phrase fut dite avec un sourire affable ; mais la réponse indiquait nettement que M. Barnes préférait ne pas être interrogé. M. Randolph en conclut qu'il devait se débarrasser le plus vite possible de sa désagréable besogne.

— Monsieur Barnes, j'ai une confession à vous faire, et...

— Pardon de vous interrompre : souvenez-vous que je ne vous demande aucune confidence et, si vous vous incriminez, on se servira de votre déposition contre vous.

— Merci de votre avertissement ; mais je suis venu ici justement pour ne pas être incriminé. En résumé, voici les faits.

Et il raconta aussi exactement que possible toutes les circonstances qui avaient amené ce fait.

M. Barnes écoutait comme si c'était tout nouveau pour lui. Il jeta quelques notes sur un morceau de papier comme pour s'y référer à l'occasion.

— Voilà une histoire bien extraordinaire, M. Randolph, dit-il, après que celui-ci eut terminé son récit ; il est difficile de croire qu'un homme comme M. Mitchel, qui a certainement l'air comme il faut, soit devenu criminel simplement pour gagner une somme d'argent. Vous avez dû réfléchir à cette affaire, et vous devez, par conséquent, avoir une explication à donner. Craindriez-vous de m'en faire part ?

— J'en serais enchanté, répondit précipitamment M. Randolph.

Au fond du cœur, il aimait son ami ; aussi son hypothèse cherchait-elle à l'excuser dans une certaine mesure.

Il était ainsi enchanté de pouvoir confier ses idées sur ce sujet à un agent de police.

— Vous voyez, continua-t-il, que c'est une des choses les plus difficiles de dire qui est ou qui n'est pas parfaitement sain d'esprit. Quelques hommes experts en ces matières prétendent que les neuf dixièmes des gens sont affectés de quelque folie sous une forme ou sous une autre. Je maintiens que quiconque fait des col-

ections de n'importe quels objets, en s'en servant pour un autre sage que leur usage habituel, est fou dans une certaine mesure.

— Voulez-vous dire légalement fou, c'est-à-dire irresponable ?

— Quant à la responsabilité, je ne puis rien affirmer; mais je rois qu'une manie de ce genre peut entraîner un individu à faire es choses contraires aux lois. Je veux expliquer plus clairement non idée. Les timbres-poste ont sans doute beaucoup de valeur ; ependant, une personne qui en fait une collection une fois qu'ils nt été annulés, et qui les paye plusieurs fois leur valeur, est touée, selon moi, puisqu'elle paye un prix fictif pour des choses qui 'ont aucune valeur intrinsèque.

— Vous pouvez dire la même chose des tableaux. La valeur ropre représentée par la toile et les couleurs à l'huile est ninime et cependant on donne des milliers de dollars pour un ableau.

— C'est aussi une folie, sans doute, et qui ne peut-être satisfaite ue lorsqu'on est riche; mais il n'en est pas de même de la manie es timbres. Les tableaux nous rappellent la nature et parlent aux eux de tous les hommes en faisant revivre des souvenirs effacés. ussi les tableaux ont-ils leur raison d'être et il est admissible ue l'on paye un bon prix le travail d'un artiste de génie; mais u'un homme paye une fortune pour une seule toile qu'il ira endre dans une chambre de sa maison où presque personne du ehors ne pourra la voir, je trouve que celui-là peut être considéré omme un fou. Il en est de même des bijoux.

— Ah! Qu'avez-vous à en dire?

— Les bijoux ont une valeur marchande et leur place en ce nonde; mais c'est une toquade pure et simple que d'acheter tous es plus beaux spécimens de bijoux que l'on peut trouver et de les nfermer sous clef dans un coffre-fort.

— Quel rapport tout ce que vous venez de me raconter a-t-il avec 'affaire en question?

— Beaucoup de rapports. Mon ami est un vrai maniaque en ce ui touche aux pierreries. Raisonnable et même intéressant sur n'importe quel autre sujet, si vous mentionnez le nom de l'une l'elles en passant, le voilà parti, et il se met à raconter une longue istoire sur quelque pierre célèbre. Sa manie spéciale est de raconter tous les crimes qui ont rapport avec n'importe lesquelles le ces pierres précieuses. Il m'a souvent glacé le sang en me

racontant d'horribles histoires d'assassinats commis par ceux qui voulaient s'emparer de ces diamants et de ces rubis.

— Alors vous concluez qu'à force de se farcir l'esprit de ces pensées il a fini par s'accoutumer à l'idée de commettre un crime pour s'emparer de pierres précieuses.

— Justement. Le pire de tout cela, c'est que nous finissons par nous habituer à tout. Il est rare que l'on n'ait pas un sentiment de frayeur en face d'un mort; une personne d'un caractère même très décidé habituée à se moquer des revenants préfèrera toujours n'être pas seule lorsqu'il s'agira de passer la nuit avec un cadavre. Bien plus, le moindre bruit dans la chambre, le déplacement d'un morceau de glace dans la glacière, la fera frissonner des pieds à la tête. Cependant les médecins qui travaillent souvent dans la chambre de dissection finissent par avoir le même dédain pour les corps morts que le boucher pour les quartiers de viande qu'il met en vente.

— Votre raisonnement n'est pas mauvais, Monsieur Randolph. Il n'est pas impossible que votre ami soit généreux et d'un caractère aimable, et que, cependant, sa manie de collectionner des pierres précieuses et la connaissance détaillée qu'il possède de tous les crimes qui ont été commis pour les obtenir l'aient entraîné à tuer et à voler lorsque sa passion a trouvé une occasion de se satisfaire. Le monde est si étrange!

— Croyez-vous que, dans un cas de ce genre, un individu puisse être disculpé sous prétexte de folie? Disculpé aux yeux de la loi, veux-je dire.

— Hum! je n'en sais trop rien. Au point de vue psychologique, je reconnais que vous pouvez avoir raison et je peux éprouver quelque sympathie pour un homme qui devient criminel de cette manière; mais, devant la loi, il serait coupable, je le crois du moins. La question à laquelle vous avez à répondre est celle-ci: « Votre ami a-t-il volé ces pierreries? Vous avez dormi avec lui, cette nuit-là; qu'en pensez-vous?

— Je ne sais ce que je dois penser. Il n'a pas pu quitter sa couchette sans passer par dessus moi et, bien que je dorme profondément, cela m'aurait certainement réveillé. Ensuite, s'il est sorti et a pris les pierreries, qui peut les avoir cachées? Comment ont-elles pu se trouver à New-Haven? À propos, je suppose que vous avez le signalement de l'individu qui a laissé le sac à l'hôtel? S'accorde-t-il avec celui de mon ami?

— Je n'en sais rien, c'est un peu vague. Le caissier l'a décrit comme un homme de taille moyenne, aux cheveux et à la barbe rouges, tandis que le concierge qui l'a vu aussi déclare positivement qu'il a des cheveux noirs et pas de barbe du tout. Ce signalement-ci convient mieux à M. Mitchel que le premier; mais il convient tout aussi bien à des milliers d'individus que l'on rencontre dans Broadway.

— Je commence à croire que le voleur n'est pas M. Mitchel.

— Espérons-le, Monsieur Randolph; puisse cela être de quelque consolation pour vous. Pour le moment, il n'y a pas eu de témoignages assez positifs pour justifier son arrestation.

L'agent avait son but en disant cela: Il espérait, en le soulageant de ses préoccupations morales, rendre M. Randolph plus communicatif. Après un silence de quelques minutes, il demanda :

— Vous connaissez M. Mitchel depuis nombre d'années, à ce que je crois ?

— Non, depuis un an et demi tout au plus. Il ne demeure à New-York que depuis deux ans.

— Oh! vraiment! Vient-il de Boston ?

— Non, de la Nouvelle-Orléans, à ce que je crois.

M. Barnes éprouva à ce moment une sensation étrange. Certaines personnes superstitieuses s'imaginent que, si elles tressaillent ou frissonnent sans savoir pourquoi, c'est que l'on marche sur l'endroit où elles seront enterrées. Un malaise étrange en est la conséquence. Avec M. Barnes il en était tout autrement. Il n'avait point de préjugés et, cependant, il ne pouvait se défendre d'une certaine émotion lorsque cela lui arrivait, car il lui était souvent arrivé de trouver précisément à ce moment la clef d'un mystère. Il réfléchit un moment : M. Randolph avait dit qu'il croyait que M. Mitchel était de la Nouvelle-Orléans. Ce fait avait-il une portée quelconque! Cet homme et cette femme s'étaient-ils donc connus?

— Comment savez-vous que M. Mitchel est du Sud? demanda M. Barnes.

— Ah! c'est bien facile à reconnaitre à l'accent, reprit M. Randolph; de plus, il l'a dit lui-même, bien qu'il ne soit guère disposé à parler de son passé. Je me souviens vaguement qu'il m'a parlé de la Nouvelle-Orléans comme de sa ville natale et il a ajouté qu'il n'avait conservé de l'endroit que de pénibles souvenirs. C'est la seule fois qu'il y ait fait allusion.

— Je voudrais aussi vous faire quelques questions sur un autre individu. Je me demande si vous le connaissez. Il s'appelle Thauret.

— Alphonse Thauret? Oui, je le connais, et il ne me plait pas.

— Pourquoi ?

— Je ne m'en rends pas bien compte; peut-être n'est-ce qu'un préjugé. Cependant, on est tenté de se faire rapidement une opinion sur les gens; je me suis méfié de cet homme la première fois que je l'ai vu.

— Vous vous en êtes méfié?

— Oui. Il est possible que j'aie très tort et peut-être que je ne devrais pas vous raconter l'histoire, mais peu importe. C'était à un de mes clubs, il y a à peu près deux semaines. Quelques habitués jouaient au whist et Thauret était du nombre. Les autres regardaient. Les enjeux n'étaient pas considérables; mais cependant il y avait une certaine somme sur la table. Thauret et son partenaire semblaient avoir beaucoup de chance. Ordinairement, comme vous savez, on se sert de deux jeux de cartes; pour une raison ou une autre, il n'y en avait qu'un sur la table ce soir-là; aussi la dernière carte devait-elle être l'atout. Tout le monde sait qu'avec la manière dont les cartes sont distribuées au whist, il est mathématiquement certain que, si elles ne sont battues que deux fois et que celui qui donne est assez habile pour tenir le jeu en main de façon à ce que les deux moitiés se partagent exactement les deux fois, il en résultera que son partenaire et lui auront la plupart des atouts. Le fait de couper ne change rien à l'affaire. Eh bien! j'ai remarqué que Thauret a distribué les cartes de cette façon ; son partenaire et lui ont dû gagner à peu près mille francs dans la soirée. Je crois qu'il trichait.

— Qui était son partenaire?

— Je ne sais pas.

— Est-ce que M. Mitchel était présent ce soir-là?

— Oui, et il reconnaissait avec moi que cet homme était un vrai roué. Nous pouvons, il est vrai, être injustes pour lui ; après tout, nous n'avons pu constater que deux choses : c'est qu'à deux reprises il a mêlé les cartes et qu'il a eu de la chance au jeu. Je l'ai aussi vu perdre de l'argent au whist.

— Eh bien! Monsieur Randolph, je vous suis très obligé des renseignements que vous m'avez donnés. Je vous dirai même que, si je peux prouver que votre ami n'a pas la main dans cette affaire, j'en serai très heureux!

L'agent de police se leva et M. Randolph comprit que c'était une manière de le congédier. Après son départ, M. Barnes se rassit lentement et se demanda si ce partenaire de Thauret aux cartes n'était pas précisément son complice dans le vol des pierreries et s'il était l'homme qui les avait laissées à l'hôtel, à New-Haven. Pourquoi l'avait-il fait ? C'était là un mystère.

Quelques minutes plus tard, M Barnes quittait son bureau et marchait rapidement vers la troisième avenue où il prit le chemin de fer aérien, d'où il sortit à la soixante-sixième rue. Il fit quelques pas à l'est de la rue, et sonna à une des maisons, où il fut introduit dans un très modeste petit salon. Quelques minutes plus tard entrait une avenante jeune personne de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Ils causèrent quelque temps tous deux à voix basse, puis la jeune fille sortit de la chambre et revint en costume de ville. Ils quittèrent ensemble la maison.

Quatre jours plus tard, M. Barnes recevait un billet ainsi conçu : « Venez. » Il sembla comprendre ce que cela signifiait et fut bientôt en route pour la maison de la soixante-sixième rue. La jeune fille le rejoignit encore une fois dans le petit salon.

— Eh bien ! dit M. Barnes, avez-vous réussi ?

— Eh ! sans doute ! répondit-elle. M'avez-vous jamais vue rater une affaire. J'espère que vous ne me mettez pas dans le même sac que Wilson.

— Laissez Wilson tranquille et racontez-moi votre histoire.

— Très bien, pas d'impatience. Vous savez, j'ai ma manière de faire les choses. Vous m'aviez quitté dans Madison Square ; je m'assieds sur un banc et je guette Wilson. Au bout de deux heures, un homme sort de l'hôtel et Wilson le suit. Cela me faisait rire de voir ce nigaud suivre furtivement par derrière. Ah ! il n'est pas artiste, celui-là ! Le premier imbécile venu aurait pu dire qu'il le suivait à la piste.

— Je vous ai dit de vous abstenir de faire des remarques sur Wilson.

— Je sais ; mais je vous dis cela pour que vous m'appréciiez d'autant plus. Je le vois donc emboîtant le pas derrière votre Mitchel (vous voyez j'ai découvert son nom, vous ne me l'aviez pas dit ; mais, vous savez je ne m'embarrasse pas pour si peu). C'était si drôle ! Wilson était obligé parfois de courir, sans aucune exagération, pour ne pas le perdre de vue ; puis Mitchel tout à coup s'arrêtait si subitement que Wilson se cognait presque contre lui. Mit-

chel, cela va sans dire, savait très bien qui était Wilson et s'amusait à ses dépens. Je désirais moi-même le regarder bien en face. Je sautai dans une voiture et atteignis la troisième avenue avant eux. Je montai en courant l'escalier conduisant à la plate-forme de la station du chemin de fer aérien et me cachai dans la salle d'attente. Mitchel arrivait bientôt après et marchait vers l'extrémité de la plate-forme. Wilson s'était arrêté au milieu et s'efforçait de paraître aussi naturel que possible, sans y réussir, cela va sans dire. Lorsque le train arriva, j'y montai et je le parcourus jusqu'à ce que j'eusse trouvé mon homme et je m'assis en face de lui. Voulez-vous parier que j'ai bien étudié sa figure?

— Oui, Mademoiselle, et lui a bien étudié la vôtre, petite oie! Vous désobéissez à mes ordres. Je vous ai dit de ne pas vous montrer à ce diable d'homme.

— Bien, bien; il n'y a pas de mal. Tout s'est arrangé. A la trente-quatrième rue, il descend, Wilson aussi; moi, je reste.

— Pourquoi?

— Parce qu'il aurait pu me soupçonner. Oui, Monsieur, je vais jusqu'à la trente quatrième rue, je traverse le pont, je reprends un train qui descendait en ville et j'attends à la station où je vois bientôt réapparaître Mitchel, mais seul cette fois; il avait évidemment échappé à Wilson à la trente-quatrième rue. Il prend le train descendant, je le suis; mais cette fois en évitant de le dévisager. Il alla tout droit à sa tanière et moi après lui. C'est une maison dans Irving Place. Voici le numéro.

Elle tendit une carte à M. Barnes.

— Vous vous êtes bien tirée d'affaires; mais pourquoi ne pas m'en faire part tout de suite?

— Je n'ai pas fini. Lorsque j'entreprends quoi que ce soit, je vais au fond des choses. Croyez-vous que j'allais filer cet homme pour que nous remettions encore Wilson à ses trousses? Pas si bête. Le lendemain, je passe à la maison d'Irving Place, et je sonne. Une jeune femme de chambre vient m'ouvrir la porte; je demande à voir sa maîtresse; elle m'interroge pour savoir ce que je désire, et je réponds que je viens me présenter comme femme de chambre. Elle parait surprise, car, naturellement, elle n'avait pas reçu son congé. Je m'empresse de répondre que je ne voudrais pas lui faire perdre sa place, et lui demande qu'elles sont des personnes qui habitent cette maison. Je la fais parler, et je découvre bientôt que c'est une espèce de pensionnat particulier, où se trouve une enfant,

une fillette de quatorze ans, appelée Rose Mitchel, et que votre homme est son père. Que vous en semble?

— Ma fille, vous êtes un génie. Cependant si vous saviez cela avant-hier, pourquoi ne m'avez-vous pas fait votre rapport!

— Je suis retournée hier pour en savoir davantage. Je me suis assise dans le parc, et j'ai surveillé les fillettes qui viennent là pour prendre l'air. Impossible de trouver l'occasion de parler à la jeune Rose; mais j'ai pu découvrir laquelle c'était, en l'entendant appeler par son nom; j'avais sur moi mon petit appareil photographique, et je l'ai photographiée pour vous. Qu'en dites-vous? Ai-je perdu mon temps?

— Non, pas du tout. Vous êtes intelligente ; mais vous ne vous élèverez jamais très haut: vous êtes trop suffisante. Cependant je n'ai aujourd'hui qu'à vous louer. Donnez-moi la photographie.

La jeune fille monta et redescendit avec une petite photographie assez vague d'une jeune et jolie fillette.

Elle la donna à M. Barnes.

Une demi-heure après, il avait quitté la maison.

(*A suivre.*) OTTOLENGUI.

L'IBIS BLEU [1]

(*Suite.*)

XVII

Élise se mit de bonne heure à la fenêtre, dans son laineux peignoir flottant. Un instant, elle y demeura, comme si c'eût été la saison chaude.

La villa toute blanche riait à la mer toute bleue qui s'amusait à faire jouer dans les vitres de ses fenêtres un reflet d'eau lumineuse, comme pour l'agacer.

La journée s'annonçait superbe. Le sourire de la mer y creusait mille fossettes. Un moineau de toiture, confiant, s'en allait passer au-dessus des eaux, assez loin de la terre, pour se rendre à ses affaires qui étaient pourtant sur le continent. L'ilot du Lion de Mer, rougeâtre, allongeait sur l'eau sa croupe à l'ombre de laquelle un pêcheur, sur sa barque immobile, jetait ses lignes paisiblement. Les collines de Saint-Égulf se doraient au soleil levant. La plaine de Fréjus se diamantait. Un appel à la vie heureuse flottait dans l'air lumineux. Tout le paysage était sans passion, froid comme l'hiver mais joli comme le printemps. A voir, c'était mai, et à ressentir c'était bien l'hiver, c'est-à dire qu'on jouissait à la fois du repos de la mort et de la splendeur de la vie. Le bonheur peut être n'est pas autre chose. A ce moment, il ne semblait pas qu'on eût rien à craindre de cette nature. Elle avait la froideur indifférente d'une beauté supra-humaine. Un prêtre s'y fût confié. La jeune femme se mit à l'aimer.

— Comme c'est beau, la couleur de toutes les choses, dans ce pays ! Non, je ne pourrai plus vivre ailleurs !

C'était l'Éden retrouvé — l'Éden avant le Serpent. Le serpent dormait quelque part, engourdi, sous les bruyères.

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 31 décembre 1898.

Il y a, dans Oppien, une fable à laquelle croient encore nos pêcheurs. La couleuvre (le serpent des haies) se prend d'amour quelquefois pour le congre, ou la murène, serpent de la mer. La couleuvre sort des broussailles, le congre sort des eaux, et tous deux, sur les rochers humides de la grève, sur les sables altérés des plages, se rapprochent, pour l'amour, au mois de mai.

Jolie fable grecque, qui exprime bien la descente amoureuse des rivages méditerranéens vers la mer dans laquelle ils entrent sans se dépouiller de leurs feuillages ni de leurs fleurs, — et l'attirance du flot bleu, serpentin, qui les appelle, les enlace et les caresse.

Maintenant, l'idée de ces ardeurs était endormie. Il faisait froid, à cette heure matinale, et c'est à travers sa fenêtre close, qu'Élise regardait le paysage qui lui semblait, sous la vitre, irréel et fragile comme un pastel.

Elle se mit à sa toilette. Les boiseries, peintes en couleurs claires, les moindres objets, dans sa chambre lumineuse, lui paraissaient nouveaux, comme pénétrés d'une gaieté inusitée. Le rose lui semblait plus rose, le bleu plus bleu, plus tendrement bleu. Quelque chose de jeune était sur tout, en tout, autour d'elle, et quand la tiédeur du feu de sa cheminée se mit à flotter comme une haleine vivante dans la chambre close, une sorte d'artificiel printemps l'émut vaguement, indiciblement. Une envie la prit de pousser un cri de joie, comme faisait souvent Georges, de battre des mains, comme lui, de sauter, comme une enfant... « C'est drôle, » songeait-elle... Puis, tout à coup : « Et Georges? je ne l'ai pas encore entendu? »

Ainsi, sa toute première pensée n'avait pas été pour lui comme à l'ordinaire. La lumière avait dérobé à l'enfant cette première caresse du souvenir maternel, qui peut-être, quoique inexprimée, n'est pas perdue, va aux endormis, pénètre leur rêve.

Elle ne songea pas à se le reprocher. Elle ne s'apercevait même pas que quelque chose de nouveau, d'étranger à tout ce qu'elle avait connu jusqu'ici, déjà se glissait en elle, ou, si son mieux-être la suprenait un peu elle songeait simplement : « Cela va déjà mieux... Ah! qu'on est bien, dans ce beau pays ! »

Georges, la mine barbouillée de sommeil, quand sa mère entra dans sa chambre, s'assit sur son lit, et, les yeux clignotants, frotta sa petite joue contre le beau visage de sa jeune mère. Il voulut déjeuner dans son lit. Elle sonna. Misé Saulnier était en fonctions

et paraissait une servante de grande mine, avec son beau tablier blanc, tout neuf.

— Et Monsieur, Marion?

— Oh! il y a du temps que Monsieur se promène! J'ai déjà fait la chambre de Monsieur.

Elle sortit, et ne tarda pas à remonter, portant le chocolat du petit maître, bien présenté sur un plateau...

— Oh! les belles tartines grillées!

Ce fut une fête. La mère et le fils déjeunèrent ensemble, avec des chatteries d'amoureux, des jeux de caresses, des gaietés, des abandons, de jolies folies tendres que jamais, avant d'avoir son Georges, Élise n'avait connues.

Elle ne songeait pas que des amoureux pussent jouer ainsi. Même nouvelle épousée, elle n'avait connu le jeune Marcant que fort sérieux, préoccupé. Elle n'avait jamais imaginé qu'il pût montrer, même en paroles, de ces tendres gaietés légères... Lui, une chose l'arrêtait peut-être : il sentait bien que la grâce lui manquerait, et il restait toujours un peu notaire d'alcôve.

Elle jouait ainsi souvent avec le cher enfant adoré qui promenait, en s'écriant de joie, sa mignonne main, sur la bouche, sur les yeux de la petite mère.

Doucement, du front au menton, c'est le plaisir; et du menton au front, en retroussant, d'un toucher léger, la lèvre et les paupières, c'est le déplaisir!...

Elle feignait un déplaisir véritable, profond.

— Mon petit m'a fait mal! je vais pleurer!

Assise sur le lit, elle cachait sa figure dans ses deux mains effilées, et lui, alors, debout brusquement dans sa longue chemise large, il l'entourait de ses bras, la pressait contre lui, s'amusait à la plaindre :

— Oh! la pauvre petite! ne pleurez plus, Madame! il vous a donc fait bien du mal, votre vilain petit Georges?... Eh bien, nous le battrons!

Elle le repoussait, elle lui riait des yeux à travers ses doigts écartés; et alors, comme fâché à son tour, il rentrait sous ses couvertures, tout entier, y cachait sa tête...

— Où est il? Il est perdu! Ah! mon Dieu si le loup allait le manger!

Il y avait longtemps qu'il n'y croyait plus, au loup...

Il montrait sa tête brusquement :

— Hou! hou!

Et de rire, dans des embrassades finales...

C'était une comédie!...

Niaiseries? Eh oui! niaiseries exquises, où la confiance des cœurs se prouve par le complet abandon! Douceur d'être enfant ou femme, d'être faible en un mot, avec pleine sécurité!...

XVIII

Elle l'aida à se lever, à se faire propre et beau.

— Allons, achève maintenant de t'habiller, tout seul.

En se retournant pour regagner sa chambre, elle aperçut, sous le glacis des vitres, le yacht de M. Dauphin.

— Regarde, mon Georges : on vient nous chercher.

Il battit des mains :

— Quel bonheur! quel bonheur!

Il était encore sans veste, et tout drôle, avec les petites bretelles en croix dans son dos, qui tiraient haut la ceinture de sa petite culotte courte. Et, en tournant sur lui même, d'un demi tour à chaque saut, il criait à s'essouffler :

— Quel bonheur! quel bonheur! quel bonheur!

— Assez! Georges.

— Quel bonheur! quel bonheur!

Il n'en finissait pas. Il tournait, entraîné, il répandait sa vie dans la répétition exaspérée de ces deux mots... Il tournait, tournait, dans un vertige de joie ; et sous ses yeux passaient et repassaient son petit lit bien blanc, la cheminée qui soufflait son haleine bien tiède, sa maman, grondeuse et souriante, et, dans le cadre de la fenêtre, le bateau qui, vu d'ici, lui semblait un de ces joujoux qu'on lance en flottille sur les bassins du Luxembourg ou des Tuileries.

— Quel bonheur! quel bonheur!

Il tournait, toujours plus vite, heureux de voir, grâce à cette ronde, les objets passer sous ses yeux presque tous à la fois ; de faire un voyage en restant sur place, comme aux chevaux de bois ; d'animer, tout autour de lui, les choses qu'il nommait en lui même à chaque fois qu'il les revoyait ; de dépenser sa force d'oiseau qui

s'éveille et qui aussitôt, s'empare du monde »... Ça, c'est ma chambre, songeait-il. Ça, c'est la mer... un bateau !... ma maman ! » Délicieusement inconscient, il tournait, s'affolant, se grisant de mouvements et de cris, avec la sensation, à chaque fois que ses pieds quittaient le tapis, de s'envoler dans cette lumière qui, du dehors où l'on serait bientôt, entrait à flots dans la chambre comme une gaieté matérielle, fluide et étendue.

Marcant entra. Georges s'arrêta de crier et de tourner, non pas seulement pour dire bonjour à son père, mais surtout parce que, devant Marcant, il ne fallait pas « tourner comme ça ».

Et puis encore, on ne doit pas crier. Cela est d'un goût déplorable, et cela dérange (rien n'est plus juste) les chefs de division qui travaillent.

Le père embrassa son enfant, le souleva dans ses bras.

— Bonjour, mon bonhomme... Il est tout essoufflé ; je parie que vous faisiez vos bêtises, tous les deux ? fit-il avec une indulgence inusitée. Tu l'as laissé sauter à volonté, je vois ça! et hurler comme un petit loup ! Ne dis pas non... j'entendais d'en bas... Vous n'êtes pas raisonnables !... Allons, ma chérie, achève de t'habiller... M. Dauphin est en bas, au salon. Tu as dû voir arriver son *Ibis bleu*.

— Je ne l'ai pas vu au moment de l'arrivée, dit-elle; je jouais avec Georges.

— Drôle de nom tout de même! poursuivit Marcant, je ne m'y ferai jamais, à son *Ibis bleu*! L'*Ibis*, très bien ; mais pourquoi *bleu* ?... je t'ai déjà dit qu'il n'y a pas d'ibis de cette couleur... Il y en a de roses... J'ai cherché dans un dictionnaire... Et de plus, son bateau est blanc...

— Je le vois bleuté, moi, dit Élise, le front collé à la vitre.

Marcant se rapprocha d'elle, ayant toujours entre les bras son Georges devenu muet comme un poisson, et grave !

— Oui, il y a du bleu au fond de ce blanc... il y a du bleu, c'est certain... Crois-tu qu'on y ait mis du bleu quand il a été peint ?... Nous lui demanderons ça...

Ibis était peint en blanc. Sa coque se détachait, purement, sur l'indigo sombre de l'eau marine, où naissait de temps en temps un flocon d'écume neigeuse. Sur la coque blanche, couronnée d'un liston d'or, se jouait le reflet imperceptiblement azuré de la Méditerranée, et de plus, comme, « en évitant », le yacht présentait le flanc obliquement, il était bleuâtre d'ombre.

L'insaisissable teinte bleue mêlée à sa blancheur venait du ciel et de l'eau.

— Dépêche-toi! Ce monsieur, qui est fort aimable, nous attend en bas, tu sais, depuis un quart d'heure.

Elle était prête. L'enfant avec son grand col, semblait un petit marin. Ils descendirent.

Et en mesure, mais en silence à présent, Georges, comme s'il eût tourné, sauté encore, se répétait à lui-même :

— Quel bonheur! quel bonheur!

Et sous son air très grave, très sérieux, il y avait des pensées profondes : « Avec maman, c'est bon ; mais il ne faut pas ennuyer le monde... je crois que tout le monde est comme papa : très raisonnable! »

XIX

On trouva au salon M. Dauphin, qui se leva vivement pour prendre sur la table une gerbe de roses qu'il avait apportées.

— Fleurs d'hiver, dit-il.

Et à ce mot qu'il avait prononcé sans intention, presque sans y songer, il se fit en lui un rapprochement entre ces fleurs et la femme à qui il les offrait. Elle aussi était, sur cette plage, fleur d'hiver, amenée par l'hiver, et qui s'en irait avec lui...

Élise s'extasia sur les roses qu'elle avait prises. Elle y plongeait sa figure, avec on ne sait quelle volupté sur ses lèvres frôlées par la chair délicate et transparente des roses grandes ouvertes.

Ce fut encore Georges qui voulut s'en charger jusqu'à l'embarcation, au youyou, qui attendait à quelque cent mètres de là, dans le petit port hospitalier de la Maison-Close d'Alphonse Karr.

Et tandis qu'il allait en avant, tenant dans ses deux bras la gerbe avec soin, comme une fillette porte une poupée, Élise le désigna d'un signe aux deux hommes, et aussitôt mit un doigt sur ses lèvres pour qu'ils n'exprimassent pas tout haut leur admiration, mais elle leur demandait du regard s'il n'était pas vraiment joli comme ça.

Et tous, ils souriaient, très contents.

Élise avoua une légère appréhension du mal de mer.

— Par ce beau temps? impossible! dit Pierre.

— Tu n'auras qu'à te figurer que tu es sur une mouche et sous le

pont des Arts, dit Marcant. Tu n'as jamais eu *mal au cœur*, sur la Seine.

— Me figurer que je suis sur une mouche et sous le pont des Arts?... Merci bien! répondit-elle toute riante. Voilà une imagination qui me gâterait sûrement tout mon plaisir!... Oh! Quand je songe qu'il y a des gens qui sont dans des rues, à Paris, en ce moment où je parle! Et qu'il y pleut, qu'on n'y voit pas le ciel, qu'il y neige, que la neige, dans la rue, n'est qu'une boue infecte!... et que c'est là qu'il faut vivre!... Quelle horreur!... Vrai! — je me le disais tout à l'heure en m'éveillant — je ne sais pas comment je pourrai de nouveau m'habituer à notre rue de Lille!

— A Paris, dit Marcant très naturel, il y a le soleil intellectuel... les théâtres...

— Oh! nous n'y allons guère, dans les théâtres. Et quant au soleil intellectuel, pour des bourgeois comme nous, mon ami, en quel moment du jour en jouissons-nous?...

— Eh! eh! fit Marcant, tout le monde te dira qu'il rayonne là-bas une chaleur, une lumière ambiante... On les respire, on en jouit sans y prendre garde. C'est le soleil de minuit, celui du boulevard...

— Avec un bon journal, ou deux, tu auras Paris chez toi, ou au cercle de ton village.

On arrivait devant Maison-Close, dont la porte rustique, cintrée, les bords ajourés par la vétusté, s'encadrait de lierres, d'agaves... Elle était par hasard ouverte. Au fond du jardin à demi-sauvage, à travers le gribouillis de mille branches emmêlées, l'ermite de Saint-Raphaël, — tête nue aux cheveux ras, longue barbe blanche, en bras de chemise, — passait, fort attentif à quelque brin d'herbe.

Ils regardèrent furtivement, une seconde.

— Voilà un homme, fit Élise, qui a choisi la bonne part.

— Oui, fit Marcant, mais après elle quelle vie de travail et de lutte, en pleine bataille parisienne!... Ah çà! est-ce que par hasard, tu vas exiger, ma chère, que je donne ma démission au ministre?... Je t'avertis que c'est impossible... La voilà folle de ce pays!... Et me voilà bien, moi, maintenant!...

— Allons! cria Pierre, embarque!

— Et ce mal de mer? interrogea-t-elle, un pied sur l'embarcation, la main dans la main que Pierre, déjà à bord du youyou, lui avait tendue.

— Mon Dieu, c'est très simple. Comme on ne s'éloignera pas de la côte, à la moindre inquiétude, le youyou vous ramènera à terre...

Et sur le ton du commandement :

— Allons, amiral Georges, — embarque!

— Embarque! cria Georges à tue-tête.

C'était la revanche d'un long silence. En sautant dans le bateau, il laissa tomber des roses autour de lui...

Pierre tenait la barre, ayant Élise à sa droite, avec Georges; Marcant était à sa gauche. Deux hommes nageaient vigoureusement, pesant bien en mesure sur les avirons d'où tombaient des étincelles d'eau.

Elle remarqùa que M. Dauphin était aujourd'hui habillé « comme tout le monde ». Cela lui plut, sans qu'elle songeât à s'expliquer pour quelle raison.

Il la regardait. Le profil noble de la jeune femme éclatait en lumière sur le bleu profond de l'eau. Georges toujours penché vers elle, avait laissé aller sur sa robe de ton foncé sa gerbe de roses toute déliée... Le soleil la frappait en plein visage et ses joues pures, d'une chair ambrée, transparente, ressemblaient à ces roses thé. C'était bien une vraie femme. Elle ne rayonnait pas l'éclat du printemps, mais quelque chose qui était un printemps encore plus touchant peut-être... retardé !... qui sait?. . printemps d'hiver, un peu pâle comme ces roses...

Il songeait ainsi.

— Chacun à mon bord, dit Pierre, pourra être chez soi. Ce qui n'est pas sans importance, car si le mal de mer venait à se faire craindre, il me serait un peu pénible, je l'avoue, Madame, d'imiter l'auteur des *Guêpes* qui...

Il s'interrompit pour dire très haut :

— Pas si vite, les avirons ! et bien en mesure!

— Qui... ? interrogea-t-elle.

— ... C'est une jolie anecdote de sa jeunesse. Vous savez qu'il est un des aïeux directs du *Yachting*, avec son ami Gatayes ?

— Ma foi non, dit Élise, je ne le savais pas.

— Eh bien, c'est ainsi, et en ma qualité de *yatchman* passionné, je dois savoir sur le maître bien des choses . Or, un jour à Étretat, il avait emmené à la promenade, dans une embarcation, avec deux rameurs une Parisienne élégante... A un mille du rivage, la voyageuse plaintive donne quelques signes d'inquiétude, pâlit

d'abord affeusement...Elle le regarde avec angoisse. Il comprend, cela voulait dire: « Dans quel état indigne de ma grâce et de ma beauté vous allez me voir, bon Dieu! et quel souvenir vous allez garder de l'élégante visiteuse! » — Madame, lui répondit il, contre un si vilain mal, on ne sait point de remède, et je ne peux vous rendre en si facheuse occurence, qu'un seul service: c'est d'être absent... Je m'en vais. » — Comme d'un coupé sur le trottoir, il avait sauté du canot dans le vaste océan et il s'éloignait en tirant sa coupe avec tranquillité.

— C'est très joli, votre histoire, dit Élise. Il n'y a plus que les artistes pour être ainsi galants à la manière des grands seigneurs d'autrefois.

— Je vous remercie pour les artistes, dit Pierre, car je me pique d'en être.

— Vous dessinez ? vous êtes musicien?

— Je suis un oisif, Madame, je fais donc un peu de tout, — même des vers.

— Vrai ? Faites m'en, dit-elle gaiement, étourdie.

Marcant la regarda avec un peu de surprise. Elle répondit à ce regard :

— Tu sais bien que j'ai toujours aimé les vers. Mais j'en voudrais qui fussent faits pour moi, exprès pour moi... dans un album!

Jusqu'à : *dans un album*, ça n'allait pas trop mal. *Dans un album* inquiéta Dauphin. Son admiration naissante pour la gracieuse femme s'effarouchait d'un rien. Il redoutait la grande déception.

— Pourquoi ? dit-il, pourquoi *dans un album ?*

Il avait l'air de badiner, mais c'était l'inquisition féroce.

— Mon Dieu, je ne sais pas!.. parce que je n'en ai jamais eu d'album, et qu'il faut bien, — ajouta-t-elle en riant, — les écrire quelque part, les vers... Et aussi parce que, dans un album, on peut en avoir beaucoup... Dites-moi franchement: Est-ce que j'ai dit une bêtise?

Elle donnait son explication avec un naturel d'enfant, tant de simplicité gracieuse, que Pierre, charmé, se rasséréna. Dans son admiration d'artiste, parfaitement calme et désintéressé, il avait tremblé. Il dit, rassuré :

— Nous arrivons.

On monta à bord, par l'échelle aux rampes luisantes. A la

coupée, le capitaine, que Dauphin présenta aussitôt à ses invités, attendait.

Le sifflet, en trilles aigus d'oiseau de mer, salua les arrivants. On hissa le pavillon...

Pierre, passé le premier, saisit Georges qui montait devant sa mère, puis il prit Élise par la main. Elle mit le pied sur le pont de l'*Ibis* au parquet blanc comme neige à force d'être briqué avec soin... Elle poussa un cri d'admiration :

— Oh ! Denis, que c'est beau !

Elle ne savait de quoi elle parlait, du bateau ou du paysage, car c'est très beau, un bateau, même petit, — cette maison qui flotte, armée pour la lutte contre tant d'éléments... Science, prévision, courage, témérité, victoire enfin de l'homme sur l'univers, voilà ce que dit un navire!... Tout l'ensemble du spectacle la ravissait, l'élégance, visible à la simplicité même de cette habitation errante qui aurait paru froide sans la vivacité des couleurs, l'éclat, le poli de tout. Il y avait à bord deux petits canons, de vrais bijoux. Les cuivres jetaient des étincelles. Les bois de teck, mats, reluisaient aussi à force de propreté, et la cheminée blanche comme la coque du navire, et teintée aussi d'un bleu insaisissable, qui venait de la mer et du ciel, jetait dans l'air azuré des couronnes d'une fumée bleuâtre, légère comme un rêve d'avril précoce.

— Voulez-vous visiter, tout de suite ou plus tard, l'intérieur du yacht?

— Plus tard, dit elle. C'est si beau, ce qu'on voit d'ici !

Extasiée, elle regardait, tout autour d'eux, le cercle d'azur, de neige, d'émeraude et d'or. Sur certains points de la mer, près de la plage de Fréjus, l'eau était lilas, gorge de tourterelle. Des mouettes y trempaient, d'un vol brusquement abaissé et relevé, le fouet de leurs ailes aiguës.

— Quelle merveille ! Quelle merveille, mon Dieu! C'est à pleurer d'admiration.

Pierre s'enthousiasmait de son enthousiasme et il était heureux, flatté bizarrement, comme si tout cet horizon enchanté qui les ntourait eût été sa propriété personnelle.

En même temps, il admirait celle qui savait admirer ainsi, ingénument, sans phrases apprises, d'un cri sincère, avec de beaux yeux bien ouverts, et un doux battement — visible sous l'étoffe — de sa gorge jeune.

Le spectacle, pour lui, c'était elle. Aussi :

— N'est-ce pas, Monsieur, que cela est beau? dit-il à Marcant, par courtoisie pure.

Denis hocha la tête, et, poussé par l'esprit de nomenclature et de méthode, il se fit aussitôt nommer les divers points de la côte... Il s'entêta bientôt à chercher, sa lorgnette en main, la ferme Antoinette, là-bas, près de la grosse maison carrée, sur la ligne blanche des sables de Fréjus, qui s'en vient couper à angle presque droit la plage verdoyante des villas de Saint-Raphaël. C'est au fond de l'angle même qu'est le petit port, où se mire le vieux village.

— Et voyez, Madame, comme elle est jolie, vue d'ici, votre villa, avec ses fenêtres ouvertes à la brise du matin.

— Je vois le secrétaire dans ma chambre! dit Marcant satisfait.

— Oh! montre, papa!

Marcant passa dix minutes à faire voir à Georges le meuble utile qui, sans doute, contenait de nouveaux dossiers.

— Vous êtes deux enfants ! fit Élise qui, gentiment, atténuait par ce mot la drôlerie de Marcant. Mieux vaut je t'assure, Denis, visiter le bateau, puisque Monsieur veut bien.

« Elle est adorable, » pensa Pierre à qui rien n'échappait.

Rapidement on visita le yacht, les petits corridors aux tapis en fleurs, les petites chambres, éclairées par le hublot qui regarde la mer, comme un gros œil rond de monstre marin, la salle à manger, toute en bois de teck, avec ses lampes suspendues, à double balancement, et sur l'arrière, le petit salon où couchait le maître du princier logis. Très simple, ce salon; seulement toutes les boiseries, les murs, la table, le lit qui, dans le jour formait un large divan, étaient revêtus d'étoffes de soie très fines, très légères, infiniment souples, ridées comme de l'eau au moindre souffle du dehors, qui y faisait vivre les fleurs bizarres, les chimères, palpiter le rêve...

Un bon feu brûlait, clair et chaud, dans la cheminée, mais les fenêtres étaient ouvertes.

Sur le divan dormait la guitare.

Sur la table, dans un de ces vases, chimériques aussi de forme, avec des couleurs étranges, profondes, changeantes, que crée, à Vallauris, le maître potier Clément Massier, s'ouvrait une gerbe de roses mêlées de quelques grands brins de mimosas...

— Tenez, dit Pierre. Voyez les tons de ce vase. Est ce de l'eau?

Est-ce du feu ou du soleil? Est-ce l'émail ou de la peinture sous un vernis? Est-ce dessiné, ou le dessin vient il de l'application, à un certain moment, sur la matière encore molle, de l'objet réel dont la trace a été fondue sous ce ton irréel? Je ne sais... Voyez cette plume de paon, lumineuse et noyée pourtant dans une atmosphère étrange — ne dirait-on pas un apport spirite, en train de traverser la matière solide, devenue fluide pour lui seul?... quelle merveille! quelle joie des yeux!

Il sentait qu'on admirait sa verve facile, ce qui l'excita. Il poursuivit donc:

— Je suis persuadé d'ailleurs que les tons des plus beaux émaux sont simplement copiés, oui copiés, littéralement... ils n'ont pas été inventés. Je les retrouve tous les jours, dans mes promenades, au bord de la mer. Ils recouvrent de vils galets, visibles sous l'eau transparente. Les ombres colorées diversement, des rochers et des arbres du rivage, tous les reflets épars dans l'eau, la lumière et l'air qui y nagent, le glacis de la surface des vagues mobiles, tout cela donne aux pauvres cailloux, en de certains moments, des tons d'une infinie, d'une inexprimable beauté! Le rêve de l'émailleur n'a jamais rien inventé. Il copie, et péniblement!

Elle écoutait, émerveillée autant du luxe rare qui les entourait que de la virtuosité de l'hôte... Tout, ici, lui imposait un peu, en ce moment... Elle éprouvait, d'être là, une sorte d'orgueil physique, comme si le hasard, l'ayant jugée, l'eût trouvée digne d'être initiée à des choses très hautes, très au-dessus de sa condition. Elle s'interrogea même, une seconde, sur cette sensation subtile, qui lui échappa aussitôt. Et elle n'y songea plus. C'était le je ne sais quoi de diabolique qui vient du luxe, — qui opérait en faveur de Pierre, contre Marcant.

Marcant, lui, n'éprouvait rien de cela. Il regardait tout, comme il eût, à Paris, regardé, derrière une vitrine, les merveilles des grands joailliers, avec le même parfait désintéressement. Et il ne lui venait pas en l'esprit qu'il y eût un danger pour lui à montrer à sa femme cet intérieur rare d'un homme aimable, riche et éloquent. Il ne l'eût pas conduite, à Paris, dans l'appartement d'un garçon... mais, à bord d'un bateau, c'est bien différent! Même ce qu'à l'ordinaire il condamnait dans le luxe, et souvent à voix haute, il le perdait de vue, ici. La mer, dans son esprit occupait toute la place. L'appropriation de cette riche demeure aux nécessités des grandes traversées, aux prévisions de la lutte active

contre les eaux et le vent, la rareté même du spectacle, les énergies auxquelles il faisait songer, tout cela trompait l'habituelle prudence du sévère Denis... Il était en voyage... Il admirait tout... et ne s'inquiétait plus de rien.

A ce moment Pierre, sans que son exclamation parût s'harmoniser suffisamment avec ce qu'il venait de dire, s'écria, — après un silence, employé à manier et à montrer quelques menus bibelots :

— Ah! que la vie est admirable!...

C'était sa manière à lui de crier, comme avait fait Georges : « Quel bonheur! quel bonheur! »

Il n'était, en somme, à ce moment, que violemment distrait de lui-même, non pas par les objets d'art qu'il leur montrait et dont il parlait, mais par la présence d'une femme qui lui plaisait comme une chose belle de la nature. C'est ainsi, — pas autrement, — que la nature console... Elle nous retire de nous-mêmes pour nous faire entrer dans son charme inerte... Ainsi agissaient sur lui, par ce clair matin, et la nature et la femme. Nature d'hiver, et fleur d'hiver. Déjà pourtant, des fonds de la vie, quelque chose était apporté vers son cœur, qui en demeurait inconscient... En hiver le grain, sous la terre, germe, ignoré d'elle. Cette femme ne le troublait pas, mais le féminin déjà l'enveloppait, s'insinuait en lui par les yeux, « ces chemins de l'amour et des larmes », disait Michel Ange, le sombre amant de Vittoria Colonna.

Pierre pressa du doigt le bouton d'un timbre. Un homme entra.

— Qu'on pousse les feux! dit Pierre brièvement.

L'homme sortit.

— Si vous le permettez, nous allons partir. Et gaiement : Tout le monde sur le pont!

Georges était tombé en arrêt devant la guitare.

— Ah! ma guitare! dit Pierre... Il faut me pardonner d'avoir une guitare... Cela vous semble un instrument vieillot?... Eh bien, vous comprendrez ce soir qu'il faut une guitare à bord d'un bateau. Un des hommes du bord a aussi une guitare. C'est le charme des soirées en rade. Cela est italien, espagnol..., et dix huit cent trente en diable?... Mais mes hommes n'en savent rien! et pour moi c'est tout bêtement joli au possible! C'est la joie de mon bord... et la consolation des matelots... privés du cabaret... Vous verrez, vous verrez!

Il tira quelques accords de l'instrument vite ému...

— Ah! Paris! Paris! ville trois fois et quatre fois maudite, fit il en riant. On y a trop d'esprit, voyez-vous! Nos modernes dilettanti ont imaginé de traiter les vérités de la nature et de la morale comme des critiques blasés traitent le sujet d'une œuvre d'art. Ils leur reprochent souvent d'être banales. La vérité cependant ne peut que se répéter, à moins de mentir! Et ni les roses, ni les amours ne sont banales. — n'est ce pas, Madame? — puisqu'elles sont éternelles, et qu'elles doivent rester elles-mêmes, sous peine de n'être plus!... Ne pas jouir d'une émotion parce qu'elle est banale, c'est la sottise des gens d'esprit, et la mort même du mouvement.

Il disait tout cela, pour défendre sa guitare!

Il eût dit autre chose, s'il eût cru, avec d'autres idées, même opposées, charmer sa voisine.

L'honnête Marcant se prit à ce bavardage.

— A la bonne heure! dit-il, voilà des idées saines!

Cette volubilité venait à Pierre de sa griserie de vivre, d'un impérieux besoin de briller devant la Femme, — et aussi de se donner, de se montrer, d'offrir en quelque sorte plus de surface à la sympathie qu'il appelait, dans son impatience d'être consolé d'une grosse peine.

On montait sur le pont.

Marcant songeait : « Vraiment, il est gentil, ce M. Dauphin! » Élise était dans un tel étonnement de tout, que le discours de M. Dauphin n'avait pu y ajouter.

Georges montait le plus vite possible, en pesant de la main sur son genou droit, à chaque degré.

— Voulez-vous qu'on se mette en marche, Madame? Nous n'attendons que vos ordres, dit Pierre.

— Oh! oui, partons! dit-elle, avec l'émotion que lui eût donné un grand départ, un véritable.

— Dérapez! cria Pierre.

— Dérapez! répéta le capitaine.

On entendit le roulement métallique de la chaîne de l'ancre dans l'écubier de fonte de fer, puis le coup sourd de l'arrêt : l'ancre était à bloc. On la mit à son poste.

— En avant doucement!

Le battement de l'hélice commença... L'*Ibis* filait sur la mer comme un beau cygne indolent sur un bassin.

Les yeux d'Élise tombèrent sur les fenêtres ouvertes de sa villa. Elle se rappela que trois jours auparavant elle regardait, du ri-

vage, l'*Ibis Bleu*, voiles tendues, glisser sur l'eau... Ainsi appareillait son âme, qui glissait de même, l'aile gonflée, vers des horizons d'un bleu vague, délicieusement inexprimables.

XX

Sous petite pression, on allait, — dans un grand calme. L'eau était lisse. Des ondulations larges et paisibles s'y suivaient sans un plissement.

Le désespéré d'amour s'étonnait de ne plus souffrir. « Ah ça! je je ne l'aimais donc pas, — songeait-il, — cette femme, puisqu'il m'a suffi de me séparer de ses lettres pour être délivré de son souvenir!... Si j'y songe à présent, c'est parce que nous repassons sur l'endroit précis où elles dorment, ses lettres, dans leur petit cercueil de métal. »

Cet endroit, il le reconnaissait aisément : le yacht venait de dépasser les Lions de Terre et de Mer, et il se trouvait juste par le travers des Moines, rochers rougeâtres qui sortent de la mer en rangs obliques, avec des profils de têtes encapuchonnées. » Oui, c'est bien là, » songeait-il. Et il regardait l'eau, trouvant singulier que des lettres, qu'on ne lirait plus, dormissent là, sous ce bleu liquide... Il se récita son sonnet. Il la voyait, la boîte de fer, recouverte d'algues mobiles, s'empâter lentement de sables, de coquilles, de mousses, de coraux... puis un pêcheur, comme dans les *Mille et Une Nuits*, la ramenait un jour dans son filet... Il l'ouvrait, croyant trouver un trésor de naufragé. Qu'en sortirait-il alors? un peu de fumée? Et puis, quel génie, dans cette fumée, ou quel spectre apparaîtrait au pauvre homme? l'amour? ou la trahison? ou la douleur?

Pierre n'était pas guéri. Il était dans un de ces instants où, sous les influences extérieures, la douleur s'endort au cœur blessé. Le cœur ne sent plus la blessure? » C'est étrange!... Je suis sauvé!... » Non. Des odeurs de solanées ont passé sur lui et, à son insu, il est dans la légère ivresse qu'elles donnent...

La seule présence, le seul parfum d'une femme jolie qui avait du charme, trompait ce regret, cette soif d'aimer, si douloureux la veille au cœur du jeune homme. La petite espérance et la curiosité de revoir une aimable femme avaient suffi, depuis l'avant-

veille, à le maintenir dans une attente heureuse... Il n'avait plus été seul... Qu'arriverait-il demain ?

En elle, quelque chose de nouveau se passait. Pour la première fois de sa vie, elle éprouvait le désir d'aller droit devant elle, de prendre le plus d'horizon possible, avec ses yeux, avec sa mémoire, enfin, plus tard, quand il faudrait retourner sous les ciels mélancoliques, d'emporter ce beau songe comme une réalité devenue impérissable.

— Oh ! vois, maman, tous ces bateaux qui naviguent sur la montagne !

Ainsi criait Georges. On était devant les carrières de porphyre du Dramont, et, au flanc de la colline, dans l'étincellement des pavés qui roulaient, innombrables, en larges cascades vers la mer, — se dressaient en effet, — légèrement palpitantes au souffle doux du matin, — les tentes, verticales comme des bannières, qui abritent les travailleurs. Chacun des tailleurs de pavés a la sienne. Sans cette ombre secourable, la réverbération de la clarté blanche dans le porphyre les aveuglerait. Les hommes sont assis parmi les pavés et, tout le jour, ils frappent, ils frappent, faisant jaillir de tous côtés les éclats tranchants du porphyre, sous leurs tentes gonflées au vent, et l'on croirait voir une flottille en marche un jour de régates, mais en marche sur la terre ferme, dans une tempête de pierres écroulées, soulevées en vagues...

— Ferons-nous une pointe au large ?

— Oh ! volontiers, il fait si beau !

Le yacht décrivit une longue et lente courbe, s'éloigna du Dramont, de la verte colline d'Agay coiffée de son sémaphore, et piqua vers la haute mer.

Peu à peu l'ondulation de la houle se fit plus spacieuse et plus profonde, tout en restant paisible. Le soleil était haut déjà. Le rideau des brumes à l'horizon se levait comme une toile de théâtre, et Saint-Tropez apparut. Puis, en arrière d'eux, sur bâbord, Pierre désigna l'île Sainte-Marguerite, et, sur le continent, à l'extrémité de sa grande plage arrondie, la blanche Cannes, tout en longueur, entourée de villas espacées entre lesquelles, çà et là, s'élançaient, en verts bouquets largement évasés, quelques sveltes palmiers.

Un éblouissement de merveilles était autour d'eux et en eux-mêmes. Une joie matérielle et noble les enveloppait et les gagnait à elle.

— C'est la Grèce telle qu'on la rêve, dit Pierre, car, dans la réalité, la Grèce ne vaut pas ceci.

— L'*Ibis Bleu* la connaît donc, la Grèce?

L'*Ibis Bleu* connaît toute la grande mer bleue, toute la Méditerranée, Madame; c'est un bateau vrai : ses marins sont vrais marins. Ce ne serait pas possible autrement. Le *yachting* est le plus utile comme le plus charmant des sports. J'ai là six hommes d'équipage, sans compter le capitaine, qui ont navigué « à l'État » et que l'*Ibis* maintient dans leurs qualités d'excellents marins!

De l'odieux mal de mer, il ne fut plus question.

On déjeuna au large, sur le pont, sous la tente qu'il avait fallu établir contre l'éclat du soleil de midi. La mer était comme un bouclier poli.

— Nous n'avons pas mouillé l'ancre, disait Pierre. Nous sommes posés, là, sur l'eau, librement, comme la mouette.

— Et cela m'enthousiasme, fit-elle. Jamais je n'ai rien vu ni rien éprouvé de pareil!

Quant à Georges, il tournait sa tête de tous côtés, comme fait en volant la mouette elle-même, qui voit tout.

Vers deux heures, on regagna la côte, la rade d'Agay.

On vint mouiller tout près du remorqueur occupé aux travaux du renflouement du *230*.

Le canot qui portait les invités de l'*Ibis* passa et repassa plusieurs fois au-dessus de la bête de fer qu'on voyait, longue, morte, tout au fond de l'eau, comme un blanchissement animé d'un mouvement onduleux sur ce fond verdâtre... Les scaphandriers s'y promenaient suivis des manches à air qui serpentaient derrière eux et sur leurs têtes... On les entrevoyait comme des monstres, vaguement semblables à des hommes. Ils avançaient lourdement, comme des bêtes à *carapace* écrasante... L'un d'eux, au moyen du signal convenu, appelait... et il remontait, émergeait avec lenteur, saisissait l'échelle du bord, sortait de l'eau tout ruisselant, horrible, avec un globe énorme pour tête et une fenêtre grillagée pour face... Il tenait dans sa main... quoi? peu de chose. Deux fourchettes d'étain... une plaque de tôle... On le déshabillait, il sortait de sa gaine affreuse, tout défait, tout pâle de la route parcourue dans l'élément qui n'est pas celui de l'homme et qui, pour l'homme, est l'un des royaumes de la mort.

— Voilà le travail! dit Marcant; voilà le courage, et la patience! Ah! les vaillantes créatures que les pauvres hommes!

Élise le regarda avec joie. Elle l'aimait parce qu'il était capable de ces élans profonds du cœur vers les misères et les courages humbles, qu'on a pris l'habitude de ne plus admirer, de ne plus même voir.

— Ils sont bien payés! dit un matelot à un autre...

Marcant l'entendit.

— Il ne manquerait plus que cela, dit-il, qu'ils fussent mal payés!

Le commandant du *230* était là, à côté de celui du remorqueur, à bord duquel montèrent un instant les visiteurs de l'*Ibis*.

Pierre déclara que, la veille, il avait invité les deux commandants à dîner, « pour ce soir même. »

— C'est que nous prenons ce soir, dit Marcant, le train de six heures, gare d'Agay pour Saint-Raphaël.

— Quelle folie! c'est impossible... Vos chambres à bord sont prêtes... A la mer, voyez-vous, l'hospitalité va vite et s'offre entière, du premier coup!

Pierre allait vite en effet. Il y eut des pourparlers très longs, des répliques croisées, de bonnes raisons des deux côtés...

— J'accepterai de diner ce soir à une condition, dit Marcant vaincu, étonné, roulé depuis plusieurs jours, en dehors de toutes ses habitudes, dans le charme de l'imprévu.

— Je la devine!

— Vous viendrez tous demain soir, Messieurs, pendre la crémaillère à la villa de la Terrasse, — chez moi.

Les commandants ne pouvaient pas, absolument pas. Pierre accepta avec joie.

En attendant, le dîner à bord fut charmant. Élise trouva un sonnet, sous des fleurs, à table, écrit sur la première page d'un album.

— Je fais mal les vers, disait Pierre, mais enfin, je fais des vers... comme vous voyez!

— Un peu de guitare, Monsieur Dauphin, puisque c'est chose promise...

Georges s'étant assoupi à table, Pierre l'avait porté sur le lit de la chambre voisine, où il dormait comme un bienheureux, tout vêtu, sous de fines couvertures.

Pierre avait aidé Élise à le border, à le soigner, et l'enfant alors, après avoir embrassé sa mère, avait tendu ses bras au jeune homme et lui avait donné le baiser du soir.

Maintenant Pierre murmurait gentiment *les Filles de la Rochelle*, en s'accompagnant sur sa guitare.

— Écoutez!... les hommes, là-haut, répondent! Une guitare a éveillé l'autre.

La guitare des hommes, sur le pont, répondait, en effet, à celle du maître.

Les hommes chantaient la *Petite Galiote*. Pierre, muet, se mit à accompagner, sur son instrument, l'autre guitare qui sonnait là-haut, un peu lointaine, dans la brise de nuit et le bruit de l'eau susurrante. Les voix des hommes s'en allaient perdues, vite mourantes, dans ce vaste espace de mer et de montagnes... Tout le dehors infini, qu'on ne voyait pas, entrait dans cette salle sur l'aile de nuit de la romance naïve...

Petite galiote,
Dans le port de Toulon...

— A la bonne heure ! dit Marcant, voilà des vers comme je les aime !

— Vous n'êtes pas pour les décadents, Monsieur ?

— N'attaquons pas des sujets semblables : vous me verriez jouer les Alceste ! Seulement, au lieu de *Ma mie, ô gué !* je vous chanterai du Pierre-Dupont.

Et il chantonna, lui, — Marcant :

Ma Jeanne est plus belle
Que le ciel et l'eau,
Elle est plus cruelle
Qu'un coup de couteau

— Voilà, poursuivit il, du bon naturel français, qui chante clair comme le coq de Gaule. Je ne nie pas qu'il y ait de mystérieuses correspondances entre couleurs, sons et parfums, mais je jouis, moi, des sensations naturelles en homme bien portant... Si vous avez des maladies, gardez-les pour vous ! Ne me parlez pas de ces pervertis qui se mettent un cornet acoustique dans l'œil et une lunette dans l'oreille! La corruption des langues vient à la suite de l'autre, qu'elle aide d'ailleurs puissamment. Le grand éducateur d'un pays, c'est sa littérature! et je ne suis pas pour celle qui inspire la folie, le doute, le mépris de l'homme, et la mort ! En art, décomposer, c'est trahir... Je suis bien sûr qu'on n'y trouve rien de tout ça.

(*A suivre.*) Jean AICARD.

FRÉDÉRIQUE [1]

(Suite.)

Dès le lendemain, elle s'occupa des préparatifs de son départ, secondée par Mme Firmin, qui devait la suivre dans ses pérégrinations. La gouvernante ne gémissait pas, elle, bien au contraire. Active, remuante et mobile, il ne lui déplaisait pas de voir du pays, la capitale surtout, la merveille des merveilles, terre promise ouverte tout à coup à ses curiosités, alors que, depuis longtemps, elle n'espérait plus y pénétrer.

A la fin de la semaine suivante, une lettre de Paris annonça l'arrivée du marquis et de la marquise de Morville. Le lendemain, au coucher du soleil, la chaise de poste qui les amenait entra dans la cour de l'évêché. Frédérique accourue au bruit, pendant qu'on allait prévenir son tuteur, vit descendre de la berline, chargée de bagages et toute poudreuse de la poussière des routes, une femme qui lui souriait.

C'était sa tante, la sœur cadette de son père, qu'elle n'avait jamais vue, mais dont la figure, restée belle sous la masse des cheveux bruns sillonnés, çà et là, de quelques traînées grisonnantes, la frappa par sa ressemblance avec divers portraits d'aïeux qu'elle avait admirés, lors de son premier voyage en Vendée. Aux traits délicats et fins de la voyageuse, à sa physionomie douce et grave, à ses yeux clairs si expressifs, si parlants, à son buste svelte et long, à sa tournure enfin, où la majesté que donne l'habitude de porter haut, se confondait avec une élégance aristocratique, Mlle du Quesnay reconnaissait sa race et son sang. Et ce fut sur l'heure, une sensation singulière, imprévue et poignante. A les voir si noblement représentés, elle éprouvait autant de subit orgueil qu'elle éprouvait de joie en constatant qu'elle avait une famille et sortait du même berceau que cette femme demeurée jeune, en dépit des cinquante ans qu'elle portait, si charmante sous son

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

chapeau cabriolet enveloppé d'un voile vert et dans les plis soyeux de sa robe couleur feuille morte, que couvrait un mantelet de même étoffe.

D'un bond et sans hésiter, elle fut dans ses bras. Élevée par un prêtre, dans une maison presque monacale, elle goûtait pour la première fois le miel d'une caresse maternelle et se livrait en un élan ardent et sincère de son cœur. Un peu surprise par cet élan, M[me] de Morville se débattait, rieuse, dans ces étreintes qui paralysaient ses mouvements et sous ces baisers qui pleuvaient sur elle.

— Eh ! là ! là ! Attendez au moins qu'on vous regarde, ma chère nièce. Laissez-moi respirer, vous admirer, car vous êtes belle, mon enfant, très belle ; Monseigneur me l'avait bien dit, mais, je n'aurais pas cru que ce fût à ce point.

— De grâce, ma tante, supplia Frédérique rougissante, épargnez-moi...

— Je rends hommage à la vérité... Voyez, Agénor, n'ai-je pas raison ? Cette noble figure, ces cheveux, cette taille.

— Je crois revoir feu votre pauvre père quand il avait vingt ans, répondit le marquis Agénor de Morville qui, sensiblement plus âgé que sa femme, plus lourd et moins alerte, avait eu plus de peine à sortir de la berline. Je veux qu'on m'embrasse, moi aussi, ma nièce.

Un peu intimidée, Frédérique alla vers lui, offrant son front à ses baisers. Et comme, après en avoir reçu une demi-douzaine paternellement distribués, elle reculait, le marquis qui lui avait pris les mains la retint, et la dévisageant de haut, car il était très grand, il ajouta :

— C'est vrai qu'elle est délicieuse, cette petite. Ne serait ce pas un meurtre que tant de charmes fussent à jamais cloîtrés ? Nous vous ferons revenir de ces idées-là, ma nièce.

Frédérique se raidissait un peu.

— Dieu sera plus fort que le monde, mon oncle, dit-elle en guise de profession de foi.

— Dieu n'exige pas de tels sacrifices, mon enfant, continua le marquis. Dans ce monde que vous affectez de mépriser, il faut des exemples et là, comme au couvent, on peut faire son salut.

Ainsi, l'obstacle que Frédérique avait redouté se dressait devant elle dès son premier contact avec les Morville. Une sainte colère gonfla son cœur. Elle se fit violence pour ne la point trahir et soupira :

— Ne me gâtez pas le bonheur que j'ai à vous connaître, mon oncle.

— Elle a raison, cette enfant, reprit la marquise. C'est trop tôt la tourmenter. Maintenant qu'elle va vivre près de nous, nous aurons tout le temps de causer de ces choses. Ne soyons aujourd'hui qu'à la satisfaction d'être enfin réunis.

Mgr Ermel apparut alors sur le perron de l'Évêché.

— Je vois que la connaissance est faite, dit-il en saluant les arrivants.

— Plus vite et mieux que nous ne pouvions l'espérer, Monseigneur, répondit Mme de Morville. Mais, quelle délicieuse fille vous nous donnez! De quel prix pourrons nous jamais, mon mari et moi, payer pareil don ? Je me disais bien qu'élevée par vous, Frédérique devait être accomplie. Ce que je vois dépasse cependant nos espérances. Grâce à vous, un chaud soleil va briller sur notre foyer, car, nous vous emmenons, chère enfant, ajouta-t-elle en regardant sa nièce.

— Mon tuteur m'a fait part de vos dispositions, ma tante. Je mentirais, si je disais qu'elles ne pénètrent pas mon cœur d'une tendre reconnaissance. C'est avec joie que je vous suivrai à Paris, que je me prêterai à tout ce que vous exigerez de moi, mais aussi avec l'espoir que, lorsque j'aurai prouvé ma docilité, vous ne m'empêcherez pas de suivre la voie que le ciel m'a tracée.

— Je connais vos désirs, Frédérique. Monseigneur me les a confiés. Ce n'est pas de notre côté qu'il y sera fait obstacle, quelque peine que doive nous causer votre résolution.

Tranquillisée par ces paroles, Frédérique ne songea plus qu'à jouir de son bonheur et ne chercha pas à le dissimuler. C'en était un pour elle, et des plus doux, des plus réparateurs, que de retrouver une famille après avoir toujours vécu sans famille, et que de découvrir dans cette sœur de son père, un cœur affectueux et maternel. Cet amour de mère qui s'offrait à elle, elle ne l'avait jamais connu. Il manquait à sa vie. En y entrant, il y opérait une métamorphose dont elle ressentait déjà les bienfaits. Elle regrettait d'en avoir été si longtemps privée, et s'en étonnait plus encore, ayant peine à comprendre que les événements qui s'étaient accomplis depuis la Révolution eussent pu avoir pour conséquence d'éloigner les uns des autres des êtres faits pour se chérir et de les empêcher de se connaître.

Aujourd'hui que, grâce au télégraphe et aux chemins de fer, les

communications sont devenues si faciles, il semble invraisemblable que les membres d'une même famille aient pu rester séparés pendant un quart de siècle, que des émigrés, partis de France à l'aube de la Révolution, n'y soient revenus qu'après la chute de l'Empire et que, durant ce temps, leurs parents et leurs amis aient à peine entendu parler d'eux, ou, quelquefois même, pas du tout.

De tels exemples, cependant, ne sont pas rares dans l'histoire de cette époque. Nombreux sont les émigrés dont Napoléon ne voulut pas autoriser le retour ou qui s'obstinèrent à ne pas recourir à sa clémence. Les rigueurs de la police impériale contre les royalistes proscrits fermaient les frontières à leur correspondance comme à leur personne. Leur écrire et recevoir de leurs nouvelles était un crime que les lois punissaient. Traités en ennemis, ils avaient fui jusqu'aux extrémités les plus lointaines de l'Europe. Quelques-uns même avaient passé les mers.

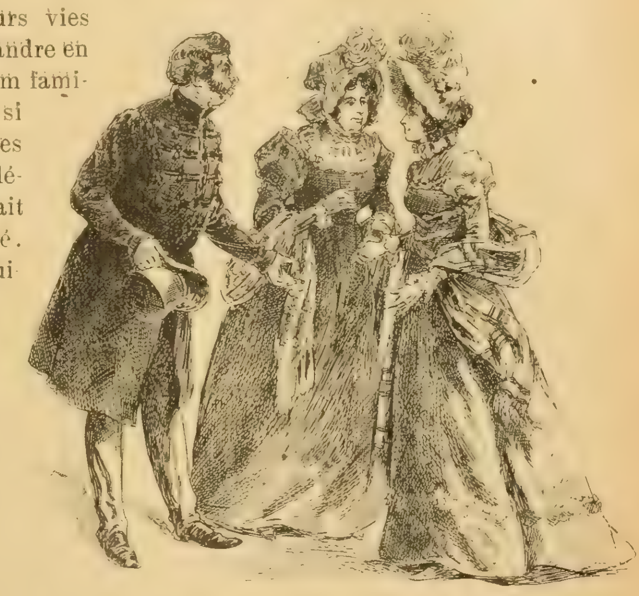
Parmi ceux qu'on vit rentrer en 1814, il en était qui, depuis leur départ pour l'exil, avaient vécu si loin de la France, qu'elle les avait oubliés. Elle ne les connaissait pas plus qu'ils ne la connaissaient. Des années qui venaient de s'écouler, ils ne savaient rien. De leur pays, ils ignoraient tout. A les voir quand ils revinrent, on eût dit des spectres du passé à qui le présent était resté étranger et qui, croyant retrouver le sol natal en l'état même où ils l'avaient laissé, étaient surpris et déçus en le retrouvant si changé.

Telle avait été l'histoire du marquis et de la marquise de Morville. Fidèles courtisans des Bourbons, ils les avaient suivis dans l'émigration. Fixés en Russie, lorsque le comte de Provence, héritier de la couronne, y avait reçu l'hospitalité, ils y étaient demeurés après son départ et n'avaient voulu revoir leur patrie qu'après la chute de l'Empereur. C'est ainsi qu'entre eux et leur nièce, le temps, les distances, les victoires de Napoléon, les malheurs de leur roi, leur propre misère avaient élevé une barrière et tendu un voile. Frédérique venait de naître quand son oncle et sa tante l'avaient quittée; elle venait d'atteindre sa majorité quand ils se réunissaient à elle. Autant dire qu'ils étaient pour ses yeux des inconnus et qu'ils ne savaient de son caractère, de son éducation, de son âme, que ce que de rares lettres, trop longuement espacées, leur en avaient appris.

N'empêche que, malgré tant d'obstacles, ils se furent bientôt compris et appréciés. La grâce de la marquise, son charme, la spontanéité de ses caresses, la bonne humeur du marquis, son air débon-

naire, exercèrent, dès le premier abord, la plus heureuse influence sur Frédérique. Elle fut d'autant plus vite séduite et conquise, qu'elle comprenait mieux combien son oncle et sa tante étaient heureusement impressionnés par sa jeunesse, son naturel et sa simplicité.

Il est des êtres qui s'estiment et s'aiment à première vue. Dès cette rencontre, Frédérique se donnait toute entière comme son oncle et sa tante se donnaient sans retour. Désormais, la plus vive tendresse allait fleurir dans leurs vies associées et répandre en eux ce parfum familial qui rend si douces les joies du foyer. Frédérique ne l'avait jamais respiré. Quel effet produirait-il sur elle? De toutes les épreuves auxquelles la prudence de Mgr Ermel voulait soumettre la vocation de sa pupille, celle-ci devait être la plus décisive, la plus imprévue. Les amours terrestres que fuyait Frédérique et que, dans la sincérité de son âme, elle sacrifiait à l'amour divin, l'attendaient au coin de la route. Ils l'enveloppaient sous la forme la plus trompeuse. Elle s'y livrait sans défiance, bien loin d'en saisir le caractère et d'en prévoir les suites.



« Eh là ! attendez au moins qu'on vous regarde ma chère nièce ! »

LE RIVAL DE MONSEIGNEUR ERMEL

Ce matin-là, quelques instants avant midi, un jeune officier portant l'uniforme des hussards, rouge chamarré d'or, sortit du palais des Tuileries par l'une des portes du pavillon de Marsan. C'était Vic-

turnien de Ferrère. Depuis environ six semaines, il appartenait la maison militaire de Monsieur, frère du roi. A ce titre, il vena d'être de service, deux jours durant, et quittait le Château — c'es ainsi qu'on désignait les Tuileries, — son service achevé, aprè avoir transmis les consignes à l'officier qui le relevait.

Pendant ces quarante-huit heures, confiné dans le salon de aides de camp, il y était resté littéralement prisonnier, Monsieu indisposé n'ayant pu ni recevoir ses amis, ni sortir pour alle visiter, ainsi qu'il en avait l'habitude, les postes de la garde natio nale, placée sous son commandement, et ses officiers s'étant vu réduits à une désespérante oisiveté, en attendant en vain de ordres. Au cours de cette captivité, Victurnien avait eu pou unique distraction la lecture de la *Quotidienne*, et d'interminable parties de reversi, jouées avec ses camarades à l'effet de tuer le temps Horriblement las de ces deux journées longues et monotones, i recouvrait sa liberté avec ivresse, heureux de pouvoir se dégourdi les jambes, en respirant l'air pur de cette matinée de printemps, lumineuse et tiède.

Dans la cour des Tuileries, sa voiture stationnait, un de ces cabriolets à capote que commençait à nous envoyer l'Angleterre depuis qu'avait cessé le blocus continental, et que les Parisiens si prompts à désigner sous des locutions significatives les objets nouveaux pour eux, appelaient déjà des mylords.

Il se fut à peine montré au seuil du Château, qu'elle vint à lui, au trot d'un fin cheval bai clair, aux fières allures.

— Il fait beau, John, dit il en anglais au cocher qui se tenait raide sur son siège. Je marcherai. Vous pouvez donc rentrer. Mais vous viendrez me prendre à deux heures, hôtel du *Bon-Lafontaine* rue de Grenelle.

Répondant d'un signe de tête, John, du bout de son fouet, caressa légèrement la croupe du cheval, qui partit aussitôt dans la direction de la rue de Rivoli pour gagner la Chaussée d'Antin, où le colonel s'était logé en arrivant à Paris. D'un regard connaisseur et satisfait, Victurnien suivit aussi longtemps qu'il put le voir, son léger et brillant équipage que le fringant cheval entrainait derrière soi comme une plume; puis il traversa la cour dans le sens opposé et en sortit par le guichet du Pont-Royal.

Le temps était vraiment radieux et l'air d'une pureté transparente.

Du haut du pont, quand il en eut atteint le milieu, Victur-

nien admira la perspective du fleuve qui se déroulait en amont et en aval, tout baigné de lumière et comme chargé d'étincelles entre ses rives incomparables. De la terrasse du bord de l'eau enfouie sous la verdure de ses marronniers, tombait une ombre parfumée. Leur ligne verte, arrêtée brusquement aux façades majestueuses des Tuileries et du Louvre tendait, devant le jardin un épais rideau encore tacheté de la blancheur des fleurs expirantes aux approches de l'été. En face, le quai d'Orsay déroulait les splendeurs architecturales de ses vieux hôtels noyés aussi dans la verdure. Au delà de cette avenue d'arbres et de constructions, les hauteurs de Chaillot et de Meudon se perdaient dans une brume d'or. De l'autre côté, des dômes, des clochers, des flèches se découpaient sur l'horizon et s'étageaient, des quais de la Seine jusqu'au sommet de la colline de Sainte-Geneviève.

Parisien de fraiche date, le colonel de Ferrère n'était pas encore rassasié de ce panorama, un des plus imposants qui soient au monde. Toutes les fois que l'occasion s'offrait à lui de l'admirer, il en profitait. Entre les innombrables attraits de ce Paris où sa bonne fortune le destinait à vivre, celui-ci n'était pas le moindre. Nulle part, il ne trouvait la capitale si belle qu'en cet endroit où la nature et les hommes semblent s'être appliqués à créer un lieu unique au monde par la beauté du spectacle et le saisissement qu'il procure aux yeux et à l'imagination. Bientôt, cependant, il dut quitter la place. Il était attendu, et poursuivit son chemin sans remarquer que son uniforme et sa tournure charmante attiraient sur lui les regards des passants.

Au bout de quelques minutes, il arrivait rue de Grenelle et s'arrêtait à l'hôtel du *Bon-Lafontaine*. Au premier étage, à l'extrémité d'un couloir, il frappait à une porte. Sur une réponse qui lui fut faite, il ouvrit et se trouva dans un salon assez luxueusement meublé, quoiqu'avec la banalité des appartements d'hôtel. A une table, entre les croisées, un vieillard écrivait. Au milieu de la pièce, sur une autre table, des couverts étaient mis et attendaient les convives. A l'entrée de Victurnien, le vieillard se leva et vint à lui en souriant.

C'était un petit homme maigre et sec, à figure bilieuse sous une perruque toute blanche. Le sourire même, n'effaçait pas de ce visage sillonné de rides profondes l'air d'autorité qui le caractérisait. Vêtu d'un habit noir à la française qui s'ouvrait sur un gilet montant en haut duquel s'étalait le rabat ecclésiastique, cet homme

portait une culotte noire, des bas violets et des souliers à boucl
Tel qu'il était, on eût dit un de ces abbés du dix-huitième sièc
dont, après la révolution, on aurait pu croire le type à jama
détruit et le moule à jamais brisé, mais dont les Parisiens, a
lendemain du retour des Bourbons, avaient à leur grande surpris
vu réapparaitre quelques spécimens, mêlés aux gentilshomm
qui rentraient en France avec le roi, symbolisant les uns et l
autres par leur fidélité à un costume suranné, celle qu'ils gardaie
à leurs opinions d'autrefois. Mais, en cet abbé de cour, la gra
vité du visage, l'inquiétude soupçonneuse qui se lisait au fond de
yeux sombres, profonds et d'une vivacité singulière, corrigeaien
l'idée que nous nous sommes faits de ce type légendaire, de mêm
que la couleur de ses bas et de son collet révélait la dignité épis
copale dont il était revêtu.

— Vous ai-je fait attendre, mon oncle? lui demanda Victurnie
en l'embrassant.

— Non, mon enfant, non, répondit Mgr de Magalon, car c'étai
lui. Je ne dine jamais avant midi et l'*Angelus* n'a pas encor
sonné. On va nous servir.

Son domestique entrait pour lui demander ses ordres. L'évêqu
les ayant donnés, prit place à table en faisant asseoir son neveu
en face de lui. Il n'était à Paris que depuis trois jours. C'est à
peine si, depuis son arrivée, il avait pu s'entretenir avec Victurnien
retenu aux Tuileries par son service auprès de Monsieur. Ils
avaient cependant bien des choses à se dire, plusieurs années
s'étant écoulées depuis qu'ils ne s'étaient vus. Venu à Londres pendant l'hiver de 1811, le neveu était descendu chez son oncle pour toute la durée de son séjour en Angleterre. Bien des confidences alors avaient été échangées entre eux. Mais, au moment de leur séparation, ils n'espéraient pas qu'ils dussent être bientôt réunis. On ne croyait pas encore à la chute prochaine de Napoléon qui ne s'annonça fatale et inévitable qu'après les événements de 1812. En se quittant à Londres, Mgr de Magalon et Victurnien étaient convaincus qu'ils allaient être longtemps sans se revoir.

Monseigneur rappela ces circonstances. Quant à celles qui avaient suivi : les revers de l'Empereur, son fol entêtement à tenir tête à l'Europe et à refuser la paix qu'elle lui offrait, sa défaite suprême, elles comblaient de joie le vieux prélat. Maintenant que l'usurpateur était vaincu et le roi rétabli sur son trône, il attendait des jours meilleurs, les suprêmes réparations, ou plutôt la seule

qu'il ambitionnât, sa réintégration sur son siège épiscopal de Guerlande. A cet égard, un long exil n'avait pu détruire son indomptable espoir. Il en était animé ce jour-là tout aussi vivement que jadis. Le roi pouvait-il refuser à l'un de ses serviteurs les plus dévoués une satisfaction si juste? Et l'évêque racontait avec complaisance qu'ayant été reçu à Hartwell à la fin de 1813, Sa Majesté lui avait positivement promis de le rétablir sur son siège.

— J'irai lui rappeler sa promesse, disait-il; il faudra bien qu'il la tienne; la parole royale est sacrée.

Faisant ensuite allusion à une commission dont, le jour même de son arrivée, il avait chargé Victurnien, il lui demanda :

— T'es-tu occupé de mon audience, mon enfant?

— Oui, mon oncle; j'en ai parlé à M. de Blacas. Il m'a répondu que quel que fût le désir du roi de recevoir ses amis, ses occupations si nombreuses en ce moment l'obligeraient sans doute à ajourner le plaisir qu'il aura à vous entendre en audience privée.

— A peine restauré, le roi oublie, fit Mgr de Magalon d'un ton d'amertume.

— Attendez, mon oncle, continua Victurnien. M. de Blacas m'a suggéré le moyen de tourner la difficulté. Il vous engage à venir dimanche aux Tuileries et à vous tenir dans la salle des Maréchaux à l'heure de la messe. Le roi passe par cette galerie en se rendant à la chapelle. Il a toujours un mot gracieux pour ceux qu'il y rencontre. En vous voyant, il vous parlera, et il vous sera alors aisé de lui dire quel espoir vous avez mis en sa bonté.

— C'est bien, répondit Mgr de Magalon rassuré; j'irai dimanche aux Tuileries. Nous irons ensemble, si tu veux bien. Tu me guideras, car, je ne sais si je me reconnaîtrai dans le palais. Je n'y suis pas retourné depuis 1788, il y a vingt-six ans.

— Je vous y conduirai, mon oncle.

— As-tu dit à M. de Blacas de quel objet je veux entretenir le roi? interrogea encore l'évêque.

— Il le savait et il m'a parlé de votre réclamation comme d'une chose légitime en principe, mais difficile à réaliser.

— Comment difficile? Un acte de justice!

— Il serait plus politique, à l'ancien évêque de Guerlande, m'a dit M. de Blacas, de solliciter un archevêché que sa réintégration.

A ces mots, Monseigneur se redressa et, la voix toute vibrante de la protestation qui montait en lui :

— Que M. de Blacas garde ses conseils pour qui les lui demande, gronda-t il. Je n'en ai que faire. Je ne veux pas être archevêque, avant d'être rentré solennellement dans ma cathédrale. Je dois à mes ouailles ce témoignage de ma volonté, et cette affirmation de mes droits épiscopaux. Ils sont imprescriptibles et pour l'exemple, pour le bien de l'Église, il faut que j'en recouvre la possession. Quand le favori du roi m'appelle l'ancien évêque de Guerlande, continua Monseigneur, il me fait injure. Je n'ai pas cessé d'être l'évêque de cette illustre cité. Je l'ai déclaré, voici deux ans, à M. le duc d'Harcourt, ambassadeur de Sa Majesté à Londres. Il m'avait invité à dîner et j'avais accepté son invitation. Comme j'entrais dans son salon, ses gens annoncèrent « Monseigneur l'ancien évêque de Guerlande ». Je protestai en disant : « Je le suis toujours ». Puis, je me retirai quoi qu'on fît pour me retenir et oncques ne retournai chez l'ambasadeur. Me désapprouves-tu, mon enfant?

Victurnien, troublé par ce véhément discours, hésitait à y répondre, et Monseigneur dut répéter sa question. Timidement, comme s'il regrettait d'aggraver un désaccord, son neveu lui dit :

— Je ne saurais me faire juge, mon oncle, des résolutions que vous commande votre conscience. Mais, je crains que vous ne conserviez des illusions sur la puissance royale. Nous ne sommes plus au temps où elle pouvait librement s'exercer. Le roi a des ministres responsables et, peut-être, hésiteront-ils à faire ce que vous souhaitez. Oh! si le roi était le maître...

— A qui la faute s'il ne l'est pas? interrompit l'évêque. Pourquoi a-t-il abandonné ses prérogatives dans sa funeste déclaration de Saint-Ouen, dans cette Charte attentoire à son pouvoir que les pires conseillers ont arrachée à sa faiblesse?

— Eh! mon oncle, rappelez-vous le mot d'Henri IV : « Paris vaut bien une messe. » Le roi a été contraint de céder aux exigences de ceux qui ne voulaient pas lui ouvrir sans conditions l'accès du trône.

— Il pouvait appuyer sa résistance sur les cinq cent mille baïonnettes des alliés.

— Ces cinq cent mille baïonnettes n'étaient pas à ses ordres. Ce n'est pas avec elles qu'il est devenu roi, mais malgré elles. Les étrangers se refusaient à rappeler les Bourbons. Le roi n'a rien dû qu'à ses sujets.

— Est-ce pour cela qu'il refusera de me rendre justice? N'est-il pas le maître?

— Il est le maître sous les réserves édictées par la Charte qu'il a lui-même octroyée.

— Dis plutôt qu'on lui a imposée. Oui, affirma Monseigneur, il a eu le tort immense de l'approuver. C'est une erreur qui nous coûtera cher à tous s'il ne se hâte de la réparer.

— La réparer! Comment?

— En substituant à cette Charte scélérate l'affirmation des droits séculaires de la royauté. Il n'est pas lié par les engagements qu'il a pris contraint et forcé.

— On assure que son frère, Monsieur, ne lui tient pas un autre langage. Mais on assure également que Sa Majesté est résolue à ne pas suivre ses conseils.

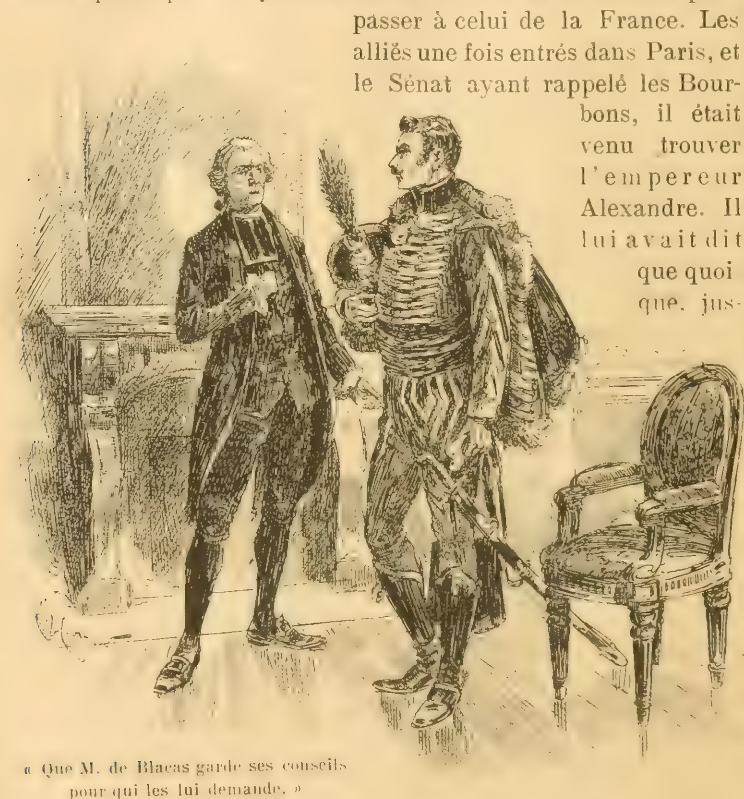
— S'il ne les suit pas, la monarchie est perdue.

Cette prédiction, où se révélaient une opinion intraitable et la doctrine des ultras, termina la querelle. Victurnien renonçait à tenir tête à son oncle. En d'autres circonstances, il eût été tout disposé à lui donner raison. Son éducation, son long séjour en Russie, le milieu dans lequel il vivait depuis son retour en France, tout contribuait à lui faire considérer le roi comme le maître absolu de ses sujets. Mais, s'il professait cette opinion, il comprenait, d'autre part, qu'elle ne s'accordait pas avec celle de la majorité des Français. La Révolution les avait émancipés; ils ne se mettraient plus sous le joug; ce n'est que par des concessions réciproques que pourrait s'établir entre eux et la couronne une entente que souhaitaient les cœurs patriotes, et qui leur apparaissait comme les conditions nécessaires de la durée du nouveau régime.

Comment proclamer ces théories en présence de Mgr de Magalon sans le blesser et l'irriter? Impuissant à le convertir, Victurnien préférait se taire, laisser le temps faire son œuvre, ramener le calme dans les esprits, effacer de la mémoire des émigrés l'amer souvenir de leurs souffrances et dissiper leurs griefs. Il n'en demeurait pas moins inquiet des dispositions dans lesquelles il trouvait son oncle, de l'énergie de ses revendications, et de cette résolution inexorable de réclamer un siège épiscopal. Il se rappelait l'accueil qu'il avait reçu de Mgr Ermel, la bonté, la sagesse, et, pour tout dire les vertus de ce saint homme. Il se rappelait aussi la grâce et le charme de Mlle du Quesnay, il avait le cœur tout rempli d'elle. Il eût voulu conjurer le conflit douloureux qui

se préparait, afin de lui en épargner les contre-coups. Mais comment s'y prendre pour le conjurer? il avait beau chercher, il ne trouvait pas :

La conversation, cependant, passa bientôt à d'autres sujets. En réponse aux questions de son oncle, Victurnien racontait comment il avait quitté peu de jours avant le service de la Russie pour passer à celui de la France. Les alliés une fois entrés dans Paris, et le Sénat ayant rappelé les Bourbons, il était venu trouver l'empereur Alexandre. Il lui avait dit que quoi que, jus-



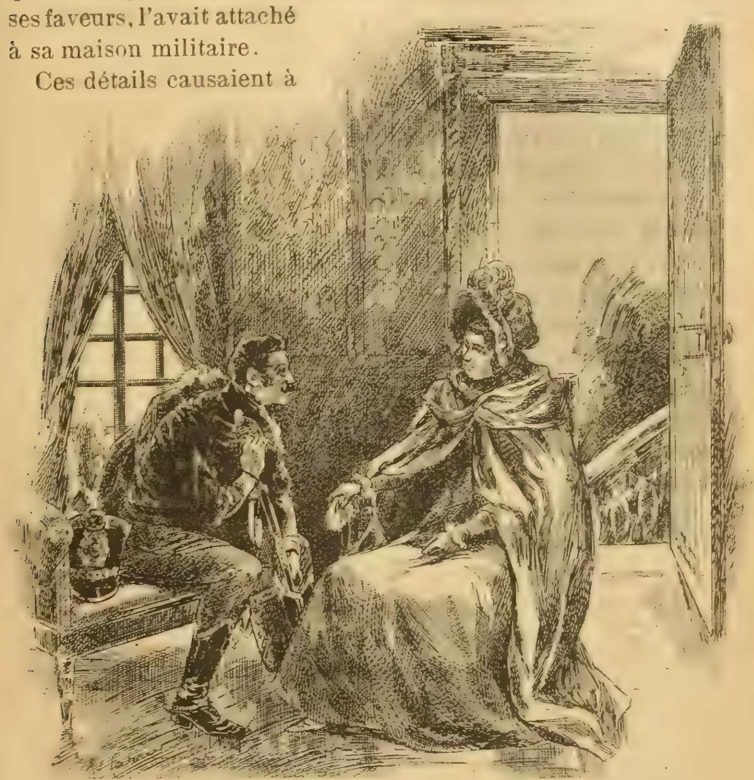
« Que M. de Blacas garde ses conseils pour qui les lui demande. »

qu'à ce jour, il dût à ses bontés de s'être fait dans l'exil une vie supportable, il n'en était pas moins possédé du désir de vivre dans sa patrie et d'y prendre le rang auquel lui donnait droit sa naissance.

Il avait donc supplié l'Empereur de le dégager des serments qui l'engageaient à lui. L'Empereur, cédant à ses instantes prières, s'était empressé de lui rendre sa liberté, quoiqu'il regrettât de se priver de ses services. Désireux de lui prouver jusqu'au bout sa

bienveillance, Alexandre avait voulu le présenter lui-même au comte d'Artois et rendre témoignage de sa conduite passée, de ses mérites, de sa persévérance à remplir ses devoirs. Grâce à Monsieur, Victurnien était entré dans l'armée française avec le grade qu'il occupait dans l'armée russe, et le prince, répandant sur lui ses faveurs, l'avait attaché à sa maison militaire.

Ces détails causaient à



« Vous préféreriez, sans doute, causer avec les jeunes filles. »

Mgr de Magalon autant de joie que d'orgueil.

Très fier de son cher Victurnien en lequel il saluait l'unique héritier d'une race illustre ou, le seul qui pût la continuer, il se réjouissait de voir s'ouvrir devant lui une carrière heureuse et brillante.

— Je remercierai Monsieur de ce qu'il a fait pour mon neveu, dit-il, quand Victurnien eut terminé son récit. Quant à toi, mon enfant, sache reconnaître ce que tu lui dois par un dévouement

de toutes les heures. C'est le vrai moyen de te montrer digne du nom que tu portes. Ceux qui l'ont porté ont toujours été prêts à verser leur sang pour le trône et pour l'autel. Prouve par ta conduite que tu n'as pas dégénéré. En quelque situation que Dieu te mette, souviens-toi de leurs exemples.

— Je me suis toujours efforcé de les imiter, mon oncle, répondit Victurnien.

— Je le sais, reprit Mgr de Magalon. Aussi, ai-je été un peu surpris tout à l'heure lorsqu'à ton langage, il m'a semblé que tu commençais à boire le poison des idée nouvelles.

Victurnien voulait l'interrompre ; il l'en empêcha en poursuivant :

— Tu défendais la Charte arrachée au roi. Or, cette Charte est la négation même du droit divin, seule base du trône des Bourbons. Oh ! je te pardonne, ajouta-t-il comme s'il voulait atténuer la sévérité de ses remontrances ; tu es jeune, dépourvu d'expérience, et par conséquent excusable. Mais, veille sur toi, mon fils. Tu me désespérerais si tu t'engageais parmi ces libéraux qui ne sont en réalité que des continuateurs de la Révolution, et les auteurs hypocrites de tous nos maux. Jamais, je ne pourrais t'absoudre. Je vais remuer le ciel et la terre pour me faire restituer mon trône épiscopal. Je compte sur toi pour me seconder.

— Donnez-moi vos ordres, mon oncle, dit Victurnien, j'obéirai.

— Pour le moment, ils se réduisent à ceci : tu vois Monsieur tous les jours ; intéresse-le à ma cause. S'il veut la défendre, appuyer les démarches que je vais faire auprès du roi, je triompherai de tous les obstacles.

Victurnien ne pouvait que promettre et il promit. Mais il fit cette promesse la mort dans l'âme. Il songeait à Frédérique. Il se disait que, prendre le parti de son oncle, c'était se déclarer contre elle. Comment pourrait-il le faire, alors que l'image de Mlle du Quesnay, restée si vivante dans sa pensée, ne s'y dressait qu'entourée d'espérances de bonheur et d'avenir ?

Dès leur première rencontre sur la route d'Abbécourt à Guerlande, il avait subi le charme qu'exerçait sur quiconque l'approchait la grâce de cette jeune fille, grâce enveloppante et pénétrante, révélatrice des attraits et des vertus que tout homme souhaite de trouver dans la compagne de sa vie. En causant avec elle à l'évêché, en apprenant à la mieux connaître, il avait senti se fortifier sa première impression. Il avait quitté Frédérique littéralement séduit, très attristé en pensant que sa vocation dont elle

parlait sans cesse en néophyte exaltée, l'éloignait à jamais du monde et qu'il ne la reverrait pas. Puis, à l'improviste, un hasard lui avait appris qu'elle allait venir à Paris, chez les Morville. Assez heureux pour se faire admettre dans leur salon, il l'avait revue. Dans le silence de son cœur timide et craintif, il s'était donné à elle, avec l'espoir de trouver bientôt une occasion propice de lui confesser ses sentiments et de la faire revenir sur ses projets.

C'est en ces circonstances que la volonté de Mgr de Magalon lui imposait un devoir qui lui semblait d'autant plus cruel qu'il ne pouvait le remplir sans élever entre Frédérique et lui une barrière infranchissable. Comment se soustraire à cette alternative? S'il se rangeait parmi les partisans de Mgr de Magalon, il obligeait Mlle du Quesnay à le traiter en ennemi. S'il refusait de faire campagne contre Mgr Ermel, il s'aliénait irréparablement la tendresse de son oncle. Entre ces deux périls, il ne savait que résoudre. Il sortit de l'hôtel du *Bon-Lafontaine* en proie à de troublantes perplexités. Mais, en descendant l'escalier, il se souvint que la marquise de Morville recevait ce jour-là et qu'en conséquence, s'il se présentait chez elle, il serait reçu. Le désir de revoir Frédérique l'emporta sur tout autre considération et au moment de monter dans sa voiture qui l'attendait, il jeta à son cocher l'adresse de la marquise.

Comme la plupart des émigrés, les Morville avaient été dépouillés par la Révolution. Condamnés pendant leur long exil à vivre d'expédients, ils ne possédaient rien en rentrant à Paris. Ils eussent été réduits à emprunter si le roi, en nommant le marquis ministre d'État et en l'appelant à siéger dans la chambre des pairs, ne l'eût tiré d'embarras. En attendant que les émigrés fussent indemnisés de leurs pertes, M. de Morville avait trouvé dans ses traitements d'abord, puis dans la fortune de sa nièce mise libéralement par celle-ci à sa disposition, des ressources suffisantes pour défrayer son existence.

Devenu la propriété d'autrui, au hasard de ces ventes de biens nationaux, qui consommèrent la spoliation révolutionnaire, l'hôtel où il était né et où il vivait avant sa fuite ne lui appartenait plus. Conservant l'espoir de le recouvrer un jour, il avait pu en prendre à bail le rez-de-chaussée qui était resté disponible et que le propriétaire consentit à lui louer, dans la pensée que cette location serait un premier pas vers un rachat. Il s'était installé là, lui, sa femme et Mlle du Quesnay.

Avec son perron se déroulant au fond de la cour d'honneur, sa terrasse à balustres qui dominait un vaste jardin auquel elle accédait par un escalier monumental, l'appartement, un des plus beaux de la rue de Varenne avait grand air. De hâtives réparations lui rendirent son ancien luxe et les Morville purent s'y croire rétablis dans la presque totalité de leurs splendeurs passées, car, il ne tarda pas à devenir, aux jours où la marquise recevait, le rendez-vous de la société aristocratique de Paris.

Lorsque Victurnien, en quittant son oncle, s'y présenta, quelques femmes étaient assises dans l'un des salons autour de Mme de Morville. Par les portes ouvertes sur le jardin, il aperçut sous les arbres des groupes de promeneurs, d'où montaient, dans un air tiède et parfumé, des bruits de voix rieuses. Mais parmi ces groupes il ne distinguait pas les visages et ni là, ni dans le salon, il n'aperçut Frédérique. Un peu déçu, il vint offrir ses hommages à la marquise. Ses trente ans, son dévouement connu à la cause du roi, son passé, son grade, sa qualité d'aide de camp de Monsieur, tout contribuait à lui donner, dans les milieux royalistes, un certain prestige. En outre, on le savait célibataire. Aux yeux des mères pourvues de filles à marier, il était considéré comme un parti exceptionnel. Il fut donc accueilli avec une faveur marquée. Mme de Morville lui désigna un fauteuil auprès d'elle : des sourires engageants, de toutes parts, le saluèrent. Mais ce n'était pas pour recueillir des sourires d'indifférents qu'il était venu. C'est Frédérique qu'il cherchait. Déconcerté en ne la voyant pas, il écouta distraitement les entretiens qui se continuaient autour de lui.

Ils roulaient sur les questions du jour : les dissentiments survenus entre les ministres ; les revendications des émigrés quant à leurs biens ; les inquiétudes des acheteurs de ces biens, surexcitées par l'ardeur de ceux qui voulaient les leur reprendre malgré les promesses royales ; les rivalités de la plupart des maréchaux de l'Empire ralliés à la monarchie avec les grands seigneurs royalistes, l'hostilité de Monsieur et de son entourage contre la politique du roi. Mais Victurnien n'écoutait pas, n'entendait pas, et lorsque, d'aventure, il était interpellé, sollicité de donner son opinion, il semblait sortir d'un rêve.

— Notre conversation n'a pas l'air de vous intéresser, colonel, lui dit bientôt Mme de Morville. Vous préféreriez sans doute causer avec les jeunes filles.

Il protesta d'un geste, mais, la marquise continua d'un ton d'indulgence :

— Ne vous en défendez pas, cette préférence est de votre âge. D'ailleurs, ces demoiselles ne nous pardonneraient pas de vous retenir ici. On vous rend votre liberté. Allez dans le jardin. Vous les y trouverez, et ma nièce avec elles.

Il remercia et, sans qu'on lui répétât l'invitation, il y obéit. Discrètement, il s'éloigna de ce cercle intimidant, trop solennel à son gré, et, sans se presser, il sortit du salon. Du haut de la terrasse, son regard embrassa le jardin tout fleuri, pareil à un paradis terrestre et si profond, si vaste, que les promeneurs qui s'y trouvaient en ce moment y étaient comme perdus. C'est d'ailleurs promeneuses qu'il aurait fallu dire, car ces groupes clairsemés sous les avenues et autour des pelouses se composaient surtout de jeunes filles dont les toilettes mettaient des taches claires sur l'émeraude des gazons. Les hommes ne s'y trouvaient qu'en petit nombre, les uns vêtus de la lévite noire qui était alors à la mode, les autres, officiers appartenant à l'armée française ou aux armées alliées, dont quelques détachements n'avaient pas encore quitté Paris, raides, hautains, très élégants sous leur uniforme, adversaires d'hier, réconciliés aujourd'hui, fraternisant joyeusement dans un commun hommage à la jeunesse et à la beauté.

D'un de ces groupes, Victurnien, qui cherchait des yeux Frédérique, la vit bientôt se détacher. Elle l'avait aperçu et venait à sa rencontre, un sourire sur les lèvres, vaporeuse comme une apparition féerique dans sa robe blanche que serrait au-dessous des seins une ceinture rose aux extrémités flottantes. Elle ne s'était pas encore présentée à lui, parée avec tant de recherche. A l'évêché, elle affectait une tenue modeste et simple, comme afin d'affirmer sa dédaigneuse indifférence pour les satisfactions que procurent à la plupart des femmes ces raffinements dans la toilette, à l'aide desquels elles cherchent à s'embellir. Ce jour-là, elle lui parut métamorphosée. Rien qu'à se montrer ainsi, elle pénétrait plus avant dans son cœur. Sans attendre qu'elle fût auprès lui, il alla au devant d'elle, impuissant à dissimuler son admiration, sa surprise. Son visage les exprimait si clairement que lorsqu'il aborda Frédérique, elle lui dit :

— Vous êtes étonné sans doute de me voir ainsi, Monsieur, si peu semblable à ce que doit être une future religieuse et si différente de la Mademoiselle du Quesnay à laquelle vous étiez accou-

tumé? Cette transformation ne me cause pas à moi-même un moindre étonnement.

— Je suis ravi, Mademoiselle, mais non étonné.

— Oh! de grâce, épargnez moi les flatteries. Elles ne seraient dignes ni de vous, ni de moi. On a exigé que je prenne contact avec le monde, que j'y demeure plusieurs mois et que j'en adopte les usages. J'ai obéi, mais je n'en suis pas plus heureuse, et j'attends avec impatience, croyez le, la fin de cette épreuve.

— Mais, si j'ai bien compris les intentions de votre tuteur, elle commence à peine, et peut-être, à l'approche de son terme, vous semblera-t-elle moins cruelle?

— Oh! assurément, s'écria Frédérique joyeuse. Elle me semblera moins cruelle, puis qu'elle sera près de finir.

— Alors, votre décision est restée irrévocable ?

— Oui, Monsieur, irrévocable. Et comment en serait-il autrement ? Elle est le fruit de plusieurs années de méditation, de recueillement, de prières ; ce n'est pas en quelques semaines qu'elle pourrait être ébranlée. Mais, laissons là ces choses, fit-elle en changeant de ton. Depuis mon arrivée à Paris, je me suis abstenue d'en parler. Mon oncle et ma tante de Morville ne les connaissent que par les confidences de mon tuteur et je serais peinée si d'autres après eux et vous les apprenaient. Je trouve inutile de révéler aux inconnus, aux indifférents qui m'entourent, que je ne suis au milieu d'eux que par obéissance, en passant, et qu'avant peu j'irai où Dieu m'appelle.

Il y avait comme une supplication dans ses paroles.

— Oh! Mademoiselle, murmura Victurnien, ce n'est pas moi qui trahirai vos secrets. Je suis fier d'y avoir été initié et ils seront bien gardés, quelque tristesse que j'en ressente!

— Ils vous attristent! Pourquoi ? à propos de quoi ? Que je quitte le monde ou que j'y reste, en serez-vous plus ou moins heureux ?

En interrogeant Victurnien, Mlle du Quesnay, qui marchait à son côté, s'était arrêtée. La question tombée de sa bouche, son regard la formulait aussi, fixé sur le sien, témoignant tout à la fois d'une émotion subite et d'une curiosité surexcitée.

Très grave et non moins ému qu'elle, il répondit :

— J'ai conçu pour vous, Mademoiselle, un attachement aussi sincère qu'il est respectueux. Il se résigne malaisément à l'idée que vous allez vous ensevelir dans un couvent, disparaître sans

retour et que vos amis devront porter votre deuil comme si vous étiez morte ; oui, comme si vous étiez morte, répéta-t-il, en accentuant son affirmation. La vie religieuse n'est-elle pas la mort anticipée ?

Décontenancée par ce langage si nouveau pour elle et si propre à troubler son cœur, elle essaya d'y répondre par une raillerie douce, affectueuse et sans fiel.

— C'est prendre les choses au tragique. Les Dames de Saint-Maur parmi lesquelles j'irai vivre, ne sont pas cloîtrées. Il ne me sera pas défendu de recevoir ma famille, mes amis, ceux qui ne m'auront pas oubliée. Mais serez-vous parmi ceux-là ? Il y a si peu de temps que nous nous connaissons ! Comment pourrais-je croire à la durée de ce que vous appelez votre attachement ?

Paroles imprudentes qui résonnèrent à l'oreille de Victurnien comme un défi et qu'il releva d'un accent chaleureux.

— Si j'avais le droit de vous en donner les preuves, dit-il, vous ne douteriez ni de sa sincérité, ni de sa durée, Mademoiselle. Accordez-le moi ce droit et vous verrez.

Ce cri la troubla profondément. Il créait une situation aussi neuve qu'imprévue ; il lui révélait à l'improviste qu'un sentiment inconnu et inspiré par elle, venait de s'épanouir dans une âme dont elle avait éprouvé la loyauté, la droiture, qui se proclamait ainsi sœur de la sienne. Elle resta sans voix, ne sachant que répondre ni que devenir. Heureusement, le groupe de promeneuses qu'elle avait quitté pour recevoir Victurnien revenait vers elle, coupant court à son embarras. Elle fut soulagée comme si elle eût échappé à un péril auquel elle était résolue à ne plus s'exposer.

LA MESSE DU ROI

Elle était bien extraordinaire la physionomie de ce Paris de 1814, dont les historiens et les mémorialistes nous ont transmis le souvenir.

La vieille société française, revenue d'exil avec ses goûts, ses modes, ses mœurs, ses passions, s'y confondait avec la société nouvelle transformée par la Révolution et l'Empire, celle-ci ne voulant rien céder de ses conquêtes successives sur un régime de privilèges, celle-là revendiquant une part de ses anciennes préro-

gatives et rêvant de restaurer l'antique édifice bien qu'il ne fût plus que ruines.

C'en était fait du despotisme impérial.

Ceux mêmes qui l'avaient servi et lui devaient toute leur fortune figuraient parmi les courtisans les plus empressés de la monarchie. Les maréchaux de Napoléon, ses lieutenants les plus illustres, s'étaient rangés spontanément autour du roi, relevant l'éclat de sa cour du prestige de leur gloire. Berthier, Marmont, Lagrange, Nansouty, soldats de fortune qui avaient gagné leur grade l'épée à la main, exerçaient un commandement dans la maison militaire du roi, à côté d'anciens officiers de la monarchie, vieillis et oubliés, ou même de gentilshommes qui n'avaient jamais servi; Oudinot, Ney, Victor, d'autres encore, chargés de lauriers et criblés de blessures, dressaient leur mâle visage parmi d'autres sur lesquels se trahissait, dans une pâleur maladive, dans la tristesse du regard, tout un passé de souffrance. Leurs cheveux coupés ras, leurs brillants uniformes, contrastaient avec les perruques poudrées et les costumes de ces émigrés d'hier qui n'offraient en leur personne rien de ce qui caractérise le soldat.

Ces contrastes, les rivalités qu'ils décelaient, se reproduisaient à tous les degrés de la hiérarchie militaire. Les grenadiers de l'Empereur s'irritaient de voir leurs chefs ralliés à ces Bourbons que la France avait rappelés et en qui elle voyait son salut. Cet Empereur qu'ils regrettaient, ils ne comprenaient pas que ses généraux l'eussent si vite oublié. C'est à contre cœur qu'eux-mêmes servaient le roi et obéissaient à ses ordres. Ils gardaient au fond du cœur, avec un indestructible amour pour Napoléon, l'espérance de son prochain retour.

Les anciens officiers des armées royales, réintégrés dans leurs grades s'irritaient des faveurs accordées aux officiers dont la carrière s'était faite au service de l'usurpateur. Les regardant comme des intrus, ils s'acharnaient à détruire leur crédit, à contester l'éclat de leurs faits d'armes, auxquels ils comparaient leur long dévouement au souverain légitime. Ils se plaignaient avec amertume d'en être si mal récompensés, de n'être rien ou d'être trop peu quand ils auraient dû être tout.

Ce qui se passait dans les sphères militaires était à l'image de ce qui se passait dans les autres sphères sociales. Le roi avait promis aux acheteurs de biens nationaux qu'ils ne seraient pas inquiétés.

Mais les précédents propriétaires de ces biens persistaient à protester contre cette promesse. Iniquement dépouillés, ils exigeaient la restitution de ce qu'on leur avait pris. La violence de leurs réclamations et de leurs menaces entretenait, malgré les engagements royaux, de continuelles alarmes parmi les détenteurs actuels des propriétés, objet du litige.

Des luttes analogues s'engageaient entre les fonctionnaires de l'Empire restés en place et les fonctionnaires de la monarchie avides d'être remis en possession de leur emploi ; entre les membres du clergé constitutionnel dont le Saint-Siège, au moment du Concordat, avait dû subir et approuver le maintien, et les prêtres qui s'étaient déclarés contre la constitution civile du clergé et qui, victimes de leur orthodoxie, avaient attendu, pendant toute la durée de l'Empire que les apostats cessassent de leur être assimilés.

Ces luttes avaient des échos dans la rue, dans les salons, dans les journaux et jusque dans le gouvernement : dans la rue, où les tenants de la royauté en venaient aux mains à tout instant avec les tenants de l'Empire ; dans les salons, où la noblesse créée sous le régime précédent était, du fait de la noblesse royaliste, exposée à toute heure, à des manifestations de défiance et de mépris ; dans les journaux où les opinions rivales s'exprimaient en des polémiques ardentes ; dans le gouvernement, enfin, où les tentatives de Louis XVIII pour assurer un accord nécessaire et pacifier la France n'aboutissaient qu'à rendre plus vives les divisions. Le roi lui-même, traité de Jacobin par les ultras aux passions desquels il résistait, attaqué tous les jours par le parti bonapartiste, qui ne voulait pas le reconnaître pour le souverain légitime de la France, avait à se défendre jusque dans sa famille, son frère s'étant fait le chef de la faction des émigrés, la plus turbulente et la plus acerbe.

Ainsi, tout était disputes et conflits. Moins de trois mois après le rétablissement de la monarchie, la guerre civile déchainée dans les esprits et dans les cœurs avait succédé à la guerre étrangère qui, depuis vingt ans, ensanglantait l'Europe. Deux mondes étaient aux prises, divers d'opinions, d'espoirs, de vues et s'entrechoquaient dans une conflagration latente, mais réelle, dont on ne pouvait retrouver les origines qu'en remontant à l'époque révolutionnaire qui l'avait engendrée et qu'elle continuait.

(A suivre). Ernest DAUDET.



LE ROMAN D'UN CONSPIRATEUR

I

C'est bien le roman d'un conspirateur, la vie de cet enragé qui, durant une période ininterrompue de quinze années, a conspiré, conspiré, conspiré. Sans compter les revenez-y, sur le tard, quand des temps plus calmes lui offraient encore une occasion. Une nuit qu'il traversait la Manche dans une barque avec Georges Cadoudal, comme il dormait, roulé dans son manteau, l'intrépide Breton le réveilla : « Il se souleva sur le coude, et, m'appelant de sa forte voix :

— Hyde de Neuville, me dit-il, savez-vous ce que nous devrions conseiller au roi, s'il remonte sur son trône ?

— Non, mon ami.

— Eh bien ! reprit-il, nous lui dirons qu'il fera bien de nous faire fusiller tous les deux, car nous ne serons jamais que des conspirateurs, le pli en est pris ! »

Ce mot pourrait servir d'épigraphe au livre. C'est aussi l'histoire d'un fort honnête homme, dévoué à ses principes, plein de sens et de modération dans la maturité de l'âge. C'est enfin du meilleur Ambigu, puisque le héros, échappé par miracle à d'innombrables périls, survivant aux criminels et aux traîtres qu'il avait combattus, finit ses jours dans la considération due à un citoyen vertueux et sensible, comme on eût dit de lui au temps de sa prime jeunesse.

Issu d'une famille d'émigrés anglais, établie dans le Nivernais, Guillaume Hyde de Neuville était né en 1776, à la Charité-sur-Loire. Il n'avait pas seize ans quand il vint se dégourdir à Paris, en 1790. N'ayant pas connu l'enthousiasme généreux de ses pareils, à l'aube de la Révolution, il la trouvait déjà rougeoyante dans un ciel assombri. A sa première visite à l'Opéra, la reine entre dans la salle ; des patriotes affectent de rester couverts de-

vant elle, une rixe naît; le jeune Hyde se précipite sur Ducos et arrache le chapeau du girondin; on le dégage à grand'peine, comme il allait être écharpé. Quelques jours après, il se prend de querelle avec Théroigne de Méricourt sur la terrasse des Feuillants; le petit aristocrate fait si bonne contenance qu'un homme du peuple, touché de sa crânerie, le tire de la bagarre. Une autre fois, apercevant le carrosse de la reine entouré par une bande de forcenés et la malheureuse princesse qui demande un verre d'eau, il se fait rouer de coups en prêtant secours à l'officier qui l'apportait. Marie-Antoinette remarqua cet enfant, toujours aux aguets sur son passage. Un jour, au sortir du Jardin des Plantes, elle dit à madame Élisabeth, avec un regard attendri :

« Voilà un bon jeune homme! »

Ce mot, ce regard, achevèrent d'enflammer le royalisme de Guillaume Hyde, en faisant de lui un séide de la beauté et du malheur.

Il abandonna ses études et se fit inscrire parmi les gentilshommes qui formaient une garde volontaire aux Tuileries. Rappelé en Nivernais quelque temps avant le 10 août, averti trop tard du danger qui menaçait la famille royale, il ne put revenir que le soir de la catastrophe.

Pendant tout le procès du roi, il ne quitta guère l'Assemblée : faufilé dans une tribune, il avait peine à se tenir et à comprendre la résignation de Louis XVI. Le jour de la condamnation, M. de Malesherbes sortit de la salle appuyé sur le bras du jeune royaliste. Hyde avait multiplié les démarches auprès des représentants de son département pour obtenir d'eux un vote favorable; il les entendit avec désespoir manquer à leurs promesses dans la fatale nuit. Muni d'une recommandation de l'un d'eux, il s'était enhardi jusqu'à pénétrer chez Coffinhal, persuadé que ce théoricien de philanthropie écouterait la voix de l'humanité. Il força la porte du conventionnel, encore au lit, et ses conjurations n'eurent d'abord aucun succès.

La scène telle qu'il la raconte, est bien de l'époque.

« La pièce où je me trouvais était mal éclairée par un volet, entr'ouvert seulement au moment où j'étais entré : je ne distinguais qu'imparfaitement la figure de Coffinhal, encore couché au fond de son alcôve. Tout à coup, une petite voix perçante se fit entendre, semblant sortir de dessous les couvertures :

« — Il a raison, ce jeune homme, disait-elle, tu devrais faire ce qu'il te dit.

« — Tais-toi, reprit le voisin.

« — Je t'en prie, mon petit Coffinhal, ne laisse pas voter la mort de ce pauvre homme.

« Je fus très surpris de voir mes instances appuyées par cet étrange auxiliaire, et je dois dire que ses efforts de persuasion me parurent beaucoup plus efficaces que les miens. Ils arrachèrent une demi-promesse, que je n'aurais pas obtenue seul. Il m'était impossible de douter de la position sociale de ma nouvelle coopératrice : les termes employés, les séductions mises en œuvre, ne permettaient pas d'hésitation à cet égard. »

Quand on revoit ces croquis des nouveaux maitres du pays, surpris dans le lâché de leurs habitudes, ces peintures de violences de la canaille, ces fortes expressions de réprobation et de dégoût chez les témoins impartiaux de toute condition, il est impossible de se méprendre sur la première impression des honnêtes gens devant les hommes et les faits de la Révolution ; ils en jugèrent comme nous jugions, il y a vingt ans, les fureurs crapuleuses de la Communes de Paris. M. V. Fournel vient de nous donner une amusante publication sur *le Patriote Palloy et l'exploitation de la Bastille*. Il faut la lire pour connaître les dessous grotesques d'une révolution. Cet industriel hâbleur et madré, en avance sur son temps par le génie de la réclame politique est le véritable vainqueur de la Bastille ; il s'empare de la vieille citadelle et la débite aux badauds par menus fragments, comme l'on débita naguère sous nos yeux les pierres des Tuileries. Il organise des cérémonies civiques pour faire aller son commerce ; partout et toujours, Palloy bourdonne, pétitionne, soumissionne toutes les basses œuvres de la Révolution. La Convention lui cède l'entreprise de nettoyer Paris des statues et vestiges de la monarchie ; il devient le démolisseur officiel de l'ancienne France. Jusqu'à l'époque, moins heureuse pour lui, où on le retrouve mendiant et composant des cantates dans les antichambres de Napoléon, de Louis XVIII et de Louis-Philippe, Palloy est quelqu'un, il compte dans les fastes révolutionnaire. Il est *patriote* de son état, il signe de ce titre, accolé à son nom, dans la très faible mesure où sa main peut signer ; il en vit ; avec un peu plus de chance et de suite dans les idées, cette profession bien française, et que nous avons vue refleurir, l'eût poussé comme tant d'autres aux grands premiers rôles. Et toute sa vie n'est qu'une énorme farce qui devrait relever du théâtre de la foire !

Tout cela est certain; pourtant, il n'est plus permis à l'historien e juger la Révolution comme nous jugeons la Commune, que les ouveaux venus ne jugent déjà plus comme nous, après vingt ans. Iaussés progressivement par l'optique ultérieure, événements et igures se sont établis dans la grande, la sérieuse histoire, incer-aine de son verdict. Le blâme se cantonne timidement sur quel-ues crimes particuliers, et encore! Le côté de farce a été éliminé le la physionomie générale. Le temps a transformé et purifié. Cela end très pensif; surtout quand on se reporte à des litiges encore lus anciens et définitivement classés : par exemple, à l'émanci-ation des communes du Moyen âge, qui nous apparaît aujour-l'hui comme l'un des grands et nobles efforts historiques de notre ace; quand on se représente ce que dut être l'indignation sincère les bons seigneurs devant cette abominable rébellion des vilains. Ainsi, dans quelques centaines d'années, l'histoire contemplera du nême regard calme et indulgent les faits qui nous scandalisaient ier, et qui tombent présentement sous la vindicte publique. Elle enverra dos à dos les conservateurs, d'honnêtes gens en général, es révolutionnaires, d'ordinaire violents et peu scrupuleux, blan-his lentement par la suite des jours. J'admire qu'on puisse se assionner pour les récriminations des partis, quand on a lu cent ages d'histoire. Mais les droits de la morale et les principes régu-ateurs de nos actions? — Il n'y a peut-être qu'un moyen de leur rouver une place : c'est de maintenir que le mal est le mal, mais n admettant qu'il s'use à la longue, comme toutes les choses de ce nonde, et s'abolit par l'universelle prescription. Ces déduits ne ont pas commodes. D'ailleurs, pour qui unit une conscience imorée à un grain de philosophie, il est toujours facile de ne pas lus toucher à la politique qu'aux machines infernales dont on gnore les lois d'éclatement. Allez au cloître, philosophe! La règle est sûre, et il n'y a que celle-là de sûre; les autres règles de os jugements sont trop boiteuses, dès qu'on les regarde d'un eil froid et désintéressé, en prenant un peu de champ dans les iècles.

Hyde de Neuville ne s'embarrassait pas dans tous ces replis de ensée. Il avait le sang chaud et une belle combativité.

Marie-Antoinette est encore au Temple; son chevalier n'a u'une idée, délivrer la reine. Il est de tous les complots que 'on ébauche, il les prépare de moitié avec le brave inspecteur Michonis. Il passe une nuit rue Charlot, le pistolet au poing,

croisant les complices inconnus qui attendent comme lui l mouvement dont on les a leurrés. Il se compromet si bien qu'un amie de sa famille, Mme de Congy, l'enferme sous clé dans u galetas.

C'est en de pareils gîtes et sous une kyrielle de faux noms qu l'on va perdre et retrouver sa trace jusqu'en 1805. Il s'embrouillai lui-même dans ses noms de guerre; de telle sorte qu'un jour, dan une de nos légations à l'étranger où son introducteur l'avai annoncé sous un sobriquet convenu, il en jeta un autre à l'huissie et faillit payer cher son double personnage. Aux moments cri tiques, c'est toujours une femme, souvent une inconnue, qui lu donne asile et le chambre dans quelque cachette; modistes, parfumeuses, dames de qualité, toutes lui furent bienveillantes et fidèles; on s'explique ce bonheur persistant en regardant son portrait à vingt ans, gravé en tête du tome III. Tel devait être Chérubin chez la comtesse; avec cet air de visage, irrésistible de grâce juvénile, il ne pouvait manquer d'intéresser. Si je ne connaissais le scrupule de l'éditeur des *Mémoires*, rien ne m'ôterait de l'idée qu'on a remanié les récits et les correspondances, pour les mettre au point d'une gravité impeccable. Nous avons le sentiment qu'il manque une note dans ce livre, sans doute par la volonté de l'auteur; une note qui rendrait plus vraisemblable, avec un peu de romanesque, l'heureuse issue de tant d'aventures où une femme intervient toujours; plus naturelles aussi ces longues lettres d'illustres amies, qui raccommodent sous la Restauration la fortune politique du diplomate et veillent sur lui jusque dans l'autre hémisphère.

Il y a des trous, dans cette histoire où tout le monde est angélique. Enfin, le portrait supplée à ce que le texte ne dit pas.

Pendant la Terreur, Hyde de Neuville partage ses opérations entre Paris et sa province. Là, il donne de la tablature à Fouché, commissaire à Nevers; on le trouve parmi les instigateurs de la Petite-Vendée du Sancerrois,puis mêlé à ces réacteurs qui s'appelèrent les *compagnons de Jésus*. Une nuit, lui cinquième, il donne l'assaut à la prison de Villequiers, enlève à la barbe de la garnison un compagnon capturé par les bleus, et l'emporte en croupe à travers le pays, qui se croit envahi par un corps d'armée royaliste.

Le 9 thermidor le rappelle à Paris, et l'on pense bien qu'il

rille au premier rang de la *jeunesse dorée*, au club de Clichy, lans les bâtonnades de jacobins.

Le 4 prairial, il rencontre dans la cour des Tuileries son pros-ripteur de Nevers, Fouché, qui l'aborde d'un ton fort radouci. Il levait le revoir plus sévère à quelques années de distance, mi-iistre de la police impériale, et de nouveau plus doux dans le alon de la princesse de Vaudémont, puis dans ce cabinet de Louis XVIII où Vitrolles avait ménagé un portefeuille au rigi-ide, malgré la vive opposition du baron Hyde. Elles mettent un eflet de fantastique dans la suite du récit, ces apparitions inter-nittentes du moine sanglant toujours cauteleux sous ses incar-iations successives, et qui revient de loin en loin se heurter à 'inflexible droiture de son vieil adversaire.

Le 31 vendémiaire, Hyde de Neuville fait ses premières armes contre l'autre ennemi auquel il n'échappera plus, le général Bona-oarte. La colonne où il combat est écrasée sur le quai Voltaire. Dénoncé comme réacteur fougueux, un nouveau mandat d'amener est lancé contre lui. Cela ne l'empêche pas de prendre sa part des livertissements en honneur sous le Directoire, de composer et de aire jouer une comédie, *Constance ou l'heureuse journée*, dans le cercle d'amies qu'il retrouvera toujours liguées pour le préserver les suites de ses imprudences : Mmes de Vaux, de Montchenu, de Damas, de la Maisonfort. Entre deux conspirations, il a pris le emps de se marier avec Mlle Rouillé de Marigny, plus âgée que ui, et dont la tendresse maternelle ne fit jamais défaut à celui qu'elle appelait *le Fils*, dans le langage conventionnel des lettres échangées par tous ces proscrits. Mme Rouillé, la belle-mère de Hyde de Neuville, présentait ceci de particulier qu'étant cente-naire, et ancienne élève de Saint-Cyr, elle avait eu l'honneur de baiser la main de Louis XIV et celui de donner sa propre main à baiser à Napoléon Bonaparte, un jour que le premier consul, la rouvant sur son passage, voulut rendre cette marque de respect à a mémoire du grand roi. Que de choses, quels écroulements et quelles reconstructions de mondes entre ces deux baisers! L'esprit, saisi par ce rapprochement de noms qu'on n'attendait guère dans la courte durée d'une vie humaine, est amené à supposer un cas tout pareil : une jeune fille élevée à Écouen, qui aurait reçu sur la joue a petite tape amicale de Napoléon, et qui figurerait de nos jours à une inauguration de chemin de fer, où M. Carnot se ferait un devoir de l'embrasser; disons après sa réélection, vers la fin du

siècle, pour comparer des périodes de temps rigoureusement égales. Laquelle de ces deux femmes pourrait se vanter d'avoir vu de plus grands changements dans l'univers? Je serais fort embarrassé d'en décider; j'abandonne ce petit problème aux songeries estivales du lecteur.

La recrudescence jacobine du 18 fructidor rendit la vie plus difficile à Hyde de Neuville. On le traquait de près, d'autant plus qu'il venait de se signaler.

Sur les instances de Mme de Tromelin, il s'était mis en tête de faire évader le commodore Sydney Smith, détenu au Temple avec M. de Tromelin, qui passait pour le domestique du marin anglais. Il loua une pièce dans la maison contiguë à la tour du Temple; il y installa une demoiselle D..., dont la présence justifiait aux yeux des voisins les visites de l'ouvrier *Charles Loiseau*. L'ouvrier descendait dans la cave et attaquait le mur, mitoyen avec la prison. Un enfant, que Mlle D... élevait, battait le tambour pour couvrir le bruit du travail. Tout marchait à souhait, quand la dernière pierre de l'excavation vint tomber dans la cour du Temple, aux pieds du factionnaire de garde. Il fallut détaler et abandonner la besogne. Sydney et son compagnon n'y perdirent rien : Phélippeaux, compatriote et ami d'Hyde de Neuville, fabriqua un faux arrêt de transfert et réussit à les extraire en plein jour, sous les yeux des hommes du poste qui portaient les bagages.

A partir de ce moment, il faudrait la plume de l'auteur de *Monte-Cristo* pour suivre notre héros dans ses entreprises et ses avatars.

Tout le monde conspirait contre le Directoire; Hyde de Neuville, élargissant ses opérations, nouait des intelligences avec les mécontents de tout bord, Sémonville, Cadoudal, Frotté, qui allumaient l'insurrection dans le Perche.

(*A suivre.*) Vicomte E. MELCHIOR DE VOGÜÉ.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.

L'IBIS BLEU (1)

(Suite.)

— Ton dernier sonnet, Pierre, *l'Inutile Clef*, insista le commandant du *230*.

— Après la profession de foi de M. Marcant, j'ai bien un peu peur !... répondit en riant M. Dauphin, quoique, à vrai dire, j'aime autant Pierre Dupont que Baudelaire, moi !

— Je vous en prie, Monsieur, insista Élise.

— Le sonnet, Monsieur Dauphin ! dit Marcant.

Marcant ayant réclamé, le poète amateur s'exécuta et dit de sa meilleure voix :

L'Inutile Clef

Clou mordant du cruel cilice qui m'est cher,
Cette mignonne clef me meurtrit la poitrine,
Tandis qu'il dort, rongé par la rouille marine,
Au fond des grandes eaux, le lourd coffret de fer !

Mon regret, plus amer que tout le gouffre amer,
Le visite sous l'algue où nul ne le divine,
Et je suis l'amant veuf d'une forme divine,
Dont l'éternel soupir m'attire sous la mer !

En cherchant le corail, les nacres et la perle,
Le pêcheur, sous le flot qui s'apaise ou déferle,
Pourra seul entrevoir mon cœur et mon secret...

O l'inutile clef à mon cou suspendue,
Qui ne l'ouvrira plus, qui seule l'ouvrirait,
Le coffret enfoui sous la bleue étendue !

Et comme on applaudissait, sauf Marcant :

— Oronte, dit Pierre, attend les critiques sincères du seigneur Alceste.

Marcant ne se fit pas prier.

— D'abord, dit-il, je n'ai pas compris.

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 31 décembre 1898.

— C'est déjà mauvais, ça ! dit l'auteur gaiement.

— Et, deuxièment, je me refuse à comprendre. Je ne sais pas ce que c'est que ce coffret. Qu'y avait-il donc, dans ce coffret ? demanda-t-il brusquement.

— Des lettres.

— D'amour ?

— Dame !

— Il fallait donc le dire ! et le dire tout d'abord... La clef, où est-elle ?

— Ici, à l'anneau de ma montre, dit Pierre étourdiment.

— J'en étais sûr ! cria Marcant. Votre poésie ne correspond pas à la vérité, je dis à la vérité du sentiment, pas plus que ce détail de la clef ne correspond à la réalité. Votre clef est attachée à l'anneau de votre montre et vous prétendez qu'elle vous meurtrit la poitrine ! C'est faux ! Et ça se sent. Vous nous parlez, dans le second quatrain, d'un soupir qui, dites-vous, vous attire sous la mer. C'est faux. Rien ne vous attire sous la mer. Dessus, je ne dis pas... Quoi encore ? je ne sais plus, mais tenez pour certain que si, ayant jeté à l'eau un *coffret*, — puisque coffret il y a ! — dont vous vouliez vous débarrasser, vous vous étiez débarrassé aussi, par le même procédé, de la clef devenue, en effet, complètement inutile, vous auriez fait un acte raisonnable et vous n'auriez pas fait un sonnet... aussi inutile que votre clef !

Et voyant que, sauf Élise, tout le monde riait, Marcant pour racheter sa franchise, crut devoir ajouter :

— Je suis bien sûr, du reste, que vous en avez écrit de meilleurs !

Alors l'hilarité ne connut plus de bornes.

— Je le crois aussi, en toute franchise, dit enfin Pierre. Je trouve *l'Inutile Clef* un détestable sonnet, pour les raisons que vous avez dites, et j'allumerai mon cigare avec !... Ah ça, Monsieur Marcant, vous êtes donc pour les réalistes, vous ?

— Je suis pour les sincères, dit Marcant d'un air grave. Loyauté, sincérité, franchise, cela contient tout ; tout, c'est-à-dire réalité et idéal, aveu du mal et désir du bien ! Et ça, c'est l'idéalisme sensé, contre lequel rien ne peut prévaloir, l'idéalisme de l'homme qui est bien forcé de marcher sur terre avec les pieds lourds, mais qui a tourné en haut son visage et qui regarde l'homme à la hauteur du regard ! J'appelle cela l'idéalisme à pied. Et moquez-vous de moi si vous voulez !

On ne riait plus. La réplique eut un grand succès.

Élise avait tremblé un moment. Elle avait eu grand'peur du ridicule pour son cher Alceste. Il lui avait semblé, à l'entendre parler si hardiment contre ce sonnet d'album, qu'il ne savait ce qu'il disait! La distinction supérieure qu'il avait dans le caractère ne parvenait pas à passer dans sa personne. Au contraire, sa franchise même paraissait lourdeur. Il semblait vite ennuyeux aux gens. Élise le savait, et, même quand elle l'admirait pour son compte, elle demeurait toujours inquiète et comme gênée.

Quant au sonnet de M. Dauphin, il n'avait pas déplu à Élise. Quelque prétention dans la phrase, un peu d'incompréhensible, une affectation d'étrangeté ne sont pas pour déplaire aux femmes, qui sont portées trop souvent à admirer ce qu'elles n'entendent point, et à attribuer aux hommes aimables de transcendantes compréhensions.

Elle respira quand elle vit qu'au bout du compte Denis s'en était bien tiré, mais *l'Inutile Clef* l'intéressait toujours.

Il avait donc un chagrin d'amour, ce jeune homme fait pour plaire et pour commander? Un peu de curiosité s'éveillait en elle.

Tout, pour elle, dans le sonnet, était vrai. Oui, elle en était sûre. La clef mignonne, que certainement il portait autour de son cou, le blessait à la poitrine, comme un clou de cilice... Et aux questions de Marcant, qu'elle jugeait déplacées, il avait habilement répondu par des plaisanteries, à seule fin de rester discret!

— C'est bien, — cela!

Quand les commandants se retirèrent :

— Déjà? fit Élise.

On applaudit.

Tous montèrent sur le pont pour saluer les officiers dans leur canot.

— Bonsoir, bonsoir! bonne nuit!

Après leur départ, on prolongea la veillée d'une demi-heure encore... Mais lorsque M. Dauphin voulut lui désigner les chambres, Marcant déclara que ce perpétuel balancement du bateau l'incommodait, et qu'ils iraient reprendre leurs lits de l'avant-veille à l'hôtellerie d'Agay.

M. Dauphin n'insista pas. Il les reconduisit à terre dans le youyou. Ils emportaient Georges endormi, roulé dans un châle.

— Bonne nuit, mes hôtes... Revenez-vous demain, avec l'*Ibis Bleu*, à Saint-Raphaël?

— Non, merci, j'irai par le train.

On était lié.

XXI

Le lendemain, chez Marcant, le dîner fut simple et joli. Élise y avait veillé. Un chef estimé s'était surpassé. Presque tout venait d'un hôtel.

M. Dauphin demanda à Élise si elle ne chantait pas.

— Mais si... Seulement, j'aime mieux pas...

— Elle est souffrante, dit Marcant.

Pierre n'insista point.

— Vous partez demain, fit il en se retirant. Soyez assez bon pour penser un peu à la grosse affaire qui tourmente mon père ; je vous en prie, Monsieur...

— Oui, oui, à sa section qui veut devenir commune? j'y songerai, soyez tranquille.

— Et me serait-il permis, Madame, de venir, dans quelques jours, demander de vos nouvelles?

— Certainement, dit Marcant.

Il prononçait là, peut être, le mot qui décidait de sa destinée, de celle d'Élise. Chose surprenante, il le prononça, ce mot décisif, sans même s'être intérieurement interrogé — pas une seule seconde — sur la réponse qu'il devait faire à cette demande, d'ailleurs adressée à Élise. Qu'il eût répondu, lui, au lieu d'elle, cela pourtant signifiait qu'il aurait pu s'opposer, que la demande n'était pas simple, qu'elle était peut être indiscrète. Mais aucune de ces réflexions ne traversa son esprit tout occupé des mille incidents de la journée. C'est son habitude d'être le maître qui avait répondu pour lui, mécaniquement... D'ailleurs, il était plein de confiance, lui, jadis ombrageux. Ce jeune homme lui plaisait. On n'était plus dans « le monde », dans la vie réelle. Tout ça c'était « des braves gens » La réalité humaine était pour lui transfigurée, depuis deux jours, par la beauté du décor. Il voyait tout en clair, en lumineux, en bleu, en rose, en beau. Et puis, après huit ans de mariage, ses premières défenses contre l'Ennemi s'étaient endormies enfin. Il avait, en Élise, depuis des années, une de ces confiances absolues qui n'ont plus peur de rien. Les occasions ne l'effrayaient plus pour elle... il n'y pensait même pas. C'est bien pourquoi il répondit, sans songer : « Certainement! »

— Certainement, avait dit Marcant. Ce serait à moi d'aller demander de vos nouvelles, mais il faudra m'excuser... Je vais être absent quelques jours.

— Quand partez-vous?

— Après-demain.

— Adieu, mon petit homme!

Georges avait veillé par faveur grande. Il s'endormait tout debout, sa main dans la main de sa mère.

— Oh! papa, fit-il tout à coup en ouvrant des yeux allumés, j'en voudrais un, moi! rapporte-m'en un de Paris!...

— Un quoi? demanda Pierre Dauphin.

— Un *Ibis Bleu*.

Ils se mirent tous à rire.

— Oui, oui, insista Georges. Ça ne coûte pas trop cher, je t'assure... un tout petit, mais tout pareil au grand. Il faut qu'il soit peint tout blanc et qu'il soit à vapeur... Il y en a, je le sais bien, j'en ai vu... Tu feras seulement écrire le nom dessus, en belles lettres d'or: IBIS BLEU... Tu veux, dis?

— Ah! Monsieur Dauphin, fit Élise, n'allez pas faire de mon Georges un marin... J'en serais désolée, moi!

— Il ne fera certainement, dit Pierre, que ce que voudra sa maman, qui est si bonne... (il hésita un quart de seconde)... — et si jolie!

On échangea les politesses obligées.

Et comme Pierre était sur le seuil :

— Papa ne m'a pas répondu, tout de même! dit Georges, audacieux avec son père contre toutes ses habitudes, excité apparemment par l'air de la mer.

— Tu l'auras, ton *Ibis Bleu*! Je te le promets, là! dit le père.

Georges dormit content et vit en songe beaucoup d'*Ibis Bleus* qui naviguaient sur la terre ferme.

Le surlendemain Élise était seule dans la grande villa.

Pierre était seul à son bord.

Tous deux rêvaient, chacun de son côté.

Elle voyait parfois, de sa fenêtre, le yacht passer, non loin, comme elle l'avait vu le jour de son arrivée.

Un matin qu'elle était sur la terrasse qui couronnait la maison, on tira du bord un coup de canon. Le pavillon, en même temps, fut hissé. Elle pensa que c'était pour elle, et salua du mouchoir, comme dans les images...

Ni elle, ni lui, ni Marcant, n'avaient d'arrière pensée.

Lui, après ces deux jours passés près de ce qu'il appelait une vraie femme, était retombé dans le vide.

Il s'était décidé à lire les deux ou trois lettres, non ouvertes d'abord, que venait de lui écrire son infidèle maîtresse. Cette lecture l'avait rejeté dans tous les tourments. Ces lettres n'étaient pas différentes de celles qui dormaient au fond de la mer. Il lui semblait que la boîte de fer, mal immergée, était remontée tout à coup, ou qu'il l'eût — comme le pêcheur des contes de fée — ramenée à terre dans un coup de filet. Elle s'ouvrait, et le spectre qui en sortait, dans une bouffée de fumée magique, c'était Elle, l'abandonnée, la charmeresse, qui lui criait : « Recommençons ! » et l'attirait avec ses bras blancs et nus, forts souverainement de sa faiblesse à lui.

DEUXIÈME PARTIE

I

Marcant était parti depuis deux jours. Élise était seule, à la Terrasse avec Georges. Marion était à sa besogne dont elle s'acquittait consciencieusement, aidée le matin de huit heures à onze, par une femme de service, plus adroite qu'elle aux menus travaux, soin des chambres, rangement des meubles, couture, etc.

Georges, dès le lever, courait au bord de la mer, cherchant des coquilles dans le sable, de menus coraux, sautant sur les basses roches, attentif à un crabe surpris, à un poisson bizarre en fuite sous une pierre.

De sa fenêtre, elle le surveillait, le rappelait, le conseillait :

— Georges, tu vas te mouiller !... Tu vas tomber !... Georges, prends garde !... ils sont pointus, ces rochers... Reviens vite !

Il relevait le nez, la regardait avec son beau visage riant de bonheur.

— Non, maman !... Oui, maman !...

La vague d'hiver, à travers les petites roches, creusées de mille cavernes mignonnes, qui étaient pour l'enfant un monde, arrivait jusqu'à la porte du jardin, à trente pas à peine de la villa.

Et l'enfant se croyait un aventurier de la mer, un pirate ou un Robinson, et plusieurs fois dans le jour criai à la mère :

— Est-ce que je l'aurai bientôt, maman, mon *Ibis Bleu?*... Papa s'en souviendra, j'espère!... Est-ce qu'il lui faudra longtemps pour faire la route?

Marcant écrivit, il annonçait l'*Ibis Bleu* pour Georges, avec des voiles et à vapeur.

Georges se réveilla plusieurs fois dans la nuit pour y penser.

— Maman! criait-il.

— Qu'as-tu, mignon?

— Il ne sera pas trop petit, j'espère?

— Non... non. Dors, mon chéri... il faut dormir.

La lettre de Marcant parlait aussi de l'affaire qui intéressait le père de M. Dauphin. La section de commune, qui réclamait son indépendance, ne l'obtiendrait sans doute pas, cette fois du moins... « C'est le diable, cette question des sections de commune. Voir, pour s'en convaincre, l'excellent livre intitulé : *Des sections de commune et des Biens communaux*, de Léon Aucoc. »

La section à laquelle M. Dauphin s'intéressait était en instance depuis plus de vingt ans. Elle avait encore à attendre un peu, pour des raisons qu'il donnait et qu'il priait Élise de communiquer à M. Dauphin dès la première occasion. Suivaient quelques détails sur sa vie de garçon : il avait dîné au cabaret le premier soir; la vieille servante le soignait. L'oncle avait un accès de goutte qui retardait son projet de la rejoindre à Saint-Raphaël... où lui, Marcant, espérait lui rendre une courte visite de trois jours, mais pas avant trois semaines.

Elle brodait, lisait, arrangeait des fleurs, sortait de une heure à trois pour la promenade, avec Georges, — faisait à Saint-Raphaël quelques menues emplettes de voyageuse qui s'installe... effaçait de son logis, le plus possible, la banalité de maison louée en garni, posant çà et là un voile sur un fauteuil, un lambeau d'étoffe sur le lit, un tapis à elle sur une table, et, sur ce tapis, ses petits joujoux de femme, quelques portraits, un nécessaire préféré, une bonbonnière... Elle donnait à Georges sa leçon quotidienne de lecture, d'orthographe et enfin d'anglais...

Et dans cette activité première de l'installation, elle ne songeait point à s'ennuyer. Aux instants où rien ne l'occupait, elle regardait, de sa fenêtre, ouverte au soleil, l'immobile tableau changeant : la mer bleue et dorée.

II

Le cinquième jour, sa fenêtre ouverte dès son réveil ne laissa entrer qu'une clarté malade, triste... Le vent d'est s'était établi dans la nuit et soufflait en rafales... Les nuages montaient de la mer, avec des rapidités inquiétantes... Des courants contraires, à de grandes hauteurs, les poussaient en tous sens les uns contre les autres. On eût dit des combattants qui se hâtaient, furieux, à la bataille... Ce sombre ciel, qui cachait l'autre, le bleu, assombrissait toute la mer... Il s'épaissit encore, se surbaissa, toujours plus sombre... et la pluie se mit à en tomber par nappes, comme si une mer supérieure se fût vidée dans celle d'en bas.

Sur le chemin qui passe derrière la villa, l'eau courait en ruisseaux, ressautait en jets épais et boueux. La verdure des collines s'enveloppa de grisailles sales. Une lamentation infinie emplit l'espace. Tous les horizons, voilés, se chargèrent d'on ne sait quel ennui d'inactivité et de mort. Et la mer, soulevée en montagnes sans cesse écroulées, arrivait du grand large dans la rade, à fond de train, la vague poursuivant la vague, jusqu'à la plage de Fréjus où elle battait en brèche la route faite de sables et de galets, et démembrait de nouveau les ponts de bois, reconstruits la veille.

Puis — quand la tempête fut apaisée — la pluie, régulière, fine, drue, menaça de ne plus finir. Après l'enfer de la bourrasque, après le paradis du beau temps bleu, quelque chose de monotone comme une éternité de limbes était dans l'étendue qu'on voyait bornée, et qu'on sentait d'autant plus infinie dans ce ciel qui avec la mer ne faisait plus qu'un seul espace...

Élise avait vu cela avec surprise, puis avec terreur, puis avec ennui.

Georges, blotti contre elle, sur sa chaise, dans la chambre où flambait le feu, était nerveux, presque maussade, avec des envies de pleurer qui l'énervaient, elle, à son tour, au delà de toute idée.

Elle essayait de l'amuser avec un livre d'images, ouvert sur ses genoux, mais ni elle ni lui ne pouvaient y demeurer attentifs longtemps ; toujours leurs yeux, malgré eux, revenaient à ce tableau triste, — attirant comme l'inconnu, comme l'obstacle à vivre, — de la mer morne et du ciel morne.

Sur le fond lointain, noir, des collines de Saint-Égulf, on voyait distinctement les millions de raies verticales, obliques, entre-croisées, que traçait la pluie dans l'air, sous les rafales...

— Oh ! regarde, maman ! dit tout à coup Georges, on dirait les barreaux d'une cage... c'est nous les oiseaux ! nous ne pourrons plus jamais sortir !

Elle trouva le mot joli, et embrassa l'enfant.

Il reprit :

— Et l'*Ibis Bleu*, où est-il ?

Elle y songeait depuis que le temps était devenu si mauvais. Dès qu'elle avait vu le triste rideau des nuages descendre sur le théâtre, hier si joyeux, de la mer et du ciel, elle y avait songé. Mais tout de suite elle s'était dit que le mauvais temps, ayant commencé pendant la nuit, avait dû trouver le yacht au mouillage, dans quelque baie. Elle n'avait donc aucune crainte pour leur aimable compagnon d'Agay. Elle n'avait que l'ennui d'être confinée chez elle et de voir, à travers les vitres ruisselantes, l'eau du ciel tomber, sans arrêt, dans l'immense coupe criblée de gouttes de pluie rejaillissantes.

Cela dura trois, puis quatre jours, avec des violences diverses. L'omnibus de Saint-Raphaël au Dramont recevait les commandes de Marion, rapportait les provisions, — car misé Saulnier, en bonne Provençale, regardait la pluie comme un obstacle définitif à toute sortie.

La femme qui venait tous les matins arrivait avec l'omnibus, apportant un vaste parapluie antique, et des plaintes sans fin.

Enfin, la pluie cessa, mais le temps demeurait sombre. Deux ou trois chasseurs au marais qui partaient pour l'expédition favorite, un employé de télégraphe sur sa bicyclette, c'étaient les seuls passants de la petite route, derrière la villa. Une voiture de temps en temps, — celle d'un médecin allant à ses malades. Toutes les autres attendaient, sous les remises, que le soleil voulût reparaître.

Alors, le souvenir revint à Élise, très vif, plus coloré que l'image réelle, des quatre jours de beau temps qui les avait accueillis à Saint-Raphaël. Elle revoyait sans cesse le bleu clair des eaux et du ciel, la blancheur ensoleillée du yacht, le pont éclatant de cuivres bien frottés, de bois bien briqué, la côte verdoyante comme un printemps sous les rayons du soleil d'hiver, et ce déjeuner sur le pont, et celui, aussi, au plein air, devant la ferme Antoinette, dans la plaine de Fréjus.

A présent, dans la plaine, les oiseaux de marais tournoyaient en se plaignant. Les goélands inquiets gagnaient l'abri des ports, demandaient au voisinage des villes une nourriture qu'ils ne trouvaient plus ailleurs. L'ibis grisâtre (le courlis au long bec courbe) traversait la bruine, en appelant, comme une âme en détresse.

Élise avait envie de pleurer, de retrouver au plus tôt son intérieur parisien, où elle recevait du moins quelques visites, où elle avait ses habitudes et l'impression de la sécurité dans l'affection des choses. Le désir intense la prenait de revoir son Paris, ce Paris vraiment si chaud pour l'esprit que les neiges et les pluies y passent inaperçues, n'arrêtent aucune activité. Elle écrivit à Marcant de venir dès qu'il pourrait, surtout avant trois semaines, qu'elle avait besoin de s'habituer à sa solitude; et elle lui demandait des livres, beaucoup de livres...

— Si ces pluies duraient, mieux vaudrait Paris mille fois... Ici il faut pouvoir vivre au dehors; sinon, tout est plus triste que partout ailleurs.

Elle écrivit à ses amies, pour se distraire, déguisant son état d'âme actuel, racontant chaque fois à chacune la joie des premiers jours, la beauté des premières promenades, et, à les décrire, croyant les revoir, s'excitant à les regretter, à les appeler de tous ses désirs.....

III

Il pleuvait encore, et encore.

Et c'était le spleen, quand, un après-midi, on sonna.

Elle eut le tressaillement intérieur de ceux qui espèrent quelque chose. Elle n'espérait pourtant rien à cette heure-là.

— Une dépêche?

— Non, Madame.

Marion apportait une carte sur un plateau. Elle le tenait gauchement. Élise sourit de cette prétention apprise, et trahie par la maladresse. Elle regarda la carte. C'était celle de Pierre.

Si elle ne s'était retenue, elle eût crié : « Enfin! » non parce que c'était lui, mais parce que c'était *quelqu'un*.

— Ce monsieur attend Madame au salon.

Elle descendit, précédée de Georges, content lui aussi, de revoir « son ami à la guitare ».

Pierre se leva. Avant de l'apercevoir dans un coin du salon obscur, elle avait vu, sur la table, une corbeille de roses aussi grande que la table même, un bouquet exagéré, joyeux à force d'abondance.

Il fallait cela par ce temps sombre pour que la couleur finît par triompher du gris ambiant!... Il le lui dit.

— Comme vous me gâtez! C'est trop, dit-elle heureuse.

On causa, on bavarda même.

— Va dire, Georges, à la bonne Marion de préparer le thé.

Georges sortit, revint. Pendant sa courte absence, un silence s'était fait, l'embarras brusque, à peine conscient en elle, du tête-à-tête. Mais lui, venait de s'apercevoir très bien qu'elle l'occupait.

— Marion prépare le thé, dit Georges de retour. Et l'*Ibis Bleu*, Monsieur?... ajouta-t-il en levant sur Pierre ses beaux grands yeux.

Cette question lui brûlait la lèvre depuis que Pierre était arrivé.

— Il va bien, Monsieur Georges.

— Moi, le mien, dit Georges, je l'attends avec beaucoup, beaucoup d'impatience... Et il n'arrive jamais... Je ne sais vraiment pas à quoi pense mon papa!

— Votre *Ibis Bleu* à vous, Monsieur Georges, le mauvais temps l'aura retardé... Moi, le mien était à l'abri.

— Où cela?

— Mais, dans le port même de Saint-Raphaël, répondit Pierre en regardant la jeune femme.

— Et vous n'êtes pas venu plus tôt?

Elle regretta la vivacité de sa réplique, et rougit beaucoup. Il s'en aperçut, et se sentit au cœur un trouble chaud. Quelque chose en même temps s'éclaira en son esprit. Une gaieté singulière lui vint, comme si, les nuages dissipés, le soleil se fût mis à sourire sur le rêve heureux de la mer.

— Georges, mets des fleurs partout, dans tous les vases, veux-tu, mon petit bonhomme? et ne casse rien!

Georges s'amusa aussitôt à ce travail.

— J'étais si triste, dit Pierre, qu'il a mieux valu ne pas me montrer en cet état.

— Triste?... interrogea-t-elle. C'est le temps. J'étais triste aussi.

— Le temps, oui, dit-il, mais... bon Dieu!...

Il s'interrompit tout sec, et soupira très bêtement.

— Vous êtes un heureux de ce monde!... dit-elle.

— Vous croyez cela?

— Dame!

— Et... le cœur? dit-il.

— Ah! oui, le sonnet!

Elle se leva, prit des roses dans la gerbe, aida Georges à les arranger dans une coupe...

Elle s'apercevait que, dans le tête-à-tête, les plus grandes banalités sonnent comme des paroles graves.

Il la regardait et la trouvait toute charmante.

Ils auraient eu tort de parler. Ils avaient tort de se taire. Ils n'auraient pas dû être ensemble.

Dans ce long et grand silence ils croyaient entendre leurs pensées, et déjà Élise s'inquiétait un peu du sens que prenait entre eux le silence.

IV

Comment avait-il, de son côté, passé ces quelques jours?

Dès le lendemain du dîner chez Marcant, il s'était trouvé tout drôle dans sa solitude. Le dégoût de vivre l'avait repris. Que faire?... A quoi bon?... Il relut les dernières lettres de celle qu'il appelait naguère « sa douce amie » et, cette fois, le mensonge de cette âme lui apparut, entre les lignes, si évident, qu'il les lacéra avec rage, ne voulant décidément plus rien garder d'elle.

Etendu sur le divan de son salon du bord, le bras débordant le divan et tenant la cigarette suspendue au-dessus du large plateau de cuivre posé sur une petite table arabe, — il se mit à revoir avec le regard visionnaire de la jalousie les scènes finales de leurs relations.

Il se reportait à leur dernier soir.

Rien jusqu'alors en elle n'avait donné l'éveil au moindre soupçon. Il l'aimait, d'une passion physique forcenée. Elle paraissait également folle de lui.

Tout à coup, ce soir-là, elle lui dit :

— Allons, adieu! partez, je suis lasse...

— Partir! comment! déjà?

— Allons, mon cher, partez!

Il croyait entendre encore ce « mon cher » glacial, un peu sif-

flant... Une nuance de commandement, quelque chose d'impérieux avec dureté était dans son regard et dans son attitude. Cela le surprit et le blessa.

— Vraiment! on ne dirait pas que vous me priez de vous laisser reposer... Vous me jetez à la rue, ma chère... Ce n'est pas une prière, c'est un congé.

— Partez... c'est assez!

La douce amie se révélait presque brutale. Ses gestes devenaient saccadés et aussi sa voix. Il n'y avait plus aucune musique dans cette parole, d'ordinaire chantante avec nonchalance. Elle devenait brève, comme mate, et cinglait, par petits coups secs.

Il prit son parti, songea que sans doute elle était souffrante... Il eut même peur tout à coup qu'elle le devînt sérieusement. Saisi d'une pitié soudaine, presque tendre, il dit :

— C'est bon, je m'en vais!...

Il l'attira une fois encore dans ses bras pour le baiser de départ... Elle le repoussa comme malgré elle, avec cette force des hypnotisés, qui, habités par une volonté qui n'est pas la leur, se dérobent mécaniquement, irrésistiblement, à toute autre, et qui, si on les contrarie, renversent l'obstacle.

Il était clair qu'elle ne s'appartenait plus.

De nouveau il essaya de l'attirer un peu vers lui.

— Non! dit-elle durement.

Et elle eut dans l'œil, devenu fixe, la vision de quelque chose de très présent pour elle, d'inexplicable pour lui, à quoi elle obéissait. Elle était possédée.

— C'est égal, vous êtes étrange!

Elle répondit, d'une voix qui venait de l'autre côté d'un abîme, de derrière l'obstacle :

— Prenez-moi comme je suis...

Il sortit, avec cette énigme en tête, et la retourna dans tous les sens.

Tout à coup, il poussa un cri : « Suis-je bête! Elle a un amant! » Il le dit et ne le crut pas.

Il traversait à ce moment le rond-point des Champs-Élysées. Il alluma un cigare et se mit à remonter vers l'Étoile, avec une roue de feu qui tournait dans sa tête. Des pensées de fièvre se succédaient en lui, nombreuses. Elles allaient, tournaient, viraient, couraient; et il marchait vite comme si elles l'eussent précédé et qu'il eût voulu les suivre.

— Cet homme allait entrer, était entré peut-être, quand elle m'a renvoyé, chassé, — oui, je peux me dire le mot : *chassé!* Elle a regardé la pendule. C'est cela! c'est cela! Ah!... triple sot!... »

Et il l'injuria tout haut, des pires insultes. Il continuait à ne pas croire un mot de l'histoire qu'il imaginait. Il se disait, au fond, qu'il était fou, qu'il rêvait, et qu'ils en riraient bien tous deux, le lendemain.

— Au fait!... songea-t-il tout-à-coup, s'il est entré, il faudra bien qu'il sorte!... J'y serai!... Je veux savoir.

Il revint sur ses pas et commença une étrange promenade de cauchemar, coupée d'arrêts brusques dans les encoignures des portes, ou sous les réverbères, d'un bout à l'autre de la rue, — l'œil oblique à chaque instant dirigé sur la porte de l'hôtel.

Il se dit vingt fois : « Idiot ! va te coucher, que t'importe ! L'essentiel est qu'elle te donne, quand il lui plaît, le plaisir que tu lui demandes. L'aimes-tu avec ta tendresse ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, elle te le rend !... Ignore le reste. Ce sera spirituel. » Mais l'orgueil reprenait : « Si elle te trouve aussi bête qu'un autre, elle ne tardera guère à te mépriser et à te fuir. Montre-lui ta clairvoyance. Ce sera un triomphe d'homme qu'elle accueillera... comme il lui plaira... » Et vingt fois prêt à partir, vingt fois il revint sur ses pas.

— Attendre un homme, à cette heure, à la porte d'une maison, sans être sûr qu'il y soit entré, quelle absurdité ! et quel ridicule ! D'ailleurs, peut-être est il ressorti pendant que j'avais le dos tourné... Ce serait un hasard, une vraie chance, de le voir sortir, à bonne portée du regard, de manière à être sûr qu'il sort de là... de là! de cette chambre où je me croyais tout à l'heure le plus heureux du monde!

Il tenait à ce moment le milieu de la chaussée, il allumait son quatrième cigare et se rapprochait pour la vingtième fois de la porte inquiétante... quand elle s'ouvrit ! Un personnage en sortit, avec ce mouvement traître, indéfinissable, de l'homme qui, même se croyant seul, voudrait se cacher, affecte l'aisance.

— Si je lui parlais? Impossible, ce serait me dénoncer ! De quel droit la compromettrais-je, puisque je ne veux pas l'épouser ?

Le cœur du pauvre Pierre fit un bond douloureux dans sa poitrine. Une angoisse l'étreignit tout entier. En même temps il sentit que sa bouche riait en silence... Et il s'aperçut, un quart d'heure après, qu'il avait suivi l'homme avec d'infinies précautions.

— Il est de mon cercle !

Pierre entrait au cercle, cinq minutes après son homme, interrogeait un valet dont il avait les bonnes grâces.

Et maintenant (sauf erreur, car il doutait de ses doutes), il savait tout, jusqu'au nom ! Il n'ignorait qu'une chose, c'est qu'il avait supplanté un rival qu'on était en train de congédier !

Et c'est alors qu'il la quitta, sans la revoir, en lui disant pour toute excuse :

— Que voulez-vous ? Je ne suis pas capable d'aimer longtemps. Plaignez-moi, pauvre fils du siècle que je suis !

Et sa maitresse exaspérée regrettait sincèrement, le pleurait et l'appelait. Lui, cherchait à se guérir d'elle... Il savait qu'il y parviendrait et que ses dernières exaltations amoureuses étaient en lui les sursauts d'agonie de sa violente passion, frappée à mort...

Ayant repassé tous ces souvenirs et souffert à nouveau toute cette rage, Pierre avait retrouvé en lui un vide immense.

Et c'est alors qu'avait commencé ce temps morne, de pluie continue, qui ôtait à ses yeux la distraction du spectacle de la mer, des horizons égayés par la lumière.

Alors, son vide devint noir. Il alla jusqu'à proposer au capitaine de l'*Ibis* des parties d'échecs sans fin. Il perdit toujours et envoya tout au diable. Il alla s'asseoir avec les braves pêcheurs de Saint-Raphaël, dans la petite salle d'un cabaret populaire ; il y porta sa guitare et les excita à lui chanter toutes leurs marines... Rien n'y fit. Il demeurait sombre.

Enfin il se décida à aller saluer la femme, « simple, élégante charmante, » qui avait été deux fois l'hôte de son yacht ; et, au moment où, de sa voix un peu traînante, mais sonnant la sincérité, elle lui avait dit : « Il fallait venir plus tôt, » — tout en comprenant fort bien que c'était là seulement le mot aimable, dicté par l'ennui, il s'était senti, le mobile Méridional qu'il était, éclairé tout à coup, en son cœur, d'une lumière qui ne venait pas du soleil, — réjoui d'une chaleur qui ne venait pas de la saison...

V

— Et le cœur ? avait-il dit.

— Ah ! oui ! avait répondu Elise.

Elle arrangeait ses fleurs avec grand soin, charmée de n'être

plus seule, de voir, de toucher ces fleurs merveilleuses, d'entendre enfin une voix humaine ! et une voix qui n'eût pas l'*accent*, l'accent de la vieille Marion ou de la jeune Toinette, celui du facteur !... Elle oubliait la pluie qui crépitait au dehors, ruisselait aux vitres, la mer en grisaille qui apparaissait derrière la glace sans tain, voilée un peu par les roses en gerbe.

Il se fit un silence assez long.

Il ne savait comment le rompre, malgré l'aisance qui lui était habituelle. Elle lui inspirait un vrai respect. Il avait peur de paraître venu en aventureux... Et plutôt la crainte de l'insuccès ridicule qu'une pensée de sagesse — l'eût, au besoin, retenu encore, mais invinciblement.

Gênée, elle voulut parler la première, pour en finir avec ce silence.

— Alors, vous souffrez ? tout de bon ?

Cette question à voix haute s'était posée comme d'elle même, avant la réflexion et le consentement.

Et la questionneuse avait un sourire, celui de la Femme, à la pensée des choses profondes de l'amour, de la passion, de la trahison. Le sourire de la Joconde.

— Mon Dieu, oui ! fit il résolument. Je ne suis pas heureux. Et cela depuis bien des semaines. Par cette pluie qui nous retire la joie des yeux, le bleu du ciel et de la mer, ces derniers jours ont été horribles... J'aurais peur de vous offenser par le récit d'une aventure de garçon... Mais le cœur, qui se moque des préjugés et des vertus convenues, souffre autant et plus d'une trahison dans l'union libre que dans le mariage..... Il y a deux heures, j'étais désespéré !...

Il était sincère, et, au souvenir de sa grosse peine, du morne accablement de ces jours derniers, son visage refléta son cœur. Ses yeux d'un gris verdâtre se foncèrent.

Elle fut intriguée, ce qui était simple. Elle fut touchée, ce qui était grave. Elle entendait pour la première fois un amoureux parler d'amour. C'était, il est vrai, l'amoureux d'une autre : cet amour n'était pas pour elle. Elle ne croyait donc pas faire plus mal en écoutant ceci qu'en lisant un chapitre de roman. La différence pourtant était grande. Ce livre ci vivait et parlait. C'était le romancier, — bien plus, le héros du roman, — qui était là devant elle, ajoutant à chaque mot l'expression du geste et du regard, la pénétrante inflexion de la voix. Le péril était voilé. C'était celui

d'un piège profond... Elle était prise au premier fil d'un inextricable réseau.

Déjà elle désirait connaître la suite.

Et le silence recommença.

Parler d'amour, c'est être en plein amour. C'est une joie, même entre hommes. L'amour est un élément. La plus redoutable des passions c'est de l'aimer pour lui-même.

Ils éprouvaient une émotion heureuse, plus confuse qu'une joie. Ils rappelaient, chacun en soi, leurs émotions passées, le trouble des heures tendres. Ce n'était qu'un souvenir, mais ils l'éprouvaient en même temps l'un par l'autre. Charme inquiétant du fleurt, délicieux comme une poursuite où il est convenu qu'on ne s'atteindra pas, mais où l'on se frôle, et où le désir exaspéré court risque de posséder plus, en un rêve, que l'amour consenti et consacré :

A son tour, elle sentit le trouble doux que donne l'approche de quelque chose d'ami.

— Vous étiez désespéré ? il ne faut pas. Vous avez tant de sujets d'être heureux ! Et le cœur, dites-vous ?... Il faut vous marier !

Georges s'était approché du « monsieur ».

Pierra l'attira à lui, et entoura d'un bras la taille de l'enfant.

— Georges, fit-elle, et notre thé ?

Georges s'élança au dehors.

— Me marier ? dit Pierre, voilà qui est grave !... Le mariage ? oui ; mais de parti pris ? jamais. J'attends d'y être entrainé.

— Vous ne trouverez pas une femme à bord de l'*Ibis !* cria-t-elle en riant.

— Qui sait? répondit-il vivement... Vous voyez bien que des femmes y viennent. J'y verrai peut-être courir, un de ces jours, une volée de jeunes filles avec leurs jeunes mères !... On ne va pas visiter le logis d'un célibataire, mais — vous le savez, Madame — on va visiter, très naturellement, un bateau... Notre sport a du bon, comme vous voyez !

— Vous vous dites triste ? vous n'êtes pas même sérieux.

— Triste à mourir ! mais si je me montrais tel que je suis aujourd'hui, j'aurais bien trop peur d'être ennuyeux !

— Avec moi, vous pouvez !... je suis un bon être, dit-elle sans coquetterie.

— Eh bien, dit-il, je vous jure que je l'aimais sincèrement, fortement !

Et, sur ces deux mots, la passion le traversa, illumina, enflamma ses yeux.

Elle ne connaissait point de regards pareils.

Il continuait, du même ton ardent, avec le même visage transfiguré :

— Tout ! j'aurais tout fait pour elle !... j'ai été trompé avec une indignité rare ! Comprenez vous ?... Non !... ces horreurs sont si loin d'une pensée comme la vôtre !... Elle ne m'a pas quitté pour un autre... entendez-vous ? Elle a pris deux amants !...

Il serrait les dents.

Le visage d'Élise se contracta de répugnance.

— Pauvre garçon ! fit-elle. S'être trompé ainsi, c'est cela qui doit être horrible !

— Je crois avoir tout clairement vu, ajouta-t-il après un moment ; eh bien, je doute encore!... Il doit y avoir à tout cela une explication que je ne puis trouver tout seul, une de ces explications simples dont on s'étonne quand elles arrivent, et qui sont impossibles à deviner !

Il rêva un moment et continua :

— L'homme qui sortait de sa maison pouvait fort bien ne pas venir de chez elle !... Tenez, plus j'y songe, moins je la crois coupable, voilà la vérité de mon cœur !... Ah !... je suis malheureux !

Il avait tant envie d'aimer, d'être aimé, de vivre, il se sentait si loin du bonheur, malgré son luxe, sa fortune, malgré tous les moyens qu'il avait de se procurer les joies du monde ; il sentit à cette heure si profondément son impuissance, qu'il eut, comme un soldat désarmé, une larme, — plutôt de rage que de douleur, — au coin des yeux.

Cette activité d'émotion chez un homme la bouleversa.

Elle n'avait jamais vu un homme vibrant à ce point. Le rude Marcant, bien équilibré, était loin de cette sensibilité de femme énervée, qui était celle de ce surmené mondain, à demi artiste.

Elle se leva, comme le thé entrait, apporté par Marion suivie de Georges, et en passant près de Pierre, elle lui tendit la main, dans un élan de sympathie loyale. Il la porta vivement à ses lèvres... Elle fit le mouvement de la lui retirer avec effroi. Les chefs de bureau, amis de Marcant, ne l'avaient pas habituée à cet hommage d'un autre temps et d'un autre monde.

Elle pensa aussitôt que sa surprise trahissait trop sa bour-

geoisie... et de cela elle fut fâchée... « Ou peut-être, songeait-elle, va-t-il croire que ce baiser m'a fait peur... Serait ce préférable ?... Lequel vaut mieux ?... »

Elle lui versa du thé, et ils « goûtèrent » comme des enfants, égayés par le babil de Georges, que la bonne chaleur du thé réjouit et rendit bavard.

— Ce n'est plus une visite, Madame, dit Pierre. Pardonnez-moi... Il y a deux heures que je suis là !

— Le regrettez-vous ?... fit-elle étourdiment.

Elle se dit, pour la seconde fois, que, dans le tête-à-tête, les mots les plus banals prennent une importance inattendue.

Pour toute réponse, il avait saisi de nouveau sa main qu'elle lui abandonna sans résistance. Il la garda sur ses lèvres une demi-seconde de plus que ne l'exigeait la pure courtoisie.

Et il sortit, un peu rêveur.

VI

C'était le moment où elle aurait dû ne pas le revoir. L'idée lui en passa par la tête. Elle y résista.

— Je suis si seule ! Quel mal faisons-nous ?... Pourquoi me priver d'une distraction sans péril ?...

Elle voyait bien pourtant, dans le charme ressenti, une joie dérobée, inavouable, mais véritablement, serait-ce vivre qu'épier et incriminer par scrupule les moindres battements de son cœur ?...

C'est pourtant dans ce sophisme, murmuré par l'instinct, que fut toute sa faute. Jusqu'ici, rien n'était compromis. A partir de ce moment, la mollesse de sa volonté laissait la porte ouverte aux forces fatales.

« Fuir les occasions », c'est la recommandation profonde de l'expérience ecclésiastique. La liberté de ne pas choisir existe, mais avant que le départ dans la chute ait commencé. La fatalité existe aussi. Elle commence à partir de l'heure où la main a lâché, sur le plan incliné, la bille d'ivoire. Il n'est donc pas vrai de dire qu'il n'est jamais trop tard ; il n'est donc jamais trop tôt pour fuir. La vie fait basculer quelquefois sous nos pieds le plancher mobile sur lequel l'être roule, fatalement déchu ou emporté. Mais rarement les occasions inclinées, glissantes comme le marbre poli, se

rencontrent sous nos pas avant que nos yeux ou notre esprit aient pu les pressentir...

La gloire de la volonté humaine, c'est de s'arrêter à temps devant l'abime, comme ces chevaux qui, en pleine nuit, malgré l'éperon qui les pousse en avant, résistent au cavalier et reculent parce qu'ils ont flairé le vide.

Certes, Élise était libre. Elle devait le rester longtemps encore. Mais chaque jour allait la rapprocher de cette pente sur laquelle la chute se fait inévitable. Elle n'en était pas même encore au vertige... Le moment pour elle eût été d'autant plus favorable au choix raisonné et énergique entre deux destinées.

Et que pensait elle? Tout simplement et sans croire au péril : « Il reviendra, j'espère. »

Quelle différence, en effet, entre ses journées de solitude et celle-ci, toute pleine d'un charme échangé, permis, d'élégance, de grâce, de jeunesse, d'amitié et d'amour!

Elle s'était tant ennuyée! Il avait l'air si bon, si triste! Il était « si sympathique » et causait si bien de toutes choses! Il était si bien élevé! Oh! on pouvait se fier à lui!

Au fond, elle essayait de se tromper elle même. Ce fut là sa vraie faute. Et elle le savait bien.

VII

Il revint trois fois en trois semaines, et cette douceur de conversation, au coin du feu, fut retrouvée.

Georges aimait son ami, à présent, n'avait plus avec lui de timidité... Il l'appelait quelquefois « Monsieur Pierrot », en souvenir de leur première entrevue, et cela faisait bien, puisque c'était le diminutif caressant de Pierre.

Les temps gris étaient rares. Le bleu réapparu faisait de la glace sans tain, au salon, un vivant tableau d'éclat, de joie.

Elle confia une fois son Georges, pour une heure à M. Dauphin qui l'emmena, sur sa demande, à bord de l'*Ibis*, mouillé ce jour-là, devant la Terrasse.

Il leur semblait s'être connus de tout temps. La solitude les rapprochait, excitait aux confidences. Elle avait parlé de sa mère, de Mâcon, de sa petite enfance.

Lui, interrogé sur ses attirants chagrins, avait fini par tout dire en détail de son passé d'amour. Elle l'avait écouté avec une curiosité extrême, le cou tendu, l'œil bien ouvert, la tasse de thé ou la broderie suspendue dans sa main immobilisée par l'attention.

Il avait si cruellement senti la blessure faite à son amour-propre par l'infidèle, qu'il mettait à se plaindre une pitié de lui-même touchante, communicative.

Il souffrait vraiment, il aimait l'amour et n'avait plus d'amour, ni rien dans sa vie qui pût lui en donner l'illusion. Son égoïsme séduisant poussait sa plainte avec une grâce un peu romantique. Il imitait les *Nuits* de Musset en des vers d'un nombre assez heureux, et qu'il récitait d'une voix chaude, pénétrante. Elle se grisait de cette musique vague, excitante au rêve, et qui lui faisait désirer de l'irréalisable, quelque chose comme un voyage dans l'impossible :

Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu!

Cependant Marcant annonça qu'il retardait sa visite d'une semaine, puis de deux, puis de trois. Cela faisait un mois et demi de séparation; mais *il fallait*. Son devoir le retenait, impérieux. Il lui recommandait de se soigner beaucoup. Mars était dangereux : « Prends garde! »

Le soleil de mars flamboyait. La mer avait ses belles couleurs joyeuses, son bleu invraisemblable.

Georges avait reçu, depuis trois semaines, son bateau, à voiles et à vapeur! un yacht de forme élégante, blanc comme son grand frère. Mais le nom y manquant, c'est Pierre Dauphin qui l'avait peint sur la poupe, en belles lettres dorées, à la grande satisfaction bruyante de Georges qui, pour le remercier, n'avait rien trouvé de mieux que de lui sauter au cou, une fois de plus.

Elle ne se demandait pas pourquoi M. Pierre, avec son *Ibis*, n'entreprenait pas quelque course un peu longue...

— Je suis allé passer trois jours près de Toulon, j'ai vu mon père et ma mère, lui disait-il.

Ou :

— J'arrive de Cannes.

Mais il arrivait toujours, il ne partait jamais.

Marcant écrivait souvent.

C'étaient des lettres d'affaires. L'affection ne s'y voyait guère qu'aux recommandations touchant la santé, tandis que M. Pierre,

lui, parlait, en vers, de choses imprécises et éternellement désirables et fuyantes.

De plus en plus, ils entraient dans le péril, et à chaque instant l'expérience apprise aurait dû les avertir, celle du moins qui a son expression dans cette simple règle de convenance : « Un homme ne doit pas être l'hôte assidu d'une femme dans la solitude. » Mais elle le voyait encore amoureux de cette « maudite femme », et, à cause de cela, ne prévoyait pas qu'il pût lui parler d'autre chose. Lui, pensait de même.

Ils se croyaient en sécurité tous deux, derrière ce fragile abri.

Et justement, la consolation qui, par Élise venait à Pierre, ruinait tous les jours un peu par la base cet obstacle imaginaire.

Ce commerce de confidences et de conseils leur révélait à chacun les qualités morales de l'autre, et une amitié véritable naissait en tous deux.

L'échange de grande estime, de sentiments bons et sérieux, commençait entre eux, et rendait le fleurt d'autant plus dangereux que leur méfiance s'endormait à mesure qu'elle eût dû, au contraire, s'éveiller plus vive.

Un jour, Pierre annonça une absence probable de quinze jours. C'était la première fois qu'il laissait prévoir un de ses départs. Il partit pour Naples.

Quelques jours après arrivait Marcant.

On était en avril.

(*A suivre.*) Jean Aicard.

FRÉDÉRIQUE [1]

(Suite)

Ces choses troublantes par lesquelles la France asservie tour à tour par le despotisme révolutionnaire et le despotisme militaire, préludait à la pratique de la liberté, étaient surtout visibles à la Cour des Tuileries, aux heures où courtisans, dignitaires, solliciteurs s'y trouvaient rassemblés. Là, éclataient dans les attitudes et sur les visages la diversité des opinions et leur violence, comme aussi l'ardeur des efforts tentés par leurs partisans à l'effet d'obtenir la victoire. Là au si se déroulait le curieux spectacle que donnaient leurs rivali es. Pour le saisir sur le vif, ce spectacle aussi douloureux qu'étrange, il nous suffira d'ouvrir à nos lecteurs le vieux palais et de le leur montrer tel qu'il était au cours de cette matinée dominicale choisie par Mgr de Magalon pour se rappeler au souvenir de Louis XVIII et lui présenter sa requête.

C'était dans la salle des Maréchaux que le roi devait traverser pour se rendre à la chapelle où la messe allait être célébrée. A tout instant, cette porte s'ouvrait devant les personnages que les devoirs de leur charge, le désir de se montrer à la Cour, l'espoir d'obtenir quelque faveur, appelaient aux Tuileries. On apercevait alors, rangés en double haie au long d'une galerie somptueuse venant de l'escalier, les mousquetaires royaux, la parure la plus brillante de la maison militaire récemment reconstituée comme au temps de l'ancienne monarchie. Théâtralement beaux dans leur immobilité de statues avec leur chapeau noir à plumes flottantes et leur casaque écarlate à boutons d'or, ornée de croix blanches sur la poitrine, dans le dos et sur les côtés, ils rappelaient par leur uniforme les splendeurs décoratives des règnes antérieurs. Tous les arrivants défilaient devant eux avant de pénétrer dans la salle des Maréchaux.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898

A l'entrée de l'appartement du roi, devant la porte close, se dressaient, l'épée haute, deux gardes du corps, face impassible, regard fixé droit devant eux, indifférents en apparence au tumulte des courtisans, dont le nombre augmentait de minute en minute. Des groupes se formaient au hasard des rencontres ou au gré des sympathies : ici, d'illustres guerriers qui devaient tout à l'Empereur et s'étaient ralliés à la royauté, reconnaissables à leur tenue, à leur prestance, à leurs décorations, à tout ce qui révélait en eux la date toute rcente de leurs exploits; là, des gentilshommes réintégrés dans leur grade de lieutenant général, mais si visiblement vieux, appuyés sur leur canne et baissant le front sous la poudre de leur perruque, qu'on se demandait, rien qu'à les voir, comment ils pourraient exercer les commandements dont la gratitude du roi les avait investis



« N'est-ce pas ce paltoquet d'évêque d'Autun qui pontifie là-bas? »

Plus loin, s'était formé un cercle de diplomates étrangers au milieu duquel pérorait un petit homme boîteux, sexagénaire, de mine hautaine, écrasé sous les dorures de son habit de gala, qu'elles raidissaient, Talleyrand, prince de Bénévent, ministre des Affaires Etrangères, dansant sur sa jambe valide et suppléant à l'autre par une canne noire à pommeau d'or.

D'un autre côté, on voyait d'anciens chefs chouans venus pour offrir leurs hommages au roi et lui rappeler leurs services, personnages aux traits rudes, à la peau hâlée, que la coupe surannée de



Maintenant le roi s avançait entre les rangs pressés des assistants.

leurs vêtements, leurs bottes, leurs bas de coton bleu, rendaient plus semblables à des paysans qu'à des gentilshommes, bien qu'ils appartinssent, pour la plupart, à de nobles familles de Vendée ou de Bretagne.

Des groupes de femmes tranchaient sur ces groupes d'hommes, mêlant les toilettes très modernes des sémillantes déesses de la cour impériale aux robes de l'ancien temps que portaient encore les majestueuses dames de la cour de Louis XVI. Les premières comblaient les secondes de prévenances, d'attentions, de flatteries. Elles s'offraient à leur faire les honneurs du palais, à les y guider comme si elles-mêmes eussent été là chez elles et comme si les autres y eussent passé en étrangères.

Quelques prélats en soutane ou en habit à la française, selon qu'ils dataient de l'Empire ou de la monarchie, avec, sur la poitrine, la croix épiscopale ornée d'améthystes, suspendue à une chaine d'or, complétaient ce tableau d'une cour où, malgré la confusion des costumes, se révélaient, comme dans le reste du pays, des hostilités sourdes et des divergences d'opinions qui le divisaient en deux camps ennemis. Et ce qui achevait de caractériser l'état des esprits et de trahir leur trouble, c'est que les émigrés rentrés n'avaient à la bouche que paroles amères contre le roi qui leur faisait tant attendre ce qu'il leur avait promis, tandis que les anciens serviteurs de l'Empire, ralliés à la royauté, célébraient en propos enthousiastes les vertus de la légitimité et la gloire des Bourbons rendus enfin à leur peuple.

Un peu avant dix heures, dans cette cohue dorée, de plus en plus nombreuse, deux nouveaux venus se glissèrent : Mgr de Magalon et son neveu. Fidèle à sa promesse, Victurnien était allé prendre son oncle à l'hôtel et l'avait amené aux Tuileries. Quand ils arrivèrent à la porte de la salle des Maréchaux, si remplie et si tumultueuse, le vieillard, avant d'entrer, s'arrêta :

— Jamais nous ne pourrons pénétrer, dit-il. Pourquoi, Victurnien, m'as-tu conseillé de venir ici? Y a-t-il apparence que le roi me distingue parmi tout ce monde?

— Venez, venez, mon oncle, répondit Victurnien. Je vous ferai faire place, soyez-en sûr, et je vous mettrai au bon endroit. Ayez soin seulement de me suivre.

Résolument il se jetait parmi les groupes. Jouant des coudes, obligeant les gens à s'écarter, il fendit les derniers rangs de la foule, au delà de laquelle des espaces étant restés vides autour des

plus hauts personnages, la circulation devenait plus aisée. Mgr de Magalon s'était attaché à son neveu et marchait derrière lui, attentif à ne pas s'en laisser séparer, quoiqu'à tout instant, il fut arrêté par des mains amies qui spontanément se tendaient vers lui. Il comptait tant de chers et fidèles compagnons d'exil parmi les émigrés accourus ce jour là pour se montrer à leur souverain. Ce n'était de tous côtés que des « Ah! Monseigneur, quelle surprise! » — « Votre Grandeur est donc rentrée? » — « Bien heureux de vous retrouver ici. »

Et lui-même très ému se répandait en témoignages de gratitude.

— « Madame la duchesse! » — « Votre serviteur, mon cher marquis! »

Il saluait, répondait aux avances, épuisant tout le vocabulaire des congratulations mondaines, qui jamais n'avait autant servi qu'en ce jour de rencontres inattendues et de réconfortantes reconnaissances. Malgré tout, cependant, il ne perdait pas de vue Victurnien et se trouva bientôt, grâce à lui, au premier rang des spectateurs, non loin de l'entrée de l'appartement royal.

— Vous allez demeurer ici, lui dit Victurnien en lui désignant une place en face de la porte. Il est impossible que Sa Majesté ne vous aperçoive pas.

— Mais toi, vas-tu donc me quitter? fit l'évêque inquiet.

— Je reste derrière vous. Je me suis improvisé aujourd'hui votre garde du corps.

La salle, en cet instant, présentait le spectacle d'une place gublique, tant avaient grandi, au fur et à mesure qu'elle s'emplissait, le désordre et le bruit. Les voix montaient au diapason le plus élevé, substituaient les éclats au murmure comme si les gens se fussent livrés à des querelles. Et, de fait, c'était bien en querelles que dégénéraient les discussions.

— On voit que c'est la première fois que le roi tient sa cour, dit un des voisins de Victurnien. Tout Paris est venu aux Tuileries aujourd'hui.

— Tant de gens ont une requête à présenter! répondit un autre.

Un troisième reprit:

— Il n'en sera pas toujours de même. Quand les appétits seront satisfaits, quand, impuissant à contenter tout le monde, le roi aura fait des mécontents, l'affluence sera moindre.

— Il y aura en moins les repus et les boudeurs.

Victurnien n'ayant rien de mieux à faire écoutait. D'autres propos succédaient à ceux-ci, accusaient l'état des esprits, les inquiétudes des uns, l'irritation des autres, d'avides espérances et déjà, peut-être, des déceptions prévues.

— N'est-ce pas ce paltoquet d'évêque d'Autun qui pontifie là-bas dans ce groupe?

— Parfaitement, c'est bien lui. Il cause avec Metternich, qui part demain. Ils doivent bientôt se retrouver à Vienne, où se tiendra le Congrès.

— Mais qui vient-il de saluer?

A cette question, curieux de savoir qui l'avait posée, Victurnien s'étant retourné, vit un gros homme, de très haute taille, véritable géant au teint rougeâtre que son chapeau de feutre qu'il tenait à la main et le sacré-cœur brodé sur son habit, désignaient comme un chef vendéen. Cet inconnu, dont les yeux grands ouverts trahissaient les étonnements, essayait de se renseigner en interrogeant un vieillard qui semblait, à côté de lui, un nain maladif et frêle, dont il n'eût fait qu'une bouchée et qui lui répondait humble, empressé, presque servile.

— Qui il vient de saluer? Comment? Vous ne savez pas? Mais, c'est Berthier, le maréchal Berthier, prince de Neufchâtel et prince de Wagram, naguère chef d'état-major général de la Grande Armée, aujourd'hui capitaine d'une des six compagnies des gardes du corps qui viennent d'être créées.

— Et c'est à une créature de Buonaparte que le roi confie le soin de le protéger!

— Oh! Berthier est un brave homme qui le gardera bien. Et puis, ne fallait il pas trouver des emplois pour MM. les maréchaux? On a besoin d'eux. Alors on a donné une compagnie des gardes à Berthier, une autre à Marmont, duc de Raguse.

— Et la noblesse française n'a pas protesté?

— Elle a eu des satisfactions. Le duc d'Havré, malgré son grand âge, a obtenu le commandement d'une de ces compagnies, et de même le duc de Mouchy, quoique jamais, me disait hier le vicomte de Châteaubriand, il n'ait vu brûler une amorce.

— Le vicomte de Châteaubriand, l'auteur du *Génie du Christianisme!* s'écria le géant. Est-il là? Je voudrais bien le connaitre.

Le petit vieux promenait ses yeux sur la foule.

— Je ne le vois pas, dit-il.

Son interlocuteur reprit :

— C'est égal, Monsieur, tout ce qui se passe ici dénote un certai dérangement dans les facultés intellectuelles du roi. Traiter le séides de l'usurpateur à l'égal des fidèles partisans de la lé gitimité!

Ces propos devenaient séditieux. L'obligeant vieillard regard avec crainte le gros homme qu'il s'était fait un plaisir de renseigne et, prudemment, il s'esquiva, le laissant seul.

Victurnien resta pensif, péniblement impressionné. Avec encor plus de vivacité qu'en ses entretiens avec son oncle, il saisissai dans les paroles qu'il venait d'entendre le conflit, visible à tan d'autres preuves, qui se préparait entre la couronne et ces roya listes, plus royalistes que le roi, qui, forts de leur noble fidélité e de leurs loyaux services attestés par leurs longues misères, entendaient que le roi prît conseil d'eux seuls et chassât de sa cour quiconque avait peu ou prou professé les idées nouvelles.

« Que ne peut-on redouter de ces dissentiments? se demandait-il. S'ils éclatent, de quel côté se ranger? Entre cette France du passé représentée par ce géant, par mon oncle, par un d'Havré, un Mouchy, et cette France du présent qu'ont élevée sur le pavois les Oudinot, les Masséna, les Ney et tant d'autres, où est le droit? où est le devoir? De quel côté la vérité? »

Il cherchait en vain une réponse à ces questions, lorsque en face de l'autre côté du passage laissé libre pour le roi, une fine silhouette de femme, debout au second rang des spectateurs, attira son attention par sa grâce et l'élégante simplicité de sa toilette. En proie à une émotion subite et violente, il venait de reconnaître Frédérique du Quesnay. Comment ne l'avait-il pas remarquée plus tôt, alors que sa figure charmante se détachait comme un chef-d'œuvre de beauté sur le fond banal, disgracieux, sans grandeur, des innombrables visages qui l'entouraient? Il renonça à se l'expliquer et ne s'appliqua plus qu'à se faire remarquer par Frédérique ou par M[me] de Morville, qui se tenait à côté d'elle.

Un certain temps se passa sans que leur regard rencontrât le sien. C'en fut assez pour lui faire comprendre combien était dépourvu de prudence l'appel qu'il leur adressait. Si son oncle surprenait cet appel et voulait savoir à qui il était destiné, que répondrait-il? Oserait-il avouer que cette jeune fille à laquelle il prodiguait des gestes affectueux pour lui signaler sa présence, était la pupille et la fille adoptive de Mgr Ermel, qu'il l'avait connue là-bas, à l'évêché de Guerlande pendant qu'il y résidait, et assez

appréciée pour souhaiter d'obtenir sa main. Il entendait déjà la réplique foudroyante de son oncle :

— C'est pour me récompenser de ma tendre sollicitude que tu te ranges parmi mes ennemis !

Et comme il eût craint de l'offenser en défendant contre ses soupçons Mlle du Quesnay, et en se défendant lui-même, il se décidait à envelopper de mystère les sentiments qui s'éveillaient dans son cœur, à n'en rien laisser deviner, ce qui le conduisait logiquement à cesser aussitôt de faire à Frédérique ces signaux à distance qui pouvaient trahir son secret.

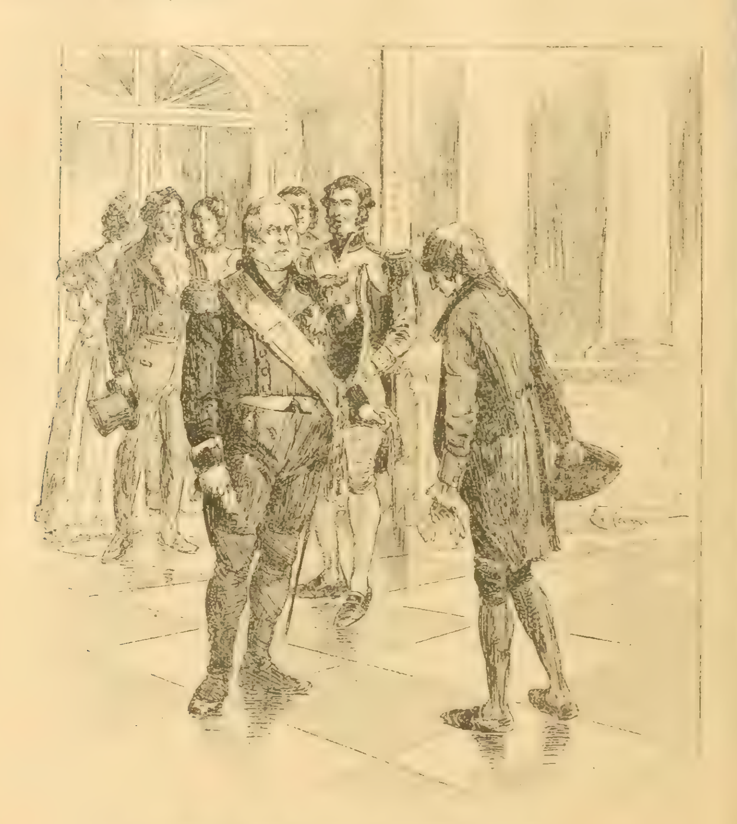
A l'improviste, un mouvement de la foule et une rumeur de voix impatientes qui se détendaient dans une manifestation de contentement, le tirèrent de ses réflexions. D'un bond, les rares personnes qui avaient trouvé à s'asseoir se levaient et les autres se hissaient sur la pointe des pieds, se penchaient pour voir au plus loin. Comme un ange aux vastes ailes, qui, d'un vol à travers la salle, eût étouffé tous les bruits, le silence passa, s'étendit, se fixa : tel un bâillon posé sur les bouches. Les portes des appartements royaux s'ouvraient toutes grandes, tandis qu'un maître des cérémonies s'avançant jetait, à cette armée de courtisans, ces trois mots qui, pendant la durée des siècles, ont si souvent fait tressaillir les cœurs demeurés fidèles à la royauté :

— Le roi, Messieurs !

Le roi venait d'apparaître à l'entrée de la salle des Maréchaux.

Vêtu d'un habit bleu, en drap, de coupe militaire, à épaulettes d'or, d'une culotte en soie noire et les jambes enveloppées dans des guêtres noires montant jusqu'au genou, il offrait, au premier abord en toute sa personne les apparences d'un gros homme, impotent, infirme, trop lourd et dépourvu de tout prestige. Mais, cette première impression se transformait bien vite lorsqu'on le regardait au visage. Sur sa face énorme, glabre et blême, dans l'encadrement des cheveux presque blancs, les yeux à l'expression grave, hautaine et bienveillante à la fois, répandaient un air de majesté qui contraignait au respect et rayonnaient une lumière dont s'illuminait le front. C'était bien là une tête royale où se reflétait cet invincible sentiment de ses droits séculaires, qui avait soutenu Louis XVIII à travers les épreuves de son exil, si cruelles et si longues. Les difformités de son corps obèse disparaissaient dans cette majesté du visage. Elle avait profondément impressionné, lors de leur pre-

mière rencontre avec le roi, les maréchaux de Napoléon, accoutumés cependant aux éclats olympiens du maître terrible dont ils avaient, pendant dix ans, exécuté les ordres et qui n'eût pas souffert que, même le plus illustre d'entre eux, les discutât et encore moins les transgressât.



« Vous voilà donc de retour, Monsieur l'Évêque. »

Du seuil de son appartement où il s'était arrêté avant de le franchir, Louis XVIII promenait sur les fronts inclinés un regard satisfait. Mais, comme si sa présence eût effacé dans toutes les âmes le souvenir douloureux des discordes dont son retour avait été le signal, alors qu'il brûlait du désir de les conjurer, et comme si dans cette foule, l'amour des Bourbons fût seul vivant, un cri s'éleva auquel d'autres cris répondirent :

— Vive le roi ! Vive le roi !

Au-dessus des têtes, des centaines de mains agitaient des mouchoirs et des chapeaux. Le roi ôta le sien et ne le remit pas. Maintenant, il s'avançait dans l'espace resté libre entre les rangs pressés des assistants. A sa droite, et en arrière d'un pas, marchait la duchesse d'Angoulême, vêtue d'une robe de soie grise sans ornements, un mantelet de même étoffe et de même couleur sur les épaules, coiffée d'un turban blanc sous lequel sa figure, un peu virile, respirait la gravité et cette mélancolie qu'avaient imprimée sur ses traits les affreuses catastrophes de sa jeunesse. Derrière le roi, et fringant encore dans son uniforme de colonel-général de la garde nationale, venait le comte d'Artois, taille svelte, figure très fine, naturellement souriante. Ses deux fils, le duc d'Angoulême et le duc de Berry, en uniforme eux aussi, s'étaient placés, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Tous les yeux allaient au second qui séduisait par sa jeunesse, sa physionomie martiale, et sur qui reposaient à cette heure tous les espoirs de la famille royale. Derrière les princes, se pressaient quelques officiers, les dignitaires de la maison du roi, des gentilshommes de la chambre et des maitres de cérémonie.



« Je ne prends pas le parti de mon oncle, Mademoiselle. »

— C'est le moment, mon oncle, glissa Victurnien à l'oreille de Mgr Magalon ; montrez-vous.

Le roi allait, en effet, passer devant l'évêque. Celui ci fit un pas en avant. Le visage de Louis XVIII s'éclaira d'un sourire et de sa bouche tombèrent ces mots :

— Vous voilà donc de retour Monsieur l'évêque. Je savais votre arrivée par Blacas. J'ai toujours été heureux de vous voir. Mais il m'est plus doux de vous le dire ici qu'à Hartwell.

Mgr de Magalon se courbait, très humble.

— Et moi, Sire, dit-il, je suis heureux de saluer mon roi rétabli sur son trône, quoique dans l'exil, comme ici, il ait toujours été mon maître, après Dieu. Votre Majesté était roi depuis la mort de Sa Majesté Louis XVII, comme j'étais, moi, et suis toujours évêque de Guerlande. Vos droits, Sire, sont imprescriptibles comme les miens. De criminelles usurpations n'ont pu les détruire.

— Je sais quels sont vos désirs, répliqua le roi sans paraitre choqué par le ton de ce discours. Nous en reparlerons.

— Je suis aux ordres de Votre Majesté, continua Mgr de Magalon. Mais, veut-elle me permettre de lui rappeler que, dans mon diocèse, les âmes pieuses s'étonnent ?...

Le roi ne le laissa pas achever.

— Vous m'avez fait demander une audience, Monsieur l'évêque dit-il, je vous l'accorderai après la messe.

Il passa sans entendre les remerciements qui lui répondaient Mgr de Magalon se redressa tout joyeux.

— Comme vous lui avez parlé, mon oncle! murmura Victurnien.

— Il en entendra bien d'autres tout à l'heure. On doit la vérité aux potentats.

Sur cette fière attestation de son énergie, le vieillard se contraignit au silence, préoccupé du désir d'attirer l'attention du comte d'Artois qui se trouvait à sa portée. Un sourire du prince réalisa son espoir. Il interprétait ce sourire comme un encouragement donné à ses revendications.

Le roi, pendant ce temps, continuait son chemin, arrêté à tout instant par de hauts personnages dont il payait d'un mot les courbettes. Il se montra surtout bienveillant pour les maréchaux et pour les membres du corps diplomatique. Il remercia Metternich, en lui disant qu'il n'avait qu'à se louer de lui. La foule fermait la route qu'il venait de parcourir, se pressant derrière sa personne. C'était à qui entrerait sur ses pas dans la chapelle Mais elle n'était pas assez vaste pour contenir tout ce monde. Ce fut à grand peine que Mgr de Magalon parvint à y pénétrer.

Victurnien ne l'avait pas suivi. Il resta dans la salle des Maréchaux où nombre de gens se trouvaient encore, les uns s'apprêtan

à partir, les autres voulant voir de nouveau le roi lorsque, la messe dite, il rentrerait dans ses appartements. Le jeune homme espérait échanger quelques paroles avec la marquise de Morville et Mlle du Quesnay qu'il n'avait pas perdues de vue, bien qu'il se fût appliqué à ne pas attirer leurs yeux et à feindre de ne pas les voir. Son oncle n'étant plus là, il n'avait plus de motifs pour les éviter. Il se rapprocha d'elles, comme elles se retiraient. Quand elles l'aperçurent, une rougeur et un sourire transfigurèrent Frédérique.

— Ma tante, voilà le comte de Ferrère qui nous salue, dit-elle à Mme de Morville qui marchait en avant.

La marquise se retourna au moment où Victurnien les rejoignait.

— Ah ! Monsieur, enchantées de la rencontre.

— Je ne m'y attendais pas, Madame, et j'en suis très heureux.

— Ma nièce ne connaissant pas le roi, continua la marquise, je tenais à ce qu'elle le connût. Je voulais la présenter à Sa Majesté. C'eût été très facile si nous nous étions mises au premier rang et trouvées là comme par hasard. Mais elle s'y est obstinément refusée. Comprenez-vous cela, Monsieur?

— A quoi bon ? demanda Frédérique d'un ton d'indifférence.

— A quoi bon? répéta Mme de Morville avec vivacité. N'est-il pas nécessaire, dans l'intérêt de notre famille, de rappeler au roi que votre père est mort pour sa cause? C'est un titre à sa bienveillance qui ne doit pas être négligé, alors que nous avons tant de réclamations à lui adresser.

— Il fallait me dire cela plus tôt, ma tante. Je ne pouvais deviner que vous espériez de moi un tel service. Attendons, si vous le désirez, le retour du roi. Je ne refuse plus de lui être présentée.

— Qu'en pensez-vous, colonel? fit Mme de Morville en s'adressant à Victurnien.

— Je pense que vous avez raison, Madame, et que puisque s'offre une occasion d'appuyer vos démarches auprès du roi, il faut la saisir.

— Attendons, alors. Voulez-vous, Frédérique ?

— Assurément, ma tante ; dès que vous croyez que c'est utile...

Elle ne disait pas toute la vérité. Plus encore que le désir de plaire à sa tante, ce qui la retenait maintenant, c'était la présence de Victurnien. Elle ne se l'avouait pas ; elle ne s'en rendait même pas compte. Mais, ne l'ayant pas revu depuis le jour où, à l'hôtel de Morville, il avait, en un langage troublant et mystérieux, pro-

testé de son dévouement, elle souhaitait le revoir et, sans paraître l'avoir compris, entendre de nouveau les paroles qui l'avaient si profondément émue.

Ravi, lui aussi, de cette rencontre inattendue, il dit timidement :

— J'attendrai avec vous, Mesdames, si vous me le permettez.

Tous trois s'éloignaient de la porte, cherchant un coin pour s'asseoir. La foule continuait à s'écouler; on circulait plus librement dans la salle. Tout au fond, près de l'entrée des appartements du roi, ils aperçurent un canapé et quelques chaises vides. Ils se dirigèrent de ce côté. En y arrivant, Frédérique et Victurnien se trouvèrent seuls, Mme de Morville ayant été arrêtée en chemin par des personnes qu'elle connaissait.

— Je bénis le hasard qui nous rapproche, dit M. de Ferrère en s'asseyant à côté de sa compagne.

Au lieu de lui répondre, elle l'interrogea :

— Connaissez vous l'évêque avec qui le roi s'est entretenu ? N'est-ce pas votre oncle, Mgr de Magalon ?

— Vous avez deviné juste.

— Grâce à votre présence auprès de lui.

— Vous m'aviez donc vu ?

— Je vous ai vu quand vous êtes entrés tous deux. Je n'ai pu entendre ce que votre oncle disait au roi. Mais à son attitude, j'ai compris qu'il attaquait mon tuteur.

— Je vous jure, Mademoiselle, protesta Victurnien, que le nom de Mgr Ermel n'a pas été prononcé. Mais je ne puis nier sans mentir que mon oncle a sollicité de Sa Majesté sa réintégration sur le siège épiscopal de Guerlande.

— Et qu'a répondu le roi ?

— Le roi, Mademoiselle, a accordé à Mgr de Magalon une audience pour entendre ses raisons. Il doit le recevoir tout à l'heure, après la messe.

— Croyez vous que mon tuteur soit menacé ?

— Je ne le crois pas. Le roi paraissait mécontent d'avoir été l'objet d'une mise en demeure.

— N'empêche que nous touchons à un moment critique, soupira Frédérique. La lutte va s'engager, et quoiqu'il semble impossible que Mgr de Magalon remporte la victoire qu'il espère, nous n'en sommes pas moins, vous et moi, dans des camps hostiles, chacun de nous étant obligé de prendre parti, vous pour votre oncle, moi pour mon tuteur.

Si elle avait espéré, en précisant la situation telle qu'elle la voyait, provoquer une protestation de la part de Victurnien, son espoir fut dépassé. Le colonel se pencha vers elle et, sans hésiter, il lui dit :

— Je ne prends pas le parti de mon oncle, Mademoiselle. Je ne l'approuve pas, car ses convictions, hélas! inébranlables, l'entraînent dans une erreur évidente et que je déplore. Mais, l'approuverais-je que je ne saurais, quand même, m'associer à ses griefs. Il serait au-dessus de mes forces, aujourd'hui, de me ranger parmi les adversaires de Mgr Ermel...

A cet aveu arraché à une âme loyale, Frédérique sentit une émotion délicieuse envahir son cœur, émotion qui ne venait pas seulement de la réponse qui lui était faite, mais plus encore de ce que cette réponse elle l'avait prévue et s'y attendait.

— Au-dessus de vos forces, aujourd'hui! balbutia-t-elle. Pourquoi aujourd'hui?

— N'avez-vous pas compris? murmura Victurnien.

Elle leva les yeux sur lui. Tremblant, pâle, la fièvre dans les siens, il la regardait, et sur son visage, une question se posait, pressante, suppliante.

Alors, d'une voix que son émotion étranglait, Frédérique continua :

— Je redoute d'avoir compris ; oui, je le redoute, car, ce que vous voudriez me dire, je ne peux l'entendre. J'ai pris, vous le savez, des résolutions inflexibles. Elles me livrent à Dieu, à Dieu seul. Je ne saurais avoir d'autre époux.

Victurnien secouait la tête, comme s'il eût douté de la réalité des engagements qu'on lui opposait.

— Je connais vos résolutions, Mademoiselle. Mais malgré tout, elles ne peuvent détruire l'espoir que je conçus lorsque je vous vis pour la première fois, et pas davantage celles que j'ai prises le jour où j'ai su les liens qui vous attachent à Mgr Ermel. Je vous le répète, on ne me verra pas parmi ceux qui le méconnaissent et l'attaquent. Je lui suis tout dévoué comme à vous-même.

— Dussiez-vous n'être jamais payé de votre dévouement?

— J'en serai toujours payé par le témoignage de ma conscience.

— Mais, si votre oncle apprend?...

— Nécessairement, il l'apprendra, car la loyauté me commande de l'avertir, de lui dire que je le désapprouve... Mais, à quoi bon de plus longues explications, Mademoiselle? ajouta Victurnien. Si je vous en ai fourni une, c'est qu'elle était nécessaire. Restons-

en là. Quelque doive être l'avenir pour vous et pour moi, il est marqué d'avance ; les paroles n'y peuvent rien changer. Gardez vos espoirs ; permettez-moi de garder les miens.

Elle allait répondre ; elle en fut empêchée. Mme de Morville revenait vers eux, et l'entretien fut interrompu.

— Le roi, Messieurs !

Pour la seconde fois, ce cri retentissait, annonçant que Sa Majesté sortait de la chapelle et allait traverser la salle des Maréchaux pour regagner ses appartements. La cohue, dans cette salle, était maintenant moins compacte que tout à l'heure ; on ne s'étouffait plus ; on eût aisément compté les spectateurs, et chacun d'eux pourrait contempler à loisir Louis XVIII sans s'exposer à être bousculé. Mme de Morville et Frédérique avaient pris place au premier rang, de telle sorte qu'elles étaient sûres d'être vues quand le roi passerait près d'elles.

Il ne tarda pas à revenir. Il entra tête haute, resplendissant de cette majesté à laquelle tous les historiens ont rendu hommage. Lentement, avec le même cérémonial et le même cortège qu'à l'arrivée, il parcourut la salle dans sa longueur, d'un pas lent, un peu traînant, se dirigeant vers ses appartements. Comme il en approchait, ses yeux tombèrent sur Mme de Morville. Elle le saluait d'une révérence profonde et supplia :

— Sire...

— Vous désirez me parler, Madame la marquise ? demanda-t-il en s'arrêtant.

— Je voulais offrir à Votre Majesté mes hommages, ceux de mon mari et recommander à vos bontés ma nièce que voici, Mlle du Quesnay.

— La fille d'un de mes Vendéens ! s'écria le roi.

— Oui, Sire, la fille de mon frère mort héroïquement pendant les grandes guerres. Elle a vécu loin de nous jusqu'à ces derniers temps. Nous l'avons retrouvée en rentrant en France...

Tout en écoutant, le roi enveloppait de son regard doux et pénétrant Frédérique qui s'inclinait. C'est à elle qu'il adressa sa réponse.

— Sachez, Mademoiselle, dit-il, que je n'ai rien à refuser à l'héritière du fidèle serviteur que fut votre père.

A ces mots, Mlle du Quesnay releva son front et, comme obéissant à une inspiration spontanée :

— Je remercie Votre Majeste, fit-elle. Je lui demande la fa-

veur d'aller bientôt lui rappeler sa promesse et la solliciter, oh! non pour moi qui ne veux rien et n'ai besoin de rien, mais pour quelqu'un qui m'est cher.

Le roi souriait et reprit sa marche en disant :

— Je vous recevrai quand vous souhaiterez me voir, mon enfant.

Et se tournant vers son frère et ses neveux qui le suivaient, il ajouta :

— Un aimable visage, n'est-ce pas ?

Il rentrait dans ses appartements dont les portes demeurèrent ouvertes pour les rares audiences qu'il avait accordées. Mme de Morville dit alors à sa nièce :

— Pour qui donc voulez-vous solliciter le roi, chère enfant ?

— Pour Mgr Ermel, ma tante. C'est mon devoir de soutenir sa cause et je le défendrai.

— Dites, nous le défendrons, Mademoiselle.

C'était Victurnien qui venait de parler ainsi. Mme de Morville le regarda toute surprise et sans comprendre, puisqu'elle ignorait à quels mobiles il obéissait. Quant à Frédérique, touchée de son langage, elle allait le remercier, lorsque, à l'improviste, et sans prendre congé, il s'éloigna, la laissant déconcertée de ce brusque départ. Mais elle fut rassurée lorsqu'elle l'aperçut à l'autre bout de la salle, allant au devant de Mgr de Magalon qui revenait de la chapelle, conduit par M. de Blacas vers l'appartement du roi.

UNE AUDIENCE ROYALE

En s'installant aux Tuileries, Louis XVIII s'était empressé d'organiser son existence conformément à ses habitudes et à ses goûts, et telle qu'elle fut jusqu'à la fin de son règne. Abandonnant à son frère, à sa nièce et à ses neveux le pavillon de Marsan, celui qui donnait sur la rue de Rivoli et qui a été reconstruit après 1871, il avait pris pour lui le pavillon central, dit pavillon Philibert Delorme, aujourd'hui détruit. Le pavillon de Flore, qui dominait la Seine, avait été affecté au logement des dignitaires et officiers de la famille royale que leurs fonctions fixaient au palais. La domesticité si nombreuse habitait dans les vastes combles du vieux monument.

Quoique très soucieux de ses prérogatives, n'en comprenant l'exercice qu'à travers les innombrables et pompeuses formalités

d'une étiquette méticuleuse, le roi, pour ce qui le concernait, menait la vie la plus simple. Cette simplicité toute personnelle faisait contraste avec le luxe de sa cour. Il passait la presque totalité de ses journées dans le cabinet qu'il s'était réservé, pièce somptueuse donnant sur le jardin, où parmi les meubles rassemblés là, peu à peu, par ses aïeux et par Napoléon, on remarquait une simple table de bois blanc. C'est à cette table, rapportée d'Hartwell comme souvenir de l'exil, que le roi demeurait assis tout le long du jour et travaillait. Il la quittait seulement à l'heure de sa promenade et à celle de ses repas, que, sauf les jours désignés pour les réunions de famille ou les diners officiels, il prenait seul.

L'après midi, lorsque l'état de sa santé et celui du temps le permettaient, il sortait en voiture, une berline pendant l'hiver, une calèche pendant l'été, et, en toute saison, quatre chevaux blancs. Pendant les premiers mois qui suivirent sa rentrée en France, il visita successivement les divers quartiers de sa capitale, et son équipage fut bientôt aussi connu des Parisiens que sa personne d'ailleurs à peine entrevue, car il allait toujours très vite, aimant à se sentir emporté au triple galop de ses chevaux que, par son ordre, on lui choisissait fringants et fougueux. Quand il se fut lassé de parcourir Paris et, notamment sous la seconde Restauration, c'est au-delà des barrières, sur les routes, qu'il se faisait conduire.

Ses promenades quotidiennes, qu'il fût seul ou accompagné, ne duraient jamais plus de deux heures. La majeure partie de sa vie s'écoulait donc dans son cabinet. Il y donnait ses audiences privées et y recevait ses ministres, toujours l'un après l'autre, rarement ensemble. Dans les conseils hebdomadaires qui les réunissaient sous sa présidence, on ne discutait que les affaires d'ordre général, si ce n'est par exception et dans les cas graves. Pour les affaires spéciales à chaque ministère, les ministres travaillaient personnellement et directement avec lui. Les résolutions qu'ils soumettaient au conseil avaient été presque toujours arrêtées à l'avance dans ces entretiens particuliers dont chacun d'eux était censé faire mystère aux autres, mais dont, en réalité, ils se communiquaient et se révélaient souvent, à l'insu du roi, les incidents et les circonstances.

Les loisirs que lui laissaient les devoirs et les soins du gouvernement, le roi les consacrait à la lecture. Horace était son auteur favori ; il le savait par cœur et aimait à le citer. Mais cette préférence ne l'empêchait pas de lire les ouvrages modernes, ceux du

moins que la faveur publique mettait à la mode. Il lisait aussi les journaux, les débats des Chambres, les publications politiques, brochures et pamphlets si nombreux alors, les rapports de police, et parfois même, quand on lui en envoyait des copies, les lettres ouvertes à la poste, s'efforçant de demeurer ainsi en contact permanent avec l'opinion et d'en connaître les tendances.



Il s'éloigna, la laissant toute déconcertée.

Il avait encore trouvé d'autres moyens de remplir ses journées. Il se livrait à des compositions littéraires, vers ou prose; il écrivait parfois, à titre de documents bons à consulter plus tard, le récit de quelques-uns des incidents qui jetaient en sa vie, à toute heure, une cause d'inquiétude ou de satisfaction, la visite d'un souverain, une crise ministérielle, tout ce qui pouvait présenter un intérêt historique.

Enfin, une partie de son temps appartenait à son favori. Il en eut toujours un. Pendant l'émigration, ce fut le comte d'Avaray, dont il a célébré le dévouement dans la relation qu'il nous a laissée de sa fuite de Paris, en 1791. A l'époque où se passe cette histoire, c'était le comte de Blacas, dont il avait éprouvé le cœur durant son séjour en Angleterre, mais qui lui créa, en 1815, par les excès de son royalisme, de tels embarras qu'il dut l'éloigner de lui. A Blacas succéda Decazes, auquel il s'attacha passionnément et dont il ne consentit à se séparer qu'après l'assassinat du duc de Berry. Vint ensuite Mme du Cayla qu'il combla de bienfaits, et dont sa mort seule arrêta la fortune et brisa la puissance.

A celui ou à celle qui se trouvait ainsi en possession de sa faveur, il ne cachait rien. Il lui confiait ses projets, lui demandait des avis, subissait son influence, heureux de pouvoir à tout propos ouvrir son cœur à un ami. Ce roi, qu'on a trop souvent représenté comme un être égoïste et sans effusion, avait besoin d'amitié. Bon et sensible, les rigueurs qui marquèrent les débuts de la seconde Restauration furent bien plus l'œuvre du parti des ultras que la sienne. Livré à lui-même, il ne s'y fût pas résigné. Il faut lui rendre cette justice que c'est la mort dans l'âme qu'en ces circonstances douloureuses il céda aux exigences de ces royalistes que l'ardeur de leurs convictions poussait aux pires excès. Nul souverain ne voulut plus sincèrement que lui le bonheur de son peuple. Ses actes et ses paroles se sont toujours inspirés de la volonté de le rendre heureux.

Tel on le peut juger aujourd'hui en lisant l'histoire de son règne, tel il apparaissait au moment où ce règne commençait, parmi les difficultés effroyables que lui avaient léguées la Révolution et l'Empire, l'une en terrorisant la France, en dressant les échafauds, en renversant les autels, en démolissant l'œuvre des siècles, l'autre en couvrant l'Europe de ruines et de sang, en épuisant les ressources nationales, en attirant sur la patrie les défaites sanglantes et tous les maux de l'invasion.

Il fallait rappeler ces souvenirs si propres à donner à la physionomie de Louis XVIII son véritable caractère, avant de suivre dans son cabinet Mgr de Magalon. Au moment où nous reprenons notre récit, l'évêque attendait dans l'antichambre royale que son tour fût venu d'être introduit auprès du monarque.

— Votre attente sera brève, Monseigneur, lui avait dit M. de Blacas en lui ouvrant les appartements privés. Sa Majesté n'a

donné audience qu'à trois personnes, ce matin, et encore est-ce à titre exceptionnel. Vous figurez parmi ces privilégiés. Les deux autres doivent passer avant vous. Mais le roi ne les retiendra pas longtemps.

Flatté d'être l'objet d'une si rare faveur, l'évêque s'était armé de patience. Certain maintenant de convaincre le roi de la légitimité de sa requête, il arpentait joyeusement le salon, passant et repassant devant l'huissier de service et le garde du corps en faction à la porte du cabinet royal. Comme s'il eût répété un rôle, il récitait à son neveu qui l'avait accompagné le discours qu'il comptait tenir à Sa Majesté.

— Tu comprends qu'il est impossible que notre prince ne soit pas touché par l'excellence de mes arguments, lui disait-il.

Victurnien écoutait silencieux. Il avait pris son parti. Il était résolu à se jeter en travers des efforts de son oncle et à défendre contre lui Mgr Ermel. Mais, avant de le déclarer à Mgr de Magalon, et d'encourir son ressentiment, il voulait connaître la réponse du roi. Si, comme il l'espérait, le roi répondait par un refus, la question serait résolue sans que lui-même eût besoin d'intervenir. La réalisation de cet espoir le dispenserait d'une démarche qui l'exposait à une brouille avec le noble vieillard qu'il chérissait et estimait malgré son fol entêtement.

(A suivre.) Ernest DAUDET.

LE ROMAN D'UN CONSPIRATEUR [1]

(Suite et fin.)

Paul Berry — c'était son nom de guerre pour l'Angleterre — fut recommandé au comte d'Artois par le chevalier de Coigny : il alla chercher à Londres des pleins pouvoirs pour organiser un vaste réseau de chouannerie. Bien qu'il ne fût pas homme à s'étonner des chimères, celles de l'émigration lui parurent dépasser la mesure ; il juge sévèrement l'enfantillage et le décousu des plans, l'incurable légèreté de ses amis et de ses maitres. A un autre endroit de ses *Mémoires*, il a raconté la joie de la petite cour de Mittau, quand on y connut le premier exemplaire du calendrier républicain. Un officier russe portait cette curiosité à Pétersbourg ; on le supplia de la céder à la comtesse Balbi, toute-puissante sur le cœur de Monsieur ; elle mourait d'envie d'avoir la pièce rare. L'officier demeura incorruptible ; pendant toute une nuit, le comte de Provence copia de sa main le calendrier ; cette copie, présent de Mme Balbi, passa plus tard aux mains du baron Hyde. Pourtant la cour de Mittau était le temple de la sagesse, en comparaison du cercle français de Londres.

Les grands projets de l'émissaire furent bientôt déjoués par le 18 brumaire. A l'occasion des conférences de Pouancé, dans ce premier instant où Bonaparte s'appelait Monk pour tous les royalistes, Hyde de Neuville se présenta chez le consul avec M. d'Andigné. Il comptait sur l'éloquence de sa conviction pour gagner le maitre de la France. — « L'attente fut longue. La porte s'ouvrit. Instinctivement, je regardai celui qui entrait, petit, maigre, les cheveux collés sur les tempes, la démarche hésitante ; l'homme qui m'apparut n'était en rien celui que mon imagination me représentait. Ma perspicacité me fit tellement défaut que je pris pour un serviteur le personnage que je voyais. Mon erreur s'accrut, lorsqu'il traversa la pièce sans jeter sur moi un regard. Il s'adossa à la cheminée et me regarda avec une telle expression, une telle pénétration que je perdis toute assurance sous le feu de

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 21 janvier.

cet œil investigateur. L'homme avait grandi tout à coup pour moi de cent coudées. Je me suis demandé depuis si mon émotion n'avait pas été le pressentiment instinctif de l'avenir. »

Le premier consul l'interroge :

« Que vous faut-il pour faire cesser la guerre civile ?

« Deux choses, lui répondis-je : Louis XVIII pour régner légitimement sur la France, et Bonaparte pour la couvrir de gloire.

« Mes paroles, loin de le blesser, parurent lui plaire. Je le vis sourire. »

Sans doute : mais comme Bonaparte jugeait la première de ces choses inutile et la seconde très suffisante, on rompit là-dessus. M. de Talleyrand, sollicité de renouer l'entretien, pria les négociateurs de dire au comte d'Artois qu'il était tout dévoué à la personne du prince, qu'il n'y avait pas d'homme plus aimable et plus digne d'être aimé, mais que nul n'avait le secret de l'avenir. Et il sourit. Les hostilités reprirent.

Hyde de Neuville les inaugura par un beau trait. Dans la nuit du 21 janvier 1800, son frère Paul et lui tendirent en noir le portique de la Madeleine, et ils affichèrent le testament de Louis XVI sur le drap mortuaire. Paris se réveilla stupéfait devant l'église en deuil. Non content de cet exploit, l'afficheur royaliste se rendit sur la place de la Révolution et y placarda les proclamations du comte d'Artois contre la statue de la Liberté, derrière le dos de la sentinelle qui gardait le monument, tournant autour, à mesure que le grenadier en parcourait les quatre faces. Toujours braves, spirituels et puérils ! Qui pensait à lire les proclamations de Londres ?

Son cas devint mauvais, la police consulaire ayant mis la main sur les papiers de l'agence royaliste. Sa tête fut mise à prix. Ce n'était pas un vain mot ; ses amis et complices, Toustain, Frotté, venaient d'être fusillés. Hyde de Neuville ne s'arrête pas pour si peu. Il retourne réchauffer les découragés en Angleterre, il revient fomenter l'insurrection en France. Une nuit que la mer a rejeté sa barque de pêche à la côte, poursuivi par les douaniers, il a la chance de tomber dans une maison normande habitée par ses amis intimes, M. et Mme de Vaux. Quelques jours après, un piquet de soldats se présente et fouille la maison : voilà notre homme sur le toit « embrassant fort amoureusement une cheminée ». Un soldat lève les yeux, l'aperçoit : ce brave militaire a l'humanité de ne pas faire un geste et d'oublier ce qu'il a vu. Les hôtes du

fugitif le déguisent et le voiturent à Paris. Mme de Damas le reçoit et le promène tout un soir dans les rues, à la recherche d'un asile ; désespérant d'en trouver un assez sûr, elle le conduit à son propre hôtel et l'enferme dans une pièce abandonnée, où Mlle de Damas lui apporte quelque nourriture en se cachant de la domesticité. Sa protectrice croit lui avoir déniché un abri tranquille chez un M. Roi, qui loge près des barrières. Hyde de Neuville y rencontre un autre proscrit, un émigré; il appprend de cet homme que leur recéleur fait la contrebande : le logis est exposé de ce chef à des visites domiciliaires. Il déménage à la hâte rue du Four-Saint-Germain, chez l'honnête parfumeur Caron, dont la maison demeura par la suite le quartier général du conspirateur.

Elle était faite à souhait pour les gens de cette sorte, avec une grande enseigne ornée de fleurs sur le devant de la boutique ; on pouvait s'y blottir; c'était la meilleure cachette aux heures d'alerte ; qui cherchera les têtes mises à prix dans une enseigne sur la rue ? Un matin, comme le condamné déjeunait avec le parfumeur, Mlle Caron, et un émigré fort bavard à qui on dissimulait soigneusement la véritable qualité du mystérieux locataire, le crieur public passa ; il criait l'arrestation et l'exécution de l'agent anglais Hyde de Neuville, fusillé dans les vingt quatre heures. « Ah ! c'est affreux ! sanglota l'autre convive. Le pauvre homme ! c'était mon ami intime ! » Et il se pâma dans les bras de l'exécuté. La petite parfumeuse dut s'enfuir, prise du fou rire : le repas s'acheva gaiement. Une autre fois, M. Caron et sa fille crurent leur hôte perdu. Ils le ramenaient de la campagne, caché à leurs pieds sous le tablier d'un vaste cabriolet. Les douaniers de la barrière insistent pour tout visiter et font descendre les voyageurs : le proscrit bondit au milieu de ces hommes, dépiste ceux qui se lancent à sa poursuite, se jette dans l'escalier d'une maison inconnue, grimpe tout en haut, fait irruption chez trois raccommodeuses de dentelles. — « Sauvez-moi, je suis un émigré! » — Ces bonnes filles le poussent dans une alcôve et ne le laissent partir qu'à la nuit.

Après bien d'autres aventures, nous le retrouvons sous les espèces du *Docteur Roland*, fixé dans le bourg de Couzan, près de Lyon, où il exerce la médecine qu'il sait un peu et vaccine gratis tout le canton. La reconnaissance des populations porte ce bienfait aux oreilles du préfet de Lyon : le ministre de l'Intérieur décerne une médaille d'honneur au charitable praticien, que Savary recherche pour le faire passer par les armes. C'est à croire que

Victor Hugo connaissait ce fait quand il inventa M. Madeleine. Entre temps, Mme de Neuville avait subi une détention aux Madelonnettes ; et Paul, le frère cadet, allait être interné au château d'If. Il y tentera plus tard une évasion d'une pureté classique : corde tressée avec la bourre d'un matelas, descente le long des rochers, barque apostée qui ne répond pas au signal, retour par le même chemin dans le cachot, au moment où le geôlier frappe à la porte.

Cependant l'époque héroïque touchait à sa fin. Moins heureux que son ami, Georges se faisait prendre en sautant d'un cabriolet. Découragés par les catastrophes de Georges, de Pichegru, du duc d'Enghien, et plus encore par le verdict évident de la fortune, les conjurés posaient les armes et quittaient leurs dernières espérances. Il ne fallut rien moins que la journée d'Austerlitz pour abattre celles de Hyde de Neuville. Il renonça à lutter seul contre le maître du monde et passa en Suisse. Mme de Neuville courut sur les pas de l'empereur jusqu'à Vienne, pour obtenir un accomodement.

— Vous êtes une bonne femme, lui dit Napoléon.

Mais sa clémence ne se traduisit que par un arrêt d'exil aux États-Unis. M. et Mme Hyde gagnèrent l'Espagne, où ils s'embarquèrent pour le Nouveau-Monde. L'exilé avait le cœur chagrin, la conscience tranquille; il pouvait se rendre le témoignage que son devoir envers ses rois était épuisé, après quinze années de bonnes et loyales conspirations.

II

Le récit d'une existence désormais plus calme n'est pas dépourvu d'intérêt. Hyde de Neuville observe l'Amérique : c'est la contre-partie des *Natchez*. Les Onéïdas le laissent froid :

« Cette peuplade est laide, elle a les jambes grêles et mal faites, la peau tannée et cuivrée, les cheveux droits et noirs. J'avoue qu'ils ne font guère aimer la belle nature dans toute sa simplicité et ne rappellent pas du tout Atala et les sauvages belliqueux que nous a peints M. de Châteaubriand. »

En revanche, il étudie avec une curiosité d'homme d'État la nation nouvelle qui naît sous ses yeux ; il la juge bien, il en discerne le prodigieux avenir. Ses lettres à Mme de la Trémoille contiennent des pages prophétiques :

« Je ne sais si je m'abuse, mais, en voyant de près l'Amérique,

on sent quelque chose d'inconnu s'agiter dans l'avenir, on sent que l'autorité tyrannique qui pèse sur notre malheureux pays n'est pas le dernier mot du siècle qui commence, et qu'un vent nouveau a soufflé sur le monde, à la fois cause et produit de notre révolution. Celle-ci ne peut avoir une influence isolée, et il est probable qu'elle apportera des modifications dans toutes les sociétés futures. » Le Nouveau Monde intéresse le banni; mais c'est vers l'ancien, vers le « malheureux pays » que ses regards restent obstinément tournés.

Il s'est lié avec Moreau : les deux compagnons d'exil passent les jours à supputer les chances de leur ennemi. Le général s'ouvre de ses projets ; à en croire son confident, il ne pensait pas alors à marcher contre son pays sous des drapeaux étrangers ; il espérait détacher quelques corps des armées impériales.

« Je puis assurer que Moreau partageait alors l'idée de vaincre la France par la France seule, qui était toujours au fond de toutes mes espérances, de tous mes sentiments ; je ne pouvais m'en départir. »

C'est en effet le trait distinctif de notre conspirateur : il ne fut jamais tenté d'émigrer ni de pratiquer avec le dehors, sauf pour prendre les ordres de ses princes ; il était de cette noble et forte race de chouans qui entendaient frapper l'adversaire en plein cœur, les pieds sur le sol national. Si Moreau pensait de même, ses scrupules ne tinrent pas contre les flatteries des souverains alliés. Il s'embarqua le 21 juin 1813, pour venir chercher à Dresde le boulet français qui le tua, deux mois après. Hyde de Neuville, sentant son impatience croître avec l'ébranlement de l'empire, prit la mer l'année suivante. Il se dirigeait à tout hasard vers l'Angleterre. Quand le pilote se montra, en vue de Liverpool, le passager héla cet homme en lui demandant des nouvelles de France. Il dit n'avoir pas éprouvé, dans le cours de sa vie agitée, un saisissement pareil à celui que provoqua cette réponse : « Bonaparte est à l'île d'Elbe, et Louis XVIII à Paris ! »

Rentré en France, le proscrit dépeint avec une conviction communicative la joie universelle, le soulagement de la grande détente. Ses *Mémoires*, concordants avec ceux de Rochechouart et avec tant d'autres, ne laissent soupçonner chez personne le sentiment que l'on se plaît à imaginer, la douleur d'une délivrance due aux armées étrangères : sentiment absent en 1814, très marqué l'année suivante, en 1815. Hyde de Neuville note tout ce qu'il y a de changé dans Paris, y compris le cœur de M. de Châteaubriand. Il avait lié connaissance avec le grand homme à Cadix, au moment

du départ pour l'Amérique. L'aimable et malheureuse femme qui attendait en Espagne le pèlerin de Jérusalem les avait présentés l'un à l'autre. En 1814, la pauvre *Dolorès* est fort loin dans les limbes de l'oubli.

« Je rencontrai M. de Châteaubriand dans le salon de la duchesse de Duras. Précédant Mme Récamier auprès de l'illustre écrivain, elle l'entourait d'hommages. »

Alors se noua cette amitié qui devait commander toute la carrière politique de notre auteur et illuminer sa vieillesse d'un glorieux reflet.

Pour l'instant, il est inquiet, au milieu des congratulations qu'échangent les vainqueurs; il connait son Napoléon, pour l'avoir longtemps combattu; il rumine les paroles que lui a dites Sydney Smith, à son passage à Londres : « On se fait une grande illusion dans votre pays, si l'on croit que le prestige qui entoure le nom de Napoléon est détruit par les derniers revers de la France. »

— Que faire pour prévenir le danger pressenti?

De la contre-conspiration, comme les brigands rangés font de la police. Hyde de Neuville sollicite une mission particulière en Italie, où il va observer de près les intrigues de l'île d'Elbe.

A Livourne, il saisit la trace de ces intrigues chez la « ravissante comtesse Miniaci », une de ces belles cosmopolites dont personne ne connaît l'origine, et qui connaissent tous les hommes, tous les rouages de la mécanique européenne. Elle retient fortement le colonel Campbell, un des quatre commissaires délégués à la surveillance de l'Empereur. Notre envoyé sent de mauvais projets dans cet air de fête, il soupçonne davantage, et repart très alarmé. Retenu au passage des Alpes par un accident de voiture, il rencontre deux compatriotes dans la maison de poste, il écoute leurs propos à travers une cloison.

— Ce sont des messieurs qui viennent de chez *l'autre*, lui dit le maître de poste; si vous êtes si pressé de partir, ils pourraient vous donner une place dans leur chaise jusqu'aux Échelles. Hyde de Neuville s'égaya longtemps de cette idée, faire voyager côte à côte la police du roi et celle de l'empereur.

Le malheur avait couru derrière lui. Napoléon débarque au golfe Juan, Louis XVIII quitte les Tuileries. Le baron Hyde déplore le départ du roi; avec son expérience des temps troublés, il comprend que la Restauration pourra recommencer, mais qu'elle restera mortellement frappée par le souvenir de cette

fuite. Cependant le bon serviteur se met à la besogne ; peut-il maudire bien fort ces événements ? Ils lui permettent de dérouiller ses facultés de conspirateur ! Le voilà parcourant les auberges de la banlieue, à la recherche des officiers royalistes qui se dissimulent. En devine-t-il un ? D'un beau geste à la Talma, il écarte les pans de son manteau, et laisse voir sur sa poitrine la croix de Saint-Louis, seul signe de reconnaissance. Il court chercher des brevets à Gand, puis en Angleterre, où Mme la duchesse d'Angoulême lui délivre une commission pour les provinces de l'Ouest. Il revient conférer avec Vitrolles dans Paris, chez le fidèle Caron ; la petite parfumeuse cache sous des flacons d'essence les papiers compromettants dont il a les poches bourrées.

« Ces pourparlers et ces détours étaient des jeux d'enfants pour un conspirateur tel que moi », écrit-il avec fierté.

Le canon de Waterloo rendit ses services inutiles. Louis XVIII rentra aux Tuileries ; les *Mémoires* constatent la tristesse et l'incertitude de l'opinion. « Que cette entrée à Paris ressemblait peu à la première ! Cette fois une douleur secrète pesait sur les cœurs. On sentait que la paix appportée par Louis XVIII à la France ne pouvait effacer la honte de ses revers. Mornes, abattus, peu confiants en l'avenir, nous entourions nos princes... Le tableau était sinistre, car il avait pour cadre ces hordes d'étrangers qui bivouaquaient sur nos quais et sur nos places publiques. »

Envoyé à la Chambre introuvable par le collège de Cosne, Hyde de Neuville se montra ce qu'il était partout : bon royaliste, mais entier, indépendant, souvent fâcheux pour les ministres ; un de ces excellents serviteurs que le pouvoir écarte avec soulagement. Napoléon l'avait exilé en Amérique sans y mettre de formes ; Louis XVIII mit au même exil ces formes gracieuses qui s'appellent une mission diplomatique. Nommé à la légation des États-Unis, d'où il passa à l'ambassade du Brésil, le proscrit de la veille retourna dans le Nouveau-Monde pour y représenter son roi. L'intérêt faiblit dans cette partie des *Mémoires*, remplie par les correspondances qui apportent au diplomate un écho lointain de la politique française. Il renait, et très vif, avec le retour du baron Hyde en Europe, à la fin de 1822. Son embassade de Portugal, en 1824, lui fit voir la révolution du 30 avril à Lisbonne ; il y joua un rôle dramatique et périlleux qui convenait à son humeur, à la physionomie qu'il garde sur un portrait de cette époque. Le baron y est peint dans le goût du temps, vêtu d'un habit rutilant de crachats,

une dépêche à la main, séparé par une draperie tumultueuse des flots de l'Océan, où la tempête secoue un navire. Ce n'est plus Chérubin ; c'est Almaviva, ambassadeur chez Sa Majesté Très Fidèle.

A partir de 1825, Hyde de Neuville est établi à Paris, très mêlé à la haute politique sous la bannière de Chateaubriand, en mesure de nous fournir des renseignements sur les affaires du royaume et des anecdotes piquantes sur la société. J'aime bien le compte rendu de la première audience accordée par Louis XVIII à la comtesse du Cayla : « Jeune encore, très intimidée sous l'œil investigateur et profond du roi, la comtesse s'approchait du siège qui lui avait été désigné, sans s'apercevoir qu'un guéridon sur lequel quelques papiers se trouvaient était à sa portée ; elle le renversa par un faux mouvement, et les pages de se disperser sur le tapis du cabinet. L'infortunée solliciteuse se confond en excuses, tout en ramassant les feuillets épars ; elle cherche à les classer en lisant quelques phrases d'une voix émue, s'aperçoit de sa gaucherie, et, comme toujours en pareil cas, devient plus gauche encore. Le roi sourit ; elle lui tend le manuscrit qu'il ne reprend pas.

— Continuez, Madame, le charme de votre voix s'ajoutera à celui de vous voir.

La pauvre femme perd contenance, mais revient à elle en songeant que le plus simple est d'obéir. Elle lit un rapport dont elle comprend à peine les termes. Enfin le roi l'interrompt en lui disant :

— Merci, Madame ! je voudrais avoir souvent une lectrice aussi intelligente et charmante que vous ; revenez me voir.

Mme du Cayla revint chaque jour, apportant au vieux roi, comme dit l'auteur des *Mémoires*, « une amitié qui avait toutes les délicatesses de l'amour ».

En 1828, le ministère Martignac appela le baron Hyde au département de la marine. Il y fit très bonne figure ; les choses de la mer étaient familières à ce voyageur, et il abordait la politique générale avec un esprit assagi par les années, également éloigné des *ultras* et des brouillons libéraux. Il céda la place à M. de Polignac, avec d'autant plus de chagrin que les visions du prince Jules lui étaient connues d'ancienne date. A Londres, au temps de l'émigration, Hyde de Neuville avait vu se développer le mysticisme de son ami. Il rapporte un épisode de cette époque. Entré un soir par hasard dans une petite chapelle catholique, M. de Polignac avait été vivement frappé par la voix et la beauté d'une jeune fille qui chantait des cantiques à l'autel. Il revint souvent dans

l'oratoire et se lia avec cette personne. Quand le prince paraissait, la chanteuse descendait de l'autel, venait à lui, traçait sur son front le signe de la croix, et révélait à l'émigré des circonstances de sa vie connues de lui seul. Un jour enfin, dans un accès prophétique, la mystérieuse sibylle dit au visiteur :

— Dans quelques années, vous serez le dernier conseiller du roi de France et la dernière victime sacrifiée à sa cause.

En 1830, le prince Jules s'empressa de justifier la prophétie.

Hyde de Neuville disparut de la scène politique avec la monarchie pour laquelle il avait usé sa vie. Il n'était pas de ceux qui pouvaient en servir une autre. Une dernière fois, l'héroïque équipée de Mme la duchesse du Berry lui donna la tentation de conspirer; mais l'entrain de jadis n'y était plus. Il prodigua les plus sages conseils à la noble femme, refusa de la suivre dans une aventure nuisible selon lui à la légitimité, et n'en fut pas moins arrêté à cette occasion avec son ami Châteaubriand.

L'ombre de l'illustre ami s'étend sur tout le troisième volume, en partie rempli par la correspondance de Chateaubriand; cet appendice ne déparerait pas les *Mémoires d'outre-tombe*. Quelques-unes de ces lettres sont admirables : René s'y montre tout entier, avec ses rugissements habituels quand il parle de M. de Villèle et de ses adversaires politiques, avec sa coquetterie câline, quand il veut séduire ses petites amies, les jeunes nièces du châtelain de Lestang. Le baron Hyde s'était également lié avec Lamartine, de façon assez singulière. Le hasard avait fait tomber entre ses mains une lettre inquiétante, adressée jadis au poète par « une femme dont l'âme était pleine de feu et d'amour ». Il crut devoir écrire au destinataire de cette lettre pour lui restituer le précieux dépôt. Le bon Lamartine répond par quelques lignes tout à fait convenables sur la lointaine délaissée; on sent qu'il n'a d'elle qu'un très vague souvenir; il ne peut comprendre comment ces lettres, qu'il croyait anéanties, lui ont été dérobées. Et la correspondance passe aussitôt aux théories politiques dont il avait l'âme occupée, à un plaidoyer pour les Polonais. — Mais l'amitié envahissante de Chateaubriand ne laisse que peu de place aux autres. Après 1830, Hyde de Neuville devient le principal confident des mélancoliques souvenirs. De temps en temps, le morose charmeur s'échappe de l'Abbaye-au-Bois, pour aller passer quelques jours dans le Cher, à ce manoir de Lestang où se repose la vieillesse de l'ancien conspirateur. Les voisins accourent con-

templer le grand homme ; taciturne, chagrin devant eux, il retrouve après leur départ toutes ses grâces avec les « deux reines », les nièces de son hôte. Absent, il leur écrit jusqu'au dernier jour, car il ressaisit dans ces lettres les deux seuls plaisirs qui lui restent à cette heure crépusculaire : moduler des phrases superbes où il épanche son désenchantement, et tourner une jeune tête avec ces phrases.

Le glorieux ami partit le premier. Hyde de Neuville vit encore la révolution de 1848 et prévit qu'elle aboutirait à l'empire d'un Napoléon. Le proscrit, dont la tête avait été si longtemps mise à prix, mourut octogénaire, en 1857, entouré de l'affection des siens et de la considération de tous.

Si l'on pouvait réveiller les images accumulées dans les yeux que la mort a clos, voilà bien les paupières qu'il faudrait soulever, pour demander à ces miroirs de nous rendre les plus nombreux, les plus curieux spectacles que le monde d'hier ait offerts à l'un de ses spectateurs. Mais les images se succèdent et se superposent dans les yeux vivants ; déjà décolorées par l'universelle usure, la vie qui s'enfuit les abolit, elles vont rejoindre dans l'évanouissement commun les objets d'où elles émanèrent. Il n'en reste que les pâles vestiges retenus par la pensée, fixés par elle dans des livres comme celui que nous venons de feuilleter. Après s'y être diverti, chacun rendra hommage au cœur honnête que ce livre découvre. La vie si remuée de Guillaume Hyde de Neuville fut intérieurement simple et belle. Il y en eut de plus magnifiques, en ce temps où la moisson d'hommes était haute ; il n'y en eut pas de plus droite. Consacrée à un principe, elle fut un acte perpétuel de dévouement, ce qui est rare, à des princes qui le payèrent fort peu, ce qui l'est moins. Patriote à sa manière, il ne voulut redresser son pays que du dedans. Conspirateur d'occasion, et peut-être de vocation, il ne le fut jamais jusqu'aux lâchetés de l'assassinat : la police impériale le calomniait, quand elle mêlait son nom à l'affaire de la machine infernale. Un singulier alliage d'audace pratique et de sens très réfléchi semblait le marquer pour une destinée plus éclatante. Il ne l'a pas remplie : peut-être y fallait-il une âme moins pure et moins fière, plus facile aux changements. C'est encore faire son éloge d'indiquer par où il manqua les grands premiers rôles ; s'il n'eut pas toute sa mesure de renommée, raison de plus pour lui en restituer une très large d'estime et de respect.

Vicomte E. Melchior de Vogüé.

ARTISTE ÈS CRIMES [1]

(Suite)

VIII

LUCETTE

Deux jours après les événements que nous venons de rapporter, la femme de chambre d'Émilie Remsen annonça qu'elle venait de recevoir de très mauvaises nouvelles de sa mère et qu'on la faisait demander immédiatement auprès d'elle. Sa mère, disait-elle, demeurait à Élizabeth (New-Jersey). Elle exprima le désir d'y aller le plus tôt possible et demanda qu'on permît à sa cousine Lucette de la remplacer jusqu'à son retour qui aurait lieu, espérait-elle, dans peu de jours. Comme on lui demandait si sa cousine connaissait le service, elle répondit que oui, qu'elle savait surtout bien coiffer, ayant fait son apprentissage chez un coiffeur français. Le véritable nom de la jeune fille était Lucy; mais elle l'avait changé en Lucette afin de pouvoir se dire Française et se faire passer pour une bonne femme de chambre.

Aux yeux de Miss Remsen, ce changement de nom n'était pas en faveur de la jeune fille; mais comme sa femme de chambre lui était si subitement enlevée et que cette autre s'offrait immédiatement, elle accepta la proposition.

Lucette arriva dans l'après-midi et Miss Remsen en fut enchantée. Elle s'attendait à trouver une personne bavarde et hardie, affectant de petites manières : aussi fut-elle surprise de trouver une jeune fille tranquille et sans prétention qui se montra très au courant du service au bout de vingt-quatre heures. En voyant combien elle était mieux servie, Miss Remsen en venait à souhaiter que cet intérim se prolongeât. Dora aussi était enchantée de Lucette.

— Reine, dit elle le jour suivant, que penses-tu de la nouvelle femme de chambre.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

— De qui, de Lucette? répondit sa sœur : oh! je trouve qu'elle fait très bien son ouvrage.

— Mais, Reine, c'est une perle. Si tu ne l'apprécies pas, je souhaite que tu me la passes au retour de Sarah.

— Ah! Mademoiselle a besoin d'une femme de chambre pour elle, à ce qu'il paraît?

— Oh non! pas pour moi en particulier; mais je voudrais garder Lucette dans la famille. C'est un trésor. Elle coiffe admirablement, je ne t'ai jamais vue plus en beauté; mais ce n'est pas son seul talent. Elle vient d'arranger la table pour le thé de l'après-midi Je n'ai jamais rien vu de pareil. C'est incroyable ce que cette fille sait faire d'une serviette pour décorer une chambre.

— Oui, dit Émilie, Lucette est adroite, mais ne lui laisse pas voir que nous la regardons comme telle; elle pourrait se gâter. Maintenant, dis-moi qui vient cette après-midi.

— Oh! la colonie habituelle, je suppose.

— Y compris M. Randolph!

— Reine, il y a un mystère qui plane sur lui. Laisse-moi dire quelque chose. D'abord, voilà bien une semaine qu'il n'est venu ici, et hier, je l'aperçus descendant la cinquième avenue, et, le crois-tu? juste au moment où j'allais le saluer, il tourna dans une rue transversale.

— Il ne t'a pas vue, ma chère; sans quoi il t'aurait sûrement parlé : il aurait été trop heureux de cette occasion.

— S'il ne m'a pas vue, c'est qu'il est devenu subitement myope; voilà mon opinion.

Peu après, les gens commencèrent à arriver et bientôt les salons furent remplis d'une foule que Dora avait très justement dépeinte d'un seul mot. La plupart des gens venaient là, en partie par devoir, en partie par habitude.

Dora était assiégée par un grand nombre d'admirateurs et prenait plaisir à éviter M. Randolph qui lui témoignait une attention très assidue. Il semblait désireux de l'attirer dans un coin, projet que la jeune fille déjouait sans en avoir l'air.

M. Thaurel vint aussi; mais il ne resta pas très longtemps. Il effleura quelques banalités avec Émilie, puis se dirigea du côté de Dora, où il resta un peu plus longtemps. Il lui dit plusieurs de ces jolis riens qu'elle avait entendus exprimer sous des formes différentes par d'autres personnes; mais son ton semblait indiquer qu'il y mettait un peu de son cœur.

Il le fit si habilement et avec tant de tact que personne, surtout une jeune fille inexpérimentée comme Dora, n'aurait pu soupçonner que tout cela était étudié.

Après son départ et comme la société s'écoulait peu à peu, M. Randolph trouva enfin cette occasion tant cherchée d'un tête-à-tête avec Dora.

— Miss Dora, dit-il, pourquoi permettez-vous à un individu, comme ce Français, de vous faire la cour?

— Est-ce à mon ami, M. Thauret, que vous faites allusion?

Elle appuya sur le mot *ami* afin d'exaspérer M. Randolph, ce à quoi elle réussit admirablement.

— Il n'est pas votre ami. Selon moi, il n'est l'ami de personne, que de lui-même.

— On m'a dit cela de tant de gens que ce jugement n'a plus aucune valeur.

— Sérieusement, Miss Dora, il ne faut pas permettre à cet individu de prendre sa place dans votre cercle et surtout vous ne devriez pas lui permettre de vous faire la cour.

— Vous m'étonnez, Monsieur Randolph. Je ne me doutais pas que M. Thauret me fit la cour. Je pourrais vous répéter tout ce qu'il m'a dit et vous verrez que vos suppositions ne sont guère justifiées.

— C'est justement là son habileté. Il est trop fin pour parler ouvertement.

M. Randolph, lui, ne l'était pas assez pour voir qu'il faisait tort à sa propre cause en mettant dans la tête de la jeune fille des idées qui lui étaient étrangères jusque-là.

— Savez-vous, Monsieur Randolph, que vous devenez bien amusant. Vous êtes comme un don Quichotte se battant contre des moulins à vent. Vous vous imaginez telle ou telle chose pour pouvoir me mettre sur mes gardes. C'est tout à fait inutile, je vous assure. M. Thauret n'a pas agi comme vous le supposez.

— Vous n'êtes pas en colère après moi, je pense. Vous savez ce qui m'a poussé à vous parler?

— Non, je ne suis pas assez habile pour lire dans les motifs des gens.

— Mais vous avez sûrement deviné que...

— Avoir deviné quoi?

Dora le regarda d'un air si innocent qu'il en fut abasourdi. C'était pour lui une occasion de se déclarer, et il allait le faire, lorsque M. Mitchel entra dans la chambre. En l'apercevant,

M. Randolph songea à la position singulière où il se trouverait si son ami était convaincu d'avoir commis un crime. Il hésita et perdit cette occasion qu'il ne retrouva pas de longtemps. Aussi répondit-il d'un ton de plaisanterie et quitta-t-il la maison.

Tout le monde étant parti, Dora était rentrée dans sa chambre laissant M. Mitchel et Émilie en tête-à-tête.

— Émilie, ma Reine, dit M. Mitchel d'un ton caressant et pre-



« Emilie, ma Reine, dit-il, d'un ton caressant. »

nant une de ses mains dans les siennes et en s'asseyant avec elle sur le sopha. Il me semble que je rêve lorsque je me dis que vous m'aimez.

— Pourquoi cela, Roy ?

— Écoutez, petite. Je suis d'humeur singulière ce soir et je voudrais beaucoup vous parler. Me le permettez-vous ?

Pour toute réponse, elle lui caressa légèrement, mais tendrement, la figure, de sa main restée libre et fit un signe d'assentiment.

— Écoutez ma confession. Je suis aussi différent des autres

hommes que vous êtes, selon moi, différente des autres femmes. J'en ai vu beaucoup dans les différentes capitales de l'Europe, et, ici, dans mon propre pays. Aucune ne m'a fait la même impression que vous. Dès la première rencontre, je vous avais choisi pour ma femme. Lorsque je vous ai demandée, je ne pouvais m'imaginer que vous pussiez me refuser; à peine avais je parlé que j'ai compris l'audace de mes paroles et pendant une demi minute j'ai cru que j'avais trop présumé de moi-même.

— Non, mon Roy; moi aussi, j'ai rencontré des soupirants sans y être plus sensible qu'aux brises de l'océan. La première fois que je vous ai vu, je me suis dit : « Voici mon maître ».

— Dieu vous bénisse, Émilie ! Permettez-moi de continuer. Je vous ai choisie pour être ma femme. Le ciel m'est à témoin que je ne vous tromperai jamais en quoi que ce soit ; mais... c'est la rude épreuve à laquelle je suis obligé de mettre votre amour; il est possible que je sois obligé à un certain moment de vous tenir dans l'ignorance de certaines choses. Croyez-vous que votre amour soit assez grand pour croire que, si je garde un secret, c'est par amour pour vous ?

— Roy, c'est peut-être de la vanité, peu importe, je le dirai tout de même : un amour moins fort que le mien vous dirait, « je vous crois, mais je vous aime tant que vous ne devez pas hésiter à partager vos secrets avec moi » ; moi, je vous le répète, j'ai une foi absolue en vous ; que vous me fassiez part de vos secrets ou non, je serai satisfaite, c'est à votre amour d'en juger.

— Je savais que vous parleriez ainsi. Si vous en aviez dit moins, j'aurais été déçu. Je vous confierai tout de suite qu'il y a dans ma vie un secret dont je n'ai fait part à personne et que je ne consens pas encore à vous révéler. Êtes vous toujours satisfaite ?

— En doutez-vous ? Croyez-vous qu'après vous avoir assuré ma confiance je reculerais à la première épreuve ?

— Non, ma Reine; mais c'est trop demander à une femme que de l'épouser lorsqu'il y a un secret que l'on ne peut révéler; surtout lorsque les gens peuvent s'imaginer qu'il y a là une honte à cacher ou peut-être pire encore.

— Personne n'oserait vous juger injustement !

— Vraiment ! vous vous trompez. Il y a des gens qui ne me regardent pas comme aussi irréprochable que vous vous l'imaginez. Que diriez-vous si un agent me surveillait jour et nuit ?

— Oh ! oh ! cela ne m'effrayerait pas. Vous m'avez expliqué votre

pari. M. Barnes a l'œil sur vous, je suppose. Est-ce bien cela?

— Oui, en partie; mais aussi parce qu'il me soupçonne d'avoir eu quelques rapports avec la femme assassinée. Jusqu'à un certain point, il a raison.

— Vous voulez dire que vous la connaissiez?

— Oui.

M. Mitchel s'arrêta pour voir si elle allait faire une autre question après cette réponse affirmative; mais Émilie avait été parfaitement sincère en déclarant qu'elle ne doutait pas de lui. Elle resta silencieuse. M. Mitchel continua ·

— Naturellement M. Barnes est désireux de découvrir tout ce que je sais. J'ai des raisons impérieuses pour désirer qu'il ne le sache pas. Il est en votre pouvoir de m'aider.

— Je suis prête.

— Vous ne savez pas ce que je désire.

— Peu m'importe; je le ferai si vous me le demandez.

— Vous êtes bien digne de mon amour.

Il l'attira doucement et lui donna un léger baiser sur les lèvres.

— Je ne dis pas cela par égoïsme, car je vous aime de toutes les puissances de mon être. Si vous étiez indigne de mon amour, je n'aimerais plus jamais.

— Vous pouvez avoir confiance en moi, Roy.

Ces paroles étaient bien simples; mais elles avaient un accent de vérité qui ne trompait pas.

— Je vais vous dire tout de suite ce que je désire, car cela doit être fait promptement. Vous devez vous tenir prête... Qui est là?

M. Mitchel avait dit ces derniers mots d'un ton un peu âpre en se levant de son siège et en faisant un pas en avant. La grande chambre se trouvait dans une demi-obscurité, le gaz ayant été baissé pour être agréable à Émilie qui détestait les chambres trop éclairées. A l'extrémité de la pièce, on apercevait la silhouette d'une personne debout qui avait attiré l'attention de M. Mitchel. C'était Lucette qui répondit sans hésiter :

— Votre mère m'a envoyée pour savoir si vous êtes prête pour le souper, miss Émilie ?

— Dites-lui que nous sommes prêts dans cinq minutes, répliqua Émilie.

Et Lucette quitta la chambre.

— Qui est cette fille? demanda M. Mitchel.

Émilie expliqua comment cette nouvelle femme de chambre avait été engagée, et M. Mitchel, parlant d'un ton plus haut qu'il n'était nécessaire :

— Elle a l'air d'une bonne fille, bien tranquille, un peu trop tranquille ; elle m'a effrayé en entrant ainsi sans bruit. Montons-nous chez votre mère ? Ce que j'ai à vous dire prendra un certain temps. C'est une chose que je désire que vous fassiez pour moi après-demain.

Après souper, M. Mitchel emmena les deux jeunes filles et leur mère au théâtre à la grande joie de Dora qui était toujours choquée chaque fois qu'Émilie y allait sans chaperon. Ils allèrent au théâtre et revinrent à pied, Mme Remsen et Dora en avant. M. Mitchel eut tout le temps d'expliquer à sa fiancée la faveur qu'il désirait qu'elle lui accordât. En quittant la maison, cette nuit-là, il dit :

— Vous ne me reverrez plus de quelques jours. Portez-vous bien jusqu'à mon retour.

Lucette saisit cette parole au passage ; aussi fut-elle assez étonnée de voir arriver M. Mitchel dès dix heures du matin, et elle fut encore plus surprise d'entendre sa maitresse annoncer qu'elle allait sortir. Ce qui l'intrigua le plus, ce fut de voir Émilie sortir seule, laissant M. Mitchel dans le salon. Cela lui donna matière à réflexions ; et tout à coup, étant arrivée à une conclusion, elle se prépara à sortir. Comme elle passait par le vestibule, la porte du salon s'ouvrit, et M. Mitchel lui barra le passage.

— Où allez-vous, Lucette ?

— J'ai à faire une commission, répondit-elle d'une voix légèrement tremblante,

— Entrez d'abord dans le salon. Je désire vous parler.

Elle sentit qu'elle était forcée d'obéir et entra dans la chambre. M. Mitchel avait tenu la porte ouverte attendant qu'elle eût passé. Il la suivit, ferma la porte derrière lui, tourna les verrous et mit la clef dans sa poche.

— Pourquoi faites vous cela ? demanda Lucette avec colère.

— Vous vous oubliez, Lucette. Vous êtes une domestique, et les bons domestiques comme vous ne font jamais de questions. Cependant, je vous répondrai. J'ai fermé la porte aux verrous parce que je ne désire pas que vous sortiez de cette chambre.

— Je ne veux pas être enfermée ici avec vous ; je suis une honnête fille.

— Je n'en doute pas. Ne vous fâchez pas ; je ne vous ferai de mal en aucune façon.

— Pourquoi m'avez-vous amenée ici ?

— Simplement pour vous garder ici jusqu'à... disons midi, durant deux heures à peu près. Y avez-vous quelque objection ?

— Certes je ne veux pas être ainsi gardée pendant deux heures en tête-à-tête avec vous.

— Vous m'amusez ; comment pouvez-vous l'empêcher ?

Lucette se mordit les lèvres et ne dit rien. Elle vit que le cas était désespéré. Elle pouvait crier sans doute ; mais Mme Remsen et Dora étaient sorties avant Emilie. M. Mitchel et elle se trouvaient seuls dans l'appartement. Elle pouvait aussi attirer l'attention du concierge ou des passants dans la rue et elle lança un regard vers la fenêtre ; M. Mitchel comprit sa pensée.

— N'essayez pas de crier, Lucette, car dans ce cas, je serai obligé de vous bâillonner. Vous trouveriez cela désagréable pendant deux heures d'horloge.

— Voulez-vous me dire pourquoi vous désirez me garder ici ?

— Je croyais vous l'avoir déjà dit. Le fait est que je désirais que vous ne fissiez pas vos petites commissions.

— Je ne comprends pas.

— Oh ! oui, vous comprenez ; vous n'êtes pas si bête. Maintenant, ma fille, soumettez-vous à l'inévitable. Installez-vous confortablement jusqu'à midi : lisez le journal si le cœur vous en dit. Il s'y trouve un intéressant récit de meurtre ; vous savez, celui de la femme tuée dans l'appartement au haut de la maison. Avez-vous suivi l'affaire ?

— Non, certainement pas, répliqua-t-elle aigrement.

— C'est drôle ; je croyais que vous étiez justement une personne qui prenait le plus vif intérêt à ce genre de choses.

— Eh bien ! vous vous trompez.

Pendant deux heures, ils n'échangèrent plus un mot. M. Mitchel était assis dans un immense fauteuil et se contentait de surveiller la jeune fille, un malicieux sourire aux lèvres. Lucette se sentit si irritée de ce sourire que, après l'avoir supporté pendant quelques minutes, elle cessa de le regarder, mais fixa obstinément son regard sur le côté opposé de la rue. La pendule sonna enfin midi. La jeune fille se leva aussitôt.

— Puis-je sortir ?

— Oui, Lucette ; vous pouvez sortir et faire votre petite com-

mission, s'il n'est pas trop tard. A propos, Lucette, Miss Remsen m'a prié de vous dire qu'elle n'aura plus besoin de vos services à partir d'aujourd'hui.

— Voulez vous dire par là que je suis congédiée ?

— Pas tout à fait. Je disais simplement qu'on n'aurait plus besoin de vous. Miss Remsen, voyez-vous, trouve que vous entrez dans les chambres et en sortez trop doucement. Elle est très nerveuse et cela l'effraye de vous voir tout à coup en face d'elle sans vous avoir entendue entrer.

— Vous êtes un démon, cria Lucette furieuse.

Elle se précipita vers la porte que M. Mitchel avait ouverte, descendit en courant les escaliers et sortit de la maison.

« J'avais raison » pensa M. Mitchel et il se rassit.

Lucette traversa Broadway en courant et entra au bureau télégraphique qui formait le coin. Elle griffonna fiévreusement quelques lignes sur une feuille blanche, appela un petit garçon, lui donna la pièce et lui dit de se dépêcher. Elle descendit vers Madison Square et attendit là... j'allais dire patiemment, mais non : le mot ne serait pas juste. Elle s'assit sur un banc ; en moins de cinq minutes, on la vit se lever, marcher un instant, se rasseoir, répéter ce manège ; il était évident qu'elle était de mauvaise humeur, de très mauvaise humeur.

Enfin, elle vit un homme qui s'approchait d'elle, et se hâta d'aller à sa rencontre. C'était M. Barnes, Lui aussi avait l'air très agité.

— Eh bien ! qu'est ce que c'est ? Pourquoi êtes-vous ici ? demanda-t-il.

— Je suis congédiée.

— Congédiée ! Pourquoi ?

— Je n'en sais rien ; mais c'est ce démon de Mitchel qui est au fond de tout cela. Il m'a enfermée pendant deux heures, ce matin, et il m'a dit que Miss Remsen n'aurait plus besoin de moi dorénavant. J'aurais voulu lui arracher les yeux.

Elle raconta son histoire à l'agent, et conclut ainsi :

— D'après ce que j'ai pu saisir de leur conversation, hier soir, je crois qu'il a fait ses confidences à sa fiancée. Il lui a demandé de l'aider, et, au moment où il allait lui dire ce qu'elle devait faire, il m'aperçut, et il est resté muet comme une carpe. Je crois qu'il s'agissait de l'enfant.

— Pardieu, vous avez raison. Je comprends tout. Je revenais

justement de cette maison lorsque j'ai reçu votre billet et suis venu ici. Je suis allé à l'école ce matin sous prétexte d'y placer un enfant. Là, après un moment, j'ai demandé si Rose, la fille de mon ami M. Mitchel, n'était pas à l'école : « Oui, reprit la maîtresse, mais elle nous a justement quittés ce matin. — Quitté, m'écriai-je, quand? — Il y a à peu près dix minutes. Sa mère est venue la chercher en voiture et l'a emmenée. » Vous voyez, c'était pendant que vous étiez enfermée, Miss Remsen est sortie et a enlevé l'enfant.

— Mais, Miss Remsen n'est pas sa mère?

— Non, buse; êtes-vous donc tout à fait stupide? Ferez-vous toute votre vie gaffe sur gaffe? Cela vient de votre désobéissance. Vous avez laissé Mitchel vous voir dans le chemin de fer aérien et vous voyez comme vous avez été habile!

— Quelle bêtise! Il ne m'a pas reconnue?

— Certainement. J'ai été un imbécile de confier à une femme une chose si importante.

— Ah! vraiment? Eh bien! cette femme n'est pas si bête que vous le croyez. J'ai retrouvé le bouton.

— Ah! très-bien! Comment y avez-vous réussi?

— Ils sont tous allés au théâtre la nuit dernière; j'ai fouillé dans les affaires de Miss Remsen jusqu'à ce que je l'aie trouvé dans l'un de ses coffrets à bijoux. Le voici.

En disant cela, elle tendit à l'agent le bouton camée qu'il avait trouvé dans la chambre où l'assassinat avait été commis. Il vit que c'était bien le même, et fut un peu consolé en le retrouvant.

— M. Mitchel n'a-t-il fait aucun présent dernièrement à Miss Remsen?

— Oui, il lui a donné hier soir un superbe rubis. Miss Remsen m'a dit qu'il valait une fortune. Il m'en a bien l'air.

— Comment est-il monté?

— En épingle à cheveux.

— Très bien! Je n'ai plus besoin de vous pour le moment. Retournez chez vous et tâchez de tenir votre langue au chaud. Vous avez déjà fait assez de sottises.

— N'ai-je donc rien fait de bon! Je trouve que vous êtes bien ingrat.

— Oui, vous avez fait quelque chose de bon; mais vous trouverez que, en ce monde, un seul échec peut compromettre trois succès. Souvenez-vous de cela.

IX

LE JOURNAL D'UN AGENT

C'était le matin du nouvel an. M. Barnes, assis dans un fauteuil au coin du feu, dans sa confortable maison de Staten-Island, tenait à la main un agenda dont il parcourait les pages avec une attention soutenue. Avant de regarder par dessus son épaule pour lire avec lui, il faut jeter un rapide coup d'œil sur l'état d'esprit qui l'amenait à relire cahier en main.

Après avoir si habilement découvert qu'il existait une jeune fille du nom de Rose Mitchel et qu'on la supposait fille de M. Robert-Leroy Mitchel, et l'avoir vue lui échapper non moins habilement, M. Barnes était venu à la conclusion suivante : Il était nécessaire de surveiller M. Mitchel d'aussi près qu'on le faisait, afin que, s'il n'avait pas encore commis le crime pour lequel il avait parié, il ne lui fût pas possible d'échapper à la police. Car M. Barnes commençait à prendre quelque intérêt dans l'affaire même, en dehors de l'accomplissement de son devoir. Il était contrarié par cet homme à tout bout de champ, et aussi était-il d'autant plus décidé à l'empêcher de gagner son pari. C'est pourquoi il avait ôté à Wilson la mission de surveiller M. Mitchel, et l'avait remplacé par deux hommes d'une habileté à toute épreuve. Il chargea Wilson et un autre d'épier les mouvements de Miss Remsen; c'était par elle qu'il espérait retrouver l'enfant.

Étant au 1er janvier et par conséquent au dernier jour auquel M. Mitchel pouvait commettre un crime dans les conditions impoposées, en supposant toujours qu'il ne l'eût pas encore commis, M. Barnes désirait revoir une fois de plus les rapports envoyés par ses divers espions, afin d'être sûr qu'on n'avait commis aucune faute.

Il commença à lire :

« 15 décembre. — Mitchel a quitté son hôtel de bonne heure, et est allé à la maison Hoffmann. Resté là deux heures, il en sortit accompagné de Thauret. Ils allèrent à l'Éléphant-Blanc, et passèrent la matinée à jouer au billard. Dînèrent ensemble au café Delmonico et se séparèrent à deux heures. Mitchel alla alors chez un loueur de chevaux, et se fit donner un cheval et une voiture.

Ils sont sa propriété. Il se promena en voiture dans l'avenue Madison, et s'arrêta à la maison de la trentième rue. — S.

« Pas signe de vie de Miss Remsen toute la matinée. Elle a une nouvelle bonne. La femme de chambre Sarah est revenue hier; mais sa maîtresse a refusé de la reprendre. Évidemment, elle reconnaît que la fille a été payée pour aller à la campagne et recommander Lucette comme étant sa cousine. Vers deux heures et demie, Mitchel arrive avec sa petite voiture. Suivant les ordres reçus, je m'apprête à les suivre pour qu'ils ne puissent pas aller voir l'enfant à notre insu. Je prends une voiture et attends que tous deux apparaissent dans l'avenue Madison et partent pour la haute ville. Je les gardai facilement en vue, sans éveiller de soupçons, mais n'appris rien, car ils se promenèrent simplement dans le parc, par l'avenue Saint-Nicolas, et revinrent à la maison le long du boulevard et de la rivière. Il resta chez les Remsen jusqu'à dix heures. Puis retourna directement à son hôtel. — W.

« N'essayez pas de crier, Lucette. »

« 16 décembre. — Mitchel a passé sa matinée au club. L'après-midi, dans son hôtel. La soirée, chez Miss Remsen. — S.

« Miss Remsen et sa sœur ont passé la matinée à faire des commissions. L'après-midi, à faire des visites. La soirée, à la maison. — W.

« 17 décembre. — Les faits et gestes de Mitchel sont les mêmes qu'hier, excepté que Thauret est venu le voir à son hôtel dans l'après-midi et est resté une heure avec lui. — S.

« Miss Remsen, sa sœur et deux autres jeunes dames allèrent à Brooklyn dans l'après-midi, mais ont simplement visité les grand magasins. A la maison, le soir. — W.

« 18 décembre. — Mitchel et Thauret ensemble ce matin. Mitchel et Miss Remsen se promenèrent ensemble dans l'après-midi Mitchel et Thauret au club dans la soirée. J'ai soudoyé le portie et obtenu d'entrer, déguisé, comme l'un des domestiques. Mitche et Thauret jouaient au whist, comme partenaires. Ils perdiren environ une centaine de dollars. Rentrèrent à la maiso ensemble. — S.

« Miss Remsen à la maison, toute la matinée. Sortie dans l cinquième avenue avec Mitchel dans l'après-midi. Pendant leu absence, Thauret vint faire une visite. — W.

« 19 décembre. — Mitchel et Thauret jouèrent au poker tou l'après-midi dans une des chambres de leur club. Ils perdirer tous les deux. Il y avait quatre autres joueurs. L'un d'eux gagna beaucoup. J'ai découvert qu'il est sûrement l'homme qui était par tenaire de Thauret la nuit où Randolph pensa qu'il les avait décou verts trichant. Il répond aussi à la description de l'homme qu laissa les bijoux à l'hôtel à New-Haven. Son nom est Adrien Fis cher. Le soir, Mitchel et Thauret étaient dans une loge à l'Opér avec la famille Remsen. — S.

« Les Misses Remsen ont donné un thé dans l'après-mid M. Randolph vint faire une visite et resta après souper. Alla l'Opéra avec ces dames dans la soirée. — W.

« 20 décembre. — Mitchel resté à son hôtel, toute la matiné Lui et Thauret sortirent en voiture dans l'après-midi. Je les suiv dans une légère voiture. Au cabaret, dans la Pau, ils s'arrêtèrent e prirent une bouteille de vin. Ils parlèrent ensemble sérieusemen Je vis Mitchel donner à Thauret un rouleau d'argent. Dans la so rée, ils jouèrent au whist comme partenaires au club et perdirei de nouveau. — S.

« Aucun signe de vie des demoiselles Remsen jusqu'aprè midi. Une jeune dame est venue leur faire visite et elles sont allée toutes trois à une matinée dramatique au théâtre Daly. Elles or passé la soirée chez elles. — W.

« 21 décembre. — Mitchel a assisté au service à la cath drale de Saint-Patrick, avec les deux demoiselles Remsei L'après-midi, resté dans son hôtel ; passé la soirée chez les Ren sen. — S.

« Mlle Remsen et sa sœur sont allées à Saint-Patrick ce matin. Restées à la maison, le reste du jour. — W.

« Suivant vos instructions, j'ai pris mes renseignements sur Adrien Fischer ; c'est un homme de bonne famille, mais sans fortune. Il appartient à deux clubs à la mode; joue fréquemment aux cartes pour de l'argent. Il joue habilement et semble tirer son revenu de ses amis. Il n'a pas de parents vivants, excepté une sœur qui est infirme ; il l'aime beaucoup et la traite avec une grande bonté. C'est un mystère de savoir comment il s'arrange pour lui offrir un tel confort. Ils vivent ensemble dans un petit appartement de la cinquantième rue. C'est lui qui a introduit Thauret au club et qui l'y a fait recevoir. Il n'a pas été en ville du 1er au 4 décembre. — Q. »

Arrivé à cet endroit, M. Barnes posa son livre et réfléchit un moment. Ce Fischer serait-il l'instrument de Thauret ? Il est pauvre et joue aux cartes ; il est de bonne famille et sa sœur vit dans un confort digne d'elle. Est-ce Thauret qui l'a entraîné à jouer, afin de pouvoir tous deux tondre les autres membres du club ? On le dirait; mais d'où vient cette soudaine intimité avec Mitchel? Ou bien est-elle moins soudaine que nous ne le croyons et se connaissent-ils depuis longtemps ? Fischer est-il l'individu qui a reçu le sac d'un de ces hommes ? Il n'était pas à New-York à ce moment-là. Pourquoi a-t-il déposé le sac dans cet hôtel et, ensuite, l'a-t-il laissé là ? Après s'être assuré de son butin, pourquoi l'a-t-il ainsi perdu ? Aurait-il été repris tout à coup par sa conscience, et, comprenant que Thauret se servait de lui comme d'un instrument dans son crime, a-t il voulu se retirer de l'affaire en permettant que les bijoux fussent rendus à leur possesseur dès qu'ils seraient trouvés dans l'hôtel ? Cela expliquerait pourquoi Thauret a quitté le train à Stamford, ayant peut être l'intention de retourner à New Haven, et d'y retrouver son complice. Fischer, pendant ce temps, ayant abandonné son projet, et étant retourné à New-York, Thauret se trouva contrarié dans ses plans. Mais qui a tué la femme?

M. Barnes poursuivit sa lecture :

« 23 décembre. — Mitchel s'est levé de bonne heure et a fait visite à Miss Remsen à onze heures. Ils sont allés ensemble chez M. et Mme Van Rawlston dans la cinquième avenue, près de la quarante-huitième rue; ils sont restés ensemble près d'une heure et, en sortant, ils se sont séparés. Mitchel a déjeuné à l'hôtel de

Brunswick, où il a été rejoint par Thauret; ils ont été au club l'après midi et ont joué au whist; ils ont perdu : Mitchel a payé pour tous deux contre un reçu de Thauret. Randolph faisait partie des joueurs. Il y a un refroidissement sensible entre Randolph et Mitchel : c'est à peine s'ils se parlent lorsqu'ils se rencontrent. Il est évident aussi qu'il n'y a pas d'excès de sympathie entre Randolph et Thauret. Dans la soirée, ces trois messieurs se sont trouvés dans la loge des Remsen à l'Opéra.

« Miss Remsen a accompagné ce matin Mitchel chez Mme Van Rawlston et l'a quitté lorsqu'ils sont sortis de chez elle. Elle a fait plusieurs visites, presque toutes chez les personnes les plus connues de la société élégante. Il y a évidemment quelque chose sur le tapis. Je me demande si l'enfant disparu n'a pas été confié aux soins des Van Rawlston. Aussi ai-je chargé R..., cet après-midi, de suivre les jeunes dames pendant qu'elles faisaient des emplettes, tandis que j'interrogeais l'agent de police du quartier. Il connait la bonne des Van Rawlston et vous enverra son rapport cette nuit. Les dames sont allées ce soir à l'Opéra.

« M. et Mme Van Rawlston ont trois enfants, tous au-dessous de quatorze ans ; le plus jeune est une fille. La demoiselle Remsen qui a fait visite s'appelle Mlle Émilie Remsen. Elle était accompagnée de M. Robert Mitchel. Ils sont venus demander à Mme Van Rawlston de permettre à Miss Remsen et à ses amis de donner une fête chez eux. La fête aura lieu le soir du jour l'An. —Agent 1666. »

« Le 26 décembre. — Mitchel et Thauret sont allés chez un costumier de Union Square. Lorsqu'ils en furent sortis, je suis entré dans la boutique, disant que j'étais un ami de M. Mitchel et désirais un costume pour la même fête. Mon plan a réussi et, en questionnant adroitement, j'ai découvert que les costumes devaient être ceux des personnages des *Mille et Une Nuits*. Ce sera un bal costumé qui aura lieu la veille du jour de l'An, et Mitchel a promis d'envoyer tous ses amis chez ledit costumier. Il a commandé un costume d'Ali-Baba. Thauret n'a pas laissé d'ordre, disant qu'il n'y assisterait pas. J'ai commandé un costume d'Aladdin. Si vous n'êtes pas décidé à y assister, je puis donner contre-ordre; mais je crois que vous trouverez un avantage à être présent. La lampe merveilleuse d'Aladdin vous servira à jeter quelque lumière sur ce mystère. Pardon de la plaisanterie. Mitchel et Thauret ont passé l'après-midi et la soirée à leur club. Ils ont de nouveau joué au whist et perdu. — S. »

« Les jeunes dames ont passé la matinée chez une couturière à la mode de Madison Avenue. J'y ai fait la connaissance d'une servante qui demeure dans un appartement de la treizième rue et j'ai appris par elle que la nouvelle femme de chambre de Mlle Remsen lui avait dit que la fête chez les Van Rawlston serait un bal masqué et que tous les invités représenteraient les divers personnages des *Mille et Une Nuits*. Mlle Émilie Remsen sera costumée en Shéhérazade. — W. »

Arrivé à cet endroit, M. Barnes tourna deux pages; il considérait qu'il n'y avait évidemment rien d'une importance particulière dans la relation des jours suivants. Il continua :

« 30 décembre. — M. Mitchel est sorti de son hôtel à dix heures, il a pris l'express de Philadelphie et s'est rendu à Jersey City J'ai, naturellement, pris le même train. — S. »

« Les demoiselles Remsen sont restées aujourd'hui chez elles. Elles sont très occupées à préparer leurs costumes pour la fête qui se prépare. — W. »

« 31 décembre. — Télégramme de Philadelphie : Mitchel à l'hôtel Lafayette; il est malade, au lit, soigné par un médecin. Il a envoyé un télégramme à Mlle Remsen pour lui dire qu'il ne peut pas être à New-York le lendemain soir. — S. »

« Thauret est allé hier chez le costumier de Union Square et a obtenu le costume d'Ali-Baba commandé par Mitchel. Il a donné au costumier une lettre de Mitchel datée de Philadelphie la veille au soir et ainsi conçue : « Ami Thauret, je suis tombé subitement « malade. Il ne faut pas que les Remsen croient qu'il y ait rien « de sérieux. Vous m'obligeriez beaucoup si vous pouviez assister « à la fête des *Mille et Une Nuits*. Je glisse ci-inclus la carte d'in- « vitation et un mot pour M. Van Rawlston, qui vous servira « d'introduction. Vous pouvez porter mon costume et le costumier « vous le donnera si vous lui présentez cette lettre. Je sais que vous « êtes sur le point de quitter New-York; mais, si vous voulez me « faire une faveur, j'espère que vous voudrez bien changer vos « plans et prendre ma place. Je désire que Mlle Remsen ne soit « pas tout à fait seule. Aussi, restez auprès d'elle le plus que vous « pourrez. Elle sera habillée en Shéhérazade.

« Signé : Mitchel. »

« J'ai obtenu ce billet du costumier en disant que j'étais un agent sur les traces d'un criminel. »

X

ALI-BABA ET LES QUARANTE VOLEURS

Après avoir lu ce qui précède, M. Barnes mit son journal sous clef, dans son secrétaire, et sortit immédiatement pour se rendre à New-York où, étant arrivé, il alla sonner à la porte de la résidence de Van Rawlston. Il demanda à parler au maître de la maison pour affaire urgente, et celui-ci ne tarda pas à paraître.

— Monsieur Van Rawlston, dit M. Barnes, je suis agent de police. Puis-je avoir quelques instants d'entretien strictement privé avec vous?

— Certainement, répondit M. Rawlston. Entrez dans mon cabinet. Vous serez hors de portée de toute oreille indiscrète.

Un instant après, ces deux messieurs étaient assis en face l'un de l'autre dans deux confortables chaises de cuir.

— Monsieur Van Rawlston, commença l'agent, je veux vous dire tout de suite quel est mon projet; je désire simplement que vous me permettiez d'assister à la mascarade qui aura lieu cette nuit chez vous. Je me rends bien compte que cette demande doit vous sembler bizarre, mais je le fais tout à fait dans votre intérêt.

— Si vous voulez être plus explicite, Monsieur, je suis disposé à accueillir votre requête.

— Vous saurez qu'une mascarade est une fête d'un genre assez dangereux. Souvent des vols importants y ont été commis, car les voleurs y opèrent hardiment, et s'échappent à l'aide des déguisements. J'ai de bonnes raisons pour croire qu'un crime de ce genre est projeté pour cette nuit.

— Mon cher Monsieur, c'est impossible! Personne ne sera admis en dehors de nos amis. Des cartes d'invitation ont été distribuées par la Société qui donne la fête, et chacun devra se démasquer avant qu'on lui permette d'entrer. Aussi, tout en étant très reconnaissant de votre avertissement, je ne pense pas que j'aie besoin de vos services.

— Monsieur Van Rawlston, reprit M. Barnes, je regrette de vous dire que vous vous trompez. Tout d'abord, votre examen de tous ceux qui entrent se relâchera probablement vers le milieu de la nuit. De plus, il y a bien des manières d'entrer inaperçu, et, une

fois admis, le voleur sera à l'abri de tout soupçon. Ce n'est pas une simple hypothèse de ma part; je ne prétends pas qu'à moins que je ne sois là on commettra un vol; certes, je peux même ne pas réussir à l'empêcher.

— Eh quoi! Monsieur, vous parlez comme si vous connaissiez la personne qui va commettre le crime!

— Oui. Depuis plusieurs semaines, mes hommes ont surveillé certains individus suspects. D'après des indications fournies par mes espions, je suis sûr qu'on a conçu le projet de voler un ou plusieurs de vos invités pendant la fête.

— Cela me semble incroyable. Comme je vous l'ai déjà dit, nul ne pourra entrer sans notre consentement.

— Naturellement, je ne peux pas m'imposer, Monsieur Van Rawlston; mais si vous êtes obligé, demain matin, de faire appel à la police pour retrouver les objets volés, vous seul serez à blâmer d'avoir donné au voleur plusieurs heures d'avance sur nous. Je vous ai averti; j'ai fait mon devoir. Je vous souhaite le bonjour.

M. Barnes se leva pour s'en aller; mais M. Van Rawlston l'arrêta.

— Un moment, dit-il; si vous êtes si sûr que cela qu'on a projeté un vol, je ne dois pas être assez imprudent pour refuser vos services; que conseillez-vous? Devons-nous remettre la fête?

— Pour rien au monde. Il faut garder ce que je vous ai dit aussi secret que possible, et même tâcher de l'oublier, de façon à ce que le voleur ne soupçonne rien d'après votre manière d'être. Et aussi laissez-moi faire ce que je vous ai demandé; comme je connais mon homme, je pourrai avoir l'œil sur lui, s'il est là.

— Eh bien! je pense qu'il faut faire ce que vous demandez. Mais il faut que vous soyez costumé. Ah! une idée! Le comité a commandé quelques costumes en plus pour ceux qui viennent non costumés.

— Quel costume demanderai-je?

— Oh! ils sont tous pareils, ce sont les quarante voleurs?

— Les quarante voleurs! s'écria M. Barnes surpris, voilà un costume bizarre.

— Oh! non, c'est une idée de M. Mitchel; il est le président du comité. Il a trouvé qu'il valait mieux, au lieu de donner d'insignifiants dominos, que les invités ne faisant pas partie du comité, portassent ces costumes, puisqu'il avait été décidé à l'avance que

dans cette soirée chacun représenterait un des personnages des *Mille et Une Nuits*.

— Très bien, Monsieur Rawlston ; une fois par hasard un détective mettra le costume d'un voleur. Après tout, vous connaissez l'adage : il n'y a rien de tel qu'un voleur pour attraper un voleur.

— Très bien, Monsieur Barnes. Je crois bien que c'est le nom qui est sur votre carte?

— Oui.

— Eh bien! venez ce soir de bonne heure et on vous équipera. Plus tard, si vous désirez me parler, je serai habillé en Sultan, personnage aussi étranger à ma nature que celui de voleur à la vôtre.

M. Barnes quitta la maison, très satisfait du résultat de sa visite. D'abord, il avait appris quelque chose! C'était M. Mitchel qui avait décidé du costume des invités ; il avait arrangé qu'au moins quarante d'entre eux seraient habillés de même. Y avait-il un dessein prémédité? Si cela était, M. Barnes était bien aise de faire partie des quarante. Cela valait mieux pour lui que de mettre le costume d'Aladdin, car il considérait M. Mitchel comme si habile, que cela ne l'aurait pas du tout étonné qu'il eût été prévenu que le costume d'Aladdin avait été commandé par l'agent. En ce cas, l'absence de ce costume parmi les invités ne pouvait que dépister les conspirateurs.

Dès neuf heures les masques commencèrent à arriver à la maison des Van Rawlston. L'hôte apparut à ce moment en habit et souhaita la bienvenue à ses invités, qui tous portaient des manteaux cachant entièrement leur déguisement. M. Barnes était au poste de bonne heure, flânant dans le vestibule en costume de voleur, et examinant la figure de ceux qui entraient. Après avoir attendu un peu, il vit la famille Remsen sortir de voiture, escortée par M. Randolph. M. Thauret entra peu après ; il tendit un billet à M. Van Rawlston qui, après l'avoir parcouru, lui serra la main cordialement. Presque aussitôt une impression d'inquiétude passa sur le visage de M. Van Rawlston ; il leva les yeux sur M. Barnes qui se détourna cependant, refusant de répondre à ce regard interrogateur.

Évidemment, l'hôte, se souvenant des paroles de M. Barnes et ne connaissant pas M. Thauret, commençait à soupçonner que le billet qu'il n'avait fait que parcourir était faux. M. Barnes tremblait qu'il ne fît quelque remarque qui eût tout perdu, lorsqu'à son

immense soulagement Miss Remsen entra dans le vestibule ayant encore son manteau et marcha droit à M. Thauret.

— Comment allez-vous, ce soir, M. Thauret? Je suis bien aise que vous vous soyez décidé à venir. Monsieur Rawlston, M. Thauret est un ami de M. Mitchel.



Dès neuf heures les masques commencèrent à arriver.

Cela suffisait. M. Van Rawlston sembla soulagé.

M. Thauret n'était pas en costume; mais il avait apporté un sac avec lui et demanda où il pouvait s'habiller. Il fut renvoyé à un des grooms en livrée qui lui indiquèrent une des chambres réservées aux messieurs.

(*A suivre.*) OTTOLENGUI.

JAHAN DE TOMBELAINE

(Suite et fin.)

IV

Le lendemain elle se leva de grand matin. « Viendrait-il seulement au Mont Saint-Michel ce jour-là ? » Ce fut sa première pensée. Elle savait qu'il restait parfois des semaines entières sans donner signe de vie. Aussitôt habillée, elle monta sur les remparts ; lentement elle en fit le tour, absorbée, toute à son désir. Longuement elle contempla Tombelaine ; elle dévorait des yeux le rocher : c'était là peut-être où se trouvait le bonheur !

Redescendue à l'hôtel, elle renoua connaissance avec Mme Poulard, déjeuna rapidement. Il y avait beaucoup moins de monde qu'à l'époque où elle y était venue, seulement quelques touristes des environs. La nourriture lui parut excellente, elle but du cidre qu'elle trouva délicieux. Le cœur lui battait fort quand elle sortit pour prendre le café dehors, dans la rue. C'était à cette même place qu'elle l'avait vu pour la première fois. Et tout à coup il apparut sous la voûte.

C'était bien lui, il n'avait guère changé ; il lui sembla peut-être encore un peu élargi d'épaules. Elle eut toutes les peines du monde à ne pas se lever, à ne pas se précipiter à sa rencontre. Cependant elle se contint, attendit qu'il passât, pour l'appeler.

Il se retourna en entendant prononcer son nom, et comme il s'approchait fort surpris :

— Vous ne me reconnaissez pas, Jahan ? demanda-t-elle.

— Oh qu'ci, Madame, répondit-il vivement, c'est ben vous qu'j'ons m'né eune fois la saison passée à Tombelaine avec vot' mari. Quand on vous a vue, on n'vous oublie point, allez.

Elle sourit heureuse. Il la reconnaissait ! il ne l'avait pas oubliée ! L'idée qu'il la croyait avec son mari lui parut baroque ; cette naïveté l'amusa fort. Mais elle sut comprimer les battements de son cœur, conserva un visage de marbre. Longuement, elle s'entretint avec lui, lui faisant raconter les potins du pays, parais

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 21 janvier.

sant s'y intéresser. Et toujours elle revenait à la charge, lui rappelait l'époque de son premier voyage, s'informant de ce qu'il avait fait depuis. Elle le quitta toute joyeuse, lui donnant rendez-vous pour le jour suivant.

Dès lors elle prit plaisir à affoler le pauvre garçon. C'est à peine si celui-ci osait croire à son bonheur, une si belle dame amoureuse de lui! Et cependant tout la trahissait, sa manière d'être, le tremblement de sa voix, ses rougeurs subites quand elle l'apercevait à l'improviste.

Il se montrait toujours très respectueux avec elle, heureux des moindres petites faveurs qu'elle lui accordait, un sourire, une poignée de mains. Peu à peu il s'engluait épris pour tout de bon de la délicieuse créature. Bien vite elle était parvenue à ses fins; il n'y avait pas grand'chose à faire pour qu'il l'aimât.

Ils se voyaient tous les jours, et tous les jours elle constatait de nouveaux progrès dans la passion qu'il lui plaisait d'inspirer. Jahan en était arrivé à ne plus quitter le Mont-Saint-Michel; il couchait sur le sable, dans un creux de rocher ou le long de la digue afin d'avoir sous les yeux dès son réveil la fenêtre de la chambre où elle reposait. Ce grand enfant avait des naïvetés d'amoureux de vingt ans. Il ramassait les fleurs fanées qu'elle avait portées à son corsage, les engloutissait sous son tricot de laine, les portait constamment sur sa poitrine. Comme elle lui avait dit que c'était mal de se griser, il se corrigeait et ne buvait plus. Jamais il n'osa lui parler d'amour.

Un jour elle lui demanda de la conduire à Tombelaine; elle désirait revoir le « domaine de Jahan », comme celui-ci l'appelait. Ils convinrent de partir au petit jour. La baie était encore enveloppée de brumes, au travers desquelles le soleil filtrait çà et là de petits rayons roses. Au-dessus de leur tête des vols de mouettes zébraient le ciel de leurs ailes blanches, en poussant des cris aigus. Tout annonçait une admirable journée de printemps. Le vent, venant du large, amenait des bouffées d'air salin qui embaumaient. Jahan allait devant, enfonçant de temps en temps un long bâton pointu, qu'il tenait des deux mains pour se garer des sables mouvants. La comtesse le suivait pas à pas, vêtue simplement d'une robe de laine foncée, la tête tout bonnement couverte d'une mantille, les narines ouvertes, aspirant à pleins poumons l'air vivifiant, et derrière eux leurs pas faisaient dans le sable de longues traînées, un enchevêtrement de larges pieds nus et de

mignonnes bottines à bouts pointus. Ils causaient très peu. A mi-chemin, ils croisèrent une bande de pêcheurs de crevettes qui rentraient au Mont ; ils leur souhaitèrent la bienvenue au passage.

Bientôt la comtesse se sentit fatiguée, voulut s'arrêter un instant.

— Ce n'est pas possible, répliqua Jahan : v'là la marée qui monte, nous n'avons que l' temps d' gagner Tombelaine.

La mer, en effet, approchait ; déjà l'on entendait au loin le fracas des vagues.

— Vite, vite, Madame.

Mais elle s'effraya, la peur paralysait son énergie, elle s'arrêta à bout de forces.

— Vite, vite, répéta-t-il. Et comme elle ne pouvait plus avancer, il la prit par la main, et se mit à courir en l'entraînant. Elle se laissait tirer inconsciente, se faisant la plus légère possible et le contact de cette grosse main calleuse dans la sienne lui procurait une sensation délicieuse. Lui allait grand train, soucieux du danger qui approchait. Le flot les atteignit presque, lorsque essoufflés ils s'abattirent sur le sol.

— Il n'était qu'temps, murmura Jahan à voix basse. Et pieusement il se signa.

La mer courait sur le sable avec une rapidité vertigineuse sans flux ni reflux, comme si une main gigantesque l'eût versée à terre. En un clin d'œil elle atteignait la base du rocher sur lequel ils s'étaient réfugiés, les éclaboussant presque.

Jahan était très ému : « Tous les ans y en a qui meurent comme ça », fit-il.

Elle lui tendit la main, sans répondre, l'enveloppant d'un long regard.

Maintenant Tombelaine se trouvait de toutes parts entouré par les vagues ; sans relâche elles venaient se briser contre le rocher, faisant jaillir autour d'elles l'écume en une épaisse pluie blanche.

Eux se trouvaient seuls, tout seuls, isolés du monde, perdus pour quelques heures jusqu'à la marée nouvelle dans cette immensité. Jahan s'était assis à côté de la comtesse. Il la contemplait dans une sorte d'extase quand tout à coup une flamme de désir jaillit dans ses yeux, et subitement il fondit sur elle comme une bête fauve.

Elle regimba sous l'attaque, tenta de se défendre, irritée de cette brusque agression muette, mais déjà il l'avait prise dans ses bras, la couvrait de baisers.

Elle lui saisit la barbe, l'arrachant à pleines poignées.

— Lâche! lâche! hurlait-elle. Ah! la brute! la brute! Et dans sa rage, ne trouvant plus ses mots en français, elle lui cracha au visage les injures russes les plus sanglantes.

Mais elle eût beau se débattre, Jahan fut le plus fort... Elle gisait, le corps meurtri par la lutte. Et comme l'homme se tenait penaud devant elle, d'un bond elle se releva; puis entourant de ses bras la tête du sauvage, elle colla, sur la broussaille de ses lèvres, un baiser frémissant.

— Je t'aime, je t'aime, mon Jahan, murmura-t-elle.

*
* *

Ce fut ainsi que commencèrent leur amours, amours étranges et farouches. Elle se donna tout entière avec toute la fougue de sa nature, point dégoutée de la malpropreté de son amant.

Elle avait quitté l'hôtel; elle avait préféré louer une petite maison pour l'avoir plus à elle, et elle ne se gênait guère pour se donner en spectacle aux habitants du pays, voire même aux nombreux touristes qu'elle rencontrait. Plus d'une fois, il lui prit la fantaisie de l'embrasser en public. Cyniquement, elle se faisait gloire d'étaler aux yeux de tous sa honte et sa dégradation.

V

Elle lui avait dit : « Ce soir, je suis fatiguée, je veux dormir seule »; et il lui avait obéi, comme il obéissait à ses moindres caprices. Le lendemain, il arriva de très bonne heure devant la maison qu'elle habitait; d'abord, il s'étonna de voir les fenêtres grandes ouvertes; elle était donc déjà levée! Cela lui sembla louche; généralement, elle était moins matinale. Il fut horriblement contrarié; d'avance il se faisait une fête de se faufiler sans bruit dans la chambre, de se glisser auprès d'elle et de l'éveiller sous ses baisers. Sur le pas de la porte, il se heurta à la bonne qui servait la comtesse : c'était une fille du pays qu'il connaissait depuis longtemps.

— Eh! bonjour, la Jeanne, dit-il joyeux.

Celle-ci l'arrêta :

— Ah! te v'la, Jahan, répondit-elle : la dame alle est partie, il y a eune heure, en voiture, même qu'alle m'a payé tous mes gages.

Alle m'a dit comme ça d'te dire qu'alle ne r'viendrait pas d'sitôt.

Partie! elle était partie!

— Alle t'a dit ça la dame, alle t'a dit ça? interrogea-t-il haletant.

— Eh! oui donc, mon pauv' Jahan, répondit simplement la jeune fille.

Partie! elle était partie, comme cela, tout d'un coup, sans même lui dire adieu, allons donc, est ce que c'était possible? C'était une farce que la Jeanne lui faisait là!

— Et! laisse-moi passer, ordonna-t-il brutalement.

Et, bousculant la servante, il entra.

Dans la chambre, le lit défait, la cuvette encore remplie d'eau savonneuse, les tiroirs grands ouverts et vides, le désordre même des meubles prouvaient que la fille n'avait pas menti. Sur la cheminée, au milieu d'épingles à cheveux oubliées, trainaient des fleurs fanées, des roses qu'il lui avait données la veille ; il les reconnut tout de suite.

C'était donc vrai : elle était partie, la gueuse. Elle le quittait ainsi, lâchement, après l'avoir ensorcelé de la sorte ; elle n'avait donc pas de cœur, la bougresse. Ah! tonnerre, s'il la tenait!

Dans un accès de rage, il saisit une chaise qu'il brisa d'un seul coup, puis il se précipita sur le lit, s'y roula convulsivement, mordant, broyant, lacérant, déchirant les draps en mille pièces, sacrant et jurant tour à tour, avec des hurlements de bête sauvage blessée, jusqu'à ce que, épuisé, il se laissa choir à terre comme une masse.

Il y avait bien trois mois que durait leur liaison, et ç'avait été pour Jahan trois mois de frénésies, d'extases et de délices. Mais, depuis quelque temps, la comtesse commençait à se lasser de son excentrique passion. Jahan avait bien remarqué parfois, chez elle, des moments de froideur, auxquels succédaient aussitôt de véritables emportements de tendresse ; mais elle n'en avait pas moins assez de sa toquade, c'était certain. Ses désirs étaient assouvis, son caprice éteint. Maintenant cette passion lui pesait. Souvent il lui arrivait de penser à Paris, à ses anciens succès, aux fêtes dans lesquelles elle brillait avec tant d'éclat, et elle se prenait à rêver à tout cela, prise de mélancoliques regrets. Alors elle se raisonnait : non, elle ne pouvait ainsi laisser étioler sa jeunesse ; elle se devait à ses anciens amis, à elle-même. Bast, tant pis si elle lui faisait du chagrin! Avec cela qu'il avait à se plaindre, et combien, après tout, eussent voulu être à sa place! Zut, à la fin, il y avait assez longtemps qu'elle filait le parfait amour!

Une fois, elle avait dit à Jahan : « Qu'est-ce que tu ferais, si je voulais te quitter ? » — « Je te tuerais », avait-il répondu simplement.

Elle le connaissait trop pour savoir qu'il ferait comme il disait, et elle eut peur de lui annoncer sont départ ; elle n'osait lui dire : « C'est fini ; je m'en vais, nous ne nous reverrons plus. »

Et c'est pour cela qu'elle avait filé ainsi, brusquement, à l'improviste. Cette solution lui parut préférable. Adroitement, toutes ses dispositions furent prises : la veille du jour choisi, elle avait retenu une voiture pour partir de grand matin. Quand il s'apercevrait de la chose, elle serait loin.

Et insouciante, froide, indifférente, elle était partie sans une larme de regret pour celui dont elle allait briser la vie.

Depuis huit jours qu'elle s'était sauvée de la sorte, Jahan ne voulait pas croire encore à ce cruel abandon. Il était certain qu'elle reviendrait ; il n'était pas possible qu'elle ne l'aimât plus, qu'elle l'eût quitté à jamais.

Toute la journée il errait par la ville, comme une âme en peine ; à chaque arrivée de la diligence, il se trouvait là, attendant anxieusement, dès qu'il voyait poindre la voiture au bout de la digue, le cœur sursautant d'espoir. Mais rien, jamais rien. Tout entier à sa douleur, c'est à peine s'il se nourrissait ; une fièvre intense s'était emparée de lui, le rongeait.

Cependant il ne désespérait pas ; c'était probablement pour demain, pour après demain, pour la semaine prochaine, se disait-il. Peut-être au moins écrirait-elle ! Et les jours passaient, et les semaines s'écoulaient sans nouvelles.

Alors il résolut de mourir.

Il s'était donné pour extrême limite la Saint-Jean, la fête de son patron. Il avait comme un vague espoir, une sorte de pressentiment, que ce jour-là il y aurait du nouveau. Mais rien, toujours rien...

Il sortit du Mont Saint-Michel, prit la direction de Tombelaine, son asile favori. Il tenait à la main le long bâton qu'il portait habituellement pour se garer des sables mouvants. Résolument il s'engagea dans la baie.

Au loin, du côté de la mer, le soleil à son déclin empourprait l'horizon. Sur le fond bleu clair du ciel, dont les tons se dégradaient en s'atténuant jusqu'au vert d'eau le plus éteint, de longues bandes orangées apparaissaient très nettes, entremêlées de flocons

couleur de suie, légers comme de la fumée. Au-dessus le globe lumineux étincelait au travers de traînées interminables des nuages rendus rougeâtres par ses rayons dans un bain d'or éblouissant, jetant sur la mer de grandes taches lumineuses. Et cette réverbération donnait aux choses une nuance rosée très vive. A perte de vue, les sables avaient pris cette teinte ; dans la pureté de l'atmosphère, la masse énorme du Mont Saint-Michel était rose également, d'un rose plus accentué, éclairée fantastiquement comme par un grandiose incendie. C'étaient d'abord les remparts, enserrant la ville dans un enlacement souple, avec leur ceinture de tours énormes dressées de distance en distance, puis les murailles épaisses de *la Merveille*, à demi abritées par un petit bois de peupliers planté dans le roc ; enfin, dominant entièrement l'édifice, la *Rampe des fous*, l'*Escalier de dentelle* et les découpures bizarres des clochetons gothiques s'élançant superbement dans les airs.

Jahan marchait droit devant lui, d'un pas égal et ferme : de temps à autre il tâtait le sol, se reposait un instant, puis repartait avec la même tranquillité.

Longtemps il marcha ainsi, acharné dans le but qu'il poursuivait.

Et voilà qu'enfin il a senti son bâton s'enfoncer brusquement dans le sable ; alors il s'arrêta. Dans un dernier regard, il embrassa l'horizon, la baie qui s'étendait à perte de vue, le Mont Saint-Michel, Tombelaine, tout ce qu'il avait aimé, et fixement, sans tourner la tête, les yeux grands ouverts, il s'engagea dans le gouffre.

Au loin l'aspect avait changé ; peu à peu le soleil descendait dans la mer avec un miroitement clair. Les nuages avaient fui, et le globe de feu n'apparaissait plus qu'à moitié, inondant les alentours d'une auréole de clarté lumineuse.

Et, peu à peu Jahan s'enfonçait, lentement ; déjà son corps avait disparu en entier ; seule émergeait sa belle tête, hirsute sous l'ébouriffement de ses cheveux noirs, et ses lèvres blêmies semblaient marmoter comme une dernière prière.

Puis un grand cri se fit entendre, un cri d'angoisse inexprimable... Là-bas, à l'horizon, la mer venait enfin d'engloutir le soleil dans un éclaboussement d'or et de sang.

Jean Berleux

Le gerant: F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.



Vue du paysage et de la maison royale de Saint-Cyr, par J. Rigault
(Cabinet des estampes. — Bibliothèque nationale).

SAINT-CYR IL Y A DEUX SIÈCLES

L'École Paul Ier, qui est l'école militaire d'infanterie de Russie, vient de célébrer son centenaire.

Une délégation de Saint-Cyr s'est rendue à cette solennité.

Notre École militaire d'infanterie se trouve donc être, de nouveau, un sujet d'actualité.

Comme chacun le sait, la maison de Saint-Cyr fut d'abord un couvent de jeunes filles.

C'est là que Mme de Maintenon faisait élever les filles nobles sans fortune, auxquelles elle avait d'abord donné asile au château de Noisy.

A cette époque, le costume était d'étamine brune, et la coiffure de toile blanche avec une dentelle.

C'est en 1686, il y a deux cent douze ans environ, que la maison d'éducation des filles nobles fut transportée de Noisy à Saint-Cyr.

Le roi avait d'abord désigné Versailles.

Mais Mme de Maintenon qui commençait à trouver un peu frivoles les allures de la cour, pensa que Versailles constituait un singulier milieu pour une maison d'éducation, et demanda Saint-Cyr.

Dès lors, cette pension fut plus que jamais la chose de Mme de Maintenon. Celle-ci ayant même cru remarquer que la supérieure, Mme Brinon, avait sur l'esprit du roi un gros crédit, en conçut un vif sentiment de dépit qui se traduisit par... la disgrâce de la malheureuse supérieure.

C'est à Saint-Cyr que Mme de Maintenon se retira après la mort de Louis XIV.

La révolution transforma Saint-Cyr en caserne, et, en 1806, Napoléon fit transférer là l'École qu'il avait fondée à Fontainebleau quatre ans auparavant.

L'ancienne pension de filles est célèbre dans la littérature dramatique par les *Demoiselles de Saint-Cyr*, de Dumas père, comédie créée au Théâtre-Français le 25 juillet 1843, et restée au répertoire.

Quant au Saint-Cyr actuel, il a inspiré plusieurs pièces. La dernière en date est : *Les Demoiselles des Saint-Cyriens*, de Gavault et de Cottens, jouée en 1897 à Cluny, et où se trouvaient des couplets amusants :

Il est de Saint-Cyr, mais est-il sincère?...

Un mot encore de l'établissement de filles institué par Mme de Maintenon : il fallait, pour y être admise, faire preuve de quatre quartiers de noblesse, mais du côté du père seulement.

On n'exigeait rien du côté des mères, afin que les jeunes filles ne souffrissent pas des mésalliances.

A la fin du règne de Louis XIV, la maison de Saint-Cyr n'avait rien de particulièrement gai ; il n'en avait pas toujours été ainsi.

A certaines époques, Saint-Cyr fut le point de mire de la cour et de la ville, et certaines de ses distractions scolaires furent aussi courues que la plus parisienne de nos « premières ».

La suite de cet article le montrera.

*
* *

Avez-vous vu le tableau d'Henri Motte : *Baal dévore les prisonniers de guerre?* De longues théories d'hommes nus, étroitement garottés, s'engouffrent, poussés par la lance dentelée des guerriers phéniciens, dans la monstrueuse bouche d'un Belus de granit.

Sur une large terrasse, d'où pendent les étoffes rares et les tapis précieux, des prêtresses accompagnent, avec la lyre, des chants sacrés.

Pour un instant changeons de personnages, d'époques et de costumes, et sans perdre de vue — intérieurement — l'horrible tableau. Affublons les prisonniers d'une lamentable tunique, zébrée de galons pourpres, remplaçons les chaînes et les entraves par un programme et des livres, et gravons au front de Baal : Lycée chose ou Collège machin. A la place des prêtresses, collons des répétiteurs et substituons aux lyres et aux chants sacrés, un discours de rentrée, et vous aurez alors assez exactement l'impression du retour au « bahut ».

Depuis quelques années, l'Université s'est efforcée d'atténuer le côté brutal de la rentrée, et elle a eu raison.

Cette idée de transformer le lycée ou le collège en lieu de distractions familiales et de récréations oublieuses, non seulement le jour de la rentrée, mais encore le reste du temps, n'est pas neuve.

Sans parler des efforts tentés en ce sens par les jésuites dès l'origine de leurs collèges, remontons au grand siècle, et nous verrons cette théorie mise en pratique par la veuve d'un cul-de-jatte devenue reine de France, par la femme qui, — au dire d'une contemporaine, — était la seule femme de France dont le linge fût vraiment irréprochable, par Mme de Maintenon déjà nommée!

Étudions donc un instant Mme de Maintenon « directrice du Théâtre de Saint-Cyr, » qu'on aurait certes pu appeler le *Théâtre de Mesdemoiselles!*

La petite fille de Théodore Agrippa d'Aubigné, malgré ses théories sur la Mauvaise Gloire (1701), et son origine huguenote, n'entendait pas que celles qui avaient fait preuve de noblesse et de pauvreté devinssent de chétives pécores anémiées, atrophiées par le lourd ennui de la vie claustrale.

Un cloître, Saint-Cyr? Pas toujours.

Ce fut même souvent un aimable séjour, quelque chose comme le *Lycée de Jeunes Filles*, sans la musique de Gregh, un béguinage folâtre où l'on comprenait si bien *Andromaque* qu'il fallut y renoncer, la gent dévote de l'époque accusant presque Mme de Maintenon de transformer Saint-Cyr en... Folies-Bergère!...

C'est donc comme impresario qu'il faut envisager Mme de Maintenon, mais comme un impresario sage, vertueux, inspiré par la plus haute morale et puissamment aidé par son complice Racine, dont nous avons une idée si fausse, et dont Ezéchiel Spanheim, a tracé un si amusant portrait, que nous ne pouvons nous soustraire au désir de le reproduire :

« M. de Racine a passé du théâtre à la cour, où il est devenu habile courtisan, dévot même. *Le mérite de ses pièces dramatiques n'égale pas celui qu'il a eu de se former en ce pays-là*, où il fait toutes sortes de personnages, où il complimente avec la foule, où il blâme et crie dans le tête-à-tête, où il s'accommode à toutes les intrigues dont on veut le mettre; mais celle de la dévotion domine chez lui; il tâche toujours de tenir à ceux qui en sont les chefs; le jansénisme en France n'est plus à la mode (1680); mais, pour paraître plus honnête homme et, pour passer pour spirituel, il n'est pas fâché qu'on le croie janséniste. On s'en est aperçu et cela lui a fait tort. Il débite sa science avec beaucoup de gravité; il donne ses décisions avec une modestie suffisante qui impose. Il est bon grec, bon latin; son français est le plus pur, quelquefois élevé, quelquefois médiocre et presque toujours rempli de nouveauté. Je ne sais si M. de Racine s'acquerra autant de réputation dans l'histoire que dans la poésie, mais je doute qu'il soit fidèle historien. » (Rappelons qu'en 1677, Racine avait été nommé avec Boileau *historiographe* du roi, ce qui mit les deux poètes dans la dure nécessité de s'improviser cavaliers pour suivre l'armée!) « Il voudrait bien qu'on le crût propre à rendre service, mais il n'a ni la volonté, ni le pouvoir de le faire.

« C'est encore beaucoup pour lui que de le soutenir. Pour un homme venu de rien, il a pris aisément les manières de la cour. *Les comédiens lui en ont donné un faux air*, il l'a rectifié, et il est de mise partout, jusqu'au chevet du lit du roi, où il a l'honneur de lire quelquefois, ce qu'il fait mieux qu'un autre; *s'il était prédicateur ou comédien, il surpasserait tout en l'un et l'autre genre*. (On sait que ce fut Racine qui forma la Champmeslé, et en fit la première actrice de l'époque; Louis Racine prétend même que ce furent les seules leçons que donna le poète à la jolie comédienne, et il ajoute gravement : « La preuve, c'est qu'elle était mariée! » Respectons ce scrupule filial... sans trop y croire!) C'est le savant de la cour. « La duchesse de Bourgogne est ravie de l'avoir à sa table, ou après son repas, pour l'interroger sur plusieurs choses qu'elle ignore : C'est là qu'il triomphe! »

C'est donc avec cet intrigant de génie que l'ancienne pensionnaire des Hospitalières du faubourg Saint-Marceau, introduisit le goût du théâtre dans le premier établissement d'enseignement des jeunes filles nobles.

D'aucuns en ont donné tout le mérite à Mme Brinon, la supé-

rieure. Mais l'histoire impartiale sait gré à Mme de Maintenon d'avoir substitué aux élucubrations de l'ancienne Ursuline, des pièces comme *Andromaque*, même *Esther (?)* et surtout *Athalie*.

La passion du théâtre de Racine, était telle chez Mme de Maintenon, qu'obligée de céder devant les déclarations imbéciles d'une opposition ignorante, qui protestait contre les représentations de Saint-Cyr, elle transporta sa scène dans le palais de son royal époux.

Ce fut donc à Versailles, en 1690, dans une chambre, sans théâtre, que fut représentée deux fois *Athalie*, par les demoiselles de Saint-Cyr, « vêtues de ces habits modestes et uniformes qu'elles portent dans la maison ». A la vérité, il convient de dire que la *mise en scène* manquatotalement de prestige, et que le coup de théâtre du couronnement de Joas fut absolument manqué.

Au point de vue de l'*âge*, le personnage d'Athalie dut être plus parfait qu'il l'est généralement, puisqu'il fut représenté par une deune fille.

Athalie, en effet, bien que grand'mère est *beaucoup plus jeune* qu'on se le figure. Dans une intéressante étude, Mlle Lerou, de la Comédie française, le prouve en s'appuyant sur des documents historiques. Il est certain qu'à Versailles, Athalie fut vraiment jeune et ne parut pas en cheveux blancs comme Rachel dans ce rôle, tradition contre laquelle Mlle Lerou s'élève avec raison.

Au point de vue plastique, il est certain aussi que, dans *Athalie* comme dans *Esther*, Racine dut être servi à souhait : il parait, en effet, qu'en voyant en scène Mlle de Glapion et Mme de Caylus, il s'écria : « Ah! si je pouvais mettre le visage de l'une sur la gorge de l'autre, quelle actrice j'aurais là! »

Coïncidence curieuse, une *Athalie* avait été jouée déjà dans un pensionnat, en 1658, par les élèves des jésuites du collège de Clermont.

Pour en finir avec la *création d'Athalie*, une citation et un souvenir.

La citation est de Fontenelle (?) :

Pour avoir fait pis qu'Ester,
Comment diable as-tu pu faire?

Le souvenir : la musique des chœurs était de Moreau, le musicien d'*Esther*. Le style est simple avec un vague parfum de plain-chant.

Mme de Maintenon ne s'en tint pas là.

***

« Dans l'hiver de 1702, dit un commentateur, Mme de Maintenon, qui avait toujours apprécié *Athalie*, conçut le projet de la faire représenter une troisième fois devant Louis XIV, par les seigneurs et les dames de la cour. »

L'impresario féminin connut alors les difficultés inhérentes à la distribution d'une pièce, les rivalités mesquines, tout le grand tralala dramatico-potinard. Enfin, en directrice habile, elle franchit tous les obstacles, triompha des mauvaises volontés. « Elle (la pièce) eut trois brillantes représentations; les chœurs furent exécutés par les demoiselles de la musique du roi. La duchesse de Bourgogne, comme elle le désirait, joua Josabeth; *le duc d'Orléans, depuis régent, remplit le rôle d'Abner;* la présidente Chailly fut admirable dans Athalie; le comte d'Espare, second fils de M. le comte de Guiche, fit Joas, et le comte de Champenon, Zacharie; le comte et la comtesse d'Ayen eurent aussi un rôle. Baron (pas le nôtre!), retiré du théâtre depuis dix ans, fut chargé de celui de Joad, et n'avait jamais joué avec plus de dignité. »

Qu'on dise ce que l'on voudra, mais si Mme de Maintenon n'avait pas épousé en premières noces

Un pauvret
Très-maigre,
Au col tors,
Dont le corps
Tout tordu,
Tout bossu,
Suranné,
Décharné,
Fut réduit,
Jour et nuit,
A souffrir,
Sans guérir,
Des tourments
Véhémens,

et en secondes noces un Roi-Soleil, plein de loupes et grand mangeur d'œufs durs, elle aurait proposé à un impresario de l'époque une petite « combinazione » théâtrale à l'usage des potaches retour de vacances.

Mme de Maintenon avait du reste bien des raisons de s'inté-

resser, malgré l'austérité actuelle de ses mœurs, aux choses du théâtre.

Son premier mari, en effet, le spirituel et mordant Scarron, avait été un auteur dramatique adroit auquel Molière fitplus d'un emprunt, tout comme à son contemporain Cyrano de Bergerac !

Sa pièce la plus connue, longtemps restée au théâtre d'ailleurs, est *Don Japhet d'Arménie*, où Scarron met en scène un type de matamore bien intéressant.

On y rencontre pas mal de traits de ce genre, qui, sans changer la face du monde théâtral, n'en sont pas moins amusants :

. . . . .Votre nom?
— Je m'appelle Alonzo *Gil Blas* Pedro Ramon!
— Tant de noms de baptême? — Autant! — Mais mon compère,
On vous soupçonnera d'avoir eu plus d'un père!...

Scarron tient au théâtre, non seulement par ses pièces, mais encore et surtout par une œuvre charmante, qui est la grand'mère, exquise et toujours drôle, de tous les ouvrages sur ce sujet.

Nous avons nommé le *Roman Comique.*

Grâce à sa verve endiablée, que teinte légèrement parfois un grain d'émotion, Scarron nous passionne pour les aventures de toute cette troupe de comédiens dont les types sont encore presque populaires aujourd'hui, depuis l'Etoile jusqu'à La Rancune!

L'expression de « roman comique » est en tout cas restée dans la langue. L'ouvrage a inspiré nombre d'imitations en tête desquelles le merveilleux *Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier.

On comprend aisément que Mme de Maintenon, ayant vécu de nombreuses années dans un milieu où les choses du théâtre étaient si familières, ait gardé quelque goût pour la scène.

***

Mme de Maintenon est l'un des personnages de drame que l'on mettait le plus volontiers en scène (c'était la revanche!) au moment où l'époque de Louis XIV était à la mode au théâtre.

L'une des dernières œuvres populaires à succès où l'ex-madame Scarron ait figuré, est le *Fils de Porthos*, de Blavet et Mahalin.

A ce sujet qu'on nous permette de rapporter un horrible à peu-près.

Deux ou trois jours après la première, un journal humoristique

racontait la pièce à sa façon. Arrivé à la scène où le fils de Porthos est emprisonné pour avoir contrevenu aux édits sur le duel, l'un des personnages disait :

— Mon cher, vous n'êtes pas *Mahalin :* vous avez *Blavet* les ordres du roi !...

Mme de Maintenon est le personnage principal d'un drame joué au Français en 1837 : *la Vieillesse d'un grand roi*, et qui avait pour auteurs Arnould et Lockroy, père de notre actuel ministre de la marine. Dès la scène 1re de l'acte I, Mme de Maintenon paraît : sa *deuxième* réplique n'a pas moins de 41 lignes, sur la brochure ! Et pendant trois actes, le rôle est aussi chargé, et, du reste, extrêmement peu sympathique.

La tirade suivante que Louis XIV déverse sur le chef de Mme de Maintenon résume assez bien la façon dont les auteurs ont conçu le personnage :

Le Roi : « Oui, j'ai fait de vous ma femme, et c'est là qu'est la peine éternelle ici-bas, comme elle le sera peut-être ailleurs ! Et vous avez choisi entre tous pour en faire votre complice, et me punir en lui, l'enfant de mes péchés, afin que l'expiation la plus dure suivît le scandale le plus grand !... Dieu a fait deux parts de ma vie. L'une belle et glorieuse, telle que jamais homme n'en avait eu et n'en aura jamais. Il m'a étourdi du concert des louanges, du bruit des victoires, enivré de la fumée de l'encens !... Alors, vous êtes arrivée, Madame, pour me faire ressouvenir par le malheur que j'étais homme. Devant vous, les louanges se sont tues, la victoire m'a quitté, tout s'est éteint, tout est devenu stérile et frappé de mort !... Et je reste seul, maintenant, debout encore au milieu des tombeaux, vieil arbre dépouillé de ses rejetons, vieux roi oublié de ses sujets, vieux père frappé au front par son enfant, dont vous conduisez la main... presque le dernier de ma race... seul avec vous, comme un coupable avec le remords qui le ronge ! »

C'est plutôt peu aimable pour la favorite...

* * *

Tout à l'heure nous avons parlé de Racine.

Rappelons que dans quelques semaines, le 21 avril exactement, on célèbrera le deuxième centenaire de sa mort.

Racine est inhumé à Paris, dans la vieille église Saint-Étienne-du Mont.

On le savait de source certaine. Le grand poète avait demandé à être inhumé dans le cimetière du Port-Royal-des Champs, à côté de son ancien maître, M. Hamon.

D'après son acte de décès, il fut inhumé en cette place le jour même de sa mort, 21 avril 1699. Mais, après la destruction de Port-Royal, le corps fut exhumé. « Il fut rapporté à Paris, dit Louis Racine, le 2 décembre 1711, dans l'Eglise Saint-Étienne-du-Mont, notre paroisse alors, et fut placé derrière le maître-autel, en face de la chapelle de la Vierge, auprès de la tombe de M. Pascal. »


Madame de Maintenon.
(Par F. Bonnet; d'après Mignard, musée de Versailles)

Les registres de la paroisse corroborent ce témoignage, et le testament de la veuve de Racine, Catherine de Romanet, précise l'endroit de l'inhumation, dans les termes que voici :

« ... être mise avec votre père, que j'ai fait inhumer derrière le chœur de Saint-Étienne, sous la tombe de M. de Bois-Rogé et de M. Thomas du Fossé, à côté gauche de la tombe de M. Pascal, en regardant l'autel de la Vierge... »

A l'occasion de cette date du 21 avril, une grande solennité religieuse sera célébrée à Saint-Étienne-du-Mont, comme on fit à Saint-Roch, pour Corneille, il y a quelques années.

Paulus Peyrel

ARTISTE ÈS CRIMES [1]

(Suite.)

M. Barnes n'entra pas à la suite de M. Thauret, car cela aurait pu éveiller les soupçons. Il resta près de la porte et vit bientôt sortir un homme costumé en Ali-Baba. Ce n'était pas difficile à deviner, car le comité avait préparé d'élégantes plaques sur lesquelles était gravé le nom du personnage que l'on représentait. Ces plaques étaient en argent bruni et les lettres en émail bleu. On les portait à gauche et elles devaient être conservées en souvenir de cette soirée. M. Barnes sourit derrière son masque en voyant la sienne qui lui rappelait la plaque des agents de police.

Les chambres étaient décorées avec une splendeur orientale. Le grand salon était le palais du Sultan; il était arrangé avec un luxe vraiment royal. Il n'y avait pas de sièges; mais de moelleux divans, où des coussins aux teintes variées et vous invitant à vous asseoir, étaient rangés le long des murs. Les parquets étaient couverts d'épais tapis. Les murailles étaient drapées de tentures de satin qui s'écartaient pour découvrir des miroirs où se reflétaient toutes ces splendeurs. Au plafond étaient suspendues des guirlandes de roses de toute espèce; aussi l'atmosphère était-elle lourde de parfums. A ces guirlandes étaient accrochées des cages dorées où chantaient des oiseaux; la lumière électrique rendait les salons si brillants que plusieurs fois dans la soirée les oiseaux se mirent à chanter en chœur croyant que c'était le matin.

La plus petite chambre représentait la caverne d'Aladdin. Des stalactites resplendissantes de fausses pierreries pendaient au plafond. Les murailles ressemblaient à des pierres brutes, et de temps en temps une énorme pierre précieuse lançait des feux grâce à une petite lampe électrique placée derrière elle. Le parquet seul ne ressemblait pas au sol d'une caverne, ayant été ciré pour la danse. Dans une grotte surélevée, les musiciens jouaient une musique douce et caressante.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

La fête commença. En attendant l'arrivée des autres invités, ceux qui étaient présents se mirent à valser, à bavarder et à faire des plaisanteries. M. Barnes flânait là, ne quittant pas Ali-Baba des yeux. Shéhérazade entra au bras du Sultan. Il savait que c'était Miss Remsen et M. Van Rawlston. Ali-Baba les rejoignit presque immédiatement, et peu après conduisit Shéhérazade dans la caverne d'Ali-Baba pour danser. M. Barnes était resté en observation, lorsque quelqu'un lui toucha le bras et, en se retournant, il vit un homme costumé comme lui.

— Nous devons faire attention ou Ali-Baba découvrira notre mot de passe : « Sésame », comme il l'a fait dans la véritable histoire.

— Je ne vous comprends pas, répondit M. Barnes.

L'autre individu le regarda à travers son masque et s'éloigna sans dire un mot. M. Barnes était mystifié. Il regrettait de n'avoir pas répondu d'une facon moins candide. La surprise lui avait fait perdre, pendant un instant, possession de lui-même. S'il ne se trompait pas, il avait déjà entendu cette voix auparavant. Il chercha dans ses souvenirs, pendant un instant, et tressaillit tout à coup, comme cette pensée traversait son esprit : « S'il n'était pas malade à Philadelphie, je croirais que c'est Mitchel. »

Il traversa le salon à la suite de cet individu, mais il le vit sortir dans le vestibule, et jusqu'à ce qu'il y fût lui-même parvenu, une douzaine de personnages semblables y étaient déjà rassemblés. Il les examina soigneusement; mais il n'y avait rien qui pût lui faire distinguer celui qu'il cherchait. Il s'avança vers l'un d'eux à tout hasard et lui murmura :

— Sésame ?

— Sésa... quoi? fut la réponse dite d'un ton étrange.

— Ne connaissez-vous pas notre mot d'ordre?

— Mot d'ordre ? Quelle idée! Nous ne sommes pas de véritables voleurs.

Et, en riant, il s'éloigna. M. Barnes se sentit impuissant et, de plus, se rappela que, pendant qu'il suivait ainsi ce feu follet, il ne faisait pas attention à Ali-Baba. Retournant précipitamment dans la salle de bal, il l'y retrouva bientôt, quoiqu'il eût quitté Shéhérazade.

Vers onze heures, une sonnerie de trompettes attira l'attention de la foule joyeuse. Un homme costumé en Génie annonça que le moment du spectacle était venu. Immédiatement, chacun se ren-

dit à la caverne d'Aladdin, excepté Shéhérazade et le Sultan, et on abaissa de lourds rideaux de satin qui séparaient la caverne du palais du Sultan.

Le Sultan était couché sur un divan près des rideaux et Shéhérazade était assise auprès de lui sur un coussin de satin sur le parquet. Derrière les rideaux, le comité était occupé à former un tableau, et les personnages dont on n'avait pas besoin étaient cachés par une seconde paire de rideaux d'un bleu splendide qui formait un riche arrière-plan. Plusieurs des invités, sachant que leur tour de figurer dans le tableau ne viendrait pas de quelque temps, se pressaient aux portes du vestibule pour voir les premiers tableaux.

Une douce musique commença à se faire entendre, quand, sur un signe, on éteignit les lumières électriques du palais, et la paire de rideaux de satin jaune fut relevée, découvrant un tableau représentant Sindbad le Marin. M. Barnes, jetant un regard de derrière le rideau rouge, remarqua que, tandis que Shéhérazade était assise sur le coussin posé à terre, dans la chambre obscure du palais, les rayons d'une lampe électrique de la caverne tombaient juste sur un magnifique rubis qu'elle portait dans ses cheveux. Il pensa immédiatement que c'était le même que M. Mitchel lui avait montré et que, selon Lucette, il avait offert à sa fiancée.

Shéhérazade commença à réciter l'histoire de Sindbad le Marin, un monologue ayant été préparé pour la soirée, expliquant en quelques mots la suite des tableaux. Sa voix était musicale et sa diction admirable; aussi y eut-il bientôt un silence profond rompu seulement par le son de sa voix.

A mesure qu'elle arrivait aux différentes parties de son histoire, elle frappait dans ses mains, et aussitôt d'autres personnages entraient en scène, se groupant pour former de nouveaux tableaux. On suivit Sindbad dans ses différents voyages jusqu'à ce qu'à la fin les rideaux fussent abaissés un moment pour se relever ensuite, laissant voir tous ceux qui avaient pris part au tableau. Alors suivit une charmante cérémonie. Sindbad sortit de la caverne et s'approcha du Sultan et de Shéhérazade. Il s'arrêta près d'eux, fit un salut, s'inclina profondément, les bras levés en avant, puis, passant, prit place dans le palais et fit partie des spectateurs pour les tableaux suivants. Chacun des personnages suivit son exemple jusqu'à ce que tous y eussent passé; puis le nouveau tableau fut rapidement organisé. Et Shéhérazade recommença à réciter.

Ainsi, l'un après l'autre, les contes furent récités et représentés, l'auditoire du palais augmentant toujours, et les tableaux tous exécutés avec art, furent chaleureusement applaudis.

Enfin, le comité annonça qu'on allait représenter le conte d'*Ali-Baba et les Quarante Voleurs*. Les rôles que chacun devait jouer furent rapidement expliqués et tout fut prêt. Comme les quarante voleurs étaient plutôt comme des figurants dans le spectacle, M. Barnes pensa qu'il pouvait prendre n'importe quelle position, et se tint pendant toutes les scènes aussi près que possible d'Ali-Baba. Enfin, la récitation finie, on leur fit signe de se mettre en rang pour venir faire soumission au Sultan. M. Barnes essaya de se mettre juste derrière Ali-Baba et fut surpris de voir que deux autres voleurs essayaient de faire la même chose. Il y eut un moment de confusion; puis M. Barnes se trouva placé juste entre les deux aspirants à la place derrière Ali-Baba.

On comprendra aisément ce qui arriva dans la suite, si on fait attention à la position des divers personnages. La salle du palais était obscure, quoique la lumière venant de la caverne permît de distinguer les personnages suffisamment pour reconnaitre leur sexe.

Le Sultan, M. Van Rawlston, était couché sur un divan non loin de la caverne, et juste en face. Shéhérazade, M[lle] Émilie Remsen, était assise sur un coussin près de lui. Tous deux faisaient face aux tableaux, et Ali-Baba, à la tête des quarante voleurs, s'avança vers le divan. Là, il s'arrêta, fit un salut, s'inclinant profondément, élevant ses bras en avant; puis, les rejetant en arrière, il se redressa. Cela fait, il passa dans la partie obscure de la pièce. Après lui, vint le premier des quarante voleurs, M. Barnes le suivant de près. Cet homme fit un salut, s'inclinant profondément. A ce moment, il y eut un léger bruit. Ceci attira l'attention de M. Barnes pendant un instant, et son regard se dirigea dans la direction du bruit. Pendant une seconde peut-être il détacha son regard de l'homme qui était devant lui, et, quand il l'y reporta, il vit distinctement ce qui suit :

En faisant son salut, en étendant ses bras, l'invité fit passer sa main juste au-dessus de la tête de M[lle] Remsen, qui regardait à terre à ce moment, probablement fatiguée par la lumière venant de l'autre piéce. M. Barnes le vit saisir lentement et soigneusement l'épingle de rubis et la retirer doucement des cheveux. A ce moment précis, une pendule sonna minuit. Instantanément, une

pensée jaillit à l'esprit du détective. Le premier coup de minuit était la limite extrême du temps pendant lequel M. Mitchel avait promis de commettre son vol. Il avait pensé que l'homme qui lui avait parlé avait la voix de M. Mitchel. Il était aussi venu à cette place, s'attendant à ce que le bijou fût volé. Il avait supposé que Thauret jouerait le rôle de complice, et volerait pendant que Mitchel fabriquait un alibi à Philadelphie.

Il pensa qu'il était maintenant évident que Mitchel avait échappé à ses espions, était revenu à New-York, s'était facilement déguisé comme lui, et, au dernier moment, avait commis ce vol, vol qui ferait sensation, et pour lequel pourtant il ne pourrait pas être emprisonné, même s'il était pris, puisque sa fiancée, sur son instigation, dirait qu'elle l'avait aidé à gagner le pari, comme peut-être elle l'avait fait en vérité, puisqu'elle n'avait pas bougé pendant qu'on lui avait enlevé le bijou. Toutes ces pensées traversèrent l'esprit de M. Barnes en un instant, et pendant que le voleur mettait le rubis en sûreté et se tenait tranquillement debout, il avait décidé ce qu'il devait faire. C'était de saisir l'homme immédiatement et de le faire reconnaître comme voleur. Evidemment, M. Mitchel pourrait expliquer son acte, mais en même temps il aurait perdu son pari.

L'homme placé devant lui se retourna pour s'éloigner, et M. Barnes se précipita pour le saisir, quand, à sa stupéfaction, il fut lui-même pris comme dans un étau par l'homme qui était derrière lui. Il se débattit pour se libérer ; mais, pris par surprise, il se trouva impuissant. Ce qui le fâcha encore plus fut que le voleur disparaissait rapidement dans l'obscurité. Décidé à ne pas être dupé, il cria :

— Rallumez les lumières. Un vol a été commis.

Une confusion complète se produisit immédiatement. Les gens s'avançaient en foule et M. Barnes se sentit lancé violemment vers la foule qui se précipitait. Il se cogna contre un autre invité ; tous deux tombèrent par terre, et plusieurs autres trébuchèrent sur eux.

La confusion était complète ; et il fallut quelque temps pour que quelqu'un pensât à rallumer les lumières. M. Van Rawlston, comprenant la situation mieux que tout autre, fut le premier à retrouver sa présence d'esprit, et lui-même éclaira la salle. La soudaine inondation de lumière rendit d'abord les choses encore pires, car elle aveugla tout le monde.

Ainsi, au grand chagrin du détective, plusieurs minutes précieuses furent perdues avant qu'il pût se dégager des gens qui étaient tombés sur lui, et qu'il pût dire à haute voix :

— On a volé Mlle Remsen. Ne laissez personne quitter la maison. Que tout le monde se démasque.

M. Van Rawlston se précipita à la porte pour empêcher que personne ne sortît, et les gens s'attroupèrent autour de Mlle Remsen pour la plaindre de sa perte. M. Barnes chercha Ali-Baba, et fut surpris, en le trouvant, de découvrir que ce n'était pas M. Thauret.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il brusquement.

— Mon nom est Adrien Fisher, fut la réponse.

Cela étonna M. Barnes, mais en même temps lui fit plaisir, car cela semblait confirmer le soupçon que cet homme était un complice. Il se décida promptement à ne pas lui en dire plus long cette fois et se dirigea rapidement vers Mlle Remsen pour observer sa manière d'être. Si elle savait quelque chose d'avance, elle jouait admirablement la comédie, car elle semblait excitée, et parlait avec véhémence à ceux qui l'entouraient, blâmant la surveillance défectueuse qui avait permis qu'un voleur pénétrât dans les chambres.

Pendant que M. Barnes pensait à ce qu'il devait faire, il vit M. Van Rawlston s'approcher de lui, accompagné de M. Thauret, maintenant en habit noir.

— Monsieur Barnes, comment la chose s'est-elle passée ? Pourquoi ne l'avez-vous pas empêchée?

— J'ai essayé de le faire ; mais je n'ai pu. Vous devez comprendre, Monsieur Van Rawslton, que je ne suis pas infaillible. Je soupçonnais que ce vol aurait lieu ; mais je ne pouvais savoir dans quelles conditions. Cependant, j'ai vu l'acte se faire.

— Alors, pourquoi n'avez-vous pas saisi le voleur?

— J'ai essayé de le faire; mais j'ai été renversé par derrière par son complice.

— Pouvez-vous identifier cette personne par son costume?

— Cela est malheureusement impossible. Tout ce que je sais, c'est que c'était un des quarante voleurs, et il est certain qu'il a bien joué son rôle.

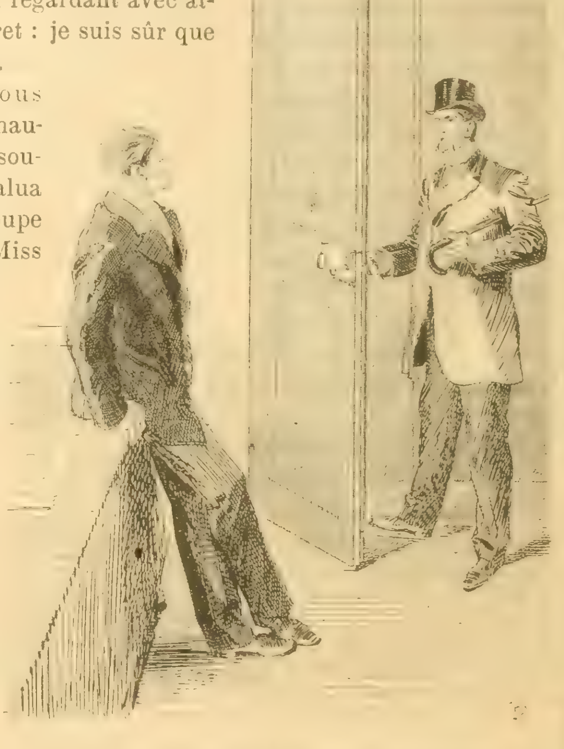
— Vous êtes Monsieur Barnes? demanda M. Thauret avec curiosité, et continuant : Oui, évidemment. Nous nous sommes rencontrés deux fois, je crois. Vous dites que votre voleur était un des quarante voleurs. Pourquoi ne pas leur demander à tous de se lais-

ser fouiller? Cela m'intéresse, car j'ai porté un de ces costumes.

— Je ne veux pas entendre parler d'une telle injure à mes hôtes, répondit vivement M. Van Rawlston. Fouiller des gens dans ma propre maison! Non, monsieur. Je payerais volontiers le bijou perdu plutôt que de faire cela.

— Vous avez parfaitement raison, dit le détective en regardant avec attention M. Thauret : je suis sûr que cela serait inutile.

— Comme vous voudrez, dit M. Thauret, et, avec un sourire ironique, il salua et rejoignit le groupe qui entourait Miss Remsen.



« Apportez-moi la preuve et je vous donnerai 50 dollars. »

M. Barnes dit à M. Van Rawlston que sa présence était désormais inutile, et qu'il allait se retirer. Il ne partit pas cependant avant de s'être assuré que M. Mitchel n'était pas dans la maison. Il alla à la porte et découvrit que le garçon chargé de la surveiller avait été regarder les tableaux et était absent au moment de la confusion, de sorte qu'il ne sut pas si quelqu'un avait quitté la maison ou non. Aussi partit-il désespéré.

— Mâtin de Mitchel, pensa-t-il, en descendant rapidement l'avenue, c'est un artiste. Quand on pense à l'audace d'attendre au moment où son pari va être perdu pour commettre le crime de telle façon qu'une centaine de personnes pourraient prouver qu'il

l'avait fait dans le laps de temps fixé! Pendant ce temps, il a un excellent alibi. Malade dans un hôtel à Philadelphie! Bah! n'y a-t-il donc pas un homme sur qui je puisse compter?

A la quarante deuxième rue, il prit le chemin de fer aérien, et, en vingt minutes, il fut à son bureau. Là il trouva l'espion qui avait suivi M. Mitchel à Philadelphie.

— Eh bien! dit-il sèchement, que faites-vous ici?

— Je suis sûr que Mitchel est de retour à New-York. Je suis venu



« J'estime un homme qui place son devoir au dessus de l'argent. »

ici dans l'espoir de le rattraper, et, au moins, de vous prévenir.

— Votre avertissement vient trop tard. Le mal est fait. Comment n'avez-vous pas eu l'esprit de télégraphier?

— C'est ce que j'ai fait juste avant de partir.

Le télégramme était sur le pupitre de M. Barnes, intact. Il était arrivé après son départ pour la soirée.

— Bien, bien, dit le détective avec humeur; je pense que vous avez fait de votre mieux. Cet individu a une chance du diable. Qu'est-ce qui vous a fait penser qu'il était venu à New-York? N'était-il pas malade?

— J'ai pensé que c'était un truc pour avoir un alibi. Pour découvrir ce qui en était, je me fis inscrire à l'hôtel demandant à avoir une chambre près de celle de mon ami M. Mitchel. On me donna la chambre voisine. J'enlevai la serrure de la porte mitoyenne et je regardai au travers. Ne voyant personne, j'entrai. La chambre était vide. L'oiseau était envolé.

— Prenez le prochain train pour Philadelphie et faites votre possible pour découvrir quand M. Mitchel y est arrivé. Il y est certainement retourné et sera au lit malade demain matin, ou je ne m'appelle plus Barnes. Apportez-moi la preuve de sa fugue à New-York et je vous donnerai cinquante dollars. Dépêchez-vous.

XI

M. BARNES REÇOIT PLUSIEURS LETTRES

Dans la matinée du 3 janvier M. Barnes reçut plusieurs lettres intéressantes pour ceux qui suivent cette histoire. La première qu'il ouvrit était très courte. Elle contenait ce qui suit :

« Si Monsieur Barnes pouvait passer à la maison aussitôt que possible, il obligerait beaucoup.

« Émilie Remsen. »

Il lut cette lettre deux fois, puis en prit une autre :

« Monsieur J. Barnes,

« Cher Monsieur, je prends la liberté de vous rappeler la conversation que nous avons eue ensemble le mois dernier. Je regrette beaucoup d'avoir insinué qu'il était possible que mon ami M. Mitchel fût impliqué dans le vol du chemin de fer. Comme vous savez, on a volé à Mlle Emilie Remsen, pendant la fête, l'avant-dernière nuit, un rubis d'une valeur de vingt mille livres. Il est évident pour moi que M. Mitchel est pour quelque chose là-dedans. Je sais qu'il prétend être malade à l'hôtel à Philadelphie, mais cela ne peut-il pas être une blague ? Il lui aura été facile de s'échapper, de faire un des quarante voleurs, de prendre le bijou et de retour-

ner à Philadelphie le même soir. Ce serait un vol sans danger pour lui, surtout puisqu'il peut être soutenu par Mlle Remsen.

« Maintenant comme tout est permis dans un pari, je voudrais que vous puissiez me prouver que M. Mitchel a commis ce vol. Je désire gagner ce pari sur lui, et ne crains pas de dépenser de l'argent. Même si je vous avançais tout le montant du pari, je rentrerais dans mes fonds, en admettant, bien entendu, que vous le convainquiez de culpabilité d'ici à un an. D'ailleurs, pour moi, la satisfaction d'avoir gagné mon pari vaudrait bien l'argent. Il faut quelqu'un de très fort pour tenir tête à M. Mitchel. Ci-inclus un chèque de deux cents dollars comme acompte, et vous pouvez m'en demander davantage si vous en avez besoin, jusqu'à mille dollars.

« A propos, puisque je vous écris, je puis aussi bien vous confesser que je me trompais en soupçonnant M. Thauret. Je suis sûr qu'il ne triche pas en jouant aux cartes. Je l'ai observé fréquemment, depuis, et certainement il joue honnêtement. Je n'ai pas de raison de l'aimer, et, en fait, il me déplait franchement. Néanmoins, pour être juste, je dois rétracter l'accusation que j'avais émise contre lui.

« Encore une chose : le partenaire avec lequel il jouait le soir dont je vous ai parlé m'était inconnu. Depuis, j'ai fait sa connaissance, et, quoi que pauvre, c'est un « gentleman » et au-dessus de tout soupçon. Son nom est Adrien Fisher.

« Espérant que vous m'aiderez à gagner mon pari,

« Je suis votre dévoué,

« Arthur RANDOLPH. »

« Ainsi, pensa M. Barnes, même M. Randolph comprend ce que veut dire cette maladie à Philadelphie, tandis qu'on vole les bijoux de la fiancée à New-York. Pourtant, comprendre le tour est une chose, le prouver en est une tout autre. Il croit que Thauret et Fisher sont tous les deux vertueux. Là, je crains qu'il ne se trompe. »

Il prit une autre lettre ainsi conçue :

Philadelphie, le 2 janvier.

« Cher Monsieur Barnes,

« Pardonnez ma familiarité ; mais il me semble que nous commençons à bien nous connaître. Je viens de lire les journaux de New-York et suis stupéfait de voir qu'on a audacieusement volé à

Mlle Remsen cette épingle en rubis de grand prix que je lui ai récemment donnée. Vous vous rappelez que je vous ai montré le bijou le jour même où je l'ai porté pour être monté. Je suis très ennuyé de cette affaire, surtout parce que mon indisposition m'empêche de retourner à New-York, et mon médecin me prévient que je ne pourrai quitter la chambre avant plusieurs jours. Voulez vous m'accorder une grande faveur ? Oubliez que j'aie jamais déprécié l'habileté de la police dont vous êtes assurément un des plus remarquables membres, et prenez cette affaire en main. Je vous donnerai mille dollars si vous retrouvez ce bijou, ce qui n'est qu'une pétite récompense en comparaison de sa valeur. Je vous envoie un chèque de deux cents dollars, que vous pourrez employer pour vos dépenses, et faites-moi savoir si cela ne suffit pas. Je voudrais que vous puissiez faire une fugue jusqu'à Philadelphie. J'aurais grand plaisir à avoir une conversation avec vous.

« Vous obligerez votre sincèrement dévoué.

« Robert Leroy-Mitchel. »

M. Barnes ne relut pas moins de trois fois cette lettre, puis dit à haute voix, quoiqu'il n'y eût personne pour l'entendre :

— Eh bien !

Ce fut tout ; mais le ton en disait assez long. Ce qu'il pensait, mais n'exprimait pas, peut se traduire ainsi :

« Cet homme a l'audace la plus étonnante que j'aie jamais vue. Il m'offre ici mille dollars pour retrouver ce rubis, quand il sait que j'étais à côté de lui quand il l'a pris.

« Est-il si sûr qu'il ne peut être convaincu de culpabilité ? Je sais en tout cas qu'il n'était pas à Philadelphie, puisque mon agent a trouvé sa chambre vide. Si habile qu'il se croit, son alibi est détruit.

« Irai-je à Philadelphie pour le voir ? Bien sûr que oui ! Une conversation avec lui sera aussi satisfaisante pour moi que pour lui. Mais je dois d'abord répondre à l'appel de Mlle Remsen. Il y a peut-être beaucoup à apprendre de ce côté. »

Il se passa environ une heure avant que les occupations de M. Barnes, relatives à d'autres affaires, le laissassent libre. Il alla droit chez Mlle Remsen, et fut introduit auprès d'elle.

— Vous m'avez demandé, Mademoiselle Remsen ? commença-t-il.

— Oui, Monsieur Barnes, répondit-elle. Veuillez vous asseoir.

Le détective accepta et elle continua :

— Pour en venir tout de suite au fait, je désirais vous voir à propos de mon rubis perdu. C'était un cadeau de M. Mitchel; aussi, outre son grand prix, a-t-il pour moi une valeur de sentiment. Je désire que vous entrepreniez de le retrouver, et je vous donnerai mille dollars si vous réussissez.

Jamais on n'avait fait à M. Barnes tant d'offres de mille dollars en si peu de temps. Il sourit légèrement et dit :

— Votre offre arrive trop tard, Mademoiselle Remsen. J'ai une lettre de M. Mitchel lui-même, me faisant une offre semblable. Il ne serait pas convenable que j'acceptasse les deux récompenses pour un même service.

— Alors, vous refusez de m'aider !

— Au contraire, je ferai tous mes efforts pour découvrir le voleur et vous faire rentrer en possession de votre propriété. Mais je n'ai pas besoin de votre argent.

— Vous êtes très délicat, Monsieur Barnes, et je vous admire. J'estime un homme qui place son devoir au-dessus de l'argent.

— Je vous remercie de votre amabilité. Maintenant, si je dois vous venir en aide vous devez commencer par m'aider.

— Je ferai mon possible, certainement.

— Alors, dites-moi, n'avez-vous aucune idée de la personne qui a pu prendre votre bijou ?

La jeune fille hésita, et le détective observa attentivement sa figure. Comme elle ne répondait pas immédiatement, il lui fit une autre question :

— Avez-vous senti la personne retirer l'épingle de vos cheveux?

— Oui, je l'ai senti ; mais je n'ai compris ce qui se passait qu'une fois que c'était fait !

— Pourquoi n'avez-vous opposé aucune résistance, pas même crié ?

Elle hésita de nouveau, mais ensuite dit avec fermeté :

— Je sais que vous avez le droit de me faire ces questions, et je vous répondrai si vous insistez. Mais, dites-moi d'abord, serait-ce bien de ma part de vous nommer un nom, celui que je soupçonne, tout en n'ayant pour cela que des indices très légers ? Cela ne ferait-il pas plus de mal que de bien en attirant votre attention sur une fausse piste ?

— C'est possible, Mademoiselle Remsen; mais j'aime mieux

courir ce risque. Je veux dire que je préfère me fier à mon expérience plutôt que de vous laisser taire vos soupçons.

— Très bien! Seulement promettez-moi que vous n'en tirerez pas de conclusions qui pourraient être une cause d'ennui pour la personne que je vais nommer.

— J'y consens. Je n'agirai pas sans avoir une raison suffisante autre que celle donnée par vous.

— Très bien. Vous m'avez demandé si je ne soupçonnais personne, et pourquoi je n'ai pas résisté au voleur. Si vous vous souvenez, je baissais la tête. D'abord je ne pouvais pas comprendre comment il se faisait que quelque chose semblât faire remuer mon épingle. Je m'imaginais qu'elle avait été accrochée par la robe du Sultan. Alors, l'horloge commença à sonner, et à ce moment, l'idée me traversa l'esprit que peut-être M. Mitchel m'enlevait mon épingle, afin de gagner son pari. C'est pourquoi je ne dis rien. Cela rend il ma manière d'être claire à vos yeux ?

— Parfaitement. Alors, je dois comprendre que M. Mitchel ne vous a pas prévenue qu'il ferait cela ?

— Non, il ne l'a pas fait, et c'est pourquoi je vous ai fait demander.

— Je ne vous comprends pas.

— Parce que, tant que je croyais qu'il avait l'épingle, je ne me tourmentais pas. J'ai été même jusqu'à simuler de l'indignation à la fète. Cela était en partie pour vous tromper et vous mystifier. Je voulais aider au plan de M. Mitchel. Mais quand ceci me traversa l'esprit, hier: M. Mitchel m'aurait prévenue s'il avait eu la pensée de prendre l'épingle, je vis immédiatement que ma première idée était fausse, et que mon rubis était réellement perdu. Alors je vous écrivis.

— Alors vous êtes sûre qu'il vous aurait prévenue ?

— Absolument.

— Ne peut-il pas avoir craint de vous impliquer dans un vol et un scandale possible ? Vous savez qu'il risquait d'être arrêté, et il aurait pu se passer longtemps avant qu'il pût prouver que ce vol n'était qu'un jeu. Il a pu désirer vous éviter des ennuis.

— Il me connait mieux que cela, dit-elle en souriant.

— Comment cela ? Mieux ? demanda le détective.

— Il sait qu'il n'y a rien que je ne risque pour lui, puisque j'ai consenti à me donner moi-même à lui. Je suis une de ces femmes, Monsieur Barnes, qu'on n'empêche pas aisément d'aider celui qu'elles ont choisi.

— Voulez-vous dire que vous accepteriez volontiers de partager avec lui une notoriété désagréable et qu'il le sait?

— Oui, et pour cela je suis sûre qu'il m'aurait demandé mon aide, s'il avait eu l'intention de prendre l'épingle.

— Juste comme il l'a fait dans une autre occasion?

Le détective l'avait amenée jusqu'à ce point, et maintenant l'observait pour voir l'effet de sa question. Elle ne sourcilla pas et dit simplement :

— En quelle occasion?

— Le matin où il enferma votre servante dans cette chambre, pendant que vous descendiez en ville et que vous transportiez une petite fille d'une maison à une autre ?

— A quelle autre?

Ceci était une grave question pour le détective et, comme il ne répondait pas, elle sourit et continua :

— Monsieur Barnes, vous n'avez aucune preuve de ce que vous affirmez. Vous me soupçonnez d'avoir fait ce que vous dites ; mais vous ne le savez pas. Comme je viens de vous le dire, un simple soupçon peut faire faire fausse route.

— Peut-être ; mais je ne crois pas me tromper beaucoup en cela.

— Nous ne le discuterons pas. Retournons au rubis. Vous avez dit à M. Van Rawlston, d'après ce qu'il m'a dit, que vous saviez d'avance que ce crime allait arriver. Saviez-vous quelle personne prendrait l'épingle ?

— Pour être tout à fait franc envers vous, Mademoiselle Remsen, je m'attendais à ce que M. Mitchel la prît. Je crois maintenant qu'il l'a prise, en effet. Désirez-vous que je continue le recherches ? Cela pourrait arriver à faire perdre son pari à votre ami, tandis que vous avez le droit de faire savoir à la police que votre bijou vous est rendu. Cela rendrait notre travail en cette affaire inutile et l'assurerait de gagner son pari.

L'idée de M. Barnes était ingénieuse. Il pensait que, si la jeune fille acceptait son offre, il serait ainsi assuré qu'elle soupçonnait encore M. Mitchel. Ainsi il découvrirait le fond de sa pensée sur l'affaire. Sa réponse fut :

— Je ne pense pas faire cela. Cela serait renoncer à l'espérance de rentrer en possession du bijou. Je suis sûre que M. Mitchel ne l'a pas pris. Si je me trompe et qu'il ait agi sans avoir confiance en moi, eh bien ! alors, il a eu tort, et doit souffrir de son erreur.

Je suis sûre pourtant que le contraire sera prouvé. Ainsi, faites de votre mieux, s'il vous plaît.

— Vous pouvez être tranquille : j'y emploierai toute mon énergie. Au revoir.

Vers six heures, dans le même après-midi, M. Barnes faisait monter sa carte à M. Mitchel à l'hôtel Lafayette, à Philadelphie. Quelques minutes après, il fut introduit dans la chambre de celui-ci et le trouva au lit.

— Enchanté de vous voir, Monsieur Barnes. Vous êtes bien bon d'être venu. J'ai presque envie de vous pardonner le tort que vous m'avez fait.

— Un tort ! Quel tort ?

— Vous rappelez-vous le jour où vous êtes venu me voir à la cinquième avenue, à propos d'un bouton que vous aviez trouvé ? Vous m'avez demandé de vous montrer le septième de ma propre parure. J'acceptai à condition que vous n'ennuieriez pas la dame.

— Eh bien !

— Vous avez manqué à votre parole. Voilà tout.

— Comment cela ?

— D'abord, vous avez soudoyé sa servante pour qu'elle lui dît un mensonge, et qu'elle la quittât, afin qu'un de vos espions prît sa place. En second lieu, votre espion prit sa place. Le résultat de ceci fut que Mlle Remsen ne put plus reprendre son ancienne servante, et a eu grand'peine à en retrouver une aussi bonne.

— Je n'ai pas prévu, en faisant cette promesse, les circonstances qui se sont produites plus tard.

— Parfaitement. Mais, moi, je les ai prévues, et je vous ai prévenu que vous ne gagneriez rien en faisant cette promesse, puisque vous trouveriez la vérification de mon histoire en faisant votre visite.

— Eh bien ! je suis très fâché, et je dois dire que cela n'arrivera plus.

— Mais, Monsieur Barnes, cela est arrivé de nouveau.

— Comment ?

— Eh bien ! elle ne peut sortir de chez elle à aucun moment, sans être suivie par vos espions.

M. Barnes se mordit les lèvres de dépit de voir comme cet homme connaissait bien ses plans ; mais il répondit sans hésiter :

— Cette fois, vous vous trompez. Je vous ai promis de ne pas



« Monsieur Barnes, vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez »,
dit Mlle Remsen.

ennuyer Mlle Remsen en ce qui regarde le cas particulier dont nous parlions. Mes hommes l'ont suivie pour une autre affaire.

— Quelle autre affaire ?...

— Un enlèvement.

— Un enlèvement ? Quelle absurdité ! Qui, au monde, Mlle Remsen a-t-elle enlevé ?

— La petite Rose Mitchel.

— Et qui est, je vous prie, la petite Rose Mitchel ? La fille de la femme qui a été assassinée ?

— Peut-être. C'est ce que j'ai l'intention de découvrir. Elle passait cependant pour votre fille !

— Ah ! Eh bien ! pouvez-vous prouver qu'elle ne l'est pas ?

— Non.

— Très bien. Alors selon vos informations, Rose Mitchel, qui passait pour ma fille a été transportée d'une certaine maison dans une autre à vous inconnue.

Il s'arrêta un moment comme pour jouir de la déconfiture de M. Barnes, puis continua :

— Vous soupçonnez, mais ne pouvez prouver qu'elle a été prise par Mlle Remsen. Eh bien ! si Mlle Remsen, ma future femme, conduit une enfant, qui est ma propre fille, d'une maison à une autre, où est l'enlèvement, tant que je ne porte pas plainte ?

— Laissons de côté cette absurdité, Monsieur Mitchel. Vous savez très bien que cette enfant a été transportée pour une certaine raison ; sans quoi on ne la tiendrait pas cachée. Si Mlle Remsen se mêlait de cette affaire, elle vous aidait à tromper les recherches de la police et faisait ainsi un acte illégal. C'est pourquoi nous avons le droit de la surveiller, pour découvrir tout ce que nous pouvons.

— Très bien ! Alors nous vous accordons ce droit. Grand bien vous fasse ! Mais quant à cette enfant, elle a été transportée parce que votre espion Lucette avait découvert où elle était, et je ne désirais pas qu'on l'ennuyât.

— Qu'est-ce qui vous rend si certain que cette Lucette était mon espion, comme vous l'appelez ?

— Eh bien ! cela m'est égal de vous le dire, quoiqu'ainsi je montre un peu mon jeu. Prenons les choses au commencement. Tout d'abord, vous connaissiez mon pari, et je savais que vous en saviez long là-dessus. Avec ce point de départ, quoi de plus naturel pour moi que de supposer que vous commenceriez par me faire

espionner ? Pour m'en assurer, je fis quelques tours sur le chemin de fer aérien, une invention fort commode pour avoir de telles preuves, et, comme résultat, je reconnus bien vite votre aide. Chaque fois que je n'avais rien d'autre à faire, je m'amusais à le dépister. Vous m'avez occupé pendant bien des heures, je vous assure. Mais arrivons à Lucette. Je devinai que bientôt vous mettriez à mes trousses un espion n° 2, qui suivrait ma trace toutes les fois que le n° 1 l'aurait perdue. Je cherchais ce second homme. Voyez, je reconnais que je ne comptais pas que ce serait une femme. Vous m'avez battu en cela, ou presque. Je ne suppose pas que vous avez dit à la fille de me laisser voir sa figure, hein ?

M. Barnes ne répondit pas, quoique en lui-même il se dit : « C'est juste ce que j'ai dit à la sotte. »

M. Mitchel continua :

— Enfin, un jour, au moment où je montais dans un train, une jeune femme bien mise sortit de la salle d'attente et me suivit en wagon. Par pure habitude je traversai le train jusqu'au premier wagon. Je voyage dans celui-là parce que c'est le plus frais en été et le moins exposé aux courants d'air en hiver. Il y avait plusieurs places vides dans les compartiments par lesquels je passai, et comme la jeune femme, derrière moi, n'en prenait aucune, mais me suivait, je commençai à avoir des soupçons. Quand elle s'assit en face de moi, j'étudiai naturellement sa figure. J'oublie rarement une figure, quand je l'ai attentivement regardée. Le reste fut simple. Elle fut assez fine pour ne pas descendre du train en même temps que moi, et je ne pensai plus à elle. C'est ainsi, je suppose, qu'elle a pu me suivre jusqu'à la maison de la place Irving. Mais, naturellement, je la reconnus immédiatement quand je la vis chez les demoiselles Remsen !

— Si j'ai bien compris, vous avez dit que cette Rose Mitchel est votre fille ?

— Je ne sais pas ce que vous avez compris ; mais je n'ai pas dit cela. J'ai parlé d'elle dans les mêmes termes que vous : Rose Mitchel, qui passait pour être ma fille.

— Eh bien ! alors, est-elle votre fille ?

— Je refuse de répondre.

— Pourquoi cela ?

— Je suis obligé de refuser de répondre à cela aussi.

— Ne voyez vous pas, Monsieur Mitchel, que vous êtes tout simplement en train de rendre vos actions de plus en plus suspectes ?

— Mon cher Monsieur Barnes, peu m'importe quels soupçons j'éveille, tant qu'on n'a aucune preuve. Quand vous penserez avoir une preuve quelconque contre moi, venez me le dire et je m'efforcerai de la réfuter.

— Très bien! Vous m'avez demandé de découvrir qui a volé le rubis de Mlle Remsen. Je l'ai fait.

— Monsieur Barnes, vous êtes un génie. Qui est-ce?

— Vous-même.

— Peuh! N'êtes-vous capable que de trouver cela? J'ai été malade ici plus de trois jours!

— Monsieur Mitchel, vous êtes pris cette fois. Vous n'étiez pas au lit au moment du vol. Au contraire, vous êtes allé à New-York, avez assisté à la fête et vous avez pris le rubis des cheveux de Mlle Remsen.

— Monsieur Barnes, vous vous bercez d'illusions. Je vous dis que j'ai été dans cette chambre depuis le 30 décembre.

— Un de mes hommes vous a suivi ici dans la nuit du 1er; il a couché à cet hôtel, dans la chambre à côté de celle-ci. Il enleva la serrure de la porte de communication, et entra ici, découvrant ainsi votre absence.

— En vérité, c'était une bonne idée. L'individu mérite qu'on l'admire. Mais vous a-t-il dit par quelle porte de communication il est entré ?

M. Barnes regarda autour de lui, et fut surpris de trouver que la seule porte de la chambre s'ouvrait sur le corridor. L'histoire racontée par son agent, devenait impossible. Une pensée lui vint soudainement, et il dit.

— Vous avez changé de chambre, depuis. A ce moment, vous étiez au n° 234.

— Et ceci est le n° 312, à l'étage supérieur. Mais vous vous trompez; je n'ai pas changé de chambre. Je vais vous expliquer comment votre homme s'est trompé. Je savais, en venant ici, que votre espion m'avait probablement suivi. J'étais fatigué de cet espionnage. Voici ce que je fis. Je fus inscrit et on me donna le n° 234. On me conduisit à cette chambre; mais je fis venir immédiatement le secrétaire de l'hôtel. Quand il monta, je lui demandai une autre chambre; mais je lui dis que je désirais qu'on ne fît aucun changement sur le registre d'inscriptions, à cause d'un ami indiscret qui n'hésiterait pas à venir me trouver, s'il savait dans quelle chambre j'étais. J'expliquai que je désirais l'éviter. Ma demande

fut accordée. Je pense que votre homme demanda une chambre à côté de celle de « son ami M. Mitchel ». Le secrétaire pensa tout de suite que c'était l'homme que je désirais éviter et lui donna la chambre à côté du nº 231, ce qui évidemment le satisfit, et moi bien plus encore.

M. Barnes était terriblement dépité, d'autant plus que, pendant son interview, il s'était convaincu que M. Mitchel était réellement malade et pris par un gros rhume. Il retourna à New-York très embarrassé.

XII

L'HISTOIRE DU RUBIS

Pendant les deux semaines qui suivirent, il y eut de nombreux articles à propos du vol du rubis dans les journaux. On publia des interviews paraissant émaner des principales personnes qui avaient été présentes. On reprochait à la police de ne pas avoir encore découvert le voleur. Les détectives du bureau central allaient et venaient mystérieusement, et restaient muets à tous les les curieux, en ayant l'air de dire : « Nous ne pourrions pas, même si nous voulions. »

Une ou deux personnes furent arrêtées, mais presque aussitôt relâchées, de sorte que l'intérêt pour cette affaire s'éteignit bientôt.

Un autre crime fut commis, et tout New-York eut un autre sujet de conversation. Le rubis Remsen fut oublié du public.

M. Barnes, cependant, ne pensait guère à autre chose. Il mettait son esprit à la torture pour trouver un point de départ solide, et, plus il réfléchissait, plus il avait envie de faire un petit tour à la Nouvelle-Orléans, pour éclaircir tout cela, comme il avait fait pour beaucoup d'autres mystères en les prenant par « l'autre bout ». Cependant, cela lui coûtait de quitter la scène où se mouvaient les principaux acteurs du drame, et, en particulier, l'auteur d'un ou même de plusieurs crimes. Enfin, il résolut de partir, quoiqu'il n'en espérât pas grand'chose, car il ne pouvait rester plus longtemps inactif. Il écrivit la lettre suivante :

« Cher Monsieur Randolph,

« Cher Monsieur, puisque vous m'avez demandé d'entreprendre de prouver que M. Mitchel lui-même a volé le rubis la nuit de la

soirée, je présume que vous consentirez à me prêter quelque assistance en cette affaire. Dans la première interview que j'ai eue avec vous, vous avez déclaré, vous vous en souvenez, que, selon vous, votre ami, M. Mitchel, a l'esprit quelque peu dérangé par la passion des joyaux. Vous avez dit, en effet, que, si on le pressait un peu sur ce sujet, il se lancerait dans des histoires de pierres précieuses et de crimes commis pour les obtenir. Je voudrais beaucoup entendre M. Mitchel parler de sa manie; mais, comme vous le savez, il est sur la défensive avec moi. Pouvez-vous d'une manière quelconque vous arranger pour avoir une conversation avec lui et le faire parler pendant que je serai caché dans un endroit d'où je puisse entendre la conversation? Je désirerais que vous parliez de la perte du rubis, que vous suggériez, sinon affirmiez nettement, que lui-même a pris le joyau; et quand il le niera, comme il le fera sûrement, demandez-lui s'il n'y a aucune histoire particulière se rattachant à ce rubis, c'est-à-dire s'il n'a jamais été volé auparavant. D'une telle conversation, je pourrais saisir une indication, qui ne vous semblerait d'aucune importance, et qui, pour moi, pourrait avoir une grande valeur. Voulez-vous faire cela? Souvenez-vous que vous-même avez dit que « tout est permis », etc.

« Votre tout dévoué,

« J. Barnes ».

En réponse à ceci, il reçut un mot lui donnant rendez-vous avec M. Randolph à son club, pour le soir suivant.

Le lendemain, dans l'après-midi, M. Mitchel se rendit à la maison Hoffman et monta à la chambre occupée par M. Thauret. Il le trouva chez lui.

M. Thauret s'avança à sa rencontre et tous deux se serrèrent la main affectueusement.

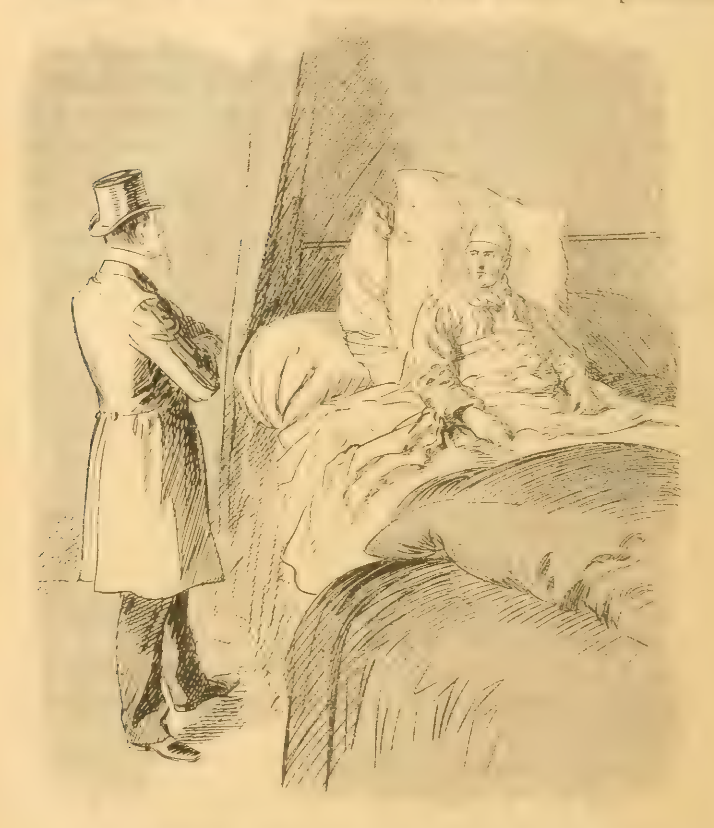
— Thauret, dit M. Mitchel, je désire causer sérieusement avec vous de ce vol de rubis.

— Je suis tout oreilles, dit M. Thauret allumant une cigarette et s'enfonçant dans un confortable fauteuil à bascule.

— Tout d'abord, laissez-moi récapituler... Je remonterai à notre association au jeu. Vous et moi sommes devenus, en quelque sorte, des partenaires secrets, ou peut-être faudrait-il plutôt dire « des compères de jeu ». A ce moment, j'acceptai de fournir le capital pour nos opérations jusqu'à une certaine somme. C'est ce que j'ai

fait, quoique nos pertes se soient fort élevées en dépit de l'assurance que vous m'aviez donnée que, grâce à votre méthode ou votre système, on pouvait éviter les pertes, ou du moins les régler. Est-ce bien cela?

— Absolument, cher ami. Vous vous êtes montré un partenaire



Il s'arrêta un moment, comme pour jouir de la déconfiture de M. Barnes.

silencieux admirable, puisque vous m'avez permis de faire ce que je voulais, tout en payant les notes et en ne faisant pas de questions jusqu'à présent. Dois-je comprendre que les pertes vous gênent et que vous voudriez une explication?

— Dans un instant, vous pourrez m'en donner une. Autre chose, vous avez promis d'abandonner Fisher!

— Eh bien?

— Vous ne l'avez pas fait. Je vous avais demandé de porter le costume d'Ali-Baba l'autre soir, et, cependant vous l'avez donné à Fisher. Pourquoi cela?

— Il serait plus simple de vous parler des pertes d'abord, et d'arriver ensuite à Fisher... Comme vous le savez peut être, ce détective Barnes a lancé un espion à mes trousses. Dans ces circonstances, je pensais qu'il était sage de me faire l'espion de mon espion. Plusieurs fois, j'ai été au club et je me suis placé de manière à surveiller mon homme. De cette façon, je découvris



A cela les deux hommes rirent de tout leur cœur.

bientôt qu'il était là avec un des domestiques de l'hôtel. Un jour j'appelai ce garçon et en partie en le menaçant de le faire renvoyer, mais surtout au moyen d'argent, je lui arrachai ce que le détective lui demandait sur moi. C'était principalement de savoir si je gagnais ou je perdais au jeu. Je découvris que le résultat de chaque partie était noté. En conséquence, je me fis une règle de perdre.

— De perdre mon argent !

— De perdre notre argent, puisque nous sommes partenaires. Vous m'avancez simplement des fonds jusqu'à ce que je reçoive des remises de Paris. Vous avez mon I.O.U's. Si l'arrangement

commence à vous peser, je vous payerai tout de suite, bien que ce soit gênant pour moi.

— Non ; l'argent importe peu. Mais, dites-moi, pourquoi avez-vous pensé qu'il valait mieux perdre ?

— C'est très simple. Puisque les détectives s'occupent de surveiller cela, il est évident qu'ils ont entendu parler des paris que j'ai faits quand Fisher jouait avec moi. Ils peuvent en avoir conclu que je suis un filou. Je désirais leur enlever cette idée.

— Naturellement. Mais, maintenant, dites-moi un peu ce qu'il en est à propos de Fisher. En quoi cela le regarde-t-il ?

— Comme vous savez, je n'avais pas l'intention d'assister à la soirée. Vous êtes allé à Philadelphie, vous y êtes tombé malade et m'avez écrit pour me demander de prendre votre place et de mettre votre costume que je devais me procurer en présentant votre billet au costumier. C'est ce que je fis, ayant la ferme intention d'agir selon votre désir.

— Alors, comment s'est-il fait que Fisher ait porté mon costume ?

— J'arrive à ce point. Au moment de partir pour la soirée, qui arrive ici ? Le costumier, qui me dit qu'un homme était venu chez lui et l'avait endoctriné à propos de rien, lui expliquant qu'il était un détective à la poursuite d'un célèbre criminel. Le costumier montra votre billet à cet homme. Mais, ensuite, il le regretta et vint m'avertir. Comme il dit : « afin que je n'aie pas d'ennuis », je devinai immédiatement que Barnes serait de la soirée ou tout au moins qu'il enverrait un de ses hommes.

— Vous aviez raison en cela. Il y était.

— Oui ; mais je n'en ai été sûr qu'après le vol, quand tout le monde se démasqua. Il portait un des dominos des quarante voleurs et je n'avais pu le reconnaitre sous le déguisement. Avec cette certitude, je décidai de m'amuser aux dépens de votre grand détective et je résolus de porter un des dominos au lieu de votre costume. Il était essentiel cependant que quelqu'un représentât Ali-Baba pour qu'il n'y eût pas d'accroc dans les tableaux. Fisher était le seul homme à qui je pouvais demander de remplir ce rôle ; il accepta, et voilà le mot de l'affaire. Je n'ai pas renoué avec lui, je vous assure.

— Très bien. Ceci est satisfaisant. Pardonnez-moi toutes mes questions ; mais, après tout, je n'ai pas compris et j'avais quelques raisons pour cela. Dites-moi, étiez vous près quand on commit le vol ? L'avez-vous vu commettre ?

— Je dois avoir été près ; mais je ne l'ai pas vu. J'attendais pour baiser la main de Shéhérazade, quand tout à coup Barnes cria qu'un vol avait été commis et ordonna de se démasquer. Je me débarrassai de mon domino et allai vers lui aussitôt que les lumières furent allumées.

— Vous auriez pu lui suggérer de fouiller tout le monde, comme il l'a fait dans le train.

— Parbleu ! c'est justement ce que j'ai fait ; mais il refusa. Je crois que l'expérience du train l'a fait douter de la valeur de ces sortes de choses.

A cela les deux hommes rirent de tout leur cœur, comme s'ils jouissaient de la déconfiture du détective.

— Il parait, dit M. Mitchel, que Barnes soupçonnait qu'on devait voler le rubis, et informa M. Van Rawlston de bonne heure dans la soirée qu'il y aurait des voleurs parmi l'assistance.

— Vraiment ? C'est un peu fort qu'avec toute son habileté il n'ait pas pu, sachant cela, attraper le voleur, ou plutôt les voleurs, hein ?

De nouveau, ils rirent tous les deux. Puis M. Mitchel suggéra qu'ils pouvaient aller au cercle. et ils s'y rendirent. En entrant, le portier informa M. Mitchel que M. Randolph était dans le salon et désirait le voir. M. Mitchel et M. Thauret entrèrent dans la grande salle de réception. M. Randolph se leva à leur entrée.

— M. Randolph dit M. Michel. Vous désirez me voir ?

— Oh ! pas particulièrement. Je suis venu diner ici, et ai dit au portier de vous envoyer vers moi au cas où vous viendriez. J'avais envie de trouver de la compagnie, voilà tout.

— Vous n'aimez pas manger seul, hein ?

— Justement. Manger est un ennui qui n'est rendu tolérable que par une agréable compagnie. M. Thauret, dois-je faire mettre votre couvert aussi ?

— Si vous voulez, je serai très heureux, dit M. Thauret.

— Très bien ! dit M. Randolph. Je vais y veiller. J'ai quelques lettres à écrire maintenant. Veuillez m'excuser. Venez me trouver à sept heures dans la salle à manger privée.

(*A suivre.*) OTTOLENGUI.

L'IBIS BLEU [1]

(*Suite.*)

Élise gardait le lit avec un gros rhume, qui était inquiétant parce qu'il la prenait avant qu'elle fût bien guérie des suites du mal qui l'avait amenée dans le Midi. Elle avait voulu voir appareiller l'*Ibis* et elle était restée au soleil de mars et au vent, sur la terrasse formée par le toit de la villa, haute d'un seul étage, mais d'où l'on dominait tout. Elle le dit, et elle fut grondée, doucement.

Elle ajouta ingénument, avec des ruses de fond, presque inconscientes, que M. Dauphin était venu la voir plusieurs fois, qu'il avait été très bon pour elle et pour Georges, qu'il adorait une femme, et qu'elle, Élise, lui avait conseillé le mariage.

Élise était malade : Marcant ne vit que cela, ne songea qu'à cela. Tout le reste disparut pour lui. Il s'installa dans la chambre de sa femme avec ses dossiers, lui lut les journaux et le roman à la mode. Le médecin appelé montra quelque inquiétude, ordonna l'obscurité, le silence, l'absolu repos...

— J'ordonnerais, si j'osais, dit-il, l'entière solitude.

Marcant retourna s'installer dans sa propre chambre, fort tourmenté, plus encore qu'il ne voulait le paraître. Il fut admirable avec Georges ; il remplaça la mère, pour l'indulgence infinie. On eût dit vraiment qu'il n'était un peu sévère à l'ordinaire qu'afin de contre balancer l'excessive faiblesse de la mère envers l'enfant, et que, lorsqu'elle venait à manquer, il savait être maman aussi.

La passion de Georges pour son *Ibis Bleu* ne tombait pas. Il jouait tout le jour dans les petits bassins sans profondeur, creusés par l'eau salée dans les roches du rivage.

Marcant, à son tour, le surveillait de la fenêtre, lui criant ses : « Prends garde!... Pas si loin!... Reviens! »

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

Des soins attentifs remirent Élise sur pied, mais elle avait maigri et pâli.

Marcant, très ému, demanda au ministre une prolongation de congé d'une quinzaine de jours.

VIII

Il fit faire à sa chère Élise quelques promenades en voiture, aux heures tièdes. On retourna ensemble à la ferme Antoinette, où Élise était retournée deux fois avec Georges.

Georges était toujours ravi de cette promenade. La plage de Fréjus l'amusait. Il y cherchait de menues coquilles dans le sable, des cailloux blancs, lustrés par la mer. Cette espèce d'ogre de Saulnier l'attirait aussi comme un monstre inoffensif, drôle à regarder. Et puis, il y avait à la ferme les mulets et les chevaux, dont Saulnier parlait si bien! un gros chien docile avec qui on pouvait avoir des conversations interminables, et enfin la petite Toinette, qui, dès ses premières visites à la villa, où elle apportait de temps en temps des œufs et des légumes frais, avait promis à Georges de lui donner quelque jour un écureuil! un joujou vivant!...

— Allons voir si mon écureuil est arrivé, maman!

Mais l'animal était encore à naître, en tout cas à capturer. Saulnier, piégeur à ses heures, n'avait pas pu encore en trouver un.

Ce jour-là, tandis que, dès les abords de la ferme, Georges, joyeusement accueilli par le grand chien, était allé se rouler avec lui dans l'herbe, on surprit Toinette en train de rire, sous les pins, avec un joli gaillard qui s'esquiva au plus tôt sans désirer être vu.

Cela les amusa. Ils la taquinèrent un peu. Elle rougissait à ravir.

— Tu l'aimes donc?

— Eh! oui, je l'aime, pardi! que voulez-vous? Le bon Dieu nous a commandé de quitter nos père et mère pour suivre un fiancé... C'est la vie, pas vrai?

— Voyez-vous, la philosophie! s'écria Marcant charmé... c'est pourtant vrai, c'est la vie, cela!

Cette idée que l'amour c'est la vie même lui parut toute nouvelle dans ce cadre de nature ardente et large.

Il s'y intéressa.

— Comment s'appelle-t-il ?

— François Tarin.

— Quand l'épouseras-tu ?

— Je ne sais pas.

— Qu'en disent tes parents ?

— Ils ne savent rien...

— C'est donc un secret, dit Élise, souriant avec bonté, que nous avons surpris là ?

— Oui, Madame.

— Et tu ne nous demandais pas de ne rien dire ?

— Non, Monsieur.

— Et si nous l'avions trahi, ton secret d'amour ?

— Que mes parents le sachent par vous ou par moi, — c'est tout égal ; ou peut-être c'est mieux par vous... Et puis, à la grâce de Dieu ! ce qui doit arriver arrive.

— Pourquoi ne leur as-tu rien dit ?

— Je n'ose pas encore. Mon père déteste la famille de mon amoureux.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, Monsieur. Pour des bêtises qui se sont passées dans les temps, entre mon père et le père Tarin, qui est mort. Il n'y a plus que la mère et la mère-grand ; — mais mon père est têtu !

— Alors, s'il s'oppose, que feras-tu ?

— Nous nous attendrons.

— Veux-tu que je lui en parle ?

— Je crois qu'il ne faut pas encore...

— Maître Cauvin, qui travaillait tout proche, arriva en ce moment, pour goûter à l'ombre des pins...

Il s'avança avec aisance et demanda des nouvelles de la « bourgeoise ». La bourgeoise, c'était misé Saulnier. Il demanda également si on trouvait bons, à la villa, les légumes et les œufs frais de la ferme... Puis, se tournant vers Toinette :

— En voilà un, de panier, — le vôtre, Monsieur et Madame, — en voilà un, de panier, qu'elle porte volontiers et qui ne la fatigue guère !... Plus d'une fois, je vous assure, elle le pose en route, et la route n'est pas toute droite, d'ici à votre villa ! Elle nous en fait des contours drôles, cette route !... Hier, par exemple, d'ici à Saint-Raphaël, ce chemin-là passait par le Grand-Chêne !... N'est-ce pas, petite ?

Les yeux de Cauvin riaient. Toinette était toute rouge, comme un petit coq. Elle redressa la tête, et frappant presque du pied :

— Qu'avez-vous à venir comme ça, vous, me tourmenter devant le monde ? Et qu'est-ce que vous voulez dire avec vos paroles qui vont loin ? Pourquoi m'épiez-vous quand je sors ? Les chemins que je choisis, entendez-moi bien, ne regardent personne !

Elle était jolie à croquer avec son air rebelle. Charmante à voir, cette gentillesse jeune qui voulait paraître terrible, tout au moins se faire craindre.

Cauvin, campé devant elle, oubliait qu'il venait pour manger et boire. Il la regardait d'un air d'admiration heureuse, avec un sourire répandu partout sur sa face énergique.

— Ne t'emporte pas, petite ! Tu me plais trop quand tu es en colère ! Ma foi de Dieu ! j'ai peur devant toi... Zou ! gronde encore, que je vais trembler !

— Aussi, vous me taquinez toujours !

— Pourquoi fais-tu la cachotière ?

— A vous, je n'ai rien à dire : vous n'êtes pas ma mère, je pense ! ni mon père, voyons ?

Une imperceptible pâleur passa sur le rude visage de l'homme. Ses yeux se foncèrent. Élise et Marcant s'en aperçurent.

Cauvin, sous les grands pins, ouvrit son carnier qu'il venait de poser sur la table de pierre, en tira sa gourde et il but.

— Va me chercher du pain, et ne boude plus.

Et pendant qu'elle était absente :

— Ça se croit caché, ces petites, quand ça ne voit pas ceux qui les regardent ! mais je connais tout son manège... et j'ai l'œil ouvert sur le grain. Son calignaire est un François Tarin dont jamais Saulnier ne voudra pour elle, si je ne m'en mêle pas... Et si je m'occupe d'elle, — comprenez, Monsieur et Madame, — c'est pour aider son bonheur... Je n'ai pas d'enfant, moi, poursuivit-il avec une nuance d'embarras, et je n'ai qu'elle qui m'intéresse... Je suis, savez-vous, son parrain, mais elle n'a jamais voulu me dire « *parrain* », peut-être parce que je l'ai souvent demandé, attendu que nous sommes (vous avez vu) un peu chien et chat... N'empêche, elle doit savoir que je lui *veux du bien*, et beaucoup !

Toinette revenait. Elle lui tendit un pain qu'il coupa, et, en se mettant à manger, il lui dit :

— Tu sais qu'il va tomber, le grand chêne ?... Un de ces matins, j'y mettrai la hache.

— Eh bien, c'est tant pis! vous savez que ça me fait de la peine. Pourquoi me le répétez-vous?...

Elle boudait.

— C'est pour te « badiner » encore et te faire mettre en colère.

— Ça m'est bien égal.

— Je croyais que la caille regretterait son nid!... Il y avait au pied de l'arbre un joli buisson vert où le panier que tu portais hier chez cette madame et ce monsieur que voici s'est reposé, un bon moment de trop, entre une Toinette que je connais et un François que tu connais peut-être!...

Il riait de tout son cœur. Elle voulut fuir. Il la retint par un pli de sa jupe et ils l'entendirent qui murmurait, avec une tendresse contenue :

— Ne dis rien à ton père, gente coquine!... c'est moi qui lui parlerai!

Quand il la lâcha, elle s'en alla courant comme si le diable l'enlevait! et lui, le dos contre un des grands pins, les deux bras levés gaiement, riait d'un large rire heureux, tout en la suivant des yeux.

IX

Marcant se prenait à aimer le roman de cette petite.

— Si nous pouvions l'aider? dit Élise.

— Croyez-vous, Maître Cauvin, que si nous en parlions au père, nous autres, cela pourrait être bon?

— Sans doute, fit Cauvin, mais que lui diriez-vous? Il vous faudrait connaître d'abord, pour lui en parler en bien, la famille du galant... C'est tous des honnêtes gens... Vous pouvez les aller voir.

— Allons les voir, dit Élise.

Ainsi, en causant, de fil en aiguille, il fut convenu qu'on irait. Marcant, à l'occasion, *bibelotait*. Justement, disait Cauvin, ces braves gens avaient une vieille table et deux ou trois vieilles assiettes que des chasseurs, des Parisiens, passant un jour par là, avaient admirées. On n'aurait qu'à dire qu'on venait pour ça. Le hasard ou les circonstances feraient le reste.

Tout heureux de voir Élise distraite par ce petit drame, Marcant,

avec elle et Georges remonta en voiture. Cauvin indiqua au cocher la route à prendre et la maison des Tarin. Ils partirent.

Non seulement le roman de la petite Toinon, mais, en général, la vie du « travailleur de terre » intéressait Marcant. Il trouvait ces paysans du Var singulièrement intelligents, indépendants et fiers. Rien de plus juste. Hellènes et Arabes, ils sont artistes, et pauvres sans trop en souffrir, sans humilité d'attitude. Chrétiens et fatalistes, ils ont des attendrissements que leur inspire la crèche de Bethléem, populaire parmi eux, et des résignations silencieuses qui rappellent le « c'était écrit » de Mahomet.

Le plébéien Marcant se plaisait à les voir vivre chez eux, à prendre sur le fait leur vie intime.

Arrivés chez les Tarin, les Marcant trouvèrent le jeune amoureux, qui les reconnut.

— On nous a dit, à la ferme Antoinette, lui expliquèrent-ils, que vous vous déferiez peut-être de certaines vieilles assiettes... Les voici, sans doute, sur ce coffre ?

François comprit très bien que c'était là un prétexte, et content de la visite qu'il devinait favorable à ses désirs, il appela sa grand'mère.

— Ma mère, dit-il est à la ville ; mais elle va revenir bientôt.

La grand'mère, interrogée, refusa vivement de vendre les assiettes.

La mère, arrivant là-dessus, s'indigna même qu'on lui offrit de les acheter.

— Songez un peu !... j'ai toujours regretté, mère, d'avoir vendu les petites chemisettes, les layettes de mes enfants... C'est des choses qu'on doit garder !

Les Marcant en voyaient assez pour être édifiés sur cette famille. Ces gens étaient parmi les derniers qui restent fidèles aux souvenirs du passé. Le père était mort, et le fils (chose assez rare parmi les Provençaux, qui sont très Sarrasins) vénérait les deux femmes. Même, la mère le commandait. Il s'en trouvait bien.

On causa : ils s'apprivoisèrent. François offrit le verre de vin cuit traditionnel, et, pendant que Georges y goûtait, Élise laissait manier, par la grand'mère ravie, l'étoffe de son manteau pourtant très simple, et la dentelle qui dépassait le bas de sa robe.

Cela fut cause que la vieille se mit à conter une naïve histoire, que Marcant écouta avec ravissement.

— Quelle jolie histoire simple ! disait il en s'en allant. J'aime

mieux emporter ça qu'une de leurs vieilles assiettes ! Et cette histoire signifie qu'on peut souhaiter hardiment à la brave petite Saulnier d'entrer dans la famille des Tarin... Ce sont de braves gens, ceux qui content à leurs enfants, heureux de les entendre, des riens aussi touchants ! Vraiment, il aurait fallu écrire les paroles de la grand'mère, telles qu'elle les a prononcées.

X

HISTOIRE DE DEUX JUPONS BLANCS

« Moi, des jupons blancs, avait dit la vieille, j'en ai eu deux. Ma mère m'avait donné le premier, et un petit berger me donna l'autre.

« Ce petit berger gardait les moutons du maitre chez qui j'étais servante. J'avais dû me louer pour nourrir ma famille.

« Le petit berger prit une *pérémonie* (pneumonie), et un soir, il se coucha trés malade. C'était au mois de mars, le mois des pérémonies.

« On lui donna tout ce qu'il fallait dans sa chambre, et on le laissa seul, parce que tout le monde était beaucoup fatigué de la journée. Il me fit pitié d'être seul, et je pensai à l'aller soigner, quoiqu'il fût très joli garçon et jeune. Jeune, il l'était, puisqu'il avait vingt-cinq ans; moi, j'en avais seize; mais je pensais à un autre, et puis le petit berger n'était qu'un homme venu de la montagne!

« J'allai trouver un vieux domestique de la ferme et je lui dis :

— Allons voir le petit berger.

« Le vieux voulut bien et nous y allâmes. Le pauvre garçon nageait dans sa sueur de maladie. J'ouvris alors une commode qui était par là, pleine de vieux linges bien propres, tout préparés pour les malades, et je pris deux nappes et des serviettes. Je descendis, j'allumai un grand feu dans la cuisine. Je fis chauffer les serviettes, les nappes, que le vieux montait à mesure. Il sécha bien le malade et, à nous deux, nous le mîmes au bon chaud. Moi, j'essuyai son visage, ses cheveux mouillés de sueur, tout trempés, et je lui mis un bonnet. Et il demeurait tout ramassé dans son mal, mais bien content d'être au sec et d'avoir chaud. La nuit était froide. Sans nous, on l'aurait, pour sûr, le lendemain matin, trouvé gelé. Nous le laissâmes.

« Le lendemain on le soigna encore. La maîtresse et sa fille s'occupèrent beaucoup de lui, jusqu'à la fin de la maladie, mais le petit berger a toujours connu que, sans moi, il aurait souffert beaucoup davantage et que cette nuit-là l'avait sauvé.

« Depuis ce temps, il était craintif avec moi, il se tenait à l'écart de moi ; il n'osait plus me parler.

« Le mois de mai arriva. Le jeune pâtre quitta la plaine, pour mener son troupeau aux Alpes. Il partit sans rien me dire ; mais quelque temps après arriva un charretier qui habitait une autre ferme du même maître, loin de la nôtre.

« Ce charretier arriva et me dit un matin :

— J'ai de l'argent à te remettre, Madelon.

— De l'argent ! à moi ! Et de quelle part ?

« Je me mis à rire, n'y croyant pas.

— Le petit berger, Madelon, m'a remis cinq francs pour toi. Il dit que tu l'as sauvé ; que tu es une gente et brave fille ; qu'il n'a pas osé te remettre cet argent lui-même, et qu'il aurait voulu avoir plus, mais le bon cœur, dit-il, avec lequel il te donne ça, qui est peu de chose, remplace la plus grosse somme !

« Ma foi, je le pris, l'argent du pâtre, et bien contente je m'en fus.

« Et avec cet argent j'eus envie, quelque temps après, d'acheter un jupon blanc. Dame ! à cet âge, les fillettes ont envie d'un peu de « bellure ! » Voir les autres bien arrangées cela donne jalousie !...

« Je parlai à ma tante de mon envie.

— Eh ! oui, dit-elle, va, achète-le !...

« Je fis la folie ! il me coûta quatre francs et demi. Les dix sous me restèrent pour ma poche.

« Mes deux jupons blancs, je ne les ai plus. Mes filles les ont portés ; puis, plus tard, en ont fait des chemisettes, des « facetons » pour leurs petites.

« Ainsi, sans le pauvre berger, je n'aurais jamais eu qu'un jupon blanc : celui que m'avait donné ma mère... »

XI

Tout le temps, en retournant vers la villa, ils parlèrent de cette histoire, dont la naïveté enchantait Marcant.

Il avait demandé combien gagnait par an le petit pâtre. —

« Soixante francs par an, Monsieur ! et il m'envoyait cinq francs ! Jugez un peu ! »

Il y a dans cette histoire, s'écriait Marcant, toute la résignation et l'énergie, l'attendrissante économie et toute la générosité du peuple ! La voilà, la vie ! la simple vie, humble, travailleuse, héroïque et bonne !

Le sentiment de ses origines tressaillait en lui. Joyeusement il se sentait peuple, et il rêvait au temps où il pourrait quitter pour toujours la ville, s'installer au bord de la mer, sous des arbres, loin du monde.

Le repos, dont Élise avait besoin, elle ne le trouverait que loin de Paris, dans l'air pur de ce Midi...

Et l'idée qu'il pourrait perdre la compagne de sa vie le ressaisit ; il devint très grave ; il l'aimait fortement. L'ayant retrouvée malade, il était resté près d'elle comme s'il en eût été loin, et par là même il sentait mieux combien il la chérissait.

Au souffle d'avril qui fait travailler les sèves, aux haleines de la mer qui inspirent les désirs, il se troublait, Marcant, par ce beau soir, dans cette voiture ouverte, aux côtés de sa chère Élise, au sortir de ces deux maisons où deux jeunesses leur avaient parlé de l'amour... Il se demandait s'il avait jusqu'à ce jour assez senti, s'il avait assez goûté la saveur d'être, s'il avait profité assez de leur jeunesse à tous deux, de leur meilleur temps... déjà fini !... Ah ! maudite ambition ! maudite nécessité de gagner sa vie, ses grades, d'avancer ! Demain, on sera mort ! Et pour qui, pour tant de peine ? Ah ! oui, pour les enfants, — pauvres êtres à qui on doit tout !... N'importe, s'il était riche un jour... grâce à l'oncle... on rattraperait le temps perdu !...

Et il se voyait en Italie, à Naples sans doute, avec Élise... un vrai voyage de lune de miel !

Avant son départ pour Paris, il apprit, par maître Cauvin, que les résistances du père Saulnier avaient cédé. Et il se donna le plaisir d'aller le féliciter de sa détermination. Il fit, en connaissance de cause, l'éloge de la maison des Tarin, de leurs sentiments.

Saulnier hocha la tête, avec une grimace énigmatique.

Marcant félicita aussi, de bon cœur, la petite Toinon toute rougissante...

Quant à la santé d'Élise, elle était meilleure. Marcant, forcé de retourner à Paris, partit bien rassuré. On était en mai. Le printemps, c'était le salut... Chez lui aussi, tout allait bien.

XII

Elle éprouvait à revivre le plaisir plein d'appétits qu'y trouvent tous les convalescents. Tout lui semblait nouveau, et un rayon de soleil lui donnait envie de crier sa joie.

L'*Ibis Bleu* revint mouiller dans le port de Saint-Raphaël. Pierre Dauphin reparut. Il avait de nouveau rendu visite à son père installé dans sa propriété de la Garonne, près de Toulon. Pierre parlait de sa mère avec des respects charmants ; il en faisait un portrait qui rappelait à Élise la sienne.

— Vous donnez envie de la connaître, lui disait-elle.

Il expliquait la vie bienfaisante de cette femme, toute simple au milieu des plus grands raffinements de la fortune, toujours absorbée par quelque ouvrage destiné aux pauvres, aux institutions de charité, n'aimant plus le monde où elle avait eu de grands triomphes de beauté, et vivant uniquement occupée de bonnes œuvres, le visage paisible et souriant de bonté sous des cheveux déjà tout blancs, mais restés abondants...

Les œuvres inspirées par la pitié pour les femmes l'intéressaient surtout.

Elle était infiniment bonne. Ses plus grandes pitiés étaient pour les misères auxquelles se mêle la faute, comme origine ou comme conséquence, car, d'après elle, les plus pervers, les plus coupables, souffrent davantage. Leur misère est double.

Par tous ces détails de sa vie intime racontée, par sa tristesse surtout, Pierre prenait peu à peu le cœur d'Élise.

Elle en arrivait même à lui faire un mérite des vertus de sa mère. Pour les comprendre, les aimer, les raconter si bien, il fallait que vraiment il en eût quelque chose !

Elle n'avait plus, comme au premier jour, ces embarras qu'éprouve bien vite une jeune femme dans le tête-à-tête avec un jeune homme.

Elle était une amie maintenant pour lui. Elle le lui avait dit. C'était là la part du cœur, ce sentiment sincère et bon ; mais, d'autre part, au profit du diable, un charme s'exerçait sur elle, dont elle ne se rendait pas compte, le charme d'élégance fine qui s'échappait de toute la personne de Pierre, l'attrait matériel du luxe, celui qu'elle avait subi dès le premier jour, à bord, au milieu des

fleurs, dans le petit salon sobre d'ornements, riche de beauté, d'art, de couleurs assemblées avec goût.

Elle vivait ainsi, dans l'étourdissement doux de cette vie nouvelle, un peu moins souvent attentive à Georges. Marcant l'avait forcée de renoncer aux leçons données au cher enfant. Elle était si fatiguée!... Elle devait parler moins... On avait trouvé un vieil instituteur qui venait deux fois par jour... La femme de chambre, qui ne venait d'abord que le matin, avait été prise pour la journée entière. Elle devait surveiller Georges, être à son service, l'accompagner à la promenade... Tout cela, Élise avait dû l'accepter, contrainte et forcée, dans les premiers temps, par sa faiblesse, par la nécessité où elle se voyait de garder la chambre et de parler peu. Quand elle alla mieux, elle laissa les choses en l'état, sans savoir pourquoi, sans y songer, prise d'une paresse favorable au rêve, d'un engourdissement singulier de ses inquiétudes maternelles, jadis exagérées et de toutes les minutes.

Ce pays portait à cela, au rêve.

Quant à Georges, son petit cœur adorable s'était résigné à cette nouveauté de vie après qu'il eut gravement écouté son père lui en expliquer les motifs.

« C'était pour guérir sa maman?... alors, c'était bien. » Il était de ces natures exquises qui exigent de grandes manifestations de tendresse, qui acceptent, sans aucun égoïsme, de grands dons et de grands dévouements — parce qu'elles sont capables de les offrir en retour, même par avance.

...Ainsi Élise et Pierre cheminaient vers la faute.

Peu à peu, une volonté instinctive, — du dessous, — prenait en eux le dessus, dominait le sentiment, appris et raisonné, des convenances et du devoir.

Les deux amis, qui croyaient s'aimer d'une tendresse permise, en venaient à éprouver quelque chose de bien semblable à l'amour. En analysant sans cesse le récent chagrin de Pierre, en parlant de la trahison pour la maudire ou la flétrir, ils ne songeaient pas qu'ils devraient bientôt mentir, cacher à Marcant leur intimité, toute innocente qu'elle leur parût: — et que le premier mensonge, même léger, vis-à-vis de l'époux confiant, c'est déjà la trahison consentie.

Pourquoi Pierre était-il parti, comme malgré lui, en apprenant que Marcant allait revenir?

Il s'était expliqué à lui-même ce départ de mille façons. Il s'était

répété surtout qu'il pouvait quitter Élise puisqu'elle n'avait pas besoin de sa compagnie, la pauvre femme, en ce moment! Il fallait qu'il allât voir sa mère, il le fallait.

En réalité, il éprouvait quelque embarras à l'idée de revoir familièrement Marcant, de recevoir des remerciements pour ses assiduités, que le cœur si droit d'Élise ne manquerait pas d'avouer. Et, de son côté, Élise avait éprouvé une aise, à peine consciente, de ne pas voir Pierre en présence de son mari à qui elle sentait bien que quelque chose d'elle venait d'être dérobé.

Ce quelque chose d'elle, elle se croyait en droit de le donner à un autre, mais elle trouvait difficile tout de même d'informer Marcant, précisément parce que, après son sentiment d'affection forte et simple pour son mari, ce qu'elle donnait à Pierre était le plus pur de son âme et de son esprit.

Se rencontrer, causer, se revoir était devenu leur bonheur profond.

Il ne s'occupait plus d'autre chose. Il arrivait quand bon lui semblait, apportait quelques friandises à Georges, une fleur, un livre à Élise, une nuance d'idée ou de sentiment à lui soumettre. Ceci surtout la séduisait. Jamais personne ne lui avait parlé ainsi de choses profondes et vagues. C'était un langage tout nouveau pour elle, celui de cet homme jeune, aussi élégant et aussi oisif qu'une femme, et qui, à l'infini, analysait son cœur, ses craintes, ses désirs, ses chagrins, les lui faisait ressentir par la vivacité heureuse de l'expression, la grisait du nombre et de la force de ses sensations variables.

Elle était devenue pour lui comme un instrument docile, qui vibrait à sa guise, dans toutes ses fibres, au moindre accord frappé... Aussi bien, il y avait dans cette parole musicale le danger des arts qui ne ramène pas la sensation à l'idée.

Cela restait pour eux le principal péril, cette conversation perpétuelle, flottante, où sans cesse revenait le mot d'amour. Maintenant il ne se gênait plus : il lui ouvrait à toutes les pages, le roman de son cœur, et, incapable de l'écrire, le racontait avec des complaisances infinies... En le racontant ainsi à une femme qu'il aurait pu aimer... qu'il désirait (mon Dieu, oui, nul mal à cela : désirer et ne pas demander, c'est beau, au contraire!) il le vivait une seconde fois, ce roman, d'une façon plus intense peut-être — et plus haute.

A goûter ce charme, à le rechercher le plus souvent possible, il

continuait de se croire dans son droit. Persuadé, ce sceptique, qu'Élise était « la femme honnête », certain qu'elle ne trahirait pas son mari, convaincu que lui même ne lui dirait aucune parole tentatrice ; indigné à l'idée seule qu'il pourrait en être accusé, — il croyait de bonne foi n'être pas coupable parce qu'il n'avait pas d'intentions formelles...

L'autre, Celle dont les lettres dormaient au fond de la mer, — ne l'aimait-il pas toujours ? — Oh ! si, encore un peu, toujours et quand même !

Il se faisait une gloire, dans le secret de sa conscience, honnêtement, de n'avoir jamais rien prémédité contre le repos d'une femme... En réalité, croyait-il, l'homme prétendu entreprenant ne fait que répondre, par le fait, au secret appel des coquettes, dont il est averti par on ne sait quel fluide, par telle attitude furtive, par un grand regard, un rien...

Il ne s'apercevait pas qu'un semblable appel d'amour sortait de lui-même, de toutes ses paroles, de ses regards, de toute sa personne. Il séduisait par ses moindres façons d'être ; il était coquet par nature ; en somme très femme ; il voulait plaire.

Des paroles de séduction préméditées n'eussent rien été auprès de la dépense permanente de fluide attirant qui était dans tous ses gestes, dans ses moindres paroles, malgré lui, par don de race païenne... par goût inné de la beauté voluptueuse.

La nouveauté de tout cela était devenue l'atmosphère de la vie d'Élise.

Ne connaissant personne à Saint-Raphaël, elle s'y croyait cachée. Peu lui importait qu'on vît, plus souvent qu'il ne convenait, l'*Ibis Bleu* mouillé devant la Terrasse. Il lui semblait être à l'étranger, chez des gens qui, ne comprenant pas la langue, n'auraient pas eu le droit de comprendre les faits.

XIII

Le mois des roses jetait ses roses, avec des parfums nouveaux qui étaient des conseils impérieux. La folie de mai courait dans l'air. On voyait des papillons blancs se hasarder loin au-dessus du bleu des eaux. Les lilas, lourds de gouttes d'eau, faisaient courber

les branches... Les odeurs et les couleurs claires parlaient de la fuite des matins heureux...

Pierre faisait remarquer à Élise tous ces jolis détails de saison. Il les commentait, les mêlait à ses paroles, — se mêlait lui même, pour elle, à toutes choses.

Après les roses d'hiver, les roses de mai triomphaient, plus charnues, royalement belles, insolentes, comme méprisantes pour leurs sœurs fanées, et sachant bien qu'elles arrivaient au temps où, êtres et choses, tout est soumis à la force qui les rend belles.

Les bouquets qu'apportait Pierre provoquaient les soupirs d'Élise, qui y buvait, en les respirant, une gouttelette de rosée ; et il lui venait un désir sauvage de fuite ailée, dans l'air libre où les parfums s'envolent...

En baisant une rose, un jour, elle éprouva une oppression qui la fit pâlir. Elle ne se connaissait plus. Elle attribuait ces vertiges au pays, à la vertu des choses autour d'elle. Elle avait raison... Un amour matériel, quoique subtil, fluide, sortait de tout ; de la terre même où travaillaient les racines en pleine sève ; des bruyères roses et des tamaris ; des pins salubres et des figuiers pâles... Tous les figuiers portaient maintenant, au bout de chacune de leurs branches, encore nues, un jet de feuilles transparentes, tout neuf, tout tendre, et qui montait droit dans l'air bleu, comme aux branches du chandelier mystique, les langues dardées d'une flamme d'or.

XIV

Elle ne pouvait sortir souvent. Elle était fragile encore. La bonne emmenait le petit à la promenade. Pierre s'offrit plusieurs fois à la remplacer. Georges et lui s'entendaient fort bien, car, à défaut de bonté (et il en avait), Pierre, à force de politesse infiniment gentille et attentive, fût arrivé encore à plaire, à paraître bienveillant, à se faire aimer d'un enfant au cœur bon.

Les lettres de Marcant continuaient à apporter des renseignements administratifs. Sur l'affaire de la commune du Pradet, il était inépuisable.

« Dis à M. Dauphin de prévenir son père que la section A n'a « pas un dossier complet. Il y manque... etc., etc... »

Suivaient des conseils, des observations, des dissertations qu'elle transmettait, — sans les lire, — à Pierre qui les envoyait à son père.

Marcant voulait faire à Dauphin, en échange des envois de fleurs, des politesses dont Pierre avait comblé sa femme. Et à l'occasion, — se disait Marcant, — ce bon monsieur Dauphin pourrait prêter à Élise, là-bas, secours et protection.

Pierre écrivit à Marcant, le remercia de la part de son père, lui donna des nouvelles d'Élise et de Georges. Marcant en fut heureux : il se disait qu'Élise, dans ses lettres, pouvait affectueusement le tromper sur sa santé, afin de le tenir rassuré.

Marcant, à son tour, remercia Pierre.

Une contestation légère s'étant élevée entre l'agence de location et Marcant, Pierre, informé par Élise, s'offrit à régler l'affaire, ce qu'il fit. Il leur rendit plusieurs autres petits services, dont elle se montra touchée au possible. Elle avait cru d'abord que ce bel insouciant était incapable de prêter quelque attention à une affaire ennuyeuse, aux affaires d'autrui surtout. Sans effort, il lui prouva le contraire. Il se sentait payé mille fois et au delà, de toutes les peines qu'il eût voulu prendre pour elle, par le charme d'oubli, de désir léger, que sa présence seule lui versait.

Il était sérieusement attentif à la santé d'Élise, et l'interrogeait sur elle-même avec sollicitude chaque jour.

D'abord il avait imaginé des prétextes pour venir chez elle tous les jours.

Tantôt il passait par là, et il avait entendu le piano... Comment résister ?... Et il s'excusait.

Tantôt la nouvelle du jour, dans les gazettes, était si piquante qu'il avait voulu l'apporter bien vite, et en causer...

Maintenant, il arrivait sans ombre de motif, parce qu'il ne pouvait faire autrement : « Il était trop triste ! Le sourire du petit Georges suffisait à endormir son mal. »

C'était vrai encore.

Il jouait avec ce petit, il avait avec lui d'interminables conversations sur le monde des rêves enfantins. Et plusieurs fois Georges lui dit :

— Pourquoi ne venez-vous plus souvent, dites, Monsieur Pierrot ?

Elle se mit en face de ses scrupules et se demanda nettement un matin si elle avait le droit de goûter le charme de cette amitié.

Elle se répondit : « Oui ! — Est-ce que le devoir doit être une chose ennuyeuse ? Est-ce que la vie ne commande pas qu'on la vive ?... Ce que son ami Pierre lui apportait, Marcant jamais ne le lui eût fait connaître : il ne s'en doutait même pas !... Et pourquoi enfin, ne raconterait-elle pas à Denis les assiduités de Pierre, puisqu'elles étaient honnêtes ? Elle le forcerait bien à comprendre !... » Cette pensée la rassura.

XV

Un jour Pierre arriva bouleversé. Sa mère était souffrante ; il quittait son bateau. Il allait, dans une heure, prendre le train, afin d'arriver près d'elle plus tôt. Il montra la lettre qu'il venait de recevoir. Elle n'était pas inquiétante, cette lettre, mais il s'inquiétait, ne voulait rien entendre qui le rassurât ; il s'effrayait, et sa peine, son trouble exagéré, montraient un cœur si tendre, si parfaitement affectueux, si dévoué, qu'elle se mit à l'aimer mieux, plus gravement, comme un ami de très longtemps, dont on connaît tous les fonds, sur qui on peut compter parce qu'il a le cœur bien placé, un cœur sûr.

— C'est elle qui vous a élevé ?

— C'est elle.

— J'aurais dû le deviner. Vous avez des tendresses, des douceurs, des grâces dans votre cœur, dans votre esprit, qui sont bien féminines, — et bien attachantes. Partez donc bien vite ! mais j'ai lu entre les lignes de cette lettre. Elle n'est pas alarmante ; je vous jure que vous allez trouver votre chère maman en bonne santé...

— Merci... Au revoir !

— A bientôt...

Il ne l'appelait jamais plus : « Madame » et n'osait pas dire : « Ma chère amie ».

Il revint quatre jours après, épanoui de joie. Sa mère allait bien quand il était arrivé.

— Je vous l'avais bien dit, exalté !

Elle fut touchée de sa joie, si heureuse elle-même qu'il fut à son tour très ému. Aucune de ses maîtresses n'avait été mêlée ainsi à sa vie de bon fils. La meilleure, en occasion semblable, avait con-

sidéré une maladie de sa mère comme un obstacle ou un retard à leurs joies d'amants.

Décidément, Élise était adorable.

Ainsi s'insinuait en eux l'amour du cœur, tandis que le ciel et l'eau, la couleur des choses, la tiédeur de la saison se chargeaient de troubler leurs sens.

Une chose déjà grave, c'est qu'ils avaient cherché tous deux, chacun de son côté, le moyen de masquer, aux yeux de Marcant, la fréquence de leurs entrevues, l'importance que prenait dans leur vie leur sentiment mutuel. Tous deux continuaient pourtant à le juger honnête.

Quant à Pierre, il aurait juré qu'elle ne serait jamais sa maîtresse... et il regrettait un peu de ne pouvoir rien faire pour qu'elle le devînt.

Où elle jugeait infinie la délicatesse du cœur de Pierre, sa finesse de tact, sa faculté de tendresse, c'est que jamais le petit Georges n'avait eu avec lui un des brusques reploiements sur soi-même que motivait si souvent un mot, un geste de son père.

Pierre touchait à l'âme du petit avec une main vraiment maternelle. Cela achevait de conquérir la mère, de lui donner de cet homme une haute idée, fondue dans l'émotion...

XVI

Une seconde fois, Marcant annonça sa visite. On était vers la fin de mai. Il venait passer deux jours seulement... Il trouva sa femme encore bien pâle, exigea qu'elle fût au lit de bonne heure le soir. Il se contentait de la joie d'être assis dans sa chambre, durant une ou deux heures, après qu'elle était couchée. Et sous la lampe baissée il lisait paisible, heureux du *home*.

Il avait apporté de grosses nouvelles.

Son ministre lui offrait une préfecture. Que devait-il faire? N'y avait-il pas à craindre l'instabilité de ces positions de préfet? Au ministère, il était vraiment inamovible. Préfet, les circonstances autour de lui seraient comme les vagues d'une mer au milieu desquelles il faudrait naviguer... On dépend de l'opinion, de la presse, de tout...

D'autre part, l'oncle, très malade, l'avait fait appeler et lui avait dit avec sa rondeur d'habitude :

— Tu auras pour ton fils, décidément, la plus grosse part de ma fortune. Ne me pleure pas plus qu'il ne faut! Et pense au contraire à être heureux avec mon argent! autrement, songes-y bien, j'aurais manqué mon but!

Il se savait condamné, et en parlait sur ce ton.

Marcant l'avait consulté sur la question de la préfecture.

— Saute dessus, mon garçon! si tu n'avais pas mon sac, je ne te dirais pas ça, mais tu l'as! saute sur la préfecture! Tu seras ton chef, dans un département! Tu seras un petit roi! et, avec de la fortune, tout à fait indépendant... Marche donc! je ne te ferai guère languir... Et ne prends pas cette mine longue! Sois sincère : tu es content de moi, et heureux de l'avenir que ma mort te fera. Il n'y a pas à dire non! — c'est la nature!... Tu ne m'as pas tué, n'est-ce pas? Alors, sois sans peur, mon gaillard, comme tu es sans reproche!

Ainsi avait bavardé le bon oncle.

Élise parla de l'aller voir.

— Oh! il n'en est pas là! Tu as le temps. D'ailleurs, il a songé à tout, le brave homme. Il ne veut te revoir qu'avec une mine de Hollandaise, et il espère encore venir nous rejoindre un de ces matins.

Marcant rayonnait.

Il n'avait apporté aucuns dossiers. Il se surprenait à pousser des exclamations de surprise, lui aussi, devant une fleur, ou un reflet de soleil dansant sur la mer.

Et il offrit à Georges d'aller jouer avec lui sur la plage... Baissé, il cherchait des coquillages dans le sable, et les pans de la redingote du chef de division, cette redingote qui ne le quittait pas, trempaient parfois dans la vague, comme l'aile noire des *maoù-maridados*...

Il reçut la visite de Pierre, le remercia encore de ses aimables lettres, lui donna de nouvelles assurances au sujet de l'éternelle affaire qui occupait son père... Cela traînait et d'ailleurs traînerait encore longtemps...

Pierre ne le reconnaissait plus. Marcant, très excité, se répandait en rêves, blâmait les existences sédentaires, formait des projets de voyage.

— Ma femme est souffrante, mais avec des ménagements, je

crois qu'elle sera vite rétablie; j'en suis sûr. J'aurai un congé d
trois mois; nous irons en Italie. On est bête de renvoyer toujour
les choses agréables, celles qu'il faut faire lorsqu'on est jeune
Regardez-moi; j'ai quelques cheveux gris! Eh bien, je n'ai pa
vécu!... Avant de venir ici, nous n'étions allés nulle part! C'es
risible! c'est comme ça. Quand j'ai épousé ma femme, elle n'avai
vu que Mâcon! A présent, elle n'a vu que Paris! Et pourtant, l
monde est vaste, et tous ces beaux horizons disent quelque chose.
je le comprends. Il faut se mêler à la nature... oui, je comprends
ça! C'est ce pays, c'est votre bateau même qui m'ont fait senti
ainsi!... Heureusement, il n'est pas tout à fait trop tard!

Et riant :

— Je deviens éloquent, hein ?... Et moi aussi, mon cher Monsieur Dauphin, je suis un peu poète, comme tout le monde, à mes heures !

Il repartit, en disant à Élise :

— Tu verras bientôt de grands changements !

Georges, cette fois, pleura à son départ...

— Tu reviendras bientôt, dis, mon petit père ?

— Plus tôt peut-être que je ne crois. A bientôt, mignon !

Dès son arrivée à Paris, il accepta la préfecture et reçut en même temps la promesse d'être nommé, au 14 juillet suivant, officier de la Légion d'honneur.

Ses trois mois de congé commençaient le même jour. Il fit ses malles avec une lenteur forcée, ayant une liste d'achats divers pour lui et pour Élise à qui il réservait beaucoup, beaucoup de surprises. Il lui commanda des robes; et, lui-même, on le vit enfin, pour la première fois de sa vie, en veston de voyage, de couleur claire, en en petit chapeau rond. C'était un autre homme. Il méditait un vrai voyage de noce. Il ne voulait pas laisser finir sa seconde jeunesse sans avoir parlé d'amour à sa femme !

(*A suivre.*) Jean Aicard.

LA BOUQUETIÈRE

Épris de Margots idéales
Et rêvant au siècle dernier,
Je la rencontrai près des Halles
Qui portait un petit panier...

Elle était blonde, presque rousse,
L'œil malin, mais bon en dessous ;
Et vendait, piqués dans la mousse,
De petits bouquets à deux sous.

Mon caprice, en cette matière,
D'un peu d'amour se compliquait ;
La fraîcheur de la bouquetière
Me fit désirer son bouquet,

Car elle était fraîche à merveille ;
Ses fleurs avaient l'air engageant ;
Mais j'avais trop soupé la veille :
Il ne me restait plus d'argent !

Frontin, je le dis sans reproches,
Avait, ce matin, oublié
De mettre de l'or dans mes poches...
Et j'étais fort humilié.

Elle, devinant ma pensée,
Prit le bouquet entre ses doigts :
— « C'est le dernier, je suis pressée,
« Vous me paierez une autre fois. »

Puis elle rit, étant de celles
Qui, plébéiennes au cœur haut,
D'une reprise à ses dentelles
Faisaient crédit à Diderot.

Paul Arène.

FRÉDÉRIQUE [1]

(Suite.)

Mais le bruit d'une sonnerie s'élevait dans le silence du salon. L'huissier entra chez le roi ; il en sortit presqu'aussitôt, et, saluant l'évêque, il lui dit :

— Si Monseigneur veut bien me suivre.

Monseigneur s'élança derrière lui, en criant à Victurnien :

— Tu m'attends, n'est-ce pas?

Il disparut, l'huissier revint et la porte se referma.

Devant sa table de bois blanc, le roi était assis, feuilletant des papiers. A l'entrée de l'évêque, il posa les mains sur les bras de son fauteuil, se souleva pour saluer et souligna son salut en disant avec une déférence tempérée par une expression de familiarité voulue :

— Vous me pardonnez de ne pas vous recevoir debout, Monseigneur ; c'est ma goutte. Elle me paralyse.

L'évêque s'arrêtant à trois pas de la table, se courbait :

— Oh! Sire, c'est à moi de rester debout devant Votre Majesté.

— Non, non, asseyez-vous, là, sur ce siège, à ma portée.

— Je n'en ferai rien, Sire.

— Je vous en prie, Monsieur l'évêque.

— Le roi me comble ; mais, je ne sais si je dois...

— Puisque c'est moi qui le désire.

Monseigneur obéit. Alors, le roi ouvrit sa tabatière, la présenta au visiteur, et y puisant à son tour, il reprit.

— Nous serons ainsi beaucoup mieux pour causer. Mais, dites-moi, pourquoi, après avoir refusé d'abord d'occuper ce fauteuil, avez-vous consenti ensuite à vous y asseoir?

— Sire, j'ai résisté quand la parole du roi ne formulait qu'une invitation bienveillante. Quand elle a exprimé un ordre, j'ai obéi.

Le roi se mit à rire.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

— Ah! Monsieur l'évêque, fit-il, je vois que Blacas a bavardé, et ı'il vous a raconté notre petite aventure de l'autre jour.

— M. de Blacas ne m'a rien raconté, Sire.

— C'est donc que les beaux esprits se rencontrent. Nous sortions ısemble. Je l'ai invité à monter en voiture avant moi; il s'est ccusé. J'ai insisté; il a obéi, et quand je lui ai demandé pourquoi obéissait après avoir commencé par résister, il m'a fait justeent la même réponse que vous : il avait résisté à une invitation obéi à un ordre.

— Simple coïncience, Sire.

La glace était romıe; le roi paraissait ı belle humeur et gr de Magalon oyait avoir partie ıgnée. Il ne lui resit qu'à attendre les ıestions de son maîe.

— Quel âge avezous, Monseigneur? prit le roi.

— Soixante-et-onze ıs, Sire.

— Onze de plus que oi. Vous semblez en voir dix de moins.

— Votre Majesté me atte et se calomnie.


L'huissier entra chez le roi.

— Non, non; je suis très vieux, beaucoup plus vieux que mon ge. Effets de la goutte. Vous n'avez pas la goutte, vous?

— Non, Sire, mais, je voudrais l'avoir si je pouvais ainsi en ébarrasser Votre Majesté.

— Oh! voilà un mensonge joyeux, Monseigneur.

— Je dis la vérité, Sire.

— Alors, vous êtes un héros, à moins que vous ignoriez à quel ıartyre vous seriez exposé. Croyez-moi, ne souhaitez pas cette ruelle infirmité, même par dévouement à ma personne.

— Un dévouement tel que le mien rend courageux et fort, répon-

dit Monseigneur en imitant le ton enjoué du roi, et puisque Votr Majesté daigne me traiter familièrement, elle tolérera que je lu dise qu'il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour lui témoigne mon respectueux et sincère amour.

— Nouveau mensonge joyeux, Monsieur l'évêque, répliqua l roi dont l'accent où perçait une intention de raillerie accusait l malice. Vous protestez?

— Je proteste énergiquement, Sire.

— Il est donc vrai que vous êtes prêt à tout pour me plaire?

— Que Votre Majesté daigne me mettre à l'épreuve.

— Vous le voulez? fit le roi, passant à l'improviste du plaisar au sérieux; soit, je vous prends au mot. Vous me serez infinimen agréable, en renonçant à me demander votre réintégration dan votre ancien siège épiscopal. Je vous saurai le plus grand gré d ce renoncement dont j'aurai plaisir à vous dédommager bientôt

Tandis que le roi parlait, la physionomie de Mgr de Magalo s'était assombrie.

— Ah! Sire, murmura-t-il douloureusement, Votre Majesté m'a tendu un piège.

— Vous exagérez, Monseigneur, et je n'ai point commis une action aussi noire. J'ai voulu simplement vous démontrer qu'on di beaucoup de choses qu'on ne pense pas, et que les rois seraien souvent trompés s'ils prenaient à la lettre les protestations qu'on leur prodigue. Vous vous déclarez prêt à tous les sacrifices, et au premier que je vous demande, vous refusez.

— Ma conscience me défend d'y consentir.

Une parole de protestation monta aux lèvres du roi. Peut-être allait-il répondre que d'autres consciences nobles et pures avaient consenti à ce que celle-ci refusait. Mais il se contint, et allant droi au nœud de la question, il continua :

— Eh bien, c'est entendu; vous êtes ici en solliciteur et j'ai consenti à vous écouter. Je vous écoute, Monsieur l'évêque; donnez-moi vos raisons.

La demande tombait de si haut, elle était si gravement posée et la figure du roi, tout à l'heure avenante, avait revêtu tant de dignité que Mgr de Magalon, visiblement intimidé, dut se ressaisir avant de répondre.

— Votre Majesté désire connaître mes raisons, fit-il enfin; les voici. Sire, j'ai été nommé en 1780 au siège de Guerlande et investi ce jour-là, par le représentant de Dieu sur la terre, d'un pouvoir

dont je ne devais compte qu'à Dieu. Le Saint-Siège, de qui je le tenais, n'avait pas le droit de m'en déposséder, et moi, j'avais pour devoir de ne pas souffrir que l'on rompît le lien qui m'a uni à l'église confiée à ma sollicitude. A supposer qu'il pût être rompu, il ne pouvait l'être que par une assemblée de tous les évêques de l'église gallicane. Votre Majesté n'est-elle pas de mon avis?

— Je ne discute pas, dit le roi ; j'écoute, continuez.

— Je continue, Sire. Le roi sait ce qui advint plus tard à la suite de l'infâme révolte des sujets de son auguste et malheureux frère, cette abominable comédie dont la constitution civile du clergé fut le couronnement. Les rebelles étaient des impies. Ils abolirent le culte, profanèrent les temples, brisèrent les autels et proscrivirent les prêtres qui avaient refusé le serment. Dix années s'écoulèrent. Puis Bonaparte, devenu le maître, manifesta l'intention de réparer ces outrages. Il entra en négociations avec Rome en vue du relèvement des temples. Que demandions nous, alors, nous les évêques proscrits, qu'avions nous le devoir et le droit de demander? Une seule chose, c'est qu'on nous rendît à nos églises et qu'on nous remît à la tête de nos troupeaux. Mais c'est justement ce qu'on ne voulut pas faire. Le despote qui préparait son usurpation voulait trouver dans le clergé des hommes complaisants et faciles, des complices pour tout dire, et comme il savait qu'il ne les trouverait pas parmi les membres de l'ancien clergé de France, de tout temps dévoué au roi, il écarta les vrais évêques, les seuls qui fussent armés de droits incontestable et il mit à leur place...

— Tout cela n'est que trop vrai, interrompit le roi qui n'écoutait qu'avec impatience cet exposé d'une histoire dont tous les détails lui étaient connus ; mais ces choses blâmables en elles-mêmes ont été en quelque sorte légitimées et consacrées d'abord par le consentement du Souverain Pontife, ensuite par la démission de la plupart des titulaires des anciens sièges, et enfin, par le temps.

— Sire, le temps n'a pu légitimer une atteinte portée à des droits sacrés. Il n'a pu effacer la violation dont ils furent l'objet. Quant aux exemples donnés par certains prélats et que rappelle Votre Majesté, il serait peu conforme à la vérité de les généraliser. Plusieurs évêques ont alors protesté. Quant à moi, au Saint-Siège qui me demandait de me démettre, je répondis avec plusieurs de mes frères : « *Non possumus.* » Et, je crois bien me rappeler, Sire, que, de Mitau où nous lui avions fait tenir notre réponse, Votre Majesté daigna nous envoyer des encouragements.

Louis XVIII n'aimait pas à ce qu'on le mît en contradiction av lui-même. Rien ne pouvait lui déplaire au même degré que ce comparaison de sa manière actuelle de voir avec celle qu'il ava jadis professée dans l'exil.

— Autres temps, autres décisions, Monsieur l'évêque, s'écria-t-aigrement. Jadis, en 1801, lorsque je faisais campagne contre Concordat funeste qui allait apporter une force redoutable au ennemis du trône et engendrer des conflits parmi nos sujets cath liques, j'étais dans mon rôle. J'y suis encore aujourd'hui en acce tant comme définitif jusqu'à nouvel ordre, un état de choses qu me fut alors impossible de conjurer. Comment pourrais je aujou d'hui obliger Mgr Ermel à vous restituer un siège épiscopal qu occupe avec l'agrément du Saint Siège, en vertu d'un contrat do il convient de respecter l'esprit et la lettre, tant qu'il sera mainten

— Comment, Sire? s'écria Mgr de Magalon, mais rien de pl simple. On peut exiger de Mgr Ermel qu'il donne sa démissio On me l'a bien demandée jadis à moi même, et, sur mon refus, m'a bien révoqué.

— Encore faudrait-il, pour justifier une telle disgrâce, des moti plus sérieux que ceux que vous invoquez contre votre successeu Je le connais, Mgr Ermel. Il est venu me voir. Je l'ai tenu là, à place où vous êtes. Je l'ai tourné et retourné et j'ai acquis la co viction que c'est un bon prêtre, un très digne homme.

— Oh! Sire, Votre Majesté oublie donc qu'en 1801, il s'entrem pour faire tomber les armes des mains des Vendéens, qu'il pr part aux négociations du Concordat et qu'il contribua ainsi retarder l'heure de la justice et le retour des lys?

— Il était de bonne foi et tout au plus pourrait-on l'accuser s'être laissé tromper par l'usurpateur.

— C'est Votre Majesté qui le défend! s'écria Mgr de Magalo

— Je suis seul juge de ce que vous considérez comme ses faute Monsieur l'évêque, répliqua le roi avec sévérité, et, puisqu'il n convient de les oublier, nul n'a le droit de les rappeler. En monta sur le trône, j'ai pris devant Dieu l'engagement de ne songer qu'a bonheur de mon peuple, j'ai promis de n'exercer ni représailles vengeances. Ces promesses et ces engagements sont sacrés. Je puis d'ailleurs déplacer Mgr Ermel sans le consentement du Sain Siège qui, sans doute, aurait, si je le lui demandais, de bonnes ra sons à m'opposer. Mais je ne lui demanderai pas. La raison d'Ét me le défend.

– Alors, le roi abandonne ses plus fidèles serviteurs, ceux qui uivirent dans l'exil?...

– Je ne les abandonne pas. Je leur demande de me tenir compte difficultés dans lesquelles je me débats, de ne pas les aggraver leur impatience. Chacun d'eux, avec le temps, sera récompensé lédommagé suivant ses services et ses mérites.

– Avec le temps! objecta amèrement l'évêque. Votre Majesté -elle considéré que j'ai un pied dans la tombe. A mon âge, on ne it se flatter de l'espoir de vivre de longs jours.

– Alors, le désintéressement doit vous être facile, Monseigneur. reste, vous vivrez encore assez, je l'espère, pour éprouver les ets de ma bonté. J'ai le dessein d'inviter mes ministres à ouvrir Rome des négociations pour la revision du Concordat de 1801. e me fournira l'occasion toute naturelle de vous appeler à un ste plus éminent que celui que vous revendiquez.

A ces mots, Mgr de Magalon qui, depuis quelques instants, se ntenait à grand peine éclata :

— Votre Majesté me fait injure, Sire, fit-il en se redressant, une nte colère dans les yeux. Je sais que le roi ne me refuserait ni archevêché, ni même, si je l'en priais, de me proposer au Souvain Pontife pour la dignité cardinalice. Mais, je suis sans ambin. Je ne veux ni un poste plus élevé ni la pourpre. Je nourris un ıl désir : celui de voir s'accomplir dans ma personne un grand e de justice et de réparation. Remonter sur le siège dont je fus possédé au mépris de mes droits, rentrer dans ma cathédrale, y voir mes brebis rassemblées autour de moi et rendues à leur steur légitime comme les Français ont été rendus à leur prince, ne souhaite rien autre au monde et, en formant ce vœu, je meure fidèle à la doctrine de l'Eglise.

Un tremblement s'était emparé de lui et son regard parut, la rée d'une minute, comme un ciel d'orage sillonné d'éclairs. Très id en apparence, le roi attendait la fin de cette tempête. Puis, ec une lenteur voulue, il dit :

— Je regrette de ne pouvoir vous accorder ce que vous me mandez. Ce refus m'est cruel, mais il s'impose. Allez, Monseieur, et puisse le Ciel vous rendre le calme que vous semblez oir perdu depuis quelques instants.

L'audience était terminée.

L'évêque s'inclina profondément et sortit sans ajouter un ot.

« Encore un qui ira grossir le nombre des exagérés », p
le roi demeuré seul.

Il poussa un soupir. Puis, prenant dans un buvard un fe
blanc, il écrivit :

« J'ai vu l'ancien évêque de Guerlande, mon cher comte
discussion a été vive et je n'ai pu avoir raison de lui. Il
cependant compris, je l'espère, que je ne céderai pas. Si j'
tais tant de réclamations analogues à la sienne, qui
saillent de toutes parts, j'aurais bientôt détaché mes sujet
moi et perdu ma couronne. Heureusement, malgré l'enflur
pied droit, ma coquine de goutte ne m'a pas tourmenté pen
que j'écoutais l'évêque. Sans cela, c'en eût été bientôt fait de
patience. J'espère vous voir ce soir et vous en dirai plus long.
savez ce qu'est pour vous votre Louis. »

Cette lettre achevée, il la plia, la cacheta à la cire en y im
mant son sceau particulier, deux *L* croisés sous une cour
fermée, et y écrivit l'adresse : « Monsieur le comte de Blac
Puis il sonna, et l'huissier s'étant présenté, il lui ordonna de p
ce message au destinataire.

Au même moment, Mgr de Magalon descendait l'escalier
Tuileries. En sortant du cabinet du roi, il avait trouvé son ne
qui l'attendait, et d'un geste, il l'avait entraîné, sans chercher à
simuler l'émoi qui gonflait son cœur et que trahissait son vis
Devinant ce qui venait de se passer, Victurnien le suivait, si
cieux, n'osant l'interroger, redoutant qu'une question provo
un éclat avant qu'ils fussent hors du palais.

Dans la cour, sa voiture attendait. Ils y montèrent et l'évê
cria au cocher :

— A mon hôtel.

Une fois en route, il continua à se taire ; Victurnien attendait
vain une parole. On arriva à l'hôtel sans que son oncle eût
noncé un mot. L'évêque ne parla que lorsqu'il fut dans son app
tement.

— Oh ! ce roi ! ce roi ! balbutia-t-il d'une voix indignée.

— Avez-vous lieu de vous plaindre de Sa Majesté ? hasa
timidement son neveu.

— Je n'ai rien obtenu, rien ! rien ! A mes sollicitations, le r
répondu par un refus formel.

Le cœur de Victurnien s'emplit de joie. La démarche don
avait redouté les suites se dénouait ainsi qu'il le souhaitait. Mai

ssimulait sa satisfaction et, feignant d'entrer dans les vues de
1 oncle, il reprit :

— Je vous l'avais bien dit; le roi n'est pas libre.

— Dis plutôt qu'il est aux mains d'une poignée de jacobins et
'il pense comme eux.

Et, d'une haleine, s'excitant à parler, il racontait son entrevue
ec Louis XVIII, s'étendant avec complaisance sur les discours
'il avait tenus, les amplifiant et les embellissant sans le vouloir,
turellement porté à confondre les choses qu'il avait dites et
les qui, maintenant, montaient à ses lèvres pour la première
s, couronnant enfin ces discours par cette parole grosse de
naces.

— Enfin, je sais maintenant ce qui me reste à faire.

— Que ferez-vous, mon oncle?

— Le roi veut la guerre! il l'aura. Je saisirai l'opinion de l'ini-
ité dont je suis victime. J'entends la soulever, et puisqu'on me
use mon siège, j'irai planter mon drapeau au cœur de mon dio-
e. Nous verrons bien si le roi résistera...

— Il est votre souverain, objecta doucement Victurnien. Oserez-
ıs vous mettre en révolte contre lui?

— Si j'oserai! Mon droit n'est il pas égal au sien? Il aura beau
re; je n'abdiquerai pas. Il faudra que l'intrus qui tient ma place
t écarté. Tous les royalistes sincères me soutiendront dans cette
te. Je n'aurai qu'à me montrer aux catholiques de Guerlande
ır être acclamé.

— Je crains que vous ne vous fassiez illusion, mon oncle,
ondit Victurnien qu'effrayait la perspective d'un conflit qui
userait un fossé entre Frédérique et lui. Mgr Ermel a su con-
rir l'affection de ses ouailles. Elles prendront parti pour lui et
ıs vous exposez, en vous révoltant contre l'autorité du roi, à
raver des divisions déjà bien douloureuses.

— Tu es donc comme lui, toi, mon neveu? tu te fais l'avocat de
n ennemi?

— Son avocat! non, mon oncle. Mais, tolérez que je vous déclare
il n'est pas votre ennemi.

— Qu'en sais-tu? Quelle autorité as-tu pour le juger?

— Je le connais; j'ai apprécié ses vertus et vous ne pouvez lui
rocher que de défendre ses droits qu'il croit supérieurs aux
res. Je ne discute ni les vôtres ni les siens. Mais peut-être ma
dresse filiale pour vous m'autorise-t-elle à vous dire que si vous

donnez suite à vos projets, ce sera d'un déplorable exemple e les adversaires de la religion auront raison de s'en réjouir, compter que vous encourrez le blâme du Saint-Siège.

L'avertissement, qui n'était qu'un écho de sa propre consci déconcerta Mgr de Magalon, soit que n'ayant pas suffisam envisagé l'hypothèse d'un désaveu de la cour romaine, il e soudain frappé, soit que l'ayant d'abord dédaignée, mainte elle l'effrayât et le fit reculer. Sa colère tomba, le laissant inq déçu et surtout perplexe.

— Ni les lois divines, ni les lois humaines ne me défen d'ajouter à l'autorité de mes anciennes protestations l'autori mes actes, dit-il. Les lois de l'Eglise que j'ai toujours observé m'interdisent pas d'aller m'établir dans mon diocèse et de dre par ma présence, devant celui qui tient indûment ma place incessant remords. Je n'entends pas m'y prendre autrement po contraindre à remplir son devoir. Cela suffira pour le ramener la voie droite, s'il est, comme vous prétendez, le roi et toi, le m de toutes les vertus.

— Votre séjour à Guerlande n'en sera pas moins un scan mon oncle, reprit Victurnien dont l'audace augmentait, insp par le souvenir de Mlle du Quesnay.

Sa résistance ramena la colère expirante de l'évêque.

— Tes réflexions m'offensent, reprocha-t-il. Elles m'offen et elles m'étonnent. Il y a trois ans, à Londres, quand tu vins voir, tu n'eusses osé me les tenir, et elles m'obligent à te m en demeure de déclarer si tu es avec moi ou contre moi. All réponds.

Se faisant plus doux et très humble, Victurnien obéit.

— Contre vous, non, mon oncle, quoique dans ces circonstan mon dévouement au roi, mon respect pour l'Église, me défen d'être avec vous. Il ne m'appartient pas de vous blâmer, mai ne saurais vous suivre dans la voie où vous vous engagez.

L'évêque, qui marchait de long en large en écoutant son ne s'arrêta devant lui et, le toisant de haut, avec l'impertinence gentilhomme de vieille race, fier de la gloire de son nom et de illustre origine :

— C'est bien, Monsieur, dit-il. Il est entendu que vous pass l'ennemi. Je me tiendrai pour averti. Vous pouvez vous retirer vous dispense de revenir.

Victurnien chancela. Ce dur langage déchirait son cœur. D

mouvement irrésistible, ses mains suppliantes se tendirent vers l'irascible vieillard qu'entrainait à une suprême injustice l'indomptable conviction qu'il puisait dans ce qu'il appelait ses droits.

— Oh! mon oncle, murmura-t-il, est-ce vous qui me parlez ainsi et qui payez d'une telle rigueur mon amour pour vous ?

— Toi-même, malheureux enfant, ne paies-tu pas le mien par l'ingratitude? répliqua l'évêque que l'habitude ramenait à un ton moins amer.

— Je vous vois vous égarer. J'ai voulu vous ouvrir les yeux.

— Et pour me les ouvrir, tu perds le respect, car, tu le perds en prétendant me guider mieux que je ne puis me guider moi-même. J'en reviens à ma question de tout à l'heure. Es-tu pour moi ou contre moi ?



« Calmez-vous, chère enfant ! »

— Vous me brisez l'âme, mon oncle, en m'obligeant à me prononcer. Je ne puis être avec vous. Tout m'en empêche, tout ; le désir d'éviter un scandale, la certitude que le roi ne vous pardonnerait pas votre révolte, qu'à Rome votre conduite serait sévèrement jugée, et enfin...

Au moment de continuer, il hésita. Mais, si brève qu'eût été son hésitation, elle n'avait pas échappé à l'œil perspicace de Mgr de Magalon.

— Achève, fit-il. Quoi encore ?

Victurnien, s'armant soudain de résolution, continua :

— Et bien ! soit, j'irai jusqu'au bout. Aussi bien vaut-il mieux que je parle et que décharge mon cœur du secret qui l'oppresse. Ecoutez-moi donc, mon oncle, et puisse le vôtre s'attendrir et se

laisser convaincre... quand vous m'aurez entendu, vous compren-drez et vous pardonnerez...

— Parle, parle, j'écoute.

— Il y a quelques semaines, à Guerlande, j'ai connu une jeun[e] fille noble et belle. Elle se nomme Mlle du Quesnay ; elle est l[a] pupille de Mgr Ermel, la nièce du marquis et de la marquise d[e] Morville chez qui je l'ai revue à Paris.

— Mais je ne saisis pas quel rapport...

— Attendez, mon oncle. En la connaissant mieux, je me sui[s] accoutumé à la considérer comme la compagne que je voudrai[s] pour l'éternité.

— Ah ! voilà du nouveau ! Connait-elle tes sentiments ?

— Elle les ignore.

— Et Mgr Ermel ?

— Il les ignore aussi.

— Bien, continue, fit l'évêque d'un ton dédaigneux.

— Si j'ai gardé le silence, c'est que jusqu'à ce jour et avant le[s] événements qui l'ont mise sur mon chemin, Mlle du Quesnay s'es[t] crue vouée à la vie religieuse. Elle veut entrer au couvent. Mai[s] son tuteur n'est pas convaincu de la sincérité de sa vocation[.] Il lui a imposé, à titre d'épreuve décisive, de vivre à Paris, dan[s] le monde, durant quelques mois. J'ai béni cette décision qu[i] m'ouvrait une voie pour me rapprocher de cette âme d'élite et m[e] faciliter le moyen de changer ses projets. A l'heure où je vou[s] parle, mon oncle, je suis animé d'un espoir plus grand encore qu[e] mes craintes. J'aime à me figurer, que peu à peu, Mlle du Ques-nay partagera mes sentiments. Vous devez donc comprendre d[e] quelle inquiétude je suis dévoré en vous voyant prêt à déclare[r] la guerre à son oncle. Me mettre de votre coté, m'associer à vo[s] revendications, fussent-elles légitimes, n'est-ce pas me fermer à jamais le cœur de Frédérique ?

Victurnien avait débité ce discours rapidement, d'une voix qu[e] l'émotion faisait tour à tour vibrer et trembler. Quand il eut fini, i[l] leva les yeux sur son oncle, pressé de savoir s'il était parvenu à l'attendrir. Mais Mgr de Magalon demeurait impassible, comme si ces paroles suppliantes eussent glissé sur lui sans le pénétrer[.]

Voilà donc les causes de ta détermination, dit-il ironique... U[n] caprice... une amourette.

— Un sentiment sincère et profond, mon oncle, protesta Vic-turnien.

— Oui, oui, j'entends; de grands mots... Un caprice, te dis-je. t pour qui ? Pour une jeune fille dont le cœur t'est fermé et dont ı ne pourrais obtenir la main qu'en la disputant à Dieu. Oui, oilà à quoi et à qui tu me sacrifies, sans parler des offenses que ı'a faites son tuteur et qui auraient dû t'interdire de lever les eux sur elle.

— Quand je l'ai connue, j'ignorais....

— Ne m'interromps pas, poursuivit Mgr de Magalon, et retiens ien ce que tu vas entendre. Dieu fasse que celle dont tu parles ersévère dans sa vocation et n'ouvre pas l'oreille à tes prières vouées ou déguisées, car si elle y cédait, entre elle et toi tu me ouverais, résolu à refuser d'approuver un tel mariage.

— Mais, au moins me direz vous pourquoi?

— Je ne te dirai rien, si ce n'est que tu n'auras jamais mon onsentement, jamais, jamais! Libre à toi de t'en passer.

Sans ajouter un mot de plus, Mgr de Magalon quittait le salon ı Victurnien resta seul, et bientôt obligé de se retirer sans avoir evu son oncle.

UNE VOCATION ÉBRANLÉE

En quittant le château des Tuileries, Frédérique était rentrée vec sa tante à l'hôtel de Morville. Le marquis n'ayant pu les ccompagner dans leur sortie matinale les attendait pour déjeuner. n servit dès leur retour. Pendant le repas, il ne fut fait allusion ı'aux événements de cette journée. La présentation de Frédérique, accueil du roi, plein de grâce, la rencontre du comte de Ferrère, brillant sous son uniforme, c'était plus qu'il n'en fallait pour éfrayer l'entretien.

Mme de Morville était une fougueuse royaliste, impressionnable sensible. Grisée par la pompe et le luxe de la cour, par l'éclat e la réception à laquelle elle venait d'assister, elle en parlait vec enthousiasme. Quel tableau de famille, — et avec quelle ıaleur d'accent elle le décrivait! — que celui de ces proscrits hier, rentrés en France depuis quelques semaines et réunis ıtour de leur souverain, de leur père! Quel lendemain con-lant à tant de malheurs que les témoignages d'affection et de spect qu'ils lui prodiguaient! Que de fermes dévouements ssurés à sa personne par la plus haute noblesse de France,

parmi laquelle il retrouvait tant de fidèles courtisans de son exil

— C'était un spectacle admirable, constatait Mme de Morville

Son mari lui donnait la réplique. Quoiqu'il eût vécu parmi le émigrés pendant un quart de siècle, il n'en partageait ni le opinions exaltées ni les passions. Il appartenait à la fraction l plus modérée du parti royaliste, à ces partisans des Bourbon pour qui tout désir du roi était un ordre et qui ne voyaient qu par ses yeux. Il louait la modération de son prince, il voulai l'aider à soutenir le choc des ultras et s'associait à ses tendance libérales parce qu'il les jugeait conformes à celles du pays.

Aussi n'approuvait-il pas tous les propos de sa femme ni cer tains de ses jugements inspirés par les récriminations des émigrés Comme elle exprimait le regret d'avoir, ce jour-là, rencontré à l cour d'anciens serviteurs de l'Empire « gens capables de tout, des quels il fallait se défier », il s'écria :

— S'en défier ! pourquoi ? Sans doute, il en est parmi eux qui tout en se déclarant prêts à verser leur sang pour le roi, préféreraien le verser pour l'Empereur. Du moins, ont-ils le bon goût de le tair et de s'associer au contentement général.

— Mais, s'ils manquent de sincérité ? répliquait la marquise s'ils deviennent un danger ?...

— Il sera toujours temps de s'en apercevoir, de les démasque et de les chasser de cette cour que déshonorerait leur présence s'il étaient tels qu'on le craint. Jusque-là, il est habile de n'avoi pas l'air de douter de leur sincérité. Ce n'est pas en leur ma nifestant de la défiance que nous les attacherons à nous. S tournant ensuite vers Frédérique qui suivait, silencieuse, ce peti débat, il demanda :

— Alors, chère enfant, vous avez été satisfaite de l'accueil d Sa Majesté ?

— Oui, très satisfaite, répondit distraitement Frédérique, don la pensée était ailleurs. Le roi a été d'une bonté...

— A preuve, fit la marquise, que, lorsque vous l'avez sollicit d'être admise à plaider près de lui une cause qui vous est chère il vous y a autorisée avec beaucoup de grâce et de dignité.

— De quelle cause s'agit-il, Frédérique ? interrogea M. d Morville ?

— De celle de mon tuteur, Mgr Ermel.

— Mais Mgr Ermel ne court aucun danger.

— Il est menacé par les prétentions de Mgr de Magalon.

— Oh ! je les connais ces prétentions, objecta dédaigneusement le marquis. Elles sont plus bruyantes que dangereuses. Je serais bien surpris si elles trouvaient accès auprès du roi.

— Aujourd'hui même l'ancien évêque de Guerlande est allé les porter à Sa Majesté.

Le marquis souriait et dit :

— Comme vous voilà instruite, ma belle nièce. C'est à croire que vous avez votre police.

— Je dois ce renseignement au colonel de Ferrère, répondit simplement Frédérique. Il a eu la bonté de me déclarer que si la lutte s'engageait, il ne prendrait pas parti pour son oncle dont il considère les réclamations comme injustes ; il m'a même promis de nous aider à parer les coups, au cas où nous serions attaqués.

A ces mots, le marquis de Morville jeta les yeux sur sa femme. Ils échangèrent un regard de surprise et de contentement :

— Eh, quoi ! ma nièce, fit-il tout joyeux, le colonel de Ferrère abandonne son oncle et se range de votre côté ! Il vous l'a dit et ne vous a pas défendu de nous en faire part ! Voilà une importante révélation et, si vous en avez reçu de lui la confidence, c'est que vous lui avez inspiré un dévouement bien rare.

— Je crois, en effet, pouvoir compter sur lui comme sur un ami fidèle, affirma Frédérique, sans comprendre encore où son oncle voulait en venir.

Il continuait sur le même ton.

— A son âge, au vôtre, l'amitié n'est le plus souvent que le prélude d'un attachement plus vif, plus passionné, et peut-être est-ce ce genre d'attachement que le comte de Ferrère a conçu pour vous. Et comme Frédérique, commençant à voir clair dans son langage, semblait étonnée et troublée, le marquis ajouta :

— Oh ! ni votre tante, ni moi ne nous plaindrions si vous aviez distingué cet aimable jeune homme. Il porte un beau nom, un brillant avenir s'ouvre devant lui ; il paraît doué de toutes les qualités de l'esprit et du cœur. M'est avis qu'il rendra sa femme heureuse et que, quant à vous, chère enfant, si vous songiez à vous marier, vous ne sauriez faire un meilleur choix.

Qu'il eût parlé sérieusement ou en manière de plaisanterie, ses paroles n'en eurent pas moins pour effet d'accroître le trouble de Frédérique.

Une pâleur soudaine voila son visage. Des larmes, qu'elle essayait en vain de refouler, éteignirent dans ses yeux l'éclair qu'y fit

briller le mécontentement qu'elle ne pouvait dissimuler.

— Pourquoi ces taquineries, mon oncle ? demanda-t-elle frémissante, se faisant violence pour se contenir. Que m'importe que M. de Ferrère soit tel que, à votre avis, il réalise l'idéal de l'époux qui me conviendrait. Ne savez-vous pas que je me suis vouée à Dieu, et qu'en conséquence je ne puis me marier ? M. de Ferrère connaît mes intentions.

— Ce n'est pas une raison pour qu'il ait perdu l'espoir de vous y faire renoncer.

Le marquis de Morville jeta cette réflexion un sourire sur les lèvres, comme s'il doutait de la vocation de Frédérique.

— Tout le monde se met donc contre moi ! s'écria-t-elle. Si je découvrais que M. de Ferrère est comme vous, mon oncle, comme mon tuteur et qu'il veut me détourner de la voie que je veux et dois suivre, je cesserais de le voir.

— Eh là, calmez-vous, chère enfant, répliqua M. de Morville. Personne ne songe à vous contraindre personne ne songe à vous entrainer, malgré vous, là où vous ne voudriez pas aller. Vous êtes libre, maitresse de vos volontés, et si vous persistez à entrer au couvent, nous ne vous barrerons pas la route. Mais votre tuteur, votre tante, moi-même, nous sommes dans notre rôle en tentant de vous retenir parmi nous. Il nous en coûterait de vous perdre. Nous vous aimerions mieux mariée que religieuse puisque vous nous appartiendriez davantage. Une sincère affection inspire seule notre désir, et si M. de Ferrère s'y associe, c'est, je pense, pour le même motif.

Frédérique ne pouvait se blesser de ces paroles. Elle s'abstint d'y répondre.

Le déjeuner s'acheva silencieusement. En quittant la table, elle rentra dans sa chambre. Elle avait hâte d'être seule, de se recueillir.

Ces sentiments de Victurnien, de la réalité desquels, devant son oncle, elle avait feint de douter, se déclarant résolue à cesser de le voir s'il osait les manifester, elle n'en doutait plus, les ayant surpris éclatants et vibrants dans cette phrase et qu'elle ne cessait de se répéter : « Gardez vos espoirs, je garde les miens » ; phrase significative, révélatrice d'un cœur épris, phrase brûlante qu'elle se reprochait d'avoir écoutée sans protester et qu'elle craignait d'avoir provoquée.

« Suis-je responsable de ce langage ? se demandait-elle. Est-ce

de ma faute s'il l'a tenu? Qu'ai je dit moi-même, qu'ai-je fait qui l'ait autorisé à le tenir? »

Et remontant le cours du passé si récent durant lequel elle avait connu ce jeune homme et laissé se créer un lien de confiance entre elle et lui, elle cherchait de bonne foi à se prendre en faute. A quel moment s'était-elle prêtée au malentendu dont elle venait de découvrir l'existence? Était-ce dans sa première rencontre avec Victurnien, la nuit, sur une grande route, alors qu'elle le considérait comme un ennemi de son pays? Était-ce le lendemain, lorsqu'elle l'avait vu arriver à Guerlande, ou au cours de leurs entretiens des jours suivants, lorsqu'ils apprenaient à se connaître, à s'estimer? Était-ce depuis leur réunion à Paris, durant les visites du colonel à l'hôtel de Morville?

Elle avait beau chercher, elle se trouvait sans reproches, n'ayant jamais caché de quelles saintes aspirations son cœur était rempli, ni leur énergie indomptable, ni leur caractère immuable et définitif. Si, malgré tant de preuves d'une telle volonté, Victurnien s'était abandonné à ses illusions trompeuses; si, dans ses rêves, subissant un charme que Frédérique ne soupçonnait pas avant ce jour et que maintenant, elle maudissait, il l'avait associée à sa vie, et vue dans l'avenir unie à lui, elle n'y était pour rien. C'était à son insu et sans le vouloir qu'elle était parvenue à lui plaire. Sa conscience le lui disait, le lui répétait, le lui affirmait. De ce côté du moins, elle pouvait être en repos. Une volonté supérieure à la sienne était cause de tout.

Mais, constater ainsi, avec une entière sincérité, sa parfaite innocence, ne changeait pas la réalité des choses, à savoir qu'un homme que la plus élémentaire justice lui défendait de haïr se dressait devant elle comme un rival du divin Maître auquel elle entendait se consacrer. Il rôdait autour d'elle, ne dissimulant plus ses intentions et les enveloppant de formes respectueuses qui ne permettaient pas qu'elle s'en offensât. Vainement elle avait protesté, renouvelé ses affirmations si claires, il ne désarmait pas : « Il n'en sera de notre avenir que ce que Dieu décidera. Gardez vos espoirs, moi je garde les miens. » Elle les entendait toujours, ces paroles; elles la jetaient dans une sorte de stupeur.

Cependant, de quelques périls que fût semé le défilé qu'elle traversait, et à cause même de ces périls, elle considérait comme un devoir de prudence d'en sortir au plus vite. Mais, en sortir, comment ? Que pouvait-elle qu'elle n'eût essayé déjà pour ramener

Victurnien à d'autres pensées ? Que dire de plus pour lui marquer nettement ses résolutions et surtout pour décourager à jamais les tentatives dont la menaçaient les derniers mots qu'il avait prononcés. Elle s'attristait à la pensée de couper sur sa tige cette fleur d'amitié dont l'épanouissement, la veille encore, lui était si doux. Elle redoutait d'éloigner d'elle le dévouement chaleureux qui s'était offert pour l'aider à défendre son tuteur. Était-ce le moment d'écarter ce défenseur de la plus juste des causes, quand le combat allait commencer ?

En se posant, dans son esprit, ces questions, qu'elle était impuissante à résoudre, augmentaient ses incertitudes et ses scrupules. En s'efforçant d'y répondre, son imagination s'aventurait peu à peu dans les chemins nouveaux qui s'ouvraient devant elle, et s'engageait sur une pente dangereuse. Le débat qui se livrait dans le cœur de Frédérique y ramenait, avec une vivacité singulière, le souvenir du séduisant

« Madame la marquise vous fait prier de la rejoindre au salon. »

fficier, de sa loyauté, de son courage, et embellissait son image harmante, encore qu'elle voulût sincèrement s'en détacher.

Tout à coup, il lui sembla qu'un tel sacrifice serait au-dessus de s forces. Elle se découvrait liée à Victurnien plus étroitement u'elle ne l'avait cru. En cette découverte se résumaient les npressions successives qu'elle avait subies depuis qu'elle le conissait. Elle se rappelait tant de réflexions si diverses, si conadictoires, eillées en on esprit à suite de urs conersations. 'est-ce pas rsque venait de finir une d'elles u'elle s'éit demandé si la vie eligieuse it l'unique oie du sat éternel, l'on ne eut mériter ciel en viant dans le onde, en y ratiquant amour de ieu et du prochain, en y donnant d'utiles exemples ? N'est-ce pas ous l'influence de cette voix chaude, pénétrante, qu'elle avait ntrevu le bonheur dans le mariage, la bienfaisante, douceur d'un yer béni et les enchantements d'une tendresse partagée ?



« Et c'est pour moi que vous avez encouru son courroux. »

Sans doute, elle avait bien vite jeté le voile sur ces visions. [ais, si brèves qu'elles eussent été, c'est à Victurnien, à ses disours, à sa grâce native, à sa délicatesse de cœur, qu'elle devait de s avoir entrevues vivantes devant ses yeux, comme c'est à son ouvenir, subitement ranimé, qu'elle devait de les sentir maintenant

entrer plus vives dans son esprit, s'en emparer et affaiblir c
autres visions, toutes mystiques, toutes célestes, celles-là, si lon
temps caressées et qui suffisaient à la rendre heureuse, lo
qu'entre elle et leur réalisation ne s'élevaient que les délais in
posés à son impatience par la sagesse de son tuteur.

Ces sensations n'eurent que la durée d'un éclair ; elle en fut
peine effleurée. Mais, les ayant subies, elles l'épouvantèrent, el
en restait toute consternée. Un élan spontané la jeta aux pieds
son crucifix.

— O mon Dieu! s'écria-t-elle, éclairez moi, guidez-moi. Daign
me montrer la route que je dois suivre !

Dans cet accès de ferveur, elle était convaincue qu'une répon
allait lui venir du Ciel, sous la forme où, tant d'autres fois, el
l'avait entendue, quand il lui semblait que le Ciel lui ordonnait
fermer ses yeux, ses oreilles, son âme, aux tentations terrestres
de marcher résolument vers lui. Mais cette réponse ardemme
souhaitée ne venait pas, et si sa conscience ne lui adressait auc
reproche, elle ne formulait aucun conseil. Dieu allait-il do
l'abandonner ?

Ce fut durant plusieurs heures, même désarroi, même indéc
sion, non qu'elle doutât de la volonté mystérieuse dont jusqu'à
jour elle avait subi l'influence, mais parce que, devant le but qu'el
poursuivait, elle voyait s'élever de nouveaux obstacles, impuissan
à comprendre dans quels desseins Dieu les élevait et pourquoi
mettait sur sa route, dans la personne de Victurnien, une tentati
inattendue. Cette tentation, elle en aurait certes raison. Elle
craignait pas plus la lutte qu'elle ne doutait de la victoire. Ma
elle en revenait toujours au même point : pourquoi cette épreu
nouvelle ? Et, pour la première fois depuis son arrivée à Par
elle se reprocha d'avoir consenti à y venir. Mieux eût valu résist
à son tuteur. Elle n'aurait pas revu Victurnien. Déjà, sans dout
elle serait oubliée ; elle-même ne penserait plus à lui.

A la faveur de ce regret, naissait, vague encore, dans les ince
titudes d'une résolution qui se forme, le projet de retourner
Guerlande, non d'une manière définitive, — elle ne pouv
infliger aux Morville un tel chagrin, ni s'éloigner d'eux si vite
mais pour quelques jours ou quelques semaines, assez de tem
enfin pour retrouver son ordinaire fermeté et la paix de l'âm
Toutefois, elle envisageait l'hypothèse de ce voyage comme un p
aller, comme le remède suprême à un mal dont elle n'était pas sû

·tre atteinte. Elle ne fit que l'entrevoir sans y arrêter sa pensée. Vers le milieu de l'après-midi, Mme Firmin, qui l'avait suivie à ris et lui continuait ses soins, vint frapper à la porte de sa ımbre.

— Mme la marquise vous fait prier de la rejoindre au salon, dit-ͽ. Il y a des visites et chacun vous réclame.

Frédérique se leva, toute dolente. Son miroir, sur lequel ses yeux taient machinalement posés lui montrait son visage blême, et éré, ses yeux rouges encore des pleurs qu'elle venait de ›andre. N'allait-on pas deviner son trouble et ses angoisses ? ıis Mme Firmin ne s'en apercevant pas, elle se rassura et, docile 'appel de sa tante, elle s'y rendit.

Au nombre d'une vingtaine se trouvaient réunis autour de me de Morville, des personnages, hommes et femmes, apparte nt au monde de la cour. Présents pour la plupart à la réception i avait eu lieu, dans la matinée, aux Tuileries, et témoins de la nveillance témoignée par le roi à Mlle du Quesnay, ils étaient ›ourus pour la féliciter. Les gens de cour ont toujours aimé le eil levant, et n'était-ce pas un soleil levant que cette jeune fille, le, riche, dont le nom rappelait un passé de vaillance, un long vouement à la couronne et qui, hier encore inconnue, n'avait eu à paraître au Château pour être aussitôt distinguée par le sou-'ain, dispensateur des honneurs et des grâces ?

Quand elle entra dans le salon de sa tante, il y eut un frémisse-nt. Des vieilles dames se levèrent, l'appelant, impatientes de la rer dans leurs bras ; les jeunes volaient vers elle, l'embrassaient, de vénérables diplomates, de sémillants officiers, s'inclinaient s bas. Des épithètes flatteuses montaient dans l'air, se répan-ent, enveloppant Mlle du Quesnay.

— Délicieuse ! charmante !

— Quelle taille !

— Et ces yeux ! Quelle expression séraphique !

— La beauté encore relevée par une modestie…

— Elle a tout pour elle !

La cour et la ville adoptaient Frédérique et les unanimes hom-ges provoqués par sa présence consacraient cette adoption. Un ı embarrassée d'un accueil auquel elle ne s'attendait pas, se ssant embrasser et congratuler sans distinguer les visages, elle forçait de répondre par des formules aimables, ces phrases tou faites, inscrites dans tous les codes de mondanité, aussi banales

que les sentiments dont l'expression les provoque. En réalité, el n'éprouvait qu'indifférence et dédain pour ces courtisans et po leurs flatteries. Elle les jaugeait à leur valeur.

— On salue en moi un beau parti, pensait-elle.

Et lorsqu'elle se fut assise à côté de sa tante, objet des prév nances et des attentions des allants et venants, ces gens taillés s le même modèle, qui entraient et sortaient avec les mêmes allure les mêmes mines, sur les mêmes mots, elle ne put s'empêcher se prendre en pitié. Que faisait-elle là, grand Dieu? Combi cruelle la loi qui lui commandait d'y être, d'y demeurer, d'écout les hypocrites mensonges et les jolies frivolités qui, de toutes part se croisaient, comme si elles eussent été des volants, et les bouch qui se les envoyaient des raquettes. Ah! comme elle eût é mieux là-bas, dans son cher couvent d'Abbécourt, loin de ce société élégante et pervertie. Le dégoût, l'écœurement s'emp raient d'elle; une conviction plus forte de l'erreur commise p Mgr Ermel, lorsqu'il supposait qu'à vivredans le monde, sa p pille pourrait être heureuse!

A l'improviste, le cours de ses pensées fut suspendu ou plutôt prit une autre direction. En face d'elle, elle venait d'apercevo Victurnien de Ferrère, debout à l'extrémité des salons, au mili d'un groupe très bruyant dont il feignait d'écouter les propo alors qu'en réalité ils le laissaient indifférent, et que ses yeux, qu'el eut bientôt compris, disaient clairement qu'il était là pour elle, po elle seule. D'abord, elle ne le reconnut pas. Il ne portait plus s uniforme. Il l'avait échangé contre des vêtements civils la long redingote noire adoptée par la mode à cette époque et le pantal de même couleur serré à la cheville sur les bas de soie que l souliers laissaient à découvert. Elle ne l'attendait pas et demeu pétrifiée en le reconnaissant, non qu'elle l'eût pris en haine, ma parce qu'il était le tentateur et qu'en lui s'incarnait le seul pé qu'elle eût à redouter.

Leurs regards se croisèrent, et, de loin, ils échangèrent un salu

— Je dois le fuir, se dit Frédérique. Je ne l'approcherai pas; ne veux pas lui parler. Peut-être comprendra-t-il que j'ai réso de décourager ses espérances.

Puis, victime de sa mobilité, de ses incertitudes, peut-être aus d'un faux point d'honneur, elle eut honte de sa faiblesse. Alla elle lui laisser croire qu'elle avait peur de lui? Pouvait-el d'ailleurs se donner l'air de le traiter en ennemi? N'en serait-

pas surpris et attristé? Méritait-il qu'elle lui tînt rigueur et le payât ainsi de son dévouement? Elle se levait et traversant les groupes avec une lenteur voulue, recevant sur son chemin de nouveaux hommages, elle alla vers lui.

— Vous ne m'aviez pas dit, Monsieur, que vous viendriez aujourd'hui, fit-elle en l'abordant.

— C'est que j'ignorais, Mademoiselle, que j'aurais de bonnes nouvelles à vous annoncer.

— De bonnes nouvelles? Parlez.

Elle l'entraînait dans l'embrasure d'une croisée ouverte sur le jardin et, si visible éclata leur désir de causer librement, que les rangs des visiteurs s'ouvrirent devant eux, et que personne ne les suivit.

— Mgr de Magalon a été reçu tout à l'heure par le roi, reprit alors Victurnien. Il espérait obtenir de Sa Majesté, la reconnaissance de ses droits. Sa Majesté a refusé de les reconnaître.

— Vous en êtes sûr?

— Je le tiens de mon oncle lui-même. Il est sorti de l'audience royale déçu et très irrité. Ses prétentions sont écartées. Il a du écouter l'éloge de Mgr Ermel, que le roi ne veut pas déplacer et ne déplacera pas.

— Alors, nous avons lieu d'être rassurés?

— Je le crois, Mademoiselle. Le roi n'a qu'une parole, et les influences que tentera d'employer Mgr de Magalon se briseront contre une volonté d'autant plus inébranlable qu'elle puise sa force dans la justice.

— Me voilà donc bien heureuse. Monsieur, et c'est à vous que je dois. Je ne l'oublierai pas. Me permettez-vous de faire part de ces nouvelles à mon tuteur?

— Je vous prie même de les lui transmettre et de ne lui point cacher que c'est moi qui vous les apporte.

— Vous tenez à ce qu'il l'apprenne?

— Je tiens à ce qu'il sache combien ses bontés, les vôtres, ont excité mon dévouement. Dites lui aussi qu'il doit s'attendre à voir arriver Mgr de Magalon dans le diocèse de Guerlande. Mon pauvre cher oncle est le plus entêté des hommes. Son entêtement égale sa bonne foi. Loin de le décourager, la réponse qui lui a été faite l'a exaspéré. Il parle maintenant d'aller se présenter à ses anciens diocésains. Par sa présence au milieu d'eux, il espère réchauffer leur zèle et en obtenir quelque manifestation imposante

à laquelle le Saint-Siège et le roi seraient, à ce qu'il croit, obligés de céder.

Frédérique secouait la tête.

— Il se leurre, répondit-elle, s'il compte sur ses partisans pour arriver à ses fins. Ils étaient nombreux jadis ; ils sont maintenant bien disséminés. Ils se réduisent à quelques familles nobles dont il est resté l'ami et qui sont encore disposées à manifester pour lui. Mais, si leurs voix s'élevaient en sa faveur, elles seraient aussitôt étouffées par celles des innombrables partisans de Mgr Ermel. Mon cher tuteur a conquis toutes les âmes ; dans son clergé même, il n'y a plus un dissident. Assuré de l'appui du roi, il est inexpugnable. Tâchez, Monsieur, d'en convaincre votre oncle.

— Il ne m'entendra pas, il ne veut rien entendre, Il m'a chassé de sa maison, avoua Victurnien, avec tristesse. Il m'a déclaré que quiconque ne se prononçait pas pour lui était contre lui.

— Et c'est pour moi que vous avez encouru son courroux ! s'écria Frédérique touchée par cet aveu.

— Oh ! je ne regrette rien, poursuivit M. de Ferrère. En me mettant du côté de la justice, je remplis mon devoir. Et puis, il m'est si doux de mériter votre estime, Mademoiselle. Je suis bien convaincu que, m'en ayant jugé digne et me l'ayant accordée, vous ne me la reprendrez jamais.

— Vous avez raison d'en être convaincu, dit Frédérique dont ces accents augmentaient l'émoi. Le souvenir de votre dévouement ne sortira jamais de mon cœur, croyez-le. Jusqu'à la fin de mes jours, je prierai pour vous. C'est l'unique témoignage que je puisse vous donner de mon éternelle gratitude.

A ces mots, Victurnien se redressait et cédant à un emportement dont il n'était pas maître, il protesta :

— L'unique témoignage ! Non, non, ne parlez pas ainsi ! Il en est un autre, vous le savez bien, le seul que je souhaite et le seul que j'ambitionne.

Cette réponse audacieuse qu'elle n'attendait pas transforma l'émotion de Frédérique en un véritable effarement ; et d'abord, elle resta sans voix, stupéfaite, éperdue, comme si quelque abîme s'ouvrait sous ses pas. Elle ne put que murmurer :

— Un autre ? lequel ?

— N'en ai-je donc pas assez dit pour me faire comprendre ? demanda Victurnien. Faut-il que je vous fasse entendre des aveux qui, malgré tout mon respect, toute ma prudence, pourraient vous

offenser? Pardonnez-moi, Mademoiselle si cette allusion à des paroles déjà dites vous choque et vous blesse. Mais, si s'est formée en moi l'inébranlable conviction que vous serez un jour la compagne de ma vie, si cette conviction, mon cœur conserve l'espoir de vous la faire partager, et si j'ai la certitude de m'ouvrir tôt ou tard le vôtre, ce n'est pas à moi qu'il faut vous en prendre. C'est Dieu qui a voulu qu'il en fût ainsi.

— Vous me faites beaucoup de peine, soupira Frédérique.

— Tel n'est pas mon dessein.

— Vous n'ignorez pas cependant...

— Oui, vos intentions me sont connues. Mais, tant que vous ne les aurez pas réalisées, j'espérerai. Je ne cesserai d'espérer que lorsque vous aurez prononcé vos vœux.

— Vous espérerez en vain, Monsieur, reprit Frédérique dont ces accents enflammés amollissaient en apparence le courage mais n'affaiblissaient pas les résolutions. Votre recherche me flatte. Si j'étais libre encore de disposer de moi, je ne voudrais pas d'autre époux que vous. Mais je ne suis pas libre. J'étais engagée avant de vous connaître et vos efforts pour m'arracher à ma vocation m'attristeront sans me transformer.

Maintenant, Victurnien baissait la tête et se taisait. Tournant le dos aux gens qui remplissaient le salon et accoudé à la barre d'appui de la croisée ouverte, il promenait ses regards sur les pelouses du jardin qui jaunissaient, en traversant un dôme de verdure, les flèches d'or du soleil couchant.

— J'aurais mauvaise grâce à insister, dit-il enfin sans oser lever les yeux sur Frédérique, et je craindrais de vous déplaire en insistant. Mais m'empêcher d'espérer n'est pas en votre pouvoir, et moi-même, je ne suis pas le maître de mes espérances. Tout ce que vous pouvez exiger, c'est que je ne vous en parle plus et c'est aussi tout ce que je peux promettre.

— Promettez-le donc, répliqua vivement Frédérique heureuse d'échapper à cette bourrasque... oui, promettez-le. Tenir après avoir promis, ce sera me prouver que vous attachez le même prix que moi à l'amitié fraternelle qui nous a rapprochés et unis.

Un moment décontenancé par les remontrances qui avaient accueilli sa tentative, Victurnien recouvrait son sang-froid. Quand il releva la tête, son visage, clair miroir de son âme, s'était rasséréné.

— Qu'il soit donc fait comme vous le voulez, Mademoiselle, fit-

il. Puisque l'expression de mes vœux si sincères et si loyaux vous déplait, vous ne les entendrez plus, à moins que vous ne m'autorisiez un jour à les exprimer de nouveau. Mais, le silence n'est pas le renoncement et je ne renonce pas. Pourrais-je renoncer quand vous m'avez dit que, si vous étiez libre de disposer de vous, vous n'auriez d'autre époux que moi? Je vois donc qu'entre vous et moi, il n'y a qu'un obstacle, votre vocation... Oh! ne niez pas, vous l'avez déclaré. Donc n'interprétez ma docilité que comme une preuve de respect et ce n'est pas vous manquer de respect que de vous répéter : Gardez vos opinions, je garde les miennes. Sous la réserve de cette attestation de mes sentiments indestructibles, jesouscris au pacte que vous m'avez proposé. Je promets et je tiendrai.

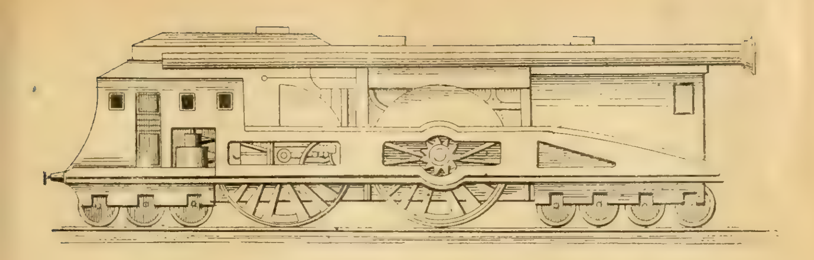
Frédérique ne pouvait demander un engageant plus net et, bien qu'elle eût voulu davantage, elle dut s'en contenter. Avoir obtenu de ne plus entendre la voix tentatrice qui troublait son repos, c'était déjà beaucoup. Après tout, les quelques mois qu'elle devait passer encore à Paris seraient bientôt écoulés, et alors elle entrerait dans la terre promise, dans l'asile de paix et de sérénité que ses hautes murailles surmontées du signe sacré de la rédemption défendent contre les assauts du monde. A l'abri de ces murailles, elle ne redouterait plus le péril qu'elle venait de courir et qu'elle avait su dominer.

Reconfortée par ces perspectives rassurantes, elle revint auprès de Mme de Morville, suivie du comte de Ferrère. Pendant leur entretien, plusieurs personnes avaient quitté le salon. Celles qui s'y trouvaient encore étaient des familiers de la maison, des intimes dont la présence n'empêcha pas la marquise de demander à voix basse à sa nièce de quel objet le colonel venait de l'entretenir.

— Tenez, ma tante, demandez-le lui à lui-même, répondit Frédérique.

(A suivre.) Ernest DAUDET.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris



Locomotive à vapeur à grande vitesse.

CHEMINS DE FER [1]

Nouvelles locomotives à bec de la ligne de l'État. — Locomotive à vapeur à grande vitesse. — Voiture à vapeur automobile. — Locomotive à vapeur minuscule. Un métropolitain suspendu. — Petit chemin de fer électrique portatif à trolley. Comment on huile les voies de chemins de fer.

Les touristes, villégiateurs, ou simples voyageurs qui, pendant le « service d'été » de cette année, ont pris le réseau de l'État entre Paris et Royan ont eu le plaisir d'y être emportés à une belle vitesse par des « locomotives à bec ». Elles ont été étudiées par un de nos ingénieurs en chef les plus distingués, M. Desdouits. La Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée possède déjà des locomotives analogues comme silhouette extérieure, qui donnent de bons résultats.

Expliquons, tout d'abord, le terme de « locomotive à bec » lequel a le privilège d'exaspérer certains spécialistes. Il signifie que la locomotive a une proue, un avant, un faux-nez, comme on voudra. A cette performance se joignent d'autres qualités. Dans cette sorte de locomotive, on substitue, en effet, systématiquement, des surfaces courbes, c'est à-dire « de moindre résistance », aux surfaces normales à la direction de la marche; on diminue

(1) Extrait de la nouvelle et intéressante série (2e volume) que vient de publier l'éminent vulgarisateur, Max de Nansouty, à la librairie Juven, sous le titre de : *l'Année Industrielle, (découvertes scientifiques et inventions nouvelles de l'année)* prix : broché, 3 fr. 50 franco. — Le premier volume est en vente au même prix.

ainsi l'influence de la résistance du vent, laquelle devient considérable aux grandes vitesses, puisqu'elle croît proportionnellement à leur carré.

Pourquoi le terme « locomotive à bec « exaspère-t-il les spécialistes? On ne le saura jamais. Cependant, ils ont essayé vainement de lui substituer le terme de « locomotive à coupe-vent » lequel n'a eu qu'un succès d'estime. Si le bec donne des idées pointues, le coupe-vent, lui, a le tort de donner d'autres idées accessoires; on a proposé aussi la qualification de « taille-vent », mais la marine aurait réclamé.

Quoi qu'il en soit, les locomotives à bec du type monocylindrique des chemins de fer de l'État vont effectuer une série d'expériences intéressantes dont nous aurons plaisir à rendre compte puisqu'il s'agit, en principe, de gagner de la vitesse et de l'endurance. Les amateurs de locomotives prendront volontiers cette partie de réseau pour s'en rendre compte ; ils feront spontanément comme on dit « un crochet » pour expérimenter les locomotives à bec, sauf à revenir ensuite par la Compagnie d'Orléans, en tâchant de ne pas manquer la correspondance.

Les nouvelles locomotives du réseau de l'État, dont deux types avec et sans bec, sont mis en parallèle, accomplissent un parcours, sans relais, de Paris à Thouars, le plus grand, croyons-nous, qui soit ainsi effectué en France. On leur a donné des tenders à boggie pesant 20 tonnes, pouvant contenir 20 mètres cubes d'eau et 10 tonnes de charbon; cela correspond à un parcours de 300 kilomètres sans arrêt. Nous souhaitons volontiers aux expérimentateurs, et notamment du savant M. Desdouits, un succès complet.

***

On étudie de tous côtés « la locomotive électrique », la locomotive future, celle de l'avenir. Mais, en attendant que cette étude aboutisse, les spécialistes dans l'emploi de la vapeur jouissent de leur reste avec beaucoup de mérite et d'entrain. Témoin l'intéressant projet de locomotive à vapeur de MM. H. Thuile et Fouré que nous avons sous les yeux. Elle a sa physionomie à elle, cette nouvelle venue, que ses auteurs destinent à fonctionner, sans pertes ni fracas, à la vitesse moyenne de 120 kilomètres à l'heure, au lieu des 80 à 90 kilomètres dont on se félicite actuellement.

La nouvelle machine, parfaitement étudiée, avec des poumons de cheval de course mécanique, donnerait un effort de traction maximum de 8.000 kilogrammes, en développant une puissance de 2.100 chevaux. En rampe de 5 millimètres, à la vitesse de 120 kilomètres à l'heure, son effort moyen pratique ne serait que de 4.772 kilogrammes.

« Elle va tout casser, cette locomotive », diront les gens prudents. Pas du tout! répondent MM. Thuile et Fouré. Ce n'est pas lorsque l'on va très vite sur les rails que l'on manque de stabilité. Les locomotives des types usuels, à boggie, sont principalement confortables, sur de bons rails, à la vitesse de 150 kilomètres à l'heure : c'est le point où « l'équilibre gyroscopique » est le meilleur. Prenez une machine d'express bien stable aux petites vitesses : vous la « poussez », elle devient instable vers 80 à 90 kilomètres à l'heure. Ouvrez le régulateur : vous retrouvez la stabilité parfaite dès que la vitesse dépasse 110 kilomètres. Les essais faits à ce sujet par M. Worms de Romilly, le savant inspecteur général des mines, sont concluants.

Il faut remarquer, d'ailleurs, que la locomotive projetée a des performances toutes spéciales : elle a un grand « empâtement », c'est-à-dire qu'elle occupe, d'un tampon extrême à l'autre, 17 mètres de voie, ses roues motrices ont 3 mètres de diamètre, son appareil vaporisareur d'eau est très puissant, il a un « volant d'eau » de 2.400 mètres cubes! En charge, le poids total de la locomotive et de son tender ne serait pas moindre de 159 tonnes.

Telle est, dans ses lignes sommaires, la conformation de ce nouveau type de locomotive à vapeur. Les auteurs ne doutent nullement que, sur des voies à rails de 40 kilogrammes, avec des trains de 200 tonnes, on ne réalise ainsi les 120 kilomètres à l'heure de vitesse moyenne promis. Cela vaudrait la peine d'être expérimenté en attendant le jour prochain où le maniement des courants électriques à haute tension, presque asservis déjà, conciliera les vitesses de 150 kilomètres à l'heure, et plus encore, avec une sécurité entière.

* * *

En attendant les petites promenades aériennes du genre de celles que nous indiquons plus loin, on se contente volontiers, au ras du sol, des voitures électriques à *trolley* aérien, lesquelles tien-

dront la corde — dans toute l'acception du terme — tant que l'on n'aura pas découvert un type d'accumulateur électrique suffisamment énergique, sans être, en même temps, horriblement lourd.

Le système du trolley permet d'égrener les tramcars sur une ligne comme des grains de chapelet; c'est la traction à tir rapide, à répétition, et à magasin. Les banlieues des grandes villes seront rendues habitables dans la plus large limite par l'emploi de cet aimable matériel roulant.

Aussi, les Compagnies de chemin de fer se préoccupent-elles de trouver un mode de concurrence au trolley en attendant qu'elles en fassent usage elles mêmes. Elles ont bien les trains légers, les trains tramways, mais ces trains comportent encore la mobilisation d'un personnel relativement nombreux.

M. C. Peter Clarke, président du New-England Railroad, s'est récemment distingué comme automobiliste en faisant construire par les ateliers de Schenectady, la voiture automotrice que montre le croquis ci-contre.

Cette voiture, constituant, à elle toute seule, un petit train complet, contient soixante places et n'exige, comme personnel, que deux agents : on la nomme *composite car*.

Son moteur est à vapeur avec chaudière à la pression de 11 atmosphères, pouvant développer, malgré ses proportions restreintes, un effort de 4.080 kilogrammes, et marcher allégrement à la vitesse de 50 à 60 kilomètres à l'heure. La chaudière, chose curieuse, est montée sur un roulement à billes, de façon à pouvoir pivoter autour de son axe; elle envoie la vapeur à sa machine, placée au-dessous, au moyen de tuyaux flexibles. Il en résulte que le wagon peut passer dans toutes les courbes comme un truck ordinaire. Un petit compresseur d'air permet de siffler, d'agiter une cloche avertisseuse, et aussi de secouer automatiquement la grille du foyer, afin d'éviter les encrassements.

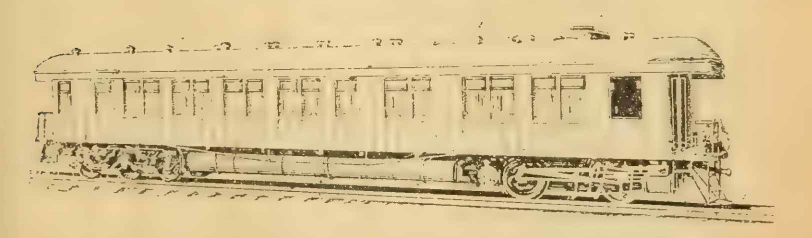
Une chose intéressante à noter, c'est que ce petit moteur, très bien étudié, peut, à la rigueur, se loger dans une caisse de long wagon de l'ancien système et le transformer en wagon automoteur. Nous approchons évidemment de l'époque où l'on aura souvent son wagon automoteur à soi, malgré l'impôt sur le revenu, comme on avait, au temps jadis, sa chaise de poste. Ce progrès prévu par des esprits clairvoyants, dès l'origine des voies ferrées, est en passe d'éclore.

Ajoutons, au point de vue historique, que M. Belpaire, le savant

ingénieur belge, un des doyens de l'Ecole centrale de Paris, décédé en 1893, avait déjà donné, en 1876, une solution assez élégante de ce problème. Quelques-uns des types de voitures à vapeur qu'il combina sont encore employés sur certaines lignes de l'État belge.

* *

En général, lorsqu'on se pose le difficile problème de trouver un « clou » pour une Exposition, on tombe fatalement dans la mégalomanie. Il semble que rien ne puisse attirer l'attention si on ne le fait énorme. Est-ce pour protester, à sa façon, contre sa tendance, est-ce par une pure inspiration d'inventeur, toujours est-il qu'à la



Un ancien wagon-restaurant, transformé, aux États-Unis, en automobile.

récente exposition d'Omaha, aux Etats Unis, M. Mac Garyle, chargé de trouver et d'enfoncer le clou, a résolument opposé Lilliput à Brogdingnag.

Voici comment :

Il a installé, pour la joie des enfants, et la tranquillité temporaire des parents, une petite voie ferrée de 300 mètres de développement, sur laquelle circulent des trains minuscules chargés d'enthousiastes marmots. Cette voie ferrée est à l'écartement de rails de 31 centimètres.

Les gens malicieux ne manqueront pas de faire remarquer que M. Mac Garyle était désigné, si l'on eût connu à temps ses recherches spéciales, pour fournir un projet de chemin de fer métropolitain pour Paris.

Mais ce n'est pas là ce qu'il faut considérer, au cas particulier qui nous occupe.

Le véritable attrait, l'originalité de ce « clou » c'est la locomotive, réduction exacte obtenue par le procédé Collas d'une locomo-

tive de chemin de fer ordinaire, de grande puissance, au XIXe siècle, et au 1/17e de la vraie grandeur d'exécution.

Cette locomotive lilliputienne était à huit roues, avec boggie à l'avant, comme le possèdent ses puissantes sœurs, avec aussi deux essieux couplés et tender à deux boggies : le *summum* du progrès ! La longueur totale de l'extrémité de la locomotive à celle du tender était de 2m175 et le sommet de la cheminée atteignait 625 millimètres au-dessus du niveau des rails ; le diamètre des roues motrices était de 25 centimètres, le diamètre des cylindres de 5 centimètres et la course des pistons de 10 centimètres.

Notons bien que ce petit engin marchait parfaitement à la vapeur, avec une pression de 8 kilogrammes dans sa chaudière en tôle d'acier, alimentée par un minuscule injecteur prenant l'eau à vaporiser dans le tender, qui en contenait 56 litres « en ordre de route ».

Pesant 272 kilogrammes, la locomotivette en question traînait dix wagons, pouvant contenir chacun deux enfants, et un mécanicien, ni trop grand, ni trop lourd, mais faisant cependant l'effet d'un géant dans cet ensemble ; la charge totale remorquée pouvait atteindre 1.816 kilogrammes.

Il est évident que ce tour de force ne saurait apporter de grands perfectionnements dans le matériel roulant des chemins de fer, mais il est original et il témoigne d'une habileté mécanique vraiment remarquable. Le fameux petit navire dont parle la chanson n'a jamais navigué ; la petite locomotive qui roule, siffle, et halette, méritera une bien autre place dans nos souvenirs techniques.

* * *

Si les tramways électriques d'Elberfeld et de Barmen, en Allemagne tiennent les promesses techniques que font concevoir leur projet, fort exécutable, d'ailleurs, le record du métropolitain aérien leur sera décerné.

Il s'agissait d'établir une ligne de tramways de ce genre, et l'on en étudia le tracé, avec le soin voulu. Etudier un tracé de tramways, c'est tout comme de résoudre une équation. On trouve plusieurs solutions, les unes réelles, les autres imaginaires : quelquefois les municipalités, régulièrement consultées, choisissent les solutions imaginaires. En général, on prend des solutions réelles, c'est-à-

dire que l'on tâche de faire passer le tramway entre les points et sur les points où il y a des voyageurs à transporter, car une ligne de tramways ne doit pas être, en principe, un organe voué uniquement à la colonisation.

Dans ces conditions, le tracé rencontre parfois de graves obstacles, c'est précisément ce qui s'est produit pour le tramway d'Elberfeld et de Barmen. Il a été démontré qu'il devait indiscrètement emprunter le lit de la rivière la Wapper.

Emprunter le lit de la rivière, même à la condition de ne pas le lui rendre, les ingénieurs le font volontiers. Mais encore faut-il que ce soit sans la contrarier exagérément, sous peine de payer par la suite de gros intérêts. C'est ce que le promoteur du projet dont nous parlons, M. Eugène Langen, a parfaitement compris.

Au lieu de planter des piliers tout le long de la rivière, ou de la côtoyer en s'inquiétant de ses crues et de ses caprices, il propose de l'enjamber en jetant par-dessus des chevalets métalliques écartés les uns des autres de 15 à 20 mètres, et solidement scellés dans la maçonnerie des quais de ce fleuve urbain : on dirait de grands compas de dessinateur fixés au travers de la rivière.

A la partie supérieure, suspendus au lieu d'être roulants, circulent les cars électriques, avec toutes les précautions possibles pour que ni le contenant, ni le contenu, qui est de 50 à 60 personnes par voiture, ne tombe du faîte des grandeurs. La ligne, d'une longueur totale de 13 kilomètres, sera parcourue électriquement à la vitesse de 40 kilomètres à l'heure.

Tel est, en principe, le record du tramway électrique aérien. Assurément, il sort de l'ordinaire par son esthétique spéciale; mais il est réalisable au point de vue de l'art de l'ingénieur, et ce sera avec un vif intérêt que nous le verrons, s'il triomphe de tous les obstacles préliminaires, donner un exemple probant de la possibilité des transports en commun hyperaériens.

* * *

Sur tous les grands chantiers de construction, à l'heure présente, on s'éclaire, pendant la nuit, à l'électricité : les grosses lampes à arc déversent sur les travailleurs leurs flots de lumières qui permettent d'accélérer la besogne et d'éviter ainsi les accidents. Mais, pendant le jour, les machines électriques restent au repos,

comme des paresseuses. Au repos ! des machines électriques ! Cela ne pouvait durer. Nos électriciens viennent de remettre les choses en ordre en combinant le curieux « chemin de fer électrique portatif » dont nous allons donner le principe.

On pose, sur le terrain, les voies de service légères, inséparables des chantiers modernes, sur lesquelles circulent, à la file indienne, des wagonnets, enlevant les déblais ou apportant des matériaux. Une petite locomotive électrique va les trainer.



Le train lillipution de l'Exposition d'Omaha (Etats-Unis).

Mais, comment cette locomotive recevra t elle le courant électrique nécessaire, puisqu'elle circule un jour ici, un autre jour là ?

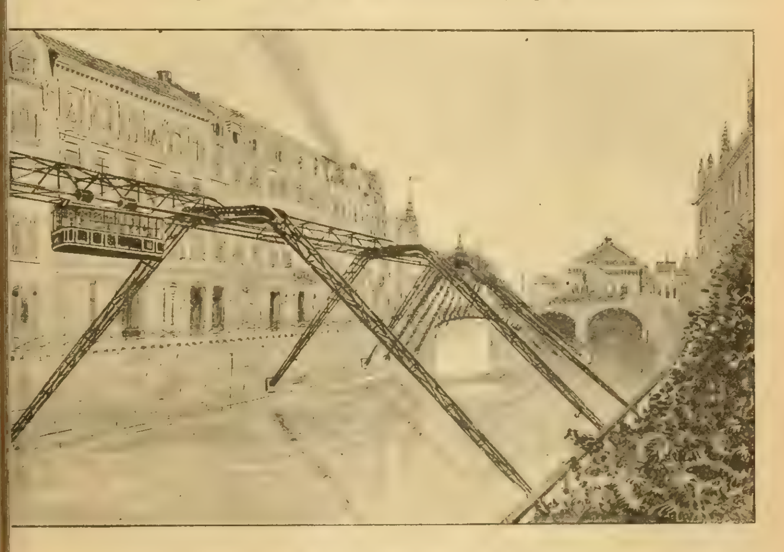
C'est fort simple.

De distance en distance, au dessus de la voie, on dresse des cadres en métal léger, et ces cadres supportent le conducteur électrique sur lequel le trolley de la locomotive empruntera le courant nécessaire à la traction ainsi que le font les trolleys des tramways électriques.

Voilà donc bien un chemin de fer portatif : c'est une chose indiscutable. Le temps de poser la légère voie ferrée, qui ne pèse pas

plus de 5 kilogrammes par mètre, tout compris, rails et traverses, puis, de dérouler le câble que l'on accroche, de 25 mètres en 25 mètres, aux supports, et voilà le réseau minuscule établi, suivant la fameuse formule : « force et lumière ». Encore un petit progrès, dans notre étonnant outillage actuel.

Lorsqu'il fut question, tout au début, il n'y a encore de cela



Le chemin de fer électrique suspendu de Barmen.

que quelques années, de filer de l'huile sur les flots irrités pour calmer les tempêtes et pour permettre aux navires désemparés par le cyclone, de se ressaisir, tout le monde se tordit de rire. On crut, on douta, on discuta, on expérimenta, et, à l'heure présente, les navires au péril de la mer, filent de l'huile quand la situation devient critique : ils s'en trouvent bien.

Faut il aussi filer de l'huile sur le ballast des voies ferrées pour empêcher les flots de poussière de submerger les trains de chemins de fer?

La question n'est pas la même, mais le principe originaire permet d'associer les deux théories.

C'est sur le Pensylvania railroad d'après ce que nous apprend *Railway Age*, que l'on a eu l'idée d'huiler le ballast. En Pensylvanie! Vous nous la baillez belle! Dans le pays du pétrole! On ne sait qu'en faire.

Pas tant que cela, il y vaut encore son prix. Mais, comme il y a énormément de poussière dans ce pays-là, cette poussière s'introduit dans les rouages des locomotives, dans les boîtes à graisse des wagons, dans les yeux et les poumons des voyageurs; elle use tout, elle rend tout inconfortable.

Arrosons la voie, les traverses et le ballast avec de l'huile de pétrole, de qualité quelconque, à raison de 5.650 litres d'huile par kilomètre, comme cela a été fait sur la ligne de West-Jersey : plus de poussière, plus d'usure, et dans les wagons voilà les voyageurs « confortables ».

La chose est tentante.

M. Nichot, qui nous décrit cet étonnant système, et donne un croquis de la mise en pratique, a bien soin d'ajouter qu'après avoir huilé le ballast deux ou trois fois dans une saison, on en a pour des années. A la bonne heure!

Avec un wagon-citerne contenant 36.000 litres de pétrole, on huile environ 7 kilomètres de la voie la plus poussiéreuse, et cela à la vitesse de 6 kilomètres à l'heure. Des tubes étendus à droite et à gauche du wagon-huileur, projettent l'huile sur la voie, sur le ballast, sur les accotements, en fine poussière, tout comme les cantonniers arrosent les boulevards de Paris en été. Des couvre-rails empêchent les rails d'être huilés, ce qui serait excessif.

Il va sans dire que, finalement, il y a trop peu d'huile dans le ballast, et sur les traverses, pour les rendre inflammables : c'est donc une discrète pulvérisation.

Viendra-t-on à ce système de ce côté-ci de l'Atlantique? On ne peut se prononcer.

C'est aux calculateurs de chiffrer, — et ce n'est point aisé, — l'économie réalisée en usure et en nettoyage du matériel : la poussière dans les yeux du voyageur sera portée, dans ce compte spécial, « pour mémoire ».

Max de Nansouty.

FRÉDÉRIQUE [1]

(Suite.)

Mme de Morville interrogea Victurnien. Il recommença pour
lle le récit de la visite faite au roi par son oncle.

Voilà, ma chère enfant, qui vous dispense d'aller importuner Sa
Iajesté au sujet de votre tuteur, dit alors la marquise à Frédérique.
e n'en suis pas fâchée. Nous avons tant à demander pour nous-
iêmes qu'il vaut mieux n'avoir pas à user son crédit pour les
utres.

Sur cette observation d'une philosophie mêlée d'égoïsme, tout
it dit quant au conflit qui menaçait de mettre aux prises les deux
vêques. Peut être parviendrait-on à l'éviter, et l'influence du roi
exercerait-elle pour le conjurer ou tout au moins pour en amoin-
rir les suites. Ce sujet fut donc abandonné. Mais la conversation
'en continua pas moins de plus belle, alimentée par tant d'autres
ijets empruntés aux événements qui se succédaient. Tout, à cette
poque, n'était-il pas prétexte à discussions? D'innombrables élé-
ents de querelles ne flottaient-ils pas dans l'air : la rivalité des
eux partis qui se disputaient le roi, les prétentions des émigrés,
s craintes des détenteurs de biens nationaux, les regrets non dis-
mulés des impérialistes, les conditions de la paix qui devaient
re débattues et fixées à Vienne et tant d'autres motifs d'algarades,
élas! inévitables, alors que la Restauration n'avait été que la
nséquence des maux de la patrie?

On causa donc encore et longuement. Victurnien, que la marquise
mblait s'appliquer à faire briller, raisonna sur toutes choses avec
ie modération qui surprit chez un ancien émigré ramené en
rance par l'invasion étrangère, mais qui mit en lumière sa rai-
n et sa sagesse. Frédérique l'écoutait, attentive. Elle dut recon-
iître qu'en tout les opinions qu'il émettait étaient conformes
ix siennes, et qu'il déployait. pour les défendre, un brillant en-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

train, une grâce d'accent, qui n'enlevaient rien à la solidité du fond.

Décidément, ce n'était point là un homme ordinaire, et, quoique délibérément résolue à résister au penchant naturel qui l'entraînait vers lui, elle l'admira. Comment se fût-elle doutée qu'en l'état où l'avaient laissée les incidents de l'après midi, une admiration, même involontaire et spontanée, était aussi un danger? Les formes de la séduction sont innombrables. Elle se déguise de mille manières pour se glisser en nous. Pour la reconnaître sous les masques divers dont elle s'affuble, il faut une expérience qui manquait à Frédérique. Elle écouta donc sans défiance. A la fin de cette journée si pleine, elle pensait encore à Victurnien, et, au moment de s'endormir, elle se dit :

« Comme il m'aime! »

Et ces mots qui couronnaient ses réflexions, prononcés à haute voix, résonnèrent à son oreille sans déchaîner en elle aucune colère, sans même alarmer sa conscience cependant si prompte tout à l'heure à se révolter devant cet enchanteur à l'âme loyale et pure.

DE L'ÉVÊCHÉ DE GUERLANDE AU CHATEAU DE REISSENS

Dans le jardin de l'évêché, sous les tilleuls séculaires, plantés en bordure de la terrasse qui domine la place de la cathédrale, Mgr Ermel et l'abbé Duclaux se promenaient ensemble au lever du soleil. Rentré, la veille, à Guerlande, de la tournée pastorale qu'il faisait tous les ans dans son diocèse, à l'époque de la confirmation, Monseigneur, dès le matin, avait mandé son vicaire général. L'abbé Duclaux lui rendait compte des événements survenus en son absence.

A voir les deux vieillards, l'un, tête haute, vigoureux, alerte et droit, l'autre frêle, le front penché, le corps voûté par l'âge, marcher à pas comptés sous l'avenue ombreuse et tiède, aux verdures déjà brûlées par les chaleurs de juillet; à voir surtout leur visage dont l'expression résignée et tranquille trahissait la sérénité de leur âme, tout observateur, ne les aurait-il pas connus, eût vite acquis la certitude qu'aucun de ces événements n'était pour les troubler et qu'ils les envisageaient sans crainte, quels qu'ils fussent.

Ces hommes de Dieu, dont les actions et les paroles s'inspirent ›ujours d'une entière confiance dans la sagesse de ses desseins ne › laissent pas déconcerter aisément. Si douloureuses et si mena-ıntes que soient les crises auxquelles ils assistent, ils sont accou-ımés à ne pas s'en émouvoir. Ils savent que la connaissance des ıuses le plus souvent nous échappe. Dans les effets qu'elles pro-uisent, ils se plaisent à voir les conséquences d'une volonté supé-eure, qui guide à son gré les hommes et les choses en vue d'un ıt final qu'elle nous voile jusqu'au moment où elle nous le fait ›ucher, — volonté sainte, volonté sacrée qu'il faut bénir en toutes ›s manifestations, sans se laisser décourager par les incidents au ıilieu desquels elle s'affirme.

Mgr Ermel et l'abbé Duclaux étaient assurément pénétrés de ›s vérités et accoutumés à ne s'effrayer de rien, pas même des ıits qui pouvaient compromettre leur repos. Cette disposition ne nait pas seulement à leur caractère sacerdotal. Elle résultait aussi 'une longue expérience et des périls qu'ils avaient courus jadis, ›us la Révolution, en ces temps où être prêtre était un crime que ›s lois punissaient de mort. Une bravoure à toute épreuve survi ıit en eux à ces époques calamiteuses et, maintenant comme alors, s demeuraient prêts à affronter toutes les tempêtes.

Pour s'en convaincre, il eût suffi, non seulement de les voir, mais ıcore de les écouter à l'heure matinale où nous les retrouvons, ıusant avec abandon dans ce jardin baigné d'une claire lumière 'été et tout embaumé du parfum des fleurs. Après avoir vidé son ıc en racontant à son évêque les menues nouvelles ayant trait au iocèse, l'abbé Duclaux venait d'ajouter, sans changer de ton ni ıns paraître alarmé :

— Maintenant, Monseigneur, je suis tenu de vous faire une com-.unication plus grave, oui, plus grave et plus inattendue. Tout ce ıe vous avez appris de moi est sans importance, tandis que ceci...

— Ceci, c'est ce que vous avez gardé pour la bonne bouche, ›serva l'évêque en souriant. Qu'est-ce donc ?

— Un grand scandale. Mgr de Magalon est arrivé. Il est à Guer-.nde, *quærens quem devoret.*

Mgr Ermel reçut le choc sans broncher. Sa figure ravagée, urmentée, si différente, avec ses traits rudes, de la figure clas-que et conventionnelle des dignitaires de l'Eglise n'en fut pas térée et dans son regard dont la douceur corrigeait la rudesse, ıs une ombre ne passa.

— Il est à Guerlande ! fit-il simplement. Je n'en suis pas surpris Une lettre de ma pupille, reçue au cours de ma tournée pastorale m'avait averti des desseins de ce saint homme, car c'est un sain homme, malgré tout.

— Un saint homme qui peut vous faire beaucoup de mal.

— Où s'est-il installé ? demanda l'évêque.

— Aux portes de la ville ; au château de Reissens.

— Chez les derniers partisans de sa cause ! Il ne pouvait guère aller ailleurs. Nulle autre part, on n'eût osé l'accueillir. Il y est qu'il y reste. Quant à nous, notre devoir est tout tracé. Nous fein drons d'ignorer sa présence.

— C'est qu'il s'efforce de ne pas la laisser ignorer, Monsei gneur, répliqua l'abbé Duclaux. A peine arrivé, il a converti un des salles du chateau en chapelle et chaque matin il y dit s messe, ce qui est un manquement à votre autorité, nul prêtr n'ayant le droit de célébrer le saint sacrifice dans un diocèse san avoir obtenu du chef de ce diocèse un *celebret*.

— Il a eu tort de ne pas nous demander une autorisation qu nous lui aurions accordée, dit Monseigneur d'un accent de man suétude. Mais, nous ignorerons cela comme le reste.

— Ce n'est pas tout, Monseigneur. Il a fait répandre dans l ville un avis qui révèle ses intentions. Il invite les fidèles à veni asssiter à sa messe. Quelques-uns ont répondu à cet appel. Il prononcé devant eux une allocution incendiaire. Il les a adjuré de commencer une active propagande en sa faveur. Chacun d'eu a reçu le texte d'une pétition adressée au Pape et au Roi et a d promettre de solliciter des signatures. En un mot, Mgr de Maga lon prêche la révolte. Le tolérerez-vous, Monseigneur ?

— Comment l'empêcher sans rendre le scandale plus doulou reux encore ? reprit l'évêque. Le signaler au ministre des Cultes Oui, sans doute. Mais ne serait-ce pas donner beaucoup d'impor tance à un coup de tête, Duclaux, et destiné, vous le savez bien, demeurer sans effet.

— Je le crois, comme vous, Monseigneur. Cependant, un exce de tolérance pourra surprendre les fidèles de ce diocèse, et leu faire supposer que vous vous abandonnez.

— Non, non, rien de pareil n'est à redouter. Mes fidèles m connaissent comme je les connais. Quelqu'un de nos prêtres a-t- répondu à l'appel de Mgr de Magalon ?

— Aucun. Mais peut-être n'en sera-t-il pas toujours de mêm

ils sont amenés à conclure de votre silence que l'ancien évêque st venu avec l'autorisation du roi et peut compter sur son appui. Mgr Ermel n'était pas convaincu.

— Nous parerons à ce danger en les réunissant au grand sémi ıire, dit-il, et en leur racontant en tous ses détails notre récente site aux Tuileries. Ils connaitront ainsi les sentiments de Sa ajesté. Plus tard, s'il y a lieu, nous ferons davantage. Pour le oment, mon cher Duclaux, feignons d'ignorer.

— *Fiat voluntas tua*, répondit le vicaire général, attendons.

Silencieux et pensifs, ils continuèrent leur promenade. Ils ıvaient à longs traits l'air si sain et si pur de ce matin radieux, lant d'un bout à l'autre de l'avenue qui s'étendait tout le long du ırapet entre la Cathédrale et le pavillon naguère habité par rédérique et Mme Firmin, fermé maintenant. Comme pour la xième fois ils revenaient sur leurs pas dans la direction de ce ıvillon, Monseigneur s'aperçut que le vicaire général trainait la mbe et ne le suivait plus qu'avec peine, accablé par la fatigue.

— Que ne me dites-vous que vous êtes las, mon ami? s'écria-l. J'ai le tort d'oublier trop souvent que je suis plus robuste que us. Vous devriez au moins me prévenir quand j'abuse... Asseyez-us.

Il lui désignait un banc de bois, peint en vert, qui se trouvait à rtée du parapet.

— C'est vrai que ma pauvre vieille carcasse est bien usée, et e je n'ai plus de vigueur que dans la tête, fit avec douceur l'abbé s'asseyant, mais la tête est toujours solide, ajouta-t-il gaiment.

— Comme votre cœur, Duclaux, reprit l'évêque. Il est resté ıne, lui. Et de cela, voyez-vous, il faut rendre grâce au ciel.

Il demeura debout, les bras croisés sous son camail, contemplant orizon qui se déroulait au loin, voilé d'une brume dorée que le eil achevait de dissiper. Puis, il ramena ses regards sur la place. s hautes tours de la cathédrale la rayaient de leur ombre, et, au là, les maisons de la ville suspendues aux pentes descendaient rs la plaine, où leurs toitures rougeâtres étagées allaient se perdre ns les champs sans limite. Il embrassa ce spectacle d'un coup eil, les rues étroites aboutissant au boulevard, les croisées vertes, les magasins aux vitres étincelantes, les gens qui pas ent au loin, et vivante, en un mot dans l'activité de son réveil, ntique cité, capitale de son royaume spirituel. Son cœur s'em-ssait de joie à la pensée qu'il possédait l'amour de toutes les

âmes réunies dans cet espace et dont il était le pasteur. Il se disai
que si Mgr de Magalon tentait de les lui ravir, elles se soulève
raient pour lui résister. Il invoqua le Ciel, sa main droite se lev
dans un geste pieux et de ses lèvres sortit une prière. Il bénissai
la cité et ses habitants.



Ils se promenaient ensemble au lever du soleil.

Au même moment, de l'une des tours tomba dans l'air sono
un tintement. Il annonçait aux fidèles la messe de sept heure
en relevant de son bruit clair, saisissant dans sa monotonie,
majesté de cette scène muette.

Monseigneur revint vers l'abbé Duclaux. Il prit place sur
banc, à côté de lui, silencieux encore, quoique son recueilleme
eût cessé.



Victurnien aborda Frédérique et Mme de Morville.

— Monseigneur, reprit alors le vicaire général, vous m'avez parle ıt à l'heure de Mlle du Quesnay. Vous avez reçu l'autre jour de s nouvelles. Se plaît elle à Paris ? Espérez-vous la revoir bien-; ?

— Je suis un peu embarrassé pour vous répondre, mon cher. En qui touche les distractions que lui offre la capitale et le plus ou ɔins de plaisir qu'elle y prend, ses lettres sont bien laconiques ; e néglige de s'expliquer. Quant à son prochain voyage à Guerıde, elle ne m'en a dit encore qu'un mot, très vague, ce qui me ouve qu'elle n'en a pas fixé la date. Je me figure cependant que la chère enfant espérait me convertir à ses vues, elle se hâterait ırriver.

— Ses desseins ne sont donc pas changés ?

— Du moins, jusqu'ici, il n'y paraît pas.

— Cette persévérance est caractéristique, objecta l'abbé Duıux, et je crois bien, Monseigneur, que vous serez obligé de der.

— Soit, je céderai, mais plus tard, beaucoup plus tard. Frédéıue est assez jeune pour attendre.

— Mais, pourquoi lui imposer une si longue attente ?

— Pourquoi ? vous le demandez, mon ami ? Ne comprenez-vous nc pas combien l'erreur est facile, pour une jeune fille élevée par vieux prêtres, dans un milieu ecclésiastique, et combien il était ;é à ma pupille de se faire illusion sur ses sentiments ? J'aurais bien coupable si, lorsqu'elle me déclara qu'elle voulait embras- la vie religieuse, je l'avais prise au mot sans exiger qu'elle cont le monde avant d'y renoncer.

— Mais elle le connait maintenant, et puisqu'elle persiste...

— Ce n'est pas en quelques semaines qu'elle a pu se mettre en .t de prononcer. L'expérience doit être plus longue, plus com-'te pour être décisive... Croyez bien, mon ami, que si j'ai conıti à me séparer de cette enfant, à l'éloigner de moi, à modifier ; conditions d'existence, c'est que l'épreuve était nécessaire...

— Oui, peut-être, dit l'abbé Duclaux.

— Les circonstances qui m'ont fait l'arbitre de ses destinées, conuait l'évêque, me commandaient la circonspection, la prudence. ıe fille comme elle, portant un nom illustre, possédant une grande tune, ne saurait être offerte en holocauste au Seigneur que de ı libre consentement, et j'entends par là un consentement conlé, réfléchi..., sans compter qu'on n'est que trop disposé à nous

accuser, nous, gens d'Église, de forcer les vocations des héritières pour enrichir nos communautés. Je n'ai pas voulu m'exposer à ce reproche. Frédérique est maintenant à sa place et dans son milieu de naissance. Elle y est sous l'égide de sa famille. Elle y sera recherchée, adulée, demandée en mariage, car elle est charmante et bien digne d'être aimée par un honnête homme. Si, durant plusieurs mois elle triomphe de ces séductions, si elle me revient animée des mêmes désirs qu'au moment où elle m'a quitté, alors il sera temps de les réaliser. Je ne douterai plus de leur sincérité, puisqu'ils auront déjoué tant d'assauts.

D'un signe de tête, l'abbé Duclaux marqua qu'il approuvait le raisonnement de son évêque et ce fut sa seule réponse. Ensuite, il se leva.

— Si vous n'avez plus rien à me dire, Monseigneur... Il regardait sa montre : — C'est l'heure de ma messe.

— Allez, allez, Duclaux, je ne vous retiens plus.

L'abbé s'éloignait du banc où l'évêque demeurait assis ; celui-ci le suivit des yeux jusqu'à l'extrémité du jardin. Une fois seul, il quitta sa place et se dirigea vers le pavillon inhabité. Il en avait une clé dans sa poche. La porte ouverte, il se trouva dans un petit salon resté, quoique personne n'y eût vécu, depuis le départ de Frédérique, tel qu'il était quand elle l'habitait. Subitement éclairé par la lumière du soleil qui y entrait à flots, ce salon offrait cette physionomie particulière aux logements abandonnés. Les meubles qu'affectionnait Frédérique n'avait pas été déplacés. Des housses sur les sièges, sur les livres une couche de poussière, indiquaient seulement qu'on ne s'en servait plus. Au dessus d'un clavecin placé entre les croisées, en face de la porte, l'image de Mlle du Quesnay peinte au pastel souriait dans un cadre ovale, en bois doré. Monseigneur s'arrêta devant ce portrait. Ses yeux attendris s'emplissaient de l'image qu'il venait ainsi contempler durant quelques instants tous les jours.

— Je vais faire ma visite à Frédérique, avait-il coutume de dire.

Et cette habitude, contractée après le départ de sa pupille, nul motif, quelqu'impérieux qu'il fût, n'aurait pu l'y faire renoncer quand il était à Guerlande. C'est même par là qu'il préludait aux labeurs de la journée, afin d'emplir ses yeux de la vision réconfortante de sa fille d'adoption. Et ce jour-là, comme les autres jours il l'enveloppa par la pensée de sa tendre sollicitude.

— Chère, chère enfant, murmurait son cœur, tu ne sais pas, tu ne sauras jamais combien cruel le sacrifice que j'ai fait en te laissant partir. Tu étais mon sourire et ma joie... Quand tu m'as quitté, j'ai versé des larmes. Mais, ce sacrifice, ma conscience l'exigeait. Il est le prix de ton bonheur. Je ne pouvais m'y dérober...

Du dehors, un bruit inaccoutumé vint interrompre sa méditation. C'était, sur le pavé de la place, le trot précipité de plusieurs chevaux et le roulement sourd d'une voiture qui, en tournant dans la rue de l'évêché, imprima aux vitres du pavillon une longue vibration. Puis, le bruit cessa. Monseigneur eut le pressentiment que cette voiture arrêtée à sa porte lui apportait des nouvelles de Paris. Sans se presser, mais avec un fiévreux battement de cœur, il sortit du pavillon et se dirigea vers la cour d'entrée qu'une grille séparait du jardin et qu'il devait traverser pour arriver dans son cabinet. A travers cette grille, il vit le portier franchir le seuil de sa loge et ouvrir au visiteur, un jeune officier en petite tenue, dans lequel Monseigneur reconnut le comte de Ferrère.

En une minute, les suppositions les plus diverses traversèrent son cerveau. Que venait faire chez lui le neveu de Mgr de Magalon? Se présentait-il au nom de son oncle? Etait-il un messager de guerre ou un messager de paix? Est-ce Frédérique qui l'envoyait? Monseigneur ne savait que penser tant cette visite inattendue lui paraissait étrange. En se montrant dans la cour, il arrêta le colloque qui s'était engagé entre le colonel et le portier. Victurnien, qui l'avait vu, s'avança vers lui et le salua :

— Votre serviteur très humble, Monseigneur. Voici plus de quinze jours que vous auriez reçu ma visite, si je n'avais su par Mlle du Quesnay que vous étiez en tournée pastorale et que je ne vous trouverais pas à Guerlande. J'attendais avec impatience votre retour.

— Vous avez donc à me parler?

— Oui, Monseigneur. Ai-je eu tort d'espérer que vous consentiriez à me recevoir?

— Vous auriez eu tort et vous m'eussiez fait injure, colonel, en supposant le contraire. Vous aviez acquis déjà des droits à ma reconnaissance par votre conduite envers ma pupille, lorsque vous l'avez rencontrée pour la première fois. Vous en avez acquis d'autres depuis par votre dévouement, dont elle m'a parlé dans ses lettres. Je vous tiens donc pour un ami et c'est comme à un ami que je vous ouvre ma maison.

En prononçant ces obligeantes paroles, Mgr Ermel conduisait Victurnien dans son cabinet. Et quand ils y furent :

— Nous sommes tranquilles ici. Vous pouvez parler, mais de la santé de ma pupille avant tout.

— J'ai eu l'honneur de voir hier Mlle du Quesnay, répondit Victurnien. Elle était bien portante. Je ne saurais vous en rien dire de plus, Monseigneur. Je n'ai pu prendre ses commissions pour vous. Elle ignore que je suis ici.

— Elle l'ignore? Pourquoi ce mystère?

— Parce que je ne voulais pas qu'elle connût l'objet de mon voyage, l'objet réel et secret, bien entendu, car j'aurais trouvé plus d'un prétexte à lui donner si je n'avais dû lui cacher que je devais vous voir aujourd'hui.

— Et cet objet secret que vous lui avez dissimulé, puis-je le connaître, moi?

— Je n'ai fait ce voyage que pour vous le révéler.

— Une confidence, alors ?

— Oui, Monseigneur.

— Relative à votre oncle, sans doute?

— Ce qui a trait à mon oncle n'est que le prétexte. Ce que je pourrais vous dire des desseins de Mgr de Magalon vous est déjà connu. Non, il s'agit d'autre chose.

— Eh bien, je vous écoute, mon cher enfant, dit affectueusement l'évêque en prenant sa place accoutumée devant son bureau et en désignant un fauteuil à Victurnien.

— Monseigneur, reprit M. de Ferrère, ce n'est pas trop de toute votre indulgence pour excuser la démarche que je tente auprès de Votre Grandeur. Peut-être vous déplaira-t-elle et me blâmerez-vous. Mais, après m'avoir entendu, vous reconnaîtrez que je ne pouvais m'en dispenser.

— De quoi s'agit-il donc? demanda l'évêque. Pourquoi ces précautions oratoires?

— Je viens vous demander un conseil, une direction, et peut-être un service plus grand encore.

— Et lequel, mon cher fils, lequel? Vous m'inquiétez beaucoup. Si j'allais ne pouvoir pas vous exaucer.

— J'en serais surpris, Monseigneur, car ce que je sollicite n'est pas l'impossible. J'ai conçu un espoir, un sérieux espoir à la réalisation duquel est attaché le bonheur de ma vie. Je voudrais savoir de vous si vous le croyez réalisable.

— Mais, encore faudrait-il me dire en quoi il consiste, fit Monseigneur intéressé par des aveux que peut-être il pressentait. C'est même par là que vous auriez dû commencer. Quel est cet espoir?

Et comme Victurnien ne se hâtait pas de répondre, l'évêque, qui lisait dans sa pensée lui dit non sans malice.

— Viendriez-vous par hasard me demander la main de ma pupille?

— Vous demander sa main? non, Monseigneur, pas maintenant, dit Victurnien un peu confus de s'être laissé deviner, mais vous prier de me dire, puisqu'avant que je vous aie ouvert mon cœur, vous avez deviné mon secret, si je dois conserver mes espérances ou y renoncer. Il n'est que trop vrai qu'en connaissant mieux Mlle du Quesnay, je me suis peu à peu senti attiré invinciblement vers elle et que j'ai rêvé d'un avenir à toutes les heures duquel mon cœur épris l'associait à ma vie pour mon bonheur et j'ose dire pour le sien.

Il tremblait en ouvrant ainsi son âme à l'évêque. Mais le sourire qui répondait à ses confidences le rassura, et plus encore les paroles qu'il entendit.

— De tels rêves ne sont pas défendus, Monsieur le Comte. Si vous plaisez à Frédérique autant qu'elle paraît vous plaire, ce n'est pas moi qui ferai obstacle à vos vœux, vous tenant pour un loyal gentilhomme. Malheureusement...

— Oui, oui, Monseigneur, je vous devine, s'écria Victurnien, je ne vous devine que trop. J'ai un rival, n'est-ce pas? Oh! je le connais; je connais sa puissance.

Désignant le grand christ qui éclairait le fond de la salle de la blancheur de son corps taillé dans l'ivoire et cloué sur une croix de bois noir, il ajouta d'un ton véhément :

— Le voilà. Croyez-vous qu'il l'emportera, Monseigneur?

— Ses desseins nous sont inconnus, répondit l'évêque. Ce qu'il a décidé, je l'ignore. Mais, j'ai le droit de vous dire qu'on peut, sans, l'offenser, lui disputer un cœur à qui sa volonté ne s'est pas encore révélée. Il sait que ce cœur, sur lequel vous aspirez à régner, vous n'entendez pas le soustraire à son empire ni l'éloigner des voies du salut. S'il veut vous le donner, il le fera à l'heure qu'il a fixée et peut-être quand vous n'espérerez plus.

— Alors, Monseigneur, vous ne me découragez pas?

— Comment vous découragerais-je, étant encore hors d'état de discerner cette volonté? Lorsque Frédérique m'a quitté pour aller

à Paris, ses résolutions semblaient inébranlables. Le seront-elles toujours? Je ne puis me prononcer. Il faut attendre. Tel est le conseil que je vous donne.

— C'est celui que j'espérais, Monseigneur, j'attendrai.

— Ma pupille connaît-elle vos vœux?

— Je n'ai pas cru devoir les lui taire. Mais, jusqu'à ce jour elle ne les a pas accueillis. Elle m'oppose sa vocation.



« Comme votre cœur, Duclaux, » reprit l'évêque.

— Et sans doute vous l'opposerait-elle de nouveau si vous reveniez à la charge. Puisqu'elle connaît vos sentiments, ne lui en parlez plus. Laissez-la envisager l'existence que vous lui avez offerte, la comparer à celle qu'elle avait choisie avant de vous connaître. Si son cœur doit changer, ce n'est pas en quelques jours, il y faut du temps.

— Mais vous, Monseigneur, que ferez-vous ? demanda encore Victurnien.

— Oh! moi, mon rôle est tout tracé. Je le disais tout à l'heure à mon cher vicaire général, mon ami, le vénérable abbé Duclaux. J'ai soumis ma pupille à une épreuve, je dois en attendre la fin.

— Mais ne plaiderez-vous pas pour moi? Car, enfin, vous devez bien comprendre, Monseigneur, qu'en venant vous révéler ce que vous ne pouviez ignorer et solliciter vos avis, j'avais l'espoir que vous ne me refuseriez pas votre concours et que vous consentiriez à prendre en mains ma cause. Mlle du Quesnay vous regarde comme son père; elle a confiance en vous, et si vous lui dites...

L'évêque eut un geste de doute qui arrêta les paroles de Victurnien.

— Oh ! elle est terriblement entêtée, la chère petite, ajouta-t-il,

et j'ai eu tant de mal à obtenir d'elle qu'elle allât passer quelques mois à Paris que je me demande si mon intervention en votre faveur serait bien efficace. Cependant, comme je ne doute pas qu'elle ne me fasse aussi ses confidences, et comme assurément, ce que vous m'apprenez, je le saurai aussi par elle, je vous promets,



A travers cette grille, il vit le portier ouvrir au visiteur.

Monsieur le comte, de lui démontrer les avantages d'une alliance que, pour ma part, je préférerais à toute autre solution. Je persiste à penser que Frédérique est mieux faite pour vivre dans le monde que pour s'ensevelir dans un cloître. La vie religieuse exige avant tout une abdication de toute volonté personnelle et je suis convaincu qu'avant d'arriver à mater la sienne, ma chère

pupille aurait beaucoup à souffrir. Je la connais bien, puisque l'éducation de son âme est mon œuvre et je me demande si seulement elle pourrait triompher des dures épreuves du noviciat. Alors, à quoi bon les affronter? Oui, je parlerai pour vous, mon cher enfant. J'en prends l'engagement formel. Mais c'est, hélas! tout ce que je peux vous promettre.

— C'est déjà beaucoup, Monseigneur, et je vais repartir touché de vos bontés, heureux de votre accueil, de vos paroles réconfortantes. Le respect que je dois à M[lle] du Quesnay, la crainte de lui déplaire, m'ont empêché de lui avouer, avec toute l'ardeur dont je me sens animé, la force de mes sentiments. Elle ne sait pas qu'en la voyant pour la première fois, mon cœur l'a mise spontanément au-dessus de toutes les jeunes filles que la vie avait placées sur mon chemin, et que j'ai déposé sur sa tête tant d'espoirs de bonheur que, s'ils ne se réalisent pas, je ne pourrai m'en consoler.

Il fit cette déclaration simplement, sans emphase, et d'un accent qui en révélait la sincérité. Elle émut le prélat. Il appréciait à sa valeur le comte de Ferrère, n'ayant eu qu'à se louer de lui depuis que les circonstances les avaient rapprochés. Ce qu'il venait d'entendre lui donnait une plus haute idée de son caractère. Il lui semblait que nul ne réunissait au même degré que ce jeune homme les qualités qui assurent à une femme le bonheur. Dès ce moment, il souhaitait que Frédérique le choisît comme lui-même la choisissait. Il lui prit la main d'un élan paternel, et l'attirant contre sa poitrine, il l'étreignit en disant.

— Espérons que notre commun désir se réalisera. Désormais, vous avez en moi mieux qu'un avocat, un complice.

— Il ne me reste plus qu'à vous assurer de ma reconnaissance en vous faisant mes adieux, Monseigneur, dit Victurnien, remué par ce langage.

— Vous partez! Déjà?

— J'y suis obligé. J'ai quitté Paris cette nuit. J'y dois être rentré ce soir pour reprendre, dès demain matin, mon service auprès de Monsieur. Et puis, avant de m'éloigner de Guerlande, je suis tenu d'aller voir mon oncle, Mgr de Magalon. Vous savez sans doute qu'il est ici, Monseigneur.

— Je le sais. On me l'a appris tout à l'heure. Je regrette qu'il se soit laissé entraîner à venir. Oh! ce n'est pas pour moi que je le regrette, mais pour lui. Son séjour, en se prolongeant, ne peut que

tourner à sa confusion. Dites-le lui, mon cher comte, et si vous avez quelqu'influence sur ses résolutions, décidez-le à renoncer à sa tentative.

— Hélas! Monseigneur, personne n'a d'influence sur mon oncle. Il est d'autant plus intraitable dans ses revendications, qu'il ne doute pas de son droit. Il se croit un martyr et une victime, et c'est toute l'Église gallicane qu'il voit persécutée en lui.

— C'est bien pour cela qu'il est digne de respect même quand il se trompe. On ne peut suspecter sa bonne foi. Qui, cependant, est plus autorisé que vous à lui démontrer son erreur? Il ne peut douter de votre filiale affection.

— Il en a douté, Monseigneur. Quand j'essayais naguère de le ramener dans les voies de la raison, il m'a chassé. Je ne l'ai pas revu depuis. Il s'est éloigné de Paris sans me faire ses adieux, sans même m'en avertir. Je remplis un devoir, me trouvant à Guerlande, en allant frapper à sa porte, et j'en suis réduit à n'oser espérer qu'il me l'ouvrira.

— Et c'est pour moi, pour me défendre que vous vous êtes exposé à son courroux ! fit l'évêque qu'attendrissait cette révélation.

— Oh! Monseigneur, ne me remerciez pas, dit Victurnien. On ne commande pas à son cœur. J'ai obéi au mien en me mettant de votre côté.

— Mais, si votre oncle apprend vos projets, il les désapprouvera.

— Il les a déjà désapprouvés. Ils ont même contribué à l'irriter contre moi. Mais, j'espère encore que son irritation ne tiendrait pas contre mes prières si M[lle] du Quesnay daignait un jour m'agréer. D'ailleurs, il n'est pas mon père et je peux me passer de son consentement.

— Il serait fâcheux, très fâcheux que vous fussiez obligé de vous en passer, reprit l'évêque. Mais, ne nous arrêtons pas à envisager ces perspectives. Ne songez, mon cher enfant, qu'à remplir en tout votre devoir, si difficile qu'il soit. Moi, je prierai pour vous.

A la porte de l'évêché, Victurnien retrouva sa voiture, attelée de chevaux frais qui reprirent aussitôt la route de Paris. Au sortir de Guerlande, au lieu de les diriger par cette route, le postillon tourna à droite, s'engageant dans un chemin plus étroit qui s'ouvrait aux pieds d'un coteau et se déroulait en circuits jusqu'à son sommet en longeant les murailles, les haies et les fossés du parc de Reissens au milieu duquel le château dressait son antique et hautaine façade.

En ce château, vivait depuis soixante ans, l'unique et dernière héritière d'une famille qui avait été populaire dans le pays. Quand éclata la révolution, Mlle de Reissens, n'ayant jamais voulu se marier, n'était plus qu'une vieille fille, pieuse et charitable, grande habituée des églises de Guerlande et qui passait alors pour aussi insignifiante qu'inoffensive. Mais, sous la Terreur, elle révéla impunément une âme virile. Elle refusa de fuir devant les dangers sans cesse renaissants, aimant mieux les braver qu'abandonner ses biens à la rapacité des révolutionnaires. Elle fut payée de sa bravoure. Protégée durant les mauvais jours par la population de Guerlande qui se souvenait des services rendus par sa famille, elle se retrouva saine et sauve quand Bonaparte entreprit de pacifier la France.

Depuis, elle continuait à résider dans son château, presque toujours seule, laissant se rompre peu à peu ses relations avec la ville. Cet isolement volontaire devint plus complet après la nomination de Mgr Ermel au siège épiscopal de Guerlande, dont Mgr de Magalon se trouvait ainsi définitivement exclu. Liée avec l'ancien évêque, d'une longue et étroite amitié, elle boudait le nouveau, prophétisant sans cesse le retour de l'autre dont elle s'énorgueillissait de demeurer l'agent le plus actif. Tant quelle put espérer sa réintégration elle se maintint dans ce rôle et s'y façonna si bien qu'elle le conserva même quand les derniers partisans de Mgr de Magalon eurent disparu. Pendant toute la durée de l'Empire, elle correspondit avec lui, le trompant par des renseignements inexacts qu'elle croyait vrais, tant elle était prompte à prendre ses illusions pour des réalités, et s'attachant à le convaincre que, dans le diocèse, un parti puissant lui demeurait fidèle, prêt à se lever pour exiger son rappel, dès que le roi serait remonté sur son trône.

Ce rappel était devenu l'unique but de son existence solitaire et désœuvrée. Du matin au soir de ses monotones journées, elle ne pensait guère à autre chose et se complaisait dans l'espoir que son ardent désir se réaliserait. Naturellement, elle avait cessé de fréquenter le clergé de Guerlande depuis qu'elle le savait rallié tout entier à Mgr Ermel. Le dernier prêtre opposant étant mort on ne la vit plus dans la ville où, de son vivant, elle venait encore quelque fois afin de se confesser à lui et de communier de sa main. Elle contracta alors l'habitude d'aller tous les mois à Paris pour y accomplir ses devoirs religieux. Elle ne jugeait pas qu'il y eût dans tous le diocèse un prêtre digne de devenir son directeur.

A lutter ainsi contre son évêque durant quatorze ans, elle avait gagné la réputation d'une personne excentrique et maniaque, à tout instant menacée d'aliénation mentale. On la respectait encore, car la sincérité de ses convictions ne pouvait être mise en doute, mais, on déplorait son égarement, et on la prenait en pitié.

Cependant, elle ne perdait ni l'espoir ni le courage. Au retour des Bourbons, elle se crut au moment de remporter la victoire. Elle annonça avec plus de fougue que jamais la réintégration de Mgr de Magalon sans parvenir à faire prendre ses prophéties au sérieux ; on ne savait que trop ce qu'elles valaient. Mais ayant appris qu'il était rentré à Paris, elle alla le voir, et l'ayant trouvé mécontent, déçu, mûr pour un coup de tête, elle le décida à venir planter son drapeau au cœur même de la place qu'il voulait conquérir. Elle lui offrait un asile au château de Reissens où il pourrait réunir ses partisans et se concerter avec eux en vue d'une action décisive. Telles sont les circonstances, qui avaient précédé et préparé l'arrivée de Mgr de Magalon à Guerlande.

Victurnien ne les ignorait pas, les ayant apprises à Paris dans l'entourage de son oncle. Il avait été consterné, surtout en se reconnaissant impuissant à en conjurer les suites. Il y pensait encore tandis que son équipage gravissait la route qui conduit à Reissens. Comment y serait-il reçu ? Son oncle consentirait-il seulement à l'admettre en sa présence ? Il connaissait l'irascible veillard. Il se rappelait la scène douloureuse et violente à l'issue de laquelle il s'était séparé de lui à Paris, et il redoutait de la voir renaitre.

Après une assez longue course, la voiture cessa de monter. Les chevaux reprirent le trot. Ils avaient franchi la grille du parc et filaient bon train sous une avenue de platanes, à l'extrémité de laquelle on apercevait, au delà d'une vaste pelouse, la façade du château.

A l'approche du péril, Victurnien se redressa. Ce n'était pas le moment de faillir ni de perdre le sang-froid alors qu'il fallait donner l'assaut. Il faisait appel à tout son courage, lorsque la voiture, s'arrêta au bas d'un haut et large perron formant terrasse.

— M'y voilà, pensa-t-il. Allons-y. Le sort en est jeté!

Il sauta sur le perron et monta lestement les degrés. Il s'attendait à voir s'ouvrir la porte vitrée qui scintillait au soleil, et un domestique accourir. Mais, personne ne vint ni du dehors ni du dedans. Pour s'annoncer il dut tirer la chaine qui servait à mettre en branle la sonnerie de l'entrée. Malgré ce signal, il fut

contraint de subir une longue attente, et peut-être, allait-il sonner de nouveau lorsque la porte vitrée s'entr'ouvrit, laissant passer, entre ses battants, une figure de femme, jaunie et toute ridée, que ridiculisait une perruque poivre et sel. Cette figure qu'on eût dit appartenir à quelque paysanne, s'illuminait de l'expression enflammée et pénétrante des yeux percés en vrille, clignotants et pleins de malice.

— Qui demandez-vous, Monsieur l'officier? interrogea cette femme.

— Mgr de Magalon ?

— Il n'est pas au château et, d'ailleurs, y serait-il, qu'il ne vous recevrait pas. Sa porte est condamnée pour quiconque ne prend pas à l'avance la peine de lui écrire.

— Je suis son neveu, le comte de Ferrère, répliqua Victurnien que ce colloque impatientait. Allons, annoncez-moi, ma brave femme. Ai-je l'air d'un de ces visiteurs que l'on consigne à l'entrée ?

— D'abord, je ne suis pas une brave femme, fit aigrement la portière. On me nomme Mademoiselle de Reissens, Olympe de Reissens, pour vous servir.

— Excusez mon erreur, Mademoiselle, et veuillez faire dire à mon oncle que je le prie de me recevoir.

— C'est inutile, Monsieur, vous ne serez pas reçu. J'ai des ordres.

Victurnien se révoltait contre cette résistance.

— J'insiste pour que vous fassez savoir à Mgr de Magalon que je suis là, Mademoiselle. Bien certainement, je ne quitterai la place que lorsque vous m'aurez rapporté sa réponse.

Devant cet arrêt, M[lle] de Reissens se décida à aller annoncer le visiteur. Son absence fut de courte durée. Lorsqu'elle revint, elle dit en raillant à Victurnien.

— Je savais bien, Monsieur l'officier, que j'allais à votre instigation, me donner une peine inutile. Mgr de Magalon a répondu tout net qu'il ne se sait pas de neveu et qu'il ne vous connait pas. Vous n'avez donc qu'à reprendre le chemin par lequel vous êtes venu.

Victurnien n'était pas homme à tolérer un affront, et ici l'affront lui semblait d'autant plus offensant qu'il le savait volontaire. Mais, que pouvait il contre deux vieillards ? Quelle vengeance en tirer alors que l'un d'eux était son oncle ? Quelle satisfaction exiger ? Le plus sage n'était-il pas de feindre de n'avoir pas compris les dispositions impertinentes que trahissaient les mots et de se retirer

sans laisser s'envenimer la querelle ? Après tout, il avait rempli son devoir et se trouvait sans reproches. Tant pis pour ceux qui ne pouvaient en dire autant. Il salua donc d'un geste bref, sans mot dire, et tournant les talons, il regagna sa voiture, tandis que M[lle] de Reissens fermait, en grondant, la porte derrière lui.

Maintenant, les chevaux de Victurnien l'emportent loin de cette maison inhospitalière. L'inquiétude et la tristesse se sont emparées de son cœur. La rigueur de son oncle l'émeut et l'afflige ; il se demande s'il parviendra à calmer ce farouche ressentiment, s'il aura la joie de réconcilier les deux évêques. Il s'alarme surtout de tant d'obstacles qui le séparent de Frédérique. Sans doute, il est de taille à se mesurer avec eux et à les vaincre. Mais l'entreprise est difficile ; elle sera longue, le succès en est incertain. Il redoute les difficultés et les peines qui l'attendent sur ce chemin du bonheur, dont il n'est pas sûr de franchir toutes les étapes et d'atteindre l'extrémité.

UNE AME QUI SE TRANSFORME

Les habitudes de villégiature estivale, entrées aujourd'hui si profondément dans nos mœurs, n'avaient pas encore pris, dans les premières années de ce siècle, l'extension que leur a donnée, depuis, la facilité des déplacements et des voyages. De nos jours, il n'est guère de Parisiens appartenant aux classes élevées ou même aux classes moyennes, qui ne quittent la capitale pendant la belle saison et ne tiennent pour salutaire un changement d'air. Châteaux, villas, plages, stations thermales, reprennent alors vie et animation. Pour quelques semaines, Paris devient désert.

Il n'en était pas de même à une époque où circuler coûtait gros, et où les voyages ne présentant ni la sécurité, ni les commodités qu'ils offrent maintenant, on hésitait plus ou moins à se mettre en route. Les gens, pour la plupart, restaient chez eux l'été comme l'hiver. Il n'y avait guère que les châtelains et les malades qui allassent demander, les uns à la campagne, les autres à des eaux, repos et santé.

En 1814, notamment, les déplacements furent exceptionnels. Paris conserva sa physionomie ordinaire. On avait passé par tant de ruineuses épreuves, chacun constatait dans sa fortune tant de

brèches ouvertes qu'on reculait devant des dépenses nouvelles. D'autre part, beaucoup de nobles familles avaient vu leurs châteaux confisqués par la Révolution, et n'étant pas assurées de les recouvrer, ni même d'être indemnisées de leurs pertes ; elles ne savaient, à vrai dire, où aller, en dehors de Paris, ce qui eut pour conséquence de les y retenir, alors qu'antérieurement elles s'en éloignaient dès la fin du printemps.

Le marquis et la marquise de Morville se trouvaient précisé-



A la porte de l'évêché, Victurnien retrouva sa voiture.

ment dans ce cas et, sans doute, eussent-ils renoncé à se déplacer, si Mlle du Quesnay ne les eût invités à passer l'été dans la terre patrimoniale qu'elle possédait aux environs de Bourbon-Vendée et où, depuis que restitution lui en avait été faite par l'empereur, elle allait résider un ou deux mois par an avec Mgr Ermel. Elle quitta donc Paris, en leur compagnie, dans les premiers jours d'août, au moment où la Cour partait pour Saint-Cloud. Après un arrêt à Guerlande où les attendait son tuteur, ils se remettaient en route tous ensemble pour se rendre au Quesnay.

Un château d'aspect féodal, perché sur un plateau, au sommet d'une colline dont les bois de chênes couronnaient les pentes, un

parc immense englobant dans son enceinte une partie de ces bois, et enfin cinq ou six fermes espacées dans une plaine que traverse la route de Paris à Bourbon-Vendée, constituaient le domaine, un des plus beaux du Bocage et qui n'existe plus aujourd'hui. Cette contrée, sous la Révolution, avait été l'un des grands théâtres des soulèvements royalistes. A l'époque où se passaient les événements que nous racontons, des croix de pierre, élevées en commémoration des vaillants, tués dans ces combats, s'élevaient encore, çà et là, au long des chemins et à l'entrée des villages. Elles donnaient à tout le pays une physionomie de sanctuaire dont le château eût abrité l'autel principal. On ne pouvait faire un pas sans rencontrer, sous cette forme, d'émouvants souvenirs que, d'autre part, gardait vivants la mémoire des contemporains. Ils sont bien oubliés aujourd'hui, ces souvenirs tragiques. Mais, le mystère qu'ils évoquaient alors, leur a survécu. Le Bocage en reste imprégné.



« D'abord, je ne suis pas une brave femme » dit la portière.

Comme sa nièce Frédérique, c'est au Quesnay que la marquise de Morville était venue au monde ; là aussi que l'aimable gentilhomme dont, depuis trente ans, elle portait le nom et embellissait la vie, l'avait connue et aimée et qu'avait brillé l'aurore de leurs jeunes et chastes amours. Emportée par l'existence loin de cet asile, en étant restée longtemps éloignée, elle était heureuse de s'y retrouver et d'y retrouver dans les hautes salles, sur les portraits,

dans les livres, dans les meubles, comme aussi dans les antiques chênaies qui, de leurs branches inclinées, saluaient son retour, les témoins muets de son enfance et de sa jeunesse. Son mari partageait sa joie, en voyant s'élever à tout instant devant lui, comme un vol d'oiseaux, le vol des souvenirs.

Le château n'était pas moins familier à Mgr Ermel. Tout s'y faisait éloquent à son gré. Tout lui parlait du marquis du Quesnay, le père de Frédérique, son élève d'abord, son ami ensuite, mort héroïquement en lui léguant sa fille. Les visions que ce cadre imposant des actions évanouies ramenait devant ses yeux ne renaissaient qu'en ouvrant dans son cœur une source d'émotions, d'où elles jaillissaient toujours avec la même abondance. C'est dire de quelles préoccupations touchantes furent remplies les journées qui suivirent l'arrivée de Mlle du Quesnay dans la maison de ses aïeux. Ces préoccupations la captivèrent d'abord au point de l'absorber. Elle parut oublier pour quelque temps celles qui lui étaient familières, ses rêves de vie religieuse, et les distractions que Victurnien, par sa présence et ses paroles, avait jetées au travers de ces rêves ardents et pieux.

Mais, cette cessation d'une crise morale dont elle ne pouvait se dissimuler la gravité ne fut que momentanée. Lorsque l'existence, autour de nos personnages, eut repris sa physionomie accoutumée, Frédérique sentit se réveiller en elle les sensations par où la crise s'était manifestée. De nouveau, l'image de Victurnien se dressait dans sa pensée ; de nouveau, elle se reprochait sa complaisance à laisser ce prince charmant occuper son imagination, et y prendre la place que naguère elle réservait uniquement à ses aspirations religieuses. Il était resté à Paris ; il n'écrivait pas ; on eût même dit qu'il affectait d'éviter toute occasion de se trahir. Mais, en dépit de son éloignement, de sa discrétion, de son silence, Frédérique était plus occupée de lui que lorsqu'elle pouvait le voit librement tous les jours.

Elle avait beau vouloir le fuir : elle avait beau vouloir persévérer dans cette immolation d'elle-même à laquelle elle se croyait engagée et vouée par des résolutions antérieures, elle le revoyait à toute heure, paré de séductions et de charme et de plus en plus puissant et fort par sa persistance à ne pas désespérer. Les lieux mêmes où elle vivait maintenant semblaient s'être faits les complices de M. de Ferrère. Plus elle les trouvait beaux et plaisants et plus elle y voyait son respectueux adorateur, fixé là, à son côté,

pour toujours. Ce théâtre d'un bonheur dont il ne dépendait que d'elle de jouir à jamais, et qu'elle appelait en le redoutant, revêtait parfois l'aspect d'un paradis. Alors, l'âme pleine d'épouvante, elle s'efforçait de chasser ces songes, elle s'abimait dans des prières ferventes, dans des actes de contrition; elle suppliait le ciel de se révéler à elle, de l'assister, de la maintenir et de la guider dans la voie qu'il lui avait ouverte. Mais le ciel ne l'entendait pas, ou tout au moins, semblait-il demeurer sourd à ses supplications. Elle était depuis quinze jours au Quesnay qu'elle se débattait encore dans ces affres et ces doutes, sans avoir osé les confier à son tuteur.

Un matin, comme après avoir assisté, dans la chapelle du château à la messe de Mgr Ermel, elle était dans la salle à manger, pour le déjeuner, la marquise de Morville qui venait la rejoindre lui dit :

— Monseigneur me suit. Il s'est attardé à lire ses lettres. On les lui a remises au moment où il achevait ses actions de grâce.

Et comme une suite naturelle de ce qu'elle disait, elle ajouta :

— Sur l'adresse de l'une de ces lettres, je crois avoir reconnu l'écriture du comte de Ferrère.

Un flot de sang monta aux yeux de Frédérique; les battements de son cœur se précipitèrent et ne pouvant se tromper au caractère de son émotion, elle s'en accusa comme si elle eût été volontaire.

Pour dissimuler ce qu'elle éprouvait, elle répondit :

— Une lettre de M. de Ferrère! Il ne nous a donc pas oubliés.

— Pouquoi donc le soupçonner d'oubli? demanda la marquise.

— Je ne le soupçonne pas. Mais, c'est la première fois qu'il écrit depuis notre départ de Paris.

— Sa vie est occupée, nombreux sont ses devoirs et ses obligations.

Sur ces mots, Monseigneur entra. Il tenait à la main son courrier. Il le mit sur la table, en s'asseyant. Sans faire allusion à la lettre de Victurnien, il porta à sa bouche et vida par petites gorgées la tasse de lait dont se composait son premier repas.

— Va-t il me parler de cette lettre? se demandait Frédérique anxieuse.

Il n'y fit aucune allusion et elle lui en voulut de son silence. Ne savait-il pas qu'elle s'intéressait autant que lui à Victurnien? Mais, aussitôt, elle conçut de ce mouvement de dépit un repentir sincère. Allait-elle demeurer longtemps ainsi, accessible à des tentations? Coupables avaient été sa curiosité et son impatience. Elle entendait

les expier sur l'heure et, comme pénitence, elle s'imposa de ne pas poser à son tuteur la question qui lui brûlait les lèvres.

Mais, cette question, la marquise, au même instant la posait :

— Me suis je trompée, Monseigneur? N'avez-vous pas reçu tout à l'heure une lettre de M. de Ferrère?

— Oui, il m'a écrit, répondit l'évêque, et malheureusement, sa lettre contient une mauvaise nouvelle.

Tout à l'heure Frédérique avait rougi; cette fois, elle pâlit :

— Une mauvaise nouvelle! fit-elle anxieuse.

— Vous ne le verrez plus aussi souvent, continua l'évêque. Il a quitté Paris. On l'a envoyé à Lyon où il va prendre le commandement d'un régiment de hussards.

— Le ministre de la guerre est cruel, remarqua M[me] de Morville. Nous priver, priver nos salons de cet aimable jeune homme, nous serons toutes bien indignées, n'est ce pas ma nièce?

Mais Frédérique resta silencieuse. Elle respirait, soulagée; elle s'était attendue à pire. Il quittait Paris, elle n'aurait donc plus d'aussi fréquentes occasions de le rencontrer; c'était tant mieux. Elle se considérait comme délivrée et dans cet éloignement définitif du tentateur, loin de le regretter, elle saluait une manifestation éclatante de cette volonté d'en haut dont, en ces dernier temps, elle avait douté.

— C'est bien la preuve que Dieu me veut, pensait-elle; il coupe court, par ce départ, à mes scrupules, à mes hésitations, à mes doutes. Il en débarrasse mon chemin. Maintenant, j'y vois clair.

Et, dans son pieux enthousiasme, elle décidait de s'ouvrir de toutes ces choses à Monseigneur et d'avoir avec lui sur l'heure, un sérieux entretien duquel résulterait pour ce saint entêté la certitude qu'en s'obstinant à retenir sa pupille dans le monde, il allait contre les desseins de Dieu.

Monseigneur allait sortir. Seul ou accompagné, seul le plus souvent, il faisait tous les jours, après sa messe, une longue promenade dans le parc du Quesnay. Le voyant se lever, prendre son chapeau et sa canne, Frédérique demanda :

— Voulez vous me permettre d'aller avec vous, Monseigneur?

— Si je veux! Je crois bien. Ce n'est pas tous les jours que je suis à pareille fête. Viens, mon enfant.

(A suivre.) Ernest Daudet.



L'IBIS BLEU [1]

(Suite.)

XVII

Ils se connaissaient depuis trois mois, mais, dans cette solitude, cela comptait pour un an de ces entrevues de Paris, espacées et brèves.

Il l'avait invitée une fois à venir avec Georges, l'après-midi, passer une heure sur son yacht.

Elle avait refusé d'abord. mais Georges l'ayant suppliée, elle avait cédé à l'enfant.

L'enfant, c'était le chaperon et surtout la sauvegarde. Pour sûr, il raconterait à son père ce goûter à bord. Dès lors, elle ne faisait rien de blâmable, ne faisant rien de nécessairement caché.

Pourtant, dans aucune de ses lettres, elle ne raconta à Marcant cette visite qui fut courte.

Quelques jours plus tard, Pierre lui proposa une promenade en bateau, jusqu'au golfe Juan. C'était l'époque où les orangers sont en fleurs. En ce temps-là, ce pays embaume.

— Venez respirer ce parfum qui emplit tout le golfe. Cela est unique, disait-il, et, dans quelques jours, il serait trop tard.

Il s'agissait de partir de bonne heure, après le déjeuner, avec Georges bien entendu. On reviendrait le soir, avant la nuit. Cette partie ne pouvait se remettre. Il faut saisir le moment.

— La distance n'est rien, avec le yacht... C'est une émotion inoubliable, celle qu'on éprouve, dans ce beau golfe, à respirer l'odeur de la terre en fleurs!

Elle hésita beaucoup ; il supplia :

— Faites-moi cette joie, de grâce ?

— Mais c'est très compromettant... Que dirait mon mari !..,

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

— Bah ! ici !... Autant dire à l'étranger ! au bout du monde ! Qui le saura ?... Votre mari permettrait, j'en suis sûr. C'est si simple.

Il ne songeait qu'à lui-même, avec la légèreté du désir... Il ne songeait qu'à la joie qu'il aurait à recevoir à son bord, pour tout un long après-midi, cette jeune et jolie amie...

Hélas ! son scepticisme murmurait, tout bas, en dessous : « Elle sait mieux que moi ce qu'elle a à faire !... Si elle consent, eh bien, c'est que tout est possible... *A Dieu vat !...* »

— Je vais écrire à mon mari, lui dire que je pars pour cette promenade...

Elle était très tentée. Le temps était délicieux. L'idée du golfe tout entier, mer, ciel et terre, empli de l'odeur des orangers, l'enivrait par avance. Elle avait entendu parler de ces calmes soirées où toute cette contrée, comme les rives d'Espagne, embaume, enveloppée d'une senteur qui est comme le rêve nuptial de la terre, du ciel et de l'eau.

— Bah! vous écrirez à bord!... Le youyou est là. Si vous me mettez en retard, je ne peux plus répondre du retour avant la nuit !...

Il est parfois impossible à ceux-là mêmes qui se sont laissés prendre au charme de la faute, de comprendre comment, en eux, s'effacèrent, au moment décisif, les fortes objections de la sagesse.

Et pourtant si la puissance des circonstances, de leur désir, de leur caprice, n'avait pas, durant le temps nécessaire, réduit à néant tous les obstacles, il y aurait de par le monde plus de regrets que de remords.

Élise appela Georges, lui expliqua ce qu'on allait faire. Contre toute attente, l'enfant voulut rester.

— .... Je vais te dire, maman... L'autre jour, à bord du bateau, eh bien ! j'ai eu un peu mal au cœur,.. et la mer était bien plus belle qu'aujourd'hui !

— Vous le voyez, mon ami, c'est impossible ! Je le désirais pourtant bien, — depuis un instant... j'étais décidée !

Pierre, à ce mot, fut désolé. Un rêve, près de se réaliser, lui échappait !

En enfant gâté qu'il était, il ne put supporter cette contrariété.

— Non ! non ! il faut venir quand même. Je vous en supplie ! Tenez, à peine arrivée au golfe, vous pourrez prendre, pour revenir ici, le chemin de fer.. Ce n'est pas trois heures d'absence...

.e bon petit cœur de Georges ne voudra jamais priver ni vous ni aoi de ce grand plaisir...

Élise avait quitté son chapeau, son ombrelle, ses gants.

Georges intervint :

— Pour sûr, maman, je ne veux pas te priver de la belle proenade ! Je m'amuserai autrement... Tu peux me laisser, va ; je 'ai pas peur avec Marion... Je m'amuserai bien tout seul avec ıon *Ibis Bleu* à moi, jusqu'à ce soir ! — Et puis j'ai ma leçon à rendre, et, avant, un grand, grand devoir à finir !

Aveuglée par le démon qui se charge d'aveugler ceux qu'il eut perdre, elle ne voyait plus les obstacles. La petite aventure a sollicitait. L'enfant, qui eût été la bonne raison de refus, si entiment la poussait du même côté que son désir !... Son pauvre ımi la regardait avec des yeux si suppliants !...

— Quelle folie !... C'est une vraie folie ! dit-elle.

Elle était vaincue.

Georges lui tendit l'ombrelle, les gants. Pierre lui présenta son hapeau.

— Nous serons là-bas dans une heure... Dans deux heures et lemie, par le train, vous pouvez être de retour !

Elle installa Georges à sa petite table de travail, l'embrassa omme à l'ordinaire quand il lui arrivait de sortir sans lui pour ıne courte promenade. Elle fit quelques menues recommandaions à Marion, répéta qu'elle serait de retour avant deux heures, t partit.

Dix minutes plus tard, elle mettait le pied à bord de l'*Ibis Bleu*, t le petit Georges ayant soulevé le rideau de sa fenêtre, la regarlait, tout fier d'avoir si courageusement laissé sa chère maman artir ainsi sans lui !... — Mais c'était si peu de temps ! il serait i content tout à l'heure, à son retour ! Et puis de la ville de à-bas, elle lui rapporterait, pour sûr, quelque jolie surprise !

XVIII

A bord, tout de suite elle fut distraite par les incidents de l'apareillage, par les mille détails du spectacle toujours nouveau qui es entourait.

Ce tête-à-tête pourtant la troublait.

Quand il lui proposa de descendre au salon un moment, pour les rafraîchissements, — car, à cette heure du jour, le pont brûlait et le rouf était inhabitable, — elle n'osa refuser.

« Ce refus, pensait-elle, aurait laissé deviner son trouble. »

Là, au salon, elle sentit profondément combien elle avait tort d'y être. Tous ses gestes décelaient l'embarras ; et lui, cela l'enchantait. Sur le pont, elle pouvait se croire dans la rue, à la promenade ;... il y avait les hommes, le capitaine. Ici elle lui appartenait ; c'était la maison, le *home*.

Pour rompre cet embarras du tête-à-tête, elle demanda :

— Lisez-moi des vers...

— Des vers ?

— Des vers de vous, oui, dit-elle, vite, lisez, j'ai hâte ! C'est un caprice... Et, un peu coquette : — Allons, obéissez !

L'idée vint à Pierre de lui dire des vers qu'il avait adressés à sa maitresse, à celle dont Élise connaissait l'histoire.

— Oui, oui, dit-elle, cela m'intéresse tant !

Tous deux continuaient à se croire un peu séparés l'un de lautre par ces confidences qui, au contraire, les rapprochaient toujours davantage.

Il lut.

A mesure qu'il lisait, elle se sentait frémir d'une terreur qui lui était douce, étrangement. La violence, bizarre pour elle, des expressions, lui révélait quelque chose de nouveau en celui qu'elle écoutait, et qui avait su lui inspirer un sentiment d'affection profonde.

Elle le voyait comme un être supérieur et se présentait à être obscurément jalouse de cette femme « mauvaise » qui, ayant eu à elle un être pareil, n'avait pas su le garder.

Pierre lisait :

L'ÉTRANGE AMOUR

Non je n'étais pas né pour cet amour étrange,
Pour ces baisers d'enfe d'où l'espoir est absent,
Mais pour voir, un matin, sur les lèvres d'un ange,
Éclore de ma bouche une fleur de mon sang !

Malheureux ! j'étais né pour la tendresse douce,
Pour les retards sans fin entre deux bras fermés...

Elle l'interrompit :

— Vous voyez bien ! il faut vous marier !... Tout ce qui n'est pas cela ne vaut rien, et mène au malheur.

Il reprit :

Malheureux ! j'étais né pour la tendresse douce,
Pour les retards sans fin entre deux bras fermés,
Non pas pour cet attrait singulier qui repousse,
Et qui m'a dit comment les damnés sont aimés !

Mais puisque ce poison s'est glissé dans ma veine,
Puisqu'un charme d'amour, triste, étrange et mortel,
Dans mon cœur écroulé, dont la tendresse est vaine,
Brûle comme un feu noir sur un reste d'autel,

Soit ! je t'entraînerai dans l'abîme où je tombe !
Mon agonie en pleurs tordra tes noirs cheveux,
Et comme le corbeau qui lie une colombe,
Je t'étoufferai pâle, entre mes bras nerveux !

J'accepte cet amour, où veille une rancune,
Et je t'emporterai quelque part dans l'obscur,
Devant la mer sans fond, par une nuit sans lune,
Pour que tout soit sinistre, et mon crime plus sûr !

— Est-ce que vous seriez un monstre ? cria-t-elle en riant.

Mais ce rire était triste au fond. Elle se sentait en péril, comme environnée de flammes. Il continuait :

Mes yeux, en profanant l'abîme de tes voiles,
N'auront plus de ton corps que de vagues pâleurs...
Nous roulerons, au fond de la nuit sans étoiles,
Crispés dans mes remords et noyés dans tes pleurs !

Elle cria encore :

— Quel horreur ! C'est un mauvais rêve !

Mais lui, d'une voix soudainement apaisée :

... Oh ! contemple leur joie et regarde la nôtre !
Vois leur lampe attentive et leurs fronts rapprochés !...
Chacun des deux amants sent le bonheur de l'autre :
Ils ont des fronts sans tache et des cœurs sans péchés !

— Que c'est beau ! dit-elle alors. Ah ! cela n'est pas fait pour aimer la faute.

La dernière strophe l'enchantait, la caressait, la remit en confiance. Elle y retrouvait tout à coup l'homme de devoir ou du moins de repentir.

— Je vous l'ai toujours dit, mariez-vous ! reprit-elle. Vous comprenez si bien (ces derniers vers le prouvent) le charme des intimités, des intérieurs bien clos, l'honnêteté des amours fidèles... Ah ! je n'y entends rien, mais ces vers me semblent très beaux.

— Nous sommes, par malheur, dix mille en France à en écrire comme ça, dit-il gaiement. Mais nous avons fait de la route... Venez voir Cannes et le golfe.

Elle monta devant lui. Sur le pont, il lui offrit son bras...

— Cette femme, lui dit-elle alors tout à coup, avouez-le en toute franchise, vous l'aimez encore?

— En toute franchise (répondit-il honnêtement, et pourtant avec le désir d'agacer un peu la femme désirable qui l'interrogeait), il me semble parfois que je l'aime encore. D'abord, elle m'occupe beaucoup. Et puis, si j'en ai dit du mal (je ne sais plus), soyez assurée que je n'en pense pas un mot au fond!... Et en tous cas je lui dois être reconnaissant du bonheur qu'elle m'a donné... Elle était libre. Et j'ai grand'peur d'avoir agi comme un sot!... N'en parlons plus!

Élise ne comprit pas pourquoi son cœur se serrait un peu.

— Vous l'aimez encore, je le savais, dit-elle avec un rire forcé... Qand on n'aime plus, Monsieur le poète, on ne garde pas... d'*inutile clef!...*

Il tira violemment sa montre et essaya d'arracher la fameuse clef, qui y était accrochée. Comme l'anneau résistait, il jeta le tout à la mer.

Elle ne comprit pas pourquoi son cœur, qui battait vite, battait plus à l'aise.

— Vous avez bien raison, dit-elle froidement. Il faut oublier.

XIX

Sur la mobile étendue de l'eau, pailletée d'étincelles de soleil, l'île Sainte-Marguerite dormait... Cannes, comme accoudée sur la grande courbe de la plage, semblait une belle paresseuse. Les palmiers disaient l'Orient. La mer aimait la terre et, la terre la mer.

La première bouffée du parfum des orangers vint à leur rencontre, lente, douce, pénétrante comme un aveu d'amour, comme une première caresse, aussi profonde que timide.

Ils avançaient, fendant cette eau harmonieuse et cet air embaumé qui, tous les deux, se déplaçaient à peine devant l'*Ibis Bleu*, grand oiseau de mer nageant, avec une aile entr'ouverte...

Les rêveurs d'amour se taisaient. Ainsi, en grand silence, pendant une demi-heure, ils avancèrent vers la terre fleurie qui leur soufflait son haleine tiède, parfumée d'un grand désir végétal...

Le bruit doux de l'hélice lente, s'arrêta.

L'*Ibis* paresseusement filait encore, ouvrant sur les vagues, derrière lui, un grand éventail fait d'une écume blanche comme le duvet des cygnes. L'ancre fut repoussée du bord. Elle tomba dans l'eau un peu pâle, rose un peu, et sous sa chute, une gerbe de perles précieuses monta épanouie pour retomber en pluie merveilleuse.

Et à peine arrêté, le yacht au mouillage vira sur lui-même, comme pour saluer tout le cercle de l'horizon.

Extasiée, émue d'un bonheur physique vaste et profond comme tout le ciel et toute l'eau, elle eut peur de sa joie, la sentit trop forte, toute-puissante, comprit qu'elle n'avait plus rien à faire là, qu'elle avait goûté en cette minute tout le charme promis et permis.

— Et maintenant, vite, partons ! dit-elle.

Il ne chercha pas à la retenir.

— Armez le youyou! commanda-t-il.

Et ils allèrent vers le rivage, dans la petite embarcation du bord.

Ils n'étaient pas loin de la terre quand le train passa à grand tapage, soufflant sa fumée noire, sifflant comme l'ironie.

Élise fut consternée.

— Pourquoi s'affliger? dit Pierre. Retournons tout de suite à bord. A la nuit, vous serez chez vous.

Elle se taisait, fâchée, déconcertée, incertaine, embrouillant toujours davantage les idées, les sensations et les sentiments, à mesure qu'elle cherchait à les reconnaître en elle.

— L'enfant n'est pas seul, insistait Pierre, répondant aux préoccupations douloureuses qu'il devinait. La vieille servante le soignera bien, c'est un retard, un simple retard ! Que voulez-vous faire ?... Attendre ici un autre départ ?... Mais ce serait quatre heures de perdues !

Ils retournèrent donc à bord.

Il se trouva qu'avec la permission du capitaine, le mécanicien était allé à terre.

— Il va revenir dans un instant.

En attendant on leur servit à dîner sur le pont, dans le rouf vitré. Les stores étaient baissés, mais dans le cadre de la porte grande ouverte, à l'arrière, on voyait, par dessus le couronnement, l'eau scintiller, riche de mille tons fuyants et tendres...

L'animation de Pierre, la recherche jolie de la table surchargée de fleurs, finirent par distraire les yeux d'Élise. Quand elle eut mangé un peu, elle écouta, avec moins d'impatience, les explications détaillées qu'il répétait :

— Songez donc, quel enfantillage ! Rien n'est si changé à votre projet. C'est, au lieu de deux ou trois heures, quatre heures d'absence, voilà tout... Vous savez bien que l'enfant s'endort, le soir, avant le dessert !... je le vois dormir d'ici... La vieille Marion est une mère... Du reste nous allons partir... Voici l'homme qui rentre à bord...

Il appela le valet de chambre :

— Va dire que nous partons.

Elle se rassura à la fin. Qu'y avait-il, en effet de si changé ?

Le repas achevé, ils allèrent s'accouder ensemble comme au balcon, sur le couronnement, pour assister au départ, pour voir s'éloigner la rive et l'ombre monter.

Dans la grande paix du soir doré et pourpre, la mer, calme, se berçait elle-même, d'un balancement doux, à sa propre chanson, d'une voix basse comme un soupir.

L'*Ibis* se mettait en mouvement.

Une brise toute faible, comme fatiguée, vint du rivage, et il leur sembla que la terre elle-même, avec tous ses parfums, se mettait à les suivre.

La nuit s'avançait aussi, de l'est, comme à leur poursuite, une nuit pâle, pâle comme un visage d'amante, — mystérieuse comme le fond des printemps et des rêves.

A côté du croissant fin, dans le ciel, une seule étoile brillait, perdue et fidèle.

Pierre entendit, derrière eux, qu'on marchait timidement... il la quitta...

Élise ne bougea point. Elle voulait ne rien perdre du spectacle, et surtout ne plus retourner avec lui, à l'intérieur.

C'était le capitaine... il était tout confus d'avoir à déranger son jeune patron, jusque dans ce recoin réservé où l'on était presque invisible à l'abri du rouf.

— On ne m'a pas donné la route. Où va-t-on? demanda-t-il.

— A Saint-Raphaël, après une pointe au large, répondit Pierre à voix basse.

Il revint s'accouder près d'elle devant la beauté de la vie et du monde, devant la mer et la nuit où, obstinément, le parfum des orangers s'exhalait suave, perfide comme un charme...

XX

L'*Ibis*, dans la nuit croissante, s'en allait tout droit vers la haute mer. Comme un appel et comme un adieu déjà lointain, le parfum des orangers leur arrivait encore, par bouffées lentes, dans une tiédeur d'air délicieusement lourde.

Il leur semblait à tous deux qu'ils étaient hors du temps, hors du monde, loin, très loin des hommes!

Nous avons respiré cet air d'un autre monde,
Elise! . . . .

La marche du bateau, d'un rythme somnolent, assoupissait leur rêverie. Toutes les délices flottantes du printemps les accompagnaient, les berçaient dans l'irréel. La volupté de la nuit les troublait d'un même trouble...

Et lentement, lentement, attiré par une force irréductible, le jeune homme appuya son front sur l'épaule de la jeune femme, et malgré lui il songeait : « Que va-t-elle faire? »

Elle ne bougea pas.

Lentement il prit sa main, et il songea : « Que va-t-elle dire? »

Elle ne parla pas.

Une autre qu'elle, inconnue d'elle, vivait en elle.

Elle demeurait étonnée et passive, comme fixée par une volonté étrangère, — à son destin, inéluctable aujourd'hui, mais qu'hier elle avait, sans se l'avouer, choisi.

Elle était responsable du passé, non plus du présent. Quelque chose errait autour d'elle qui la dominait, — et quelque chose naissait en elle, qui la dominait également. Le fatal était commencé. Il était trop tard pour le conjurer. Un acte de volonté ne pouvait plus que précipiter sa chute. Dans le présent, plus rien n'était faute, et comme elle était toute au présent, aucun remords

bienfaisant ne pouvait plus la secourir, en sorte que, libre de tout souvenir, elle se mit à être heureuse.

Et dans ce moment là elle sentit qu'il approchait de sa nuque ses lèvres chaudes... Elle eut alors une suprême révolte, une envie désespérée de se retourner brusquement, de le regarder en face pour lui dire de toute son énergie :

— Non! non! jamais!...

Et elle le fit..., en sorte que le baiser, qu'il allait déposer sur son cou, tomba sur ses lèvres, y étouffa le refus inutile :

— Non! non!...

Elle chancela... Il la soutint de son bras enveloppant... il la pressa contre lui... Elle frémissait toute. Rien de pareil ne lui était connu... Le yacht roulait un peu. Elle crut qu'elle s'abimait avec le navire, qu'elle descendait à travers des espaces sans fin où la suivaient tous les parfums de la terre et de la mer. Son cœur, brusquement épanoui comme la fleur des aloès, s'ouvrit avec un éclat doux, lançant dans toutes ses fibres, au fin bout de ses doigts et jusqu'à la pointe de ses cheveux, une électrique secousse qui la faisait à la fois et mourir et revivre. Elle ne pouvait plus rien vouloir, que le prolongement de cette sensation de néant heureux.

XXI

Marcant était en route. Il avait médité de surprendre joyeusement sa femme, de lui annoncer tous ses bonheurs à la fois. Il dut s'arrêter à Marseille, ayant à faire de vive voix à son collègue, le préfet des Bouches-du-Rhône, une communication officielle de la part de son ministre.

Cela l'ennuyait, empêchait son arrivée rapide à Saint-Raphaël, par le train de quatre heures qui lui paraissait le plus agréable. Arrivé par ce train-là, il aurait eu le temps de faire une promenade à l'heure calmée, tout en bavardant, en racontant à sa femme quel renouveau se faisait en lui, et comment il entendait l'entraîner désormais dans une vie plus variée, plus pleine, et en rapport avec sa situation nouvelle.

Il fut très contrarié d'avoir à s'arrêter, et il prit tout de suite, après son déjeuner, un méchant train omnibus, qui, pour comble de dépit, partait avec trois heures de retard. Il calcula, très ennuyé, qu'il n'arriverait pas à Saint-Raphaël avant dix heures

u soir, en supposant que ce train maudit n'éprouvât pas de nou-eaux retards !... Attendre le train de minuit? il y songea.., mais lors il arriverait à quatre heures du matin ! — Surtout, que faire n attendant? Il partit donc, irrité du retard, mais si joyeux quand ıême du retour ! « Si j'envoyais une dépêche?... Non, non, je eux la surprendre. Du diable si elle m'attend à pareille heure ! »

Des impatiences le prenaient, qu'il n'avait jamais connues. Il entait son esprit courir au devant de la machine trop lente. Il royait la regarder du dehors, et, forcé de n'aller pas plus vite u'elle, il se retrouvait dans son wagon, toujours plus étonné de 'être encore que là !

Cette excitation durait depuis plusieurs jours. La nuit en 'agon, de Paris à Marseille, l'avait exaspéré encore. Son ima-ination, endormie à l'ordinaire, était éveillée, toute neuve. Il se eprésentait à tout instant la surprise d'Élise, de Georges. « Quoi ! voilà! » On ne le reconnaîtrait pas d'abord à cause du veston lair, du petit chapeau rond!... Et il riait dans sa barbe... « Mais ui, c'est moi ! » Il serrait son Georges sur son cœur, se promettait e ne plus le sermonner si souvent, ne fût-ce que pour faire sourire lus souvent les yeux de la mère.

« La vie est si courte! je m'en suis aperçu à temps! il faut que leur donne un peu de bonheur, du bonheur vivant, de celui u'on éprouve dans le contact des choses naturelles... Tout n'est as dans l'ambition, que diable! dans la vie sociale. Je vois bien u'il est doux de jouir quelquefois, en se serrant les uns contre les utres, d'un coucher de soleil bien paisible, d'un beau paysage claire par la lumière renaissante du matin... J'aimais pourtant ien ça, dans ma jeunesse d'écolier, au temps où je visitais Mon-eaux avec la petite Élise! Comment se fait-il donc que, pendant longtemps, je l'ai oublié?

Son cœur fut remué de souvenirs. L'impression de son unique ournée d'amour remonta en lui ; il se sentit quelque chose d'étran-ement doux, de bon, il est temps encore, je vis! nous vivrons!

Il ferma les yeux... Il crut se voir au balcon de la villa, près 'elle. Ce serait ce soir, ce soir même. Il lui dirait... Que lui di-ait-il?... Il sourit encore : il avait trouvé! Il lui dirait simplement :

> Nous avons respiré cet air d'un autre monde,
> Élise!. . . . .

Et ils auraient encore seize ans et vingt ans ensemble.

Et alors, elle aussi, elle reverrait l'heure première de leu amour. Elle se mettrait à trembler. Il le sentirait bien, en lui pre nant la main, la taille ; et là, devant cette mer paisible, sous le étoiles, il lui donnerait le baiser qu'en vérité il ne lui avait jama donné, le baiser de l'amant...

Le train s'arrêtait... « Comment! encore!... Quelle cha rette!... »

Il était seul dans son wagon, il rouvrit les yeux en sursau regarda l'heure, le nom de la station : « Pignans! » Il consult l'*Indicateur*. On n'avançait pas!...

Le train repartit. Il reprit son rêve. « Où était-elle en ce mo ment?... A sa fenêtre? Non. A la promenade? Non, elle ne so tait certainement pas le soir... Il faisait pourtant bien chaud, bie bon. Et Georges? Il jouait sur le tapis, avec son *Ibis Bleu*... C M. Dauphin, quel charmant homme! Mais pourvu que l'idée n lui vienne pas de nous rejoindre à Naples avec son bateau, ca nous allons partir pour Naples avant huit jours!... Il ne faudr pas dire à M. Dauphin où nous allons... je veux être seul avec elle avec mon enfant... Ah! la belle vie qu'on va mener, pendar trois mois! »

Entre deux stations, le train brusquement ralenti, à gran renfort de freins serrés, eut enfin un si brusque arrêt que le voyageurs furent poussés les uns sur les autres...

— Il me manquerait cela, un accident!

Ce n'était rien de grave... mais cinq minutes perdues lu parurent cinq siècles!

Aux Arcs, il s'aperçut qu'il avait faim... il mangea un morceau en hâte, non sans maudire l'arrêt!

A dix heures du soir seulement, on approchait de Fréjus « Sera-t-elle couchée? Assurément. Je réveillerai Marion en lançant des petits cailloux là-haut, contre sa fenêtre qu'elle ouvrira : « Qui est là? » — « C'est moi, c'est monsieur... Faite sans bruit... ne prévenez pas madame... je veux la surprendre! » Et alors il frappait à la porte d'Élise, bien doucement, bien nette ment, pour ne pas l'effrayer. « — Entrez!... disait-elle. C'est vous Marion?... » J'aurai Marion près de moi qui répondra, sur mon ordre : « — Non, Madame. C'est un Monsieur! » — « Qu'est-ce que vous dites là ? vous êtes folle! »

Il s'amusait de son rêve, il souriait tout le temps, il se frottai les mains parfois. « Ce retard ne gâte rien, au contraire! » Elle

priera : « C'est toi ! Comment! c'est toi ? » Et alors, assis sur son lit, je lui conterai notre avenir nouveau, comme un conte fait à un enfant. Elle voudra se lever : « — Ouvre la fenêtre !... » Et toujours il en revenait à cette fenêtre, à ce balcon... C'est là, c'est devant la nuit pleine d'étoiles, qu'il voulait lui chuchoter les paroles tendres, les mots qui leur rappelleraient la jeunesse, la leur feraient revivre tout entière. — « Pourquoi parles-tu si bas? demanderait-elle. » — « Pour ne pas réveiller ton Georges... il sera bien heureux, demain matin, de me revoir tout à coup !... Allons, rentrons, ma chérie... » Et c'était une nuit de noces.

XXII

Il laissa à la gare tout son menu bagage, et, léger, courut vers la plage.

Saint-Raphaël, à cette heure-là, dormait. Une seule maison, près du port, le Cercle, était éclairée. Aucun passant.

Un mistral incertain, depuis une heure, s'était levé. La mer se lamentait sous des rafales intermittentes. La plainte du vent, sous le ciel de juin, fourmillant d'étoiles, ne parvenait pas à être triste. Marcant se hâtait vers sa maison. Un quart de lieue, ce n'est rien. Il mesurait son chemin aux villas, aux hôtels qui bordent la route, aux bateaux reconnus, tirés au sec sur les galets, devant les portes des jardins.

Tout à coup, Marcant s'arrêta. Une plainte humaine avait couru dans l'air, entre deux rafales, si poignante que le bruit du vent tout à coup parut sinistre au pauvre homme.

— Est-ce qu'on égorge quelqu'un, par ici?... Il écouta un instant. La plainte de nouveau se fit entendre, lamentable infiniment, toute faible comme si celui qui la poussait était un mourant; et affaiblie encore parce qu'elle était emportée vite sur la mer, par le mistral, qui se relevait en sursaut après un temps d'accalmie.

Enervé par la fatigue, par les incidents de la route, par les excitations où l'avaient mis ses projets nouveaux, ses désirs, ses rêveries, Marcant se sentit pâlir... « Si cela venait de chez moi! »

Il reprit sa marche, moins vite, comme ayant peur de ce qui l'attendait. « Quelle folie! Comment, pourquoi chez moi? c'est impossible! »

Il se rappela confusément, à travers cette crainte, le conseil du philosophe ancien, un sujet de version classique : « Quand tu reviens chez toi après une longue absence, attends-toi à trouver ton champ dévasté, ta maison brûlée, tes enfants morts. Et si rien de tout cela n'est arrivé, tu seras heureux. Et si cela est arrivé, tu seras préparé. »

Il n'était plus qu'à deux cents pas de la Terrasse, qui lui était cachée par un coude du chemin.

A ce moment la plainte, une fois encore, se fit entendre plus longue, plus désespérée. Une voix grêle distinctement criait, avec un prolongement infini de la seconde syllabe : « Maman! maman! »

— Mais c'est Georges! cria-t-il.

Il voulut courir et, se sentant défaillir, il dut s'appuyer contre un mur.

— Voyons, voyons, du calme, je deviens fou, parole d'honneur! Pourquoi Georges appellerait-il sa mère? C'est impossible! il dort à cette heure... Si elle était... Si elle était morte... eh bien, il y aurait quelqu'un, ne fût-ce que sa bonne pour l'empêcher de crier!... Assurément j'ai la fièvre.

Le cri recommençait : Maman!

Pauvre petit cri enfantin, que le mistral roulait aussitôt dans sa vague, comme la mer roule un liège perdu... Il surnageait pourtant au-dessus du grand murmure de l'eau et du vent, et il assombrissait la nuit, il attristait tout cet infini...

Marcant avait retrouvé ses jambes, il courait...

— Georges!

— Oh! mon papa!

Une petite ombre, tout là-haut, sur la toiture en terrasse, se dessinait noire dans le ciel de nuit...

— Prends-moi, mon papa, je vais sauter!

— Je te le défends! entends-tu!

Le génie paternel retrouva ce ton d'autorité brutale pour arrêter le pauvre petit qui, affolé de terreur, se serait précipité.

Par habitude d'obéissance Georges, en effet, s'arrêta, silencieux. Ce ton accoutumé le rassura plus, en un tel moment, qu'une calinerie.

— Où est ta mère?

— Je ne sais pas. Maman est partie... sur l'*Ibis Bleu*.

— Sur l'*Ibis Bleu*! Partie! Comment! Avec qui?

Voilà qu'il oubliait l'enfant; il ne pensait plus, en cette seconde, qu'à la mère. Il s'interrogeait lui-même tout haut.

Mais Georges répondit :

— Eh bien, avec Monsieur Pierre, mon papa!

— Avec Monsieur Pierre!

L'idée terrible lui traversa l'esprit : on le trompait!...

— Non? non! Oh non! c'est impossible!

— Mais oui, papa, avec Monsieur Pierre Dauphin.

Marcant pensait : « Avec M. Dauphin, seule, la nuit, à bord de l'*Ibis Bleu?*... Eh bien, mais... alors?... »

Ici sa pensée, se heurtant de nouveau à la conception de la chose impossible, s'arrêta... il ne comprenait pas, voilà tout... il comprendrait plus tard... mais tout de même, c'était une affreuse douleur, bien affreuse... « Ah! mon pauvre petit!... » Son cœur de nouveau bondit vers l'enfant. Avant tout il fallait, pour calmer l'enfant, feindre un peu de calme, autant que possible. Lui, il se remettrait à souffrir après!

— Tu es donc tout seul?

— Oui, oui, tout seul! dans toute la maison! qui est toute noire! on m'a laissé, papa! on m'a laissé!...

— Eh bien, et ta bonne?...

— Je ne sais pas. Elle n'y est plus.

Il surmontait depuis longtemps peut-être son envie de pleurer, afin de pouvoir crier... Sur ce mot : « Et ta bonne? » il se revit au moment où il s'était aperçu de sa solitude!... La crise de détente arriva; il se mit à pleurer à chaudes larmes, avec de grands hoquets qui le secouaient tout entier.

— Eh bien, je suis là, à présent... Tu n'as plus peur, n'est-ce pas? calme-toi, mignon, je suis là...

— Mais pourquoi... pourquoi... n'entres-tu pas? viens me prendre, mon papa!

Marcant n'avait pas de clef. Déjà, à deux reprises il s'était rué sur la porte. Il s'y précipita de nouveau, la frappant à coups d'épaule, de tout son poids. Bien que ce petit homme trapu fût pesant et fort, la porte résista. Il ne savait plus ce qu'il faisait.

— Écoute, Georges, il faut descendre et m'ouvrir.

— Mais tu comprends, papa, pour sortir, on a pris la clef d'une porte, et, à l'autre, il y a des verrous très gros que je ne sais pas ôter... J'y ai bien pensé, va!

— Ah! oui! et, aux fenêtres, il y avait des traverses de fer,

qu'on mettait tous les soirs, et que l'enfant ne pourrait pas soulever non plus.

Descends, tu essayeras.

L'enfant se tut, immobile.

— Eh bien? dit Marcant.

— J'ai peur de descendre : c'est tout noir. Je suis bien là puisque je t'entends!

Marcant regardait autour de lui. Il pensait ! « Une échelle! » Mais il n'en avait pas. Il pensait : « Réveiller les voisins?... » Mais pourquoi appeler soi-même des témoins à sa misère!

— Écoute, mon Georges, je vais chercher une clef, un serrurier au village. Je n'ai pas de clef. Attends-moi, veux-tu? Je vais revenir tout de suite.

— Non! non! ne t'en va pas, ne t'en va pas, mon papa... parce que je veux t'entendre!

Marcant, découragé, s'affaissa sur le rebord de la muraille basse.

— Je reste, allons, n'aie pas peur; je reste... Mais pour Dieu! ne pleure plus, ne pleure plus, mon Georges : je suis là!

Et le père fit un effort pour ajouter :

— Ta maman va revenir.

— Alors tu sais où elle est? Est-ce que tu l'as vue?

— Elle est sur l'*Ibis Bleu*... qui va revenir... tu me l'as dit toi-même... Est-ce que tu n'en es pas sûr?

L'espoir lui revenait... Elle ne pouvait pas être, à pareille heure, seule à bord, avec cet homme... L'enfant s'était trompé.

— Oh si, papa! j'en suis sûr! je les ai vus, d'ici, par la fenêtre, monter du petit bateau sur le grand. Mais il ne faut pas avoir peur pour elle... puisqu'elle est avec Monsieur Pierre, qui l'aime tant...

Marcant le violent, le rude et jaloux Marcant se sentit pris de vertige... Chacun des mots de l'enfant ajoutait à son angoisse... Ce yacht à vapeur était maître de revenir à son heure... Pour ce bateau-là, il n'y avait pas de vent contraire... Quelle puissance avait donc pu la faire aller à bord de ce bateau, sans son enfant! Cela seul était une faute suffisante... « Monsieur Pierre, qui l'aime tant!... » Un flot de sang lui monta au cerveau... Il eut envie de tuer... ou de mourir!...

— Il vient souvent, Monsieur Pierre?

Il prononça ces mots malgré lui; il aurait voulu les retenir... il était trop tard... Il les entendit non en lui-même, mais de ses oreilles, et il les jugea comme si un autre les eût prononcés!...

Interroger l'enfant, faire, par l'enfant, accuser la mère, c'était mal! c'était horrible!...

— Monsieur Pierre! Je crois bien, qu'il vient souvent!... Il vient tous les jours!

— Tous les jours! se répéta Marcant.

Depuis qu'il était là, il avait dans sa tète une tempête d'idées noires, un chaos ténébreux de sensations confuses... Ce mot : « Il vient tous les jours » entra dans cette obscurité comme un coup de lumière crue : « On le trompait! c'était sûr!... » — Il vient tous les jours!... Elle ne lui avait pas dit cela?... Donc, elle le trompait!... Il cessa de s'interroger, de douter, de ne plus comprendre... Il revit, dans un éclair, tout le chemin parcouru par Élise depuis sa première rencontre avec Dauphin... Ce mot de son enfant déchaîna en lui l'horrible jalousie clairvoyante, capable de châtier le crime imaginaire et qui, dans le cas présent, devenait la faute vraie. Et sans autre examen, sans autre preuve, pareil à ces gens qui tuent pour un regard innocent, mal interprété, il accepta sa conviction comme justifiée. Elle était coupable, tout l'accusait... Que faire, à présent! Que faire! Rien! Attendre! Et surtout, avant tout, rassurer l'enfant, — l'enfant, qu'elle prétendait aimer! qu'elle avait trahi, abandonné, trahi!... Ah! la malheureuse!... Elle, qui le connaissait jaloux! Elle, que pendant tant d'années il avait privée, par jalousie pure, de bals et de fêtes, parce qu'il ne voulait pas l'exposer au regard des hommes, dans le monde! Ah! la malheureuse! Elle, que son enfant préférait à lui!... « Ah! mon pauvre Georges! » Il se débattait dans l'horrible impuissance. Pour lui-même, il ne pouvait rien; — et, son enfant il ne pouvait pas le prendre dans ses bras, pour le bercer, le consoler, l'endormir...

— Écoute, mon Georges, si tu n'es pas trop fatigué... raconte-moi ce qui est arrivé... Est-ce que tu veux bien?

Il assouplissait sa voix, la faisait caressante... avec des envies qu'il réprimait de gémir, lui aussi, dans le vent qui grondait au bord de la mer rageuse, de hurler comme les loups-garous, comme les chiens qui aboient au perdu ou à la mort...

— Oui, mon papa, voilà. Maman a voulu m'emmener sur ce bateau, avec Monsieur Dauphin qui est mon ami. Je n'ai pas voulu parce qu'une autre fois j'avais été un peu malade du mal de mer. Alors maman ne voulait pas y aller, mais moi je n'ai pas voulu qu'elle soit privée, à cause de moi, de la jolie promenade...

Alors je lui ai dit. Elle ne voulait toujours pas, et moi je voulais. Alors, à la fin, elle est partie. J'étais bien content, et j'ai bien travaillé. Et puis ma bonne m'a fait promener, pas Marion, l'autre, qui vient seulement dans le jour. Et puis nous sommes revenus à la maison. Et puis on m'a fait dîner. Et puis on m'a fait coucher... Ça m'ennuyait bien de ne pas voir maman pour l'embrasser comme tous les soirs, mais enfin je savais qu'elle allait revenir, j'étais raisonnable, et je me suis endormi en faisant ma prière... Et puis alors... et puis alors...

— Il s'arrêta et éclata de nouveau, inconsolablement, en sanglots, et la douleur de l'enfant descendait de là-haut sur ce père, et l'écrasait.

— Et puis alors?... dit Marcant.. Mais il se reprit.: Allons, n'y pense plus... n'y pensons plus puisque je suis là... Veux-tu une orange?

Marcant, en cherchant son mouchoir pour essuyer ses yeux retrouvait dans sa poche une orange qu'il y avait mise tout à l'heure au buffet, pour son Georges.

— Oh! papa, je n'ai pas envie !...

Et de lui-même, heureux de conter sa peine, l'enfant reprit :

— Et puis alors, je ne sais pas combien de temps j'ai dormi. Et puis, je me suis réveillé, parce que j'avais l'idée de maman dans la tête, et des mauvais rêves à cause d'elle... Et j'ai vu tout noir! J'ai appelé maman, elle n'a pas répondu. J'ai appelé ma bonne, dans l'escalier, elle n'a pas répondu. J'ai cherché les allumettes sur la cheminée. On m'a bien toujours dit, de ne pas y toucher, aux allumettes, mais quand il le faut, n'est ce pas? J'avais si peur, dans tout ce noir! Et quand je criais, il me semblait que c'était d'autres qui criaient contre moi! mais je n'ai pas trouvé les allumettes. Alors, j'ai pleuré. Et puis je suis allé vers le lit de maman. On y voyait un peu dans sa chambre, par les vitres, à cause de la lune. Alors, j'ai mis mon pantalon, tout de travers, et ma veste, bien vite, parce que j'avais peur, mais il fallait bien les mettre pour monter ici, dehors! Et alors je suis venu par l'escalier sur la terrasse. J'ai eu moins peur ici que dans la maison, parce qu'on y voit Et je comprenais qu'on ne pouvait pas monter jusqu'ici, de la route, pour me faire mal... Et alors, j'ai crié, crié! j'ai tant crié que je n'en peux plus... Le vent est fort, et puis il y a la mer. Tu comprends, je voulais crier plus fort qu'eux... Et je pensais : Oh! si papa m'entendait! alors, voilà. Tu es venu. Je voulais sauter

ers toi, en te voyant... Oh! tu m'aurais bien attrappé dans tes
ras, va, tu es fort... Je voudrais tant t'embrasser tout de suite!

Marcant sanglotait en silence, la face dans son mouchoir tout
lein déjà de l'eau de ses yeux. Il fit un nouvel effort sur lui-même.

— Écoute, mon Georges!

— Oui, papa.

Le vent et la mer s'apaisaient. Marcant entendait la respiration
ppressée de son petit, cette impossibilité de reprendre le souffle
ormal, si pénible à l'enfant qui pleure et à qui l'écoute en l'aimant.

— Il y a un hamac là-haut?

Au milieu de la terrasse, au-dessus de l'ouverture de l'escalier
ui y montait, s'élevait un toit supporté par des colonnettes de bois.
e hamac était croché d'un côté à l'une des colonnes, de l'autre à
'un des piliers de la balustrade qui bordait la terrasse.

— Mets-toi dans le hamac, mon Georges.

L'enfant ne répondit pas.

— Eh bien?...

L'enfant répondit :

— Non! non! je ne te verrais plus. Je veux te voir!

Marcant sentait son cœur agoniser.

— Mets-toi dans le hamac, je t'en prie, je te parlerai. Le vent a
essé. Tu m'entendras... L'enfant obéit.

— J'y suis, papa.

— Endors-toi!

— Je ne peux pas!

Leurs voix se détachaient nettes dans la nuit calme, sur le fond
onore, régulier, de la mer qui fuyait mollement vers l'est.

— Il y avait une fois... commença Marcant, il y avait une fois...
Rien ne lui venait. Sa voix s'étrangla. Sa pensée était sur la mer,
la poursuite du yacht qui emportait sa vie. Il se tut.

L'enfant reparut au bord de la terrasse. Il comprenait qu'à son
our son père avait du gros chagrin. Il venait le consoler.

— Je suis bien là, mon papa, puisque je te vois! Tiens, je suis
ouché par terre, parce que je suis fatigué, et, de là, je te vois à
ravers le balcon... Elle reviendra bientôt, va! Elle n'a pas pu
aire naufrage... Je te vois!... Parle moi, mon papa... Oh! que
'ai eu peur! mais je n'ai plus peur, plus du tout... Je t'assure,
lus du tout, du tout! Il finit par s'assoupir.

L'homme veillait. Il revoyait Élise, comme si elle eût été là,
éelle; il la regardait au visage, et il ne la reconnaissait plus...

Où il cherchait la solidité du chemin habituel, il trouvait le vide. un trou dans lequel il tombait... Le trou était sans fond... Il y tombait comme dans les rêves, croyait dormir, avait un sursaut. passait de cette sensation à l'idée : « Elle m'a trompé ! » à l'image : « Ils sont ensemble! « et quand il avait fait ce rapide voyage à travers trois modes de la même angoisse. il le recommençait. et trouvant ainsi à chaque instant le vide inexprimable là où il cherchait la sécurité accoutumée!

XXIII

Le petit dormait, épuisé. Le père songeait. Il se reprenait à espérer maintenant une promenade innocente, à bord de ce yacht, une difficulté matérielle de retour. Les choses, comme il arrive, s'expliqueraient peut-être tout naturellement. A bout de douleur il se reposait dans l'illusion d'une espérance qu'il jugeait invraisemblable. « Et d'ailleurs qu'elle y soit allée seule, c'est trop! » Puis, tout à coup : « Non, non ! elle est coupable, c'est sûr!... Son enfant! son enfant! Quel mauvais temps eût-il fallu pour l'empêcher de revenir vers son enfant! D'ailleurs, ce n'était pas du mauvais temps, ça! Quelle tempête faudrait-il pour arrêter ce yacht!... » Et, repris par toute sa douleur, il avait des rages d'autant plus folles qu'elles restaient intérieures. Il était condamné à l'immobilité. Et il roulait des projets de vengeance. Puis il se prenait en pitié : « Monsieur le préfet! se disait-il avec une ironie aiguë. Il est joli, le préfet, seul, la nuit, sur un chemin public, à la porte de sa maison, bafoué, trompé, chassé de chez lui, par une femme!

Un bruit de gravier écrasé lui fit dresser l'oreille. C'était la servante... Ce n'était pas la première fois qu'elle sortait ainsi, la nuit, qu'elle allait, sans être vue, retrouver Cauvin, dans sa cabane du bord de la mer.

— D'où venez-vous, Marion?

— Monsieur!...

— Nous réglerons plus tard. Allez-vous-en.

— D'ailleurs peu m'importe! Allez-vous-en... retournez à l'endroit d'où vous venez!

Elle tenait toute prête la clef dans sa main. Il la lui arracha.

— Mais, Monsieur...

Il voulait surtout être seul quand Élise rentrerait. La paysanne

comprit que l'homme, qui parlait bas cependant, était hors de lui. Elle eut peur.

— Comment avez-vous pu laisser l'enfant seul, vous? une mère!

— J'espérais qu'il ne s'éveillerait pas. Madame disait souvent qu'il ne s'éveille jamais, que ça ne lui est arrivé qu'une fois, depuis que madame est ici. C'est quand il attendait ce petit bateau que Monsieur lui a envoyé...

Elle parlait d'une voix qui s'efforçait de se faire douce, insinuante; elle entrait dans des détails, pour y accrocher l'attention de Marcant, le détourner du sujet de sa colère.

— Enfin vous l'avez abandonné volontairement... c'est tout ce que j'avais besoin de savoir. Allez-vous en... vite!

Elle eut peur et fit un pas pour s'éloigner. Mais la prudence et l'avarice la retenant aussitôt :

— Et mes effets, mes gages? dit-elle d'une voix devenue sèche, indifférente.

— On vous portera tout, ou bien vous enverrez demain prendre vos effets. Allez, je ne veux plus vous voir!

Elle retourna attendre dans la cabane de Cauvin une heure convenable pour se présenter devant Saulnier.

Marcant entra, monta le plus vite qu'il put, alluma d'abord des lampes pour que l'enfant, tout de suite au réveil, fût rassuré; puis il monta sur la terrasse, par l'escalier où brûlaient maintenant tous les becs de gaz.

Georges, harassé, dormait à terre, à moitié vêtu, sa petite joue appuyée sur ses mains posées l'une sur l'autre.

Le père le prit dans ses bras. L'enfant ne se réveilla pas. Il sentait doucement, à travers le somme, qu'il était pris ainsi pour être protégé. Il se détendit, s'étira un peu, avec un grognement gentil qui voulait dire: Je sais, c'est toi...merci, mon papa... je t'aime bien...»

Marcant le déshabilla, le mit dans son petit lit, le couvrit soigneusement, le borda, porta la lampe dans la chambre de la mère et revint attendre dans l'ombre, — près du petit, dont il surveillait à tout instant la respiration, — la suite de sa destinée.

Il était là, assis, dans un fauteuil, les bras affaissés, les mains ouvertes sur ses genoux, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, fixés obstinément sur une pensée, sur une image unique.

Il attendit ainsi leur retour.

(*A suivre.*) Jean Aicard.

ARTISTE ÈS CRIMES [1]

(Suite.)

M. Randolph quitta la chambre et monta à l'étage supérieur. Là, il retrouva M. Barnes qui l'attendait.

— Eh bien ! dit le détective, pouvez-vous arranger la chose ?

— Tout est arrangé. Mitchel est ici et il a amené Thauret avec lui. Je ne comprends pas l'intimité qui a surgi entre eux deux ; mais peu importe. Ils dîneront avec moi dans notre salle à manger privée. Je m'arrangerai pour qu'on serve notre repas sur la table à côté de la portière. Si vous avez de bonnes oreilles, vous entendrez facilement tout ce qui se passera.

— Je suis très content de votre arrangement et je pourrai sûrement entendre au moins la plus grande partie de ce qui se dira.

— Très bien. Maintenant, allez à la bibliothèque, au bout; là, caché derrière un journal, vous serez à l'abri des yeux inquisiteurs. A sept heures précises, mes hôtes et moi viendrons ici. Cinq minutes plus tard, votre place sera prête et vous pourrez la prendre en toute sécurité.

M. Barnes suivit ces intructions et M. Randolph alla à la salle à manger pour veiller à ses arrangements. A sept heures sonnant, il fut rejoint par ses invités et tous trois se mirent à table. Bientôt après, un bruit d'assiettes de l'autre côté de la portière indiqua qu'on servait M. Barnes.

Vers le troisième service, M. Randolph essaya de mettre la conversation sur le sujet désiré :

— J'espère, dit-il, en s'adressant à Mitchel, que vous êtes tout à fait remis de cette maudite indisposition qui vous a empêché d'assister à la soirée chez Rawlston.

— Oh! oui, dit Mitchel, ce n'était qu'une indisposition passagère. Le seul résultat sérieux a été que cela m'a empêché de venir à la fête. Je crois que j'aurais pu épargner à Mlle Remsen le désagrément de perdre son rubis.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

— Mais, Mitchel, bien qu'il ne soit pas agréable, sans doute, de perdre une telle pierre précieuse, vous pouvez facilement la remplacer !

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Vous avez tant de joyaux ! Savez-vous, je disais dernièrement que, pour amasser comme vous de rares pierres précieuses, en les gardant enfermées dans une cave où personne ne peut les voir, il faut avoir la tête un peu dérangée. J'ai été heureux quand vous avez donné ce rubis à Mlle Remsen, et j'ai considéré cela comme un symptôme de retour vers le bon sens que vous vous sépariez d'un de vos trésors. Je ne doute pas que vous n'en ayez d'autres semblables enterrés dans quelque coin en sûreté. Pourquoi ne pas en sortir un et le donner à cette demoiselle ?

— Vous vous trompez, Randolph. Je ne peux pas si aisément me procurer un rubis semblable.

— Pourquoi pas ? Quelque chose de particulier s'y rattachait-il ?

— Oui ; mais je ne veux pas en parler !

Cette manière brêve d'écarter le sujet surprit M. Randolph, car, quoique M. Mitchel tînt peu à montrer ses bijoux, il n'avait jamais évité aucune occasion d'en parler. M. Randolph, se souvenant des indications du détective, partit dans une autre direction :

— Mitchel, dit-il, je parierais presque que non seulement vous pouvez donner à Mlle Remsen un aussi beau rubis, mais que vous pourriez actuellement lui donner le même.

— J'espère bien le faire, fut la simple réponse.

— Vous ne me comprenez pas. Je veux dire que je crois à moitié que votre maladie à Philadelphie était une farce, que vous êtes venu ici et avez vous-même volé le rubis.

— Vraiment ? Et qu'est-ce qui vous conduit à si absurde supposition ?

— Je crois que c'est ainsi que vous comptez gagner votre pari. Je crois que personne, sauf vous, n'aurait pu retirer l'épingle des cheveux de Mlle Remsen, car elle ne se serait laissé faire par personne d'autre !

— Randolph, vos allusions répétées à Mlle Remsen dans cette affaire, et particulièrement votre supposition que j'aurais pu lui demander d'être ma complice, et qu'elle aurait consenti à l'être, me déplaisent profondément. Pardonnez ma franchise ; mais je trouve que c'est bien peu aimablement recevoir votre hôte.

— Je ne voulais pas vous offenser, mon vieux, je vous assure. N'en parlons plus !

Ceci fut suivi d'un silence... M. Randolph était au bout de ses ressources pour trouver un moyen de forcer M. Mitchel à parler. Il sentait que rien n'était fait encore. M. Barnes, cependant, pensait autrement; car il était enfin arrivé à une conclusion positive. Le détective avait acquis, par le ton et les paroles de M. Mitchel, la certitude que, quelle que fût la part que M. Mitchel pouvait avoir prise dans le vol, Mlle Remsen était innocente. Il se demandait si la conversation ne reviendrait pas au rubis. Peut-être cela ne serait-il pas arrivé, si M. Thauret, qui, jusque-là, n'avait guère parlé, n'avait remis encore une fois le sujet sur le tapis.

— Je vous demande pardon, Monsieur Mitchel, dit-il; mais votre parole de tout à l'heure, disant qu'il y a quelque chose de particulier rattaché à ce rubis volé, a vivement excité ma curiosité. A moins que vous n'ayez quelque raison personnelle pour ne pas le faire, je voudrais que vous me racontiez l'histoire de la pierre, si elle en a une.

Il y eut une pause pendant laquelle M. Mitchel fixa son assiette comme s'il y cherchait la solution d'un problème. M. Randolph était ravi que M. Thauret fût venu à son aide de cette façon inattendue, et, en observant l'hésitation de M. Mitchel, il lui sembla qu'il y avait en lui une lutte entre le désir de parler de son idée fixe et quelque prudent avertissement qu'il ferait mieux de garder le silence. Le détective aussi attendait avec anxiété, avec un morceau de gâteau sur sa fourchette, à mi-chemin de sa bouche.

— Eh bien! Messieurs, dit enfin M. Mitchel, je vais vous raconter l'histoire.

M. Barnes prit le morceau de sa fourchette avec un sourire qui montra ses dents.

— D'abord, remplissez comme moi vos verres, continua M. Mitchel; buvez ce vin couleur rubis et jurez moi que vous ne répéterez pas ce que je vais vous dire. Cela, uniquement parce que je ne désire pas m'attirer la réputation non enviable de romancier, ce qui arriverait certainement si quelque reporter entendait cette histoire et la publiait maintenant, alors que la perte du rubis est encore présente à tous les esprits.

Le serment fut fait et M. Mitchel continua.

— Pour vous faire mieux apprécier cette pierre, je pourrais commencer par une dissertation sur les rubis, en vous expliquant la différence entre le véritable rubis oriental qui est d'une rareté exceptionnelle et les spécimens plus communs, vulgai-

rement, connus sous le nom de *spinelle*. Cependant, vous m'accuseriez de faire montre de mon savoir qui me vient de l'étude de mon « dada ». J'en viens tout de suite à l'histoire du bijou perdu. On ne sait pas exactement où il a été trouvé, tout d'abord, et de son histoire primitive je ne peux vous dire que ce qui m'a été raconté. Vous pourrez en prendre ce que vous voudrez. L'histoire commence au moment où Moïse est trouvé dans les joncs et où la fille du pharaon lui fait don de ce rubis. C'est ainsi que nous entendons parler de lui pour la première fois dans la Maison royale d'Égypte. Il y avait un autre rubis, le pendant exact de celui là. Pharaon le gardait dans son trésor et le portait dans les grandes occasions. Lors de l'exode de Moïse et des Israélites, le rubis sortit d'Égypte. A partir de ce moment, pendant bien des siècles, son histoire n'est marquée par aucun événement important ; sauf que nous apprenons qu'il fut gardé par les grands prêtres de la synagogue et passa ainsi de génération en génération. Je ne dois pas omettre un fait curieux. La teinte rouge foncée est, comme vous le savez, la plus recherchée. La couleur de ce rubis est, en ce moment, dans l'état le plus parfait. Cependant, ainsi que le dit l'histoire, tout d'abord la paire de rubis était rose pâle.

— Voulez-vous nous faire croire, interrompit M. Randolph, que la couleur a foncé avec le temps ?

— Je ne vous demande de rien croire du tout. Mais ce n'est pas le temps qui est supposé avoir fait changer la couleur. Avec la conquête de Jérusalem le rubis tomba aux mains des Romains et arriva ainsi à César. En faisant la cour à Cléopâtre, il découvrit bientôt la passion de cette femme extraordinaire pour les bijoux, et il fut assez audacieux pour le lui offrir. Craignant qu'on ne l'accusât, quand on s'apercevrait de la disparition du rubis, il lui parla secrètement de son intention, puis attacha la pierre au cou d'un pigeon qui vola directement dans la direction du palais de Cléopâtre, qui attendait l'oiseau sur la terrasse. Le pigeon, près d'arriver, fut attaqué par un faucon, et Cléopâtre ordonna à un de ses archers de tuer le grand oiseau avec une flèche. L'homme essaya, mais atteignit le pigeon, qui tomba sanglant et mort aux pieds de la reine. Elle prit immédiatement le rubis, qui était couvert de sang et coloré d'une belle teinte rouge.

— Mais, Monsieur Mitchel, dit M. Thauret, un rubis ne pouvait certainement pas absorber le sang.

— C'est l'histoire de la pierre précieuse.

M. Mitchel parlait d'un ton si étrange qu'on pensait presque que, emporté par l'amour de ces précieuses pierres, il s'était pénétré de quelques-unes des superstitions qui s'y rapportaient. Il racontait cette histoire, comme s'il y croyait. M. Barnes commença à mieux comprendre ce que M. Randolph entendait, quand il disait que peut-être le désir de posséder une pierre rare pourrait pousser cet homme à commettre un crime.

M. Mitchel continua :

— Je n'ai pas besoin de suivre l'histoire de Cléopâtre. Elle est trop connue. Mais il y a un incident qui n'a pas été relaté dans l'histoire de sa vie. Il y avait un prêtre égyptien qui était fou d'amour pour elle, et, dans un moment d'égarement, il osa le lui dire, un jour qu'il était seul avec elle. Elle sembla quelque peu amusée par cette ardeur, et lui demanda ce que lui, pauvre prêtre, pouvait lui offrir à elle, qui avait à ses pieds de grands souverains. Au désespoir, il répondit qu'il pourrait donner sa vie. La reine rit et dit « Elle est déjà à moi. Mais vous, prêtre, qui vous vantez d'être omniscient, trouvez-moi le rubis qui fait pendant au mien et peut-être alors écouterai-je vos lamentations amoureuses! » A sa surprise extrême, l'homme reprit : « Je pourrais le faire, si j'osais. Le rubis que vous avez n'a fait que revenir à qui de droit. Il était autrefois à Pharaon. Celui-ci avait aussi le pendant, qui, après, passa de roi en roi jusqu'à Ramsès le Grand. Il est enterré dans son cercueil... — Procurez-le moi », fut la troisième réponse de Cléopâtre, et cette fois plutôt comme un ordre que comme une requête.

Épouvanté, le prêtre pénétra dans la pyramide et vola le bijou. Quand il le présenta à Cléopâtre, elle lui cria : « Que signifie cette plaisanterie? Croyez-vous que cette pâle pierre soit le pendant de la mienne? » Le prêtre lui expliqua que le sien avait été teint par le sang du pigeon. « Ah! c'est ainsi? répondit-elle, eh bien! celui-ci aussi deviendra d'un beau rouge. Vous m'avez un jour promis votre vie. Je la réclame, et cette pierre sera plongée dans votre sang jusqu'à ce qu'elle soit semblable à l'autre. » Elle exécuta sa menace, et les deux rubis furent semblables une fois encore.

— Quelle absurdité! s'exclama M. Randolph.

— Ne dites pas cela, dit M. Thauret, qui sait tout ce qui peut arriver en ce monde!

— Ils changèrent ensuite de possesseur, quand Cléopâtre se tua. Une de ses suivantes vola les deux rubis, mais elle fut elle-même

emmenée comme esclave à Rome et vendue. Son acheteur découvrit les rubis, les lui prit, puis l'assassina secrètement de peur qu'elle ne dît qu'il les possédait. A partir de ce moment on les a nommés « les pierres égyptiennes ». Il est inutile que je vous donne toute la liste de vols et de meurtres qui ont rapport à ces deux rubis, quoique j'en aie écrit la relation complète avec les noms de toutes les victimes. Il suffit de dire que, pendant des années, on ne fut plus riche parce qu'on les possédait. Il a toujours été impossible de les vendre, jusqu'à ce que j'eusse acheté celui-ci, la première fois qu'il a été honnêtement mis en vente. Avant cela, chaque nouveau possesseur avait obtenu les joyaux soit par un vol soit par un meurtre et n'osait avouer qu'il les possédait. Une autre chose assez curieuse est que personne n'a jamais su cacher les bijoux de façon à ce qu'on ne les trouvât pas. On les a cachés entre deux pierres dans un mur, ils ont été cousus sous la peau d'un âne, et dissimulés en d'autres places également étranges, et, pourtant, toujours le voleur suivant les a trouvés et volés.

— Ah! ceci est intéressant, dit M. Thauret. Mais dites-nous franchement, puisque nous avons juré de ne pas répéter ce que nous entendons, supposez-vous qu'il y ait quelque puissance inhérente à la pierre qui la fasse découvrir en attirant les personnes?

— Je ne saurais vous dire; mais c'est une des suppositions que l'on fait. Cela semble, en tout cas, être appuyé par de récents événements.

— Comment cela!

— Voilà. Mon intérêt habituel pour les belles pierres précieuses me conduisit au quartier général de la police, quand cette Rose Mitchel a été tuée après avoir été dévalisée. Vous vous souvenez que les bijoux avaient été bientôt retrouvés et sont toujours dans les mains de la police. On me permit de les voir, et le rubis de cette collection est, sans aucun doute, le pendant du mien.

— Vous croyez que c'est la présence de cette pierre qui aida la police à découvrir le sac contenant les bijoux.

M. Thauret semblait très intéressé; mais, pour toute réponse, M. Mitchel leva les épaules, quoiqu'il semblât évident qu'il était de cet avis. M. Barnes se demanda si l'intérêt de M. Thauret était dû au fait que, ayant volé les bijoux, il était étonné d'entendre une explication si étrange de leur découverte dans l'hôtel où il les avait cachés. Cependant les paroles qui suivirent dissipèrent cette idée. M. Thauret dit :

— Vous pouvez croire cette chose, Monsieur Mitchel ; mais moi, qui n'ai que des idées modernes, je ne puis accepter aucune théorie semblable. Le fait que les pierres ont toujours été découvertes a conduit ceux qui connaissent l'histoire, à prendre une série de coïncidences pour une puissance surnaturelle qui serait contenue dans les pierres mêmes. Je crois que je pourrais facilement expliquer les séries de cachettes et de découvertes.

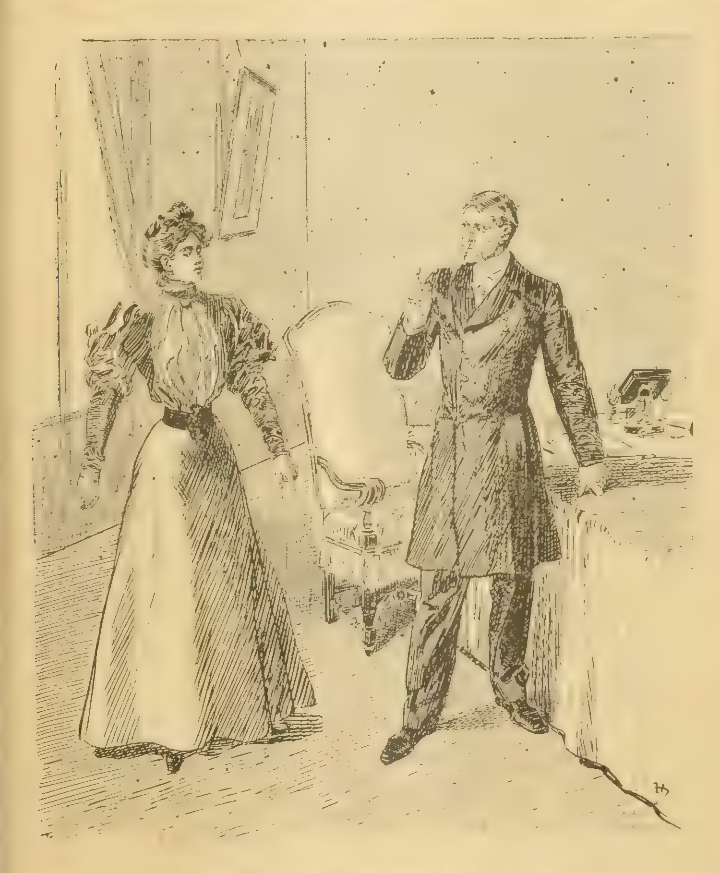
— Vous me ferez plaisir en le faisant, dit M. Mitchel.



« Vous vous trompez, Randolph, » dit M. Mitchel.

— N'avez-vous jamais lu le conte d'Edgard Poë, où une lettre est volée et cachée. Les détectives ne purent la trouver quoiqu'elle fût visible tout le temps ; mais une autre personne la trouva. Celle-ci partit de cette idée très juste que le voleur, sachant qu'on ferait des recherches et devinant qu'on fouillerait tous les recoins obscurs d'abord, la placerait dans quelque endroit où on n'aurait pas l'idée de chercher. Il visita les appartements et trouva le papier dans le casier à lettres. C'est ingénieux, mais M. Poë nous sou-

tient ici une thèse spéciale et, en même temps, il relève une curieuse anomalie. Il désirait montrer qu'une place obscure serait une mauvaise cachette et il est arrivé à le prouver. En même temps, il montre un voleur habile qui déroute la police exercée et qui, pour-



« Je la trouverai », dit Lucette, et elle partit.

ant, cache sa lettre en un endroit où le premier homme intelligent a trouve facilement. Là est l'anomalie. Quand l'objet est petit, comme c'est le cas pour le rubis perdu, il n'y a qu'une place sûre pour le cacher.

— Et cette place ? demanda M. Mitchel, trahissant malgré lui son intérêt.

— C'est sa propre personne, de façon à ce qu'à tout moment il puisse le dérober aux recherches.

— Ah ! vous oubliez, dit M. Mitchel, que cette idée vint aussi à Edgard Poë. Dans l'histoire, l'homme fut surpris par des employés déguisés qui l'attachèrent et le fouillèrent. Si la lettre avait été sur lui, on l'aurait trouvée ?

— Pas du tout. La lettre était dans une enveloppe qui avait été adressée à l'envers, puis mise à la poste de façon qu'elle reçût le timbre postal à l'envers. Cela déjoua les détectives quand ils examinèrent le casier à lettres. Cela les aurait trompés si, en fouillant les poches, ils l'avaient trouvée avec d'autres lettres semblables. D'autre part, si elle avait été dans la poche du voleur, celui qui la trouva finalement n'y fût pas arrivé en faisant du bruit dans le rue pour attirer l'homme près de la fenêtre. Il lui aurait même été difficile de deviner qu'elle était dans la poche. De plus, ce serait chose facile avec le rubis, c'est un objet qu'on peut faire disparaitre en un instant.

— Parfaitement, dit M. Mitchel, mais...

Ici, il s'arrêta un moment et sembla absorbé. Revenant promptement à lui, il dit :

— Que disais je ? J'ai perdu le fil de notre conversation.

— M. Thauret disait que le voleur pourrait garder le rubis sur lui, répondit M. Randolph.

— C'est vrai : je me souviens maintenant. Eh bien ! il me semble que ce serait une entreprise hardie. Je crois que si j'avais volé le rubis, comme vous l'avez suggéré, Randolph, je pourrais faire mieux que cela.

— Ah ! dit M. Randolph, cela devient intéressant. Allons, dites nous cela : comment cacheriez-vous le bijou, en supposant que vous l'ayez volé ?

— C'est une question qui nous entrainerait loin, dit M. Mitchel ; je préfère ne pas y répondre. Les murs ont des oreilles, vous savez.

Il dit cela d'un ton significatif qui mit M. Randolph mal à son aise pendant un moment. M. Mitchel continua aussitôt :

— J'ajouterai cependant encore ceci : le voleur, quel qu'il soit, ne pourra pas profiter de son vol.

— Pourquoi ? demanda M. Thauret.

— Parce qu'il n'existe pas, en dehors de ces deux rubis, d'autre pierre d'une couleur si parfaite : ils sont les modèles d'après lesquels les rubis sont évalués. On dit que leur nom de « rubis rouge

pigeon » leur vient de la légende que je vous ai racontée. Les marchands quelquefois coupent la gorge à un pigeon pour comparer le sang avec la couleur d'un rubis à estimer. Cela signifie que la pierre volée ne peut pas être vendue telle qu'elle est, car on la reconnaîtrait; j'ai averti tous les grands commerçants du monde que mon « rubis égyptien » a été volé. Si on essayait de le faire tailler, le lapidaire relaterait aussitôt le fait, la récompense offerte par moi étant plus considérable que ce qu'on pourrait gagner en retaillant la pierre.

— Et si le voleur lui-même est un lapidaire ? demanda M. Thauret.

— Même alors, la couleur seule dirait immédiatement au premier commerçant venu que le « rubis égyptien » a été coupé.

— Il se peut que le voleur soit un homme patient, et tout vient à point à qui sait attendre, répondit M. Thauret.

— C'est vrai, dit M. Mitchel. Mais souvenez-vous de ceci : le « rubis égyptien » ne sera pas vendu par la personne qui l'a maintenant.

— Surtout si cette personne est vous-même, dit M. Randolph.

— Justement, répondit M. Mitchel.

Comme M. Barnes se disposait à sortir de la grande salle à manger, un des domestiques lui tendit un billet. Supposant qu'il venait de M. Randolph, il l'ouvrit aussitôt, et fut surpris et fâché de lire :

« La prochaine fois que M. Barnes écoutera aux portes, il devra avoir soin de faire attention à ce qu'un miroir ne réfléchisse pas les deux côtés d'une portière qui est censée devoir le cacher.

« Mitchel. »

— Le diable l'emporte, murmura M. Barnes. Je me demande à quel moment il a découvert ma présence. Cette dernière partie, sur l'avertissement qu'il a donné à tous les commerçants, était-elle uniquement adressée à moi, et pour me faire croire que quelqu'un d'autre avait volé la pierre ? S'il en est ainsi, pourquoi me fait-il savoir maintenant qu'il m'a vu ?

XIII

M. BARNES SE DIRIGE VERS LE SUD.

M. Barnes commença alors à faire des recherches dans l'histoire du passé de M. Alphonse Thauret. Il trouva la date de son

arrivée à la maison Hoffmann : c'était environ un mois avant le vol du train. Trouvant le porteur qui avait transporté son bagage à l'hôtel, il découvrit qu'il venait d'un bateau à vapeur anglais, et, cependant, le nom de Thauret ne figurait pas sur la liste des passagers. Pourtant, puisqu'il était certainement arrivé par le bateau, le nom de Thauret était évidemment un pseudonyme. M. Barnes copia la liste des passagers pour s'en servir plus tard. Une recherche faite pour trouver le nom de Rose Mitchel resta stérile, bien qu'on eût revu les listes des passagers de tous les bateaux qui étaient arrivés deux mois avant le meurtre.

Supposant que M. Thauret était en correspondance avec des amis étrangers, et espérant obtenir quelque renseignement par les timbres d'une de ses lettres, M. Barnes organisa un espionnage sur le courrier de Thauret. Mais quoique le secrétaire de l'hôtel le renseignât quotidiennement pendant bien des semaines, il n'y eut pas une seule lettre étrangère. Quant à l'argent, M. Thauret semblait en être bien fourni, payant ses notes promptement avec des chèques sur une banque voisine dans laquelle, on le savait, il avait déposé plusieurs milliers de dollars.

Aussi, après une sérieuse investigation, M. Barnes fut il forcé d'admettre qu'il n'avait rien trouvé, si ce n'est que M. Thauret avait traversé l'Océan sous un faux nom, et encore cette assurance n'était elle qu'une hypothèse. N'ayant pas réussi dans cette direction, M. Barnes fut plus heureux d'un autre côté. Il fit des recherches dans l'espoir de découvrir les allées et venues de la petite Rose Mitchel, qu'on cachait si habilement. Il avait d'abord enseigné à Lucette le rôle qu'elle devait jouer, et celle-ci, désireuse une fois de plus de se mettre bien avec son supérieur, s'était donné toute la peine possible, il avait réussi complètement dans sa mission. Cette mission était de se procurer quelque chose d'écrit par l'enfant.

— Retournez à la maison, avait suggéré M. Barnes, et entrez en conversation avec cette même domestique qui vous ouvrit la porte à votre première visite. Puis, d'une manière quelconque, obtenez un spécimen de l'écriture de l'enfant. Un vieux cahier ferait juste l'affaire.

Lucette suivit ces instructions à la lettre, et, en graissant la patte à la domestique de l'école, elle obtint justement ce que le détective avait demandé, un cahier dans lequel la petite Rose Mitchel avait appris à écrire.

Armé de ceci, et choisissant un spécimen qui lui semblait le

mieux adapté à son projet, M. Barnes soudoya l'employé de la poste de l'hôtel de la cinquième avenue, pour qu'il examinât toutes les lettres adressées à M. Mitchel, jusqu'à ce qu'il en trouvât une de la même écriture. Ce ne fut qu'au commencement de mars que ce patient travail eut un résultat. Un jour, l'employé rapporta à M. Barnes que la lettre attendue était enfin arrivée. Le timbre de la poste indiquait qu'elle avait été expédiée de East-Orange (New-Jersey).

— Ainsi, c'est là que le petit oiseau se cache, se dit M. Barnes quand l'information lui arriva. Envoyant chercher Lucette, il l'expédia à East-Orange avec ses instructions :

— Maintenant, je vais vous donner une nouvelle chance de vous réhabiliter. Vous allez vous rendre à East-Orange et y trouver cet enfant. Le plan le plus sûr est de s'aider du bureau de poste. Je vous donnerai un mot pour le directeur. Si une lettre était envoyée à l'enfant par M. Mitchel ou par M[lle] Remsen, vous le sauriez par lui. Le reste sera aisé !

— Mais, supposez, dit Lucette, que les lettres pour l'enfant soient adressées aux personnes avec lesquelles elle vit. Que faire ?

— Que vous êtes bête ! C'est justement pour cela que je vous envoie là-bas. Comme le maître de poste est une de mes connaissances, je pourrais obtenir l'adresse, si elle lui était connue, sans votre présence là-bas. Mais ce n'est qu'un faible espoir. Nous savons que l'enfant est à East-Orange. East-Orange a un certain nombre de maisons. Vous devez les examiner toutes, si c'est nécessaire. Maintenant, allez, et, si vous ne trouvez pas l'enfant, je n'ai plus besoin de vos services. Je vous donne cette mission en partie pour vous permettre de vous racheter de vos précédentes bévues, et en partie parce qu'ayant vu l'enfant une fois, vous pourrez la reconnaître.

— Je la trouverai, dit Lucette, et elle partit.

Une semaine plus tard, M. Barnes était à la Nouvelle-Orléans, où il tâchait de découvrir si possible ce qui se rapportait à M. Mitchel et à la femme assassinée. Les semaines passaient, et il ne trouvait rien. Un matin de la fin d'avril, il se sentait quelque peu découragé de son insuccès, quand, parcourant distraitement le *Picayune*, ses yeux s'arrêtèrent au paragraphe suivant :

« M. Barnes, le célèbre détective de New-York, est dans la ville, à l'hôtel Saint-Charles. On pense qu'il est à la recherche d'un criminel, et probablement le monde avide de nouvelles sera bien-

tôt intéressé par un des savants éclaircissements du fameux détective, sur un crime mystérieux. »

Ceci, à la fois, ennuya et étonna M. Barnes. Il n'avait dit à personne son vrai nom et ne pouvait pas deviner comment les reporters avaient reconnu son identité. Pendant qu'il y réfléchissait, on lui apporta une carte portant le nom de « Richard Sefton ».

Il demanda qu'on fît entrer ce monsieur dans sa chambre et, bien tôt après, un homme d'environ trente-cinq ans, au teint brun, aux cheveux noirs et au regard pénétrant, entra, salua poliment et dit :

— Monsieur Barnes, je pense ?

— Prenez place, Monsieur Sefton, dit M. Barnes froidement, et dites moi pourquoi vous me prenez pour M. Barnes quand je suis inscrit comme James Morton.

— Je ne vous prends pas pour M. Barnes, répondit l'autre en s'asseyant tranquillement. J'avais tort de dire que je pensais; je sais que vous êtes M. Barnes.

— Ah ! vraiment, et comment cela, je vous prie ?

— Parce que c'est mon affaire de connaître les gens. Je suis, comme vous, détective, et je suis venu vous aider.

— Vous êtes venu m'aider ! Vous êtes vraiment bien bon. Mais puisque vous êtes si clairvoyant, peut-être cela vous serait-il égal de me dire comment vous savez que j'ai besoin d'aide, et pourquoi ?

— Avec plaisir. Vous avez besoin d'aide parce que vous travaillez à une affaire pour laquelle le temps vous est précieux et vous avez perdu six semaines. Je dis perdu, car vous n'avez rien appris qui pût vous aider dans vos recherches.

— Dans quelles recherches ?

— Monsieur Barnes, vous n'êtes pas trop aimable. Il devrait y avoir une cordialité de collègues entre nous. Je suis venu à vous comme un ami, désirant honnêtement vous aider ; j'ai su que vous étiez pour quelque temps dans la ville. J'ai entendu parler de vous, naturellement, comme tout le monde. C'est pourquoi j'ai passé beaucoup de temps à vous surveiller. Je n'ai fait cela que pour voir et peut-être apprendre quelque chose de vous, de vos méthodes. De cette façon, je découvris d'abord que vous vous intéressez au nom de Mitchel et ensuite à celui de Leroy. J'ai simplement rapproché les deux et suis arrivé à la conclusion que vous cherchez à savoir quelque chose sur Leroy Mitchel. Ai-je raison ?

— Avant que je ne vous réponde, Monsieur Sefton, je dois

avoir plus de preuves de votre bonne volonté. Qu'est-ce qui me dit que vous soyez un détective ?

— Parfaitement. Voici ma carte d'idendité. Je suis de ce département.

— Très bien ; mais comment pouvez-vous me prouver que vous ayez aucune bonne raison de m'aider ?

— Vous êtes dur pour qui vient vous aider, vraiment. Quelle autre raison pourrai-je avoir, sinon une raison amicale ?

— Je ne puis vous répondre à présent. Peut-être pourrai-je le faire plus tard.

— Oh ! parfaitement. Vous pouvez m'examiner tant que vous voudrez. Je puis le supporter, je vous assure. Mais, en vérité, je désirais vous aider; quoique je n'aie évidemment aucun droit de vous gêner. Puisque vous avez dit que vous n'aviez pas besoin de moi, tandis que moi...

— Je n'ai pas dit que je ne voulais pas accepter votre aide. Vous me croyez bien désagréable. Je suis simplement un détective et prudent par habitude. Il est évident que je ne me confierais pas à un homme que je rencontrerais pour la première fois. Mais, avec vous, c'est différent. Vous devez avoir une idée précise par laquelle vous espérez m'aider ; sans quoi vous ne seriez pas venu ici. Si vous êtes sérieux et honnête, je ne vois pas pourquoi vous ne m'exposeriez pas tout de suite le motif de votre visite.

— Quand ce ne serait que pour vous prouver mon honnêteté, je le ferai. Je crois que vous cherchez Leroy Mitchel. S'il en est ainsi, je puis vous dire comment le trouver d'ici à quelques heures ou, au plus tard, dans un ou deux jours.

— Vous connaissez un Leroy Mitchel, actuellement ici.

— Oui il est à Alger, ouvrier dans une des maisons de carrosserie. C'est un abominable ivrogne, et aussi pourrions-nous avoir des difficultés à mettre la main sur lui. Quand il est sobre, on le trouve facilement ; mais aussitôt qu'il a quelque argent, on ne sait où il va.

— Savez-vous quelque chose d'une femme du nom de Rose Mitchel ?

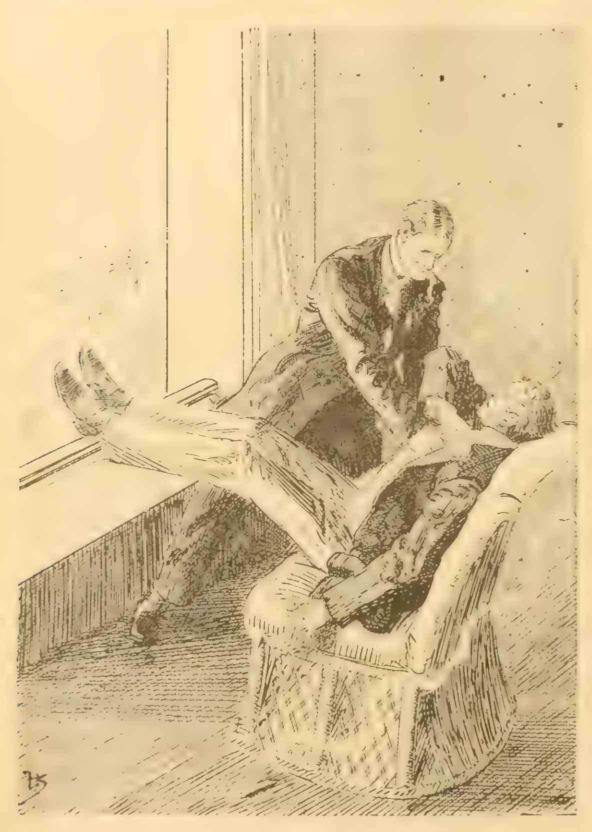
— Certainement. C'est-à dire, j'ai connu une femme de ce nom autrefois. Mais depuis des années elle a quitté la Nouvelle-Orléans. Pendant un certain temps, n'importe qui aurait pu vous donner son adresse. Je vois maintenant que c'est bien cet homme que vous cherchez, car il a passé autrefois pour le mari de cette femme !

— Vous êtes sûr de ceci ?

— Absolument.

Quand et où pourrai-je voir cet homme ?

— Il travaille dans les magasins des chemins de fer de la Louisiane et du Texas, à Alger. Vous pouvez le trouver par le contremaître.



« Alors, au nom de la loi, je vous arrête. »

— Monsieur Sefton, il se peut que vous m'ayez donné un renseignement qui me sera très utile. S'il en est ainsi, vous n'aurez pas à le regretter. J'examinerai l'affaire moi-même. Pour le moment, si je ne vous prends pas pour confident, regardez cela comme un signe de précaution et non de défiance.

— Oh ! je ne m'offense pas facilement ; je ferais de même à votre place. Mais, vous, vous verrez bien que je suis votre ami. Vous pouvez compter sur mon aide dès que vous le désirerez. Je ne vous dérangerai plus jusqu'à ce que vous me demandiez. Un mot, au quartier général, m'arrivera au plus vite. Au revoir.

— Au revoir, Monsieur Sefton, et merci ! M. Barnes tendit la main, sentant peut-être qu'il avait été impoli sans nécessité.

M. Sefton la prit en souriant de ce sourire franc et cordial qu'on retrouve si souvent chez les natifs du sud de l'Amérique.

Laissé seul, M. Barnes se prépara immédiatement à partir pour Alger, décidé à ne plus perdre de temps. Il arriva aux magasins au moment où les ouvriers venaient de partir pour déjeuner. Le contre-maitre, cependant, lui dit que Leroy Mitchel était venu travailler le matin; aussi attendit-il patiemment.

Quand les hommes revinrent pour se remettre au travail, le contre-maître désigna un homme qu'il dit être Leroy Mitchel. L'individu avait une vilaine figure, et s'il avait jamais été un gentlemen, il était, par la boisson, descendu si bas qu'il n'en restait pas le moindre indice.

M. Barnes s'avança vers lui et lui demanda quand il pourrait causer avec lui.



M. Neuilly se leva brusquement.

— Maintenant, si vous voulez payer, répondit l'homme insolemment.

— Que voulez-vous dire? demanda le détective.

— Ce que j'ai dit. On nous paye ici tant par heure et, si vous voulez me prendre de mon temps, vous devrez le payer, et il rit comme s'il venait de faire une bonne plaisanterie.

— Eh bien! dit M. Barnes, comprenant à quelle sorte d'homme il avait affaire, je vous engage pour me faire un petit travail et je vous payerai des gages doubles tout le temps que je vous emploierai.

— C'est ce qui s'appelle parler. Où irons-nous?

— Je pense que je vais vous emmener à mon hôtel.

Et ils s'y dirigèrent.

De retour à sa chambre, M. Barnes se sentit de nouveau à son aise, tandis que son compagnon s'installait confortablement sur un fauteuil à bascule en mettant ses pieds sur le rebord de la fenêtre.

— Maintenant, commença M. Barnes, je désire vous poser quelques questions. Êtes-vous prêt à y répondre.

— Cela dépend des questions. Si vous ne faites pas de questions indiscrètes, ou des questions pour lesquelles je désirerais recevoir plus que de doubles gages, je vous répondrai.

— Tout d'abord, voulez-vous me dire si vous avez connu une femme qui s'appelait Rose Mitchel?

— Oui, je crois bien. Je vivais avec elle jusqu'à ce qu'elle eût rompu avec moi.

— Savez-vous où elle est maintenant?

— Non, et je ne désire pas le savoir.

— Supposez que je vienne vous dire qu'elle est morte et qu'elle a laissé cent mille dollars qui ne sont pas réclamés?

L'homme sauta sur ses pieds comme mû par un ressort, et fixa le détective. Il fit entendre un long sifflement, ses yeux brillèrent d'un éclat qui n'échappa pas à M. Barnes.

Enfin, il dit :

— Me dites-vous la vérité?

— Oui. Cette femme est morte et je peux procurer cette somme à l'homme qui pourra prouver qu'il y a droit.

— Et qui serait cet homme?

Il attendit impatiemment la réponse et M. Barnes sentit qu'il allait jouer ses atouts.

— Eh bien! Monsieur Mitchel, c'est pour cela que je suis ici. Voyez-vous : j'ai pensé que la partie intéressée me payerait une bonne commission, si je la faisais reconnaitre comme héritier, et c'est pourquoi je la pourchasse. Je suis parti avec l'idée de trouver le mari. Il aurait le droit de réclamer l'héritage.

— Je comprends.

Disant cela, Mitchel s'assit et sembla perdu dans ses réflexions. Le détective pensa qu'il fallait attendre qu'il parlât, ce qu'il fit, en effet.

— Eh bien! s'exclama-t-il, combien voulez-vous que je vous donne pour me procurer cet argent?

— Je ne peux pas vous le faire avoir, à moins que vous ne prouviez que vous êtes le mari de cette femme.

— Eh bien! je suis son mari. Ne vous ai-je pas dit que j'ai vécu avec elle jusqu'à ce qu'elle rompît avec moi?

— Oui, mais êtes-vous légalement marié?

— Naturellement. Ne vous ai-je pas dit que je suis son mari?

— Alors, au nom de la loi, je vous arrête, dit M. Barnes se levant tout à coup et retenant l'homme assis.

— Vous m'arrêtez! dit l'individu se levant brusquement, pâle de terreur. Pourquoi?

— Rose Mitchel a été assassinée, et l'homme qui l'a tuée a avoué être payé par vous pour le faire.

— C'est un fieffé coquin.

— Je l'espère pour vous. Mais puisque vous reconnaissez que que vous êtes son mari, vous êtes l'homme que nous cherchons. Je dois vous emmener à New-York.

— Mais, écoutez, dit l'individu alarmé, il y a une grave erreur. Je vous ai menti : je ne suis pas le mari de cette femme et mon nom n'est pas Mitchel.

— Cela ne prend pas, mon bonhomme. Vous m'avez été désigné par Sefton, le détective d'ici.

— Mais c'est justement lui qui m'a payé pour me faire passer auprès de vous pour Mitchel!

M. Barnes rit intérieurement en découvrant le succès de sa ruse. Il avait tout le temps soupçonné que le détective de la Nouvelle-Orléans essayait de le mettre sur une fausse piste, et il voyait maintenant des chances de retourner le jeu à son avantage et de retirer quelque information précieuse.

— C'est une histoire bien subtile, dit-il; mais, si vous voulez me dire tout ce que vous en savez, peut être pourrai-je vous croire.

— Vous pouvez être sûr que je vous dirai toute l'histoire telle qu'elle est pour me tirer d'embarras. D'abord, mon nom est Alfred Chambers. J'avais une assez bonne position dans le monde autrefois, j'avais de l'argent et j'étais estimable. Mais la boisson a changé tout cela. Maintenant, n'importe qui peut m'acheter pour quelques dollars, et c'est ce qu'a fait Sefton. Il est venu me voir, il y a environ une semaine, et m'a dit qu'un détective était arrivé du Nord, cherchant Mitchel. Il me dit qu'il était important pour un de ses employés à New-York que ce détective fût déjoué, qu'il

était payé pour cela et pour lui faire perdre du temps; ceci était très important.

— Vous dites, interrompit M. Barnes, que Sefton vous a dit qu'il était payé par quelqu'un de New-York pour me dépister?

— C'est ce qu'il a dit, répondit Chambers.

M. Barnes devina aisément qui employait Sefton et, une fois de plus, il admira les précautions et les plans ingénieux de M. Mitchel.

— Continuez, dit le détective.

— Il n'y a pas grand'chose de plus à dire. Sefton me loua pour que je joue le rôle de Mitchel et m'a dit une histoire à dormir debout sur une femme nommée Rose Michel, que je devais vous faire gober.

— Quelle histoire ?

— Écoutez, dit Chambers, retrouvant sa confiance et sa ruse en se sentant hors de danger, vous ne voulez pas d'un conte de fée. Vous aimeriez mieux savoir la vraie histoire, pas vrai ?

— Certainement.

— J'en ai vu de toutes les couleurs, moi. Il n'est pas arrivé grand'chose dans le pays que je ne puisse me rappeler... si on me payait pour le faire.

— Écoutez-moi, vous ne faites pas d'affaires avec Sefton en ce moment. Si vous me dites ce que je désire savoir, et si je découvre que c'est vrai, je vous payerai bien. Mais si vous me jouez un tour quelconque, il vous en cuira.

— Très bien. Je commencerai par vous dire que cette Rose Mitchel, que vous dites avoir été assassinée, était surtout connue ici sous le nom de Rose Montalbon, « La Montalbon », comme on l'appelait.

— La Montalbon ? répéta M. Barnes. Était-ce une actrice ?

— Actrice? Pour cela oui, elle en était une, et une fameuse, mais pas sur la scène. Non, elle tenait une maison de jeu dans la rue Royale. C'était luxueux comme un palais, et plus d'un jeune fou y a perdu son dernier denier.

— Mais que savez vous sur Mitchel ! Savez-vous s'il y avait quelque rapport entre eux?

— Je ne peux pas vous dire cela au juste. Il y avait là quelque mystère. J'avais l'habitude d'aller sur la place de la rue Royale, et je peux dire que je connais un peu Mitchel. Il tournait toujours par là. Il y eut un temps où il ne se montrait plus; puis, il reparut comme le mari de La Montalbon. On racontait une histoire, disant qu'il avait épousé un autre jeune fille et qu'il l'avait

abandonnée : une jeune créole, je crois, quoique je n'aie jamais su son nom.

— Avez-vous su quelque chose d'un enfant, d'une fille ?

— Ceci était aussi une drôle d'histoire. Il y avait une petite fille, la petite Rosy. Quelques-uns disaient que c'était la fille de la créole; mais la Montalbon la réclamait comme sienne.

— Qu'est devenu Mitchel?

— Environ un an après qu'il passa pour le mari de la Montalbon, il s'échappa, disparut. Plusieurs années après, il y eut une autre histoire. L'enfant fut enlevée. La Montalbon offrit de grandes récompenses pour la retrouver, mais en vain. Il y a à peu près trois ans, son établissement commença à baisser; elle perdit de l'argent et finalement disparut!

— Si cette histoire est vraie, elle est peut-être d'une grande importance. Croyez-vous pouvoir reconnaitre ce Mitchel.

— Je n'en suis pas sûr. Mais, écoutez : il y avait deux Mitchel, tous deux du nom de Leroy.

— En êtes-vous sûr?

— Oui. Ils étaient cousins. L'autre individu était plus jeune. Je ne le connaissais pas moi-même. Il était un de ces garçons dans le genre de ceux de l'Association chrétienne de jeunes gens, et pas tout à fait dans mon genre. Je me souviens qu'il était amoureux de la jeune créole. Mais je peux vous dire qui pourra vous donner tous les détails.

— Qui cela?

— Un vieillard, du nom de Neuilly. Il savait tout ce qui avait rapport à la créole et il dit aussi savoir ce qui en est de Mitchel. Je crois qu'il était sous la puissance de La Montalbon. Elle savait quelque chose sur lui et le tenait par là, comme tant d'autres. Maintenant qu'elle est morte, vous pourriez peut-être en tirer quelque chose.

— Très bien. Donnez-moi son adresse, et voyez ce que vous pourrez trouver sur l'autre Leroy Michel, l'honnête garçon. Découvrez ce qu'il est devenu et je vous payerai bien. En attendant, ne faites pas savoir à Sefton que vous n'accomplissez pas ses projets.

— Parbleu, je suis tout de votre côté, maintenant. Vous soupçonniez Sefton et vous avez joué vos cartes pour me découvrir. Vous avez bien fait, et je suis à vous. Bonjour, quand je vous reverrai, j'aurai quelques nouvelles à vous donner.

Le jour suivant, M. Barnes se rendit à la maison de célibataire de M. Neuilly.

Le beau vieillard le reçut courtoisement et, poliment, lui demanda de lui exposer sa mission.

Pendant un moment, M. Barnes ne sut pas par où commencer. Il dit enfin :

— Monsieur Neuilly, je suis venu vous demander votre assistance dans une affaire de justice. J'hésite à le faire, craignant de vous déranger. Si je le fais maintenant, c'est que toute autre ressource est épuisée.

— Parlez, Monsieur, dit l'hôte en s'inclinant poliment.

— Je cherche certaines informations sur une femme qui était connue sous le nom de La Montalbon, et...

Une transformation instantanée se fit dans l'expression de M. Neuilly. Son sourire hospitalier de bienvenue s'évanouit. Il se leva et dit d'un ton raide :

— Je ne sais rien de cette femme, et suis obligé de vous quitter.

En disant ces mots, il se préparait à sortir de la chambre. M. Barnes fut interdit ; mais il vit qu'il devait agir vite : sans quoi il perdrait toute chance d'obtenir aucun renseignement de cet homme.

— Un instant, Monsieur Neuilly, dit-il ; vous ne me refuseriez sûrement pas de m'aider à trouver son meurtrier.

Comme il s'y attendait le dernier mot fit revenir M. Neuilly.

— Son meurtrier ? Voulez-vous dire qu'elle a été assassinée ?

En disant cela, il s'arrêta une seconde, puis revint lentement et se rassit.

— Rose Montalbon a été assassinée à New-York il y a quelques mois. Je crois être sur la trace du coupable. Voulez-vous m'aider ?

— Cela dépend des circonstances. Vous dites que la femme est morte. Cela change considérablement ma position. J'avais de bonnes raisons pour refuser de causer avec vous d'un tel sujet. Mais, si la femme est morte, je n'ai plus d'objections.

M. Barnes pensa qu'il comprenait.

Devant lui était un de ceux qui avaient été terrorisés par la peur, comme l'avait dit Chambers.

— Ce que je désire de vous, Monsieur Neuilly, est très simple. Ou bien vous pouvez ou vous ne pouvez pas me donner le renseignement que je désire. Avez-vous connu un homme du nom de Leroy Mitchel, qui a été à un certain moment le mari de cette femme ?

— Je le connaissais très bien. C'était un coquin de la pire espèce, et avec cela il avait des manières de gentleman.

— Savez-vous ce qu'il est devenu ?

— Non : il a quitté cette ville soudainement et n'est jamais revenu.

— Avez-vous connu la petite Rose Mitchel ?

— Elle a été plus d'une fois assise sur mes genoux. Cet homme était son père. Il a perdu une des plus délicieuses jeunes filles qui aient jamais existé.

— Vous la connaissiez ? Vous saviez son nom ?

— Oui.

— Quel était-il ?

— C'est un secret que j'ai gardé pendant trop longtemps pour vouloir le livrer maintenant à un étranger. Il faut que vous me donniez de bonnes raisons pour que je vous le dise.

— Je vais vous expliquer. Ce Mitchel est maintenant à New-York. Il est sur le point d'épouser une bonne et douce jeune fille. Je pense qu'il a assassiné Rose Montalbon ou Mitchel, pour la mettre hors de son chemin. Je crois qu'elle le tenait par la terreur. De plus, il a cet enfant avec lui.

M. Neuilly se leva brusquement et arpenta la chambre pendant quelques instants, dans une grande agitation.

Enfin, il s'arrêta et dit :

— Vous dites qu'il a l'enfant avec lui ?

— Oui. Voici son portrait.

Il tendit à M. Neuilly la photographie prise par Lucette.

M. Neuilly la regarda, murmurant :

— Tout à fait cela, tout à fait cela !

Puis restant silencieux un moment il dit finalement :

— Et vous pensez qu'il a assassiné cette Montalbon ?

— Oui.

— Ce serait terrible de faire pendre le père de cette enfant. Quel déshonneur ! Quel déshonneur ! Mais la justice est la justice !

Il semblait plutôt se parler à lui même qu'à M. Barnes. Tout à coup, il se retourna et dit :

— Je ne peux pas vous dire le nom que vous me demandez. Mais je veux aller avec vous à New-York, et, si cette histoire est vraie, je remuerai ciel et terre pour que justice se fasse. Ce misérable ne doit pas perdre encore une jeune existence.

— Très bien ! exclama le détective enchanté du résultat de sa

visite. Encore une chose, Monsieur Neuilly, que savez-vous sur un autre Leroy Mitchel?

— Je ne l'ai jamais rencontré, quoique j'aie entendu parler de lui. Il y avait un mystère autour de lui que je n'ai jamais pu éclaircir. Je crois qu'il aimait la même jeune fille. En tous cas, peu de temps après qu'elle mourut, il perdit la raison et il est maintenant dans un asile d'aliénés. Il ne peut évidemment pas nous aider.

M. Barnes, après avoir fixé le rendez-vous avec M. Neuilly, retourna à l'hôtel pour faire ses préparatifs de retour. Dans sa chambre, il trouva Chambers qui l'attendait.

— Eh bien! dit le détective, qu'avez-vous appris?

— Rien qui vous soit agréable, je suis fâché de devoir le dire. J'ai seulement trouvé l'autre Mitchel. Il est aliéné, dans un asile des environs. Mais l'individu, là-bas, dans le Nord, est sûrement votre homme. Ils disent que le premier est devenu fou quand sa bien-aimée est morte.

— Avez-vous découvert le nom de cette femme?

— Je n'ai pas pu. On semble le cacher comme un secret d'État. Cela vous donne une idée de la fierté créole.

— Très bien, vous m'avez bien servi. Voici un billet de cent dollars. Cela vous satisfait-il?

— Parfaitement. Je vous souhaite bonne chance.

Une heure après, M. Barnes recevait une dépêche ainsi conçue:

« Ai trouvé enfant.

« LUCETTE. »

Dans l'après-midi, M. Barnes partait pour New-York accompagné de M. Neuilly.

Le même soir, M. Robert Leroy Mitchel recevait un télégramme disant:

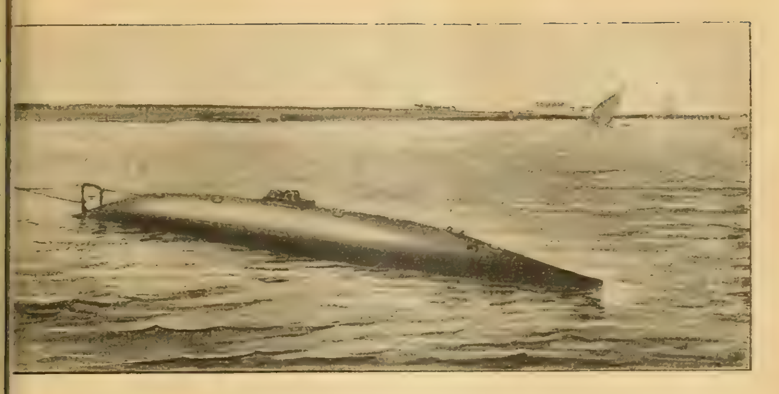
« Barnes parti New-York avec vieux Neuilly. Si Neuilly sait quelque chose, soyez prudent.

« SEFTON. »

Après avoir lu ceci, M. Mitchel acheva sa toilette, employa la dépêche à allumer une cigarette, puis conduisit sa fiancée à l'Opéra.

(*A suivre.*) OTTOLENGUI.

Le Gerant: F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.



Le *Péral*, bateau sous-marin espagnol.

LES SOUS-MARINS

Le 7 janvier 1899 sera une date mémorable dans l'histoire de la narine française.

Ce jour là, à deux heures, aux Salins-d'Hyères, près de Toulon, e fameux sous-marin le *Gustave-Zédé* a fait, avec un éclatant uccès, ses expériences de lancement de torpilles devant le miistre de la marine, M. Lockroy.

La construction de ce bateau avait été entourée de grands mysères ; les plans soigneusement cachés, le chantier fermé à tous. Et ependant dans le public courait une légende qu'il se préparait uelque chose de nouveau ; sur ce bateau se fondaient de chers spoirs de victoire.

* * *

Le *Gustave-Zédé* a tenu à honneur de justifier cette bonne répuation anticipée et s'est vaillamment comporté à la mer, dans cette xpérience, répétition des terribles combats de l'avenir.

Le commandant du sous-marin avait pris comme but le cuirassé l'escadre le *Magenta*. A un signal commence l'attaque. Le *Gustave-Zédé* dont on n'aperçoit, au loin, à la crête des vagues, que la couole, plonge, puis reparaît dans une autre direction, vérifie sa oute, s'immerge de nouveau, rapidement, sans offrir aux canons

à tir rapide de l'adversaire la moindre cible à leur crépitemen serré, menu, qui couvre le but d'une averse de projectiles.

Mais voici de nouveau, à quatre cents mètres du *Magenta*, la cou pole exiguë et fuyante. Tout à coup le monstre d'acier tremble à u choc soudain ; une torpille automobile lancée du *Gustave Zédé* e venue droit au but, frapper le cuirassé par le travers de la cheminé

C'était la destruction certaine dans une trombe de feu et d mitraille si le perfide fuseau d'acier eût été chargé de dynamit

Le « microbe » — comme on appela le torpilleur — avait vainc le « mastodonte ».

* * *

Le triomphateur de cette petite guerre, le *Gustave-Zédé* est u sous marin construit sur les plans proposés par M. l'ingénieu Zédé, en 1886. A la mort de l'inventeur, MM. les ingénieurs Roma zotti et Maugas, à qui il faut adjoindre le capitaine Krebs, perfec tionnèrent cet intéressant type de bateau.

En principe, le *Zédé* devait pouvoir marcher pendant troi heures à la vitesse de 11 nœuds, grâce à des machines dynamo électriques actionnées par des accumulateurs. Un gouvernail ver tical assurait la direction ; un gouvernail horizontal, prenant appu sur l'eau, permettait au système de plonger ou d'émerger.

Le *Gustave-Zédé*, fuseau de bronze de 48 mètres de longueur, déplace 266 tonneaux. L'hélice — nous l'avons vu — muc par des accumulateurs, lui imprime une vitesse maxima de 15 nœuds. Comme arme offensive, un tube sous-marin permet au commandant d'envoyer une redoutable torpille automobile, avec une forte charge d'explosif, contre le cuirassé ennemi dont il s'est approché. Enfin, n'oublions pas la question pécuniaire. Le *Zédé* a coûté exactement 1.930.906 francs. Pardon aux lecteurs de cette exactitude commerciale, mais c'est là un point fort intéressant pour le budget de la marine !

* * *

Car le *Gustave-Zédé* n'est pas un bateau destiné à rester dans un arsenal, à titre de curiosité. C'est le père d'une série de sous-marins. C'est un prototype, un ancêtre dont les descendants ne démériteront pas.

Le premier de ses rejetons, le *Morse*, en construction à Cherbourg, sera livré cette année même. Il est identique au *Zédé;* cependant ses dimensions sont plus restreintes (36 mètres de longueur); il ne déplace que 146 tonneaux. Sa vitesse sera réduite à 13 nœuds.

Le *Narval*, conçu par M. le sous-ingénieur de première classe Laubœuf, qui sera livré l'année prochaine, également par les chantiers de Cherbourg, sera plus original. La coque est en acier. Long de 34 mètres, il déplacera 106 tonneaux. L'hélice sera actionnée par une machine verticale à triple expansion avec chaudières multitubulaires. Il ne filera que 12 nœuds, mais sera muni de quatre lance-torpilles. Ajoutons son prix de revient, économique comparativement à ses prédécesseurs : 650.000 francs.

Le budget de 1899 a prévu six navires du type du *Narval* qui seront construits un par Cherbourg, deux par Brest, un par Lorient, deux par Rochefort.

A vrai dire, le *Narval* est mieux compris que le *Gustave-Zédé* et que le *Morse* dont les accumulateurs, seule puissance de propulsion s'épuisent vite. Ce bateau est plutôt un submersible qu'un sous-marin comme les précédents. Supposez un torpilleur de 2e classe qui marche à la vapeur, quand il est à flot, pouvant soutenir ainsi une vitesse de 12 nœuds pendant vingt-quatre heures, c'est-à-dire faire deux fois la traversée de la Manche. En outre, il peut à volonté s'immerger rapidement; dans ce deuxième avatar il est mû par l'électricité, et marche sous l'eau pendant 25 milles, à 8 nœuds. Il est évident qu'un bateau de ce genre est capable d'effectuer de plus longs parcours, est plus complet, plus utile comme unité de combat; son action n'est plus limitée à la seule défense des côtes. Il peut accompagner les escadres comme les torpilleurs de haute mer et devenir sous-marin en temps utile, à proximité de l'escadre hostile.

Ainsi, la marine française, dans un temps prochain comprendra huit sous-marins, perfides adversaires qui ne laisseront pas approcher sans danger les flottes ennemies de cuirassés et de croiseurs.

Le premier *Narval* sera livré en 1900, à l'aube de ce xxe siècle qui, pour rester digne de son prédécesseur, pour bien mériter comme lui de la science, devra résoudre pratiquement les grandes questions scientifiques ébauchées, la navigation sous-marine entre autres.

A ce siècle qui promet merveilles, de perfectionner le sous-marin

actuel, d'augmenter son rayon d'action en le créant plus rapide et d'inventer le moyen de voir, dans les profondeurs, car si le torpilleur est myope, le sous-marin, immergé, est aveugle.

Le Gustave-Zédé est déjà un admirable engin mécanique; il est habitable, évolue avec facilité, plonge et émerge, peut régler sa direction et sa vitesse, donne enfin des garanties de sécurité pour l'équipage que l'on ne saurait humainement négliger.

C'est un grand progrès !

* *

D'ailleurs le bateau sous-marin, au mystérieux prestige, n'est pas une invention moderne.

De tout temps, l'humanité curieuse voulut imiter deux des plus belles créations de la nature, le poisson et l'oiseau. Plonger sous les flots, enfler son vol dans l'espace comme l'aigle, deux rêves où se complaît l'âme de l'homme, depuis l'antiquité!

C'est le principe de ces grandes questions scientifiques dont la solution n'est pas encore complète malgré les exemples de l'artificieuse nature : la conquête des airs et la navigation sous marine ; l'homme volant et l'homme poisson !

Ajoutez que l'homme « *ens rationale, liberum et sociale* » être raisonnable, libre et sociable, au dire — sans doute ironique — des philosophes, voit immédiatement dans toute question le côté malfaisant et meurtrier, la possibilité d'exterminer ses semblables. Voilà l'être sociable!

Quel est par exemple le type de la navigation sous-aquatique ? le bateau sous-marin *torpilleur !*

Remarquez que ce tour d'esprit homicide, cette manie de meurtre date de loin ! Les premières machines sous marines dont parle l'histoire (1) — ou plutôt la légende — auraient servi à Alexandre le Grand au cours de ses glorieux exploits.

Aristote, dans ses *problèmes,* décrit aussi sous le nom de (lébêta) des machines sous aquatiques qui auraient été employées au siège de Tyr, en l'an 332 avant Jésus-Christ, il y a quelque douze siècles!

Ces engins primitifs n'étaient sans doute que des cloches à plongeur.

C'est François Bacon de Verulam, le premier, qui, vers 1510,

(1) Voir le beau livre de M. G. L. Pesce, sur la *Navigation sous-marine* à la librairie des Sciences générales.

écrit sans autres détails. « Nous avons ouï dire qu'on avait inventé une machine en forme de petit navire, à l'aide de laquelle des hommes pouvaient parcourir sous l'eau un assez grand espace. »

L'imaginatif auteur de la *Nouvelle Atlantide* a-t-il inventé le fait de toutes pièces ? Il reste acquis cependant que c'est la première idée de navire sous-marin dont nous ayons connaissance.

En 1620, le célèbre Cornélius Van Drebbel fit mieux. Il construisit à Londres un bateau plongeur qui pouvait contenir douze rameurs et quelques passagers. Le roi Jacques I[er], dit la chronique, fut de ceux-là. Comme curiosité, Van Drebbel aurait inventé un liquide, la *quintessence de l'air*, ayant la mirifique propriété de régénérer l'air vicié par la respiration. D'ailleurs le bateau resta soigneusement caché et l'inventeur emporta le secret dans sa tombe.

Le père Mersenne, l'illustre ami et correspondant de Descartes et de Pascal, proposa à la même époque, en 1631, quelques idées ingénieuses sur la construction des sous marins. Il lui revient entre autres choses, la gloire d'avoir préconisé pour ses appareils la forme de poisson qui est restée en honneur. En précurseur encore, le célèbre père minime, affirma, — fait qui a été vérifié par la science moderne — que les sous-marins sont à l'abri des tempêtes, car le vent n'a aucune influence à quelques mètres de profondeur !

Plus tard, un mécanicien de Yarmouth, Day, réussit à rester douze heures sous l'eau. Mais, au cours d'une seconde expérience, le malheureux ne reparut plus. L'Océan jaloux garda l'inventeur et l'invention. Le zèle des amateurs fut singulièrement refroidi par cet accident, et la question fut close jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle où elle reprit une nouvelle et magnifique impulsion, grâce à la guerre de l'Indépendance américaine.

De cette époque date le sous-marin fort intéressant de Bushnell. Ce bateau, ovoïde, portait une coupole servant d'observatoire ; il était mû par une vis horizontale, une sorte d'hélice primitive actionnée par la main ou par le pied. L'immersion était réalisée par l'entrée de l'eau à la partie inférieure ; un gouvernail dirigeait le système. Les insurgés essayèrent, mais en vain, de venir visser une torpille aux flancs des vaisseaux anglais, pour la sainte cause de la liberté américaine.

Quelques années plus tard, en 1797, le célèbre inventeur Robert Fulton, construisit et offrit au gouvernement français « pour délivrer la France et le monde entier de l'oppression britannique » le sous-marin le *Nautilus*.

Ce bateau marchait à voile à la surface et avançait sous l'eau grâce à une roue. En 1801, Fulton réussit à faire sauter un petit bâtiment. Cependant, malgré le rapport favorable de Monge, Laplace et Volney, Napoléon Ier rejeta l'invention.

Depuis cet intéressant essai, les types de sous-marins se multiplièrent. Citons le *Hodgman*, le *Klinger*, le *Nautilus* des frères Coëssin, le *Mute* de Fulton, l'*Invisible* de Montgery; le *Johnson*, le *Shuldans*, l'*Hydrostat* du docteur Payerne, le *Bauer*, l'*Alexandre*, le *Philipp*, le *Conseil*, etc.

Nous arriverons ainsi à un bateau fort intéressant, le *Plongeur*, construit sous la direction du capitaine de vaisseau Bourgeois vers 1860. Supposez un énorme poisson de 45 mètres mû par l'air comprimé; celui-ci sert en même temps à la respiration de l'équipage, A l'avant, un large éperon contient une cartouche de poudre ou une bombe incendiaire. Le *Plongeur* arrive sur le vaisseau ennemi ouvre dans ses flancs une blessure où il laisse son éperon et s'éloigne. Puis, à distance, grâce à des fils électriques, il met le feu à la bombe qui disloque bientôt le bâtiment attaqué. Malheureusement le *Plongeur* plongeait, mais se refusait énergiquement à remonter à la surface. Le musée du Louvre contient un modèle de ce curieux sous-marin qui ne fut pas expérimenté sur l'ennemi.

De l'année 1864 date la première victoire du sous-marin. C'était pendant la guerre de Sécession américaine. Les confédérés du Sud employèrent toutes les formes de torpilles et construisirent plusieurs bateaux sous-marins, dont les roues étaient actionnées par l'équipage. L'un d'eux, le *David* fit une action d'éclat. Donc, le 17 février 1864, au soir, la flotte nordiste bloquant Charleston s'était endormie dans une douce quiétude. Tout à coup une lueur immense empourpre le ciel. C'était le vaisseau fédéral *Housatonic* qui sautait, dans un bruit de tonnerre, torpillé par le perfide sous-marin, le *David*.

Le vainqueur ne revint jamais, il fut enseveli dans son triomphe avec les neuf braves qui le montaient.

Passons sous silence, dans ce bref historique, divers bateaux proposés à cette époque et arrivons aux temps modernes où les diverses puissances ont tenu à perfectionner cet intéressant engin destructeur des guerres navales futures.

Citons, entre autres, le bateau de l'ingénieur suédois Nordenfelt, expérimenté à Landskrona vers 1885. Ce sous-marin, mû uniquement par la vapeur, s'immerge non plus par l'introduction de

l'eau dans des réservoirs, mais grâce à deux hélices à axe vertical. Malgré ces perfectionnements intéressants, le *Nordenfelt* n'eut pas tout le succès qu'en attendait son inventeur. Il en fut de même du *Waddington*, bateau électrique expérimenté à Liverpool et du *Peace Maker* de New-York.

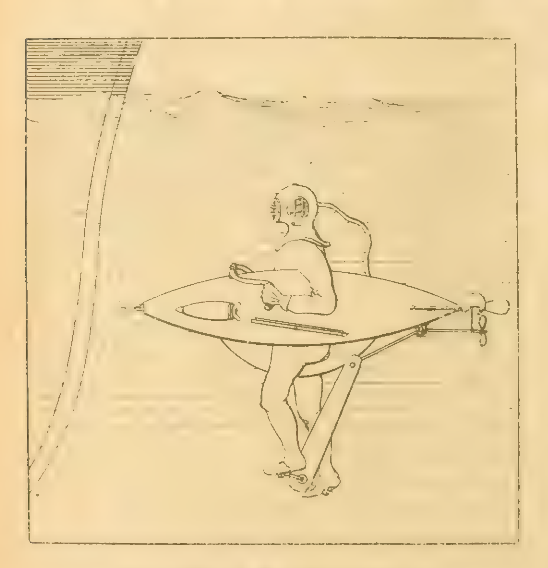
Enfin en 1888, l'Amirauté des États-Unis fit faire un grand pas à la question en mettant au concours une fourniture de bateaux sous-marins. M. Nordenfelt proposa son appareil; M. Baker le sien. Le concours prit fin en 1895 par le traité que passa le gouvernement avec la *John P. Holland Torpedo boat Company* pour la construction d'un sous-marin autonome au prix de 750.000 francs.

Le *Plunger* naquit de ce marché, et fit récemment à Baltimore des essais qui firent grand bruit de l'autre côté de l'Atlantique au moment même de la fâcheuse guerre hispano-américaine.

Le *Plunger* a la forme d'une baleine; il est long de 24 mètres. Un tube lance-torpille à l'avant et six torpilles Whitehead constituent sa seule et terrible arme offensive. Ce belliqueux esquif plonge avec facilité; en moins d'une minute il a disparu et navigue par 6 mètres de fond; un prudent dispositif automatique limite son plongeon. A flots, il marche à la vapeur à une allure de 15 à 16 nœuds; immergé, il emprunte à des accumulateurs l'énergie motrice qui lui imprime une vitesse de 8 nœuds. Enfin, il emporte dans sa course sous-marine, une provision d'air pour six heures, provision qu'il peut même renouveler sous l'eau, sans émerger, grâce à un curieux appareil aspiratoire.

Plus pacifique est un second sous-marin, l'*Argonaute*, qui nous vient encore d'Amérique. Celui-ci est ouvrier et non plus guerrier. Il a même la très grande originalité d'être un bateau à roulettes; grâce à ses roues dentées et à son hélice, il roule en effet sur le sol sous-marin, « dans les goémons verts », à une allure bourgeoise de 8 kilomètres à l'heure. Il n'a d'autre prétention que d'inspecter les digues et les jetées, de renflouer les vaisseaux sombrés et de sauver leurs marchandises. A cet effet, une laborieuse équipe de scaphandriers débarque sous les flots grâce à des « sas » d'air comprimé, et travaille paisiblement au sauvetage, aidée par une puissante grue électrique, actionnée par le moteur du bateau. Une provision d'air pour quarante-huit heures est le grand recours de l'équipage contre la fâcheuse asphyxie. Le bateau à roulettes est le plus sous-marin des sous-marins.

Cependant un citoyen de Brooklyn, M. Alvarey Templo, vient d'inventer — car le comique n'est pas banni des plus graves sujets — un système de sous marin qui sort de l'ordinaire banalité. Il nous avoue d'ailleurs ingénument qu'il a mûri son projet pendant dix longues années. Il n'a vraiment pas perdu son temps. De cette longue méditation naquit un extraordinaire appareil qui tient tout à la fois du sous-marin, du torpilleur, du scaphandre et du vélocipède. Étrange et multiple mélange! M. Alvarez Templo, modeste, l'a qualifié du simple nom d'*aquapède*.



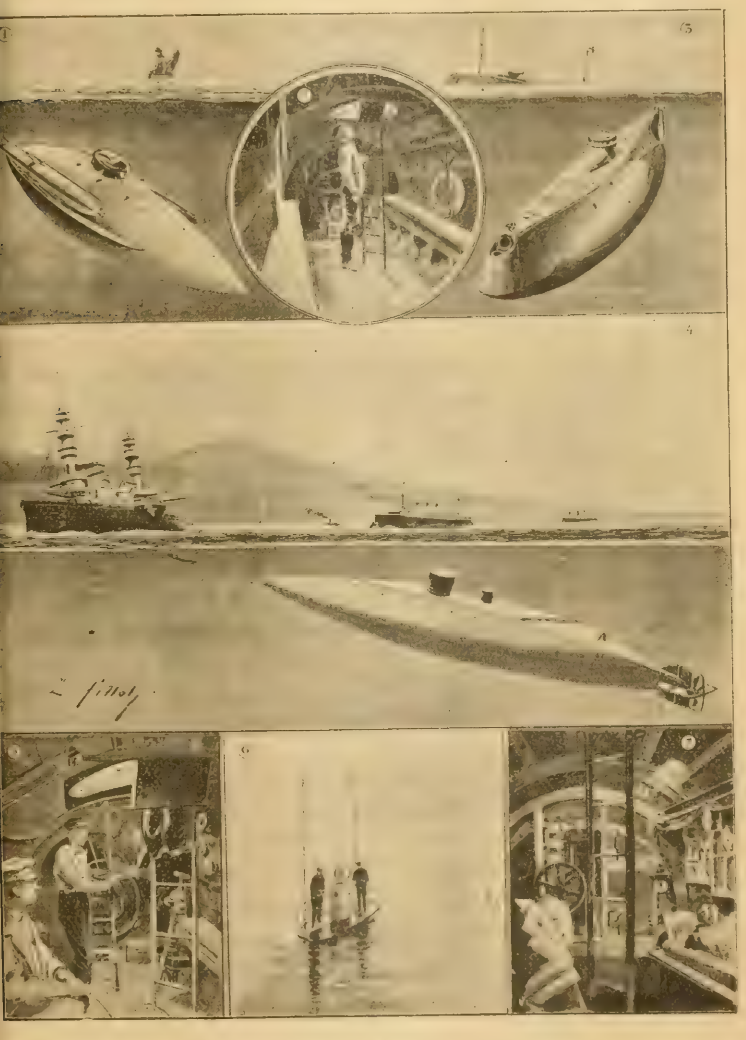
L'aquapède, de M. Alvarez Templo.

Donc, vous placez un scaphandrier au centre d'un flotteur en forme classique de cigare. Une lampe électrique, à l'avant, éclaire la route. L'appareil est en équilibre hydrostatique. Un guidon, relié au gouvernail, permet de diriger le bateau horizontalement; deux autres guidons latéraux lui permettent d'émerger ou de plonger. Un jeu de pédales actionne l'hélice. Sur les flancs sont amarrées deux petites torpilles automobiles mues par un mouvement d'horlogerie et sans doute chargées de quelque terrifiant explosif en...ite. Ainsi armé en guerre, le fantastique appareil doit évoluer dans les eaux des cuirassés ennemis pour leur grand dommage!

Plus sérieux, le sous-marin que construisit l'ingénieur Goubet en 1895 pour un état de l'Amérique du Sud.

Le Goubet a 8 mètres de long (voir la gravure ci contre que nous empruntons à *La Vie Illustrée*, n° du 26 janvier), il est en forme de cigare et mû par une hélice à commande électrique qui, pouvant prendre des inclinaisons diverses, sert de gouvernail. En cas d'acci-

lent survenu à cet appareil moteur, une paire de rames mues de



LE « GUSTAVE-ZÉDÉ » ET LES SOUS-MARINS

1. *Le Goubet*. — 2. Intérieur d'un sous-marin. — 3. *Le Holland*, sous-marin du type *Plunger*. — 4. *Gustave-Zédé* torpillant le *Magenta*. — 5. La mise en train d'un sous-marin. — 6. *L'Argonaute*. — 7. Le poste d'équipage à bord d'un sous-marin.

l'intérieur du bateau, permet de le faire avancer. Sur ses flancs, au-

dessus de deux palettes qui assurent sa stabilité, sont placées da des anneaux, deux torpilles automobiles. Un simple coup doigt sur un déclic et la torpille file, rapide, vers le monst d'acier qu'elle va détruire, dans un grand bruit de fureur.

Tout armé et équipé, l'appareil flotte à la surface de l'eau, laissant émergés qu'une faible partie de sa coque et son dôme. U légère augmentation de poids doit donc le faire enfoncer. A c effet, le bateau contient des réservoirs d'eau, mis en communicatio avec des pompes aspirantes et foulantes. Pour plonger, il suf d'introduire dans les réservoirs une quantité convenable d'eau pour émerger, on rejette au contraire une partie de cette eau.

Le Goubet est combiné de façon à contenir un officier et deu matelots.

Il pèse environ 10 tonnes et peut être transporté soit sur u « truck » de chemin de fer, soit dans « les porte-manteaux » d'u cuirassé ou d'un paquebot.

Toutes les grandes puissances maritimes ont d'ailleurs de sous-marins sur lesquels elles fondent de grandes espérances.

Citons le sous-marin espagnol le *Peral* (dont nous donnons un reproduction en tête de cet article) qui réussit, dans une expérienc de nuit, à s'approcher à dix mètres du croiseur *Colon*, malgré le projecteurs électriques, sans oublier l'*Audace* et le *Pullino*, s vantés par nos voisins de l'autre versant des Alpes.

* * *

La solution semble proche de l'admirable fiction du maître romancier Jules Verne dans *Vingt mille lieues sous les mers*, la réalisation du sous-marin autonome se suffisant à lui-même plongeant à toute profondeur, renouvelant son air respirable sans émerger, muni d'une lentille, œil gigantesque, qui lui permettrait d'évoluer dans les mystérieux paysages sous-marins au milieu des algues ondoyantes, des forêts de polypiers et de madrépores où brillent la splendide nacre des coquillages, l'éclai d'argent et d'émeraude des grands poissons qui rôdent indolemment.

Gaston Jougla.

ARTISTE ÈS CRIMES [1]

(Suite)

XIV

UN MARIAGE INTERROMPU.

Pendant que M. Barnes était dans le Sud, ses espions de New-York découvrirent peu de chose, sinon rien, sur les personnes qu'ils avaient été chargés de surveiller. Évidemment, en se plaçant au point de vue d'un détective, les événements avaient été tout à fait dépourvus d'intérêt. La suite habituelle des affaires, les soirées au théâtre ou à l'Opéra, les thés de l'après-midi, la routine ordinaire de la vie d'un homme ou d'une femme du monde, voilà tout ce qu'on avait pu constater; il faut cependant signaler qu'on fixa le jour du mariage de M. Mitchel et de M[lle] Remsen. Ce devait être le 5 mai, le jour même où M. Barnes arriverait à New-York avec M. Neuilly.

Il semblait que la fatalité s'en mêlât. Tandis que, à la Nouvelle-Orléans, un détective cherchait une preuve par laquelle il espérait convaincre un homme de l'horrible crime d'assassinat, à New-York, une belle jeune fille engageait sa foi à ce même homme et se préparait à se parer magnifiquement pour lui. Quant au principal intéressé, il agissait avec une suprême indifférence. Il semblait se croire hors d'atteinte de tout danger et acceptait son bonheur comme s'il en était bien digne.

La manière d'être de Dora Remsen pendant tous ces événements offre beaucoup d'intérêt. On se souvient que M. Randolph avait laissé échapper une occasion de se déclarer et qu'il avait mis la jeune fille en garde contre M. Thauret, le considérant comme un individu indigne de confiance. De tels avertissements sont donnés avec l'espoir qu'ils seront écoutés. Cependant, l'histoire nous

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

montre qu'une bien faible proportion d'avis de ce genre sont reçu et surtout suivis. On peut dire que bien des personnes ont ét jetées dans les bras les unes des autres par l'intervention de quelqu tiers bien intentionné, tandis que, laissées à elles-mêmes, elle n'auraient peut être pas été attirées l'une vers l'autre. C'est du moins ce qui semblait s'être produit dans ce cas. Non seulemen M. Thauret était devenu un visiteur assidu des Remsen, mais i semblait le très bien venu. Sa conversation était très animée et se manières irréprochables. Il avait voyagé, et non seulement avait vu le monde; mais, chose plus rare, il l'avait observé. Il était intaris sable en anecdotes et monopolisait facilement l'attention de toute les réunions.

M. Randolph remarqua avec un déplaisir croissant que Dora faisait toujours partie du groupe qui écoutait ses histoires. Ce qu le tourmentait plus encore, c'est que, après avoir employé et perdu tant de temps à chercher quelque défaut flagrant dans le caractère de cet homme, il fut forcé de s'avouer qu'il n'avait contre M. Thauret que des préventions. Mais ces préventions étaient aussi grandes, sinon plus grandes que jamais.

Il se décida enfin à en parler à M. Mitchel, ce qu'il fit une après-midi que les salons étaient bondés de monde et que son rival était, comme d'habitude, le centre d'un groupe attentif.

— Mitchel, commença-t-il, comment diable cette espèce de Thauret est-il entré dans cette famille?

— Dora l'a rencontré quelque part, je crois. Pourquoi?

— Pourquoi? venez-vous le demander?

— Si je peux! Certainement que je peux. Je vous demande pourquoi?

— Vraiment, Mitchel; ou vous êtes aveugle ou vous n'avez d'yeux que pour Mlle Émilie. Ne voyez-vous pas le danger que court sa jeune sœur, de s'unir à cet homme?

— Eh bien! Randolph, pour être franc, je dois avouer que je ne vois pas le danger. Quel est-il?

— Supposez... supposez qu'elle commence à l'aimer? Supposez qu'elle l'épouse!

— Eh bien, alors?

— Alors? Vous mettriez un saint en colère! Vous parlez aussi froidement de cette enfant qui va se laisser peut-être entraîner par ce... ce rien du tout, comme si nous discutions un coup de billard.

— Randolph, mon ami, laissez moi vous donner un conseil.

Quand un homme désire épouser une jeune fille, il doit observer deux règles importantes, et je crois que vous les avez négligées toutes les deux.

— Que voulez-vous dire?

— Avant que je ne m'explique, laissez-moi vous faire une question. Suis-je dans le vrai en supposant que vous désirez épouser Dora vous-même?

— Vous mettez bien les points sur les *i*? Je ne vous cacherai cependant pas la vérité. Je serais heureux d'avoir son amour.

— Très bien. Je vais vous dire ces deux règles. Premièrement : ne dites jamais de mal de votre rival; secondement : n'attendez pas trop longtemps pour parler.

Randolph regarda un moment Mitchel avec intensité; puis il lui tendit la main, que celui ci serra affectueusement. Il dit simplement : « Merci! » et se dirigea vers le groupe où était Dora.

Au bout d'un certain temps, profitant d'un moment de calme, il se pencha vers elle et lui dit à demi-voix :

— Pourrais-je causer un instant avec vous?

Elle leva vers lui son regard, évidemment surprise du ton de sa voix, et demanda :

— Est-ce très important?

— Très important, répondit-il brièvement.

Et, quittant le cercle, elle le suivit dans la chambre voisine, où elle s'assit sur le sopha sur lequel il l'invitait à prendre place. Après un court silence durant lequel tous deux s'absorbèrent dans leurs pensées, il commença :

— Mademoiselle Dora, je voudrais que vous m'écoutiez, que vous m'écoutiez jusqu'au bout. Vous savez que je vous aime.

Il s'arrêta un instant, pendant qu'elle tremblait légèrement, rougissait et baissait la tête. Il poursuivit :

— Je ne vous l'ai jamais dit avec des mots; mais vous êtes femme et devez depuis longtemps avoir lu dans mon cœur. Vous comprenez, toutes, si bien ces sortes de choses! Je ne suis qu'un homme, et n'ai pas pu lire dans le vôtre. Je ne sais vraiment pas si vous avez de l'affection pour moi. Il fut un temps où je le croyais, mais, dernièrement... Enfin, qu'importe? Je ne veux pas parler de cela. En deux mots donc, je veux seulement vous dire que cela me rendrait superbement heureux de savoir que vous serez un jour ma femme. En échange, je vous offre le don de toute ma vie. Et maintenant... je crois que j'ai tout dit. Dora, ma

petite bien-aimée... voulez-vous... pourriez-vous vous confier à moi ?

Il avait doucement pris sa main pendant qu'il parlait, et, de fait, elle n'avait pas résisté et ne l'avait pas retirée, l'encourageant à employer des termes plus tendres, dont il s'était servi à la fin de sa déclaration. Elle hésita un instant ; puis, dégageant doucement sa main et le regardant avec un soupçon de larme dans le coin de l'œil, elle murmura :

— Y tenez-vous beaucoup?

— Beaucoup ! je ne peux pas vous dire combien.

Il essaya de reprendre sa main, mais elle l'en empêcha. Elle lui demanda de nouveau :

— Vous n'attachez pas d'importance à l'argent, n'est-ce pas?

— Mademoiselle Remsen, vous m'offensez.

— Non, non ! dit-elle vivement, vous n'avez pas compris. Je ne voulais pas parler de mon argent. Je ne peux pas vous expliquer, vous devez pourtant répondre à ma question. Cela vous ferait-il quelque chose... Comment dire? Supposez que je fasse quelque chose qui vous coûterait beaucoup d'argent...

— Oh ! je comprends, s'exclama M. Randolph, sa figure s'éclairant. Vous voulez dire que vous faites des dépenses extravagantes. Que cela ne vous tourmente pas un instant. Vous pouvez me coûter autant d'argent que vous en pourrez dépenser. Je ne me plaindrai jamais.

Elle sembla soulagée, mais ne parla pas tout de suite. Son regard se détourna de lui et Randolph en le suivant le vit s'arrêter sur M. Thauret. Une émotion jalouse lui traversa le cœur. Il allait parler quand elle se tourna vers lui et lui dit avec une émotion contenue :

— J'espère que vous ne serez pas fâché contre moi et que vous ne penserez pas trop de mal de moi. Il y a quelque chose que je ne peux pas expliquer, et à laquelle, je le sais, vous n'aurez pas d'objections. Mais jusqu'à ce que je puisse vous dire ce qui en est... je ne peux pas... je ne peux pas vous donner une réponse. Voudriez-vous... voudriez-vous attendre un peu?

Il y avait quelque chose d'encourageant dans le ton de sa voix.

— Combien de temps? demanda M. Randolph toujours irrité et se demandant si ce qu'elle ne pouvait pas dire avait quelque rapport avec M. Thauret.

— Cela vous ferait-il quelque chose... que je vous demande d'attendre jusqu'au nouvel an, disons?

— C'est bien long, mais, si vous le désirez, j'attendrai.

— Oh! merci.

Ce fut tout ce qu'elle dit; mais il y avait de la joie dans le son de sa voix; elle avait des larmes aux yeux, et pendant un court délicieux moment, il pensa qu'il y avait de l'amour dans son cœur, que c'était de l'amour pour lui. Mû par une impulsion à laquelle il ne put résister, il l'attira vers lui sans qu'elle s'y opposât, et, doucement, lui déposa un baiser sur les lèvres. Il se sentait heureux, quoiqu'elle retournât aussitôt vers M. Thauret qui l'accueillit très chaleureusement. Il y a quelque chose, une sorte de magnétisme, si vous voulez, mais un quelque chose qui lie deux cœurs qui s'aiment vraiment, de telle sorte qu'une impulsion chez l'un excite le même sentiment chez l'autre.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que, quoique l'homme puisse s'imaginer être profondément amoureux, il ne l'est pas jusqu'à ce qu'il ait reçu un de ces messages instantanés que Cupidon envoie par le télégraphe de l'amour. Après cela, il est enchaîné. Son bon sens est parti; il se dira pendant les solitaires heures de la nuit qu'il s'est trompé, que cette femme ne le rendra pas heureux, qu'elle a telle ou telle imperfection; mais cela importe peu, si ce n'est qu'il en souffre. Ce seul coup a tué sa virilité, et il n'a plus d'empire sur lui-même. Aussitôt qu'il rencontre de nouveau cette femme, de quelque façon qu'elle agisse, son amour s'enflamme de plus belle. Elle peut le maltraiter, elle peut l'injurier, peu importe : elle l'attire invinciblement.

Il en était ainsi avec le pauvre M. Randolph. Durant les nombreuses semaines qui suivirent, il souffrit beaucoup. Il donnait à sa bien-aimée tous les noms les plus amers que la jalousie peut suggérer. Mais, invariablemennt, le souvenir de cet unique instant où elle avait paru se donner tout entière à lui, lui livrer son âme, lui traversait l'esprit, et instantanément, sa raison était réduite au silence, et il se disait :

« Elle n'aurait pas pu faire cela, si elle était fausse. Elle m'aime; si elle me traite ainsi, c'est pour une raison que je ne puis comprendre. Elle me l'a dit; elle m'a dit que, quand elle pourrait parler, je ne serais point fâché. Il faut que je sois patient et que j'attende... Je dois avoir confiance en elle; elle doit être, elle est sincère.

Puis, graduellement, tous les anciens doutes s'emparaient de son esprit, et la souffrance devenait aussi poignante qu'auparavant.

Environ un mois après la conversation qui a été rapportée, il y en eut une autre du même genre entre la même jeune fille et M. Thauret.

Celui-ci était venu une après-midi que Dora était seule et, ainsi avait le champ libre. Il lui parla de toutes les choses qu'il

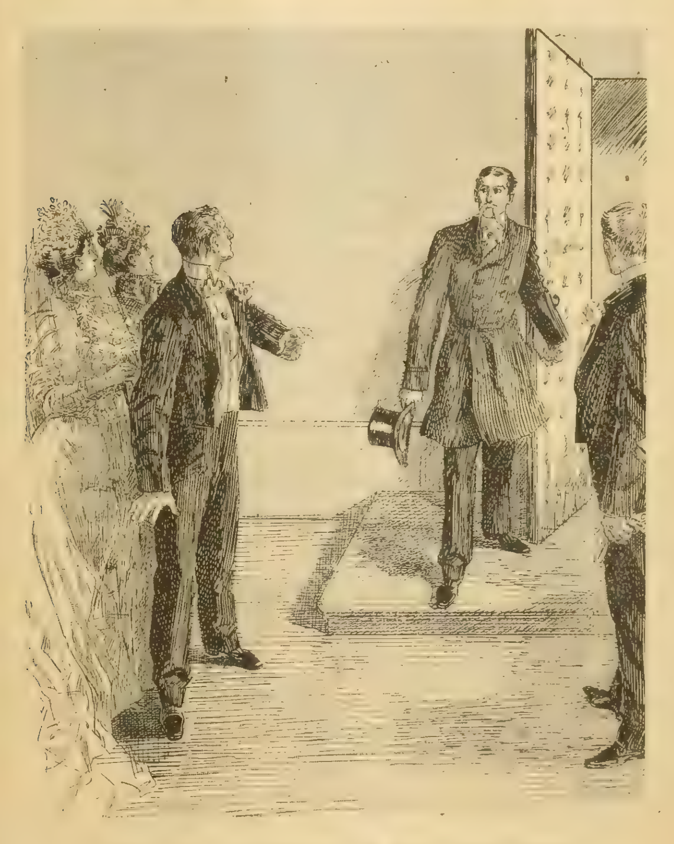


« Pourrais-je causer un instant avec vous? »

lui avait paru l'intéresser le plus, et elle jouissait beaucoup de sa société, quand tout à coup, comme le crépuscule approchait et que la chambre s'obscurcissait peu à peu, il commença à aborder un sujet plus intime. Il parla de lui-même et de la vie errante qu'il avait menée, du fait qu'il était seul au monde, sans un parent. Il dit en passant, comme d'une chose sans grande importance, qu'il était de naissance aristocratique. Puis il lui fit un touchant tableau d'un homme qui, tout en étant d'une nature des plus affectueuses, est obligé de vivre une vie dépourvue d'affection parce qu'il n'a personne vers qui se tourner pour trouver le bonheur.

Puis il lui demanda délicatement, très gentiment, si elle avait jamais réfléchi à cela elle-même, si elle n'avait jamais senti le besoin d'avoir auprès d'elle quelqu'un pour qui elle serait tout et qui serait tout pour elle.

Sa plaidoirie était, en somme, fort agréable à écouter, et elle



« Grâce à Dieu, je n'arrive pas trop tard », dit M. Barnes.

l'écouta, assez impressionnée ; mais la réponse ne fut pas exactement ce qu'il espérait.

— Oh ! oui, dit-elle, j'ai vaguement pensé à tout cela. Mais, voyez-vous, j'ai été amoureuse de ma belle Reine si longtemps que je ne peux m'imaginer la vie sans elle. Et cependant, — il y eut un léger tressaillement dans sa voix, — je vais la perdre

bientôt. Elle s'en ira pour quelque temps ; alors, je pense, je se tirai cette solitude dont vous parlez. Ainsi, si vous voulez connaî mes véritables idées sur ce sujet, il faut que vous attendiez ju qu'après le mariage.

Elle dit cela sérieusement, et M. Thauret sembla recevoir réponse comme un encouragement, et il changea de sujet. Bien après, il la quitta. Comme il descendait l'avenue, sa figure éta éclairée d'un sourire presque triomphant. Ceci cependant ne f pas rapporté à M. Barnes, car l'espion était derrière lui et pouvait voir sa figure.

Quelques jours après ceci, M. Mitchel rentrait du cercl accompagné de M. Thauret, quand ce dernier amena la conve sation sur les demoiselles Remsen.

— Ce sont certainement de charmantes jeunes filles, dit i mais il faut être riche pour s'offrir le luxe d'épouser l'une d'elle Je pense qu'elles n'auront rien jusqu'à la mort de la mère.

M. Mitchel pensa comprendre le motif de la question et pou des raisons personnelles fut heureux de répondre :

— Oh ! pas du tout ; le père a laissé à chacune d'elles une joli somme, cinquante mille dollars pour tout dire, qu'elles doiven recevoir en se mariant. Le gros de la fortune est revenu à la veuv naturellement ; mais elle n'en a que l'usufruit et ensuite tout ser partagé entre les filles. Je crois que c'est à peu près un dem million.

— Vous êtes un heureux garçon. Je voudrais avoir votre chance

— Mon cher Thauret, comment un homme aussi intelligen que vous peut il croire à une chose aussi stupide que la chance Elle n'existe pas plus que son contraire, la malechance. Chacu réussit ou non suivant sa propre habileté à conduire sa vie. Vou m'enviez d'épouser Émilie, quand sa sœur Dora est tout auss charmante, et plus riche même.

— Mlle Dora est charmante, c'est vrai ; mais elle ne fait pas qu je sois un prétendant heureux. Pourquoi dites-vous qu'elle es plus riche que sa sœur ?

— Voilà, sa sœur qui l'aime beaucoup lui a promis dix mill dollars pour le jour où elle se marierait, à une condition.

— Laquelle ?

— Que le mari lui plaira.

Il y eut un silence de quelques minutes, enfin rompu pa M. Thauret :

— Eh bien ! en conséquence de votre prochain mariage qui fera de vous le seul homme de la famille, je pense que votre influence sera grande. Si je désirais épouser Mlle Dora, j'espère que vous favoriseriez mon désir ?

— Ce n'est pas une idée nouvelle pour moi, je vous assure. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, si vous obtenez le consentement de Dora, vous aurez le mien.

— Merci, dit M. Thauret avec émotion.

Après quoi, tous deux se turent jusqu'au moment où ils se séparèrent à l'hôtel de M. Mitchel.

M. Thauret, en arrivant dans sa chambre, fuma un cigare, et, envoyant dans l'air de petits anneaux de fumée, veilla ainsi bien après minuit. Il semblait bâtir des châteaux en Espagne, et, d'après l'expression satisfaite de sa figure, on pouvait penser que ce devaient être des palais.

Les choses en étaient à ce point, quand le jour du mariage commença à poindre. Tout était en l'air chez les Remsen. Les demoiselles d'honneur arrivèrent de bonne heure, aidèrent à habiller la fiancée, puis se tinrent autour d'elle en admiration. Dora était dans l'extase. Elle avait reçu deux magnifiques bouquets : l'un d'œillets roses venant de M. Randolph, et l'autre, un choix de fleurs coupées, entremêlées de lis attachés avec de longs rubans de satin blanc, venait de M. Thauret. Elle resta un instant en admiration devant les fleurs ; puis elle délia tendrement les œillets, et, en prenant quelques-uns de chaque nuance, s'en fit un petit bouquet qu'elle épingla à l'ouverture de sa robe. Ils étaient juste assez haut pour qu'elle pût sentir constamment leur parfum. Pourtant, au moment de quitter la maison, elle prit les lis et les emporta dans sa main gantée.

Avant la fin du jour, il se passa une petite tragédie dont elle fut non seulement innocente, mais inconsciente. Dans la foule qui se pressa pour entrer dans l'église, les œillets tombèrent de son corsage et, dans son excitation, elle ne s'en aperçut pas. Mais M. Randolph, témoin du fiancé, remarqua qu'elle portait des fleurs, et que ce n'étaient pas les siennes. Elle, en réponse à sa question, lui dit qui les lui avait envoyées, et, quoiqu'il ne fit aucune remarque, il ne dormit guère cette nuit-là. Ainsi, les hommes souffrent souvent de peu de chose.

La toilette d'Émilie était, — mais pourquoi tenter de décrire ce que, seul, un Worth peut créer et ce que la fortune peut s'offrir ?

Imaginez-vous, si vous le pouvez, la plus chatoyante étoffe couleur perle, et ajoutez-y les plus merveilleuses dentelles, et, si vous avez une idée du génie de Worth, vous pouvez deviner tout ce que je voudrais vous dire. Quand la fiancée entra dans l'église au bras de sir Van Rawlston, qui, comme ami intime, remplaçait son père, toutes les femmes présentes jetèrent un long regard sur la jeune fille et sur sa robe, puis se tournèrent vers leurs voisines pour exprimer leur admiration. Toute cette admiration suffit à peine pour dépeindre Émilie Remsen, qui, dans toute sa personne, avait l'air d'une « reine royale », comme le disait Dora avec délices, encore bien des années après.

Mais lorsque le cortège nuptial eut passé, on chercha naturellement le fiancé et on s'étonna de ne pas le voir. On murmura, on questionna, mais sans recevoir de réponse satisfaisante. Quelques-uns pensèrent qu'il y avait eu une erreur et que la fiancée et ses amis étaient arrivés trop tôt.

La situation devenait fort désagréable, car, étant arrivés à l'autel, ils ne pouvaient s'en retourner et quitter l'église. Aussi restaient-ils debout, attendant. Chacun dans l'assistance devint inquiet, et, sauf le son de l'orgue, un silence solennel sembla s'étendre dans toute l'église. Les gens étaient pleins de crainte, et comme les minutes passaient et que toujours le fiancé n'apparaissait pas, ils retenaient leur respiration, ayant le sentiment qu'il devait s'être passé ou qu'il allait se passer quelque chose de terrible. Quelques amis intimes sortirent sur la pointe des pieds, mais la porte conduisant dans la sacristie était gardée par un homme en livrée qui ne voulait rien dire, sinon que personne ne pouvait entrer.

Pendant ce temps, une scène du plus vif intérêt, unique, rapide, se passait derrière cette porte. Au moment où les deux conjoints allaient se mettre en marche vers l'autel, une voiture était arrivée à fond de train et M. Barnes en était sorti. Il entra précipitamment dans la sacristie, repoussant l'homme qui en gardait l'entrée. Une fois en présence du fiancé et de ses garçons d'honneur, il les stupéfia en disant :

— Grâce à Dieu, je n'arrive pas trop tard !

— En êtes-vous bien sûr? dit M. Mitchel avec un calme irritant.

— Je suis venu pour empêcher ce mariage, dit le détective légèrement ému.

— Vous voulez dire pour le retarder. C'est ce que vous faites maintenant, car je devrais me rendre à l'autel et y rejoindre ma fiancée.

— Je vous dis que je viens pour empêcher ce mariage absolument, et...

— Un instant, Monsieur Barnes. Il n'y a pas de temps à perdre et je ne désire pas que vous parliez trop ouvertement. Laissez-moi parler à votre place. Vous avez des raisons, que je devine, pour désirer que je ne me marie pas. Ai-je raison?

— C'est ce que j'ai dit.

— Si je puis vous prouver que vous ne gagnerez rien à retarder cette cérémonie, la laisserez-vous avoir lieu? Après quoi, vous ferez ce que vous voudrez.

— Oui; mais c'est impossible.

— Rien n'est impossible, Monsieur Barnes; lisez, je vous prie.

Sortant de sa poche un papier plié, il le tendit à M. Barnes, qui le prit nerveusement, le lut, puis regarda M. Mitchel d'un air stupéfait.

— Ceci est une infamie, Monsieur Mitchel, et...

— ...et vous m'avez donné votre parole de ne pas me retenir plus longtemps maintenant. Si vous voulez me voir à mon hôtel à deux heures, je répondrai à toutes les questions que vous voudrez me poser. Je crois que vous savez que vous pouvez avoir confiance en moi. Messieurs, nous pouvons aller.

En disant ces mots, lui et ses amis sortirent de la chambre et entrèrent dans l'église au grand soulagement de la foule qui les attendait, laissant M. Barnes absolument déconfit. La cérémonie eut lieu sans autre retard et, une demi-heure après, M. et Mme Leroy Mitchel se faisaient conduire en voiture à l'hôtel de la cinquième avenue. M. Barnes n'attendit pas de les voir sortir de la cathédrale, mais s'en alla précipitamment après avoir lu le document que M. Mitchel lui avait tendu. C'était un certificat de mariage daté de la veille et signé au bureau du maire. Ainsi, quelle que fût la raison du détective pour empêcher le mariage, la dépêche de Sefton avait permis à M. Mitchel de déjouer encore une fois M. Barnes, simplement en faisant précéder le mariage religieux du mariage civil.

XV

M. MITCHEL EXPLIQUE UN CERTAIN NOMBRE DE CHOSES

Aussitôt après son arrivée à New-York, M. Barnes s'était rendu à son bureau. Il avait été quelque peu surpris d'y trouver Lucette.

— Eh! bien? dit-il.

— Je suis venue, dit la jeune fille, pour pouvoir vous parler dès votre arrivée. Il n'y a pas de temps à perdre.

— Pourquoi? Qu'y a-t-il?

— Votre plan, en vue de me faire prendre des renseignements par la poste de East-Orange, n'a pas abouti. L'employé dit qu'il vous eût volontiers rendu service, mais il craignait que cela ne fût considéré comme une atteinte à la sûreté de la poste. Il faudrait que vous eussiez une autorisation du directeur des postes. Alors, je me suis tournée d'un autre côté, et j'ai commencé un examen systématique de toutes les maisons de la ville. Ce fut difficile; mais enfin je trouvai l'enfant. Il est inutile que je vous donne des détails maintenant, car elle a de nouveau été reprise. Mitchel est allé là-bas hier, et l'a amenée à New-York.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas suivi pour voir où il l'emmenait?

— Je l'ai fait, et je suis sûre, cette fois, qu'il ne s'est pas douté que j'étais derrière lui. Il a caché l'enfant chez les Remsen,

— Chez les Remsen! Qu'est-ce que cela peut vouloir dire?

— Je ne sais rien. Mais on célèbre le mariage de Mitchel et de Miss Remsen à la cathédrale de Saint-Patrice, ce matin, à dix heures.

— Pas, si je puis l'empêcher, répondit l'agent.

Et il s'était hâté de se rendre à l'église avec le résultat que nous avons rapporté dans le précédent chapitre.

Exactement à deux heures, M. Barnes se présenta à l'hôtel de la cinquième avenue, accompagné de M. Neuilly. On les pria de monter à l'appartement de M. Mitchel et là ils furent reçus aussi aimablement que s'ils faisaient partie de la noce. M. Mitchel commença même à causer d'une façon assez joviale en disant :

— Ah! Monsieur Barnes, enchanté d'avoir à présent tout le temps de causer avec vous. Ce matin, voyez vous, j'étais très pressé. Vous vous êtes présenté à un moment très inopportun, et je crains d'avoir été passablement brusque.

— Monsieur Mitchel, je ne suis pas en humeur de dire des balivernes. Cette visite est chose très sérieuse, je vous assure. Ce monsieur est M. Neuilly, de la Nouvelle-Orléans, et il a fait tout ce trajet pour venir en aide à la justice.

— Vraiment? Enchanté de faire votre connaissance, Monsieur Neuilly, dit M. Mitchel s'approchant et tendant la main si cordialement que le vieillard la prit, tout en se disant qu'il préférerait toucher des charbons ardents plutôt que la main d'un homme coupable d'avoir fait du tort à la fille de son vieil ami.

M. Mitchel ne parut pas s'apercevoir de son agitation; mais, leur offrant des sièges, il prit lui-même un fauteuil confortable et continua :

— A présent, Monsieur Barnes, je me demande avec étonnement s'il est possible que vous ayez filé le rubis de ma femme jusqu'à la Nouvelle-Orléans?

— Je ne m'en suis pas occupé. Je pense que vous savez pourquoi je désirais empêcher votre mariage.

— Eh bien! non, pas précisément. Quelle raison aviez-vous?

— Si vous ne le savez pas, pourquoi vous êtes-vous marié hier?

— Je pourrais répondre que c'est une chose qu'on fait souvent; mais je serai honnête et vous dirai que cette façon d'agir ne m'était jamais venue à l'idée jusqu'au moment où j'ai su que vous reveniez ici. Alors, voyez-vous, j'ai pensé que vous auriez pu vous mettre dans la tête qu'il fallait m'empêcher de me marier. Vous avez parfois des idées bizarres, il faut l'admettre. Je vous connaissais assez pour savoir que, si vous aviez accueilli une idée de ce genre, vous n'hésiteriez pas à intervenir. Et je ne me trompais pas, puisque c'est justement ce que vous avez essayé de faire. En conséquence, puisque j'avais à cœur d'être marié à la cathédrale précisément à la date fixée, j'ai saisi le taureau par les cornes et j'ai persuadé à ma fiancée de m'épouser hier. Voilà toute mon histoire, je vous l'affirme. A présent, quel était votre but?

— Vous le savez très bien, et toute cette histoire est pure fanfaronnade. Vous savez parfaitement que j'avais besoin de me servir de Mlle Emilie Remsen comme témoin contre vous et que je ne pouvais le faire après qu'elle était devenue Mme Mitchel.

— Eh bien! oui, j'admets que cette idée m'était venue à l'esprit, Monsieur Barnes, et maintenant qu'allez vous faire à ce sujet?

— En premier lieu, je vais vous arrêter pour avoir enlevé l'enfant qui était aux soins de Rose Montalbon.

M. Barnes s'attendait à un signe de surprise chez son adversaire; mais il fut déçu.

— Oui, dit-il, et puis?

— Puis, je vous contraindrai à révéler sa retraite actuelle et à la faire venir.

— Je pense que vous pourriez avoir des ennuis en faisant cela, si je m'y opposais. En fait nous allons renverser l'ordre des choses et commencer par produire l'enfant. Émilie!

En réponse à cet appel, sa femme entra dans la chambre, amenant avec elle une belle enfant. Son mari se leva et, prenant la petite par la main, s'approcha avec calme de M. Neuilly et dit :

— Rose, voilà M. Neuilly. Il a été un bien bon ami de votre mère et il a fait tout ce trajet depuis la Nouvelle-Orléans pour vous voir. Je crois qu'il voudrait bien vous embrasser, n'est ce pas, Monsieur Neuilly?

Celui ci semblait très ému. Cette apparition charmante lui remettait en mémoire un passé lointain. Elle lui rappelait une autre petite fille dont il avait tendrement suivi le développement, car dans sa jeunesse il avait aimé l'aïeule de l'enfant qui était devant lui; il l'avait demandée en mariage, mais sans succès, et c'est par amour pour cette femme qu'il était resté célibataire toute sa vie. Et, maintenant, il pouvait voir sur ce jeune visage se refléter des expressions qui lui rappelaient ces deux femmes, la mère et la fille, qu'il avait aimées. Sans dire un mot, il attira l'enfant à lui et l'embrassa. Puis il se leva, lui tenant toujours la main, et la conduisit vers la porte de la chambre contiguë; là, il l'embrassa encore une fois sur le front, et lui dit d'attendre, puis ferma la porte sur elle. Alors, se tournant, avec la colère au cœur et dans la voix une passion contenue, il s'écria :

— Monsieur Mitchel, ou bien vous êtes le scélérat le plus méprisable qu'il y ait sur la surface de la terre, ou bien il y a là une erreur. Expliquez-vous : il faut que je sache à l'instant ce qui en est!

— « Il faut », Monsieur Neuilly, est un mot auquel j'obéis rarement. Mais je sais combien vous avez souffert, et ne désire pas prolonger cette interview un moment de plus qu'il n'est nécessaire.



M. Mitchel et ses amis entrèrent dans l'église, laissant M. Barnes absolument déconfit.

Tout d'abord, il me faut pourtant comprendre la situation. Quelle est votre idée à vous et à M. Barnes?

— Je vous l'expliquerai brièvement, fit l'agent, à condition que votre femme se retire.

— Ma femme fait maintenant partie de moi-même dit M. Mitchel.

Et passant fièrement un bras autour de sa taille, comme elle se tenait à côté de lui :

— Vous n'hésiterez pas à parler. Elle a promis de partager ma vie, de me prendre comme je suis. Elle va commencer sa tâche tout de suite. Commencez.

— Eh bien! je sais maintenant que Rose Mitchel qui a été assassinée était connue à la Nouvelle-Orléans sous le nom de Rose Montalbon, et qu'elle était votre femme. J'ai découvert aussi que vous avez trompé une jeune créole, la mère de cette enfant qui vient de nous quitter; que, quand vous l'avez abandonnée, elle est morte, le cœur brisé, pendant que vous permettiez à la femme Montalbon de prendre l'enfant et de la faire passer pour sienne, bien que plus tard vous la lui ayez enlevée. Cette femme soupçonnait que vous vouliez vous remarier et jura de l'empêcher. Son apparition ici juste au moment où vous alliez vous marier doit avoir été pour vous une menace. Voyez-vous le rapport ? Des meurtres ont été commis pour des motifs moindres. C'est pourquoi je pense que l'évidence est suffisante pour que je vous arrête.

— Vous pourriez m'arrêter sur une évidence moindre, dit M. Mitchel. Cela arrive tous les jours. Mais, pour me condamner, vous auriez à me prouver tout cela.

— Comment savez-vous que je ne peux pas le prouver ?

— Par la simple raison que vos faits sont tous faux.

— Très bien, Monsieur Mitchel; mais vous aurez à nous le prouver.

— Je suis tout prêt à le faire. Pour commencer, d'après votre histoire, j'ai enlevé cette enfant. Là vous n'avez raison qu'en partie. Je l'ai prise à la Montalbon et j'ai fait cela, en effet, à la dérobée et par force! Mais j'avais pleinement le droit d'agir ainsi.

— Alors, vous admettez que vous êtes son père ?

— Au contraire, je le nie, et voilà le point faible de votre histoire. Votre argument repose entièrement sur ma culpabilité en outrageant la mère de cette enfant, et sur ce que la Montalbon m'avait en son pouvoir. En fait, je ne suis pas son père ; la Montalbon n'avait que peu de chance de me faire chanter.

— Mais vous m'avez avoué que vous lui aviez permis de le faire, que vous lui avez donné une grosse somme en joyaux.

— C'est vrai : cependant, je ne me suis point soumis à son chantage.

— Monsieur Mitchel, j'oublie rarement les paroles d'un homme. Vous m'avez dit, le jour où nous étions dans les caves, que vous étiez au pouvoir de cette femme, qu'elle pouvait ébruiter certains scandales qui pourraient rompre votre mariage. Et, maintenant vous dites que vous n'étiez pas en son pouvoir et que vous ne lui avez pas acheté son silence. Comment pouvez vous expliquer ces deux affirmations contradictoires ?

— Deux affirmations contradictoires peuvent être vraies, si un certain laps de temps s'est écoulé entre elles. Quand j'ai reconnu que j'avais été au pouvoir de cette femme, je le pensais et je disais la vérité. Quand je dis à présent que je n'y étais pas, je dis aussi la vérité. Dans l'intervalle, j'ai appris à apprécier le caractère de la femme qui est maintenant la mienne. Voilà tout. Je sais maintenant que l'histoire de la Montalbon, proclamée à l'univers entier, n'aurait pas ébranlé sa confiance en moi, si, moi, je lui avais expliqué ce qui en était.

— Par le salut éternel, Messieurs, interrompit M. Neuilly, terminez cette discussion et arrivez aux faits. Je suis impatient de savoir la vérité.

— Oui, Roy, dit Emilie, pourquoi ne pas raconter tout simplement cette histoire et faire connaitre toute la vérité ?

— C'est ce que j'ai l'intention de faire. Je me suis seulement amusé à une petite querelle avec M. Barnes. Mais c'est de la cruauté envers M. Neuilly qui me pardonnera, je l'espère. Pour commencer par le commencement, il me faut retourner en arrière, jusqu'à ma jeunesse à la Nouvelle-Orléans. J'étais amoureux d'une belle jeune fille.

Là, il pressa la main de sa femme et elle lui rendit cette pression comme pour dire qu'elle comprenait.

— Je crois n'avoir pas besoin de mentionner le nom de la mère de Rose, Monsieur Neuilly, à moins que vous ne l'ayez déjà fait.

— A Dieu ne plaise que j'aie divulgué ce secret, dit le vieillard.

— Je n'ai pas supposé que vous l'ayiez fait, car je vous sais honnête homme, bien que je ne vous aie jamais vu auparavant. Cette déclaration peut vous étonner ; mais elle est vraie. Je ne suis point l'homme pour lequel vous me prenez. Lui est à présent dans

un asile de fous, tandis que, moi, je suis son cousin. Je sais qu'on suppose que c'est moi qui suis l'homme fou ; mais c'est une erreur propagée par la Montalbon pour servir à ses fins. Voici les faits : quand j'étais petit garçon à l'école, j'aimais une de nos petites compagnes, la mère de la Rose. Avant de quitter le Sud pour entrer à l'Université, je dis à ma petite bien-aimée, qui n'avait alors que quinze ans, que je l'épouserais à mon retour. Cela a été mon premier amour et le sien. J'avais un cousin plus âgé que moi de dix ans, élégant et riche, mais qui était joueur et adonné à la boisson. Cette femme Montalbon, comme vous savez, tenait une maison de jeu, et naturellement mon malheureux cousin était l'hôte assidu de cette maison. Une nuit qu'il était pris de vin, elle lui persuada de l'épouser, fit venir un prêtre, et la cérémonie eut lieu secrètement. Il ne recouvra entièrement son sang-froid qu'au bout de plusieurs jours, et alors il avait oublié tout ce qui se rapportait au mariage. L'infernale intrigante Montalbon ne l'en fit pas souvenir ; mais, à force de patience et de ruse, elle lui persuada insidieusement de se marier, et lui suggéra même la femme qu'il devait prendre et qui n'était autre que ma petite amie. Or, en cette affaire, son but était double : argent et vengeance. En conduisant mon cousin à une alliance qui le rendait bigame, elle pouvait, en se servant de son certificat de mariage à elle, lui extorquer de l'argent. En même temps elle se vengeait de la famille de ma petite amie contre laquelle elle avait des griefs. Son complot réussit à merveille.

« Mon cousin était bien fait, j'étais absent, et une fois qu'il eut fait entièrement connaissance avec la charmante créole, il devint si épris qu'à la fin elle écouta ses déclarations et l'épousa.

« Dès ce moment, il était au pouvoir de la Montalbon, et elle le saigna pendant cinq années. La petite Rose était née dans l'intervalle.

« Sur ces entrefaites, j'avais terminé mes études au collège ; mais je n'étais point retourné à la Nouvelle-Orléans après le profond désappointement que m'avait causé la nouvelle du mariage de ma bien-aimée. J'étais à Paris, quand un jour je reçus une lettre lamentable de la jeune femme me disant quel coup l'avait frappée, que la Montalbon avait produit son certificat de mariage et réclamait son mari, déshonorant ainsi la fille de son ennemie. Dans cette lettre, elle me demandait aussi mon pardon pour le mal qu'elle m'avait fait. Je lus entre les lignes et reconnus le cri d'un cœur

brisé, le gémissement d'un agneau abandonné, agonisant dans une plaine glacée. Je revins en grande hâte chez moi, n'ayant plus qu'une pensée, celle de me venger de mon cousin. J'arrivai trop tard.

« Non seulement la jeune femme était morte, mais mon cousin avait disparu.

« J'appris qu'il était allé dans l'Ouest et je l'y suivis. Je retrouvais sa piste de temps en temps; mais, fatalement, il arrivait que mon cousin venait de quitter l'endroit où je m'attendais à le rencontrer : cinq ans passèrent ainsi et, à la fin, je me trouvai face à face avec lui. Je lui reprochai son crime et demandai vengeance. Il se moqua de moi et refusa de se battre. Alors je l'avertis que je le tuerais dès qu'une occasion se présenterait soit après un semblant de provocation, soit dans des circonstances où je ne pourrais être soupçonné. »

— N'est-ce pas admettre, interrompit M. Barnes, que vous avez des instincts sanguinaires ?

— Monsieur Barnes, si tous les hommes étaient punis pour avoir péché en pensée, la chasse des criminels prendrait une extension considérable. Vous ne pouvez me demander de répondre d'autre chose que de mes actes.

« A la fin, l'occasion se présenta. Je le suivis par une nuit sombre; nous étions dans un pays de mines; il galopa une grande partie de la nuit et je le poursuivis. A l'aurore, nous étions à des milles de toute habitation. Alors, je me fis reconnaître par lui et lui demandai encore une fois de se battre avec moi. Il vit que c'était sérieux et qu'il était contraint de défendre sa vie. Dans ces conditions, il se battit, comme doit le faire le plus lâche, quand il est réduit au désespoir. Il décida que nous nous servirions de pistolets, tandis que j'aurais voulu vider notre querelle au couteau. J'avoue que j'avais soif de le percer de part en part. Je voulais voir le sang de ses veines couler à chaque coup. Il me semblait que c'était trop peu d'envoyer à distance une petite balle dans sa direction. Cependant j'admis qu'il avait le droit de choisir et résolus de viser aussi bien que possible et d'envoyer ma balle bien droit. Vous voyez que je ne me préoccupais guère de ma propre vie. J'avais fait de cette vengeance un but unique et, après l'avoir accompli, je pensais qu'il n'y aurait plus rien à faire pour moi. En conséquence, je m'attendais à le tuer facilement, sans m'inquiéter si sa balle me toucherait au cœur ou non. Peut-être l'espérais-je. Au moment où

nous nous levions et nous préparions à nous battre, il se passa une chose qui m'ébranla presque complètement et changea toute l'affaire. Il abaissa son revolver et me dit :

— Attendez un instant, j'ai une faveur à vous demander. Je sais que vous allez me tuer... Il y a si longtemps que vous courez après ma vie, que je suis sûr que vous allez la prendre. C'est la fatalité. Mais, moi aussi, j'ai souffert pendant ces cinq dernières années. La faveur que je vous demande, c'est que, si je meurs, vous me promettiez de soustraire mon enfant aux griffes de ce démon !

— Votre enfant, m'écriai-je, je croyais qu'elle était morte!

— C'était un mensonge de la Montalbon... La petite fille vit et elle s'en est emparée. J'ai fait un testament en faveur de mon enfant, lui laissant toute ma fortune; vous le trouverez dans mon habit. Chose étrange, je vous ai nommé mon exécuteur. Je savais que vous aviez aimé la mère, mais, Dieu m'en est témoin, je l'ignorais quand je l'épousai. Maintenant je suis prêt, si vous l'êtes aussi.

« Nous nous mîmes en position et fîmes feu l'un sur l'autre. Les surprenantes nouvelles que je venais de recevoir me firent mal viser, car, au lieu de l'atteindre au cœur comme j'aurais pu facilement le faire, je l'atteignis à la tête. Il tomba, et je me précipitai vers lui pour voir s'il était grièvement blessé. Il saignait abondamment, je bandai vite la plaie et arrêtai ainsi le flot de sang. J'allai ensuite au campement minier le plus rapproché. Nous revînmes avec une litière et le rapportâmes ainsi. Il y avait un individu parmi nous qui disait avoir étudié la médecine, et il soigna mon cousin... Il fit l'extraction de la balle, et constata que la blessure n'était pas très profonde, mais que le crâne était fracturé. Il fut malade pendant deux mois, puis se rétablit lentement. Mais il avait complètement perdu la raison. Je l'emmenai à la Nouvelle-Orléans, et le plaçai dans un asile, il y est depuis lors. »

— Très bien, M. Mitchel, dit M. Barnes, mais quelle preuve avez-vous que vous n'êtes pas le père, et que le lunatique n'est pas le cousin, innocent, comme beaucoup le prétendent?

— Eh bien! tout d'abord, quoique portant le même nom, nous sommes absolument différents physiquement. Je ne crois pas que M. Neuilly admette qu'il m'aurait reconnu, et il connaissait le coupable. Cependant, nous reparlerons de cela plus tard. Je ne crains pas de ne pas pouvoir prouver mon identité. Trop de gens à la Nouvelle-Orléans me connaissent. Pour continuer mon récit,

je vous dirai que je me décidai à prendre possession de l'enfant. Je savais que la Montalbon opposerait une résistance, et qu'il me serait difficile de prouver la vérité de mon récit. Surtout, je savais que je ne pouvais prendre possession d'elle légalement sans découvrir le secret de sa naissance, ce que je désirais éviter pour elle et pour sa mère. C'est pourquoi je la volai ouvertement dans la rue. On envoya des détectives à ma recherche; mais M. Barnes peut



« M. Mitchel vous êtes un scélérat, ou il y a une erreur. »

témoigner que je n'ai pas peur des détectives. Peut-être comprendra-t-il mieux aussi comment il se fait que je connaisse quelque peu leur façon d'agir. Je les fis courir pendant deux ans, jusqu'à ce que, découragés, ils eussent abandonné la chose. Puis, j'allai en Europe, car il faut vous dire que je restai tout près aussi longtemps qu'on me poursuivit. J'ai beaucoup joui de cette excitation. Cela me fit oublier, ou tout au moins me donna de l'occupation. Je restai en Europe jusqu'à mon récent retour à New-York. Peu de temps après, je reçus la lettre de la Montalbon et la photographie

que je vous montrai. Je reconnus le portrait, quoique je n'eusse pas reconnu la signature qui était de Rose Mitchel. Je ne craignais pas la femme, mais je me réjouissais de sa déconfiture quand je lui dirais de jouer son dernier coup. Je n'étais pas préparé à ce qui allait suivre. Quand elle me rencontra, elle commneça par me dire :

— Je n'ai pas du tout l'intention d'essayer de vous faire pincer, et, pourtant, qui sait si je ne le pourrais pas? Mais j'ai ceci à vendre que vous serez peut-être très aise d'acheter.



« Il pensait que vous étiez la femme d'un assassin. »

— Je demandai ce que c'était, elle me dit :

— Un certificat de mariage de votre cousin avec la mère de l'enfant. Un certificat de mariage entre lui et moi, précédant celui-là, et un autre certificat de mariage entre moi et un autre homme qui vivait au moment où j'amenai votre cousin à m'épouser.

— Juste ciel! exclama M. Neuilly; si elle avait ces papiers, ils prouveraient que le mariage de votre cousin était illégal et cela rendrait le mariage avec la mère de Rose parfaitement régulier.

— Justement. Je payai à la femme dix mille dollars ou l'équi-

valent de cette somme, pour avoir ces documents. Ne les valaient-ils pas?

— Oh! oui, certainement. J'aurais volontiers donné le double!

— Laissez-moi vous raconter l'audace de la femme. Elle me dit que, dans le cas où je refuserais de lui payer ce qu'elle demandait, elle avait l'intention de me réclamer comme son mari, s'autorisant de son certificat, et me laissant à prouver, si je le pouvais, qu'elle avait épousé mon cousin et non pas moi. Ceci aurait été des plus désagréables, et comme les papiers valaient bien le prix, car ils réhabilitaient les noms de mon cousin, de sa femme et de l'enfant, je payai ce qu'elle demanda.

— Je dois de nouveau vous demander, dit M. Barnes, quelle preuve vous avez que vous n'êtes pas le mari de cette femme.

— Le fait qu'elle m'a vendu ces papiers ne le prouve-t-il pas?

— Pas du tout, répondit le détective. En supposant que vous soyez réellement son mari, désirant épouser Mlle Remsen, vous auriez volontiers payé cette femme pour avoir ces papiers qui prouvaient que votre mariage avec elle n'avait pas été régulier. Il vous aurait été difficile de prouver l'existence de son premier mari sans connaître son nom, puisqu'elle vous eût laissé entendre qu'il existait.

— En vérité Monsieur Barnes, vous êtes un incrédule Thomas. Mais je vais vous donner une nouvelle preuve.

Il alla à son pupitre, et revint avec quelques papiers.

— Voici une confession que je soutirai à la femme au moment où je conclus le marché avec elle. Vous voyez que cela confirme mon récit. Mais vous pourriez croire que cela aussi est fabriqué. Voici une preuve meilleure encore peut-être. Ceci, dit-il en la tendant à M. Neuilly, est le certificat de mariage de mon cousin avec la Montalbon. Comme cela se fait quelquefois, la femme a collé son portrait et celui de mon cousin sur le papier. Et maintenant, Monsieur Neuilly, je vous demande ceci : N'est-il pas l'homme que vous avez connu?

— Vous avez parfaitement raison, Monsieur Mitchel. Je reconnais très bien la figure. C'est bien l'homme que j'ai tout le temps soupçonné d'être une parfaite canaille. Cependant, je dois confesser qu'il a été plus victime que criminel. Son grand crime était la boisson, et les circonstances tragiques dans lesquelles il fit sombrer la vie de sa femme et la sienne propre n'étaient qu'un ignoble complot dont lui-même était innocent. Je suis content qu'il en soit

ainsi : cela laisse la chère petite fille sans le danger d'une tache héréditaire.

— Eh bien! Monsieur Barnes, dit M. Mitchel, qu'avez-vous à dire maintenant?

La réponse de M. Barnes était calculée de façon à surprendre les assistants; mais elle eut peu d'effet.

Il dit :

— Monsieur Mitchel, selon vous, qui a tué Rose Mitchel?

— Je ne pense pas que je sois tenu de répondre? répondit vivement M. Mitchel.

— Je vous souhaite un bon après-midi, dit le détective sèchement. Voulez-vous venir avec moi, Monsieur Neuilly?

Avant que le vieux monsieur ait pu répondre, Mme Mitchel s'interposa :

— Ne vous en allez pas, Monsieur Neuilly. Vous n'avez pas encore vu Rose du tout jusqu'à présent, et, de plus, nous aimerions bien que vous fussiez des nôtres pour notre belle réception de ce soir.

— Ah! ah! Monsieur Barnes! N'est-elle pas digne d'être ma femme? Elle vous enlève votre témoin, car je pense que vous nous restez, n'est-ce pas, Monsieur Neuilly?

— Ce sera une vraie joie pour moi. Monsieur Barnes, dans ces circonstances, je sais que vous m'excuserez et me pardonnerez, n'est-ce pas?

— Certainement. Vous avez raison de rester. Je vous laisse tous à votre bonheur, et j'espère qu'il durera. Bonjour.

Et, sur ce, il les quitta.

— Vraiment, c'est trop fort! dit M. Mitchel; mais ces détectives sont toujours impressionnables. Pensez un peu, Reine, il pense ou il pensait plutôt que vous étiez la femme d'un assassin. Qu'en dites-vous?

Pour toute réponse, elle l'embrassa doucement sur le front, puis sortit et revint amenant Rose.

(A suivre.) OTTOLENGUI.

L'IBIS BLEU (1)

(*Suite.*)

XXIV

La lueur du jour parut aux fentes du volet qui lentement devinrent des raies de feu, dans le noir.

Alors il se leva, éteignit la lampe, constata que Georges dormait profondément, mit en évidence, tout près du petit lit, son chapeau, sa canne, son pardessus, pour que l'enfant, s'il s'éveillait un instant, fût assuré tout de suite de sa présence, laissa ouverte la porte qui donnait sur l'escalier par où il monta au mirador, sa lorgnette à la main...

Tête nue, dans l'air du matin, il était là, sur cette terrasse, l'oreille au guet vers l'escalier par où pouvait monter un cri de l'enfant, l'œil tendu vers l'horizon où, à toute minute, il s'attendait à voir paraître le yacht maudit.

Il fouillait du regard l'horizon. D'où viendrait-il, ce yacht ? De Saint-Tropez ou d'Agay ? de Cannes ? Et sans cesse ses regards allaient du sud à l'est, se promenaient dans les brumes légères du grand large pour revenir aux bords verdoyants de la côte. L'intensité de son regard fatiguait ses paupières. A tout instant un point imperceptible sur la mer, une écume, une voile de pêcheur, le faisait tressaillir. Toute la magnificence du ciel et de l'eau ne lui était plus rien. Il ne s'en apercevait pas, ou plutôt il trouvait tout cela horrible. Sa lumière intérieure éteinte, celle du matin lui paraissait morne, livide... Vingt fois il remonta avec une hâte nouvelle, persuadé qu'en sa courte absence le bateau, qu'il espérait horriblement, avait surgi.

Parfois il murmurait :

— Ah ! les misérables ! le misérable ! un desœuvré, ce Dauphin, un de ces parasites de la société, qui profitent de leurs richesses

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898

pour manger mieux à leur aise sa substance essentielle, sa moelle, pour s'installer sur toutes les choses sacrées et les détruire plus sûrement que les prolétaires en révolte, que les mineurs en grève, que les meurt-de-faim, fatigués de l'être !... Ceux-là du moins ont une excuse et une bonne : la faim, — la leur et celle de leurs petits — mais ces bons-à-rien, ces oisifs riches, ah ! les misérables !... et ça se croit quelque chose ! Ça sort d'une école, mais ça ne fait rien.... Si, de la musique, du dessin, des vers, quelle pitié ! Tout cela juste assez pour séduire des femmes débiles, malades, entre deux voyages du mari ! Ah ! le polisson ! mais il le payera, il le payera ! il est le seul responsable... et je le tuerai !

Il reprenait :

— Ou il me tuera ! la belle avance ! ils en riraient trop ensemble ! Je me fiche pas mal de leurs préjugés, moi, de leurs usages de duel, de lâcheté déguisée en bravoure ! — non, je ne me battrai pas. Je ne suis pas un homme du monde, moi ! je ne suis même pas encore Monsieur le préfet ! je suis un rond-de-cuir, fils de colporteur ; je m'appelle Marcant, Denis... un brave homme, honnête, travailleur, — qu'un oisif a trahi, trompé, volé, assassiné !... Ah ! le misérable !... Comment le punir, lui, lui surtout, la canaille !... Le mal est que je ne peux pas les prendre en flagrant délit... Alors, je ne peux pas les tuer comme ça : on me condamnerait ! Et pourtant... j'éprouve la même fureur que si je les surprenais... c'est même plus fort, je crois. Je souffre bien plus... et bien plus longtemps !

Il redescendit à pas de loup, écouta respirer son enfant, et remonta.

De retour sur la terrasse, il poussa cette fois un cri sauvage, sourd. Dans l'est, serrant la côte de près, dépassant à peine le promontoire d'Agay, apparaissait, dans la gloire de l'aurore, dorée et rosée, en pleine lumière, dans un triomphe, dans une apothéose de joie et d'amour, l'*Ibis Bleu*, très reconnaissable pour Marcant à sa forme, à ses dimensions, à l'inclinaison de ses mâts, à son pavillon aux deux boules bleues.

Cette fois, Marcant vit très bien que le ciel et la mer d'accord, disaient une joie de fête, un triomphe amoureux, le leur, celui des amants ! Et vaincu, muet, cessant de penser, la lorgnette collée au creux de ses yeux, oubliant tout, même son fils, pour suivre sa douleur qui venait à lui joyeuse, il s'assit, les jambes défaillantes, sur la balustrade de la terrasse.

XXV

Et comme Pierre ne se décidait plus à quitter Élise, le bateau, sous les yeux de Marcant, joua un instant sur l'eau, allant et venant, indécis, comme une mouette capricieuse.

Élise songeait. Elle s'était laissé emporter, éperdue, méconnaissable pour elle-même, dans l'oubli, sur cette mer, sous ce ciel dans ces parfums, par le navire du songe bleu...

Maintenant, avec les rivages apparus au soleil, avec la villa blanche, où dormait son fils oublié, la réalité entière revenait.

Elle s'était persuadée, hier soir, que l'enfant, comme à l'ordinaire, de bonne heure, s'était endormi sous la garde d'une brave femme à qui elle aurait à expliquer, comme elle pourrait, l'absence étrange...

Elle voyait bien maintenant que toute explication serait difficile.

« Et cette femme, garderait-elle le secret? Comment le lui imposer ?... Et aux questions de l'enfant, que répondre ? Et que dirait-il à son père ?... Sa grande espérance était qu'avant le réveil de la servante et de l'enfant, elle pourrait rentrer invisible à la villa, dont elle avait une clef... Mais les verrous ?... Ah ! l'odieux supplice, lorsque les moindres détails de la vie, même les plus vulgaires, deviennent tous menaçants! Enfin, elle allait voir !... »

Et, grave, elle disait :

— Écoutez, mon ami... écoutez-moi bien. La vérité des choses m'apparait. Ce que j'ai fait est horrible, impardonnable. Je suis très coupable, sans excuse... Puissé-je n'être pas châtiée comme je le mérite! Écoutez bien : il faut, quoi qu'il arrive, il faut, et je veux que cette heure n'ait pas de lendemain... Tout s'y oppose. Il faudra mentir, soit, mais une fois pour toutes. La trahison consentie et continue me fait horreur... j'en mourrais. Vous ne me reverrez plus.

— Élise!

Elle était ferme. Elle regardait sa faute en face, courageusement. Elle ne pleurait pas. Elle voulait.

— Élise! répéta-t-il.

Elle reprit :

— Ce jour est un jour de honte! je n'en ferai pas ma vie. Un entrainement, soit; un arrangement, non; plutôt mourir!

Elle parlait gravement, avec une entière sincérité, avec une énergie singulière, et, comme il la croyait, il l'aimait davantage.

XXVI

— Ils vont débarquer dans le port! Quelle audace!... Non, devant la villa! C'est pire! Non, ils repartent... Ah! les misérables!...

Ce mot, c'était le refrain.

Marcant regarda sa montre. Il était cinq heures du matin.

Le youyou, se détachant du bord, amenait à terre Élise, accompagnée de M. Dauphin.

Marcant ne voulut pas qu'ils pussent se concerter, et il se dissimula dans l'escalier du mirador, dont il descendit trois marches, et d'où il les regarda à travers les balustres de la terrasse...

Leur embarcation entra dans le petit port. Marcant les avait perdus de vue. Il regarda du côté du chemin, derrière la villa; il les vit bientôt s'avancer ensemble. Dans la solitude matinale, ils ne craignaient pas d'être surpris. Toutefois ils marchaient isolément. Élise était grave. Elle maintenait sa résolution de ne pas rester la maîtresse de Pierre. Cela lui semblait réellement impossible, contraire à tout ce qu'elle était.

Marcant y voyait trouble, n'apercevait rien de leur attitude. Il ne voyait que ceci : Ils sont ensemble! ils approchent!

Quant ils furent à cinquante pas, il se mit à descendre. Une seule idée était sous son crâne, y tenait toute la place : « Je vais les tuer!... Comment? » Il se voyait les prenant tous deux par le cou, un de chaque main, et, avec sa vigueur irrésistible de paysan, il choquait l'une contre l'autre les deux têtes : la cervelle jaillissait!... « Quelle folie! C'est une vision de délire! Ça n'est pas possible. C'est dommage! » Cela, en lui, se formulait en ces termes, exactement.

Il avait encore une autre vision : Élise ouvrait la porte massive. Lui, Denis, était derrière; et, au moment où elle entrait, il se lançait de toute sa vigueur; et, entre le dormant et la lourde porte, il l'écrasait! Ensuite, il assommait l'autre qui, bravement, était venu au secours. « ... Non, ce n'est pas encore cela! je trouverai quelque chose sur le moment, selon qu'ils seront rapprochés ou éloignés l'un de l'autre! »

Il se repaissait de ces images.

Une irrésistible folie lui faisait rêver tout cela. Il préméditait un mauvais coup, mais sans être aucunement le maître de diriger sa préméditation!

Il descendait. Arrivé dans le corridor, il attendit... On ouvrait... Il vit le pène glisser, et il l'entendit. Ce bruit lui sembla énorme. La porte tourna. Élise parut... Pierre n'était pas là.... Sur l'ordre d'Élise, il l'avait quittée avant le seuil, et rejoignait le youyou....

Elle tenait ses yeux baissés, et elle vit d'abord, — comme dans les mauvais rêves incompréhensibles, où les détails les plus vulgaires dégagent de l'épouvante, — les deux gros pieds de Marcant qui se découpaient, noirs, terrifiants, sur les dalles blanches. Ainsi révélée, la subite présence du juge, qu'elle croyait bien loin, s'engouffra dans sa cervelle comme une horrible attaque de folie... Elle leva alors le regard sur l'apparition inattendue, et lui, qui voyait rouge, était si terrible, si prêt au meurtre, qu'elle se rejeta en arrière avec une face convulsée, des yeux saillis de l'orbite, et la bouche ouverte pour un cri de terreur suprême...

Alors tout ce que Marcant avait prémédité s'écroula de soi-même, et, avant d'avoir voulu les prononcer, il dit, plus prompt du cœur que du cerveau, ces quatre mots, aussi épouvantables que la mort même :

— Silence ! votre enfant dort !

La même surprise, la même terreur qui allaient faire pousser à Élise un cri, étouffa ce cri dans sa gorge.

Marcant reprit, froid comme le marbre :

— Sa bonne, à votre exemple, l'a abandonné... Mais elle, du moins, c'est une mercenaire, je l'excuse. L'enfant s'est réveillé. Il a passé la nuit sur la terrasse, à peine vêtu, exposé au vent, à l'humidité... il vous appelait... c'est là que je l'ai trouvé... Vous me comprenez ?

Elle fixait sur lui des yeux hagards.

— Qu'attendez-vous, dit il ? Vous devez bien comprendre que nous n'avons plus rien à nous dire. Je sais d'où vous venez ; je vous ai vue ; retournez-y, et le plus tôt possible.

Elle le regardait toujours et croyait devenir folle. A la vérité, elle l'était à ce moment-là.

Il se sentait inexorable, de toute la force de ce regain d'amour qui, depuis quelque temps, couvait en lui.

Un éclair enflamma les yeux de la malheureuse. Elle comprit qu'elle n'entrerait plus dans cette maison où était son enfant; et, éperdument, à tue-tête, d'une voix suraiguë, prolongée, elle cria : « Georges! Georges! » pour être entendue de lui, pour le revoir!...

— Tais-toi! Taisez-vous! dit le maître. Vous ne méritez plus

votre enfant. C'est lui que vous avez indignement trompé : ce n'est pas moi ! Moi, à côté, ce n'est rien. La femme, ça trahit quelquefois, dit-on ! mais on dit que les mères ne trahissent pas ! Vous, vous êtes une mère infidèle, entendez-vous, la mauvaise mère, la mère adultère ! la mère fausse ! Eh bien, vous ne l'aurez plus, cet enfant !... Vous l'aimez au fond ? Vous ne l'aurez plus ! Voilà le seul châtiment que je vous prépare : un divorce, qui vous prendra votre enfant. Il n'est plus qu'à moi, à moi seul, entendez-vous !

Il parlait d'une voix lourde, étranglée, pour ne pas éveiller le petit, mais il se soûlait de sa rage et, ne pouvant pas agir ni crier, il se dédommageait avec la violence des paroles ; il les alourdissait des pesées sourdes de sa voix ; il prenait goût à l'injure ; il mâchait et buvait sa salive et sa vengeance.

— Allons, adieu, dit-il, partez ! va-t'en !

Elle se mettait à comprendre tout le péril, et la nécessité absolue du mensonge. Que savait-il, après tout ? De quel droit croyait-il qu'elle l'avait trompé ? Il n'aurait pu l'affirmer, le prouver surtout. Elle pouvait bien avoir passé cette nuit à bord, innocemment et malgré elle. Le mensonge qu'elle avait préparé, d'où vient donc qu'elle ne le retrouvait pas ? — Il le fallait pourtant, qu'elle sût mentir ! C'était le seul salut, le sien, celui de l'enfant, qui mourrait sans elle... Mais le mensonge préparé ne se formulait plus en son esprit. La crainte la paralysait. Elle se sentait trembler toute. Sa voix se refusait... Elle n'avait jamais menti.

Alors, elle songea à ruser, par l'attitude au moins. Elle releva la tête et se redressa tout entière.

Un instinct de bête traquée s'était éveillée en elle. Est-ce que, en silence, on ne pourrait pas échapper ?... On peut mentir avec le regard ! Ses beaux yeux, elle le savait, disaient la clarté de son âme... Si elle pouvait encore lui montrer *cela ?*... Elle trouverait plus tard les explications voulues... mais il fallait, d'abord, lui faire croire qu'il en existait de toutes simples... Qu'avait-elle à perdre à ce jeu ?

Elle leva, sur ceux de son juge, des yeux de bête maligne, qu'une bête plus forte tient à l'arrêt. Et il la regarda, lui aussi, dans le regard.

Alors un drame silencieux se passa dans le mystère de ces regards qui se pénétraient.

Il plongeait dans les yeux d'Élise le trait perçant de son œil fiévreux, translucide, divinateur. Elle écarquillait les yeux pour

faire croire qu'elle ouvrait, qu'elle étalait toute grande son âme. Sa volonté déterminée de mentir était, au fond de ces yeux-là, en lutte avec une invincible sincérité. Dans ce regard, le faible commencement de mensonge qu'elle parvenait à créer, ne parvenait à prendre ni consistance, ni éclat. C'était une vapeur mal condensée, insuffisante et là, derrière, était, — dissimulée mais certaine, — la faute!... En s'interposant entre elle et lui, ce voile si léger les rendait plus étrangers l'un à l'autre que des ennemis ; et, vue au travers, la vérité, plus cruellement révélée que par un aveu, apparaissait d'autant plus honteuse!

Une douloureuse jouissance le prit, de si bien voir, de la tenir ainsi vaincue, impuissante à mentir, à échapper à son étreinte et à sa clairvoyance, et il ne dit plus rien, — mais il mit dans ses yeux une plus vive acuité de pénétration. Elle se sentit fouillée au dedans, percée à jour, vue dans les replis, et, dérobant malgré elle ses yeux au regard du maitre, c'est avec des paroles qu'elle répondit à l'accusation de ce regard; et, — comme si on l'eût accusée avec la voix, — elle cria, à plusieurs reprises, trahie par l'énergie même et par l'insistance de la négation :

— Ça n'est pas vrai! ça n'est pas vrai! ça n'est pas vrai!

Il se sentit cruel avec joie.

— Si vous aviez avoué, peut-être, dit-il, vous aurais-je pardonnée... Qui sait! Adieu!...

Elle perdit la tête à ce mot, joua le tout pour le tout et se précipita à ses pieds, se traîna à genoux sur la marche du perron en gémissant :

— Pardon! c'est vrai! pitié! pardon! si vous saviez!... Je ne suis pas si coupable!... Oh! par pitié! pardon! pardon! Au nom de notre enfant, pardonnez, pardonnez-moi!

Lui, une indifférence horrible l'envahit, un froid de mort traversa son cœur. Il se trouva tout étrange, tout changé! Et il dit seulement :

— Trop tard!

Et aussitôt, en silence, il referma la porte lourde, bien doucement, pour ne pas réveiller l'enfant.

XXVII

Elle reçut ce mot « Trop tard! » comme un coup de massue de plomb, sur la nuque. Elle se releva avec effort.

Tout était détruit en elle. Elle s'en alla, comme assommée, endormie dans l'horreur d'un cauchemar, avec l'air terrible des

somnambules, et, dans sa tête, cette seule idée qui sans relâche se répétait : « Je vais me noyer. » Puis elle prononça les mots eux-mêmes, et elle allait, marmonnant à voix haute, comme les fous : « Je vais me noyer... je vais me noyer... »

Pierre, de loin, la vit qui marchait ainsi, chancelante, trébuchante, ivre de sa douleur... Il revint, effaré.

— Qu'avez-vous ?

Elle répondit d'une voix d'ombre :

— Je vais me noyer... je vais me noyer...

Elle était insensible...

— Expliquez-vous, par pitié !

Elle répétait obstinément :

— Je vais me noyer !

Il devina, interrogea d'un mot :

— Il est revenu ?

Elle fit de la tête signe que oui... Elle n'était plus qu'une machine. Il l'avait prise par le bras et la portait presque. Il la conduisit ainsi dans l'embarcation qui s'éloigna... Elle y demeura assise, l'œil immobile, fixé sur une vision... Elle pensait : « Georges ! Oh ! Georges !... Je vais me noyer !... » Rien de plus. Et pourtant elle songeait encore, avec l'instinct rusé de la folie lucide : « Ici, au bord, la mer n'est pas assez profonde... Le bateau me mène où il faut...

Et quand le youyou accosta l'*Ibis*, et qu'il fallut passer de l'embarcation sur l'échelle du yacht, elle se releva toute droite et, glissant entre les mains tendues pour la retenir, elle se laissa choir dans l'eau, sous l'eau, profondément, rigide, comme déjà morte...

Pierre et l'un des marins la suivirent, la saisirent aux cheveux, la ramenèrent à bord.

Marcant n'avait rien vu. Il était remonté près de Georges qui dormait toujours... et qu'il n'embrassait pas, de peur de le réveiller.

TROISIÈME PARTIE

I

A pleins bras, comme il eût porté une enfant, Pierre porta Élise jusque dans sa chambre. Déjà, sincèrement, sa résolution était prise. Son cœur, léger, était bon. « Ah ! on la chassait ?... Eh bien, il la garderait, lui ! Elle était bien sienne maintenant, sa maitresse

définitive et, qui sait! peut-être, un jour, aussi, sa femme... »

Elle n'était pas évanouie. Pourtant le contact de l'eau à peine fraiche, dans ce mois chaud, ne l'avait pas rendue à elle-même. C'était dans un délire confus qu'elle s'était jetée à la mer ; et, sous l'eau, elle avait éprouvé, comme dans la fièvre, un bien-être mauvais! Elle avait eu non pas l'idée mais la sensation d'un enveloppement brusque dans la mort liquide, fatale, où ses douleurs étaient sûres d'étouffer. Ses douleurs, c'était elle même. Elle se sentait donc avec une joie étrange ensevelie vivante, d'un seul coup... elle allait mourir... elle le voulait... et ne savait plus pourquoi... mais elle le voulait! Elle souffrait, ne voulait plus souffrir et ne savait plus de quoi ! Sa volonté, sa raison déjà avaient abandonné le monde des vivants et pourtant la vie physique était encore intégrale en elle. Elle n'eut pas même le temps de vouloir mécaniquement respirer. L'eau amère n'était pas même arrivée à sa bouche, quand elle se sentit saisie, arrêtée dans son élan inflexible vers la mort et l'oubli.

A ce moment, elle voulut avancer plus loin dans la mort et pour cela crier: « Laissez-moi ! » Elle ouvrit la bouche et but; elle se sentit étouffer. Tout le reste disparut pour elle aussitôt. Il n'y eut plus en elle de douleur autre que l'angoisse de l'asphyxie. La volonté de la nature se substitua, infinie, à toutes les raisons, toujours agissantes quoique oubliées, qu'elle avait de vouloir mourir, — et la créature désira respirer. Et lorsque, après une minute de cauchemar sous l'eau profonde, elle se sentit ramenée à l'air des vivants, alors elle s'abandonna dans les bras qui la sauvaient. Et tandis que Pierre la descendait, toute ruisselante, dans sa chambre, il se sentait serré contre elle. Il s'y trompait. Ce n'était pas la maîtresse qui étreignait l'aimé. C'était une femme qui, obéissante à la nature physique, étreignait la vie retrouvée.

Instinctivement, le capitaine le suivit, ce que François, le valet de chambre, n'osa pas faire. Pierre vit le capitaine passer devant lui et ouvrir les portes, puis s'éloigner en lui disant :

— Je vais revenir, Monsieur Pierre!

Le brave homme l'appelait souvent ainsi, l'ayant connu tout petit.

Pierre, qui avait compris, attendait debout, avec son fardeau entre les bras, qui ruisselait comme lui d'eau marine.

Le capitaine revint aussitôt et jeta sur le parquet un matelas qu'il avait pris en hâte dans une chambre voisine. Et agenouillé, tout en développant le matelas, il expliquait :

— Il faudra tout à l'heure un lit bien sec et bien chaud... Ne vous effrayez pas, Monsieur Pierre. Ce ne sera rien. La saison est bonne.

— C'est bien, merci, mon ami, dit Pierre, je ferai le thé moi-même et tout ce qu'il faut...

Le bon capitaine, de nouveau, sortit.

Pierre s'agenouilla à son tour près du matelas, sur lequel il posa Élise, mais elle crispait ses bras autour de son cou, et il ne pouvait parvenir à lui faire lâcher prise. Elle rêvait maintenant qu'elle se noyait tout de bon, et elle s'accrochait à l'épaule du jeune homme qu'elle reconnaissait, — bien qu'elle eût les yeux fermés.

— A présent, murmurait-elle dans une crise de délire, je n'ai plus que toi ! plus que toi !

Il pensait que cela était vrai et qu'il ne faillirait pas à son devoir. Oui, elle pouvait compter sur lui, l'adorable créature. Oui, c'était maintenant par devoir, en même temps que par passion, qu'il l'étreignait, attendri.

— Je n'ai plus que toi ! répéta-t-elle.

Et aussitôt elle se mit à pousser des cris aigus, prolongés, des cris qui semblaient ceux d'une douleur sans âme, d'une douleur mal imitée. C'est qu'en effet, ils ne se rapportaient pas du tout à son malheur essentiel, à ses remords, à son désespoir, à son amour enfin. C'était seulement la plainte du corps affolé, vide de conscience.

Il commença à la déshabiller. L'humidité des vêtements rendait la besogne difficile. Les agrafes ne glissaient plus, arrachaient l'étoffe. Elle se mit à s'agiter, à se débattre contre lui, en criant : « Non ! non ! » mais d'une voix basse, comme pour rendre inutile ce refus ! Elle rejouait, en un délire que rien ne révélait à son amant, la scène de la veille, de ce moment où elle s'était abandonnée à lui, avec des résistances toujours plus défaillantes.

Et lui, ne savait plus où elle en était. La scène présente, aux émotions si aiguës, effaçait aisément de son esprit celle à laquelle il n'avait pas assisté : le retour et la colère du mari. Telle est l'insuffisance de la pensée : elle-même n'a pas le don d'ubiquité ; elle ne voit les choses que par succession. Tout entier à cette Élise qui était là, à demi-dévêtue, couchée et se débattant contre lui, il oubliait, dans cette réalité physique saisissante, la peine morale qui l'avait amenée à ce point de désordre.

Et puis il la désirait. Une heure auparavant, après les joies sans nom d'un premier abandon, elle lui avait dit : « Nous ne nous

reverrons plus! plus jamais! » Et voici qu'après cette menace la destinée la lui rendait! De nouveau elle était là, enfermée seule avec lui, dans cette même chambre de bord, et elle le serrait dans ses bras, elle attachait ses mains à son cou, l'attirait à elle, puis, par saccades, le repoussait en criant : « Non! non! »

Il se répétait qu'elle était sienne, qu'il avait à l'avenir des droits véritables.

Maintenant elle était nue, sous la lumière du jour qui entrait à pleine fenêtre. Il n'avait pu voir encore sa beauté ainsi révélée, entière, non pas même cette nuit passée...

L'eau de la mer la couvrait de luisants çà et là, pareils aux grains étincelants d'un beau marbre. Les cheveux, dénoués, ruisselaient épars autour de sa tête. La bonne odeur de l'eau salée prenait sur la chaleur vivante un charme extraordinaire. Le poète eut la sensation d'avoir là, toute à lui, d'avoir dérobé à la mer une de ses ondines, une de ses reines mystérieuses. Il eut un éblouissement, un vertige... Il jeta sur elle la souple étoffe de soie qui couvrait le lit et qui, s'affaissant, la moula aussitôt de ses plis infiniment légers. Il ne pouvait s'empêcher de voir tous ces détails, et vainement il se reprochait l'attention voluptueuse qu'il y mettait malgré lui. Il s'éloigna un peu alors, pour échapper à la vue attirante de cette beauté impérieuse, et songea enfin à quitter ses habits trempés. Il y mit une hâte involontaire. Singulière?... Non; ne fallait-il pas qu'il revînt au plus tôt la soigner?... En un tour de main, il fut prêt, revêtu seulement d'une robe orientale, serrée d'une ceinture... Il prit la toute pareille pour Élise... en songeant qu'il faudrait lui acheter des vêtements au plus tôt: qu'elle n'avait rien à bord...

Il était rassuré sur les suites de l'accident. Le bain, dans cette saison, n'était pas inquiétant par lui-même. Rien autour de lui ne parlait de douleur; tout, au contraire, lui parlait de volupté, de joie, même et surtout ce beau corps de la malheureuse étendue là, sous la soie rose, comme endormie dans une paix délicieuse, et dont rien ne révélait au regard l'angoisse oubliée.

Il revint s'agenouiller près d'elle.

— Élise! murmura-t-il.

Sa voix parvint jusqu'à elle, à travers la brume infinie qui la séparait du monde réel.

— C'est moi, moi, Pierre, me reconnaissez-vous?

— Oui... dit-elle avec un prolongement câlin du mot.

Au ton caressant de cette réponse, se mêlait comme un commentaire ironique, mais venu de si loin qu'il était perdu ! Cela pourtant signifiait : « Oui, je vous reconnais, ou plutôt je vous reconnaîtrais, si j'étais encore du monde où vous êtes. C'est vous ce Pierre qui m'a perdue, parce que nous nous sommes aimés. Oui... je vous reconnais bien... Vous ne pouvez plus rien pour moi ! »

— Élise ! répéta-t-il.

Elle souleva son bras nu, le mit autour du cou de Pierre. Ses yeux demeuraient fermés. Où était son âme ?... Qui le dira ? en route vers elle-même ! Mais à coup sûr elle n'était pas entièrement présente.

Dans le mouvement qu'elle fit, l'étoffe glissa, montra toute sa poitrine... Il se sentit éperdu et la couvrit de baisers. Elle avait eu, la veille, les pudeurs hésitantes du premier abandon. Voici que tout la lui livrait toute entière et sans défense. Elle, dans les limbes d'une sorte de folie momentanée, répéta :

— Je n'ai plus que toi !... plus que toi !... plus que toi !...

Il ne prenait pas garde que le mot était répété chaque fois avec une intonation toute différente. La voix, partie de la tendresse, montait par saccades vers l'ironie irritée... D'un brusque mouvement de main il arracha et jeta au loin l'étoffe dont il l'avait couverte...

Ce fut terrible !... Elle éprouva comme une brûlure de honte qui courut en frissons sur tout son corps, de la tête aux pieds, et elle se trouva debout, nue, à demi détournée de lui, voilée un peu de ses mains, hautaine, désespérée et forte, — debout, en pleine conscience... Son âme brusquement lui était revenue, avec le souvenir, la douleur, la pudeur, la colère et le mépris !

Et le démon qui, à ce moment, s'était emparé de Pierre, cria en lui : « Elle est belle ! » Il eut l'envie diabolique de la ressaisir... Et cela fut visible. Au mouvement imperceptible qu'il fit en avant, elle bondit vers la robe qu'il avait apportée pour elle et qu'il avait jetée au pied du lit. Elle l'enroula autour de son corps, et, s'asseyant sur ce lit dont elle arrachait au hasard la couverture, les draps, pour s'en faire des voiles plus épais :

— Sortez ! commanda-t-elle. Je vous jure que, maintenant, vous me faites horreur à tout jamais... Jamais ! non, jamais ! je ne pourrai plus vous revoir ! Vous me faites vraiment horreur ! Vous n'avez pas respecté mon désespoir !

En parlant de son désespoir, elle en vit le fond. L'idée de

son enfant reprit en elle toute la place, et les larmes jaillirent de ses yeux... Elle cacha sa tète dans les coussins et pleura lon longuement.

Pierre sentit qu'elle lui était reprise par quelque chose de plus puissant que lui. Et pénétré d'une douleur sincère, aimante, il s'agenouilla devant elle, et posa son front près d'elle... Elle ne le vit pas, mais elle sentit tout à coup qu'il effleurait ses pieds d'un baiser chaste.

— C'est atroce, tout cela! dit-il. Vous êtes une martyre et je vous vénère. Vous êtes une victime... ma victime... et je vous aime! Vous avez une âme sainte... Écoutez-moi, ma bien-aimée. Tout n'est pas perdu... Tout cela n'est pas un jeu... Le mal que l'amour a fait, l'amour peut le défaire... Écoutez moi, Élise... Les choses s'arrangeront. Je ferai tout pour cela... Il y a le divorce... Il faut absolument qu'il soit prononcé pour une cause tout autre que la vraie, — et, alors, si vous daignez y consentir, nous nous marierons!

Pour toute réponse, elle sanglota :

— Georges! mon Georges!...

— Élise! cria Pierre.

— Il faut que je meure, lui dit-elle d'un ton calme, en le regardant à travers ses larmes, avec un sourire navrant. Il faut que je meure, mon ami. Je suis condamnée.

Elle sentit que ce mot, *mon ami*, elle l'avait prononcé par pitié pure pour cet homme courbé, là, à ses pieds. Elle sentit que plus rien d'elle n'était avec lui. Quelque chose entre elle et lui, s'était abaissé, qui les séparait plus sûrement qu'un obstacle tangible. Il avait perdu tout pouvoir de la troubler. Elle le regarda un instant ; et elle eut l'impression bizarre de ne l'avoir jamais vu! Elle le sentit « étranger » à toute sa vie. Après tout, que savait-elle de lui? — A peine quelques anecdotes galantes, contées par lui même. Elle n'avait assisté à rien de ce qui avait été l'existence de cet homme. Et sa pensée se reportant au contraire sur Marcant, elle le revit enfant, adolescent, jeune homme, homme fait. Tout entier, il lui apparut avec son caractère ferme, sûr, sa vaillance un peu brutale, son affection solide; elle le vit travaillant toujours, encore, pour elle — qui ne possédait rien au monde — et pour leur enfant!... « Oh! Georges! oh! Dieu! mon Dieu! Comment certains oublis, même momentanés, sont-ils possibles? » Georges! son enfant, la chair de sa chair, qu'elle connaissait, celui-là, dans les

moindres replis de sa petite âme simple et profonde, où tout n'était qu'attachement et amour pour elle, — elle avait pu l'oublier! Que faisait-il à présent ? il s'éveillait sans doute après cette nuit horrible où il l'avait appelée du haut de la terrasse, dans le vent de la mer, inutilement. Et de nouveau au réveil, inutilement, il l'appellerait. Il l'appelait! Elle entendit, dans son cœur, le cri : « Maman! » et devint blême, prête à défaillir.

Pierre la vit devenir si pâle qu'il eut un vif mouvement vers elle, mais elle tourna lentement vers lui un regard mort, qui le glaça. Toute sa pensée était à l'enfant, et n'était plus dans les yeux dont elle regardait cet homme, son amant la veille! Dans ses yeux, il y avait l'indifférence froide, faite d'une colère éteinte, et d'un mépris involontaire pour celui qui n'avait pas su se détourner d'une mère...

Son mépris pour elle-même lui donnait le mépris de lui et tous les doutes. Qui sait quelle part de ruse il y avait eu dans sa poursuite obstinée? Par quels moyens prémédités l'avait-il séduite? Il avait fallu des philtres pour l'amener à pareille honte! Par quelle puissance odieuse — qu'elle fût fatale ou artificielle et voulue — avait-elle été vaincue? L'avait-il consultée avant d'ordonner à son yacht de s'en aller si loin en mer, afin d'avoir avec elle une nuit, une nuit entière! La voilà, sa perfidie!... Est-ce que, sans cela, sans ce yacht maudit, il aurait pu lui faire oublier l'enfant? Est-ce aimer une femme que l'entraîner à des abîmes comme celui où elle était? Et il offrait de l'épouser! Mais il faudrait d'abord — il venait de le dire — que le divorce fût prononcé pour un motif tout autre que le véritable?... Eh bien, elle ne le permettrait pas... La loi a bien fait les choses... Elle crierait devant tous : « J'ai eu un amant! » et elle le nommerait! afin que jamais, jamais, il ne pût songer à devenir son mari! Oh! le divorce, c'est-à-dire l'adieu au père de Georges! La séparation de la mère et du fils, devenue légale, irrémédiable!... C'est bien à cela que, tout de suite, avait songé Marcant! C'est à cela qu'on allait la contraindre!... « Georges! Georges! » Le plus profond de sa chair criait : « Georges!... plutôt mourir! »

Pierre vit bien dans les yeux d'Élise de quel lointain elle le regardait à présent et qu'il ne franchirait plus la distance qui se faisait entre eux.

— Je vous aime sincèrement, dit-il d'un air grave. Et même à moi, entendez-vous, même à moi, vous devez quelque chose... vous devez de ne pas mourir!

Il était très effrayé pour lui-même à l'idée de cette mort. La responsabilité morale lui apparaissait, redoutable... Voilà de quoi troubler toute une vie d'homme! Et il se plaignait, non sans la plaindre, elle aussi, sincèrement...

— Que voulez vous que je fasse, répondait elle, que je devienne? Je ne peux pas quitter mon enfant ainsi : il a besoin de moi... Il mourrait de mon absence... Je retournerai près de lui, ou bien — je vous l'affirme — je mourrai!

Elle reprit, après un silence, avec le calme d'une résolution arrêtée :

— A quoi bon attendre, du reste? je connais mon mari. Il ne reviendra pas sur ce qu'il a résolu. Il ne me reprendra pas. Ainsi, ma destinée est finie!... je mourrai. Ce sera ce soir ou demain. C'est une affaire d'heure, de moment à choisir, car, je le sais, vous allez tenter de vous y opposer... Mais ces surveillances-là sont tôt ou tard trompées; il y a toujours une minute où elles sont inutiles... On a tant de moyens d'en finir! C'est si simple!... Songez que je n'ai point de famille, rien au monde. Où aller?... Je n'ai pas même, en ce moment, une robe pour me couvrir!...

L'idée de cette misère la fit de nouveau fondre en larmes...

Elle reprit, plus tranquille, sur un ton d'amertume poignant :

— Vous me dites d'avoir pitié de vous?... Oui, ma mort volontaire vous sera pénible... pendant quelques jours... Eh bien, cela vous donnera une sensation nouvelle, comme vous dites quelquefois, mon cher!... un goût de remords qui, je l'espère pour vous, vous sera nouveau!... Vous écrirez, sur votre chagrin, des vers... de beaux vers... que vous lirez un jour à quelque autre! et puis, un matin, vous vous apercevrez que je vous ai débarrassé d'une femme gênante, à qui vous aviez eu la sottise d'offrir le mariage dans un moment d'exaltation vite passé... Et vous me remercierez d'être morte, le soir du jour où vous épouserez la belle jeune fille riche qui vous attend... La voilà, votre histoire... Je vois si clair en ce moment!... Oui, je vois clair! C'est pourquoi je mourrai, entendez-vous, je mourrai... Il faut que je meure. Et vous voyez bien que je suis tranquille, clairvoyante et toute vraie!

Toutes les illusions que donne la joie d'aimer avaient fui, au réveil terrible qui lui avait été fait. Elle voyait tout à coup les plus profonds dessous du réel mauvais et elle racontait sa vision avec l'air tragique et mystérieux d'une prophétesse de malheur. Et le mal qu'elle prédisait, elle le préparait par là même dans le cœur

qui l'écoutait; elle le légitimait par avance, aux yeux de cet homme, le réalisait déjà un peu, en lui !

Il l'écoutait avec une angoisse d'âme extraordinaire. Et voilà qu'il sentait une possibilité abominable dans tout ce qu'elle disait, dans tout!... Elle-même le dégageait des fidélités qu'il venait d'offrir, et il se voyait à ce moment dont elle parlait, où il raconterait cette scène d'à présent... à une autre... Vraiment, elle avait bien raison! Il ne se sentait aucune fidélité dans la mort. Il n'avait rien d'éternel en lui... L'enfant de cette femme était le fils d'un autre homme... Le seul lien durable de l'amour la rattachait à cet autre! Il éprouva toute la misère de sa situation, le dénuement de sa vie, son impuissance à donner à cette mère un avenir qui la payât de son passé détruit, — et, doutant de lui-même avec tout son scepticisme d'habitude, depuis quelque temps noyé sous des enthousiasmes sensuels, il entra dans l'agonie morale, dans la défaillance suprême... Et il se mit à pleurer silencieusement dans une grande et inutile pitié d'elle et de lui-même.

II

L'enfant dormait toujours. Marcant, à la fois surexcité et à bout de forces, songeait mécaniquement. La masse de sa douleur, le total de ses soucis et de ses chagrins l'écrasait, mais il n'y démêlait plus rien. Ses idées se suivaient en lui, mais il n'en approfondissait plus aucune. Être écrasée, c'est le salut de l'âme, dans les grandes catastrophes. Si on conservait longtemps la faculté de se sentir et de se voir souffrir, d'aller au fond de son mal, de prolonger, pour ainsi dire, l'intensité de la douleur à sa première minute, d'éprouver le malheur entier comme dans la seconde où il vient de se révéler, — on arriverait toujours à la folie telle que le premier choc la détermine parfois.

Il alla voir si l'*Ibis Bleu* était « toujours là ». Le yacht avait disparu comme ces palais d'enchanteurs qui, dans les contes, passent tout un jour en face du palais des princes, et, le lendemain, ne sont plus là. Cette idée se présenta même à l'esprit de Marcant, suivie d'on ne sait quelle sensation étrange, de fièvre, de folie. Il passa la main sur son front et quitta la fenêtre avec un regret inexplicable de n'avoir pas revu ce bateau, comme si une

occasion de vengeance, qu'il ne pouvait se définir, lui était échappée.

— Bah ! ils ne sont pas loin, et je les rattraperais, si je voulais ! mais je ne veux pas ! Je ne veux plus la voir !...

Et il songeait, dans son accablement, à des détails dont il ne souffrait même plus : « Cette bonne, il faudra pourtant la revoir... Quand une mère peut abandonner son enfant pour courir après sa honte, comment faire un crime aux serviteurs mercenaires d'oublier leur devoir !... Elle a ici des effets, cette bonne, une malle... Je lui ferai porter tout cela... Mais rien ne presse... Demain... »

Cette idée de malle, d'effets à renvoyer à la bonne éveilla une ironie : « Eh bien, et *elle* ? *Elle* aussi a besoin de sa « malle », puisqu'elle aussi a été chassée, renvoyée, comme une bonne infidèle !... Je vais la préparer, sa malle ! et la lui renvoyer aujourd'hui même, à l'instant ! »

A cette pensée, il fut comme traversé d'un éclair joyeux. Il vit Élise recevant ses effets, et par là, comprenant mieux que tout était fini ! oui, il éprouvait une vive allégresse de vengeance ! Un autre sentiment qu'il ne démêlait point, était en lui : l'envie d'occuper Élise de lui encore une fois. Au fond, il prenait mal son parti de l'idée qu'il ne pouvait plus rien contre elle, pour elle, sur elle ! L'adieu avait été si bref ! Quoi ! c'était là tout le châtiment ? Au moment où il l'avait renvoyée, sa femme, cette femme, certes, il avait joui de la vengeance, mais on n'a pleine conscience de l'intensité des sentiments que dans l'instant précis et fugitif où on les éprouve.

Si on se rappelait les sentiments aussi vivement que les faits — les réalités seraient éternelles !... Et il se trouvait imparfaitement vengé !... Qui sait ? peut-être était-elle ravie du dénouement qu'il avait donné à son aventure ! Ou peut-être, au contraire, après la stupeur première, allait elle lui demander grâce ? Peut-être espérait-elle déjà revenir au foyer ! Eh bien, il allait répondre : Un batelier allait lui porter ses malles !...

Et pendant que Georges dormait à poings fermés, Mareant passant dans la chambre de sa femme, ouvrit la commode, l'armoire à glace, tous les placards, puis il tira d'un cabinet obscur deux, trois caisses qu'il traina au milieu de la chambre, et il commença à y jeter les bottines, les robes, tout ce qui appartenait à Élise. Tout à coup il songea que ce désordre lui révélerait la passion, la colère; il voulut lui donner à entendre au contraire que les choses

avaient été méthodiquement faites ou commandées, et il vida les caisses, reprit un à un les vêtements, les plia, les arrangea l'un sur l'autre de son mieux, — gauchement.

— C'est mal fait : tant mieux! elle verra que c'est moi, et que j'étais calme!

Une main par dessous, l'autre dessus, il portait, par paquets, du linge. C'était des jupons, des pantalons, des chemises garnies de dentelles, d'engrêlures traversées de fins rubans roses, — et ces choses d'intimité coquette fleurant le parfum accoutumé, à peine perceptible, parlaient à l'époux... de la morte... Oui, de la morte! Il lui semblait remuer, après la mort, les choses que seule touche, tant qu'elle est vivante, celle à qui elles appartiennent! D'avoir à s'occuper pour la première fois de toutes ces choses, cela lui donnait la sensation muette du changement profond survenu dans sa vie.

— Oh! ces robes! voici celle qu'elle a mise pour le voyage, quand nous sommes venus de Paris! Voyage maudit!... Bah!... ce qui doit arriver, arrive... et les femmes capables de tromper trompent un jour ou l'autre, quel que soit le lieu, fatalement... Voici celle qu'elle portait le matin où nous allâmes dîner, trois jours après notre arrivée, sur cet *Ibis Bleu*!... Quel nom ridicule!... Une idée du « Monsieur » poétique, ça! du chanteur de romance pour guitare!... C'est avec ça qu'on prend les femmes, qui, toutes sont des sottes! oui, toutes! Elles se prennent toutes aux mêmes amorces... Mais la probité, le courage patient et caché, la fidélité profonde, muette, — elles ne savent pas ce que c'est! Du clinquant, des mots, le capitaine ou le ténor, voilà leur affaire!

Et il empilait gauchement des bas, des mouchoirs... Il regarda avec gravité une paire de bas qu'il tenait. À coup sûr, il eût paru ridicule à un témoin; lui, ne sentait que son attendrissement.

— C'est pourtant des bas d'honnête femme, ça! dit-il. Je les reconnais, ceux-ci, elle les a tricotés elle-même, comme aussi tous ceux de Georges. Elle les a faits patiemment, tout en riant de se voir si appliquée à ce travail de persévérance, disant qu'une femme qui tricote des bas n'est pas de ce siècle.

Sans savoir ce qu'il faisait, il s'assit, regardant toujours ces bas qui étaient bruns, en laine, très finement tissés. Il les regardait, et revoyait Élise, sous la lampe d'hiver, travaillant près de lui qui annotait l'éternel dossier... L'enfant, dans la chambre voisine, dont la porte était ouverte, dormait. Lui, interrompait son travail

un instant, prenait un journal, lisait, à voix basse, à sa femme, la nouvelle du jour, un fait divers qu'on commentait ensemble. La vieille bonne apportait le thé... N'était-ce pas bon, divin, tout cela? Assurément; mais était-ce suffisant? Ce désir d'idéal, d'un peu de fantaisie, que toutes les femmes ont dans le cœur, est-il absolument illégitime? N'est-ce pas lorsqu'on ne leur en donne rien qu'elles le satisfont sottement avec des poètes de rencontre, des aventuriers? Et surtout, n'y a-t-il pas des joies qui sont liées à la vie dans la nature, et que l'ambition sociale fait trop oublier? Ne se le disait-il pas, hier, quand il arrivait tout joyeux, avec des désirs si nouveaux, de voyage et d'amour libre, au soleil, sur les grands chemins? Hélas! peut-être devait-il se reconnaître des torts!...

Il eut une secousse, se releva, secoua la tête.

— Faiblesse que tout cela! Serais-je lâche? Suis-je lié, par l'habitude, à cette femme, que je m'achemine, avec un détour, vers l'idée de la reprendre déshonorée?...

Il se mit à rire.

— Non; je suis fatigué! je suis fou, voilà tout! Je divague un peu en ce moment, mais jamais, jamais, je ne la reverrai, quand même elle se traînerait encore à mes pieds, tordant ses bras, repentante et sincère!

Et le pauvre homme alla, le front baissé, déposer avec soin, dans son secrétaire, l'honnête paire de bas qui l'avait ainsi fait rêver... C'était le seul souvenir qu'il voulût garder, celui des veillées paisibles, familiales; celui du bonheur d'aimer sans le dire, dans la douce monotonie des travaux nécessaires, — tel qu'il l'avait cru possible à jamais.

III

La femme qui venait tous les matins s'étant présentée, Marcant la congédia.

— Revenez demain. Pas aujourd'hui!

Quand les malles furent pleines, il regarda une dernière fois autour de lui, mit dans une boite les objets familiers qu'elle aimait, et qui étaient épars sur une table; il y joignit le tapis de cette table. Il arrangea la boite dans un coin de malle qu'il avait

ménagé au-dessus de tout le reste, et sur la boîte enfin il déposa le buvard, les papiers d'Élise. Il écrivit ensuite sur une grande enveloppe ces mots : *Madame Élise Marcant.* — « Pourquoi ce nom de Marcant que bientôt elle ne portera plus ? » Il prit une seconde enveloppe et écrivit : *Madame Élise...* Cette forme le choqua. Il ajouta un *M : Madame Élise M...* Cela fait, il glissa dans l'enveloppe un certain nombre de billets de banque, le plus qu'il lui fut possible — avec une carte qui portait ces mots : « En acompte sur la pension que j'aurai à vous servir. » A cela il ne mit aucune malignité. Il lui eût semblé honteux de la laisser dans un tel moment sans argent.

Quand l'enveloppe scellée fut dans la malle, il promena de nouveau son regard autour de lui. Il aperçut, au coin de la cheminée, près du portrait de Georges, un album où s'étalait, à la première page, le sonnet de M. Dauphin ! Il eut envie d'écrire à côté quelque pensée amère, insultante. Il n'en fit rien. Seulement, il lia à l'album, par ironie, le portrait de l'enfant avec un ruban quelconque, et jeta cela dans une des caisses. Alors, il les referma toutes et il lui sembla qu'il venait de mettre au cercueil son amour, son cœur, sa vie.

Et comme la trompe de l'omnibus sonnait sur la route, il courut à une fenêtre et appela :

— Dites à l'un des commissionnaires de la gare de venir chercher ici mon bagage.

Il entra chez son fils. Il était dix heures du matin. Il se pencha doucement sur lui, l'éveilla d'un baiser léger, attentif...

— Allons, mon Georges, il est temps !...

— Et maman, papa ? Et l'*Ibis Bleu ?*

Marcant compris que rien n'était souffert. Son martyre était devant lui.

(*A suivre.*) Jean AICARD.

FRÉDÉRIQUE (1)

(Suite.)

Son ombrelle à la main, elle le suivit. Quand ils furent sous les chênes, elle parla :

— Je vous dois une confession, mon tuteur. Ce n'est pas uniquement pour le plaisir de vous tenir compagnie que j'ai voulu venir ici avec vous.

Il lui répondit gaiement.

— Je m'en suis bien un peu douté en voyant ton empressement à m'accompagner. Qu'y a-t-il donc, ma chère fille.

— Il y a, mon cher tuteur, que j'entends vous arracher aujourd'hui une décision définitive en ce qui me concerne; oui, une décision devant laquelle vous reculez depuis trop longtemps.

— Une décision devant laquelle je recule, répéta-t-il après elle; explique-toi.

— Vous avez exigé que je me soumisse à une épreuve. Vous l'avez jugée indispensable et, avec une entière docilité, je l'ai subie. Mais, je mentirais si je ne vous avouais pas qu'en se prolongeant, elle excède mes forces. J'ai vu le monde et, à le fréquenter, l'horreur qu'il m'inspirait avant que je l'eusse connu n'a fait que s'accroitre. Ma conviction est faite et bien faite; elle ne changera plus. Au monde, je préfère le couvent.

— Ce qui équivaut à dire, reprit l'évêque, que tu veux y entrer sans plus tarder.

— C'est cela même, mon tuteur.

Et immobile devant lui, car ils s'étaient instinctivement arrêtés, elle attendait une réponse qu'elle prévoyait devoir être une protestation. Mais elle s'était trompée et tomba de son haut en entendant Monseigneur lui dire en même temps qu'il reprenait sa marche :

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

— Eh bien, mon enfant, tu y entreras quand tu voudras. Je ne résiste plus.

— Vous cédez, mon tuteur?

— Puis je ne pas céder devant l'énergie de ta déclaration? Suis-je le maître et ai-je le droit d'aller, comme tu l'as dit, contre les desseins de Dieu? Tu es donc libre et la porte est ouverte devant toi. Seulement, en agissant ainsi, tu manqueras à ta parole, et ceci est grave. Nous étions convenus d'un délai de six mois. Telle devait être la durée de l'épreuve. Il s'en est écoulé trois à peine depuis qu'elle a commencé.



« Vous cédez, mon tuteur? »

Cette réponse déconcerta Frédérique. Elle ne croyait pas que la volonté de son tuteur dût fléchir si vite devant la sienne. Peut-être même ne souhaitait-elle pas qu'il mît tant de hâte à la satisfaire. Elle se reprochait déjà de l'avoir contraint à rappeler la parole donnée et à indiquer que c'était mal, l'ayant donnée, de ne pas la tenir. Sa fermeté de tout à l'heure tombait devant ce reproche. Elle regrettait un peu d'avoir rouvert ce vieux débat.

— Je n'entrerai pas au couvent contre votre gré, reprit-elle, vous

le savez bien. Si votre consentement n'est pas tel que je le souhaite: si votre cœur me le refuse quand votre bouche me le donne, il est comme s'il n'était pas. J'obéirai donc encore comme j'ai obéi. J'y mettrai une condition cependant.

— Laquelle, mon enfant?

— C'est que vous me ferez connaître pour quelles causes vous ne considérez pas l'épreuve comme décisive, quand je voûs affirme qu'elle l'est et pourquoi vous la prolongez. Voulez-vous me répondre, mon tuteur?

— Oui, je le veux. Mais, avant, je te poserai, moi aussi, une question. Quelles raisons te font croire aujourd'hui qu'elle est décisive cette épreuve? Tu ne le croyais pas hier, ni les jours précédents puisque tu avais consenti à passer l'été ici, près de moi, près de nous? Quel événement est survenu qui a changé tes dispositions.

— Elles n'ont pas changé. Elles étaient hier ce qu'elles sont aujourd'hui. Le silence que je gardais n'était qu'un témoignage de mon respect pour vous.

— Mais la soumission que ce respect t'a suggérée, pourquoi n'est-elle plus aussi entière?

— Parce que chaque jour éclaire mon cœur d'une lumière nouvelle.

— Soit, dis-moi alors sous quelle forme s'est manifestée la lumière de ce matin, car il est probable que c'est au rayon de celle-là que tu te diriges. Tu es comme les apôtres. Des langues de feu sont descendues sur toi. Je voudrais voir la dernière, la plus récente, celle enfin dont l'embrasement t'a inspiré une résolution nouvelle et inattendue.

— Oh! si vous raillez! objecta Frédérique qui, sous ce langage, soupçonnait une intention moqueuse.

— Je ne raille pas, déclara gravement Monseigneur. Il s'agit de ton bonheur dans cette vie, de ton salut dans l'autre. Il n'y a point là matière à raillerie. Mais j'ai le devoir de t'interroger, d'examiner avec toi, pour me rendre compte de ce qu'ils valent, les motifs de cette résolution que tu me signifies à l'improviste.

Devant des questions si précises et qui témoignaient d'un rare don de pénétrer dans les âmes et d'en mettre à nu les dessous, Frédérique sentait accroître son embarras. Ayant vécu depuis plusieurs mois loin de son tuteur et remis de jour en jour l'aveu de ses perplexités, qu'elle était cependant résolue à lui faire, elle ne savait maintenant par où commencer ni comment lui expliquer sa soudaine détermination.

— Ce que vous me demandez mon tuteur, finit-elle par confesser, c'est toute une histoire, l'histoire de mon âme depuis notre séparation.

— Ne suis-je pas là pour l'entendre? N'est-il pas nécessaire et naturel que tu me la racontes? A qui la raconteras-tu si ce n'est à ton meilleur ami, à ton père?

Alors, sans plus tergiverser, elle en commença le récit. Sa première rencontre avec Victurnien, l'impression qu'elle en avait gardée; cette impression progressivement accentuée par de nouvelles rencontres et de nouveaux entretiens, à Guerlande d'abord, à Paris ensuite; l'estime qu'elle avait conçue pour ce jeune homme, et comment de cette estime était né un sentiment affectueux quand lui-même avait fait allusion à une existence à deux, dans un foyer commun; tous ces épisodes de son aventure, elle les dit sans en rien omettre. Avec une égale franchise, elle fit le tableau de ses troubles et de ses inquiétudes lorsqu'elle avait entrevu la possibilité de trouver le bonheur en dehors de cette vie religieuse qu'elle s'était si longtemps obstinée à considérer comme la condition nécessaire de son bonheur.

— Ma conscience peu à peu perdait le repos, avouait-elle. Entre les deux routes qui s'ouvraient devant moi, l'une si lumineuse et si longtemps suivie, l'autre séduisante aussi, attirante, toute fleurie à son entrée, mais bien obscure au delà de ces premiers aspects, laquelle choisir? Et puis, avais-je encore le droit de choisir? N'étais-je pas tenue de continuer à suivre la première? L'hésitation seule n'était-elle pas déjà coupable? Ah! mon tuteur, j'ai connu toute l'horreur des angoisses que déchaîne en nous la recherche de la vérité. Il me semblait que le Ciel m'avait abandonnée et n'ayant jamais voulu l'offenser, je me demandais pourquoi, lui aussi, me soumettait comme vous à de si cruelles épreuves.

— Et dans cette détresse, tu n'a pas songé à te tourner vers moi, demanda Monseigneur, à me demander assistance? L'idée ne t'est pas venue de m'écrire, de m'appeler, de venir me trouver?

— Je n'osais pas, continua Frédérique. Peut être aussi un sot orgueil me disposait à penser que je me tirerais seule de ces difficultés, que, pour en sortir, je n'avais besoin ni de vous, ni de personne. Et puis, vous révéler l'état de mon âme, n'était-ce pas justifier vos propres craintes, vous confirmer dans vos doutes quant à la sincérité de ma vocation? Pardonnez-moi, mon tuteur, si je n'ai pas voulu vous fournir l'occasion d'un triomphe en vous

prouvant que vous aviez eu raison de me retenir dans le monde.

— Ah! Frédérique, Frédérique, reprocha d'un accent très tendre et très doux, Mgr Ermel, comme tu es encore loin de cette perfection qu'exige la vie religieuse!

Et comme elle baissait la tête, il dit :

— Allons, continue, quoique tu ne m'apprennes rien que je ne connusse déjà.

— Vous aviez deviné! s'écria-t-elle.

— Non, mon enfant, non. Mais les confidences de M. de Ferrère m'ont éclairé. Ses aveux m'avaient fait pressentir les tiens.

— Il vous en a donc fait?

— Il est venu me confier le secret de son cœur. Je n'ai pu, d'ailleurs, encourager ses espérances, puisque j'ignorais tes dispositions. Je t'attendais. Mais, en me révélant cette crise, continua l'évêque, tu ne me dis pas par quel miracle tu viens d'en sortir?

— Ce miracle, c'est la lettre que vous avez reçue tout à l'heure, qui l'a fait.

— Cette lettre que tu n'as pas même lue!

— Je n'ai pas besoin de la lire pour savoir ce qu'elle contient, puisque vous me l'avez dit. Ah! je la bénis, mon cher tuteur. Elle m'apporte la lumière. Puisque M. de Ferrère a quitté Paris, puisque les devoirs et les intérêts de sa carrière l'éloignent de mon chemin et que, sans doute, je ne le verrai plus, c'est qu'il a compris et qu'il veut respecter les motifs de ma résistance. Cette soumission subite que ses dernières paroles ne me permettaient pas d'espérer n'est-elle pas une manifestation claire et significative de la volonté divine? C'est ainsi que tout à l'heure je l'ai interprétée et ce que vous ne compreniez pas doit s'élucider pour vous.

— Oui, je comprends très bien maintenant, fit Monseigneur en souriant. Et tu te résignes sans regrets? demanda-t-il encore.

— Oh! oui, sans regrets, répéta sa pupille avec une ferveur extatique.

— Alors, puisque tes résolutions ont résisté même à la flatteuse recherche dont tu étais l'objet, puisque tu as eu raison de cette dernière épreuve et qu'elle t'a convaincue...

Il ne put achever sa phrase. Frédérique levait les yeux vers lui et murmurait frémissante :

— Vous consentez! Vous consentez!

— Il l'enveloppa de son regard investigateur, ce regard auquel rien n'échappait. Dans les yeux attachés avidement sur les siens,

il vit des larmes, et ces regrets que Frédérique ne lui avouait pas plus qu'elle ne se les avouait à elle-même, il les saisit sous cette exaltation. Sa voix se fit plus insinuante dans un sentiment de clairvoyante sollicitude.

— Si cependant la soumission de M. de Ferrère n'était que dans les apparences, fit-il, si, en quittant Paris; il avait emporté ses espoirs; si, malgré tout, il conservait inébranlablement sa foi dans leur réalisation...

— Que voulez-vous dire, mon tuteur?

En partant pour sa promenade, Monseigneur avait passé dans sa ceinture les lettres qu'on venait de lui remettre. Il les en retira, en chercha une et la tendit ouverte à Frédérique.

— Il faut que tu la lises, affirma-t-il.

Mais les doigts de sa pupille étaient tremblants et ses pleurs coulaient encore. Il retint la lettre en ajoutant :

— Laisse-moi te la lire.

Et il lut :

« Monseigneur, le roi m'a désigné pour aller prendre à Lyon le commandement d'un régiment de mon arme. Je veux croire que cette désignation qui m'a surpris n'est cependant qu'une marque de la bienveillance de Sa Majesté. Elle ne veut pas, sans doute, que je doive de nouveaux grades à la faveur. Elle entend que je les mérite par mon travail. Ce témoignage de sa bonté excite ma gratitude et mon dévouement.

« En quittant Paris pour obéir à des ordres que je ne prévoyais pas lorsque j'ai eu l'honneur de vous aller voir à Guerlande, je ressens un chagrin dont mes précédents aveux permettent à Votre Grandeur de deviner les causes. A Paris, je laisse mon cœur et Elle sait qui l'y retient. Tel que je lui l'ai ouvert, tel il reste, et celle qui y règne sans partage doit être convaincue que tel il restera toujours.

« Elle a pu me défendre de la rechercher et de plaider de nouveau devant elle. C'était son droit, elle sera obéie; sa volonté m'est sacrée. Elle n'entendra plus des accents qu'elle aurait lieu de considérer comme une offense, si je les renouvelais. Mais il n'est pas en son pouvoir de m'empêcher de penser à elle et d'ambitionner quand même une alliance à travers laquelle m'apparaissent mon bonheur et le sien.

« C'est l'expression respectueuse de ces sentiments que je dépose entre les mains de Votre Grandeur en la laissant maitresse de

décider si elle doit en faire part à la personne qui les a inspirés ou, les lui taire. Si vous daignez, Monseigneur, lui en donner l'assurance, puisse-t-elle recevoir mes serments sans colère et se convaincre de mon indomptable fidélité. Tant qu'elle n'aura pas prononcé ses vœux, j'espérerai. »

Mgr Ermel cessa de lire et, de nouveau, il regarda sa pupille. Peut-être s'attendait-il à des récriminations et à voir la vocation de Frédérique se manifester dans un cri d'impatience et de révolte. Si c'est cet éclat qu'il avait attendu, il fut vite détrompé. Frédérique se jetait dans ses bras, en laissant sa longue résistance se fondre dans un sanglot et la tête sur son épaule, elle demeura là ainsi qu'en un refuge où elle était sûre de retrouver la paix. Et comme elle continuait à répandre des larmes, il l'entoura de ses bras, penchant sur elle son front sillonné de rides et qu'auréolaient ses cheveux où déjà s'étendait la neige des années et ses lèvres murmuraient des consolations paternelles.

— Pleure, pleure, ma chère fille; ne crains pas de pleurer. En versant ces larmes, tu te soulages et tu me rassures. Elles me livrent ton secret; elles justifient cette rigueur que tu me reprochais.

— Mais, je ne cède pas! s'écria Frédérique en se redressant, je ne cède pas; que M. de Ferrère le sache bien.

— Qui te demande de te prononcer aujourd'hui? Ce n'est pas moi, ce n'est pas lui. Il comprend comme je comprends moi-même tes hésitations et tes craintes. Il ne s'agit pas de s'engager maintenant.

— Mais, je suis engagée, s'écria Frédérique, engagée envers Dieu. C'est à Dieu que j'ai promis d'appartenir.

— De cette promesse, il te délie par ma voix. Ce n'est pas ton tuteur qui te parle, mon enfant. C'est le prêtre, c'est l'évêque, c'est ton pasteur, ô brebis la plus chère de mon troupeau! Et puis, poursuivait Monseigneur, d'un ton convaincu, en renonçant à prendre le voile, renonces-tu à Jésus? Tu veux le servir. Ne peux-tu le servir en restant dans le monde? Ne lui faut-il pas là aussi des servantes fidèles? L'amour qu'il exige de nous, ses créatures, est surtout admirable parce que, loin d'affaiblir les autres amours il les fortifie et les féconde. Sois bonne épouse, ma chère fille, sois bonne mère et tu n'appartiendras pas moins à ton divin Maître que les pures vierges qui se consacrent à lui.

Les paroles de son tuteur tombaient dans l'âme de Frédérique comme une rosée et y ramenaient la sérénité. Son trouble se dis-

sipait. Un salutaire apaisement se faisait en elle. La longue crise dont elle avait souffert se dénouait sous l'action de ce langage réconfortant. Elle reprenait confiance.

— Mon cher tuteur, dit-elle, je fais aujourd'hui ce que j'aurais dû faire plus tôt, ce que j'ai eu le tort de ne pas faire. Je me livre à vous tout entière, je me confie à vous, je ne veux plus être qu'un instrument docile dans votre main. Vous avez vu plus clair en moi que je n'y voyais. Soyez mon guide et ma lumière. J'ai si longtemps résisté qu'il me sera doux d'obéir.

Et comme il se taisait, elle demanda :

— Que me conseillez-vous?

— Je te conseille d'attendre, répondit-il. Rien ne presse. Ne te prononce ni dans un sens ni dans un autre, tu ne te sens pas encore en état de prendre une décision, réserve-toi; attends six mois, attends un an, et que tu sois vouée au couvent ou destinée au mariage, tu arriveras, sans t'en apercevoir, là où tu dois aller, à l'heure marquée pour l'accomplissement de ta destinée.

— Mais, si je tarde tant à me prononcer, croyez-vous que M. de Ferrère attendra? s'écria naïvement Frédérique.

— N'as-tu pas lu sa lettre? Rappelle-toi : « Tant qu'elle n'aura pas prononcé ses vœux, j'espérerai. »

Elle tressaillit. Dans cette phrase que lui répétait son tuteur, elle retrouvait cette autre phrase qu'elle n'avait pu oublier après l'avoir entendue : « Gardez vos espoirs, je garde les miens. »

— J'attendrai donc, reprit-elle; rien ne sera changé dans ma vie. Elle restera ce qu'elle est. Le Ciel fera de moi ce qu'il a décidé d'en faire.

La joie transfigurait Monseigneur.

— Te voilà donc telle que je te voulais, dit-il joyeusement. Ah! certes, les desseins d'en haut sont impénétrables. Mais, il ne nous est pas interdit d'essayer de les prévoir. Vois-tu, mon enfant, depuis le jour où nous avons connu M. de Ferrère et où je l'ai vu, — car c'était visible — s'attacher à toi, j'ai toujours pensé que c'est par votre entremise à tous deux que mon diocèse serait définitivement pacifié et que se réconcilieraient les deux évêques. Tout ce que je viens de voir et d'entendre n'est pas pour détruire cette prévision.

Lorsque, quelques instants plus tard, rentrée au château avec son tuteur, Frédérique, ayant recouvré tout son calme, se remémora les détails de cette conversation décisive, elle fut heureuse d'avoir

parlé sans restriction, avec une entière franchise. Elle pouvait enfin descendre dans sa conscience et raisonner avec elle sans en être troublée. Ce n'est pas qu'entre les deux voies qui s'offraient à ses pas, elle eût fait son choix. Non, elle hésitait toujours, elle devait hésiter longtemps encore. Mais, elle ne craignait plus de se tromper.

Elle pourrait prendre son temps pour se décider, examiner sans hâte, avec quiétude, le pour et le contre de chaque parti et avant d'embrasser l'un ou l'autre, s'assurer que celui qu'elle embrassait était le bon. Quelle que dût être sa décision finale, l'absence même de Victurnien contribuerait à la rendre plus personnelle, plus indépendante de toute influence d'autrui. En cessant de le voir, elle cessait de le redouter. Il ne lui apparaissait plus comme le tentateur, comme l'ennemi. Elle se rappelait sa lettre, elle se la récitait sans peur, sans remords et elle s'attendrissait, en constatant le désintéressement et la loyauté de cette affection née dans son ombre, presqu'à son insu, et qui avec tant de rapidité, avait poussé des racines si profondes. Il lui était doux de penser qu'un homme, en tout digne d'elle, s'était donné avec cette spontanéité, et qu'il se faisait gloire de ne pas se reprendre malgré les rigueurs qu'elle lui avait opposées. Qu'elle optât pour la vie religieuse ou qu'elle se mariât, elle se croyait sûre d'un avenir heureux puisqu'elle avait toute latitude pour choisir. Elle entrait dans une vie nouvelle dont elle n'aurait pu préciser la durée, mais dont la durée ne l'effrayait pas. L'attente naguère pesante s'annonçait légère à ses épaules. Quand on peut envisager sans terreur l'avenir, il est aisé d'attendre qu'il se déroule avec ses conséquences et qu'il produise les fruits qu'on en espère.

Durant cette journée, Frédérique parut s'être transformée. A son habituelle mélancolie succédait une gaieté qui frappait tous ceux au milieu desquels elle vivait. Le marquis et la marquise de Morville n'en revenaient pas.

— Qu'a donc ma nièce? demandait celle-ci à Monseigneur. Elle est toute changée.

Et le bon évêque de répondre :

— Elle revient à son naturel. Elle vivait en proie à des scrupules pénibles. J'espère l'en avoir délivrée.

Jusqu'à la fin de son séjour au Quesnay, Frédérique continua à se montrer telle qu'elle avait été ce jour là. Sa transformation s'accentuait, imprimait à son visage plus d'éclat et de rayonne-

ment. Elle apportait plus de soin à sa parure, comme si elle eût trouvé plaisir à s'embellir. Elle parut soucieuse de sortir de son isolement. Il y eut des réceptions au château; elle accompagna son oncle et sa tante dans les visites qu'ils rendaient aux châteaux voisins. Elle préludait à son apprentissage de châtelaine.

Un soir, c'était à la veille du départ, Mgr Ermel, dont elle devait se séparer le lendemain à Guerlande pour rentrer à Paris, et avec qui elle avait évité de s'entretenir de Victurnien, lui dit, non sans malice :

— Et bien, chère enfant, où en es-tu de tes hésitations?

— Toujours au même point, mon bon tuteur.

— Tu n'as rien décidé?

— Toujours rien; j'ai bien le temps. Je veux tenter d'aimer le monde avant de revenir à l'idée de le quitter, et en m'efforçant de l'aimer, je suis vos conseils. Si je ne parviens pas à le préférer au couvent, c'est le couvent qui m'aura. Du moins, n'aurai-je rien à me reprocher. J'aurai tout fait pour que l'expérience soit complète. N'est-ce point là ce que vous vouliez?



« Mais, je ne cède pas », s'écria Frédérique.

— Je suis ravi de te voir retourner à Paris en de telles dispositions. Tu seras récompensée de la sincérité de ton effort par la sincérité de la résolution qui le couronnera. Maintenant, je suis tranquille.

Il allait s'éloigner. Mais, d'un geste câlin, elle le retenait :

— Un mot encore. Le comte de Ferrère ne vous a-t-il plus écrit ?

— Je suis sans nouvelles de lui. Mais, ce n'est pas indifférence, c'est discrétion ; il a compris qu'il devait, pour se rappeler à ton souvenir, attendre une occasion que seule tu peux faire naître.

— Moi ! Comment ?

— En m'autorisant à l'appeler.

— Oh ! nous n'en sommes pas encore là.

— Je le prévoyais, et j'ai bien eu soin de lui marquer, en répondant à sa lettre, que tu lui ferais attendre ta décision longtemps, très longtemps peut-être.

— Vous lui avez donc répondu ?

— Il eût été peu courtois de ne pas le faire.

— Mais ne craignez-vous pas de l'avoir découragé en lui laissant entendre que je serai longue à me prononcer ?

— N'est-ce pas ce que tu m'avais dit ?

— Sans doute... Mais les choses qu'on dit doivent parfois être atténuées par ceux qui les transmettent.

— Et pourvues d'un correctif, acheva Monseigneur dont une expression d'ironie indulgente éclaira le visage. Rassure-toi, ma chère fille, je l'ai mis dans ma réponse, ce correctif. Il tenait en un mot.

— En un mot ! Lequel ?

— Celui que me suggéra ton attitude : « Espérez. » Le désavoues-tu ?

Frédérique se taisait, et, tandis que son tuteur traversant le salon, se rapprochait de Mme de Morville, elle devint pensive, se répétant ce mot consolateur, que son cœur approuvait et ratifiait.

UNE VISION SUR L'HISTOIRE

On touchait aux premiers jours de mars 1815. Six mois s'étaient écoulés depuis que Victurnien de Ferrère avait quitté Paris pour aller résider à Lyon. Quoiqu'il eût accepté sans récrimination l'ordre qui l'éloignait de la cour et se fût abstenu de laisser percer le mécontentement qu'il en éprouvait, il n'avait pu se tromper au caractère de cet ordre. Faire partie de la maison d'un prince du sang, le premier de tous, le propre héritier de la couronne, constituait un privilège, un témoignage exceptionnel de

faveur. Par contre, être dépossédé d'un poste aussi envié équivalait à une disgrâce, en dépit du dédommagement accordé. Cette disgrâce, qui succédait brusquement à des faveurs sans nombre, le jeune colonel en discernait clairement les causes. C'est pour ne pas s'être assez inféodé aux passions des émigrés, encouragées par le comte d'Artois et par son entourage, qu'il avait été frappé; c'est aussi pour avoir ouvertement affiché dans ses propos des tendances libérales que les ultras considéraient comme incompatibles avec leur royalisme ardent et vindicatif; c'est surtout pour s'être déclaré le partisan de Mgr Ermel contre Mgr de Magalon.

Dans les passions et les opinions de l'ancien évêque de Guerlande, dont Monsieur avait apprécié le dévouement durant les sombres jours de l'exil, ce prince retrouvait les siennes. Les plaintes du vieux prélat avaient ému son cœur. Impuissant à le servir auprès du roi, il s'était cru tenu de lui prouver qu'il s'associait à ses griefs, et, comme preuve de la part qu'il y prenait, il avait éloigné de sa personne Victurnien, moins encore pour exercer sur lui un châtiment que pour lui infliger une leçon qu'il jugeait nécessaire.

Il faut rendre cette justice à Mgr de Magalon, qu'il était étranger à la décision qui frappait son neveu. Si le prince, avant de la prendre, l'eût consulté, il se fût efforcé de la prévenir. Après qu'elle eut été prise, il écrivit de Guerlande au comte d'Artois pour le supplier de la rapporter. Mais son effort s'était brisé contre la volonté de Monsieur. Le prince se contenta de répondre à son ami :

« Laissez faire, mon cher Seigneur. Votre neveu avait besoin qu'on lui démontrât l'incorrection de sa conduite. Il comprendra et s'amendera; le sang qui coule dans ses veines nous en est garant. Nous lui rendrons nos bonnes grâces quand il sera mieux en état d'en apprécier le prix. »

Victurnien ne connut pas ces détails. Il quitta Paris, se croyant victime de l'irascibilité de son oncle. Bien qu'il fût incapable d'en concevoir la moindre rancune, il était arrivé à Lyon très attristé par une disgrâce qui l'atteignait dans ses affections, dans ses ambitions légitimes et naturelles, et le séparait de Mlle du Quesnay. Trop fier pour manifester des regrets, il tint à honneur de ne les point trahir. On a vu qu'il n'en existait aucune trace dans la lettre qu'il avait écrite à Mgr Ermel.

A Lyon, l'attendaient d'autres motifs de tristesse. Ils éclatèrent à ses yeux quand il prit possession de son commandement. Son

d'une des maisons monumentales qui décorent la place Bellecour, il montait à cheval tous les matins pour se rendre au quartier de cavalerie, situé à cette époque sur les allées de Perrache et où résidait son régiment. Il y passait plusieurs heures, assistant à l'appel des officiers et des soldats, écoutant les rapports, procédant aux inspections, vaquant, en un mot, aux obligations et aux devoirs que lui imposait son grade. Il ne rentrait chez lui qu'à l'heure du déjeuner.

Dans la journée du 8 mars, comme, au retour du quartier, il mettait pied à terre devant sa porte, un planton envoyé par la place se présenta à lui et lui remit un papier. C'était un ordre de se rendre sur l'heure chez le gouverneur militaire de Lyon, où généraux et colonels de la garnison étaient également appelés. Victurnien fut très surpris. Il savait le gouverneur, comte Roger de Damas, en congé depuis quelques jours. Pour qu'en son absence, son remplaçant convoquât d'urgence les chefs de corps, à l'heure où ils avaient coutume de se mettre à table, il fallait que quelque événement grave fût survenu. Mais l'ordre écrit que venait de lire M. de Ferrère ne contenait pas un mot qui pût lui faire deviner quel était cet événement. La curiosité lui donna des ailes ; il sauta sur son cheval et partit au galop. En même temps que lui et non moins anxieux, arrivaient au quartier général, les officiers-généraux et les colonels des quatre régiments qui formaient la garnison.

Quand ils furent tous réunis dans le salon du comte de Damas, le gouverneur intérimaire vint les rejoindre.

— Mes chers camarades, leur dit-il, je vous ai convoqués pour vous communiquer, conformément aux instructions du ministre de la guerre, les très graves nouvelles qu'il m'envoie de Paris par le télégraphe. Napoléon a débarqué le 1er mars sur les côtes de Provence, du côté d'Antibes. Il s'est mis en marche aussitôt sur Grenoble, où il est arrivé, en manifestant l'intention de se diriger vers Lyon. Avant trois jours, s'il n'est arrêté en route, il sera à nos portes.

Un silence glacial accueillit ces paroles. Le général qui venait de les prononcer était connu par son vieil attachement à la monarchie. Il devait croire qu'à la nouvelle qu'il venait de communiquer, une protestation de dévouement s'élèverait en faveur du roi. Aussi son visage exprima-t-il l'étonnement douloureux que lui causait ce silence. Il promena sur ses auditeurs un regard déçu, et ses yeux ayant rencontré ceux du colonel de Ferrère, il y lut cette question

— Combien sont-ils ici, mon général, ceux qui pensent comme vous, comme moi ?

Les craintes que trahissait cette question devinée, il les avait déjà conçues. Il s'était déjà demandé si, dans la garnison de Lyon et même parmi les milices de la garde nationale, on trouverait quelques centaines d'hommes assez dévoués au roi pour oser marcher contre l'Empereur et lui disputer le passage des ponts du Rhône, s'il tentait de les franchir. A trois ou quatre exceptions près, les généraux et colonels réunis autour de lui en ce moment étaient des créatures de Napoléon. Depuis son abdication, ils appelaient son retour. Rien qu'en le voyant, ils subiraient de nouveau l'irrésistible ascendant que si longtemps il avait exercé sur eux. Au lieu de le combattre, ils passeraient de son côté, en entraînant leurs soldats et tout le peuple avec eux. S'ils hésitaient, c'est leurs soldats qui les entraîneraient. Telle était la signification de leur silence.

— Le roi compte sur votre dévouement, Messieurs, reprit le général.

Comme personne ne répondait, le colonel de Ferrère s'écria :

— Sa Majesté peut y compter. Qui de nous voudrait manquer à ses serments ? Vive le roi !

Deux ou trois voix seulement lui firent écho. Les autres restèrent muettes. Sur les figures impassibles, impénétrables, on ne pouvait surprendre un seul mouvement qui décelât les résolutions. Enfin, l'un de ces muets si terriblement inquiétants, prenant la parole au nom de tous demanda :

— Est-on seulement sûr de la véracité de ces nouvelles ? Elles sont bien invraisemblables. Comment admettre, à moins de croire l'Empereur subitement devenu fou, qu'il ait osé débarquer avec une poignée de grenadiers et s'avancer dans l'intérieur sans craindre d'être arrêté ? Comment admettre qu'il a poussé vers Grenoble où commande le général Marchand, son ennemi personnel ?

— Tout cela est malheureusement vrai. Les troupes que Napoléon a rencontrées sur sa route se sont ralliées à lui. La garnison de Grenoble a fait défection.

— Alors, continua le général qui avait provoqué cette réponse, comment peut-on supposer que la garnison de Lyon n'imitera pas celle de Grenoble ? On a, depuis un an, porté si peu d'intérêt à la vieille armée, commis tant d'injustices, prodigué tant de grades aux chouans et aux émigrés ; on s'est tant appliqué à éveiller parmi de braves gens tant de ressentiments et de colères !... Les officiers sont

aussi exaltés que les soldats... Comment les retiendrons-nous quand ils verront leurs couleurs nationales et leurs aigles?... Quant à moi, acheva-t-il, je ferai mon devoir, mais je pense comme eux.

Victurnien frémissait en entendant ce discours. Ces reproches

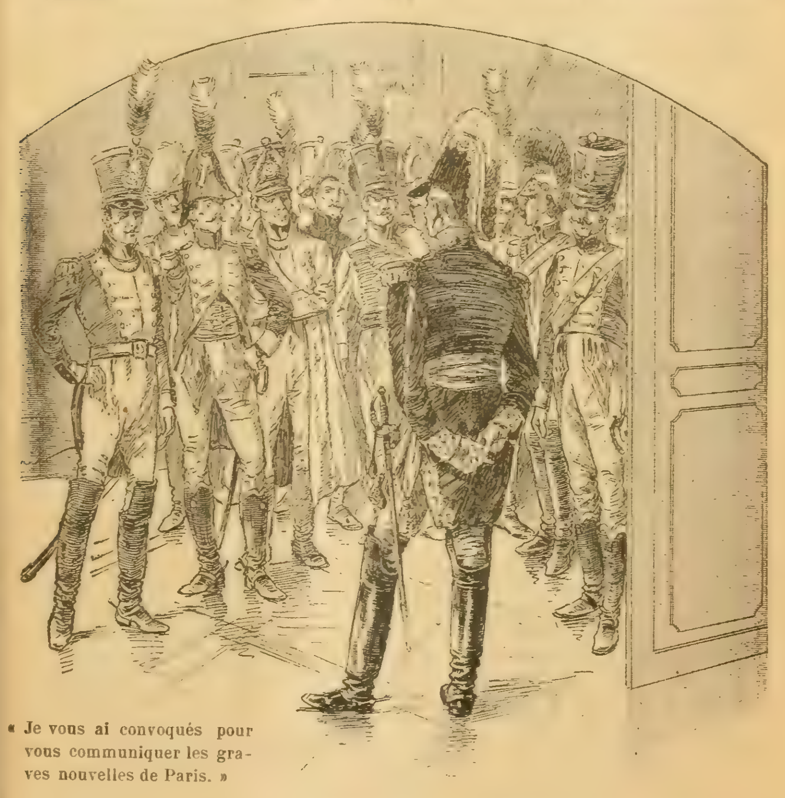


Comme il mettait pied à terre, un planton se présenta.

l'atteignaient directement, lui qui devait son grade à son royalisme. Et cependant n'aimait il pas la France tout aussi passionnément que cet orateur dont le discours venait de résumer en des mots amers les causes qui motivaient la haine de l'armée contre les Bourbons? Une protestation montait à sa bouche. Mais, il se contint. Était-ce le moment, lorsque déjà de toutes parts se montrait

la trahison, de la rendre plus certaine et plus prompte en envenimant ce débat?

— Nous avons autre chose à faire qu'à récriminer, dit-il. Lorsque la royauté aura été tirée du péril qui la menace, il sera temps pour ceux qui se plaignent de réclamer justice. Il leur sera d'autant plus aisé de l'obtenir qu'ils se seront plus noblement dévoués dans le



« Je vous ai convoqués pour vous communiquer les graves nouvelles de Paris. »

péril. Le devoir et l'honneur leur commandent aujourd'hui, comme à nous tous, de ne se souvenir que de nos serments. Quelles mesures de défense ont été prises?

Les mesures, le ministre de la guerre les énumérait dans la dépêche qu'il avait adressée au gouverneur militaire de Lyon. Elle fut communiquée aux officiers présents. Quand la nouvelle du débarquement de Napoléon était arrivée à Paris, le gouvernement royal venait d'ordonner la formation d'un corps de trente mille

hommes chargés de garder la frontière des Alpes que menaçaient les révolutionnaires italiens. On pouvait donc, en détournant momentanément cette armée de sa route, l'envoyer contre l'Empereur et la grossir de toutes les garnisons des villes du Midi. Il avait été décidé que le comte d'Artois, assisté de ses deux fils comme lieutenants, en prendrait le commandement. A ce titre, ce prince allait arriver à Lyon le même jour. Les maréchaux Macdonald, Ney et Gouvion-Saint-Cyr, tous trois populaires dans l'armée, lui étaient adjoints. On espérait que leur présence à ses côtés retiendrait les troupes dans le devoir. D'autre part, le duc de Bourbon avait été expédié dans l'Ouest. Ce pays était royaliste. Le dernier Condé avait mission d'y grouper tous les éléments de résistance qui s'y trouvaient épars et de créer là, pour le roi, une réserve, un refuge suprême, une forteresse inexpugnable.

Toutes ces précautions témoignaient de l'énergique volonté du gouvernement royal de ne pas reculer devant Napoléon. Mais elles ne pouvaient produire les résultats qu'on en attendait qu'autant que les troupes seraient fidèles. Par malheur, ce qui venait de se passer à Grenoble ne prouvait que trop combien était douteuse et fragile cette fidélité. Pour préserver de la contagion jusqu'au dernier moment la garnison de Lyon, il fut décidé qu'elle serait consignée dans ses casernes. Il importait aussi de garder les rives du Rhône. Si le passage du fleuve était défendu, l'Empereur ne pourrait entrer dans Lyon. Plusieurs officiers proposèrent de détruire les ponts. Après examen, cette idée fut abandonnée. Sa réalisation n'eût retardé que de quelques heures la marche de Napoléon, à qui restait toujours la ressource d'aller traverser le Rhône en amont, à quelques lieues de la ville. On s'en tint à l'organisation d'une ligne de défense à la tête des ponts et le long des quais. Avant d'en faire plus, il convenait d'attendre le comte d'Artois, qui ne pouvait tarder à paraître.

A l'issue de cette réunion, le colonel de Ferrère piqua droit sur le quartier, afin d'y donner ses ordres. Sur sa route, il constata parmi les gens qu'il croisait une agitation inusitée. Des groupes s'étaient formés au coin des rues. On y discutait et on y commentait la nouvelle du débarquement de l'Empereur. Elle commençait à se répandre. Elle avait précédé le colonel à son quartier.

Quand il entra dans la cour, deux officiers royalistes qui s'y trouvaient vinrent la lui communiquer, supposant qu'il ne l'avait pas encore apprise. Ils ne lui dissimulèrent pas leurs craintes.

Elles étaient pareilles aux siennes, et s'inspiraient du spectacle qu'offraient depuis quelques instants les chambrées. Tout y témoignait de la soudaine excitation des hussards. Ils ne cherchaient pas à cacher leur joie. Leurs propos, à peine contenus, ne révélaient que trop leurs dispositions. Il était déjà visible qu'ils appartenaient corps et âme à l'Empereur et qu'ils préparaient leur défection. Étant entré à l'improviste dans la salle de la cantine, Victurnien y surprit cinq ou six d'entre eux le verre en main. Ils buvaient à Napoléon. Pour n'être pas obligé de sévir en un pareil moment, il feignit de ne les avoir pas entendus. Mais il fut convaincu que ce qu'ils faisaient, la presque totalité du régiment était prête à le faire.

Entre temps, il avait convoqué tous les officiers placés sous ses ordres. Il voulait les voir, les haranguer, leur rappeler leurs serments et s'adresser à leur loyauté. Quand ils se furent rangés autour de lui, il vit se renouveler la scène à laquelle il avait assisté chez le gouverneur. Ils ne s'émurent en apparence ni de la nouvelle qu'il leur confirma ni du langage enflammé qu'il leur tint à l'effet d'exciter leur zèle en faveur du roi. Pour la plupart, ils restèrent silencieux. Ceux qui se laissèrent arracher des promesses de fidélité les avaient à la bouche et non dans l'âme. Ils y mêlèrent des plaintes et des reproches. Ils écoutèrent ensuite avec une soumission apparente les ordres qui leur furent donnés. Ils parurent même mettre un certain empressement à les exécuter. Mais, en les transmettant à leurs soldats, ils avaient l'air de leur dire qu'ils ne seraient pas longtemps tenus de s'y conformer.

Victurnien revint chez lui, la mort dans le cœur, cruellement humilié par les propos qu'il avait entendus au cour de ces discussions et plus encore par les sentiments qu'il avait devinés. Il jeta sur son uniforme un regard chargé d'angoisse.

— Suis-je donc indigne de le porter? se demandait-il.

Tout en lui protestait. Dernier rejeton d'une race qui, durant plusieurs siècles, s'était illustrée par son dévouement à la monarchie, comment aurait-il pu reconnaître qu'en continuant la tradition de ses aïeux, qu'en imitant leur exemple, qu'en prenant sa part des infortunes royales et qu'en combattant pour la cause du roi, même dans les armées étrangères coalisées contre la France, il n'avait pas rempli son devoir? Il était tout aussi convaincu de l'avoir accompli que pouvaient l'être les soldats de Napoléon en se rappelant les innombrables épisodes de leur légende héroïque. Ses scrupules s'évanouirent à peine nés, et il ne songea plus qu'à

se dévouer pour son souverain, menacé tout à coup par ce retour inopiné de l'usurpateur.

Prêt à donner sa vie à cette cause sacrée, il reprenait espoir et courage. Parmi les défenseurs du trône des Bourbons, il y avait des chefs aguerris et populaires. Louis XVIII ne leur avait ménagé ni les hommages ni les faveurs. Pouvait-on douter de la loyauté d'un Ney, d'un Macdonald, d'un Oudinot, d'un Mortier, d'un Gouvion-Saint-Cyr? Ayant juré fidélité aux Bourbons, les maréchaux seraient-ils tentés de revenir à leur ancien maître? Consentiraient ils à ternir par la trahison tout un passé de gloire? « Les soupçonner, pensait Victurnien, serait leur faire injure. » Il les voyait déjà marchant contre Napoléon, entrainant derrière eux leurs soldats accoutumés à les suivre toujours, partout, et que leur exemple préserverait d'un égarement criminel. Arrêté dans sa marche, Napoléon expierait sa témérité, et la France échapperait aux dangers redoutables que créait subitement sa présence.

A l'âge qu'avait alors le colonel de Ferrère, les illusions sont naturelles. La fougue de son imagination, sa vaillance, son dévouement au roi ne contribuaient que trop à favoriser les siennes. Autant il s'était alarmé tout à l'heure, en apprenant les graves nouvelles expédiées de Paris, autant maintenant, il se rassurait en examinant les moyens de résistance que le gouvernement royal pouvait opposer au revenant de l'ile d'Elbe. La défaite de l'Empereur semblait inévitable. Son audace viendrait se briser aux portes de Lyon. C'est là qu'il trouverait son tombeau.

Cette espérance que fortifiait dans l'esprit de Victurnien, le raisonnement, coup sur coup, en engendrait d'autres. Assuré de la victoire des royalistes, dont il entendait bien prendre sa part, il se demandait, après s'être effrayé de ces dramatiques incidents, s'il ne devait pas s'en réjouir. Ne lui offraient-ils pas une occasion inespérée de rentrer en grâce auprès du comte d'Artois? Ce prince allait arriver et serait le témoin de son zèle. Se distinguer sous ses yeux, quel moyen plus sûr de reconquérir sa faveur, de rentrer à son service, d'aller de nouveau vivre à Paris et d'y retrouver Mlle du Quesnay? Dans l'entrainement de ces pensées, Victurnien ne rêvait que de faits d'armes éclatants, dont il serait le héros, de quelque action glorieuse qui le couvrirait de gloire. Dût-il y périr, il voulait se dévouer.

Si, durant son séjour à Lyon, il n'avait pu vaincre les préventions que nourrissaient contre lui les officiers qui sortaient des

armées impériales, du moins s'était-il fait des amis parmi ceux qu'avait nommés le roi en montant sur son trône. Il consacra l'après-midi à les visiter, à se concerter avec eux quant aux mesures à prendre en vue de l'arrivée du comte d'Artois et des événements qui s'annonçaient. On devait prévoir le cas où les troupes, en voyant l'Empereur, embrasseraient son parti. Il importait que les officiers royalistes se tinssent prêts à se grouper aussitôt, à former un centre d'action autour duquel se masseraient les milices de la garde nationale. On aurait ainsi un corps solide et bien commandé. Diverses dispositions dans ce but furent prises à l'instigation de Victurnien de Ferrère. Les fidèles de la légitimité devaient se compter autour du comte d'Artois. Ils se réuniraient afin de le saluer à son arrivée, et rendez-vous fut pris pour le même soir dix heures au palais de l'Archevêché, où il devait descendre. Victurnien compléta ces préparatifs en les faisant connaître au gouverneur et au préfet de Lyon, ainsi qu'aux principaux chefs de la garde nationale.

Vers la fin de la journée, il fit une apparition au quartier des hussards. Consignées depuis le matin, les troupes semblaient dociles et paisibles. Les rapports ne constataient aucun fait inquiétant. Le colonel se rassura. Peut-être s'était-il alarmé à tort, et ses soldats obéiraient-ils, quoiqu'on exigeât d'eux. Il ne regretta pas cependant les précautions dont il était l'instigateur. Mieux valait les avoir prises inutilement que s'exposer à se repentir d'avoir négligé de les prendre.

A l'heure fixée pour ce rendez-vous, les officiers royalistes de la garnison se rencontrèrent aux portes de l'Archevêché. Ils étaient en bien petit nombre, cinquante ou soixante tout au plus, mais ils demeuraient confiants et résolus. Les autorités de la ville et plusieurs généraux qui, quoique d'opinions bonapartistes, n'osaient encore les manifester, arrivèrent à leur tour; derrière eux, parut l'état-major de la garde nationale suivi d'une garde d'honneur recrutée parmi les milices et qui devait veiller à la sûreté du prince. Tout ce monde attendit durant un long temps. Enfin, vers minuit, un cavalier placé en vedette au faubourg de Vaise revint en toute hâte annonçant l'arrivée du comte d'Artois. Au bout de quelques minutes, deux chaises de poste débouchèrent du quai sur la place Saint-Jean. Elles amenaient le frère du roi, sa suite et le gouverneur de Lyon rappelé d'urgence à son poste. Elles s'arrêtèrent devant la porte du palais qu'entourait la foule. A la lueur

d'un réverbère. Victurnien avait reconnu le prince qui saluait. Il se précipita et ouvrit la portière de telle sorte que son visage fut le premier sur lequel tombèrent les regards de Monsieur.

— Enchanté de vous retrouver ici, colonel de Ferrère, dit-il. Les circonstances sont graves, mais, nous en aurons raison. Je compte sur vous. Je compte sur vous tous, Messieurs, ajouta t il en levant son chapeau.

Une formidable acclamation lui répondit. Des cris de « Vive le roi » éclataient de toutes parts et le suivirent jusque dans les salons de l'Archevêché où les autorités, auxquelles s'étaient mêlés quelques prêtres, entraient avec lui. Avant même de s'asseoir, le prince interrogea l'archevêque, le préfet, le maire, les généraux. Il avait hâte d'être renseigné sur l'esprit de la population. Des réponses qui lui furent faites, il conclut que cet esprit était bon, mais que celui des troupes était inquiétant. On pouvait cependant espérer que la présence d'un prince du sang au milieu d'elles et d'habiles promesses en vue de réparer les avaries et les dénis de justice dont se plaignaient les officiers, les disposeraient à ne pas violer leurs devoirs. Le comte d'Artois déclara que, dès le lendemain, il prendrait contact avec la garnison et se rendrait dans les casernes. Il approuva les mesures ordonnées pour la défense des ponts du Rhône. Afin de hâter ces préparatifs et d'encourager les travailleurs, il chargea le maire de leur distribuer des sommes qu'il lui remit sur le champ.

— A demain, Messieurs, dit-il en congédiant les assistants. La tempête s'est déchaînée contre le trône. Mais, si l'énergie des amis du roi égale leur dévouement, cette tempête sera bientôt dissipée,

La foule se retirait. Victurnien s'approcha du comte d'Artois.

— Votre Altesse royale veut elle me faire l'honneur de m'entendre? demanda-t-il.

— J'allais vous retenir, répondit le prince; restez.

Quand ils furent seuls, il reprit :

— Je vous ai envoyé dans l'exil, colonel. Je croyais avoir à me plaindre de vous et c'est volontairement qu'après votre départ de Paris, je me suis abstenu de vous témoigner une bienveillance que, malgré tout, je vous avais conservée. Mais, j'ai su avec quelle résignation vous avez accepté votre disgrâce et je tiens à vous dire que, dans ma pensée, elle a pris fin. L'occasion vous est offerte aujourd'hui de manifester vos sentiments royalistes. Profitez-en et vous ne tarderez pas à revenir à Paris. Tel est, je crois, votre désir?

— Je n'ai qu'un désir aujourd'hui, Monseigneur, répliqua Victurnien, celui de donner, s'il le faut, ma vie au roi.

— Le roi ne doute pas plus que moi de votre ardeur à le servir. Si j'en avais douté, ce que votre oncle, Monseigneur de Magalon, m'a dit de vous m'aurait rassuré.

— Mon oncle a parlé de moi à Votre Altesse ?

— Il m'a écrit quand vous avez été envoyé ici ; puis il vint me voir et essaya de me disposer en votre faveur. Cela vous étonne ?

— Je le croyais irrité contre moi.

— Il l'est en effet. Mais il n'oublie pas que vous êtes de son sang et nul plus que lui ne rend hommage à vos mérites militaires. Sans que cela signifie qu'il vous a rendu son affection, il sera heureux de vous savoir rappelé à Paris. Il a parfois mauvaise tête, mon vieux Magalon. Il est têtu comme un mulet, intraitable, aigri surtout par tout un passé de souffrances, mais c'est un cœur d'or.

Ces paroles attendrissaient Victurnien. En lui montrant le terme prochain des rigueurs de son oncle, elles lui prouvaient que le comte d'Artois lui octroyait son pardon.

— Merci, Monseigneur, s'écria-t-il les larmes aux yeux ; merci pour tout ce que Votre Altesse Royale daigne me dire de rassurant. Qu'elle me mette maintenant à l'épreuve ; Elle verra que je n'ai pas cessé de lui appartenir corps et âme.

— Est-ce pour m'en donner l'assurance que vous vouliez me parler ?

— C'est surtout pour éclairer Votre Altesse Royale sur l'état véritable de Lyon. Quand elle a pris tout à l'heure la résolution d'aller visiter demain les casernes, personne n'a protesté ; j'en ai été confondu. Tous les généraux connaissent l'esprit des troupes. Vous laisser affronter leur présence, Monseigneur, équivaudrait à une trahison dont je ne veux pas être complice.

Dispensant le prince de l'interroger, Victurnien raconta sur-le-champ ce qu'il avait vu et entendu durant la journée. Il décrivit le tableau de ces troupes mécontentes, regrettant toujours l'Empereur entretenus depuis plusieurs mois dans des sentiments d'hostilité contre les royalistes et n'attendant que le moment propice pour trahir, sans qu'on pût discerner si les officiers cédaient aux sourdes colères des soldats ou ceux-ci à l'irritation des officiers.

(A suivre.) Ernest Daudet.

TABLE DES MATIÈRES

ROMANS

NOUVELLE

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

VARIÉTÉS

POÉSIES

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris